

GÉOGRAPHIE

MATHÉMATIQUE, PHYSIQUE ET POLITIQUE

DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE.

GÉOGRAPHIE

MATHÉMATIQUE, PHYSIQUE ET POLITIQUE

DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE,

Rédigée d'après ce qui a été publié d'exact et de nouveau par les Géographes, les Naturalistes, les Voyageurs et les Auteurs de Statistique des nations les plus éclairées,

Destinée principalement aux Maisons d'Éducation, aux Professeurs de Géographie, aux Négocians et aux Bibliothèques des Hommes d'Etat,

Publiée par { EDME MENTELLE, de l'Institut national,
MALTE BRUN, Géographe Danois.

Les détails sur la France, par HERBIN, Employé au ministère du Grand-Juge, et Membre de la Société de Statistique de Paris.

Dédiée à S. A. S. Monseigneur CAMBACÉRES, Archi-Chancelier de l'Empire.

DOUZIÈME VOLUME,

Contenant *la suite de l'Asie* et les Terres Océaniques ou la cinquième partie du monde.

A PARIS,

Chez { HENRY TARDIEU, Imp.-Libr., rue de Bièvre, n°. 31.
LAPORTE, Libr., rue de Savoie St.-André-des-Arcs.

AN XII (1804).

AVIS AU LECTEUR.

Les articles de ce volume peuvent être rangés sous deux rubriques.

Les uns traitent des pays sur lesquels il n'y a pas eu récemment de nouveaux renseignemens ; dans ces articles l'auteur a du se borner à extraire avec plus de soin, et à classer avec plus d'ordre les choses déjà connues par les relations des voyageurs, et qui pourtant avaient été en grande partie négligées par les géographes.

Les articles sur les royaumes de Tonquin, de Cochinchine et la Chine propre sont dans ce cas. Nous avons cherché à décrire le *climat*, le *sol*, les *productions*, les *mœurs des habitans* d'une manière plus complète et plus vraie qu'on ne l'a fait avant nous. Les savantes dissertations de *Deguignes*, ainsi que les nombreux volumes du père *Duhalde* et des Missionnaires de Pekin ont été soigneusement comparées avec les relations de *Staunton*, de *Barrow* et autres compagnons de voyage du lord *Macartney*.

Le pays des *Mantchoux*, la *Mongolie*, la *Kalmoukie* et la *Petite-Bucharie* paraissent ici pour la première fois (dans une géographie) sous leurs véritables noms, et d'après leurs divisions modernes. La vague idée d'une prétendue Tartarie chinoise disparaît comme tant d'autres faussetés dues à la paresse des géographes. J'ai beaucoup consulté les relations de *Rubruquis* et de *Marco-Polo*, et les *nordische beitrage* de *Pallas*, et j'espère avoir du moins jeté quelqu'intérêt dans le tableau de ces con-

trées peu connues, qu'il n'est pas encore possible de décrire d'une manière très-précise.

Nous avons profité des recherches de M. Pinkerton sur la géographie-botanique, cependant nous avons toujours examiné les sources par nous-mêmes. Nous avons été obligés de contredire quelquefois ce savant géographe lorsqu'il s'est trompé; et nous nous appuyons sur les mêmes raisons que M. Pinkerton a eu pour relever les erreurs de Busching.

La *Tatarie* véritable, le *Japon* et le *Tibet* n'ont pas été beaucoup visités; nos efforts ont dû se borner à réunir la substance des relations connues, et sur-tout à en retracer *la géographie-naturelle*, absolument négligée par les géographes français.

Nous venons aux articles de ce volume, qui sont, du moins en grande partie, nouveaux et pour le fond et pour la forme.

Les *pays Caucasiens*, qui attirent aujourd'hui l'attention des politiques par les projets que la Russie montre de ce côté, étaient presque passés sous silence dans les géographies. Nous avons rassemblé tous les matériaux qu'il nous a été possible de trouver à Paris; cependant les Allemands pourraient encore trouver notre description incomplète.

La description de la *Sibérie* est un abrégé méthodique des relations allemandes et russes, telles que celles de *Pallas*, d'*Hermann*, de *Renovantz*, de *Soujef*, de *Sokolof*, de *Patrin*, etc., etc. Il est facile de voir par les citations combien de recherches cet article a du nous coûter, et en le comparant à celui qui se trouve dans le tome II de Busching, on pourra juger combien de nouveautés intéressantes nous y avons fait entrer, soit pour la géographie-naturelle, soit pour la description des mœurs, du commerce et de l'état politique. Nous pouvons dire avec vérité que, depuis

Busching, c'est pour la première fois que la Sibérie a été décrite avec le soin qu'une si grande contrée semble mériter.

L'*archipel de Jesso* paraît également pour la première fois, décrit d'après la Pérouse.

Enfin, *la cinquième partie du monde*, dont tous les naturalistes et tous les hommes instruits ou curieux parlent aujourd'hui avec tant d'intérêt, a reçue ici son organisation géographique. Il sera difficile de soutenir un autre système de division quelconque, soit qu'on veuille considérer la commodité et la facilité de l'usage, en jugeant d'après la simple contemplation d'un globe terrestre ou d'une mappemonde, soit qu'on s'élève à des raisonnemens scientifiques, et qu'on détermine les grandes divisions du globe d'après des vues de géognosie, de botanique et de zoologie.

Un journaliste estimable, M. *Jondot*, a reproché aux géographes de négliger cette partie du monde. Ils lui ont répondu vaguement : « Qu'il ne fallait pas » s'occuper de rêveries et d'hypothèses..... qu'on » ne peut pas tout savoir..... qu'il y a des côtes » inabordables au plus hardi navigateur, etc. etc. ».

Nous n'avons pas regardé les bibliothéques comme des *côtes inabordables*, et nous n'avons pas cru devoir regarder comme des *hypothèses* les savantes et curieuses relations et dissertations d'un *la Pérouse*, d'un *de Fleurieu*, d'un *Bougainville*, d'un *Entrecasteaux*, d'un *Labillardière*, d'un *Péron ;* nous n'avons pas cru devoir traiter de rêveries les récits d'un *Quiros*, d'un *Tasman*, d'un *Dampier*, d'un *Cook*, d'un *Banks*, d'un *Forster*, d'un *Sparmann*, d'un *Vancouver*, d'un *Carteret* et des autres voyageurs qu'il serait trop long d'énumérer. C'est le résultat de toutes ces relations qui forme notre description des *Terres Océaniques* ou de la cinquième partie du monde. On trouve ici, sur moins de 300 pages, la substance de près de 80 volumes que

nous avons eu devant nous, et dont les passages sont cités en bas des pages. Le *Voyage des Missionnaires anglais* n'ayant jamais été traduit en français, nous en avons cru devoir donner des extraits en grand nombre. Nous, avons réuni sur la Nouvelle-Hollande et sur le dernier voyage de *Flinders* et de *Baudin*, tous les renseignemens qu'il a été dans notre pouvoir de nous procurer.

Il y a dans ce volume quelques lacunes que nous ne craignons pas d'indiquer. Dabord, la *Dissertation sur la classification des peuples d'Asie*, qui devait commencer le volume, a été renvoyée à un autre volume, celui-ci ayant déjà dépassé de beaucoup les bornes fixées à son étendue par les éditeurs. Les *considérations générales*, qui devaient terminer la description de l'empire Chinois, ont été supprimées, comme moins nécessaires dans un ouvrage de cette nature. Nous avons, sur la *Cochinchine* et le *Tonquin*, sur l'île *Timor* et quelques autres, des renseignemens nouveaux qui n'ont pas pu être insérés dans ce volume, mais qu'on verra parmi les *supplémens généraux*. Nous y donnerons, surtout, un supplément curieux sur la Sibérie orientale, tiré du voyage du capitaine *Sarytschew*, publié en russe, et qui n'a pas encore été traduit. Nous donnerons également un extrait de la relation de *Broughton* et de quelques autres ouvrages qui ont paru dans le moment où ce volume s'imprimait.

MALTE-BRUN.

PAYS

PAYS INDO-CHINOIS,

OU

ROYAUMES DE TONQUIN, DE COCHINCHINE, DE LAOS ET DE CAMBODJA.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

TOUTES ces provinces ont anciennement fait partie de la Chine. On ne sait pas encore avec certitude si l'empereur de la Chine continue d'en exiger un tribut annuel, ou s'il a reconnu tacitement l'indépendance que les souverains de ces pays se sont arrogés plus d'une fois. Toutefois il est sûr que le caractère physique et moral des habitans les rapproche beaucoup des Chinois ; ils ont reçu de la Chine et les lois qui les régissent et la langue qu'ils parlent. Les Chinois comprennent le *Tonquin* et la *Cochinchine*, et peut-être encore le *Cambodja*, sous le nom général d'*An-nan*, ce qui veut dire *Repos du Midi*. Les vêtemens de toutes ces nations n'offrent, avec ceux des Chinois, d'autres différences que celles qui résultent de la plus grande chaleur du climat. Ici, comme sur les bords du Hoango, le thé, production indigène, fournit aux habitans leur boisson favorite. *Foë* est ici le prophète de la multitude, tandis que les classes supérieures suivent la doctrine de ce *Kong-fu-tse*, que les Européens ont nommé *Confucius*.

Ces raisons nous ont déterminé à placer ici le peu de détails que nous avons pu recueillir sur ces pays. Les relations des voyageurs qui les ont visités, sont pour la plupart si vagues, d'une date si vieille et si peu authentiques, que nous n'avons pas cru devoir répéter tout ce qu'ils disent.

Relativement à la géographie physique, nous devons faire les observations suivantes :

Toute la presqu'île au-delà du Ganges paraît être formée

par *quatre* chaînes de montagnes qui sortent du Thibet, et courent dans une direction constamment parallèle vers le sud. Entre ces quatre vastes rangées de montagnes se trouvent *trois* longues et superbes *vallées* principales, outre plusieurs d'un rang secondaire. Trois grandes rivières arrosent ces vallées; savoir: celle d'*Ava*, celle de *Siam* et celle de *Cambodja*. La partie supérieure du cours de ces fleuves est réellement inconnue, quoiqu'on la marque sur les cartes: mais dans le fait on ne sait pas si elles prennent toutes les trois naissance dans les hautes montagnes, ou si l'une d'elles a un cours plus long que les deux autres (1). Toutes ces rivières

(1) Voilà les points qui nous paraissent ou certains ou probables. *A*. Le *Tsan-Pou* du Tibet, que d'Anville croyait identique avec le fleuve d'Ava, est décidément le même que le Bouram-Pouter, qui, en s'unissant au Ganges, s'écoule par le Bengale. *B*. L'*Irraouaddy* ou *Irabatty*, le grand fleuve d'Ava, pourrait être le *Ken-Pou* du Tibet, mais ce n'est pas prouvé; en le supposant, on ne sait rien de certain sur la longueur du cours du Ken-Pou; seulement on conçoit qu'il est impossible que ces quatre ou cinq grandes rivières descendent *toutes* du même plateau, en conservant un parfait parallèlisme et une proximité intime; il n'y a pas seulement d'espace pour les dessiner sur la carte. *C*. Si le *Thaluan* ou la rivière de *Martaban* a réellement un cours plus long que l'Irrabaddy, ce serait à lui qu'il faudrait réunir le Ken-Pou; il serait alors le fleuve principal de la grande vallée entre les monts d'Aracan et ceux de Siam: la largeur de l'Irrabaddy ne fait aucune difficulté; elle peut être due à la mollesse du terrain, et ne présuppose pas nécessairement un cours très-long. *D*. D'Anville regarde les rivières de Pégu et de Martaban comme deux embouchures d'une seule grande rivière. Les voyageurs anglais modernes disent que la rivière de Pégu est petite, et prend sa source à peu de distance de la mer. *E*. Ainsi d'Anville, en attribuant le cours du *Nou-Kian*, qui vient du Tibet par la Chine, à la rivière de Pégu, et l'anglais *Buchanan*, en le donnant au Thaluan ou au fleuve de Martaban, ont précisément dit la même chose et fait la même faute; toute la *correction* que M. Buchanan s'imagine avoir fait se réduit à avoir pris la dénomination, rivière de Pégu, dans un sens différent de d'Anville. *F*. Le même *Nou-Kian* est très-probablement le fleuve de Siam, le Meinam; ce fleuve étant, de tous ceux de la presqu'île au-delà du Gange, celui qui occasionne les inondations les plus fortes et les plus régulières, il est raisonnable de lui attribuer des sources très-éloignées au centre des montagnes du Tibet. Toutefois *Loubère* et d'*Anville* ne sont pas de cet avis là. *G*. La prétendue communication du fleuve de Siam avec celui de

se débordent régulièrement, et inondent leurs vallées, comme le Nil et les autres fleuves qui coulent entre les Tropiques. C'est un effet de la saison pluvieuse, et qui dépend de la condensation de l'atmosphère par les *moussons*, ou vents de six mois. On a traité de l'explication de ces phénomènes dans la géographie physique, premier volume de cet ouvrage.

Les quatre chaînes de montagnes dont nous avons parlé ne se terminent point d'une manière uniforme.

Celle qui sépare l'empire des Birmans du Bengale s'abaisse dans le royaume d'Arakan, et se perd en collines avant d'atteindre le cap dit *Pointe de Negrailles;* ainsi les îles Andamanes et Nicobares n'en sont point une continuation sous marine.

La seconde chaîne, qui paraît surpasser toutes les autres en élévation comme en longueur, sépare le Pégu et l'Ava du royaume de Siam, s'étend ensuite au travers de la presqu'île de Malaca, et finit au cap *Romania*, sur le détroit de Sincapura. C'est l'extrémité méridionale de l'Asie.

Cambodja, par un bras de rivière nommé *Annan*, adoptée par Buchanan et Pinkerton comme un fait certain, n'est qu'une fable absurde, contraire aux lois de la physique; d'abord puisqu'il est évident que chacun de ces fleuves coule dans son bassin particulier, encerclé par des montagnes ou du moins par des hauteurs; ainsi une communication supposerait un changement de niveau dans le terrain, ce qui forcerait l'un des deux fleuves à s'écouler dans l'autre, comme nous le voyons arriver par-tout; si ces deux fleuves étaient unis, comment se ferait-il que celui de Siam ne se déborde qu'en septembre, tandis que celui de Cambodja a ses crues au mois de juin? Enfin, cette communication intérieure des grands fleuves, quoique s'écoulant de deux côtés différens, n'est qu'une vieille fable que l'on étendait autrefois même aux quatre fleuves à-la-fois; savoir: au Ganges, au fleuve d'Ava et aux deux dont il est question ici. De même les anciens géographes s'imaginaient que les fleuves de la Nigritie, du Congo et le Nil communiquaient ensemble. *H.* Le fleuve de Cambodja ou le *Meinam-Kong* est assez regardé comme le même qui traverse le Laos; cependant Duhalde dit que, selon le rapport des Chinois, la capitale du Laos était située sur un fleuve qui se jette dans celui de Siam. D'Anville et Arrowsmith s'accordent à faire sortir ce fleuve des Alpes du Tibet, où il est appelé, selon le premier, Lantsan-Kiang; et selon l'autre, Sat-Chou; selon l'un et l'autre il passe par le Younnan.



La troisième chaîne n'est peut-être qu'une branche détachée de la seconde. Elle sépare le royaume de Siam de ceux de Cambodja et de Laos : la vallée formée par cette chaîne et la quatrième est d'abord assez étroite, à ce qu'il paraît. Au midi, la vallée s'élargit, et la chaîne de montagnes borde presqu'immédiatement le golfe de Siam. Son extrémité, ou le cap Cambodja, sépare le golfe de Siam de la mer de la Chine.

La quatrième chaîne s'élève comme un mur de séparation entre la province chinoise d'*Youn-nan* et le Laos ; elle embrasse le *Tunquin*, et sépare le Cambodja de la Cochinchine. Elle se termine par le cap Varela et autres sur la mer de la Chine.

Il s'ensuit de cet exposé du terrain que le Laos et le Cambodja occupent une longue vallée, tournée vers le sud, tandis que le Tunquin et la Cochinchine sont placés sur une pente exposée au soleil levant. Cette circonstance capitale doit sans doute produire une différence dans les climats ; mais on connaît trop peu les autres circonstances locales pour pouvoir entrer dans une discussion détaillée sur ce point.

Selon M. *Poivre* (1), les observations faites avec le thermomètre de Réaumur dans quelques provinces de la Cochinchine, ont donné, depuis mai jusqu'à la fin d'août, entre le 16e. et le 24e. degré ; quelquefois, mais rarement, en juillet et août, jusqu'à 28 et 30 ; de septembre jusqu'à la fin d'avril, de 10 à 16 et 18.

Les vents qui règnent sur la côte sont des vents de mousson.

Depuis mai jusqu'en septembre (de floréal à vendémiaire), ils soufflent de N. E. au S. E.

De septembre en mai (de vendémiaire à floréal), ils soufflent du N. O. au S. et au S. O.

Ces vents forment la division de l'année : l'été, qui commence en mai : l'hiver, appelé *saison des pluies*, qui commence en septembre et finit en avril.

Dans la mer de Chine et le golfe Tonquin on éprouve d'effroyables typhons ou trombes. Ils sont précédés par un

(1) Voyage d'un philosophe.

très-beau tems, et communément annoncés par un nuage au N. E. près de l'horizon. Ce nuage est noir, bordé, dans sa partie supérieure, d'une bande couleur de cuivre, qui va en se dégradant jusqu'à ce qu'elle soit d'un blanc éblouissant. Cet effrayant phénomène se montre souvent douze heures avant que la trombe éclate. Elle exerce sa furie pendant plusieurs heures, en partant du N. O.; elle est accompagnée d'affreux coups de tonnerre, de grands et fréquens éclairs, et d'une pluie épouvantable, à laquelle succèdent tout-à-coup le calme et le silence. Bientôt elle déploie de nouveau sa rage en prenant une direction opposée, et en durant le même intervalle de tems (1).

Il n'est guère de terre sur laquelle la mer gagne plus sensiblement que sur les côtes de la Cochinchine. En effet, M. *Poivre* y trouva que, de 1744 à 1749, la mer avait gagné plus de 30 toises d'Orient en Occident.

Les rochers qui se trouvent dans la première des provinces du midi, sont des masses de roc vif, sans couches horizontales; quelques-uns sont fendus perpendiculairement; ce sont des granits. Il se trouve au milieu de la rivière de *Hué-Hane*, à une lieue de la baie, une île de sable, du centre de laquelle s'élève un grand et magnifique rocher d'albâtre, percé à jour en plusieurs endroits. Les Portugais ont nommé ce rocher *Serra de Bougios* ou *Montagne des Singes:* il y en a en effet beaucoup. Il est couvert d'arbres; au bas est une pagode célèbre dans tout le pays.

La côte présente plus communément des rivages de sable: en ces endroits le fond de la mer s'étend assez loin, et le mouillage est un fond de sable vaseux mêlé de coquilles: en quelques endroits le rivage est couvert de cailloux ronds ou pierres roulées par les torrens qui descendent des montagnes. Vis-à-vis de ces rivages le mouillage ne vaut rien; il s'y trouve un fond de roches: dans les lieux où le pied des montagnes est placé dans la mer on ne trouve pas de fond. C'est vis-à-vis des rivages de sables que l'on trouve des fonds de madrépores semés de distance en distance. On y pêche beaucoup de corail noir, dont les baguettes pliantes ont quatre à

(1) *Pennant*, outlines of the globe, tome III, page 76.

cinq pieds de longueur. On y trouve le corail articulé, et une infinité de très-belles coquilles.

En attendant que des voyageurs instruits et heureux nous mettent en état de remplir les grandes lacunes qui se trouvent dans la géographie physique de ce pays, contentons-nous de rassembler le peu qu'on a de notions positives sur chacune de ces provinces.

I. Le Royaume de Tonquin.

Ce royaume est borné à l'occident par celui de Laos; au nord et à l'orient, par la Chine; au midi, par la Cochinchine et par le golfe du même nom. Il est arrosé par plusieurs rivières, dont la principale est celle de *Chaul*, qui, sortant de l'Youn-nan, province de la Chine, au nord du Tonquin, traverse tout ce royaume, et se jette dans le golfe de la Cochinchine.

Ce pays étant long de 100 à 120 lieues, sur 80 à 90 de large, son étendue en carré peut égaler ou même surpasser celle du Portugal. Tonquin s'étend du 19me. parallèle de latitude nord au tropique du cancer.

Air, Sol, Climat. — L'air y est sain et agréable, particulièrement dans les tems secs. On distingue dans ce royaume, comme dans tous ceux qui sont entre les deux tropiques, deux saisons, l'une pluvieuse et l'autre sèche.

La première commence au mois de mai, et dure jusqu'à la fin d'août. La chaleur est alors excessive, sur-tout quand le soleil se dégage des nuages; l'on y sent peu de vents. Depuis le mois de septembre jusqu'en janvier l'air y est assez tempéré. Les mois suivans sont sujets quelquefois à des brouillards épais et à des pluies froides. Le mois d'avril est absolument tempéré.

Productions. — Le terroir de Tonquin est très-fertile, particulièrement en riz et en fruits excellens. Les oranges, et sur-tout les ananas, y croissent dans une abondance extraordinaire. La soie y vient de bonne qualité. Ce royaume abonde aussi en animaux et en oiseaux sauvages et domestiques. On n'y voit ni moutons, ni ânes, ni lions; mais les forêts sont pleines de tigres, de cerfs et de singes, et les campagnes sont couvertes de bœufs, de vaches et de pourceaux. Il y a aussi un très-grand nombre de poules, de ca-

nards et de tourterelles. Les rivières, les étangs et la mer fournissent une quantité prodigieuse de poissons. Vers les côtes de la Cochinchine on trouve beaucoup de tortues, dont la chair est délicieuse.

CONSTITUTION PHYSIQUE, MŒURS ET CARACTÈRE DES TONQUINOIS. — Les habitans de ce royaume sont en général bien faits, mais d'une constitution peu robuste, et d'une taille médiocre. Ils ont le visage plat, le teint basané, les cheveux noirs, longs et épais; ils se noircissent les dents, et regardent les dents blanches comme une difformité. Le pays est si peuplé, que quelques laborieux que soient les Tonquinois, on voit parmi eux beaucoup de pauvres, réduits à vendre leurs enfans, et qui se vendent eux-mêmes pour se procurer le nécessaire. Leur langue monosyllabique paraît être un dialecte dérivé du chinois.

Les Tonquinois vivent généralement de légumes, de poissons et d'œufs. Ils sont adroits et ingénieux, mais adonnés à la paresse, au jeu, à la danse et à tous les plaisirs. Leur légèreté d'esprit est extrême. Cependant on les dit amateurs des siences (*à la chinoise* sans doute), civils et honnêtes aux étrangers; sur-tout très-loyaux envers les négocians. Les grands, à ce qu'on assure, sont fiers et hautains, les soldats insolens et lâches; enfin le petit peuple est fort adonné au larcin, quoiqu'on le punisse sévèrement. La polygamie y est permise, mais la première femme est seule regardée comme maîtresse du logis.

RELIGION.—La religion des Tonquinois est assez semblable à celle de la multitude en Chine. Les prêtres se nomment, comme en Chine, *Bonzes.* Leurs idoles ont des figures aussi hideuses que ridicules. On ne peut rien voir de plus magnifique que l'enterrement de leurs rois: celui des particuliers est aussi à proportion fort pompeux, et accompagné de feux d'artifice. Ils mettent sur le tombeau des morts une pièce d'or, des viandes et des confitures, s'imaginant que les défunts s'en servent. Les prêtres font si bien leurs affaires, que le lendemain matin il ne se trouve plus rien sur la tombe. Le christianisme a été prêché aux Tonquinois par des Jésuites; le nombre des néophytes s'élevait, en 1172, à plus de cent mille; mais dans cette année les missionnaires furent chassés.

Gouvernement.—Les Tonquinois ont deux rois; chacun souverain dans ce qui est de son ressort. L'un, appelé *Bova*, n'est proprement qu'une idole de roi, qui n'a que les honneurs et l'apparence de la royauté, avec le privilège de demeurer dans l'ancien palais royal. Le *Chova*, qui est une espèce de grand-visir, a sous sa puissance toutes les forces de l'Etat, les gens de guerre, les principaux officiers de la couronne, et les revenus du royaume. Le Tonquin payait autrefois, tous les trois ans, un tribut à l'empereur de la Chine; en 1767 il s'affranchit de ce joug; selon d'autres rapports, il envoye encore de tems en tems quelques présens à Pekin, comme un gage de soumission ou du moins de respect.

Manufactures et Commerce.—Les Tonquinois fabriquent avec assez de succès des étoffes de soie et de coton, des fusils, de la porcelaine, du papiers chinois, des ouvrages de vernis et de métal. Leur commerce avec les nations étrangères consiste en soieries de toutes espèces, en toiles peintes, vaisselle de terre, drogues médicinales, sel, bois de couleur pour la teinture, et ouvrages de vernis. Ils ont sur-tout de grandes relations avec la Chine, qui leur fournit d'amples débouchés pour tous ces objets; mais ce commerce, tout considérable qu'il est, ne leur procure pas de grands bénéfices, ils sont absorbés d'une part par les exactions des préposés aux douanes, et de l'autre, par les gros présens qu'ils sont obligés de faire aux mandarins qui sont établis sur les frontières. Les négocians et les fabricans sont d'ailleurs soumis aux corvées, comme le reste du peuple.

Les Portugais et les Hollandais, qui avoient essayé de former quelques liaisons au Tonquin, se sont vus forcés d'y renoncer. Les Français n'ont pas été plus heureux. Il n'y a eu depuis, entre les Européens, que quelques négocians particuliers de Madras qui aient suivi, abandonné et repris cette navigation.

Provinces et villes principales.

Le Tonquin se divise en cinq ou six provinces dont les noms ne sont pas connus avec certitude.

Kéchou, capitale d'une province du même nom, et qui l'est également de tout le royaume, est une ville grande et très-

peuplée : elle contient au moins 20,000 maisons, mais toutes fort basses, et bâties avec de la boue. On y voit trois palais bâtis en bois, dont deux servent de logement au *Chova*. Le troisième, qui est le plus vaste et le plus beau, sert de demeure au *Bova*. La plupart des nations européennes ont des comptoirs dans cette ville, entr'autres les Anglais et les Hollandais.

Cuadac, ville, avec un port creusé sur la rive septentrionale de la rivière du même nom. C'est le meilleur port du Tonquin, depuis que les grands vaisseaux ne peuvent plus entrer dans la rivière de Chaul, bouchée par les sables.

Domea, petite ville, avec un port de marée, visité par les vaissaux étrangers. La mer y hausse et baisse de 9 à 10 pieds.

Hean est la capitale d'une province méridionale. Elle est située à 20 lieues au-dessous de Kéchou, près de l'endroit où le Chaul se partage en deux branches. C'est une ville assez considérable, et la résidence d'un mandarin. Les Français y avaient un comptoir.

II. Cochinchine.

Situation et Étendue.--Ce royaume est situé dans la zône torride, entre le 10e. et le 18e. degré de latitude septentrionale. Il est borné à l'orient par le golfe de la Cochinchine ; à l'occident, par une longue chaîne de montagnes qui le sépare du royaume de Laos et de celui de Camboge ; au nord, par le Tonquin; et au midi, par la mer des Indes. Ce n'est proprement qu'une lizière de terre qui a 250 lieues de longueur, et seulement 20 à 30 dans sa plus grande largeur.

Air, Sol, Climat. — Le climat de la Cochinchine est généralement sain. L'ardente chaleur des mois de l'été y est tempérée par des brises de mer qui soufflent régulièrement. La saison des pluies est en septembre, octobre et novembre. Les plaines sont alors fréquemment et tout-à-coup couvertes par d'immenses torrens qui se précipitent des montagnes. Ces innondations, qui ont ordinairement lieu toutes les quinzaines, durent chaque fois pendant deux ou trois jours. Elles produisent à la Cochinchine le même effet que les débordemens périodiques du Nil ont en Egypte, et la rendent l'un des pays les plus fertiles du globe. On y fait, en beaucoup d'endroits,

trois récoltes de grain par an. Après les métaux, ses productions les plus précieuses sont le poivre, la cassie, appelée *canelle de Cochinchine*, ou fausse cannelle, la noix d'arèca, le sucre, la soie et le coton, que les habitans échangent avec empressement pour des marchandises de fabriques européennes. Les rivières y charrient de l'or, et ses montagnes contiennent des mines abondantes en argent. C'est avec des lingots de l'un et l'autre métal que l'on traite avec l'étranger. On assure qu'il s'y trouve du fer qui est malléable dans son état natif. (*Voyez* ci-après l'article *Province*).

Caractère, Mœurs, Coutumes et Industrie des habitans. — Les montagnards cochinchinois sont représentés comme une nation dure et sauvage, différant beaucoup, par les traits grossiers de leur figure et leur teint noir, ainsi que par leurs mœurs , des habitans de la plaine, qui ont la physionomie plus douce et la peau moins basanée. En général ce peuple ressemble aux Chinois par son physique comme par son moral.

On a prétendu, probablement à tort, que les femmes sont ici en beaucoup plus grand nombre que les hommes. Quoiqu'il en soit, les dames cochinchinoises sont peu favorisées du côté de la figure et de la taille. C'est une beauté, parmi elles, que d'avoir les dents noires et des ongles fort longs; mais leur voix est très-agréable et presque semblable à une douce musique. Elles ont beaucoup d'éloquence naturelle, un grand amour du travail et une industrie merveilleuse. Elles font presque tout ce que les hommes font en Europe. Celles des campagnes labourent la terre; celles des villes font le commerce en gros et en détail.

Quant aux Cochinchinois, ils sont, à ce que disent leurs panégyristes, doux, francs, d'une aimable simplicité en tout. Les gens de condition y reçoivent une assez bonne éducation: ils sont très-affables envers les étrangers; mais graves devant le peuple; d'une grande droiture dans l'administration de la justice, qui se rend avec beaucoup de promptitude, et sans frais.

Le concubinage n'est point un déshonneur parmi les Cochinchinois. Ils cèdent, dit-on, volontiers, et à bon marché, leurs femmes et leurs filles, et toutes les affaires de galanterie

sont traitées par eux avec beaucoup de légèreté. Les gens d'un rang supérieur entretiennent des *harems* ou des sérails.

Les femmes sont habillées à-peu-près commes les hommes. Ils portent, les uns et les autres, des robes très-amples, avec des collets étroits et des manches longues et larges. Les gens de qualité, et particulièrement les femmes, mettent plusieurs de ces robes l'une sur l'autre. Du reste, ce peuple ne connaît point l'usage du linge; mais il a pour chemise une légère veste de soie ou de coton; et, au lieu de caleçon, un pantalon de la même étoffe. Les hommes mettent des turbans, ou plupôt des toques entourées de mousselines. Les femmes portent des chapeaux; mais les plus richement vêtus, de l'un et de l'autre sexe, n'out point de souliers ni de bas.

La Cochinchine est du petit nombre de pays où l'on mange de la chair d'éléphant. On l'y regarde même comme un mêts très-délicat. Quand le roi ou quelqu'un des vice-rois fait tuer un éléphant pour sa table, il en envoie des morceaux aux personnes élevées en dignités; et ces présens sont regardés comme une grande marque de faveur. Les Cochinchinois préfèrèrent la viande de buffle à celle de bœuf. Ils ne font point usage du lait. On ne les voit jamais traire aucune espèce d'animal. Le vin ne paraît pas être en usage, ni même connu à la Cochinchine, et cependant la vigne y croît spontanément dans les montagnes. La liqueur favorite des Cochinchinois ressemble assez à l'eau-de-vie de grains des Irlandais; elle est tirée par distillation des noix d'arèque. Le riz est d'une plus grande importance pour ce peuple que le pain ne l'est pour les *Européens*, parce qu'avec ce grain il n'a besoin que d'un peu d'épiceries, d'huile et de viande. Ce qu'il recherche ensuite le plus, sont les liqueurs spiritueuses, le tabac, la noix d'arèque et les feuilles de bétel. Les personnes de tout sexe et de tout état mâchent des noix d'arèque avec des feuilles de bétel, et fument du tabac. On les renferme dans un sachet, et c'est un des principaux objets de l'habillement. Tout homme qui possède quelque fortune se fait accompagner par un domestique, chargé de lui porter sa pipe et son tabac. Il tient lui même son arèque et son bétel dans un petit *étui*, ou dans une bourse qu'il attache à un joli ruban, passé par-dessus l'épaule, et tombant jusqu'à la ceinture.

Les Cochinchinois, quoique dépourvus de toute instruc-

tion scientifique, montrent cependant beaucoup de talent mécanique dans les arts, beaucoup d'adresse et de patience. Par exemple, ils ne possèdent pas chimiquement l'art de réduire le minérai en métal; mais ils sont parvenus, par la pratique, à se procurer de très-bon fer, et à en faire des fusils à mèches, des lances et d'autres armes. Leur poterie est très-propre. Ils tirent une espèce d'huile des chairs de la tortue. Ils purifient le sucre parfaitement par un procédé dont *Staunton* (1) donne une description détaillée. Il se servent de leurs pieds comme d'autres peuples se servent de leurs mains. L'habitude qu'ils ont de marcher pieds nus, donne à leurs orteils un mouvement bien plus libre et une plus grande facilité de se plier, qu'a ceux qui sont toujours renfermés dans des souliers: aussi, dans beaucoup de métiers, et principalement dans celui de constructeur de canots, les orteils deviennent, ainsi que le reste du pied, les auxiliaires de la main. Les Cochinchinois sont peu avancés, ou plutôt ignorent absolument les principes des beaux-arts; car on ne voit pratiquer chez eux ni la peinture ni la sculpture: mais ils ont fait quelques progrès dans la musique. Le lord *Macartney*, pendant son séjour à Turon, assista à un espèce d'opéra historique, dans lequel il y avait du récitatif, des airs et des chœurs, aussi réguliers que sur les théâtres italiens. Quelques-unes des actrices n'étaient point du tout des chanteuses à dédaigner: elles observaient exactement la mesure, et non-seulement leur voix, mais leurs mains et leurs pieds suivaient avec régularité le mouvement des instrumens.

Religion.— La religion dominante du pays est la même que celle des Chinois, dont ce royame était autrefois tributaire. Il s'y trouve un grand nombre de temples magnifiques. Les chrétiens y ont aussi un bon nombre d'églises fort médiocres: quelques-unes néanmoins sont assez belles. Ils assistent au service divin avec une piété exemplaire. Leurs femmes y sont très-modestes; elles ont une dévotion solide et sans hypocrisie. Les payennes mêmes sont dignes de louanges en plusieurs choses.

---

(1) *Voyage du lord Macartney*, où il y a un chapitre étendu consacré à la Cochinchine.

Agriculture et Commerce. — Le riz est le principal objet de la culture. Indépendamment de l'espèce qui a besoin d'être semée dans des terrains qu'on inonde, il en est une autre connue à la Cochinchine sous le nom de *riz de montagne*. Ce riz vient dans un sol sec et léger, et principalement sur le penchant des collines, où l'on n'employe que la bèche. Il ne lui faut d'autre arrosement que la pluie et la rosée, qui sont pourtant assez rares dans la saison où il croît. Le plat pays est le mieux cultivé: aussi on y récolte abondamment du riz, des nois d'arèque, des feuilles de bétel, du tabac, de la canelle, de la soie, du coton, et surtout du sucre, qui peut être considéré comme la principale denrée de ce royaume. Les chevaux sont petits, mais vifs; il y a beaucoup d'ânes, de mulets et de chèvres. Avant les derniers troubles civils, les grossiers habitans des montagnes portaient dans les villes une grande quantité de poudre d'or. qu'ils troquaient contre du riz, du coton, du drap et du fer, C'étaient ces montagnards qui vendaient l'odorant bois d'aigle, si estimé dans l'Orient. Ils fournissaient également beaucoup de poivre; de cire, de miel et d'ivoire. Mais la communication entre les montagnes et le plat pays a été, en grande partie, interrompue depuis plusieurs années. La plupart des principales nations de l'Europe, qui font le commerce dans l'Orient, ont eu des relations avec eux, ainsi qu'avec les habitans du Tonquin. On ne voit plus guère dans les ports de ces deux royaumes que leurs propres bâtimens, quelques jounques chinoises, et un petit navire que Macao y envoie de tems en tems. Les guerres civiles ont, sans doute, contribuée à y tarir les sources du commerce; et le défaut de protection et de sécurité dont les étrangers ont besoin, empêche qu'il se ranime.

Etats politique et militaire. — La Cochinchine formait anciennement un seul Etat avec le Tonquin. Vers la fin du 17e. siècle, un prince révolté y établit une souveraineté indépendante. Ses successeurs subjuguèrent le *Ciampa* et le *Cambodja*. Mais, peu avant la révolution française, un nouvel usurpateur s'empara de la ville de Turon et d'une partie du royaume. Ce même rebelle fit encore la conquête de Tonquin. Il mourut en 1792. Ses deux fils se partagèrent ses Etats. Les anciens princes de Cochinchine se soutenaient dans

le midi du royaume. L'évêque d'*Adran*, qui, de missionnaire était devenu vicaire apostolique et premier ministre auprès du légitime souverain de la Cochinchine, avait demandé du secours à la France, et on lui en avait promis; mais la révolution française fit perdre de vue cet objet. Lord Macartney a trouvé tout le pays en proie à une guerre civile. On n'en connaît pas le résultat.

Avant ces troubles, le gouvernement était despotique, et la cour observait le plus extravagant cérémonial. Le souverain s'appelait *roi des cieux*. Son armée, à ce que nous répètent des voyageurs, à la vérité un peu crédules, était formidable, du moins par son nombre. *Hué-Fou*, capitale du royaume, a encore, dit-on, une garnison de 30,000 h. armés de mousquets et de fusils, et qui sont chaque jour exercés. Les soldats cochinchinois sont armés de sabres et de piques d'une énorme longueur, ornées de glands de poil teint en rouge; couleur, qu'excepté dans le service militaire, ou par ordre du souverain, personne ne peut porter ni dans ses vêtemens ni dans ses équipages. Les généraux comptent beaucoup, pour leurs succès dans la guerre, sur les éléphans dressés pour combattre. Pour instruire ces animaux: on place devant eux des rangs de soldats postiches, qu'on leur fait attaquer avec furie, frapper de leur trompe et fouler aux pieds.

Les soldats sont armés d'arcs et de flèches, de lances, de javelots, de sabres, dont la poignée a trois pieds de long, et que l'on porte sur l'épaule. Ils ont aussi quelques canons. On en compte 1,200 autour du grand palais, dont plusieurs de bronze très-beau, ont été fondus anciennement, dans le pays, par un fondeur portugais, nommé *Acosta*, naufragé sur la côte de Cochinchine.

Navigation et Marine.—Les Cochinchinois n'ont de navigation que le long de leurs côtes, dont ils ne s'éloignent jamais qu'à la distance de 20 et 30 lieues, pour aller toutes les années sur les îles des côtes qui forment le petit Archipel, rempli d'éceuils, indiqué sur les cartes par le nom de *Paracel*. Leur navigation, au N., ne va pas au-delà de la rivière qui les sépare du Tonquin; au S., ils vont sur la côte de Cambodja, et jusqu'à *Ponthiamas*, et même jusqu'à *Poulo-Condor*.

Leurs bateaux les plus grands sont du port d'environ 60 tonneaux. Ils sont construits solidement de bois de thu ; leur construction est avantageuse pour la marche, la forme de leur voile est admirable pour prendre le vent au plus près. Cette forme est celle d'un évantail, qui s'ouvre et se ferme à volonté, suivant le plus ou moins de vent. Les montans qui composent cette voile en éventail, sont des bambous, roseaux solides, fermes et légers ; la voile, d'un tissus de joncs, appliquée à ces bambous, présente toujours au vent une surface plane, ce qui donne au batelier la facilité de serrer le vent au plus près. On ne trouve chez aucun peuple des bateaux qui marchent mieux et serrent mieux le vent que ceux que les Annamites nomment *gué-bao :* ces bateaux ont un gouvernail, et ne vont qu'à la voile. Ils ont aussi, pour la navigation des rivières, des bateaux de différentes sortes, et tous très-commodes.

Curiosités.—Parmi les curiosités naturelles qu'offre la Cochinchine, on remarque des essaims d'un insecte extraordinaire, travaillant avec beaucoup d'activité sur les branches d'un arbuste qui ressemble un peu au troëne. La grosseur de l'insecte n'excède pas celle d'une mouche ordinaire. Sa structure est singulière ; il y a deux appendices dentelés qui se recourbent vers la tête comme la queue des coqs, mais dans une direction opposée. Tout l'insecte est blanc, ou du moins couvert de poudre blanche. L'arbuste qu'il fréquente est entièrement blanchi par la poudre qu'il y répend. On croit que la cire blanche de l'Inde provient d'une subtance poudreuse semblable, et on affirme que cette subtance, manipulée d'une certaine manière avec de l'huile végétale, peut devenir assez solide pour former des bougies très-bien moulées. Le fait a été vérifié à quelques égards. On a obtenu pour résultat, une masse coagulée qui avait presque la compacité de la cire produite par les abeilles.

Une autre curiosité consiste dans ces fameux *nids d'oiseaux* qu'on mange comme une friandise dans toute l'Inde et à la Chine, et dont on se sert sur-tout pour assaisonner les mêts. L'oiseau qui le construit ressemble à nos hirondelles. Il n'est pas encore décidé si les matériaux que cet oiseau va chercher sur les bords de la mer, consistent dans une espèce de *fucus,* ou dans quelques petits insectes aquatiques ; peut-être

est-ce à-la-fois l'un et l'autre. Les nids ressemblent à une écorce d'orange qui serait enduite de sucre. Le goût en est légèrement aromatique. Les blancs sont extrêmement chers: on estime moins les noirs ou les bruns. On en trouve aussi à Sumatra, à Bornéo et dans quelques autres pays adjacens.

PROVINCES ET VILLES PRINCIPALES.

Le royaume de la Cochinchine est partagé en douze petites provinces. Trois au nord, savoir: *Dengoé*, *Quanbing*, *Dihh-eut*; sept dans le milieu; *Hué*, *Cham*, *Quanglia*, *Quenia*, *Phayn*, *Nlaru*, *Natlang*: deux au midi; ce sont le royaume de *Ciampa* et le *Donnay*.

Les provinces du nord sont très-fertiles en riz, en légumes, en mûres, en figues, en bananes, en oranges, en dattes et autres fruits. On y trouve aussi beaucoup de poivriers. Un très-grand nombre de chrétiens habitent ces provinces.

HUÉ est appelé ainsi, du nom de la capitale de tout le royaume, où le roi réside; ce qui fait qu'on lui donne aussi le nom de *province de la cour*. Cette province est non-seulement la plus riche, mais l'air y est sain, et les eaux assez bonnes, ce qui est rare dans la plupart des autres provinces. Elles fournit aussi toutes les commodités de la vie.

La province de CHAM, qui confine à celle de Hué, est grande et riche, Elle a des montagnes qui fournissent de l'or, le bois d'aigle et le calambac, sorte de bois odoriférant très-estimé en Orient. Elles produisent aussi du thé du pays, les vulnéraires, l'aloës et d'autres herbes salutaires. Le port de Faifo, où les Chinois abordent, et font un commerce florissant en riz, en sucre, en soie, en ébène, en bois odoriférant et en or, rend encore cette province très-considérable.

Les autres provinces du milieu sont petites: la province de NATLANG est remarquable seulement par la quantité de nids de certains oiseaux qu'on y trouve, et qui sont fort recherchés. On néglige les oiseaux, mais leurs nids font une partie du commerce de cette province avec la Chine, où les marchands chinois les vendent aux grands seigneurs de ce royaume, qui les aiment extrêmement. Ils sont d'un goût délicieux. On les fait bouillir, et ils fournissent un très-bon potage, qui est en même-tems un excellent cordial.

Le royaume de CIAMPA, au midi, est rempli de bois et de déserts.

déserts. On y trouve des tigres, des éléphans sauvages, qui rendent ces lieux peu sûrs et peu gracieux. L'air y est très-mauvais pendant cinq à six mois de l'année; les chaleurs y sont très-grandes, les eaux pernicieuses, et les vivres, excepté le poisson, assez rares. Le terrain est sabloneux et ingrat, il produit cependant du coton, de l'indigo et de la mauvaise soie. M. Pennant nous apprend, d'après une ancienne relation française, que les habitans de cette contrée sont appelés *loyes*; qu'ils sont grands, nerveux, bien faits, que leur teint tire sur le rouge; qu'ils ont le nez un peu applati et de longs cheveux noirs; enfin qu'ils se vêtissent fort légèrement. Leurs *jonques* ou bateaux sont bien construits (1).

La province de DONNAY est la plus considérable. Elle s'étend le long de la mer; son étendue et sa situation approchent beaucoup de celle de la république de Gênes. Elle abonde en toutes sortes de fruits, de denrées et de marchandises. Elle a un port, où les Chinois font un grand commerce.

Hué ou *Kehué*, dans la province de ce nom, située à environ 40 milles au nord de Turon, est proprement la seule ville de la Cochinchine, quoiqu'elle ait de bons bourgs, qui pourraient passer pour villes, eu égard au nombre de leurs habitans. *Hué* n'est qu'un amas de bâtimens divisés par quartiers, qui forment en quelque façon autant de hameaux ou villages. Elle est située dans une belle plaine, partagée, du levant au couchant, par un grand fleuve, dont les bords sont ornés de beaux palais. On y voit aussi de riches boutiques et de belles places. Le palais du roi est au nord du fleuve, dans une île d'une lieue de longueur, Les principaux mandarins, ou seigneurs de la cour, habitent aussi dans cette île, que l'on nomme l'*Isle du roi*. Le palais du roi n'a qu'un étage: il est tout boisé et soutenu par des colonnes d'ébène égales, d'une propreté naturelle et achevée.

La ville de *Turon*, à laquelle, ainsi qu'à la rivière et à la baie, les Cochinchinois donne le nom *Han-san*, n'est guère plus qu'une bourgade; mais on dit qu'avant la guerre, dans le tems de la prospérité du pays, elle était bien plus considérable. Les maisons y sont basses, presqu'entièrement bâties de bambous, couvertes de joncs et de pailles de riz, et en-

(1) *Pennant*, outlines of the Globe; t. III, p. 51.

tre-mêlées d'arbres, excepté dans l'endroit où se tient le marché. Plusieurs des plus belles sont dans le centre des jardins, plantés d'arèquiers et de diverses autres espèces d'arbres, qui réunissent l'agrément et l'utilité. Derrière la ville on voit plusieurs bosquets d'orangers, de citronniers, de bananiers et d'arèquiers, quelques-uns desquels environnent encore des maisons; mais d'autres n'ombragent plus que des ruines. La rive opposée à la ville est couverte de champs, divisés par des palissades, et où croissent le tabac, le riz et la canne à sucre.

On trouve dans ce royaume, aussi bien que dans ceux de Siam et de Camboge, un peuple sauvage qu'on nomme *Kemois*. Il vit dans les bois et dans les montagnes, sans aucune dépendance des souverains de ce pays.

III. Le royaume de Laos.

Le royaume de *Laos* renfermait autrefois celui de *Jangoma* ou *Jangomay*; mais ce dernier est maintenant dans la dépendance du roi d'Ava. On n'a sur ce pays que les anciennes relations de *Kœmpfer* et de *Marini*, avec quelques vagues notions recueillies parmi les Chinois, par le père *Duhalde*.

Les habitans paraissent avoir de la ressemblance avec les Chinois méridionaux.

Ils sont en général bien constitués, de bonne mine, robustes, doux, sincères, mais portés à la superstition, et en même-tems très-débauchés. Ils ont le teint olivâtre: la chasse et la pêche sont presque les seuls occupations auxquelles il se livrent. On peut juger du degré de civilisation où il se trouvent par ce seul trait; ils font rotir les oiseaux sans en ôter les plumes. Cette cuisine semble être celle d'un peuple entièrement sauvage.

Le pays est divisé en plusieurs petits royaumes soumis à un souverain absolu et despote, comme sont les monarques orientaux. Il ne se montre en public que deux fois par an. Il est de la religion du lama, et le plus souvent l'esclave de ses prêtres et des ses ministres.

Comme le roi vit presque toujours retiré au fond de son palais, entouré de ses courtisans, il y a dans le royaume un vice-roi général, sept particuliers et un grand nombre de

mandarins, pour exercer l'autorité en son nom. Les chefs de famille ont aussi un grand pouvoir.

Ce pays est séparé de tous les Etats voisins par de hautes montagnes et d'épaisses forêts. On le dit très-fertile, mais dans le fond, on n'en sait rien de positif. Quoique la terre y soit naturellement grasse et molle, l'ardeur du soleil la durcit tellement en été, que les moissonneurs battent le riz et les autres grains dans les lieux mêmes où ils les recueillent. Le riz, qui s'y récolte en abondance, est estimé le meilleur de ces contrées. On cultive beaucoup de légumes. Il y a quantité de buffles. Le pays fournit divers articles pour le luxe, du benjoin, du musc, de l'or, des pierres précieuses, particulièrement des rubis, des topazes et des perles. On y trouve également d'excellentes épiceries; la gomme-laque, dite de Lalou, est sur-tout si estimée, que les marchands de Camboge y viennent en chercher, quoique leur pays en produise de très-bonne. Les éléphans sont, dit-on, si communs dans les forêts de Laos, qu'on assure que le pays en a tiré son nom, car Laos signifie *millier d'éléphans*. Il est toujours vrai de dire que l'ivoire y abonde, et forme une branche de commerce très-considérable avec tous les peuples voisins.

Les Chinois ont la part principale au commerce de ce pays.

Du tems de Kœmpfer, les principales villes du pays s'appellaient *Lant-chang* ou *Lang-jam*, (d'où Marini a fait *Langione*) et *Tsiamaya*; dans les cartes modernes on y a ajouté *Sandepora*. Les chinois ont assuré à Duhalde que le mot *Mohang* signifie ville, dans la langue de Laos, et que la capitale s'appelle *Mohang-Leng*.

IV. Le royaume de Cambodja.

On écrit *Cambodja*, *Camboja*, *Camboge*, etc. etc. Ces différentes ortographes ne sont sans doute que des tentatives pour exprimer le son d'une consonne commune à plusieurs langues orientales, et qui ressemble au *th* anglais.

Ce pays est situé au sud de Laos, à l'ouest de la Cochinchine, et au sud-est du royaume de Siam, sur la mer de Chine, le golfe de Siam et la partie inférieure du fleuve *Me-*

nan-Kong. Il a les mêmes productions que Laos. D'immenses forêts couvrent la plus grande partie du terrain, et offrent aux tigres, aux éléphans, aux buffles sauvages, d'impénétrables asiles. Le sucre, l'indigo, l'opium, la gomme-laque, diverses sortes de bois, la soie, l'ivoire, l'or, les pierres précieuses, voilà en quoi consistent les richesses du pays. Les bords du fleuve, fertilisés par des inondations annuelles, donnent du riz en abondance, et les pâturages y sont excellens.

Le climat est naturellement très-chaud, le pays étant situé entre le 10me. et le 16me. parallèle de latitude nord. Cependant les habitans n'y sont pas noirs, mais d'un brun peu foncé, bien faits, et les femmes ont même, a ce qu'on dit, quelques-uns de ces traits que l'Européen regarde comme essentiel à la beauté. Leur habillement ne se distingue de celui des voisins que par sa longueur.

Ce peuple entretient quelques manufactures en soie et en coton. Les Japonais et les Chinois viennent y chercher les denrées du pays. Il y a des Portugais naturalisés à Cambodja, et qui y font le commerce.

Le gouvernement est comme tous ceux d'Orient, despotique ; mais le roi était, il y a peu de tems, tributaire de la Cochinchine. La religion ressemble plutôt à celle de Siam, ou à la doctrine de *Sommono-Kodom*, qu'à celle des Chinois. Les Cambodgiens croient à la métempsycose ; mais ils ne se font aucun scrupule de tuer les animaux.

Luweck ou *Louvec* est la capitale du royaume ; il y a parmi ses habitans beaucoup de Malays, de Chinois, de Portugais, etc. Cette ville, située sur le fleuve Menan-Kong, possède quelques manufactures, et on y fait un assez grand commerce.

M. *Poivre* observe que non loin de la capitale on remarque avec étonnement les ruines d'une ancienne ville, dont l'architecture a quelque chose de la forme européenne ; des sillons dans les terres voisines prouvent qu'elles ont été en culture. Il ne reste parmi les possesseurs actuels du pays aucun vestige de tradition sur cet ancien établissement.

Terrana, *Karol* et *Kuyau-Soup*, sont des ports de mer.

Les deux noms de *rivières Japonaise* et d'*Onbeqwame*,

qu'on donne dans les cartes aux branches du fleuve de Cambodja, viennent des Hollandais. *Onbeqwame* veut dire en hollandais l'*incommode*; en effet, ce bras est rempli de rochers et de bas-fonds. L'autre bras est fréquenté par les Japonais.

V. Des iles et côtes de Cochinchine et de Cambodja.

Nous ajouterons à la description de ces deux Etats quelques observations qui manquent dans la plupart des géographies.

Ponthiamas est un petit Etat indépendant, fondé en 1705 par un négociant chinois, du nom de *Kiang-si*. Cet Etat fleurit encore par le commerce. Le chef-lieu, qui porte le même nom, est situé sur la côte occidentale du royaume de Cambodja, qui, jusques-là était presque déserte. Latitude nord, 11 deg. 30 m.; longitude E. de Paris, 102 deg.

Poulo-Condor ou l'*île Condor*, cest-à-dire, île aux Calebasses, est situe au sud de la Cochinchine, à 16 lieues de l'embouchure du fleuve de Cambodja, par 8 deg. 40 min. N., et 103 deg. 37 min. à l'E. de Paris. C'est, à proprement parler, un groupe d'îles, parmi lesquelles il y en a une de trois lieues de longueur sur une demi-lieue dans sa plus grande largeur. Il y a entre ces îles un hâvre capable de contenir huit vaisseaux, et un mouillage assez bon et très-spacieux. Cette île est d'une grande importance pour les vaisseaux qui vont en Chine. On y achète des vivres, surtout des buffles, qui pèsent quelquefois jusqu'à sept quintaux, et des cochons de race chinoise; il y vient aussi du riz et plusieurs fruits, sur-tout des bananes, des shaddeks et des calebasses. Cette île serait bien située pour y former un établissement à-la-fois militaire et commercial. Les Anglais s'y établirent en 1702, mais les soldats macassars, qui étaient à leur solde, détruisirent la garnison. (*Voyez*, pour de plus grands détails, le *Neptune oriental*, les *Voyages de Cook, Clerke et Gore*, etc., etc.).

Le Pracel ou *Paracels* est un labyrinthe d'ilots, de rochers et de hauts-fonds qui, selon les cartes les plus accréditées, devaient s'étendre devant les côtes de Cochinchine, entre 10 deg. 45 min. nord, et 16 deg. 30 min. aussi nord;

la longitude moyenne serait par 107 à l'est de Paris. Mais des navigateurs français ont traversé en partie cette espace sans rencontrer ni rochers ni hauts-fonds; d'où l'on conclut que cet archipel est moins étendu en réalité qu'il ne paraît sur les cartes. (Voyez *la carte du dépôt de la Marine*, et l'article *Aynan*, qu'on doit écrire *Hay-nan*, dans le Dictionnaire de géographie maritime, par M. *de Grand-Pré*).

EMPIRE CHINOIS.

COUP-D'ŒIL GÉNÉRAL.

Les conquêtes des empereurs de la Chine de la race des Mantcheoux, dans le dix-huitième siècle, ont étendu leur puissance sur la plus grande partie des pays désignés jusqu'ici dans les géographies françaises sous le nom de *Tartarie indépendante*; dénomination qui, de tout tems, a été fausse, puisque ces pays sont habités par des Kalmoucks et des Mongoux, et non pas par des Tartares, et qui aujourd'hui est devenue d'une inconvenance si complète, qu'il faut absolument la bannir de la géographie moderne. La petite Bucharie est le seul de tous ces pays qui pourrait, avec quelque raison, être regardée comme une partie de la Tartarie. Par la suite de ces conquêtes, l'empire Russe et celui de la Chine se trouvent limitrophes sur une ligne de près de 1,100 lieues, depuis les environs du lac Palcati jusqu'à l'embouchure du fleuve Amour; cette longue frontière est en général déterminée par la direction des montagnes Altaïques, Sayaniques et Daouriennes; toutefois les Russes sont parvenus, dans la Daourie, à étendre leurs limites au-delà des monts jusqu'aux rives de l'Amour. Le lac Palcati, les monts Alak et les monts Belur séparent, à l'ouest, l'empire Chinois des Kirguises, des Usbeks et autres peuples indépendans de la véritable Tartarie. En même tems que la domination chinoise s'approchait, dans le nord et le nord-ouest, de la frontière de la Russie asiatique, elle s'étendit, à l'ouest et au sud-ouest, sur les sacrées et vastes contrées de Tibet, et devint presque limitrophe des possessions anglaises en Bengale. Les petits pays de Sirinagur, de Népaul et autres, et les monts Garrow, sont, de ce côté, la dernière

barrière entre l'empire Chinois et l'Inde (1). Plus à l'est, l'empire Birman touche à la province chinoise d'Yun-nan. Les possessions des Siamois n'atteignent pas la frontière des Chinois, mais les petits royaumes de Laos et de Tonquin en sont limitrophes, et peut-être même tributaires.

L'Océan oriental, en formant beaucoup de golfes et de détroits, baigne ensuite les côtes de l'empire Chinois sur une étendue de 1,900 lieues, en comptant depuis les frontières du Tonkin jusqu'à l'embouchure du fleuve Amour. C'est d'abord le *golfe de Tonkin* et la *mer de Chine* qui embrassent les extrémités méridionales de l'empire. Le canal de Formose sépare l'île de ce nom de la Chine propre. La *mer Bleue* et la *mer Jaune*, pour adopter les noms chinois, s'étendent ensuite, la première, entre la Chine, les îles Lekeyo et le Japon; la seconde, entre la Chine et la Corée. Cette dernière presqu'île est séparée de l'empire Japonais par le détroit qu'on nomme, tantôt après l'une, tantôt après l'autre de ces contrées. La mer intérieure, qui est cernée par la Corée, le pays des Mantchoux et les îles Japonaises, s'appelle plus communément *mer de Japon*. L'extrémité de cette mer, reconnue par la Pérouse, a reçue de ce navigateur le nom peu convenable de *Manche de Tartarie*. On ne sait pas si les Chinois ont des prétentions sur l'île Saghalien ou Tchoka, pays qui peut devenir important, et dont, peut-être, l'ambition plus active des Russes s'emparera. L'extrémité du pays des Mantechoux, faussement nommée Tartarie chinoise, regarde la mer d'Okotsch, pour parler avec les navigateurs russes; d'Anville l'avait nommée mer de Kamtchatka, et l'on aurait pu s'en tenir à ce nom.

L'empire Chinois compris dans ces bornes s'étend, en longueur, à environ 1,250 lieues, en comptant depuis Cashgar à l'embouchure de l'Amour (2); sa plus grande

---

(1) Les frontières entre les possessions des Afghans et l'empire Chinois tombent en partie dans les parties inconnues du Tibet, ainsi elles ne peuvent pas être indiquées avec certitude.

(2) La longueur indiquée dans la géographie de Pinkerton, tome IV, page 148, même en adoptant la correction proposée dans la note, est trop grande de *quatre cents lieues* environ. Cette erreur vient sans doute de ce que M. Pinkerton évalue les degrés

largeur peut être prise des monts Sayaniens à la pointe méridionale de la Chine, vis à-vis l'île d'Hay-nan, sur une ligne de 750 lieues.

La surface géométrique de tout l'empire Chinois peut, par approximation, être estimée à 650,000 lieues carrées, ce qui fait un peu moins d'un dixième de celle de la terre habitable.

Si l'on voulait adopter les rapports des Chinois, qui donnent à la Chine propre 333 millions d'habitans, au Tibet 33, et ainsi de suite, les empereurs Chinois pourraient bien compter 400 millions de sujets; mais nous pensons qu'un raisonnement impartial réduira toutes ces sommes au-dessous de 150 millions, ou même au-dessous de 100 millions. (*Voyez* l'Introduction à l'Asie, vol. XI, et les articles *population* dans la description suivante).

Nous suivrons, en traçant le tableau de ce vaste empire, une marche à-peu-près analogue à la description des monarchies Russe, Autrichienne et Prussienne. Nous considérerons d'abord la *Chine propre* avec les îles dépendantes, ensuite les *provinces extérieures du Nord;* savoir: les pays des Mantcheoux, des Mongoux propres et des Mongoux-Kalkas, des Kalmoucks ou Eleuths, la petite Bucharie et le Sifan; en troisième lieu nous décrirons le *Tibet* avec ses dépendances; la quatrième section traitera des Etats vassaux situés à l'Est, ou de *la Corée* et des îles de *Lequeyo.* Quelques considérations générales termineront cet ensemble.

« comme s'ils étaient pris à la moyenne latitude de 30 degrés »; *évaluation arbitraire*, pour l'adoption de laquelle on ne voit aucune raison.

PREMIÈRE SECTION.

CHINE.

SITUATION ET ÉTENDUE.

En ne considérant que les terres continentales de la Chine, on peut indiquer avec assez d'exactitude sa situation et son étendue ainsi qu'il suit :

Long. 540 lieues } entre les { 20 d. 30 m., et 42 d. de latit. N.
Largeur 450 lieues } entre les { 95 d. 40 m., et 120 d. 40 m. long. E.

Contenant 194,333 lieues carrées.

L'île d'Hay-nan dépasse cette latitude, au sud, de deux degrés environ.

Limites. — La Chine est bornée au nord par la Mongolie et le pays des Mantcheoux ; elle en est séparée par cette fameuse muraille qui se prolonge dans une étendue de 500 lieues sur les montagnes, dans la plaine et dans les vallées les plus profondes. Elle est bornée, à l'Est, par la mer Jaune, qui la sépare de la Corée ; au midi, par la mer de la Chine et le canal de Formose ; à l'ouest, par le Tunquin, les provinces septentrionales de l'empire Birman, le Tibet et le Sifan.

Divisions. — La grande division de cette empire, suivant les missionaires et l'abbé Grosier dans sa description général de la Chine, est de quinze provinces (sans y comprendre celle de Lian-tong, qui est située hors la grande muraille, quoique sous la même dénomination) ; provinces qui, par leur étendue, leur fertilité, leur population et leur opulence, pourraient passer pour autant de royaumes distincts. Nous donnerons d'abord cette ancienne division comme il suit :

PROVINCES.	PRINCIPALES VILLES.
Fé-tché-li.	Pekin.
Kiang-nan	Kiaug-ning-fou.
Kiang-si.	Nan-tchang-fou.
Fo-kien	Fou-tcheou-fou.
Tché-kian.	Hang-tchou-fou.
Hou-quan.	Vou-tchang-fou.
Ho-nan.	Cai-song-fou.
Schan-ton.	Tsi-nan-fou.
Schan-si.	Tay-queu-fou.
Schen-si.	Sin-gan-fou.
Sé-tchuen.	Tching-ton-fou.
Quan-ton.	Kan-ton.
Quang-si.	Quei-ling-fou.
You-nan.	You-nan-fou.
Kœi-tchou.	Kœi-yaug.

Mais voici le tableau de la division de population et de l'étendue de la Chine propre, séparée de la Tartarie chinoise par la grande muraille de 500 lieues, fait d'après les renseignemens communiqués par le mandarin *Chow-ta-zhing* au lord Macartney, dans son voyage à la Chine en 1792, 93 et 94, en qualité d'ambassadeur du roi d'Angleterre.

PROVINCES.	POPULATION.	Milles carrés.	Acres.
Pé-ché-lée.	37,000,000	58,949	37,727,360
Kiang-nan, 2 provinces.	32,000,000	92,961	59,495,048
Kiang-si.	19,000,000	72,196	46,192,640
Tché-tchiang.	21,000,000	39,151	25,056,000
Po-tchien.	15,000,000	53,480	34,227,200
Hou-pé. } *Houquang.*	14,000,000	154,770	92,652,800
Hou-nan. } *Houquang.*	13,000,000		
Ho-nan.	25,000,000	65,104	41,665,560
Shan-tong.	24,000,000	65,105	41,666,560
Shan-see.	26,000,000	54,368	55,715,520
Shen-see.	18,000,000	154,008	98,565,120
Ka-sou.	12,000,000		
Sé-chuen.	27,000,000	166,800	109,762,000
Quang-tong.	21,000,000	70,456	50,831,840
Quang-see.	10,000,000	78,250	50,080,000
Yu-nan.	8,000,000	100,969	69,100,160
Kœi-cheou.	9,000,000	54,554	41,314,500
Somme totale.	333,000,000	1,297,999	830,719,560
		144,222 l. c.	

L'absurdité manifeste de ces données si vagues sur la po-

pulation, et ces sommes rondes, où l'on ne daigne pas faire attention aux centaines de milles, ne nous regarde pas ici; nous en parlerons dans un autre article. J'observerai seulement qu'il est difficile de ne pas considerer la répétition de deux sommes parfaitement semblables, pour les provinces *Ho-nan* et *Shan-ton*, soit comme une erreur de copiste, soit comme une preuve que la table n'a été dressée que d'après des estimations vagues.

Nous remarquerons encore que les Anglais, conformément au génie de leur langue, ont adopté une ortographe différente de celle des Français, pour exprimer le son des mots chinois. Ainsi ils écrivent *Shen-see* ou les Français écrivent *Shen-si* et *Pe-che-lee* au lieu de *Pe-tche-li*. De même ils écrivent necessairement *Shang-tung* pour exprimer les sons qu'un Français indique en écrivant *Shan-ton*. Il n'y a donc aucune raison imaginable pour imiter cette ortographe anglaise dans un ouvrage français. Quant aux syllabes que d'Anville écrit par *Koan* et Staunton par *Quang*, je pense qu'il faut les écrire en français par *Quan*, en observant seulement que le *qu* doit se prononcer comme dans *équateur*. Il serait peut-être plus exact d'écrire *You-nan* que *Yu-nan*. Enfin, lorsque les Anglais écrivent *Tche-tchiang* et *Fo-tchien*, tandis que les Français écrivent *Tche-kiang* et *Fo-kien*, il est évident que de part et d'autre ils s'efforcent de rendre un son qui est étranger à leurs organes. Quel peut-être ce son qui paraît aux uns un *k*, aux autres un *tch*? Il paraît que c'est un *k*, prononcé comme les Suédois le prononcent devant les voyelles *i* et *e*; on croit entendre un *t*, suivi d'un *k* très-adouci. Ce son singulier paraît connu des nations éloignées. Nous écrirons donc *Fo-tkien* et *Tche-tkian*.

Nom et decouverte.—La Chine est appellée par ses habitans *Tchon-Koue*, mot qui signifie le centre de la terre. Les Chinois considèrent orgueilleusement tous les autres pays comme de petites lisières placées à l'entour de leur empire. Lorsque les descendans de Gengis-Kan se furent emparés de la partie septentrionale de la Chine, on l'appella *Cathay*, nom devenu célèbre dans les voyages, les poëmes et romans de ces tems, et qui se conserve encore

dans la langue russe (1). La partie méridionale reçut le nom de Mangi. L'origine du nom de Chine ou Tsin est incertaine ; il est sûr qu'il n'y a point de liaison entre ce nom et les *Sinæ* des anciens ; M. Gosselin a démontré que le pays des Sines se trouvait beaucoup plus vers l'occident et le midi. Dans les relations des voyageurs mahométans, publiées par Renaudot, ouvrage dont l'authenticité est maintenant reconnue, on donne à la Chine le nom de *Sin*, que les Perses prononcaient *Tchin*.

Ces relations, en donnant une haute idée de la puissance chinoise, peignent les habitans comme des barbares et des cannibales ; mais c'est probablement de ces exagérations si ordinaires aux premiers voyageurs. On y désigne *Camdam* comme le siège du souverain, et *Canfou* (peut-être Canton ou plutôt Tchan-tcheou-fou), comme une grande place de commerce. Les voyages de *Jean de Plano Carpini*, en 1245, et de *Rubruquis*, en 1251, donnèrent aux Européens une faible idée du Cathay ou de la Chine septentrionale. Les voyages de *Marco-Polo*, publiés vers la fin du treizième siècle, repandirent les premières clartés certaines sur la géographie de toute l'Asie centrale et orientale, *Oderic de Portenau*, en 1318, et *John Mandeville*, en 1348, augmentèrent les notions qu'on avait sur la Chine. Dans la dernière moitié du quatorzième et dans tout le quinzième siècle, on sembla avoir perdu de vue le fameux Cathay ; un seul voyageur, le Vénitien *Nicola Conti*, l'a visité pendant cet intervalle. Enfin les Portugais, par la découverte du cap de Bonne-Espérance, ouvrirent tout l'Orient à nos vaisseaux, à notre commerce et à notre curiosité.

Nous allons passer à la description physique de cette célèbre contrée.

Montagnes. — Les renseignemens que les missionnaires, les marchands, les ambassadeurs et leurs secrétaires ont récueilli sur les montagnes de la Chine, sont on ne peut plus

(1) Les Russes appellent la Chine *Kitay*, et le nankin *Kitaïka*, comme qui dirait « des Chinois » ; une partie de la ville de Moscou est appelée *Kitay-Gorod*, c'est-à-dire, ville chinoise, probablement parce que c'était le rendez-vous des caravanes qui venaient de la Chine.

insignifians et plus vagues. Il paraît cependant, l'orsqu'on confronte les relations des missionnaires avec les principes généraux de la géographie, il paraît, dis-je, que la Chine est coupée par cinq ou six chaines de montagnes, qui toutes ensemble ne sont que des prolongations ou plutôt des terrains secondaires du grand plateau central de l'Asie et des Alpes Tibetaises et Mongoliennes.

1. La plus méridionale de ces chaînes s'élève entre le Tunquin, les provinces de Quan-si et de Quan-ton ; elle ne paraît avoir aucune communication avec les montagnes de l'île de Hay-nan.

2. La grande chaîne méridionale se fait connaître entre la province d'You-nan et celle de Kœi-cheou ; nous ne savons pas si elle a une liaison immédiate avec les Alpes du Tibet ou si elle en est détachée ; le dernier cas est le plus vraisemblable. Cette chaîne s'étend entre les provinces de Quan-si, Quan-ton et Fo-tkien au sud, et celles de Hou-quan et Kiang-si au nord ; elle court d'abord de l'ouest à l'est, mais ayant atteint les limites de Fo-tkien, elle tourne au nord-est ; ainsi elle sépare le bassin de l'Yan-tse-kiang, d'abord de celui de Hon-kiang au sud, et ensuite de la mer à l'est. Deux branches de cette chaîne coupent transversalement le bassin de l'Yan-tse-kian, de sorte que les trois provinces de Sé-tchuen, de Hou-quan et de Kiang-si doivent avoir leur sol à un niveau plus élevé que l'autre, et former comme trois terrasses. La chaîne principale doit être d'un accès très-difficile, sur-tout dans les provinces de Kœi-cheou et de Quan-si, puisqu'il y demeurent des peuplades sauvages que les Chinois n'ont pu d'ompter. On dit que la montagne de *Miling*, qui sépare les provinces de Kiang-si et de Quan-ton s'élève de 3,000 pieds au-dessus du niveau du lac Po-yang. Elle est entourée de plusieurs autres montagnes moins grandes, qui semblent remplies de précipices, et sont couvertes d'arbres et de grandes herbes ; ce qui leur donne un coup-d'œil sauvage et romantique.

3. Dans l'ouest de la province de Sé-tchuen, une chaine de montagnes court parallèlement au fleuve Yalon du sud au nord, et entre ensuite dans le Sifan ; où elle prend les noms de *Kentac-la*, de Rhat-ci-co et autres. De cette région riche en sources, la chaîne se tourne vers l'est et entre dans la

province de Shen-si, ou elle court parallèlement au fleuve Hoei-ho, ensuite au Hoan-ho. Elle expire dans la province de Ho-nan. Une branche détachée atteint presque les bords de Yang-tse-kiang, en suivant la frontière nord-est de la province de Se-tchuen.

4. Dans le nord de la province de Shen-si et dans le pays des Mongoux-Ortoos, on voit le Hoan-ho faire un détour de près de 300 lieues au nord. L'espace circonscrit de trois côtés par ce grand fleuve est borné au sud par la rivière de Hoei-ho, contient une chaîne de montagnes ou plutôt un plateau montagneux absolument isolé.

5. La province Shan-si est rempli de montagnes qui semblent appartenir à une très-longue chaîne, venant des bords du fleuve Amour à travers la Mongolie. Il paroit que ce sont les branches secondaires de cette chaîne, et les plus rapprochées de la mer qui ont fourni au Dr. *Gillan* le sujet des observations suivantes. » Les montagnes du nord de la Chine » sont presque toutes à pic, et présentent presque toujours » un roc nu. Les diverses couches de ces montagnes paroissent être dans l'ordre suivant : la première couche est de » sable et de pierre vitrifiable; la seconde est de pierre à » chaux, rude, grenue, et remplie de nœuds d'une couleur » bleue ; la troisième est très-épaisse, et très-irrégulière, formée d'une argile durcie, de couleur bleue et quelquefois aussi d'un brun rouge que communique la chaux de » fer. En quelques endroits cette chaux est si abondante, » qu'elle donne à l'argile une apparence d'ocre. Dans plusieurs parties des environs de la Tartarie on voit des veines » *perpendiculaires* de spaht blanc, et quelquefois blanc et » bleu. Sur les sommets des plus hautes montagnes sont de » grandes masses de granit.

» Ni la forme de ses montagnes, ni les matières qui les » composent, n'ont rien qui annonce qu'elles ayent été originairement exposées à l'action du feu : mais elles conservent plusieurs traces qui prouvent que l'eau, les couvrant » pendant long-tems, a façonné la surface de cette partie du » globe. Elles paroissent avoir été jadis couvertes de bois : » maintenant leurs sommets et les endroits les mieux exposés n'ont plus que des productions rabougries ».

6. La province de Shan-ton est en grande partie formée

d'une grande presqu'isle montagneuse. Ces montagnes, qui contiennent des mines de charbon, constituent un groupe entièrement isolé du reste des montagnes chinoises. Les Chinois appellent *têtes de cheval* les cinq pics les plus élevés de cette chaîne.

Les relations qu'on a sur les volcans de la Chine sont trop superficielles pour être d'aucune utilité à la géographie naturelle. On ne peut pas non plus décider si parmi les montagnes il y en a de granitiques ou autres primitives.

Les plus grandes plaines de la Chine sont celles qui se trouvent dans la province de Kian-nan, entre les deux grands fleuves, le Hoan-ho et le Yang-tse-kian. Ces deux fleuves, ainsi que le Hou-kian au midi, forment trois grands bassins qui comprennent les parties les plus fertiles du pays. Les côtes de la Chine paroissent en général rocailleuses, sablonneuses et entourées de bas-fonds.

Fleuves et rivières, lacs et marais, canaux.—Les deux grands fleuves de la Chine sont le *Hoan-ho* ou le fleuve Jaune, (1) et le *Yan-tse-kiang*, qu'on appelle aussi *Kiang-ku* ou le fleuve Bleu.

Les sources connues du premier sont deux lacs situés dans le pays des Kalmoucks de Hoho-Nor, appelés aussi les Chochotes. Ces lacs sont situés, selon d'Anville et Arrowsmith, à 35 dégrés de latit. N., et à 95 dégrés à l'Orient de Paris. Mais, selon d'Anville, on peut regarder une rivière qui s'écoule dans le plus occidental de ces lacs, comme le commencement du Hoan-ho, et alors la source seroit éloignée de 30 à 40 lieues plus à l'Ouest. On sent que c'est précisément ici le même cas que celui qu'offre la naissance du Rhin et du Rhone; un Chinois étudiant la géographie de l'Europe, croiroit sans doute pouvoir dire que ces deux fleuves ont pour sources, l'un le lac de Constance, et l'autre le lac de Genève. Rien n'est incertain et difficile comme la détermination des sources des grand fleuves.

Le Yang-tse-kiang prend son origine dans le nord du Tibet, près le désert de Cobi, à 34 degrés de latitude nord, et 87 dégrés de longitude est de Paris. Mais ce n'est qu'à-

(1) Appelé ainsi à cause du limon qu'il charrie.

près

près des conjectures et des relations contradictoires que d'Anville et Arrowsmith ont pu déterminer cette position.

Ces deux grands fleuves, jumeaux par leur naissance et par leurs destinées, descendent rapidement des grands plateaux de l'Asie centrale, et rencontrent chacun une branche de montagnes ou une élévation quelconque dans le terrain, qui les force en même tems de faire un immense détour, l'un vers le nord, l'autre vers le midi. Le Hoan-ho s'élève jusques vers le 42me. parallèle de latitude, tandis que le Yang tse-kiang descend jusqu'au 26me. dégré. Séparés par un intervalle de 400 lieues, l'un semble chercher les mers du tropique, tandis que l'autre s'égare dans les déserts glacés de la Mongolie. Soudain comme rappelés par le souvenir de leur ancienne fraternité, ils se rapprochent, se cherchent et serpentent ensemble dans les plaines d'une nouvelle Mésopotamie, où après s'être presque réunis au moyen des canaux et des lacs, ils terminent en même tems, dans un intervalle seulement de 40 lieues, leurs cours majestueux et immense (1).

		longueur du cours.
Le *Hoan-ho* reçoit les rivières ci-contre. . .	Au Nord.	
	Olan-moren	120 lieues.
	Fuen-ho	100
	Au Sud.	
	Coco-ursu	100
	Lo-ho	85
	Hoei-ho	125
	Hoay-ho	150
Le *Yang-tse-kiang* reçoit les rivières ci-contre.	Au Nord.	
	Mits-ho	100
	Yalon-kiang	230
	Tchoue ou *Yan-kiang*	140
	La-Kiang (près Tchon-king)	130
	Han-kiang	120
	Au Sud.	
	R. de Kœi-tcheou	100
	Yuen-kiang	130
	Yon-kiang	120
	Kan-kiang	130

Les deux fleuves de *Yuen* et de *Yon* s'écoulent, a proprement parler, dans le lac *Tonting-hou*, comme celui de

(1) On peut évaluer le cours de l'Yang-tse-kiang à 880 ou 900 lieues, et celui du Hoan-ho ne lui est inférieur que de 20 à 40 lieues.

Kan se jette dans le lac *Po-yang-hou*, mais ces deux lacs débouchent ensuite dans le *Yang-tse-kiang*. Chacune de ces rivières secondaires et intérieures de la Chine est comparable à la Loire, au Rhin ou à l'Elbe.

Deux fleuves de la Chine se maintiennent dans une indépendance parfaite, du Ho-an-ho et de l'Yan-tse-kiang. — C'est au midi le *Hoan-kiang*, qui descend des montagnes de Yun-nan, et après un cours de 270 lieues, se jette dans le golfe de Canton, que les marins d'Europe ont appellé *bouche du Tigre*. Au Nord nous trouvons le *Pay-ho*, qui, après avoir reçu le *Yan-ho*, se jette dans le golfe de Pekin.

Les provinces de *Fou-tkien* et de *Tche-tkiang* offrent également quelques fleuves qui s'écoulent directement dans la mer.

Cette multitude de fleuves et de rivières procurent à l'agriculture et à la navigation intérieure des avantages incalculables; mais l'eau, considérée comme boisson, est rarement bonne à la Chine; probablement que les rivières descendant trop rapidement des montagnes escarpées, entraînent beaucoup de particules étrangères et serpentent ensuite avec trop de lenteur sur un sol marécageux.

Certaines partie de la Chine sont comme remplies de lacs, dont plusieurs sont très-grands. Duhalde nous apprend que celui de *Cong-ting hou*, dans la province de Hou-quang, a plus de quatre-vingt lieues de circonférence. Des bords de ce lac, jusqu'à la ville de Vou-tchan, sur une étendue de 50 lieues en long et en large, on voit un très-grand nombre de lacs presque contigus. C'est de cette circonstance physique que la province Hou-quang tire son nom, qui veut dire pays des lacs. Le lac *Poyang-hou* dans la province de Kiang-si, a trente à quarante lieues de circonférence, et reçoit quatre superbes rivières, dont une au moins égale la Loire près Angers. La navigation dans ce lac est très-dangéreuse. *Tai-hou*, au sud de Nankin, est entouré de petites collines d'un aspect très-romantique. Ceux de *Hontse-hou* et de *Kaoyeu-hou*, au nord de Nankin, sont très-vastes. Tous ces lacs servent à-la-fois comme des moyens commodes de communications, comme des rendez-vous de plaisirs et comme des réservoirs d'une multitude de poissons.

Les Chinois ont fait preuve d'une industrie éclairée en

réunissant, par de nombreux canaux, toutes les eaux dont la nature avait si largement doté leur empire. La longueur et la commodité de ces canaux sont incroyables. Les plus considérables sont revêtus en pierres sur les côtés, et quelques-uns ont jusqu'à 300 lieues de long, ils ont assez de profondeur pour porter de gros vaisseaux dans tous les tems. Les eaux de la Chine sont couvertes d'un si grand nombre de bâtimens chargés de toutes espèces de provisions, qu'on pourrait croire qu'à la Chine l'eau est couverte d'autant d'habitans que la terre. Les canaux sont bordés de quais en pierre, et portent quelquefois des ponts d'une construction merveilleuse; cependant la navigation est lente, parce que les vaisseaux sont souvent conduits et tirés par des hommes. On ne manque à aucune des précautions que peuvent fournir l'art et la persévérance pour la sûreté des passagers, lorsqu'un canal est traversé par une rivière rapide, ou exposé aux torrens des montagnes. Ces canaux et la grande variété de leurs bords font de la Chine un pays extrêmement agréable à voir; et les cantons naturellement arides en sont singulièrement fertilisés. Le plus célèbre de ces canaux est celui que l'on appelle le canal royal ou impérial; il a environ 600 lieues de cours, et communique de Pékin à Canton. Il fut construit à la fin du 13me. siècle, sous le petit-fils de Gengiskan. Cette longue navigation n'est interrompue que par une journée de marche, pour traverser une montagne entre la province de Quan-tong et celle de Kian-si.

Climat, Saisons, Vents, Météores.—Le climat ne peut-être par-tout le même dans un si vaste pays; et la différence qui existe sous ce rapport entre les provinces, devient encore plus grande par l'influence qu'exercent nécessairement les grandes chaînes de montagnes de l'Asie centrale, d'où le froid doit souvent se répandre sur les contrées qui les avoisinent. D'un autre côté, la proximité d'un immense Océan doit modifier d'une manière particulière le climat et les saisons des provinces maritimes.

Les ouragans auxquels l'île de Formosa est exposée, étendent souvent leurs ravages sur les côtes voisines de la Chine; l'histoire chinoise conserve le souvenir de l'effroyable tempête qui submerga ou détruisit l'immense flotte avec

laquelle les Chinois étaient allés à la conquête du Japon. J'ai décrit les trombes qui se montrent d'une manière si terrible dans le golfe de Ton-kin, et qui sont communs aux parages de la Chine.

Le midi de la Chine, voisin du cercle tropique, éprouve des chaleurs plus fortes que celles de la Bengale (1), cependant elles sont modérées par l'influence des moussons ou vents périodiques. Il paraît que le grand vent alisé, qui va d'est à l'ouest, n'atteint pas, ou du moins n'atteint que d'une manière indirecte et inconstante les côtes méridionales de la Chine. Ce que les navigateurs nous ont transmis sur les moussons paraît rempli de contradictions; il semble que les vents de nord-est dominent au printems et dans l'été, et ceux de sud ouest et de sud règnent dans l'arrière saison; mais les uns et les autres changent souvent; et sur les côtes de la Chine il n'y a guères de marche fixe dans ces changemens.

Les parties septentrionales et occidentales de la Chine ont le climat infiniment plus froid que les contrées de l'Europe situées sous les mêmes latitudes. L'élévation du sol, la nature du terrain qui est imprégné de nitre, enfin les neiges qui couvrent, la plupart de l'année, les montagnes centrales de l'Asie, contribuent à produire cette différence de température. On n'a des observations exactes que sur le climat de Pekin, qui, à cause d'un sol moins élevé et plus voisin de la mer, doit être plus doux que celui des provinces plus reculées vers l'intérieur.

Les extrêmes de froid et de chaleur sont beaucoup plus grands à Pekin qu'à Madrid, quoique la latitude soit à-peu-près la même (2); il y gèle tous les jours en décembre, janvier et fevrier, et très-souvent encore en mars et en novembre, ce qui fait que la chaleur moyenne est nulle en hiver, et que la somme des degrés de froid l'emporte sur celle des degrés de chaleur. Ce froid est suivi promptement d'une

---

(1) Selon *Kirwan*, Essai sur la température, etc., page 179, trad. franç., la chaleur moyenne de Canton serait de 19.5 deg. Réaumur.

(2) Pekin est à 39 deg. 54 min. 30 sec., et Madrid à 40 deg. 25 min., différence d'un demi-degré.

chaleur excessive. Il n'y a, à proprement parler, que deux saisons à Pekin, l'hiver et l'été. En calculant d'après les observations du père *Amyot* (1), le terme moyen des plus grandes chaleurs est. . . . . . . + 31.0 deg. de Réaumur.

Le t. m. des plus grands froids. — 10.6 ————————

La différence. . . . . 41.0 ————————

La chaleur m. de l'année. . . . + 10.1 ————————

La violence des vents est souvent très-grande à Pekin; au printems et dans l'automne ils se lèvent et se couchent avec le soleil; ils apportent assez souvent une poussière jaune très-abondante, qui ressemble à une pluie de soufre; c'est probablement la poussière des étamines des fleurs de pins et des sapins qui se trouvent dans le voisinage de Pekin. Il paraît que les vents de nord et de sud-ouest dominent, mais on n'est pas d'accord sur ce point.

Les pluies sont fort rares à Pekin en hiver; il ne tombe alors que de la neige, en assez petite quantité. Les mois de juin, de juillet et d'août sont très-pluvieux; et celui de novembre est le plus sec de l'année. Les brouillards sont fréquens en décembre et en janvier. Le nombre moyen des jours pluvieux est de 58 par an. On aperçoit assez souvent à Pekin des aurores boréales et plusieurs autres phénomènes lumineux qui, bien qu'apparaissant pendant le jour, semblent être de la même nature.

PRODUCTIONS VÉGÉTALES.—Pour mieux saisir l'ensemble des richesses végétales de la Chine, nous allons les distribuer en quatre classes; les produits de l'agriculture formeront la première; dans la seconde nous placerons les arbres fruitiers, les légumes, les fleurs, tout ce qui regarde le jardinage; la troisième comprendra les arbres, arbustes et plantes dont les produits servent dans les fabriques, dans la médecine ou autrement comme drogues; la quatrième section traitera des forêts.

1°. *Agriculture.* — Le riz est l'objet principal de l'agriculture chinoise; cependant il y a, dans le nord-ouest, des parties trop froides ou trop sèches pour que ce végétal y réussisse; on l'y remplace par le froment. On cultive des patates, des pommes de terre, des navets, des oignons,

(1) Mémoires des savans étrangers, tome VI, p. 509.

des fèves, et sur-tout une espèce de choux blanc, nommé *pet-saï*.

Toutes les terres labourables, à peu de chose près, sont constamment employées à produire la nourriture de l'homme; on ne connaît point l'usage des jachères; il n'y a que fort peu de pâturages et de champs ensemencés d'avoine, fèves ou navets, pour nourrir le bétail. Les laboureurs chinois regarderaient une prairie quelconque comme une terre en friche. Ils mettent tout en grain, et par préférence les terres qui sont plus basses, et par conséquent plus fertiles. Ils prétendent qu'une mesure ensemencée en grain rendra autant de paille pour nourrir les animaux qu'elle aurait rendu de foin, et que par leur méthode on gagne tout le produit en grains. Les montagnes même les plus escarpées sont rendues praticables et fertiles; on les voit toutes coupées en terrasses, représentant de loin des pyramides immenses divisées en plusieurs étages, qui semblent s'élever au ciel. Chacune de ces terrasses porte annuellement sa moisson de quelque espèce de grain, souvent même du riz; et ce qu'il y a de plus admirable, c'est de voir l'eau de la rivière, du canal ou de la fontaine qui coule au pied de la montagne, élevée de terrasse en terrasse jusqu'à son sommet, par le moyen d'un chapelet portatif, que deux hommes seuls transportent et font mouvoir. On creuse aussi des réservoirs sur le sommet des montagnes, et l'eau de pluie qui s'y rassemble descend ensuite par différentes rigoles pour en arroser les flancs. Dans les parties trop escarpées ou trop stériles on plante des pins et des mélezes.

La charrue est fort simple; elle n'a qu'une seule poignée et point de contre. Comme il n'y a point de jachères, ni par conséquent de gazon à couper, le contre est regardé comme inutile. Les Chinois sement proprement le blé dans des rigoles faites par le semoir, méthode qu'on a dernièrement essayée dans quelques parties de l'Angleterre. Celle de semer le blé en le jettant au loin n'est que très-accidentellement employée par les Chinois. Ils ont trouvé qu'elle fesait perdre une trop grande quantité de grains, et que la récolte en diminuait de beaucoup, parce qu'alors on voit des endroits où le blé pousse par touffes, tandis qu'il y en a d'autres qui restent presque vides. Le semoir occupe les

femmes et les enfans des cultivateurs à un travail qui n'exige que très-peu de force, et qui se fait tout aussi bien que par les hommes. On bat quelquefois le blé avec des fléaux, et quelquefois on le fait fouler sous les pieds des chevaux, suivant la manière décrite par les auteurs orientaux. Les Chinois se servent aussi d'un gros cylindre pour séparer le grain de l'épi; et ils emploient ces différens moyens sur des aires élevées et construites avec de la terre et du sable. Ils ont toujours vané le blé avec une machine parfaitement semblable à celle qui a été introduite en Europe depuis le commencement de ce siècle. L'invention en est vraisemblablement due à la Chine.

Les animaux pour le labourage et les charrois, ainsi que ceux qu'on destine à être mangés, sont pour la plupart dans des étables, et l'on ramasse du fourrage pour les nourrir. Des fêves et la paille la plus fine, qu'on hache très-menue, composent la principale partie de la nourriture des chevaux. Dans les provinces septentrionales on laboure avec des bœufs, car il y fait trop froid pour les buffles; mais cette dernière espèce d'animaux est préférée toutes les fois qu'on peut l'élever. On y attele les bœufs par le cou, et non par les cornes, comme dans le continent d'Europe.

Les Chinois regardent, non sans raison, les engrais pour leurs terres comme un objet si important, que des multitudes de vieillards, de femmes, d'enfans incapables de faire beaucoup d'autres travaux, sont constamment occupés à chercher des immondies dans les rues, sur les grands chemins et sur les bords des canaux et des rivières. Ils ont un panier attaché devant eux, et portent à la main un petit rateau de bois, avec lequel ils ramassent tout ce qui peut servir pour fumer. Mais après la fiente des oiseaux, le fumier que préfèrent les fermiers chinois est celui que préféraient aussi les fermiers romains, ainsi que nous l'atteste Columelle; savoir: les excrémens humains. C'est pour cela que l'on voit à côté des grandes routes des vases de terre ensevelis jusqu'aux bords, qui servent à recueillir les tributs des passagers. Nous ne répéterons pas, d'après Staunton, tous les dégoûtans détails sur les divers moyens que les Chinois mettent en usage pour se procurer de l'engrais, aucune substance putréfiable n'échappe à leur industrie. Nous consi-

gnerons une observation qui peut devenir utile à l'agriculture : c'est que les Chinois ne se contentent pas de jeter l'engrais sur les terres, mais l'y versent dans l'état de liquidité. Ils font également tremper, dans un engrais liquide, les semences dont ils veulent faire usage, jusqu'à ce qu'elles se gonflent et commencent à germer ; l'expérience leur a, disent-ils, appris que cette pratique hâte la croissance de la plante, et empêche la semence d'être rongée par les insectes qui se trouvent en terre. Malgré toute l'industrie des Chinois, l'engrais qu'ils peuvent se procurer ne suffit pas à la grande masse des terrains cultivés, ce qui les oblige d'en réserver l'usage pour les herbages, les legumes et les arbres fruitiers.

La manière dont les habitations des paysans sont disposées contribue puissamment à l'état florissant de l'agriculture. Elles sont toutes éparses au lieu d'être réunies en villages (1). On n'y voit ni clôtures ni portes, ni aucune précaution contre les bêtes sauvages et les voleurs. Il est vrai que le vol ne s'y commet que rarement : on ne l'y punit pourtant pas de mort, à moins qu'il ne soit accompagné de quelque dangéreuse violence. Les femmes sont d'un grand secours dans leurs familles, non-seulement elles élèvent leurs enfans et ont tous les soins du ménage, mais elles font la plupart des travaux dont on peut s'occuper dans les maisons. Elles élèvent des vers à soie, elles filent du coton, qui, parmi les gens du peuple, est d'un usage général pour les personnes des deux sexes. Enfin, elles font leurs étoffes ; car les femmes sont les seuls tisserands de l'empire.

Tout le monde a entendu parler des honneurs rendus à l'agriculture par le gouvernement chinois ; quoique ces détails soient assez connus, nous ne pouvons nous dispenser de leur donner une place ici. Chaque année, le quinzième jour de la première lune, qui répond ordinairement aux premiers jours de mars, l'empereur fait en personne la cérémonie de l'ouverture des terres. Le prince se transporte en grande pompe au champ destiné à la cérémonie. Les princes

---

(1) On vient d'adopter le même principe en Danemark ; tous les ans on voit le nombre des villages diminuer, tandis que le pays se couvre de fermes isolées.

de la famille impériale, les présidens des cinq grands tribunaux et un nombre infini de mandarins l'accompagnent; deux côtés du champ sont bordés par les officiers et les gardes de l'empereur, le troisième est réservé à tous les laboureurs de la province, qui accourent pour voir leur art honoré et pratiqué par le chef de l'empire; les mandarins occupent le quatrième. L'empereur entre seul dans le champ, se prosterne et frappe neuf fois la tête contre terre, pour adorer le *Tien*, c'est-à-dire, le Dieu du ciel; il prononce à haute voix une prière réglée par le tribunal des rits, pour invoquer la bénédiction du grand Être sur son travail et sur celui de tout son peuple, qui est sa famille; ensuite, en qualité de premier pontife de l'empire, il immole un bœuf, qu'il offre au ciel, comme au maître de tous les biens; pendant qu'on sacrifie la victime et qu'on la place sur un autel, on amène à l'empereur une charrue attelée d'une paire de bœufs magnifiquement ornés. Le prince quitte ses habits impériaux, saisit le manche de la charrue, et ouvre plusieurs sillons dans toute l'étendue du champ; puis, d'un air aisé, il remet la charrue aux principaux mandarins, qui labourent successivement et se piquent les uns les autres de faire ce travail avec plus de dextérité. La cérémonie se termine par une distribution d'argent et de pièces d'étoffes dont on fait cadeau aux laboureurs qui sont présens, et dont les plus habiles exécutent le reste du labourage avec adresse et promptitude, en présence de l'empereur. Quelque tems après qu'on a donné à la terre tous les labours et les engrais nécessaires, l'empereur vient de nouveau commencer la semaille de son champ, toujours avec cérémonie et en présence des laboureurs. La même cérémonie se pratique le même jour dans toutes les provinces de l'empire, par les vice-rois, assistés de tous les magistrats de leur département, et toujours en présence d'un grand nombre de laboureurs de la province.

Nous devons cependant observer qu'il y a des voyageurs dignes de foi qui ont trouvé l'état de l'agriculture chinoise un peu moins florissant que l'on ne se le représente communément. Dans la relation d'un voyage de Canton à Pekin en 1768, par un missionaire, insérée au VIII volume des mémoires sur la Chine, on apprend qu'il y a de vastes terrains en friche, des montagnes arides, qui se refusent à toute

espèce de culture, des landes d'un aussi triste aspect que celle de la Bretagne.

Les provinces plus occidentales, selon les rapports des Chinois, renfermaient encore plus de terrains stériles. La population était accumulée dans certains endroits, etc., etc. Nous n'entreprendrons point à expliquer ces contradictions.

2. *Arbres fruitiers, jardinage, vignes.*—Les Chinois possèdent beaucoup d'arbres fruitiers; mais, dans cette partie, leur industrie machinale est restée en arrière; ils tiennent si fort à leurs anciennes habitudes, que les espèces sont très-peu, ou même ne sont nullement améliorées par la culture. On peut dire la même chose de leurs fruits les plus précieux; ils sont en général bien loin d'égaler en saveur ceux d'Europe et d'Amérique. Celà vient de ce que les Chinois ne pratiquent point la greffe, et n'entendent rien aux expériences qu'on peut tenter dans un jardin. Ils ne se soucient pas non plus de faire du vin, quoique plusieurs provinces de l'empire abondent en vignes, dont on vend pour la plupart les raisins séchés.

Les principaux arbres fruitiers de la Chine sont le *citrus médica*, notre citronnier, et le *citrus chinensis*, trois espèces d'orangers, parmi lesquels, celle nommé *kam-mat*, a le fruit de la grandeur d'une cerise, le bananiers, le tamarin, le mûrier, le goyavier (*psidium guajava*) qui porte un fruit semblable aux pommes de grenade, les maronniers de Chine, etc. Plusieurs fruits de l'Europe, telles que les groseilles, les framboises, même, selon quelques rapports, les olives ne sont guères connues à la Chine. En parlant de l'agriculture nous avons déjà-dit que les légumes, tel que les choux, les navets, les pommes de terre, forment une grande portion de la nourriture des Chinois, et que la culture de ces espèces de végétaux est portée à un haut degré de perfection.

3. *Drogueries.* — Le *thé*, devenu une denrée de première nécessité pour les nations Européennes, procure à la Chine des profits immenses. On distinguait ordinairement deux espèces d'arbres à thé, la *theïa risidis*, le thé verd, et la *theïa bohéa*, le thé boût. Mais des naturalistes habiles, et entre autres M. *Cels*, croient aujourd'hui que le theïer n'est qu'une seule espèce, comprenant plusieurs variétés. Staunton pense également que le thé verd et le thé boût viennent sur le même

arbrisseau; mais que l'on fait subir au dernier quelques préparations qui lui ôtent ses qualités mordantes, et lui donne une couleur plus foncée. D'autre espèces, telles que l'*impérial*, le *congo*, le *singlo* et autres semblables, ont emprunté ces noms probablement de la nature du sol ou de la province qui les produit. Il est certain que quelques espèces ont un goût plus fort et plus agréable que d'autres, mais cela dépend plutôt du choix des plantes avec lesquelles on le mêle; on se sert ordinairement pour ce but des feuilles de l'*oléa odorata*. On a-dit que le plus beau thé est celui qu'on a nommé fleur de thé, et qui s'importe en Russie; mais ses bonnes qualités lui viennent peut être de ce qu'il est transporté par terre, tandis que les autres thés doivent faire un long trajet par mer.

Les Portugais ont les premiers connu l'usage du thé, qu'ils avaient appris des Chinois; les Anglais ont commencé à le connoître avant 1660, puisqu'il en est fait mention dans un acte du parlement de cette année. Catherine de Portugal, femme de Charles II, en répandit l'usage dans sa cour. Les Anglais en consomment encore à eux seuls trois fois autant que toutes les autres nations ensemble.

Le camphrier (*laurus camphora*), est la seule espèce de aurier qui croisse en Chine, et il y vient assez haut pour qu'on le mette au nombre des arbres qui fournissent le plus beau et le meilleur bois de charpente. On s'en sert pour les bâtimens de toutes espèces, ainsi que pour les mâts de vaisseau, et il est d'un trop haut prix pour qu'on en employe aucune autre partie que les branches à faire la drogue connue sous le nom de camphre.

Cette substance s'obtient en faisant bouillir dans l'eau les branches, les bourgeons et les feuilles; et alors elle surnage comme l'huile, où bien elle s'attache sous une forme glutineuse à un baton avec lequel on remue constamment l'eau où on la fait bouillir. On mêle cette masse glutineuse avec de l'argile et de la chaux, et on la dépose dans un vase de terre qu'on couvre d'un autre vase de même grandeur, et qu'on a soin de bien luter. Ensuite on place le premier vase sur un feu modéré; le camphre se sublime à travers la chaux et l'argile, et s'attache au parois du vase supérieur; on le trouve en gâteau, dont la forme est déterminée par celle du vase même.

L'écorce du *morus papyrifera* ou le mûrier à papier (1) sert à faire des étoffes et du papier. Avec le fruit de l'arbre à suif, *croton sebiferum*, on compose une cire verdâtre qu'on façonne en bougies; mais faute d'une bonne préparation elles éclairent peu.

Les vernis de Chine ont beaucoup de réputation; ils sont faits avec la gomme, qu'on tire par incision d'un arbre appellé en Chinois *tchi-shu.*

L'arbre d'*Aloé* est de la hauteur et de la figure d'un olivier; il renferme sous son écorce trois sortes de bois; le premier, noir, compact et pesant, s'appelle bois d'Aigle, il est rare; le second, qu'on nomme Calambouc, est léger comme le bois pourri; le troisième est vers le cœur, et s'appelle bois Calamba: il est aussi cher dans l'Inde que l'or même. Son odeur est exquise; c'est un excellent cordial dans l'épuisement ou la paralysie. On se sert des feuilles de cet arbre pour couvrir les maisons; on leur donne aussi la forme de plats ou d'assiette; les fibres des feuilles donnent une espèce de chanvre dont on fait de la filasse; les pointes qu'on trouve sur ses branches servent à faire des clous, des dards et des alênes. En arrachant les boutons de l'arbre, il en sort une liqueur vineuse et sucrée, qui se change quelquefois en excellent vinaigre. Le bois des branches est bon à manger, il a le goût du citron confit.

Le *Bambou*, le plus grand des roseaux, croît dans les lieux marécageux; ses tiges, à cause de leur légèreté, sont employées à une multitude d'usages; jeunes, on les coupe et on les fend pour en faire des nattes, on en fait même un papier grossier; vielles, elles deviennent d'une dureté qui égale celle du bois de construction le plus fort.

La canne à sucre vient dans la Chine méridionale, et le sucre compte parmi les objets que les Européens exportent de ce pays. L'indigo est dans le même cas. Les recoltes de coton sont également abondantes. Mais quant aux canelliers, girofliers et muscadiers, le nombre de ces arbres n'est pas grand, et leur existence est bornée aux provinces les plus méridionales.

La galanga, la salsepareille et la rhubarbe sont comptées

---

(1) On sait que cet arbre forme une espèce différente de celle des *morus*, mais je me sers du terme consacré par l'usage.

parmi les productions de la Chine ; il est toute fois probable que la rhubarbe ne vient que dans les parties les plus voisines de la Tartarie.

4. *Forêts, arbres et arbustes sauvages.* — Dans les provinces maritimes de la Chine on ne voit aucune forêt considérable dans les plaines, mais il y en a beaucoup sur les montagnes ; il s'en trouve d'immenses dans les parties occidentales du pays. Les pins et les mélèzes sont très-communs. Le saule pleureur et le figuier d'Inde, le *thuia orientalis*, l'*hisbiscus mutabilis*, beaucoup d'autres arbres et arbrisseaux forment des petits bois, ou croissent épars dans les endroits que l'agriculture n'a pas encore atteints ou qu'elles leur a cédés.

Productions du règne animal. — La Chine possède tous nos animaux domestiques, le cheval, l'âne, le bœuf, le buffle, le chien, le chat, le cochon ; mais les chevaux sont de petite taille et mal bâtis. Les chameaux de la Chine ne sont souvent pas plus grands que nos chevaux. Les autres races sont belles, sur-tout celle des cochons. L'espèce du chien la plus ordinaire, dans le midi, depuis Canton jusqu'à Tong-chin-tchen, est l'épagneul à oreilles droites ; plus au nord jusqu'à Pekin, les chiens ont ordinairement les oreilles pendantes et la queue grêle.

Les éléphans sont communs dans le midi de la Chine ; ils vivent jusqu'au 30me.degré de lat. nord, dans la province de Nan-kin. Le rhinocéros unicorne habite les bords des marais, dans la province d'Hou-nan et de Quan-si. Le lion, selon Duhalde, est étranger à la Chine, mais les tigres, les onces (1), les sangliers ainsi que les cerfs, les renards, les lapins se trouvent en grand nombre dans les forêts. Selon quelques naturalistes on trouve dans les provinces méridionales diverses espèces de singes, le gibbon aux longs bras, (*simia longimana*), le magot à face hideuse (*simia inuus*), le pithèque (*simia silvanus*) qui imite les gestes et jusqu'au rire de l'homme. L'animal porte-musc, qui semble être particulier au plateau central de l'Asie, descend quelque fois dans les provinces occidentales de la Chine.

---

(1) Peut-être les tigres du père Duhalde ne sont-ils que des onces ?

La volaille abonde en Chine, sur-tout les canards; on en voit errer des troupes entières sur les canaux pendant le jour, le soir leurs maîtres les font rentrer en les appellant par un sifflet. Les oiseaux de la Chine sont remarquables par la beauté des formes et l'éclat des couleurs. Témoins ces faisans dorés et argentés que l'on voit si souvent peints sur les papiers chinois, et qui font actuellement l'ornement de nos volières; temoin encore la sarcelle de Chine, remarquable par ses deux belles crêtres de couleur orange.

Les insectes et les papillons de ce pays sont également distingués par leur beauté particulière. Les vers à soie y sont très-communs; selon quelques auteurs ils en seraient originaires, ce qui ne peut guère être décidé aujourd'hui.

Des dessins exacts faits en Chine nous ont appris que cette contrée possède presque tous les poissons communs de l'Europe; Bloch et Lacépède en ont fait connaître plusieurs espèces qui lui sont particulières. La *dorade* chinoise, qui, en Chine comme chez nous, sert d'ornement aux bassins, est originaire d'un lac au pied de la haute montagne de Tien-king, près la ville de Tchang-hou, dans la province de Tche-kiang; elle a été transportée de-là dans les autres provinces de l'empire, et ensuite au Japon. En 1611 elle fut apportée, pour la première fois, en Angleterre. Le poisson nommé en chinois *kay-pou* est aussi très-beau, mais sa chair est extrêmement venimeuse.

Productions du règne minéral. — Les mines d'argent sont abondantes en Chine, mais on les exploite peu, parce qu'on craint, disent les panégyristes de ces pays, qu'elles ne fassent tort à l'agriculture; peut-être que l'ignorance des Chinois est la véritable cause de cette résolution singulière. L'or s'extrait principalement des sables qui se trouvent le long des rivières, dans les provinces de Sé-tchuen et de Yun-nan, vers les frontières du Tibet. On ne frappe des monnaies ni d'or ni d'argent.

Le *toutenague* est une substance métallique blanche, dont les Chinois font des vases et des chandeliers. Sa nature est encore un énigme; les uns disent que *toutenague* est le nom que les Chinois donnent au zinc, les autres regardent le toutenague de Chine comme un mélange artificiel de différens métaux, tandis que le toutenague de l'Inde n'est, selon eux,

qu'un zinc très-pur, et entièrement dégagé de plomb (1); enfin il y en a qui pensent que c'est un mélange naturel de zinc et de fer qui est particulier à la Chine. Dans la province de Hou-quan il y a une mine qui en fournit abondamment.

Le cuivre jaune de Yun-nan et d'autres provinces sert à fabriquer la petite monnaie qui a cours dans tout l'empire. Mais il y a encore un cuivre singulier, de couleur blanche, appelé par les Chinois *pe-tung*, ou selon d'autres *pa-kfong*. Ce qu'on sait sur ce métal ne suffit pas pour déterminer sa nature précise. Pour le rendre plus doux on l'allie avec le toutenague, et mieux encore avec un cinquième d'argent.

Le plomb et l'étain sont, en Chine, les deux métaux les moins abondans; ce qu'on en exporte à Canton vient du Tibet et du Japon. Les mines de mercure et de fer sont plus communes.

L'arsenic sulfuré, connu sous le nom de *réalgar*, et qui pour nous est un violent poison, est employé par les Chinois en masse pour faire des pagodes et des vases; lorsqu'ils veulent se purger, ils laissent séjourner pendant quelques heures dans ces vases du vinaigre ou du jus de citron, et l'avalent ensuite. On pense que la sensibilité des organes doit être très-émoussée chez les Chinois, ce qui peut expliquer pourquoi une substance capable de déranger une organisation plus irritable n'agit sur eux qu'avec le degré d'énergie qu'il doit avoir pour produire un effet salutaire (2).

On trouve en Chine le lazulite ou lapis lazuli, le jaspe, le cristal de roche, la jade néphrétique, l'aimant, le granit, le porphyre et différentes espèces de marbres. Plusieurs auteurs prétendent qu'on trouve des rubis en Chine; d'autres pensent que ceux qu'on y voit viennent du royaume d'Ava. Le *corindon* ou spath adamantin, substance cristalline qui se rapproche des pierres gemmes, a été reconnu, pour la première fois en Chine, par le docteur *Lind*, suédois; il l'a trouvé dans des roches granitiques, où il est adhérent au feldspath, au mica et à la stéatite. Les Chinois réduisent le

(1) C'est le sentiment que M. *Hauy* adopte. Minéral., t. IV, page 158.

(2) *Hauy*, tome IV, page 234.

corindon en poudre, et s'en servent pour polir le cristal de roche et autres pierres fines.

La *pierre musicale* des Chinois est un espèce de marbre noir très-sonore. Plusieurs idoles sont faits de la pierre de lard, qu'on appelle aussi smectite ou talc glaphique. La Chine renferme sans doute un grand nombre de substances minérales utiles ou curieuses, mais elles ont échappées aux recherches des Européens. Nous devons cependant nommer les trois substances qui entrent dans la composition de la porcelaine de Chine; c'est le *pé-tun-tse*, un feldspath lamінaire blanchâtre, le *kao-lin*, un feldspath argiliforme, et le *che-kao*, ou la baryte sulfatée.

Dans plusieurs provinces du nord on trouve le charbon de terre en abondance; il forme, suivant Duhalde, des *veines* dans les rochers, ce qui serait une particularité bien remarquable dans l'histoire de ce minéral; mais il ne faut pas toujours presser le sens des phrases de cet auteur. Les Chinois broient le charbon de terre, le mêlent avec de l'eau, le façonnent en pains et le font sécher. Duhalde dit que sa fumée suffoque, et que l'usage en est dangereux, à moins qu'on ne place près du foyer un vase rempli d'eau. On tire des montagnes très-hautes qui sont aux environs de Pekin tout le charbon de terre nécessaire à la consommation du pays, et quoique l'usage en soit général, les mines qui les fournissent paraissent ne pas s'épuiser.

Les dépôts de sel gemme et de salpêtre sont inépuisables dans le nord et l'ouest de la Chine.

Population. — Les opinions ne varient sur aucun point de géographie d'une manière aussi étonnante, que sur la population de la Chine proprement dite; car pour le Tibet, la Mongolie, la Mantchourie, la Corée, il n'y a pas seulement lieu à des discussions; là tout est obscur, tout est arbitraire, tandis qu'à l'égard de la Chine tout semblerait devoir être clair comme le jour, puisque nous avons, à ce qu'on nous assure, des recensemens officiels, transmis par de très-illustres et très-sages mandarins à de saints missionaires et à de nobles ambassadeurs. Malheureusement ces recensemens, qui tous sont donnes comme également authentiques, se contredisent de la manière la plus formelle; il y a plus, chacun

chacun d'eux, considéré à part, offre des invraisemblances que la moindre réflexion doit faire appercevoir.

D'abord, comment regarder comme authentique et véridique le fameux recensement (1) communiqué par le mandarin Tchou-ta-tsin à l'ambassadeur Macartney, recensement dans lequel toutes les sommes relatives à la population sont exprimées en *chiffres ronds* et en *millions?* Si l'on avait réellement fait ce recensement, pourquoi auroit on supprimé les sommes précises, jusqu'aux *centaines de mille?* Ou si l'on veut bien avouer que tout ce prétendu recensement n'est dans le fond qu'une estimation, qu'elle confiance peut-on accorder à une estimation aussi vague? Envain citerait-on en faveur de ce recensement l'exactitude apparente des sommes qui regardent l'étendue en superficie. La précision de ces sommes vient de ce qu'on a traduit les mesures chinoises en terme anglais; or, en traduisant des sommes rondes en termes différens, on obtient très-souvent une somme d'une précision apparente, mais qui n'exprime cependant aucun fait précis. Si ces sommes étaient les résultats d'une mesure authentique, comment se fait-il que deux grandes provinces limitrophes, le Ho-nan et le Shan-ton se trouvent avoir précisément le même nombre d'acres et de milles carrés. Cette répetition identique est ou une preuve contre l'authenticité de ces renseignemens, ou une erreur qui indiquerait beaucoup de négligence de la part de ceux qui nous les ont transmis.

Considérons maintenant ce merveilleux recensement sous le point de vue de la *possibilité*.

La Chine a, dit-on. . . . . . 333,000,000 d'habitans.
Elle contient. . . . . 830,719,360 acres.
Donc il y aurait, par tête. . . . 2 acres et demi, en tout.

Mais les montagnes sont en très-grand nombre, et une partie au moins n'est pas susceptible de produire des blés ni d'autres plantes nutritives, puisqu'elles sont couvertes de forêts; des vastes étendues dans l'intérieur ne sont occupées que par des landes, que les voyageurs européens ont vues et traversées; les palais et jardins des grands couvrent des terrains très-considérables; les habitations de 333 millions d'hommes, y compris les rues, les remparts, les fossés, exigent au moins 33 millions

(1) Voyez ci-dessus page 27.

d'acres; enfin les rhinocéros, les éléphans, les tigres, les ours, les singes demandent quelques petits espaces pour exister et se nourrir. Il serait donc très-raisonable d'estimer la proportion des *acres productifs* à la totalité comme 2 à 3, alors il n'y aurait que 1 acre et $\frac{1}{7}$ pour l'entretien de chaque individu. Mais en supposant que la proportion soit aussi favorable que dans l'Angleterre propre, où elle est comme 3 à 4, il aurait 1 acre et $\frac{2}{7}$ par tête. Quelle est la province, et dans quel pays du monde où la fertilité du sol, aidée d'une culture excellente soit assez grande pour qu'un si petit terrain suffise à la nourriture d'un homme? Et l'on prétend nous faire accroire que dans un vaste empire, où le climat est en partie assez rude, une telle population puisse trouver des alimens pour subsister et même de quoi vendre aux étrangers? On nous parle de la sobriété asiatique, des pêcheries et autres choses, aux moyens desquelles on prétend expliquer cette merveilleuse existence de tant de millions d'hommes. Toutes ces considérations peuvent exténuer la difficulté, mais non pas la faire disparoître.

A ces raisonnemens se joignent des argumens *historiques* qui également rendent invraisemblable la grande population attribuée à la Chine. On trouve dans les annales chinoises des recensemens anciens, dont nous allons citer les suivans (1):

	familles.	bouches (2).
Dans le premier siècle de l'ère chrétienne, un dénombrement donna.	12,233,062	59,594,978
L'an 740 de J.-C., sous la dynastie des Tang, on compta.........	8,412,800	48,143,600
L'an 1393 de J.-C., sous le règne de Hong-Vou, on trouva......	16,052,860	60,545,812
L'an 1491 de J.-C., sous le règne de Hiao-Tsong, il y avait......	9,113,446	53,281,158
L'an 1578 de J.-C., sous le règne de Van-Lie, on trouva.......	10,621,436	60,692,856

Il est d'abord évident que la population totale de la Chine a généralement peu varié dans les seize premiers siècles de l'ère

(1) Observations sur les dénombremens de la Chine, etc., par *de Guignes*, Journal des Savans, mars 1780, pages 155 et 159 de l'édition in-4°.

(2) La *Statistique* chinoise compte par *bouches*, tandis que celle des européens se sert du terme *ames* pour désigner les individus quelconques d'une nation, province ou ville.

chrétienne. Quelle serait donc la cause qui aurait produit un accroissement si extraordinaire dans le cours des dix-septième et dix huitième siècles ?

C'est, disent les missionaires, que les premiers recensemens étaient incomplets ; on n'y comprenait ni ceux qui cultivaient les domaines de l'empereur, des princes du sang, des grands, des mandarins et des monastères, ni les petits enfans et les vieillards, ni enfin les familles occupées aux mines, salines et manufactures publiques.

On répond que dans les évaluations d'un recensement plus moderne (dont nous parlerons à l'instant), le père Amyot remarque une omission semblable ; tous les mandarins et les lettrés, les gens de guerre, les artisans, les ouvriers ambulans, les ouvriers en soie, les gens de rivière et les pauvres. Or, toutes ces classes non-dénombrées sont estimées par le père Amyot à 58 millions de bouches, tandis que les classes nombrées sont évaluées par lui à 142 millions. En appliquant cette même proportion aux dénombremens de 1393 et de 1578, on ne trouvera que 24,600,000 individus environ pour les classes omises dans les deux recensemens ; donc la population totale aura été, à ces deux époques, de *85 millions*. Telle était donc la population de la Chine à la fin du septième siècle, sous la dynastie Ming. Qu'on se rappelle maintenant les événemens qui suivirent cette époque ; les guerres avec les Mantcheoux, la rebellion de Lischtsching, et la révolution sanglante que cet insurgent opéra, l'entrée définitive des Tatares-Mantcheoux et la guerre de plus de trente ans, par laquelle ces nouveaux maîtres de la Chine établirent enfin leur domination ; qu'on se rappelle cette suite de calamités publiques, et qu'on réfléchisse sur l'absurdité qu'il y aurait à admettre une grande augmentation de population dans une telle période.

Malgré l'invraisemblance manifeste d'une telle augmentation, le père Amyot veut nous persuader qu'en 1743, c'est-à-dire, soixante ans après la cessation des guerres intestines entre les Tatares-Mantcheoux et leurs divers antagonistes, la population de la Chine s'élevait à *deux cent millions* d'individus. Voici comment il prouve cette estimation : Le recensement ordonné par l'empereur Kang-Hi dans cette même année, donna un total de. . . . . 28,516,428 familles.

D 2

Le père Amyot prétend que l'on peut évaluer chaque famille à cinq bouches ou individus, les Chinois l'évaluent même à six; ainsi il suppose que les classes nombrées font.	142,000,000 bouches.
Les mandarins, les lettrés et leurs familles sont estimés par lui à. . . .	2,963,175
Les gens de guerre montait à 823,287, tant officiers que soldats, ce qui, avec leurs familles, formerait.	4,114,325
Les habitans de Pekin 2 milions, les Tatares-Mantcheoux vivans parmi les Chinois, les artisans, les ouvriers en soie, les petits commerçans en détail, les ouvriers ambulans, les gens de rivière, les pauvres, qui tous sont exempts.	50,922,500
TOTAL.	200,000,000 bouches.

On voit que toutes ces sommes ne sont fondées que sur des estimations qui peuvent être plus ou moins justes. Celle d'après laquelle le père Amyot évalue chaque famille à cinq individus est évidemment outrée; plus le nombre des familles est grand dans un pays, et moins on doit compter d'individus par famille; c'est une règle avouée par la nature et l'expérience. Nous croyons donc que pour évaluer le recensement de 1743 il faut adopter la même proportion entre les familles et les individus que celle qui résulte du dénombrement de 1393; elle n'est que de 3 et ¾ de personnes par famille; en l'élevant à 4 nous aurons, pour les classes nombrées, 114 millions au lieu de 142 millions. En diminuant les autres estimations du père Amyot dans la même proportion, on voit que ce recensement de 1743 ne peut être évalué qu'à 160 millions.

Cette augmentation de cent pour cent pendant un siècle si souvent troublé par des guerres et des rebellions, paraît peu conforme à la marche ordinaire de la nature, sur-tout si l'on considère que l'état de la population en Chine a été presque stationnaire pendant seize siècles précédens. Que faut-il croire? La Chine a-t-elle obtenu un privilége de nou-

velle date ? ou l'empereur Kien-Long (1) aurait-il eu la gloire d'inventer, *avant les Russes*, l'art des recensemens politiques ?

Ceux qui regardent les Chinois comme les gens les plus sincères et les plus véridiques du monde, et qui voyent dans quelques bons missionaires des hommes incapables de se laisser tromper, me citeront peut-être comme dernier argument un autre recensement fait sous le même Kien-Long, et traduit du chinois par le feu père *Allerstein*, président du tribunal des mathématiques à Pekin (2). Ce recensement comprend, est-il dit dans le texte, grands et petits, mâles et femelles; il n'y a donc pas lieu à y ajouter la moindre personne. C'est en réfléchissant sur ce singulier recensement que le célèbre *de Guignes* a formé son opinion sur la population de la Chine; c'est en étendant les raisonnemens de ce savant, et en comparant ce même recensement à celui fourni au lord Macartney, que je vais définitivement prouver combien la géographie a de raison pour effacer la moitié de ces millions d'habitans qu'on donne si généreusement à l'empire chinois.

Voici le parallèle des deux recensemens :

	Allerstein, 1743.	*Macartney*, 1795.
	bouches.	
Fong-tien	668,852	(*N. B.* Cette province étant en Tartarie, n'est pas comprise *distinctement* dans le dernier recensement).
Pe-tche-li	15,222,940	*Id* 38,000,000
Kiang-nan, partagée en *Gan-hoei*.. 22,761,030 et *Kiang sou*. 23,161,409	45,922,439	*Id*......... 32,000,000
Kiang-si	11,006,604	*Id*......... 19,000,000
Tché-kiang	15,429,690	*Id*......... 21,000,000
Fou-kien	8,063,671	*Id*......... 15,000,000
Hou-quang, partagée en *Hou-pé*... 8,080.603 et *Hou-nan*. 8,829,820	16,910,423	*Id*......... 27,000,000
	113.224,619	152,000,000

(1) Je pense qu'il faudrait écrire *Thien-Long*.

(2) Journal des savans, mars 1780, page 153, édit. in-4°.

	Allerstein, 1743.		Macartney, 1795.
	bouches.		
D'autre part	113,224,619		152,000,000
Shan-ton	25,180,734	*Id.*	24,000,000
Ho-nan	16,332,507	*Id.*	25,000,000
Chau-si	9,768,189	*Id.*	27,000,000
Chen-si, partagée en			
Si-gnan	7,287,443	*Id.*	18,000,000
et *Kan-sou*	7,412,014	*Id.*	12,000,000
Se-tchouen	2,782,976	*Id.*	27,000,000
Kouang-tong	6,782,976	*Id.*	21,000,000
Kouang-si	3,947,414	*Id.*	10,000,000
Youn-nan	2,078,892	*Id.*	8,000,000
Koei-tcheou	3,402,722	*Id.*	9,000,000
Total selon le père Allerstein	198,213,718	*Id.* selon Macartney.	333,000,000

La première réflexion qui se présente à l'inspection de ces deux tableaux est déjà très-défavorable à l'authenticité du dernier. Dans le tableau du père Allerstein, la population varie de province à province d'une maniere singulière; mais cela doit être ainsi, *jusqu'a un certain point*, dans tous les empires très-étendus; qu'on se rappelle seulement l'exemple de la Russie (1). Chez Macartney ou Staunton, les sommes rondes ont l'air d'avoir été *arrangées* par l'illustre mandarin Tchou-ta-tsin, d'après ce que l'étendue de chaque province pouvait rendre probable. Première raison pour refuser notre confiance à ce tableau.

En comparant les *différences* des deux tableaux, on en apperçoit qui choquent toute probabilité, et qui portent les caractères de la supercherie. Pourquoi la population de Se-tchuen se serait-elle précisément *décuplée*? Pourquoi les provinces de Quan-ton, de Quan-si et de Koei-tcheou font-elles justement le *triple*, et celle de You-nan le *quadruple* de la population de l'an 1743? Les Chinois, dit on, entendent bien l'arithmétique; je pense que son Exc. Mgr. de Tchou-ta-tsin a fabriqué son recensement ou son estimation au moyen de la règle de multiplication,

(1) *Voyez* les calculs comparatifs de la population des diverses parties de l'empire Russe, vol. II, page 1—3.

La province de Kanu-son contient 16 à 1,700 lieues carr.; la population serait de 12,000,000 d'individus. Cela n'est-il pas de l'absurdité la plus manifeste? A peine il y aurait du terrain pour les faire ranger en ordre de bataille. Laissons donc à ces illustres et savans voyageurs anglais leur liste de 333 millions de Chinois. C'est un nombre *sacré*, comme on voit. Il ne convient pas de raisonner là-dessus.

Les données du père Allerstein, malgré leur bizarrerie apparente, nous paraissent mériter plus de confiance, ou du-moins plus d'attention, car cette grande inégalité même entre les différentes provinces prouve que cet auteur n'a pas cherché à nous en imposer. Ne pourait-on pas expliquer cette inégalité singulière en supposant que les provinces tributaires de l'empire sont comprises, comme des annexes, sous les différentes provinces de l'intérieur? De Guignes a eu cette idée, mais il ne l'a pas développée; nous allons suppléer à son silence.

La province de *Kiang-nan* avait, à la fin du 14me. siècle, 10,755,938 habitans, à la fin du 15me. 7,982,519, et vers la fin du 16me. 10,502,651. Le père Allerstein, 150 ans après, lui donne 45 millions. Ceci paraît incroyable, mais supposons que l'état tributaire de *Corée* en soit regardé comme une annexe, alors il y restera sans doute une exagération asiatique, mais elle sera moins choquante.

La province de *Fo-tkien* n'avait, en 1393, que 3,916,806 habitans, en 1491 elle n'en compta que 2,106,060, en 1578 le nombre n'était que de 1,738,793. Comment donc aurait-elle, en 1743, une population de 8 millions? On peut en partie expliquer cela par la conquête de l'île Formose, et la soumission de l'état tributaire de Lekeyo, qui semble dépendre de cette province.

La province de Pe-tche-li comprend vraisemblablement toute la Mongolie, tant celle de Mongoux propre que de Mongoux Kalkas.

La province de Leao-tong, et peut-être le pays de Mantcheoux semblent être annexés à la province de Shan-ton.

La province de Kan-sou, n'étant dans elle-même qu'une lizière fort étroite, comprenant à peine 1,700 lieues carrées, ne pourrait pas contenir 7 millions et demi d'habitans; mais

si l'on admet que les Kalmouks et les Sifans en dépendent, le nombre peut paraître assez rapproché de la vérité.

Terminons cette discussion en observant qûe toutes les gazettes anglaises ont dernièrement annoncé, d'après celle de Calcutta, que le recensement de la Chine ordonné en 1802, n'avait donné que 55 millions d'individus. On a objecté que ce recensement ne contenait que les mâles, ou, selon d'autres, les contribuables. Mais même en admettant cette explication, nous conclurons toujours que la population de la Chine ne s'élève pas à deux cent millions.

Aux articles *Pekin*, *Nankin* et *Canton*, nous refuterons les calculs exagérés qu'on a fait sur la population de ces villes.

Caractère physique et moral des Chinois.—Quelques traits de ressemblance dans le visage et la charpente osseuse de la tête font présumer que les Chinois sont de la même race que les Mongolus et les Kalmouks ; mais un séjour de plusieurs siècles sous un climat plus doux a donné à cette colonie de l'Asie centrale un caractère particulier, et a embelli leurs formes en les affaiblissant. Il doit certainement y avoir une grande différence entre les Chinois du midi et ceux du nord, entre les habitans des montagnes, des plaines et des côtes. Mais il nous manque des renseignemens pour tracer les nuances successives qui doivent séparer le grossier Kalmouk du rusé habitant de Canton.

Au jugement des voyageurs, les Chinois sont de moyenne taille ; ils ont le visage large, les yeux noirs et petits, le nez plus court que long. Ils ont des idées particulières sur la beauté ; ils arrachent, avec des pinces, les poils de la partie intérieure du visage et n'en laissent qu'un petit nombre épars en forme de barbettes. Leurs princes Tartares les obligent de se couper les cheveux, et de ne porter, comme les Mahométans, qu'un petit bouquet sur le haut de la tête. Dans les provinces septentrionales ils ont le teint clair, et basané vers le midi : l'homme qui a le plus d'embonpoint est à leurs yeux le plus beau. Les gens de qualité et les savants, moins exposés au soleil, ont le teint délicat. Les gens de lettres laissent croître leurs ongles, pour faire voir qu'ils ne s'occupent d'aucun travail manuel.

Les femmes ont les yeux petits, les lèvres arrondies et

vermeilles, la chevelure noire, les traits réguliers et le teint délicat quoique fleuri. Une Chinoise n'est belle qu'autant qu'elle a les pieds d'une petitesse extrême ; c'est la beauté par excellence. Pour leur donner cette perfection, on a soin de leur emmailloter étroitement les pieds dans leur jeunesse, aussi dans un âge plus avancé elles semblent chanceler plutôt que marcher. Il est probable que cette précaution barbare et ce bizarre attribut de la beauté ont pris leur source dans la jalousie, et que les anciens Chinois n'y ont eu recours que pour déguiser ce que ce sentiment peut avoir d'odieux.

Le caractère moral des Chinois a été l'objet des déclamations et des fables qui remplissent les mauvais ouvrages connus sous le nom de *géographies* et *voyages*. Tantôt on nous a donné les Chinois pour des modèles de vertus ; toutes les qualités qui rendent l'homme et le citoyen dignes d'estime se trouvaient réunies chez ce peuple de sages. Tantôt on a représenté les Chinois comme les êtres du monde les plus vils, les plus malhonnêtes, les plus fripons, n'employant la vivacité naturelle de leur esprit qu'à perfectionner l'art de duper les nations avec lesquelles ils trafiquent, surtout les Européens, qu'ils trompent avec grand plaisir, et principalement les Anglais. On a dit qu'ils n'y avait qu'un Chinois qui put tromper un Chinois, tant ils sont plus pointilleux et plus processifs qu'aucun autre peuple du monde. Leur hypocrisie passe pour être extrême, les gens riches même pratiquent les fourberies les plus avérées, et employent les moyens les plus bas pour s'avancer.

Mais les panégyristes et les détracteurs des Chinois sont également peu dignes de confiance. Les derniers sont pour la plupart des voyageurs qui n'avaient vû, tout auplus, que les ports de mer où ils se trouvaient probablement avec des gens rusés et fripons. Or il serait injuste d'imputer à une grande nation un caractère vicieux, d'apres un petit nombre de faits quelqu'avérés qu'ils fussent. La gêne à laquelle la police des Chinois soumet les étrangers a d'ailleurs de quoi les mettre en mauvaise humeur. Mais d'un autre côté, les missionnaires ne peuvent pas être non plus regardés comme des témoins impartiaux ; ils ont en général suivi l'impulsion de l'esprit monastique, qui les portait à chérir le despotisme et toutes les institutions ca-

pables d'asservir le génie d'une nation. Ils n'étaient soufferts eux-même qu'autant qu'ils se faisaient les serviteurs du monarque chinois. Les personnes composant l'ambassade anglaise ne paraissent pas frappées de la perfection morale des Chinois; tous les traits que *Staunton* nous rapporte semblent conduire à ce résultat : les Chinois ont les vertus et les vices ordinaires d'un peuple faible et esclave.

L'*habillement* varie selon la distinction des rangs; c'est la loi qui le règle, et qui fixe même les couleurs qui distinguent les conditions. L'empereur et les princes du sang ont seul le droit de porter le jaune. Il est permis à quelques mandarins de se vêtir d'un satin fond rouge dans les jours de cérémonie. En général ils s'habillent en noir, bleu ou violet. La classe ordinaire du peuple ne porte que le noir ou le bleu, et l'habit est toujours de coton uni. Les hommes ont des chapeaux en forme de cloche, et les personnes de distinction y ajoutent des pierreries et des bijoux. Le reste du vêtement est aisé, large, et consiste en une veste avec une ceinture, un habit ou robe par-dessus, des bottines de soie piquées en coton, et une paire de caleçons.

La forme de ces vêtemens est rarement changée par la mode ou le caprice. L'habillement qui convient à l'état d'un homme et à la saison de l'année où il les porte est toujours fait de la même manière. Les femmes mêmes, dont le costume diffère peu de celui des hommes, n'ont guères de nouvelles modes, si ce n'est peut-être dans l'arrangement des fleurs et des autres ornemens qu'elles mettent sur leur tête. Elles ont en général un réseau de soie qui leur tient lieu de chemise, et elles portent par-dessus une veste et de grands caleçons de soie qui, lorsqu'il fait froid, sont garnis de fourrure. Elles mettent en outre par-dessus leur veste une longue robe de satin, rassemblée avec grace autour du corps, et nouée avec une ceinture. Ces différentes parties de leurs vêtemens sont de couleurs différentes; et le goût de celle qui les porte se déploye dans le choix et le contraste de ces couleurs. Quoique les dames Chinoises mettent l'embonpoint au rang des beautés d'un homme, elles le regardent comme un grand défaut dans leur sexe, et elles s'efforcent de conserver la finesse et la délicatesse de leur taille. Elles laissent croître leurs ongles;

mais elles ne conservent de leurs sourcils qu'une ligne arquée et très-mince.

La *nourriture* du peuple est toujours la même, il la renouvelle régulièrement toutes les quatre heures. Ses alimens sont du riz bouilli, quelquefois du millet, des légumes ou des navets coupés par morceaux et frits dans de l'huile. Quand il veut se régaler, il les assaisonne de quelqu'épicerie.

La cuisine chinoise manque en général de propreté.

La table sur la quelle ils mangent n'est pas élevée de plus d'un pied de terre, et ils s'asseyent autour sur le plancher. Le vaisseau qui contient le riz est placé au-près; chacun en remplit son petit bassin, et le mange avec des végétaux frits, à l'aide de deux petits batons pointus. Rien n'approche de l'avidité avec laquelle les Chinois dévorent cet aliment, à l'exception des jours de sacrifices ou de réjouissances, le peuple fait rarement une meilleur chère. Sa boisson est une infusion de feuilles de thé, qu'il boit sans sucre. La préparation des viandes consiste à les couper en petits morceaux, et à les faire frire ensuite dans de l'huile avec des racines et des herbes; ils y ajoutent force vinaigre en guise de sauce.

Les *mariages* chinois se font avec beaucoup de solennité. Pendant long-tems on n'a marié les garçons qu'à 30 ans et les filles qu'à 20. Actuellement les gens aisés marient leur enfans fort jeunes. Les parties ne se voyent jamais que le marché n'ait été conclu: il se fait ordinairement quand les enfans sont à l'âge de l'adolescence. Le jour de la fête nuptiale, la jeune épouse, qui n'a point encore été vue de son époux, est portée dans une *chaise* superbement dorée, ornée de guirlandes, de fleurs artificielles, et suivie par des parens, des domestiques et d'autres personnes chargées de son trousseau, seule dot que les parens donnent en mariage à leur fille. Le plus grand déshonneur, après celui de la stérilité, est de mettre au jour un grand nombre de filles, et si une femme de famille pauvre a le malheur d'en avoir 3 ou 4 de suite, il n'est pas rare qu'elle les expose sur les grands chemins, ou qu'elle les jette dans la rivière.

De tous les peuples de la terre, il n'en est point de plus magnifique que les Chinois dans leurs *funérailles*. L'idée de la mort ne cesse de les tourmenter, cependant elle leur paraît moins cruelle, s'ils peuvent acheter un cercueil, et placer

leurs tombeaux sur le penchant d'une colline, dans une situation agréable. Les gens d'un certain rang font faire, de leur vivant, leur cercueil et leur tombe. Personne n'est enterré dans l'intérieur d'une ville, et aucun cadavre n'y est introduit. Les Chinois riches dépensent des sommes considérables pour leurs funérailles, qui se font quelquefois six ans après la mort, avec une magnificence dont rien n'approche. Ils louent des hommes qu'ils habillent en blanc (1) pour le deuil et pour pleurer à la suite du convoi. Pendant plusieurs jours consécutifs on promène le défunt sur la rivière, au son des instrumens. Le bateau qui le porte et ceux qui l'accompagnent sont illuminés, de manière que les feux diversement colorés forment des dessins jusqu'au sommet des mats.

Il n'existe en Chine de cimetières publics que dans le voinage des grandes villes, et que hors de leur enceinte. Ailleurs on est enterré où l'on meurt. Les tombeaux sont décorés de trophées plus ou moins élégans, suivant le rang ou la richesse du défunt. Le peuple conserve cet asile sacré avec tout le soin possible. On le visite chaque année, pour réparer les brèches, en ôter les herbes et le dégager des ordures. On préfère toujours les endroits où la terre n'est pas propre à la culture, parce qu'alors ces lieux doivent naturellement rester plus tranquilles. Cependant le plus pauvre paysan ne touche point à l'endroit où repose la cendre d'un mort.

Langue, sciences, lettres, arts. — On peut regarder la langue chinoise comme une des plus singulières qui existent; d'abord il faut distinguer *la langue parlée* de *la langue écrite* ou savante. La première a celà de particulier, que chaque syllabe y forme un mot; elle paraît au premier examen très-pauvre, puisqu'elle n'a que quinze-cents sons ou mots différens; mais chaque mot est prononcé avec tant de diverses modulations, qui ont chacune leur sens différent, que la langue est suffisamment riche pour toutes les occasions ordinaires de la vie, mais elle est naturellement peu propre à la littérature: on a donc imaginé pour cette partie des caractères, dont la multiplicité et la complication sont si étonnante, qu'on en compte à-peu-près 80,000. Ce langage écrit ne s'adressant qu'à l'œil, et n'ayant aucune affinité avec la parole,

(1) Le blanc est la couleur de deuil parmi les Chinois.

la langue chinoise vulgaire a du rester toujours dans son état d'imperfection, tandis que la première a reçu toutes la perfection dont elle était susceptible. On compte 114 figures ou lettres élémentaires qui entrent assez généralement dans la composition de leurs caractères, ce sont les clefs de l'écriture chinoise. On croit que le langage savant des Chinois a d'abord été *hiéroglyphique*. Une institution aussi singulière peut seule expliquer toutes les énigmes que l'état politique et civil de la Chine nous présente. C'est au moyen de cette langue sacrée que se perpétue l'hiérarchie politique des mandarins et des lettrés; cette langue est l'instrument le plus puissant du despotisme, et la barrière éternelle qui exclut de l'empire Chinois l'esprit de perfectionnement et d'innovation. La division en castes est sans doute un moyen très-puissant pour tenir le peuple dans une longue servitude; mais les Chinois seuls ont trouvé le secret de perpétuer l'enfance d'une nation. Les *lettrés* sont, au moyen de leur langue, une nation supérieure, une caste dominante, mais dans laquelle il ne peut pas se former cet esprit de corps, quelquefois dangereux aux despotes; puisque l'empereur ou ses créatures décident de l'admission des nouveaux individus dans cette légion sacrée, et chassent ou font mettre à mort ceux dont la conduite déplait. Enfin, l'empereur peut changer la figure et la signification des caractères.

Le génie des Chinois est donc nécessairement différent de celui de tous les autres peuples, libres ou esclaves. Il a rempli la sphère que les despotes lettrés lui avait ouverte, mais il n'a pas pu en franchir les limites. Les intérêts du genre humain sont étrangers à la Chine. Le grand spectacle de la nature ne les excite pas à ces recherches hardies où souvent la science européenne s'égare. Leur fameuse philosophie morale se borne à prêcher l'obéissance aux institutions existantes, et à indiquer en détail les humbles complimens et les ridicules civilités qui constituent ce qu'on appelle à la Chine la politesse. Ils n'ont aucune notion des principes qui constituent le beau dans les écrits, la régularité dans l'architecture, le naturel dans la peinture, et cependant ils ont trouvé une espèce de sublime dans la disposition de leurs jardins et la distribution de leurs terrains. Ils font les opérations d'aritmétique avec une vîtesse incroyable,

mais différemment des Européens. Avant que ceux-ci eussent mis le pied dans leur pays, ils ignoraient les mathématiques et tous les arts qui en dépendent. Ils n'avaient rien de commode pour leurs observations astronomiques ; et ce qu'il y avait parmi eux de connaissances metaphysiques n'était que dans la tête de leurs philosophes : les arts même que les jésuites y avaient introduits n'y fleurirent que peu de tems, et disparurent sous le règne de Canghi, contemporain de Charles II et de Louis XIV; il n'est guères probable qu'ils s'y relèvent jamais. On croit assez généralement qu'ils connaissaient l'impression avant les Européens, mais cela n'est vrai que de l'impression en planches gravées ; jamais ils n'ont connue les caractères fondus et mobiles, dont l'invention appartient aux Hollandais ou aux Allemands. Les Chinois ont eu des almanachs imprimés avec des planches massives plusieurs siècles avant que l'imprimerie ne fut connue en Europe.

A ces vérités reconnues par tous les voyageurs, les panégyristes de la Chine opposent l'énumération de tous les honneurs qu'on montre dans ce pays à la science. Les *lettrés*, disent-ils, sont respectés comme une espèce d'hommes particulière, et forment la seule noblesse comme à la Chine: quelqu'obscure que soit leur naissance, ils deviennent mandarins, parviennent aux premières classes où la science peut élever. De même ceux qui sont nés dans les rangs les plus élevés, s'ils négligent les études qui ont élevés leurs pères, retombent bien vîte dans l'obscurité et la pauvreté qui la suit. On a remarqué qu'il n'y a point de nation dans le monde où le chemin aux premières places de l'Etat soit plus librement ouvert aux plus basses classes, et où il y ait moins de grandeur héréditaire. Là, ce n'est point comme dans le reste du monde, où la valeur et les talens militaires, réunis quelquefois à une éloquence naturelle, sont originairement le fondement de la puissance et de la grandeur, tandis que les lettres n'y ont presque jamais servis que d'amusement. A la Chine, nous dit-on, l'étude de la morale écrite, de l'histoire, de la politique, est la seule route par où l'on puisse acquérir, non-seulement du pouvoir et des honneurs, mais toute espèce d'emploi dans l'Etat.

Les Chinois divisent tous leurs ouvrages de littérature

en quatre classes : la première est celle du roi ou les livres sacrés qui renferment les principes de la religion chinoise, de la morale du gouvernement et divers mémoires curieux relatifs à ces objets importans. L'histoire forme une classe à part; cependant ils placent dans la première quelques monumens historiques, à cause de leurs rapports avec la religion et le gouvernement, entr'autres les *Tekim-Tsicou*, ouvrage de *Confucius*, qui contient les annales de douze rois de Low, pays natal de cet illustre sage. La seconde classe est celle du *Su* ou *che*, qui traite de l'histoire et des historiens. La troisième nommée *Tsu* ou *Tse* comprend la philosophie (1), les philosophes, et tous les ouvrages des lettrés chinois; en outre les productions qui ont rapport aux religions, aux sectes étrangères, ouvrages que les Chinois ne considèrent que comme des opinions philosophiques. Enfin tout les livres relatifs aux sciences mathématiques, astronomiques, physiques et militaires, à l'art de la divination, à l'agriculture, aux arts et aux sciences en général. La quatrième classe, appellée *Tcie* ou *Mélanges*, contient tous les ouvrages de poésie des Chinois, leurs pièces d'éloquence, leurs chansons, romans, tragédies et comédies. Ce qu'on a traduit des poésies chinoises semble prouver que leur imagination timide et stérile ne s'élève point au-dessus de la sphère prosaïque. Les lettrés chinois, dans toute les époques de leur monarchie, se sont peu appliqués à l'étude de la nature et aux recherches de la philosophie naturelle. On prétend que ce ne fut pas antérieurement à la dynastie de *Song*, dans le 10e. ou 11e. siècle après J.-C., que les philosophes chinois formèrent des hypothèses scholastiques sur le système de l'univers, ce fut sans doute à la suite des relations qu'ils

(1) Dans un traité chinois d'éducation, publié par Duhalde, les objets rangés suivant le dégré d'importance qu'on leur acorde, sont classés de cette manière :

1°. Les six principales *vertus*; la prudence, la piété, la sagesse, l'équité, la fidélité, la concorde.

2°. Les six *bonnes actions*; l'obéissance à ses pères et mères, l'amour pour ses frères, l'union entre parens, l'affection pour ses voisins, la sincérité envers ses amis, la pitié envers les malheureux.

3°. Les six *sciences principales*; celle des rits religieux, la musique, l'art de tirer de l'arc, l'équitation, l'écriture, l'arithmétique.

avaient eu long-tems avec les Arabes, partisans zélés d'Aristote (1). Mais depuis que les Chinois ont commençés à donner quelque attention à la philosophie naturelle, ils y ont fait beaucoup moins de progrès que les Européens.

Les Chinois s'attribuent avec raison l'invention de la poudre à canon, dont ils firent usage contre Gengis-Kan et Tamerlan. Le salpêtre étant une production naturelle et constante de la Chine et de l'Inde, là, aussi la connaissance de la poudre semble avoir existé dans les siècles les plus reculés dont l'histoire fasse mention. Il est constant que les Chinois l'ont employée de tout tems à des choses utiles, soit pour faire sauter des rochers ou écarter des masses de terres qui les gênent. Elle est en même-tems un des objets de leurs amusemens, car ils font beaucoup de feux d'artifices. Ils paraissent cependant n'avoir point connu d'armes à feu portatives, et ne s'être servis que de canons, qu'ils nomment machines à feu, avant les Européens. Leur industrie dans les manufactures d'étoffes, de porcelaine, de laque et autres fabriques sédentaires, est étonnante, et ne peut-être comparée qu'à leurs travaux dans les champs, tels que la construction des canaux, l'aplanissement des montagnes, la formation des jardins, et la navigation de leurs jonques et autres bâtimens.

On ne trouve pas un seul peintre chez les Chinois; ils ne mettent ni dessin ni composition dans leurs ouvrages. Il est vrai qu'ils appliquent agréablement les couleurs sur le verre, mais ce mélange de couleurs pures et tranchantes ne forme qu'une brillante enluminure. Incapables de rien composer, ils calquent tout ce qu'ils peignent, et n'ont d'ailleurs aucune idée de la perspective.

Les Chinois connaissent à peine les premiers élémens de la sculpture. On ne voit chez eux aucune statue de marbre et de pierre. Les meilleurs ouvrages de l'art que fassent les Chinois, sont des sculptures en bois, imitant des objets naturels: on en voit qui sont grouppés avec goût, exécutés avec vérité et même avec délicatesse.

(1) C'est donc bien à tort que l'on cite les Chinois pour prouver l'universalité de certaines idées, comme par exemple de celle d'un déluge universel, de la retraite des mers et autres hypothèses semblables, qu'ils ont pû apprendre par les Arabes.

Leurs

Leurs pagodes renferment seulement quelques grandes figures de bois ou de carton peint ; elles sont toutes gigantesques, difformes et sans proportion. On connaît leurs magots, qui sont aujourd'hui répandus par toute l'Europe. Ils modèlent encore le portrait ; mais rarement ils saisissent la ressemblance. Leurs procédés à cet égard sont très-défectueux. L'artiste fait d'abord une tête d'imagination tandis qu'un de ses apprentis s'occupe à faire le corps ; il tâche ensuite d'en rapprocher les traits de l'original, et quand cette tête est finie, on la place sur le corps par le moyen d'un morceau de bois qui les traverse et les unit, puis un ouvrier y colle plusieurs couches de papier fin, et remet l'ouvrage à un troisième, qui y passe alternativement des couches de blanc et de rouge.

L'Architecture n'y est pas mieux cultivée. Les temples, qui, dans tous les autres pays, inspirent le respect par leur magnificence, n'ont rien de majestueux à la Chine. Ils sont cependant embellis au dehors. Les colonnes, qui en sont le principal ornement, sont de bois, et de la même grosseur dans toutes leurs parties. On les place fort près les unes des autres, et cette disposition fait que les pagodes ressemblent plutôt à des halles qu'à des temples ; aussi ne les connaît on que par quelques figures colossales en carton qui en décorent la porte.

La *musique* des Chinois est loin d'être perfectionnée. Leurs musiciens, pour la plupart, affectent des airs tendres et plaintifs, et suivent même en les jouant une mesure très-exacte. Mais au jugement des maîtres de l'art, leur gamme est imparfaite et leurs clefs irrégulières ; c'est-à-dire, qu'ils passent des tons pleins aux tons aigus et des tons aigus aux tons pleins, excepté quand le son d'une cloche règle les notes. On observe qu'en jouant des instrumens, les Chinois montrent qu'ils ne connaissent point les semi-tons ni le contre-point. Cependant il resulte du concours des nombreux instrumens dont ils se servent une certaine harmonie qui plaît du moins à des oreilles chinoises.

Jamais un Chinois n'a pu faire une bonne montre, pas même une pendule, malgré les leçons qu'ils ont reçues à ce sujets des artistes Européens.

Leur opinion sur les planètes, qu'ils élèvent autant que les fixes, prouve assez leur ignorance en fait d'astronomie. Il en



est ainsi des terreurs singulières qu'ils éprouvent à l'approche des éclipses. Quand elles sont annoncées, on les affiche par ordre de l'empereur, avec une solennité qui accroît encore la vénération du peuple pour l'autorité prévoyante dont il reçoit en cette occasion une instruction bien intéressante; car elle a pour objet de dissiper l'inquiétude publique sur ce phénomène qui nous parait si peu extraordinaire.

Ils ne sont pas mieux instruits en géographie qu'en astronomie. La terre, selon eux, est de forme carrée, et leur empire est dans le centre.

La marine est encore une science dont ils ne se doutent pas. Leurs vaisseaux sont des machines énormes; il y en a qui portent jusqu'à mille tonneaux. Les deux extrémités sont prodigieusement élevées, et présentent aux vents une surface considérable. Il en périt plus de moitié, parce qu'étant une fois sur le côté ils ne peuvent plus se relever. Leurs ancres sont de bois, leurs voiles de nattes, et leurs cables de rotins. Ils ne connaissent pas les instrumens avec lesquels les Européens prennent hauteur. Leurs pilotes sont aussi ignorans que pourrait l'être le moindre mousse. Ceux qui vont au Japon ou aux Philippines se gouvernent par les astres, comme le sauvage le plus grossier; et ceux qui font voile vers Batavia, Malaca ou Queda ne quittent jamais la terre de vue: cependant la boussole est parmi les Chinois d'un usage général (1). L'aiguille aimantée dont ils se servent, est suspendue avec une extrême délicatesse, et elle est singulièrement sensible, c'est à-dire, qu'elle paraît se mouvoir, pour peu que la boîte où elle est placée change de position, vers l'est ou l'ouest.

Le nom que les Chinois donnent à leur boussole est *ting-nan-ching*, ce qui signifie l'aiguille qui montre le sud; et dans cette boussole il y a une marque distinctive sur le pôle méridional de l'aimant, comme dans les boussoles européennes il y en a une sur le pôle septentrional.

Les *monumens* d'une nation sont ordinairement les témoins les plus décisifs de sa puissance et de son génie. Or, ceux de la Chine ont été beaucoup trop vantés, et s'élèvent peu

(1) Mais depuis quand? Voilà une question intéressante qui n'a pas encore été éclaircie.

au dessus des ouvrages des autres nations asiatiques. La *grande muraille* destinée à prévenir l'incursion des Tartares, passe sur de hautes montagnes, traverse des vallés profondes, et s'étend de la province de Shen-si, au Wang-hay, ou mer Jaune, sur une ligne de 450 lieues. Elle n'est en plusieurs endroits qu'un simple rempart, mais en d'autres parties elle a des fondemens de granit, et est construite en brique et mortier; le tout si solidement lié, qu'à peine, depuis qu'elle subsiste (1), à-t-elle souffert de dégradation. Elle commence par un large boulevard de pierres elevé dans la mer, dans la province de Pé-tché-li, à l'est de Pekin et presque sous le même parallèle. Elle est bâtie comme les murs de la capitale de l'empire, mais elle a beaucoup plus de largeur, étant faite en terrasse et revêtu de brique, et ayant de 20 à 25 pieds de hauteur. Le P. Regis et autres personnes qui ont levé la carte de ces provinces, ont souvent établi leurs lignes sur le sommet pour mesurer la base de leurs triangles, et prendre des points de mire à l'aide de leur instrument; par-tout ils ont trouvé cette muraille pavée et assez large pour contenir cinq ou six cavaliers de front.

Les montagnes artificielles présentent sur leurs sommets des temples, des monastères et d'autres édifices. Cependant ce qu'on raconte au sujet de l'élévation de ces montagnes pa-

(1) M. *Staunton* regarde, avec Duhalde, l'ancienneté de cette grande muraille comme non-douteuse. Duhalde nous assure, dans un endroit de son ouvrage, qu'elle a été construite 215 ans avant la naissance de J.-C., par les ordres du premier empereur de la dynastie Tsin; dans un autre endroit, il en attribue la fondation au second empereur de cette dynastie, ce qui en rapporterait l'époque à l'an 137 avant J.-C. Le savant et exact voyageur *Bell* (travels, tom. II, p. 112, in-8°.), assure qu'elle n'a été bâtie que dans l'année 1160. *Renaudot* observe que parmi les géographes orientaux, ceux dont l'origine remonte à plus de trois cents ans ne font aucune mention de cette muraille. *Marco-Polo*, voyageur du treisième siècle, n'en a pas eu non plus connaissance, quoiqu'il avait residé si long-tems dans le Cathay, ou le nord de la Chine, et dans le pays des Mongols. Il paraît donc décidé que cette muraille a été reconstruite, abandonnée et détruite de vétusté plus d'une fois, et que celle qui subsiste actullement n'est pas d'une très-haute antiquité. Ainsi, son état de conservation n'a rien de bien étonnant.

raît en quelque sorte fabuleux. On doit admirer les ponts chinois; il sont quelquefois construits sur des bateaux fortement enchaînés les uns aux autres, de manière toute fois à pouvoir se séparer pour laisser le passage libre aux navires: quelques-uns de ces ponts s'étendent d'une montagne à l'autre, et sont d'une seule arche; celui qui traverse la rivière Saffrany, a 400 coudées de longueur et 500 de hauteur, quoique d'une seule arche; il joint deux montagnes. Dans quelques parties intérieures de l'empire, on dit qu'il y en a encore de plus étonnans. Les arcs de triomphe chinois, quoique leur architecture ne ressemble en rien à celle des Grecs et des Romains, ont une certaine magnificence, et l'on voit qu'ils ont coûté beaucoup de peine et de dépenses; ils sont consacrés à la mémoire des hommes célèbres. On en compte environ 11,000, dont 200 magnifiques. Les tombeaux sont aussi dignes de remarque. Les tours pyramidales, que les Européens ont d'abord pris pour des pagodes, sont d'un grand embellissement pour le pays; elles paraissent bâties suivant un ordre régulier, et elles sont toutes d'un travail achevé, ornées de sculptures délicates et de dorures. La tour de Nankin, qui a 200 pieds de haut et 40 de diamètre, est celle qu'on admire le plus. On la nomme tour de porcelaine, parce qu'elle est revêtue de tuiles chinoises. Les temples sont particulièrement remarquables par l'imagination singulière qui a présidé à leur ornement et par la laideur de leurs idoles. Les Chinois sont si passionnés pour les cloches, que même ils en ont donné le nom à une de leurs fêtes. Il y en a une à Pékin dont le poids est de 120,000, et le son n'en est que plus désagréable. Si, à beaucoup d'égards, les Chinois sont inférieurs aux Européens dans leurs arts, ils les surpassent par les feux d'artifices.

TOPOGRAPHIE

Des Provinces et des Villes principales de la Chine.

Il serait aussi inutile qu'ennuyeux de répéter ici tous les détails uniformes et insignifians que les missionaires et les voyageurs ont recueilli sur les villes et provinces de la Chine. La *topographie* d'un pays quelconque n'a droit d'occuper un certain espace dans la géographie universelle, qu'autant

qu'il résulte de ces détails quelques traits de lumières pour les grands objets de description, tels que les rapports politiques, commerciaux et autres, ou quelqu'illustration d'un principe de géographie-naturelle ou d'un point d'histoire, etc. Cette règle doit sur-tout être sévèrement observée pour les pays extra-européens, et qui ont peu de communication avec les Européens. Quant à la Chine, il y a encore une raison particulière pour mettre dans sa topographie beaucoup de concision; c'est que toutes les relations qu'on a sur les villes chinoises ne présentent qu'une fastidieuse uniformité, sauf les exagérations et les contradictions. Toutes les villes sont immenses, toutes elles sont peuplées de millions d'habitans. On compte dans l'empire jusqu'à 4,400 villes murées.

Nous décrirons les provinces dans l'ordre suivant : *A. Les provinces maritimes*, qui sont : 1°. Pé-tché-li, 2°. Schan-ton, 3°. Kian-nan, 4°. Tche-tkian, 5°. Fo-tkien, 6°. Quan-ton. *B. Les provinces centrales*, ce sont : 7°. Kian-si, 8°. Hou-quan, 9°. Ho-nan. *C. Les provinces du Nord-Ouest*, 10°. Schan-si, 11°. Schen-si, y compris le Kan-tchou. *D. Les provinces du Sud-Ouest*, 12°. Se-tchun, 13°. Koei-tcheou, 14°. Quane-si, 15°. Yun-nan.

A. PROVINCES MARITIMES.

I. Pé-tché-li.

Cette province, située sur un golfe du même nom, au sud de la grande muraille, et au nord-est de l'empire, est peu fertile et assez froide; elle manque de bois. Entre les montagnes dont elle est remplie, il s'en trouve deux qui fournissent beaucoup de charbon de terre. Le terrein est nitreux et sablonneux, et la poussière en est très-incommode; l'air y est sain et tempéré. Les habitans sont plus guerriers que ceux des autres provinces. Cette province est divisée en neuf *fou* ou villes du premier ordre.

Pe-kin, la principale ville de cette province, est la capitale de tout l'empire Chinois, et la résidence ordinaire des empereurs : elle est située dans une plaine très-fertile, à 20 lieues de la grande muraille. Elle forme un carré long, et se divise en deux villes. On donne le nom de ville Tartare à celle où est le palais de l'empereur, parce que les maisons

en furent donnés aux Tartares (Mantcheoux) lorsque la famille actuelle parvint au trône. Comme ils ne permirent point aux Chinois d'habiter avec eux dans la même partie de la ville, ceux-ci furent obligés de se construire une ville nouvelle hors des murs : elle s'est élevée en peu de tems, mais il est résulté de sa réunion avec l'autre un tout de forme irrégulière, et de 6 lieues de circuit. Les murs et les portes de Pekin ont 50 coudées de hauteur, ensorte qu'ils cachent la ville; et leur largeur est si considérable, qu'on y place des sentinelles à cheval, et qu'ils y montent par de larges ouvertures pratiquées dans leur intérieur jusqu'à leur sommet. Les portes, au nombre de neuf, ne sont embellies ni de statues ni de sculptures ; toute leur beauté consiste dans cette hauteur prodigieuse qui, à une certaine distance, leur donne l'appareil de la grandeur et de la noblesse. Les arcades des portes sont construites en marbre, et le reste en larges briques, cimentées d'excellent mortier.

La plupart des rues sont tirées au cordeau; les plus larges ont 120 pieds, et une lieue de longueur; aussi sont-elles aërées, claires et gaies. Les boutiques où se vendent les soieries et les marchandises de la Chine occupent ordinairement toute la rue, et font un joli effet. Chaque marchand place au-devant de sa boutique, sur une espèce de petit piédestal, une tablette d'environ 20 pieds de hauteur. On y remarque la peinture, les beaux vernis, la dorure; et l'on y voit écrits en gros caractères les noms des différentes marchandises. Mais les façades des différentes maisons, qui sont très-basses, n'ont rien que de triste. Elles n'ont, pour la plupart, que le rez-de-chaussée, ou tout au plus un étage. Le plus remarquable de tous les édifices de cette grande ville est le palais impérial, dont la magnificence consiste moins dans la noblesse et l'élégance de son architecture que dans la multitude de ses bâtimens, de ses cours et de ses jardins. Les murs du palais renferment non-seulement l'habitation de l'empereur, mais une petite ville qu'habitent les officiers de la cour et une grande quantité d'artisans, tous au service de l'empereur. Les maisons de ceux-ci sont basses et mal distribuées. Le père Artier, jésuite français, qui obtient la permission de visiter le palais, dit qu'il a plus d'une lieue de circonférence; que la façade brille de peintures, de dorures

et de vernis, et que les meubles et les ornemens de l'intérieur offrent ce que la Chine, l'Inde et l'Europe ont de plus recherché et de plus beau. Les jardins de ce palais renferment un vaste terrain, où s'élèvent, à des distances convenables, des montagnes de 20 à 60 pieds, séparées les unes des autres par de petites vallées arrosées de canaux : toutes ces eaux, en se réunissant, forment des lacs et des grands étangs que sillonnent des barques magnifiques, et dont les bords sont ornés d'une suite de bâtimens, parmi lesquels on en chercherait vainement deux de semblables ; diversité qui produit le plus charmant effet. Il y a dans chaque vallée une maison de plaisance assez vaste pour loger un des plus grands seigneurs de l'Europe avec toute sa suite. Le cèdre qui sert à construire ces maisons ne se trouve qu'à 500 lieues de Pekin. La vaste enceinte du palais contient plus de deux cents de ces maisons de plaisances. On trouve au milieu d'un lac, qui a plus d'une demi-lieue de diamètre, une île de rocher, sur laquelle on a construit un superbe palais, qui a plus de cent appartemens. Il a quatre façades, toutes d'une structure élégante et magnifique. Les montagnes et les collines sont chargées d'arbres, et particulièrement de ceux qui produisent de belles fleurs aromatiques, les canaux sont bordés de rochers arrangés avec tant d'art, qu'ils imitent parfaitement ce que la nature a de sauvage et de désert ; le tout à l'air d'un enchantement. Sur le sommet des plus hautes montagnes, de grands arbres environnent des pavillons, des kiosks faits pour la retraite et le plaisir (1).

(1) C'est dans un de ces cabinets que s'est passée la scène affreuse qui a mis un terme à l'existence de la race des empereurs qui ont bâti ce palais. Vers le milieu du dernier siècle, *List-ching*, homme qui se crut destiné à devenir la tige d'une nouvelle dynastie, profita de la faiblesse, du luxe de la cour et de cette indolence qui, plus encore que le luxe, avaient déjà entraîné à leur perte plusieurs races des empereurs. A la tête d'une armée de Chinois, d'abord rassemblée par l'espoir de rendre le pays plus heureux, et maintenue ensuite par l'appas séduisant du pillage, le rebelle s'avança jusqu'aux portes de Pekin. L'infortuné monarque, trop faiblement défendu, et ayant trop peu d'énergie pour oser faire quelque résistance, montra cependant des sentimens assez élevés pour ne pas se soumettre à un ennemi qui avait été son sujet. Déterminé à sauver sa fille unique du déshonneur

Les temples de Pekin n'égalent point ses palais. La religion de l'empereur est nouvelle en Chine, et ses cérémonies y sont pratiquées avec bien moins de pompe qu'en Tartarie. Les mandarins, les lettrés, parmi lesquels sont choisis les magistrats qui gouvernent l'empire, révèrent plutôt qu'ils n'adorent Confucius, et se rassemblent, pour honorer sa mémoire, dans des édifices très-propres, mais d'une construction simple. Quant aux classes inférieures du peuple, outre qu'elles sont moins en état de fournir aux moyens de construire de grands et superbes édifices pour le culte publique, leur principale attention est dirigée vers leurs dieux domestiques; chaque maison à son autel et ses divinités. Il y a deux églises du rit grec pour les Russes, et quatre eglises catholiques.

Il y a à Pekin un nombre étonnant de chaises à porteurs des dames, qui ont jusqu'à vingt porteurs à-la-fois, et qui sont suivies d'autant de domestiques. Il est impossible de peindre la variété des couleurs, les draperies, les rubans et les autres ornemens qui parent ces voitures. Ce qui y manque de goût est remplacé par la richesse et la somptuosité.

Les rues de Pekin sont larges, comme nous l'avons déjà dit, mais sans pavé. L'été on a soin de les arroser, ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait une poussière étouffante. Les maisons en général n'ont point d'étages, mais on y voit beaucoup de galerie et de balcons. Il n'y a qu'une seule porte d'entrée, et il est impossible que de la rue on puisse voir dans l'intérieur des appartemens. On voit des maisons dont le toit est couvert d'un vernis jaune très-brillant.

Les Anglais portent à *trois millions* le nombre des habitans de Pekin, c'est une extravagance plus qu'anglaise. Il n'y aurait pas assez d'espace dans la ville de Pekin pour que trois millions d'hommes s'y tinsent debout. A ces estimations ridicules nous opposerons le témoignage des Russes

---

qui la menaçait, il la poignarda de sa main, ensuite il se servit d'une corde pour mettre fin à sa vie. Cette action, comme nous venons de le dire, eut lieu dans un des édifices qui avaient été construits pour des scènes moins sanglantes.

qui ont visité Pekin (1), et qui assurent que cette capi n'a guères que le double d'étendue de la ville de Moscou que les palais avec leurs jardins y occupaient un grand espace, et que les maisons n'etaient pas plus serrées qu'à Moscou. Or, nous savons que Moscou, quoique plus grande que Paris, n'a qu'environ 300,000 habitans (2). On doit appliquer cette observation à toutes les villes bâties dans le genre asiatique. Pekin, d'après ce système, n'aura que 600,000 ou tout au plus 700,000 habitans.

Nous avons déjà remarqué la froide température de Pekin. Les habitans se couvrent en hyver de fourrures, et de toiles de coton piquées. Ils ne sont point accoutumés à voir le feu; il n'y a d'autres cheminés dans Pekin que celles qui sont dans les cuisines des grands hôtels. Il y a cependant des poëles dans les principales maisons, et ils sont chauffés en-dehors des appartemens avec du charbon de terre. Les étrangers s'y trouvent, dit-on, moins bien l'hyver que l'été, quoiqu'alors la chaleur y soit excessive. Pour l'une et pour l'autre saison, il faut en quelque sorte être acclimaté. Le corps humain semble vraiment plus fait pour supporter l'air le plus chaud que le plus froid, et pour vivre sous l'équateur plutôt que près du pôle.

Pao-ting-fou. C'est la demeure du vice-roi de la province. Son territoire est très-agréable et également fertile. Au midi de la ville on découvre un petit lac, célèbre par la quantité de nénuphar qu'on y trouve, et que les Chinois appelent *Lieu-hoa.* Ces fleurs sont peu estimées en Europe, mais elles ont des qualités en Chine qui les font beaucoup rechercher des habitans. Les lacs en sont couverts; leurs fleurs violettes ou blanches, ou mêlées de rouge et de blanc s'élèvent de 2 à 3 coudées au-dessus de l'eau, sur laquelle leurs feuilles flottent. Toutes les parties de ce végétal, jusqu'à la racine noueuse, servent soit comme nourriture, soit autrement (3).

Cette ville est un lieu de passage pour se rendre de Pekin

---

(1) Voyage de *Lange*, avec une description géographique de la ville de Pekin, publié en allemand par *Pallas*, à St.-Pétersbourg, 1780.

(2) Voyez cette *Géographie*, vol. II, p. 6.

(3) *Duhalde*, tome I, page 128.

dans la province de Chan-si; c'est une des plus belles et des plus agréables routes qu'on puisse tenir. Tout le pays est plat et cultivé, le chemin uni et bordé d'arbres en plusieurs endroits, avec des murailles pour garantir les campagnes. C'est un passage continuel d'hommes, de charettes et de bêtes de charge. On traverse une infinité de beaux villages, et on passe les rivières sur de fort-beaux ponts à plusieurs arches.

Suen-hoa-fou. C'est une ville considérable par sa grandeur, par le nombre de ses habitans, par la beauté de ses rues et de ses arcs de triomphe. Elle est située au milieu des montagnes, et assez près de la grande muraille. On tire de ses montagnes du beau cristal, du marbre et du porphyre.

Parmi les animaux que produit cette contrée, on y trouve quantité de rats jaunes, plus grands que ceux d'Europe, dont les peaux sont fort recherchées des Chinois.

II. Schan-ton.

Cette province consiste en grande partie d'une presqu'isle qui s'avance au sud du golfe de Pé-tché-li dans la mer Jaune. C'est dans cette province qu'est né le philosophie *Confucius.* Le grand canal impérial la traverse, et c'est par ce canal que passent toutes les barques qui, des parties du midi, vont à Pekin. Outre le grand canal, cette province est arrosée d'une infinité de lacs, de ruisseaux et de rivières; ce qui contribue beaucoup à la rendre une des plus abondantes provinces de l'empire, car elle est stérile par elle-même, étant exposée à de trop grandes sécheresses par l'extrême rareté des pluies dans ce pays. Une partie de la province forme une vaste plaine des deux côtés de la rivière. On y voit croître non-seulement dú froment et du millet, mais du tabac, et sur-tout la plante annuelle qui porte le coton. Ce dernier article est la principale production du pays ainsi que de la province de Kiang-nau qui l'avoisine. Les montagnes de cette province sont remplies de mines de charbon. On y voit aussi cinq masses énormes de rochers que les Chinois appellent les cinq têtes de cheval.

Des vers assez semblables aux chenilles, produisent dans les campagnes une soie blanche, dont les fils s'attachent aux arbrisseaux et aux buissons: on en fait des étoffes de soie plus grossières que celles qui se fabriquent de soie produite

par les vers élevés dans les maisons, mais qui sont plus serrées et plus fortes.

Tsi-nan-fou est la capitale de cette province. Quoique elle ne soit pas située sur le canal, elle ne laisse pas d'y faire son principal commerce, qui consiste sur-tout en étoffes de soie de toutes sortes, et en verre chinois. Du reste cette ville est grande, fort peuplée et fort marchande. Elle est sur-tout renommée par ses soies, qui sont d'une blancheur éclatante, et ne se trouvent nulle part ailleurs aussi belles. Le verre qu'on y fait est très-beau, mais il est si fragile qu'il se casse dès qu'il est exposé à un air trop vif.

Yeu-tcheou-fou est une ville grande, peuplée et commerçante. Son territoire est renfermé entre deux célèbres rivières qui le rendent extrêmement fertile parmi les villes qui composent son ressort, on distingue celle de Kio-seou-hieu, célèbre pour avoir donné la naissance à Confucius, le pontife de la nature. Les Chinois y ont élevé en son honneur plusieurs monumens, qui sont autant de témoignages publics de leur reconnaissance envers ce grand homme.

Ling-schin-fou où commence le fameux canal impérial qui fait qu'on peut aller par eau depuis Canton jusqu'auprès de Pekin; il s'étend de Ling-schin-fou à Han-chou-fou, dans la province de Tché-kian, et à 72 écluses, où l'on perçoit des droits au nom de l'empereur. Ces écluses sont toutes construites en granit. Elles n'ont point de portes comme celles des écluses que nous voyons en Europe. On les ferme avec de simples planches pour arrêter l'eau, et elles sont si étroites que le passage en est très-dangereux. Aussi arrive-t-il beaucoup d'accidents, quand les bateaux ne passent pas bien dans le milieu. Pour rendre ces accidens moins funestes, chaque côté des écluses est garni de gros coussins et de paquets de paille, et la nuit on y allume une grande quantité de lanternes. Il est aisé de voir combien les écluses européennes l'emportent sur les écluses chinoises.

III. Kian-nan.

Cette province est l'une des plus fertiles, des plus marchandes et par conséquent des plus riches de l'empire. Elle est bordée par le golfe de Nankin, qui est un enfoncement de la mer Jaune. Le fleuve Kiang la coupe en deux, et s'y

jette dans la mer. Les habitans sont regardés comme les plus civilisés des Chinois; leurs ouvrages de soie et de coton sont les plus estimés. Les anciens empereurs y ont constamment tenu leur cour jusqu'à ce que des raisons d'état les obligèrent de s'approcher de la Tartarie, et de choisir Pekin pour le lieu de leur séjour. Elle renferme les villes les plus peuplées et les plus célèbres de l'empire, sur-tout pour le commerce; le pays est rempli de lacs, de rivières et de canaux, ou naturels, ou faits à la main, lesquels communiquent avec le grand fleuve Yang-tse-kiang, qui traverse la province. Elle se divise en deux parties, dont chacune est subdivisée en sept fou, ou villes du premier ordre.

Nankin, autrefois la capitale de tout l'empire, l'est maintenant de cette province. Elle est située sur le Kiang, vers son embouchure dans le golfe de Nankin. C'est, selon quelques rapports, la plus grande ville du monde. Sans compter ses faubourgs, on lui donne *douze lieues* de tour et un million d'habitans. Mais les missionnaires les plus véridiques avouent que la partie actuellement couverte de maisons n'égale que le tiers de Paris (1). L'ancienne enceinte de murs se trouve aprèsent au milieu des champs labourés, et peut-être ce vaste espace n'a-t-il jamais été rempli que de jardins. Cette ville est bien déchue de son premier état, depuis que les empereurs n'y font plus de résidence. Le palais, qui était très-beau, a été brûlé, en 1645, par les Tartares, qui s'emparèrent de la Chine. Elle n'a d'autres édifices que ses portes, qui sont d'une beauté extraordinaire, et quelques temples, tels que celui qui contient la fameuse tour de porcelaine qui à neuf étages, et d'une telle hauteur, qu'il faut monter 884 degrés pour arriver au sommet, où est une pomme de pin *d'or massif* selon les Chinois. Chaque étage est orné d'une galerie remplie d'idoles et de peintures. Les ouvertures sont fort bien ménagées pour la lumière: tout les déhors sont revêtus de différens vernis, rouge, jaune et verd. Les matériaux de ce bel édifice sont si bien liés, qu'ils paraissent d'une seule pièce. Aux coins de chaque galerie pendent quantité de cloches, qui rendent un son fort agréable quand elles sont agitées

---

(1) Journal des Savans, 1782, juillet, p. 470. *Duhalde*, t. I, p. 128, avoue qu'un tiers de Nankin est désert.

par le vent. Les habitans de cette ville sont distingués de tous les Chinois par leur goût pour les sciences. Les bibliothèques y sont en plus grand nombre que par-tout ailleurs, les libraires mieux fournis et les livres d'une plus belle impression. Les médecins y ont leurs principales académies. On y fabrique des satins unis et à fleurs, qui passent pour les meilleurs de la Chine. Nankin l'emporte sur Pekin, par le commerce que sa situation et la commodité de son port facilitent beaucoup. Cette ville a une forte garnison. La fertilité du terrain, et la multitude des canaux dont elle est arrosée, la distinguent encore.

Sou-tcheou-fou. Cette ville est située dans la douce latitude de 31 dég., éloignée de la mer de deux journées de marche seulement, environnée de la campagne la plus riante et la plus fertile, en communication avec toutes les provinces de l'empire par des rivières et des canaux; séjour des plus riches marchands, école des plus grands artistes, des plus célèbres savans, des plus habiles comédiens et des meilleurs danseurs de corde et joueurs de gobelets; patrie des femmes à la plus jolie taille et aux plus petits pieds, *législatrice* du goût chinois, de la mode et du langage; rendez-vous des plus riches oisifs et voluptueux de la Chine; Sou-tcheou-fou doit, à tant de titres, être placée entre les premières villes de la Chine. Les Chinois ont un dictum qui prouve le cas qu'ils font d'elle. « Le paradis est dans » les cieux, disent-ils, Sou-tcheou-fou est sur la terre ».

Les canaux couverts de gondoles qui se promènent dans la ville, et les ponts qu'on y voit, ont fait comparer Sou-tcheou-fou à Venise. Beaucoup de ces gondoles sont conduites par des femmes, et ont à leur bord de jeunes filles, dont la parure légère, l'air libre et les éclats de rire annoncent qu'elles sont de la voluptueuse école qui fleurit dès long-tems à Sou-tcheou-fou; car en Chine, comme dans le reste de l'Asie, on fait une étude de la volupté, et un commerce des écolières qui s'y distinguent.

Long-kiang-fou est bâtie dans l'eau, les vaisseaux y entrent de tous côtés, et se rendent à la mer, qui n'en est pas éloignée. La quantité extraordinaire de coton et de belles toiles de coton de toutes les sortes, dont elle fournit non-seulement l'empire, mais encore les pays étrangers, la rendent

fort célèbre, et y attirent un grand concours de marchands des contrées éloignées. Ces toiles sont d'une si grande finesse, que quand elles sont teintes, on les prend pour la soie la plus fine.

Tchin-kiang-fou n'est pas une des plus grandes villes de la province, car elle n'a guère qu'une lieue de tour ; mais elle est des plus considérables par sa situation et par son commerce. C'est une clef de l'empire du côté de la mer, et en même-tems une place de guerre où il y a une grosse garnison. Ses murailles sont hautes de plus de 30 pieds en plusieurs endroits, et faites de briques épaisses au moins de 4 ou 5 pouces. Les rues de la ville et des faubourgs sont pavées de marbre. Elle est située sur les bords du Ta-kiang.

A 600 pas de la rive du Yang-tse-kiang, on admire une île appellé Chin-schan ou *la montagne d'or*. Cette île, dont les bords sont très-escarpés, est couverte de jardins et de maisons de plaisance. L'art et la nature semblent s'être réunis pour lui donner une perspective enchanteresse. Elle appartient à l'empereur, qui y a fait bâtir un très-grand et très-beau palais, ainsi que divers temples et pagodes, placés dans la patrie la plus elevée de l'île. Elle a bien 500 pas de circuit ; elle est bordée aussi de temples, d'idoles et de maisons de bonzes.

C'est dans la campagne des environs que croît principalement l'arbuste qui fournit cette espèce particulière de coton dont on fait l'etoffe connue en Europe sous le nom de *nankin*. Le duvet qui enveloppe les graines est ce que, dans la langue du commerce, les anglais appellent *coton-laine*. Ce duvet est ordinairement blanc; mais dans la province de Kiang-nan, dont Nankin est la capitale, il a cette même couleur de jaune-rouge qu'il conserve lorsqu'il est filé et tissu.

Yang-tcheou a deux lieues de circuit, et on y compte, dit-on, tant dans la ville que dans les faubourgs, 200,000 ames. Elle est bâtie au bord du canal royal, et il s'y fait un grand commerce de toutes sortes d'ouvrages chinois.

Ce qui la rend très-peuplée, c'est sur-tout le débit et la distribution du sel qui se fait sur les bords de la mer dans tout le pays de son voisinage, et qui est conduit ensuite dans le canal royal par de petits canaux fait exprès.

Ngan-king-fou, dans une situation charmante. Elle confine

avec trois provinces, et quoiqu'elle ne soit éloignée que de cinq journées de la capitale, elle ne laisse pas d'avoir un vice-roi particulier. Cette ville est très-considérable par ses richeses et son commerce : c'est le passage de tout ce qu'on fait venir de Nankin : tout le pays qui en dépend est très-découvert, très-agréable et très-fertile.

Hoei-tcheou. C'est la ville la plus méridionale de toute la province, et une des plus riches de l'empire. L'air y est sain et tempéré, quoiqu'elle soit environnée de montagnes. Ses habitans passent pour être habiles dans le commerce. Il n'y a point de ville tant soit peu marchande, où il ne se trouvent des marchands de *Hoei-tcheou*, ni de banque ou de change où ils ne soient parmi les plus intéressés.

Le peuple y est économe et sobre, mais il est hardi et entreprenant dans le négoce. Il y a dans les montagnes des mines d'or, d'argent et de cuivre, et l'on prétend que c'est le pays où croît le meilleur thé. C'est aussi dans cette ville que se fait la meilleure encre de la Chine, et dont les marchands de Nankin se fournissent.

Fou-yang-fou est située sur une montagne près la rivière de Hoay-ho qui s'écoule dans le fleuve Jaune, elle renferme dans son enceinte plusieurs côteaux. Comme elle était le berceau de la naissance de *Hong-vou*, premier empereur de la dynastie précédente, il voulut la rendre célèbre en y bâtissant une ville superbe, pour en faire la capitale de l'empire. C'est ce qu'il entreprit en l'année 1367 ; mais l'inégalité de son terrein, la disette d'eau douce et plus encore la proximité du mausolée de son père, lui firent changer de résolution, et il transféra le siége de son empire à Nankin. En conséquence tout les travaux commencés furent abandonnés, il n'y eut que trois monumens qui furent achevés et qui subsistent encore. Le premier est le tombeau du père de Hong-vou : il est orné de tout ce que l'industrie chinoise, et la reconnaissance filiale ont pu inventer de plus beau en ce genre, il se nomme *Loang-hi*, ou tombeau royal. Le second est un donjon bâti au milieu de la ville, il est de figure carré et oblonge : sa hauteur est de 100 pieds, distribuée en quatre grands étages assis sur un massif de brique, haut de 40 pieds, long de 100 et large de 60. C'est, dit-on, le plus élevé qui soit en Chine, aussi le voit-on de fort loin. Le troisième est un temple superbe érigé à l'idole

Fo: c'était auparavant un petit pagode où *Houg-vou*, ayant perdu ses parens, se retira d'abord, et y servit pendant quelques tems de valet de cuisine. Devenu ensuite soldat, puis chef des révoltés, il s'empara du trône, et touché de reconnaissance pour ceux qui l'avaient recueilli dans sa misère, il fit bâtir, en faveur des bonzes, ce temple magnifique. Ce pagode fut appellé *Long hing-si*, c'est-à-dire, temple d'où le dragon est sorti, parce que l'empereur a un dragon à cinq griffes pour ses armes: il s'est soutenu tant que la dynastie précédente a subsisté; mais dans la suite il a été ruiné. A ces trois monumens près, on ne voit rien de remarquable dans *Fou-hyang-fou*: cette ville a tant souffert autrefois par les guerres, qu'elle n'est plus aujourd'hui qu'un simple village.

IV. Tche-tkian.

Cette province est bornée au midi par le Fo-tkien, au levant par la mer, au nord et au couchant par le Kian-nan, auquel elle ne le cède guère ni en richesse, ni en commerce. La culture des vers à soie y est dans toute sa perfection, et les fabriques de soieries y sont les plus florissantes de la Chine. Quand les personnes qui voyagent dans le Tche-tkian ne seraient pas d'avance instruites de ce fait, elles le devineraient à la seule vue des campagnes, qui sont presque par-tout couvertes de plantations de mûriers. On ne peut rien comparer à la richesse des campagnes des bords du Tchiang, d'ailleurs si romantiques; leur aspect change à chaque pas. Là des rochers escarpés et totalement dépouillés de verdure bordent les deux côtés de la rivière; ici cette rivière fait un coude, et l'on découvre tout-à-coup les champs les plus rians. Les nombreuses sinuosités du Tchiang nourrissent la curiosité du voyageur, et écartent l'ennui qu'occasionne l'uniformité d'une perspective toujours agréable et toujours triste.

Les cultivateurs sont presque par-tout occupés à faire la récolte du riz et de la canne à sucre, et l'un et l'autre sont portés dans les différens moulins qui sont construits au bord de la rivière et que font mouvoir ses eaux.

Han-tcheu-fou, capitale de la province de Tche-tkian, est l'une des plus importantes villes de la Chine, située presqu'au centre des côtes maritines, ayant d'un côté l'embouchure du canal impérial, et de l'autre la rivière de Tchiang. La ville de Hau-tchou-fou

Hang-tchou-fou est l'entrepôt du commerce des provinces du nord avec celles du midi. Les maisons y sont d'une architecture médiocre, les rues étroites, mais bien pavées, et les boutiques très-riches, et en très-grand nombre. Il y a une infinité de cabarets, ce qui prouve qu'il y a beaucoup d'étrangers et d'ouvriers. Les voyageurs qui ont écrit sur la Chine ne parlent qu'avec enthousiasme de la campagne qui environne Hang-tchou-fou, et certes on ne peut les blâmer, lorsqu'en suivant les bords du Tchiang, on se retourne pour regarder du côté d'Hang-tchou-fou. Des collines verdoyantes et des montagnes, dont trois sont distinguées par de hautes pagodes, s'élèvent à côté de la vallée où est bâtie la ville, et forment un paysage très-pittoresque.

Près de cette ville est le lac Sihu, qui a deux lieues de circuit, et dont l'eau est belle, claire, et très-bonne. Au milieu de ce lac sont deux petites îles, où l'on se rend d'ordinaire après avoir pris le plaisir de la promenade sur des barques. On y a bâti un temple et quelques maisons de plaisance: on y voit même un palais à l'usage de l'empereur, lorsqu'il voyage dans cette province.

Ning-po-fou, que les Européens ont appellé Liam-po, est une ville du premier ordre, et qui a un très-bon port sur la mer Orientale de la Chine, vis-à-vis le Japon. Elle est située au confluent de deux petites rivières. Son entrée est difficile, surtout pour les grands vaisseaux, la barre n'ayant pas 15 pieds d'eau dans les plus grandes marées.

Les marchands chinois de Siam et de Batavia y viennent tous les ans pour y chercher des soies, qu'ils savent être les plus belles de l'empire; ceux de Fo-tkien et des autres provinces y abordent continuellement. Il s'y fait aussi un très-grand commerce avec le Japon, car Nangasaki n'en est éloigné que de deux journées. Les Chinois y portent des soies, des étoffes, du sucre, des drogues et du vin; ils en rapportent du cuivre de l'or et de l'argent. Ning-po est un des ports que l'empereur de la Chine a ouverts aux étrangers.

Chao-hing-fou est située dans une des plus belles plaines du monde. Elle est toute percée de canaux, et il n'y a point de ville qui ressemble mieux à Venise, mais elle est bien préférable à celle-ci, en ce que l'eau qui remplit ses canaux est très-claire. Des deux côtés de chaque canal sont de grandes rues fort

propres, et pavées de grandes pierres de taille blanches. On y voit quantité d'arcs de triomphe. Plusieurs maisons, ce qu'on ne voit guères en Chine, sont bâties de pierres de taille extrêmement blanches. Chao-hing est en quelque sorte une ville de lettrés: ses habitans sont les plus redoutables de la Chine en fait de chicane. Comme ils sont très-versés dans la connaissance des lois, il n'y a point de vice-roi ni de grand mandarin qui ne veuille avoir quelqu'un de cette ville pour lui servir de *siang-coug* ou de secretaire. Du reste, ce pays n'a rien de bien remarquable.

V. Fo-tkien.

Fo-tkien. C'est une des moins grandes et des plus riches provinces de l'empire. Sa situation lui est favorable pour la navigation et le commerce; le climat y est chaud, mais l'air est pur et sain. Comme elle est sur les côtes de la mer, on y pêche quantité de poissons qu'on sèche et que l'on sale pour les transporter dans les provinces de l'intérieur. Elle contient neuf *fou*.

Elle est bornée au nord par la province de Tche-tkian, au midi par celle de Quan-tong, au levant par lances de la Chine, et au couchant par le Kian-si. Ses campagnes sont arrosées de grandes rivières et de sources qui viennent des montagnes, et que les laboureurs ménagent avec beaucoup de dextérité pour abreuver le riz qui ne croit que dans l'eau. Ils possèdent l'art d'elever l'eau jusques sur le sommet des plus hautes montagnes, et de la conduire de l'une à l'autre par des tuyaux de bambou. Outre tous ces grands avantages qu'elle doit à l'industrie de ses habitans, le commerce que fait cette province au Japon, aux Philipines, à l'île de Formure, à Java, à Camboye, à Siam, etc. la rend extrêmement riche. On y trouve aussi du musc, des pierres précieuses, des mines de fer et d'étain, du vif-argent; il s'y fait des étoffes de soie, des toiles de chanvre et de coton, de l'acier en barre et travaillé, et parmi les fruits delicieux et abondans qu'elle produit, on distingue les oranges, qui ont le goût du raisin muscat.

Fou-tcheou-fou est la capitale et la plus considérable ville de la province. Elle est sur-tout celèbre par sa situation, par le grand commerce qui s'y fait, par la multitude de ses lettrés,

par la fertilité de son terroir, par la beauté de ses rivières, qui portent les plus grandes barques de la Chine jusqu'au pied de ses murailles, enfin par ce pont admirable de plus de 100 arches, tout construit de belles pierres blanches, qui traverse le golfe. Tous ses côteaux sont remplis de cèdres, d'orangers et de citroniers.

Yen-ping-fou est placée sur la pente d'une montagne, au bas de laquelle coule la rivières de Min-ho. La rivière présente une espèce d'amphithéatre à la vue de ceux qui naviguent. Cette ville n'est pas fort grande, mais elle passe pour être une des plus belles de l'empire. Elle est fortifiée naturellement par des montagnes inaccessibles qui la couvrent.

Il n'y a guères que cette ville où par des canaux on conduit dans chaque maison l'eau qui descend des montagnes. Elle a encore une chose singulière, c'est que ses habitans parlent communément la langue mandarine, qui est la langue des savants, ce qui fait juger que d'abord elle a été habitée par une colonie venue de la province de Kiang-nan. Les barques de toute la province passent aux pieds de ses murs.

Tchang-tcheou-fou, la plus méridionale de la province, est située sur les bords d'une rivière où il y a flux et reflux. Au midi de la ville, sur cette même rivière, on remarque un fort beau pont, qui est de trente-six arches fort élevées, et qui fait un chemin si large, que les deux côtés sont remplis de boutiques, où l'on vend toutes espèces de marchandises tant nationales qu'étrangères; car cette ville est voisine du port d'Emay, qui est un grand entrepôt de commerce, et toutes les marchandises montent continuellement la rivière qui baigne les murs de *Tchang-tcheou-fou*. C'est ce qui rend cette ville si peuplée et si marchande.

VI. Quan-ton.

C'est la plus considérable des provinces méridionales de la Chine. Le Fo-tkien la borne au nord-est, le Kian-si au nord, le Quan-si et le royaume de Ton-kin à l'ouest; pour le reste elle est environnée de la mer, où l'on trouve quantité de ports commodes. Cette province est très-fertile en grains et en fruits de toutes espèces, et son commerce est très-florissant; on y trouve des mines d'or, des pierres précieuses, des perles, de l'étain, de l'ivoire et des bois

odoriférans, dont on fait toutes sortes d'ouvrages. Une production rare et particulière à cette province, est l'arbre que les Portugais ont appelé *bois de fer* : en effet il ressemble au fer par sa couleur, par sa dureté et sa pesanteur, qui ne lui permet pas de flotter sur l'eau ; on y voit aussi un autre bois qu'ils ont nommé *bois de rose*, dont les ouvriers chinois font des tables, des chaises et autres meubles semblables. Les peuples de cette province sont très-industrieux, et quoique peu inventifs, ils sont très-adroits à imiter tous les ouvrages qu'ils voyent.

Quan-tchou-fou, que nous appelons *Canton*, capitale de la province, est une des plus peuplées et des plus opulentes villes de la Chine : peut-être même tient-elle le premier rang par son immense commerce; son port est le plus grand de tout l'empire, et le seul qui ait été très-fréquenté par les Européens. Le mur qui renferme la ville a près de deux lieues, et de très-agréables promenades à l'entour; du haut de quelques collines voisines, sur lesquelles sont bâtis des forts, on jouit d'une belle vue sur la campagne, qui est entre-coupée de montagnes, de collines, de vallées couvertes de verdure, qui présentent une agréable variété, de petites villes, de villages, de hautes tours, de temples et d'habitations de mandarins ou autres grands : tout cela est délicieusement arrosé de lacs, de canaux et de petites branches de la rivière Ta, couvertes de bateaux et de jonques, qui se rendent, par divers chemins, dans les cantons les plus fertiles du pays. On entre dans la ville par plusieurs portes de fer, qui ont de chaque côté un corps-de-garde; les rues de Canton sont très-droites, mais la plupart étroites et pavées en grès. Cette ville a plusieurs jolis édifices, un grand nombre d'arcs de triomphe, et des temples richement ornés de statues; on rencontre dans les rues une si grande foule, qu'il est difficile d'y marcher; cependant on apperçoit rarement des femmes d'un certain ordre, si ce n'est par hasard lorsqu'elles sortent de leurs chaises. Il y a de nombreux marchés pour le poisson, la viande, la volaille, les végétaux et toutes espèces de provisions qui se vendent à bon compte. Dans les environs de la ville sont des promenades privées, où les gens du bon ton ont leurs maisons, peu fréquentées des Européens,

que leurs affaires attachent particulièrement aux quartiers commerçans de la ville, où il n'y a que des boutiques et des magasins. Il est peu de négocians chinois, pour peu qu'ils soient aisés, qui ayent leurs familles dans le lieu où ils font leurs affaires, mais ils les logent dans les faubourgs les plus reculés de la ville, ou plus loin encore dans la campagne. Ils aiment tellement à vivre en particulier, qu'ils n'ont point sur la rue d'autres fenêtres que celles de leur boutique ou de leur comptoir, et qu'elles n'ont point la vue sur celles de leurs voisins. Les boutiques de ceux qui font le trafic de soie sont extrêmement propres, et d'une magnifique apparence : elles sont toutes dans un même quartier, car les marchands ou fabricans d'un même genre de marchandises se rassemblent dans la même rue.

Quant à la population de Canton, le père *Lecomte* l'estimait à 1,500,000, le père *Duhalde* la rabat à 1,000,000. M. *Sonnerat* accuse ces deux auteurs d'une exagération ridicule ; il assure qu'il a vérifié, avec plusieurs chinois, la population de cette ville, et qu'elle ne monte qu'à 75,000 ; mais il ne nous communique pas son calcul, et montre d'ailleurs trop de prévention contre les Chinois pour être cru sur parole (1). Les compagnons de Cook (2) apprirent des facteurs anglais établis à Canton plusieurs détails qui semblent indiquer dans la ville et les faubourgs une population de 150,000. Dans les *sampanes* ou bateaux, qui sont au nombre de 40,000, il peut vivre 100,000 ames tout au plus, quoique les Anglais en supposèrent beaucoup plus. Ainsi Canton auroit 250,000 habitans.

Quoique les soieries de la province de Tché-kian soient plus fortes, et ayent des couleurs plus durables que celles de Canton, ces dernières sont presque les seules qu'on importe en Europe ; elles sont unies, et d'après les dessins et les couleurs que demandent les marchands Européens, tandis que celles fabriquées dans le Tché-kian sont parsemées de fleurs et de figures, et ne peuvent flatter que le goût des Chinois.

Quand bien même Canton ne resterait pas en posses-

---

(1) Voyage aux Indes par *Sonnerat*, tome II, page 24.
(2) Troisième voyage de *Cook*, trad. fr., tome IV, p. 503.

sion de recevoir tous les vaisseaux Européens qui vont en Chine, elle serait encore très-considérable par l'avantage qu'elle a d'être la capitale de la province, résidence du vice roi, ville manufacturière, l'une des plus commerçantes de l'Empire, et le port où s'arment la plupart des jonques qu'on expédie pour le Japon, Manille, la Cochinchine, Batavia et autres contrées voisines, mais c'est sur-tout parce que les habitans des pays les plus lointains y portent leurs richesses, qu'on la regarde comme la première ville commerçante de l'Asie : et tant que le thé sera un objet de très-grande nécessité en Europe et en Amérique, tant que les Chinois continueront à avoir du goût pour nos manufactures, et auront besoin de productions étrangères, cette ville conservera son rang.

Nan-hiong-fou est une grande ville, très-marchande, et des plus fréquentées de l'Empire; elle est située au pied d'une montagne qui sépare la province de *Canton* de celle de *Kiang-si.*

Entre cette ville et celle de *Nan-quan*, qui est la première de la province de Kiang-si, on voit une grande montagne nommée Mei-sin, sur laquelle on a pratiqué un chemin d'un peu plus d'une lieue, bordé de précipices affreux. Du haut de la montagne la vue s'étend fort loin dans l'une et l'autre province; on y voit une espèce de temple bâti en l'honneur et à la mémoire du mandarin qui a fait faire ce chemin admirable, et le plus célèbre de la Chine, parce que c'est le passage de tout ce qui vient de l'Orient et du Midi, ce qui le rend si fréquenté presqu'en tout tems, que peut-être les rues des grandes villes ne le sont guère davantage.

Tchao-king-fou est la mieux bâtie et la plus belle de la province; le port est fort spacieux, au confluent de trois canaux, dont l'un conduit à Canton. Ce canal est si resserré entre des montagnes, que dans des tems de pluie il cause quelquefois le débordement de la rivière; vers l'Orient, sur ses bords, on voit une belle tour à neuf étages, et des deux côtés de la rivière on ne voit que de gros villages, si près les uns des autres, qu'ils semblent n'en faire qu'un.

Lien-tcheou-fou est une ville maritime qui a un port

fort commode pour les jonques et les barques, mais son ressort est peu étendu ; on y pêche des perles, et on y travaille à plusieurs jolis ouvrages d'écailles de tortue.

Macao. L'établissement portugais de Macao est situé à l'extrémité méridionale d'une grande île, qui n'est séparée que par des rivières de la côte sud du continent de la Chine. Cette extrémité méridionale de l'île, et le port qu'elle forme, ont été accordés par les Chinois au gouvernement portugais ; elle n'est liée avec le reste de l'île que par une langue de terre fort longue, sur laquelle on a bâti une muraille qui, de chaque côté, s'avance dans la mer, et dans le milieu de laquelle il y a un poste et un corps-de-garde pour des soldats chinois. Il est rarement permis aux portugais de passer la muraille servant de borne à leur territoire, dont la plus grande longueur, du nord-est au sud-ouest, n'est pas de trois milles, et sa largeur est de moins d'un mille. Ce petit coin de terre fut concédé aux Portugais dans le tems de leur puissance et de leurs grandes entreprises, et ils y firent long-tems un commerce considérable, non-seulement avec la Chine, qu'ils fréquentaient presque seuls, mais avec d'autres contrées de l'Asie orientale, et particulièrement avec le Japon, qui est à l'est, et le Tunquin, la Cochinchine et le royaume de Siam, qui sont au sud-ouest de la Chine.

Le commerce de Macao a tellement diminué, et les Portugais de cette île sont si paresseux et si indifférens sur de nouveaux moyens de fortune, qu'ils vivent en général dans l'indigence ; ceux même d'entr'eux qu'on appelle riches, n'ont d'autre revenu que le produit de leurs maisons, qu'ils louent aux étrangers. Plusieurs de ces Portugais sont si misérables, qu'ils ne rougissent point de faire un trafic de leurs femmes, et les récits scandaleux de cette infamie sont dans la bouche de tout le monde.

Les Portugais de Macao arment encore quelques navires, et envoyent des cargaisons dans les contrées voisines. D'autres, pour obtenir une légère rétribution, prêtent leurs noms aux agens des factoreries de Canton, lesquels résident une partie de l'année à Macao : ceux-ci, avec plus de capitaux, de crédit, de relations et de hardiesse, ont plus de succès, mais il faut qu'ils soient nommément asso-

ciés avec un Portugais pour pouvoir faire des expéditions de Macao. L'argent que dépensent, dans cette colonie, les factoreries de Canton, est aussi un avantage pour les habitans.

Le nombre des habitans de Macao s'élève à environ 12,000, dont beaucoup plus de la moitié sont chinois. La plus grande partie de cette petite péninsule se trouve au nord de la ville, et est entièrement cultivée par des Chinois; le sol, quoique léger et sablonneux, par les soins et l'industrie des cultivateurs, produit assez de légumes des espèces européennes et asiatiques pour la consommation de la colonie.

Tous les arts utiles sont exercés à Macao par des Chinois; le marché est fourni de grain et de viande, qu'on porte de la partie chinoise de l'île et quelquefois du continent.

Macao est un lieu sain; cependant il y fait si chaud l'été, que les matelots anglais disent proverbialement « que l'enfer n'est séparé de Macao que par une feuille de papier. »

Les Portugais ont à Macao une grande quantité d'officiers pour commander environ trois cents soldats, tous mulâtres ou nègres, sans doute la garnison était autrefois plus considérable pour pouvoir subvenir au service de la citadelle, des forts et des remparts qui défendirent la ville; on y voit encore plusieurs pièces de canon de bronze et de fer.

Les îles des Larrons, voisines de Macao, sont toujours remplies de pirates, par qui sont fréquemment enlevés les petits bâtimens chinois qui font le cabotage entre Macao et Canton. Une puissance européenne exterminerait facilement ces pirates; mais le gouvernement de la Chine ne veut ou ne sait pas les chasser de leurs repaires.

Un groupe de rochers situé un peu au-dessous d'une des plus hautes éminences de la ville, forme une grotte appelée grotte du *Camoëns* : c'est-là que la tradition dit que le poëte de ce nom a composé son fameux poëme de la Lusiade

Le collége de la Propagande entretient à Macao un agent nommé *procurator*, qui envoye, aux missionnaires répandus dans les provinces chinoises, l'argent qu'il reçoit pour eux, fait passer en Italie les néophytes chinois qui doivent y être élevés, et place dans différens diocèses les nou-

veaux prêtres qui arrivent en Chine. Il y avait aussi à Macao, du tems du voyage de Macartney, un préfet apostolique français, qu'entretenait autrefois les Missions étrangères de Paris, et qui alors restait privé de tout secours.

B. PROVINCES CENTRALES.

VII. Kian-si.

Cette province est située au nord-est de *Quan-ton*, et à l'est de celle de Hou-quang. Les montagnes qu'elle a au midi, et qui se réunissent à celles des provinces de Quant-on et de Fo-kien, sont presque inaccessibles, mais l'on découvre ensuite de belles vallées, et les campagnes y sont très-bien cultivées. Cependant elle se trouve si peuplée, que toute fertile qu'elle est, elle ne donne pas beaucoup plus de riz qu'il n'en faut pour la nourriture de ses habitans, aussi passent-ils pour être très-économes, et leur sordide avarice leur attire les railleries des Chinois des autres provinces. On compte dans cette province treize villes du premier ordre.

Le Kiang-si est arrosé de ruisseaux, de lacs et de rivières qui sont remplies de toutes sortes de poissons, sur-tout de saumons, de truites et d'esturgeons. Les montagnes qui l'entourent sont toutes couvertes de bois, ou célèbres par leurs minéraux, leurs simples et leurs herbes médicinales. Cette province est en général (1) remarquable par la fertilité de son terroir, qui abonde en toutes sortes de productions nécessaires à la vie : elle est très-riche en mines d'or, d'argent, de plomb, de fer et d'étain; on y fabrique de très-belles étoffes, et le vin de riz qu'on y fait passe pour délicieux au goût des Chinois : elle est sur-tout renommée par cette belle porcelaine qui se fait à *King-té-tching*, et par le riz qu'elle produit, qui est estimé dans tout l'Empire. Aussi est-ce dans le Kian-si qu'on en charge beaucoup de barques impériales.

Nan-tchang-fou, capitale de cette province, est une des

---

(1) De Kant-cheou à Nan-gan le pays est désert. *Duhalde*, Descript. de la Chine, tome I, p. 151.

plus riches villes qui soient situées au bord des belles rivières de l'intérieur; elle fut autrefois ruinée par les Tartares; ils y mirent le feu après l'avoir pillée, et il n'en restait que les murailles; elle a été rebâtie depuis. Le long du port la rivière est assez profonde. Ce qui la rend très-marchande, ce sont les canaux par lesquels on peut y aborder de tous côtés: elle n'est pas éloignée du grand lac Poyang, c'est à l'extrémité de ce lac que passe la rivière qui vient de la partie méridionale de la province, après en avoir ramassé toutes les eaux.

La porcelaine qui se fait aux environs de cette ville, est la marchandise sur laquelle roule tout son commerce, surtout dans l'immense bourg de *King-té-tching* (1), et qui y attire un grand nombre de marchands de toutes les provinces; car l'espèce de porcelaine qui se fait à *Canton*, dans la province de *Fo-tkien*, et en quelques autres endroits, n'est pas même tant estimée en Chine que l'est la fayance en Europe; les étrangers ne peuvent s'y méprendre, elle est d'un blanc de neige qui n'a nul éclat, et n'est point mélangé de couleurs.

Hoang-sin-fou, est située au milieu des montagnes, qui sont, pour la plupart, fort élevées, et d'une grande étendue; il ne faut pas croire pour cela que le pays en soit plus désert et moins habité. Grand nombre de ces montagnes sont partagées en terres labourées, qui ne le cèdent en rien aux plaines les plus fertiles, et l'on y trouve quantité de bourgs et de villages. Il y a des montagnes qui portent de grandes forêts, et d'autres qui produisent un beau crystal; on y fait de fort bon papier et les meilleures chandelles qui se trouvent dans l'Empire.

Nang-ngan-fou, la plus méridionale de la province, elle est grande, fort belle, fort peuplée, très-marchande et très-fréquentée; c'est là que doivent aborder toutes les marchandises qu'on transporte de la province de Quan-ton, ou qui en viennent; ses fauxbourgs sont plus grands que la ville. On remarque à deux lieues de la ville, sur la route de Nan-ngan à Nan-hiang, qui est la première ville de la province de Quan-ton, en y entrant, une montagne fort escarpée, que

(1) On a dit ce bourg peuplé d'*un million* d'habitans.

l'on a rendu praticable en la taillant en forme d'escalier. Le sommet, qui est un roc de 40 pieds de profondeur, a été coupé pour continuer la route. Quoique ces montagnes soient incultes, les intervalles qui se trouvent entre deux sont cultivées et couvertes de riz.

VIII. HOU-QUAN.

Cette grande province est placée au centre de l'Empire, et est traversée par le Kiang. La plus grande partie de la province est un pays plat, coupé de lacs et arrosé de rivières. On y pêche une infinité d'excellens poissons, et l'on prend sur les lacs beaucoup d'oiseaux sauvages. Les campagnes y nourrissent des bestiaux sans nombre ; la terre y produit toutes sortes de grains et de fruits, sur-tout des oranges et des citrons de toutes les espèces. Enfin, elle est si abondante en toutes sortes de choses, et sur-tout en blé, qu'on l'appelle communément le grenier de l'Empire. Il y a des mines de fer, d'étain et d'autres métaux, et l'on trouve de l'or dans le sable des rivières et des torrens qui descendent des montagnes.

Vou-tchang fou, capitale de cette province, est comme le centre de tout l'Empire, et le lieu d'où l'on peut plus aisément se répandre dans les autres provinces. On peut comparer l'enceinte de cette capitale à celle de Paris. Enfin, de cette ville, jointe à celle de Hang-yang, qui n'en est séparée que par la largeur du fleuve Yang-tse-kiang, et de la petite rivière de Han, il se forme le lieu le plus peuplé et le plus fréquenté de la Chine (1). Les montagnes fournissent le plus beau crystal, on y fait des récoltes abondandes d'excellent thé, et le débit du papier de bambou qui s'y fabrique est prodigieux.

Hang-yang-fou qui, par sa proximité de la capitale, dont elle n'est séparée que par le Kiang et par la rivière de Han qui lui donne son nom, semblerait être un faubourg de Vou-tchang-fou, est une ville très-considérable et très-commerçante : elle a dans ses murs, et au-dehors, plu-

---

(1) Est-il plus peuplé que Pe-kin ? Combien de *millions* d'ames se plait-on d'y compter ? c'est ce que l'on ne nous a pas appris. (Voyez *Duhalde*, tome I, p. 184.

sieurs lacs qui sont remplis de poissons et couverts d'oiseaux de rivières. Les avantages de sa situation pour le commerce rendent ses habitans extrêmement riches.

Siang-yang-fou. Cette ville est située sur les bords de la même rivière de *Han*, et a les mêmes avantages que la précédente, tant pour le commerce que pour les commodités de la vie.

Kin-tcheou-fou, ville considérable, assez belle; divers lacs qui l'environnent ne contribuent pas peu à rendre son terroir fertile et agréable. Il s'y fait d'ailleurs un grand commerce: elle est aussi bien bâtie que les premières villes chinoises, et divisée par une simple muraille en deux parties, dont l'une est occupée par les Chinois, et l'autre par les Tartares qui composent sa garnison. La situation de cette ville la rend tellement importante, que l'on dit communément que, quand on s'est emparé de Kin-tcheou, on tient la clef de la Chine.

Tchang-te-fou, c'est une ville considérable, bâtie sur les bords de la rivière Yuen-kiang, et à très peu de distance du grand lac *Ton-ting*, où elle va jetter ses eaux. Son territoire n'est pas fort étendu, mais il est le plus fertile de la province; tout y croît en abondance. Sa rivière, qui est par-tout navigable, y rend le commerce très-florissant.

IX. HO-NAN.

La douceur du climat et la fertilité des terres font regarder cette province comme une contrée délicieuse, aussi les Chinois l'appellent-ils le jardin de l'Empire. Les Chinois prétendent que c'est dans cette province que *Fo-Hi*, le premier fondateur de leur monarchie, avait établi sa cour. Il est au moins certain que les anciens empereurs, attirés par la beauté et la fertilité du pays, y ont aussi fixé leur séjour. En effet, l'air y est tempéré et fort sain. Les productions en tout genre y sont on ne peut plus abondantes; froment, riz, pâturages, fruits délicieux de toute espèce et nombreux bestiaux; voilà les seuls tableaux que présente ce riche pays, qui est presque tout campagne, excepté vers l'occident, où il se trouve des montagnes couvertes de forêts.

Cai-song-fou est une grande ville, riche et peuplée, située sur le fleuve Honan, mais dans un lieu fort bas, en sorte que les eaux du fleuve sont plus hautes que la ville. Cette

situation, malgré les digues construites pour parer aux inondations, a été cause de la ruine de cette ville; en 1642 elle fut presqu'entièrement submergée. L'empereur ayant ordonné de percer une digue pour faire périr un prince Chinois qui s'était révolté contre lui, il y eut 300,000 Chinois noyés dans cette occasion. On l'a rétabli depuis ce malheur; mais elle est loin de tenir un rang distingué parmi les premières villes de la Chine.

Ho-nan-fou, cette ville, qui porte le nom de la province, est placée au milieu des montagnes, et entre trois rivières. Les Chinois croyaient bonnement autrefois qu'elle était le centre de la terre, parce qu'elle était alors au milieu de leur Empire. Malgré les montagnes dont elle est environnée, son terroir est abondant et fertile.

Ting-fong-hien, ville célèbre par la tour qu'y éleva le fameux *Tchou-kong*, où il avait coutume d'observer les astres. On y voit encore un instrument dont il se servait pour prendre l'ombre du midi, afin de connoître l'élévation du pôle. Il vivait près de 1000 ans avant J.-C.; et les Chinois prétendent qu'il a été l'inventeur de la boussole.

Nan-yang-fou, cette ville n'est ni grande, ni riche, ni remarquable que par la fertilité surprenante du pays qui l'environne. Les vivres y sont si abondans, qu'on les a au plus vil prix, et que des armées nombreuses, dit-on, y ont demeuré un tems considérable, sans nuire à la subsistance des habitans.

C. PROVINCES DE NORD-OUEST.

X. Schan-si.

Cette province, l'une des plus petites de la Chine, est bornée à l'est par le Pé-tché-li; la grande muraille la sépare au nord du côté de la Tartarie.

L'histoire rapporte que c'est dans cette province que les premiers habitans de la Chine ont fixé leur séjour. Le climat en est sain et agréable : le pays, quoique montagneux, est néanmoins assez fertile en millet, en blé, et sur-tout en raisins, dont il ne tiendrait qu'aux Chinois de faire du vin s'ils voulaient, mais ils préfèrent de les sécher pour les vendre, car ils en font un grand débit dans tout l'empire.

On y trouve encore du musc en abondance, ainsi que du porphyre, du marbre et du jaspe de diverses couleurs; et une pierre bleue dont on se sert pour colorer les porcelaines. On y voit de tous côtés des mines de fer très-abondantes, des lacs salés dont on tire du sel et des eaux minérales.

Tai-yuen-fou, capitale. C'était autrefois une très-belle ville remplie de palais, qui était habités par les princes du sang de la famille impériale *Tai-ming-tchao*; Mais tous ces grands édifices ont dépéri peu-à-peu sans qu'on ait pensé à les rebâtir, quoique le lieu soit sain et agréable. Outre différentes étoffes qui se font en cette ville, comme ailleurs, on y fait en particulier des tapis façon de Turquie de toute grandeur. Il s'y fait aussi un grand commerce des ouvrages en fer qu'on y travaille.

Cette ville, qui est ancienne et fort peuplée, a environ trois lieues de circuit, et est environnée de fortes murailles. On voit sur les montagnes voisines de forts beaux sépulchres, qui sont tous de marbres ou de pierres de taille; on y voit aussi des arcs de triomphe, des statues de héros, des lions, des chevaux et d'autres animaux. Tout cela est environné d'une espèce de forêt d'anciens ciprès plantés en échiquier.

Pin-yaug fou; seconde ville de la province, ne le cède point à sa capitale. Ses campagnes sont très-fertiles, excepté dans le voisinage de quelques montagnes qui sont incultes et vraiment affreuses.

XI. Schen-si.

Le *Schen-si* est la plus grande province de la Chine. Elle confine à la Mongolie au nord, aux Kalmouks de Hoho-Nor, à l'ouest, et aux Sifans au sud-ouest. L'air y est tempéré. Les empereurs y ont fait leur résidence pendant plusieurs siècles. Les habitans de cette province étant plus robustes, plus braves, et même d'une plus belle taille que les autres Chinois, leur milice a toujours été redoutable.

Cette province fournit quantité de plantes médicinales. Les montagnes nourrissent beaucoup de bétail, et sur-tout des mulets; et les plaines produisent des fruits excellens de toute espèce. Les récoltes de riz y sont peu abondantes; mais le froment et le millet y croissent si promptement, que,

pendant l'hiver les laboureurs font brouter l'herbe par les brebis, afin de la faire repousser au printems avec une nouvelle force. Aux environs de Lin-tao-fou, sur la fontaine des Silans, on trouve des bœufs sauvages, et, à ce qu'on dit, une espèce de tigres (1).

Si-ngan-fou, capitale de cette province, est, après Pekin, une des plus belles et des plus grandes villes qui soient en Chine. Elle est située dans une grande plaine sur la rivière de Guei, et ses murs forment un carré régulier. Ils ont quatre lieues de tour, sont très-hauts et forts larges, et flanqués de tours de distance en distance. Quelques-unes des portes de cette ville sont magnifiques, et d'une hauteur extraordinaire. On y voit encore un vieux palais où demeuraient les anciens rois de la province. Les principales forces tartares destinées à la défense du nord de la Chine sont en garnison dans cette ville, sous un général de leur nation; et occupent avec lui un quartier séparé, où ils sont comme dans une forteresse.

On trouva, en 1685, près de cette ville, en creusant les fondemens d'une maison, une table de marbre avec une *inscription* en caractères chinois, avec des mots syriaques, et une croix gravée au haut de cette table. Plusieurs savans se sont appliqués à chercher l'intelligence des mots et des figures gravés sur ce monument. L'écriture contient 62 signes en caractères chinois, distingués en 29 colonnes. Elles renferment un discours sur les principaux articles de foi. Il est fait aussi mention de plusieurs points de la discipline ecclésiastique, de la messe, etc. On y trouve les noms des empereurs ou rois qui favorisèrent la prédication du christianisme, qui fut faite, l'an 366 de J. C., par des missionnaires nestoriens, venus de Perse et de Syrie. La date chinoise de l'érection de cette pierre répond à l'an 782.

Han-tchong-fou. Cette ville est située sur la rivière de *Han*, Elle est grande et peuplée; les hautes montagnes et les forêts qui l'environnent la rendent très-forte, et lui servent de rempart. Les vallées en sont agréables, et fournissent abondamment à tous les besoins de la vie.

---

(1) *Duhalde*, tome I, page 212.

Le chemin qu'on fit autrefois au travers de ses montagnes jusqu'à la capitale, a quelque chose de surprenant : plus de cent mille hommes furent employés à un travail si extraordinaire, et il fut exécuté avec une promptitude incroyable. Ils égalèrent et applanirent les montagnes; ils firent des ponts d'une montagne à l'autre, soutenus par des piliers quand les vallees étaient trop larges. Ces ponts, qui font une partie du chemin, sont en quelques endroits si hauts, qu'on ne voit qu'avec horreur le fond du précipice. Quatre cavaliers peuvent y passer de front. Il y a des gardes-fous des deux côtés de chaque pont pour la sûreté des voyageurs, et des hôtelleries de distance en distance.

L'extrémité de la province de *Schen-si*, qui s'avance comme une presqu'île au nord-ouest, entre les pays des Mongoux et celui des Kalmouks de Hoho-Nor, s'appelle le district (en chinois *fou*) de *Kantcheou* ou *Kansou*. Les missionnaires en parlent à peine, tandis que Staunton en veut faire une province. Les frontières à l'ouest et au sud ne semblent pas être fixes.

D. PROVINCES DU SUD-OUEST.

XII. SÉ-TCHUEN.

Cette province ne le cède guère à la plupart des autres de l'Empire, ni par sa grandeur, ni par la richesse de ses productions : elle avait été désolée autrefois par les guerres des Tartares, mais elle s'est bien remise depuis. Le grand fleuve *Yang-ste-kiang* la traverse, et répand par-tout la fertilité dans ses campagnes.

Cette province produit quantité de soie, du vin, du blé et des fruits en abondance; on y trouve des mines de fer, d'étain, de plomb et de mercure. Elle est renommée par son ambre, ses cannes à sucre, ses excellentes pierres d'aimant et ses pierres d'azur, qui sont d'un très-beau bleu. On y voit quantité d'orangers et des citronniers, et des chevaux très-recherchés, parce qu'ils sont petits, fort jolis et très-vifs.

Tching-tou-fou, capitale de la province, était autrefois une des plus belles villes de l'Empire; mais ayant été ruinée en 1646, aussi bien que toute la province, durant les guerres

guerres civiles, elle a beaucoup perdu de son ancienne splendeur : elle ne laisse pas néanmoins d'être très-peuplée et très-marchande. Sa position est charmante; elle est située dans une île que forment plusieurs rivières, et son district est fort étendu. On y voit un petit oiseau d'une beauté surprenante; il a le bec rouge et le plumage agréablement varié de différentes couleurs. Il ne vit pas plus long-tems que la fleur dont il tire, dit-on, son origine, et le nom qu'il porte, de *Thung-hoptung*; on diroit, en le voyant, que c'est une fleur animée.

Tchou-king-fou est une des plus belles villes et des plus marchandes de la province. Elle est au confluent des deux grandes rivières qui, jointes ensemble, facilitent son commerce avec toute la province. L'une se nomme *Hin-cha-kiang* ou sable d'or; en venant de la province d'*Yun-nan* elle ramasse toutes les eaux des montagnes qui bornent le pays des Sifans. L'autre, qui vient encore de plus loin hors de la Chine, est proprement le *La-kiang*; quoiqu'appele de divers noms, suivant les lieux où il passe.

Tchon-king-fou est bâtie sur une montagne, où les maisons paraissent s'élever peu-à-peu en forme d'amphitéâtre; tout le pays qui en dépend est d'une vaste étendue, et est mêlé de plaines et de montagnes; on y fait de fort jolis coffres de cannes entrelacées, qu'on peint de diverses couleurs.

Long-ngan-fou, par sa position sur les frontières de la Tartarie, a toujours passé pour une des plus importantes de la province, dont elle est comme la clef; elle commande à plusieurs forts, plus nécessaires autrefois qu'aujourd'hui, à défendre cette province de l'invasion des Tartares.

XIII. Koei-tcheou.

Cette province, peu grande et encore moins peuplée, est située entre les provinces de *Hou-quan*, de *Se-tchuen*, de *Yu-nan*, et de *Quang-si*, elle est remplie de montagnes inaccessibles, qui ont long-tems servi de repaires à des peuplades independantes connues sous le nom de *Seng-miaosse*. Les empereurs ont tenté à différentes fois de peupler cette province, et pour cet effet ils y ont envoyé souvent des colonies de chinois; quelquefois même des gouverneurs avec toute leur famille; mais il paraît que ces moyens jusqu'ici

ont été insuffisans. Les tributs de la province ne peuvent suffire à l'entretien et à la subsistance des nombreuses garnisons qui y sont établies : la cour est obligée d'y suppléer au dépens du trésor impérial.

Il y a dans les montagnes des mines d'or, d'argent, d'étain, de cuivre et de mercure. C'est en partie de cette province qu'on tire le cuivre, dont on fait la petite monnaie qui se frappe dans tout l'empire. Elle produit aussi les meilleurs chevaux de toute la Chine, et un nombre prodigieux de poules sauvages et autres oiseaux d'un goût excellent. La soie y manque, mais on y supplée par la fabrication d'étoffes d'une certaine herbe qui ressemble assez au chanvre, et qui est très propre à faire des habits d'été.

Koëi-yang-fou, capitale de cette province, est une des petites villes de la Chine, car elle a à peine une lieue de circuit. Ses maisons sont en partie de terre et en partie de briques, de même que celles des tribunaux. La rivière sur laquelle elle est située ne porte point bateau, aussi s'y fait-il peu de commerce. Son territoire est moins montagneux que le reste de la province; il est aussi plus habité.

Se-tchou-fou, bâtie à l'extrémité de la province, du côté de celle de Hou-quang, n'a dans sa jurisdiction que quelques forts. Le pays est plein de montagnes, dans lesquelles on trouve du vif-argent, du cinabre et divers autres minéraux. Ses habitans, quoique les moins grossiers de la province, vivent dans une profonde ignorance des sciences chinoises. Ils vont pieds nus, et marchent sur les rochers avec une vitesse surprenante.

Tong-gin-fou, ville frontière du côté de la province de Hou-quang, a un ressort peu étendu. On y amasse beaucoup d'or, et l'on y trouve des mines de cuivre.

Ngan-chan-fou et tout le pays qui dépend de cette ville est rempli de montagnes, ainsi que le reste de la province. On voit fort peu de villes, mais des forts bâtis de distance en distance, garnis de soldats, pour tenir en respect les hordes barbares qui se sont maintenues dans l'indépendance.

XIV. Quan-si.

Cette province est située entre les provinces de *Canton*,

de *Hou-quan*, de *Koei-tcheou*, de *Yun-nan* et le royaume de Tunquin. Elle produit du riz en si grande abondance, qu'elle en fournit pendant six mois de l'année à la province de Canton, qui, sans ce secours, n'aurait pas de quoi faire subsister le plus grand nombre de ses habitans. Quoique arrosée de plusieurs grosses rivières, elle n'est bien cultivée que dans les plaines du midi, où l'air est plus doux; par-tout ailleurs, sur-tout vers le nord, elle ne presente qu'un terroir inculte rempli de montagnes couvertes d'épaisses forêts.

Il y a dans cette province des mines de toutes sortes de métaux, et sur-tout d'or et d'argent, mais dont la politique du gouvernement a toujours interdit l'ouverture aux particuliers, il y croît aussi de la canelle qui a une odeur plus forte et plus suave que celle de Ceylan.

Quei-ling-fou, capitale, est située sur l'Eta. La ville, par une singularité remarquable, est bâtie sur le modèle de nos anciennes fortifications; mais elle est beaucoup inférieure à la plupart des autres capitales.

Son nom *Quei-ling* signifie forêt de fleurs de *Quei*, parce que cette fleur, de couleur jaune, et d'une odeur fort agréable, quoique assez commune dans toute la Chine, se trouve en plus grande quantité dans cette province, et sur-tout dans le territoire de cette ville. C'est dans ce pays qu'on trouve les meilleures pierres que les lettrés employent à faire leur encre : aussi y fait-on la plus belle encre de la Chine.

Sin-tcheou-fou est située au confluent de deux rivières, dans un pays assez agréable, si on le compare au reste de la province; les forêts et les montagnes qui l'environnent rendent sa situation charmante, sur-tout à l'égard de ceux qui sortent du milieu de ces montagnes escarpées, qui n'offrent à la vue que des objets tristes et affreux; le district de cette ville est peu étendu.

Tai-ping-fou est située dans le coude que forme une assez grosse rivière qui l'enferme de trois côtés, le quatrième est fortifié par une muraille qu'on a conduite d'un bras de cette rivière à l'autre.

Le pays qui en dépend est le meilleur de toute la province; le terroir en est fertile, peuplé et bien cultivé; les

peuples qui l'habitent passent pour barbares dans l'esprit des Chinois, parce qu'ils ont peu de politesse, et qu'il y a dans leurs mœurs une certaine rudesse bien éloignée de la douceur et des manières gracieuses des Chinois.

XV. Yun-nan.

Cette province, une des plus riches de l'Empire, a pour bornes, d'un côté, les provinces de *Se-tchuen*, de *Koei-tcheou* et de *Quang-si;* et de l'autre, les terres du Thibet, des peuples sauvages peu connus, et les royaumes d'*Ava*, de *Pégu*, de *Laos* et de *Tunquin*. Elle est toute coupée de rivières, et renferme plusieurs lacs qui la rendent très-fertile : on y jouit par-tout d'un air fort tempéré. Les montagnes y ont des mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, de pierreries et sur-tout de rubis ; on y voit de ce marbre peint naturellement de diverses couleurs, qui représente des montagnes, des fleurs, des arbres ou autres objets, et dont on fait des tables et divers ornemens. On y trouve des chevaux, petits à la vérité, mais vigoureux, et des cerfs qui ne sont pas plus gros que nos chiens ordinaires ; les habitans, quoique forts et robustes, sont doux et affables, et ont beaucoup d'aptitude pour les sciences. La nation qui dominait autrefois dans cette province se nommait *Lo lo;* elle était gouvernée par divers souverains. Après de longues guerres entreprises pour la soumettre, les Chinois prirent le parti de conférer aux seigneurs *Lo-los* tous les honneurs des mandarins de la Chine, avec le droit de succession pour leurs descendans, à condition qu'ils reconnaîtraient l'autorité du gouverneur chinois de la province, qu'ils recevraient de l'Empereur l'investiture de leurs terres, et qu'ils ne feraient aucun acte sans son consentement.

Les Lo-los ne le cèdent pas, du côté de la taille, aux Chinois, et sont plus endurcis à la fatigue ; ils ont un langage différent, et leur écriture, comme leur religion, ressemble à celle des bonzes du Pégu et d'Ava ; aussi ces bonzes ont-ils bâti, au nord de l'Yun-nan, de vastes temples qui sont différens de ceux des Chinois. Les seigneurs Lo-los s'attribuent une autorité absolue sur leurs sujets, qui leur sont très-soumis.

Yun-nan-fou, capitale, ville très-belle et assez commerçante, est bâtie sur le bord d'un lac large et assez profond. Un prince chinois y tenait autrefois sa cour, mais lassé du joug du prince tartare qui s'était rendu maître de la Chine, il se révolta contre lui en l'année 1679, et peu après étant mort de vieillesse, ses troupes se dissipèrent, et sa famille ruinée perdit pour jamais l'espoir de remonter sur le trône.

Le commerce des métaux y est plus grand que dans aucune autre province. Il s'y fait aussi un grand commerce d'une espèce d'étoffe particulière, qu'on nomme *Tong-hai-touan-tse*, c'est-à-dire, satin de la mer orientale; on y fabrique les meilleurs tapis de la Chine.

Tching-kiang-fou, bâtie sur les bords d'un grand lac qui la borne d'un côté, et dans une plaine environnée de montagnes, à une certaine distance, offre une situation telle qu'il serait difficile d'en trouver de plus pittoresque et de plus agréable. On pêche dans le lac d'excellens poissons et en abondance; les habitans du pays travaillent à des tapis de coton assez estimés.

Von-ting-fou, sur les confins de la province de Se-tchuen, est dans un pays gras et fertile, arrosé de ruisseaux et de rivières qui y répandent l'abondance. Il y a une forte garnison pour défendre la contrée des incursions des montagnards du voisinage; il y a, dans les environs de cette ville, des montagnes si roides et si escarpées, et dont le passage est si étroit, qu'un homme seul peut à peine y grimper : aussi, en tems de guerre, les habitans s'y retirent-ils comme dans un asyle inaccessible.

ISLES VOISINES DE LA CHINE.

HAY-NAN. — Cette île est sur la côte orientale de la Chine, au nord du canal que forme le banc Paracel avec la côte orientale de la Cochinchine, et à l'ouest de la mer de la Chine; son nom signifie *mer de Sud*. Elle appartient à la province de Quan-Ton, dont elle n'est éloignée que de huit lieues.

La plus grande étendue de l'île de Hay-nan, d'orient en occident, est d'environ 60 à 70 lieues; celle du nord au midi de 40 à 50. Ainsi cette île a environ 160 lieues de

circuit. La partie du nord est un pays plat et uni, et celle du midi est remplie de hautes montagnes.

L'air y est mal sain, et l'eau pernicieuse, si l'on n'a la précaution de la faire bouillir pour la boire. Cependant la grande quantité de rivières, et les pluies fréquentes dans certaines saisons, rendent les campagnes assez fertiles, sur-tout en riz, au point que les récoltes suffisent pour la subsistance des habitans, quoique cette île soit très peuplée. Ils en recueillent souvent deux moissons par an.

Sa capitale, *Kiun-tchcou-fou*, est située sur un promontoire, et les vaisseaux viennent mouiller jusques sous ses murs. Les villes soumises à sa jurisdiction sont presque toutes bâties sur les côtes.

Les habitans, en général, sont très-laids, d'une taille fort petite, et d'une couleur rougeâtre; les hommes et les femmes portent leurs cheveux passés dans un anneau sur le front, et par-dessus un petit chapeau de paille, attaché par deux cordons noués sous le menton. Leur vêtement consiste dans un morceau de toile de coton noir ou de bleu foncé, qui les couvre depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Les femmes sont vêtues d'une espèce de chemisette de la même étoffe, et se distinguent encore par des raies bleues qu'elles se font avec de l'indigo, depuis les yeux jusqu'au bas du visage. Les uns et les autres portent des boucles d'oreilles d'or et d'argent, faites en forme de poires, et très-bien travaillées.

Leurs armes sont l'arc et la flèche, dont ils ne se servent pas avec beaucoup d'adresse, et une espèce de coutelas qu'ils portent dans un petit panier attaché derrière eux à la ceinture. C'est le seul instrument dont ils se servent à faire leurs ouvrages de charpente, et à couper les bois et les broussailles, lorsqu'ils traversent les forêts.

Outre les mines d'or qui sont au centre de l'île, il y en a plusieurs de bois colorés dans la partie du nord; on les porte à Kan-ton pour peindre la porcelaine. Les meilleurs bois, soit d'odeur, soit pour la sculpture, se tirent des montagnes de Hai-nan. Le plus précieux de ces bois, après le bois d'aigle, est celui que les Européens nomment bois de rose ou de violette. Il y a aussi un bois jaune qui est d'une beauté remarquable, et qui passe pour incorruptible. On en

fait des colonnes qui sont d'un prix immense, sur-tout lorsqu'elles sont d'une certaine grosseur.

Cette île, outre tous les fruits qui se trouvent à la Chine, produit encore beaucoup de sucre, de tabac et de coton. L'indigo y est fort commun, et on y récolte beaucoup de noix d'arecquier. En outre, elle abonde en gibier de toute espèce, et en poissons que l'on pêche sur les côtes, qu'ils font sécher et saler pour les transporter au loin. Aussi voit-on venir tous les ans de Can-ton vingt ou trente vaisseaux pour le commerce des marchandises, de sorte que *Hay-nan* doit être comptée entre les principales îles commerçantes de l'Asie.

Parmi les animaux que l'île produit, on y voit une espèce curieuse de grands singes noirs, dont la phisionomie approche assez de la figure humaine; mais ils y sont en trés-petit nombre : il y en a de gris qui sont fort laids et fort communs. On y voit aussi quantité d'oiseaux curieux par l'éclat et la beauté de leur plumage.

Il semble que les reptiles n'y sont pas dangereux, si l'on en juge par la confiance avec laquelle ces insulaires marchent, jour et nuit, dans les plaines et au milieu des bois les plus épais, sans armes et presque toujours nus pieds. Il y a cependant des serpens et des couleuvres d'une prodigieuse grandeur, mais on prétend qu'ils sont fort timides, et qu'ils s'éloignent au moindre cri comme au plus simple mouvement.

L'île de *Chang-tchuen-chan* ou de *Samian*, sur la côte orientale de Quang-tong, est célèbre par le tombeau de St.-François Xavier, que l'on y voit encore. Il est placé sur une colline au pied d'une montagne. Cette île est d'ailleurs fort petite et presque déserte; il y a tout au plus trois ou quatre villages habités par de pauvres pêcheurs.

TAI-OUAN ou *Formose*.— Cette île, si long-tems inconnue, même au Chinois, dont elle n'est pourtant pas fort éloignée, est située précisément sous le tropique du cancer, et vis-à-vis la province de Fo-tkien. Ce n'est que sous le règne de l'empereur *Cang-hi* qu'ils ont commencé à y pénétrer : elle leur appartient maintenant depuis qu'ils en ont chassé les Hollandais en 1661 ; ceux-ci s'en étaient emparés sur les Portugais. Elle est divisée par un chaîne de montagnes en

deux parties ; l'une orientale et l'autre occidentale. La première est habitée par les Chinois depuis l'expulsion des Hollandais, l'autre partie est restée aux naturels du pays.

La partie de l'île Formose que possède les Chinois mérite certainement le nom qu'on lui a donné ; c'est un fort beau pays, l'air y est pur et toujours serein ; le terroir est fertile en toutes sortes de grains, et arrosé d'une infinité de ruisseaux qui descendent des montagnes qui la sépare de la partie occidentale.

On voit quantité de bœufs qui servent de monture ordinaire, faute de chevaux, de mulets et d'ânes. On les dresse de bonne heure, et ils vont le pas aussi bien et aussi vîte que les meilleurs chevaux. A l'exception des cerfs et des singes qu'on y voit par troupeaux, les bêtes fauves y sont très-rares. Il y a également fort peu d'oiseaux, dont les plus communs sont les faisans ; mais les chasseurs ne leur permettent guère de peupler. Si les eaux des rivières étaient aussi bonnes à boire qu'elles sont propres à fertiliser les terres, il n'y aurait plus rien à desirer dans cette île, qui, d'ailleurs, produit tout ce qui est nécessaire et agréable à la vie. En 1721 les anciens habitans, sollicités par les Hollandais, entreprirent de secouer le joug des Chinois, mais ceux-ci les obligèrent bientôt à rentrer dans leur devoir.

Cette île a un gouverneur chinois avec 10,000 hommes de garnison ; mais il est immédiatement soumis au vice-roi de la province de Fo-tkien, dont *Tai-ouan* ou Formose fait partie.

Tai-ouan, ville fort peuplée et fort riche, avec un port, est la capitale de cette île. Le commerce qui s'y fait est si florissant, qu'il y a peu de villes de la Chine qui la surpassent en richesse, par rapport au nombre des habitans. Les rues de cette ville sont presque toutes tirées au cordeau, et toutes couvertes, pendant sept à huit mois de l'année, pour se défendre des ardeurs du soleil. Elles n'ont ordinairement que 30 à 40 pieds de large ; mais elles sont longues de près d'une lieue en certains endroits. Elles sont presque toutes bordées de magasins et de superbes boutiques ornées de soieries, de porcelaines, de vernis et d'autres marchandises, rangées avec un art admirable, en quoi les Chinois excellent. Ces rues paraissent des galeries charmantes, et il y aurait plaisir

à s'y promener si la foule des passans était moins grande, et si elles étaient mieux pavées. Cette ville est défendue par une bonne forteresse, à laquelle les Hollandais, qui l'ont bâtie, avaient donné le nom de *fort de Zélande*.

Les peuples de Formose, qui sont soumis aux Chinois, sont partagés en bourgades ou habitations qu'on appelle *Che*. Celles du nord sont assez peuplées, et les maisons, à peu de chose près, sont comme celles des Chinois. Celles du midi ne sont qu'un amas de cabannes de terre.

La peuplade sauvage qui occupe la partie orientale et montagneuse de l'île, ne reconnaît aucun gouvernement régulier. Ils n'ont dans leurs huttes ni chaises, ni bancs, ni tables, ni lits, ni aucun meuble. Au milieu est une espèce de fourneau élevé de terre de deux pieds et davantage, sur lequel ils font leur cuisine. Ils se nourrissent d'ordinaire de menus grains et de gibier qu'ils prennent à la course; car ils sont d'une agilité et d'une vîtesse surprenante. Ils mettent simplement leurs mets sur un ais de bois ou sur une natte, et ils se servent de leurs doigts pour manger, à-peu-près comme les singes. Pour lit ils se contentent de feuilles fraîches d'un certain arbre fort commun dans le pays. Ils n'ont, pour tout habit, qu'une simple toile dont ils se couvrent depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Dans cet état de nudité, on ne les croirait pas susceptibles des soins les plus étudiés à étaler aux yeux le luxe barbare de leur propre peau chargée de gravures au vif, qui représentent plusieurs figures grotesques, d'arbres, d'animaux, de fleurs, etc., ils s'imposent les douleurs et les tortures afin de pouvoir porter ces marques de magnificence; c'est un privilége qui ne s'accorde qu'à ceux qui, au jugement des plus notables de la bourgade, ont surpassé les autres à la course ou à la chasse. Néanmoins tous peuvent se noircir les dents, porter des bracelets, des colliers et des pendans d'oreilles.

Dans la partie du nord, comme le climat y est un peu moins chaud, ils se couvrent de la peau des cerfs qu'ils ont tués à la chasse; ils s'en font une espèce d'habit sans manche, qui ressemble à-peu-près au dalmatique. Leur bonnet est en forme de cylindre, composé de feuilles de bananiers.

On ne voit parmi eux ni fourberie, ni vols, ni querelles,

ni procès ; ils sont naturellement amis de l'équité, et s'entr'aiment les uns les autres.

Ils n'adorent aucune idole, ils ont même en horreur tout ce qui y a quelque rapport ; ils ne font aucun acte de religion, et ne récitent aucune prière.

Hyamen ou *Auconi*, port célèbre, appartient aussi à la province de Fo-tkien, et tire son nom de l'île où il est situé. A proprement parler ce n'est qu'une rade, mais qui forme un des meilleurs ports du monde. Il est resserré d'un côté par le continent, et de l'autre par des îles fort hautes qui le mettent à couvert de toutes sortes de vents. Sa grandeur le rend capable de recevoir plusieurs milliers de vaisseaux, qui peuvent mouiller sans danger fort près du rivage. Aussi l'on y voit toujours un grand nombre de sommes chinoises qui vont faire le commerce dans les pays étrangers. Les vaisseaux d'Europe le fréquentaient beaucoup il y a 50 ans ; mais aujourd'hui ils s'y arrêtent rarement, tout le commerce se porte à Can-ton. L'empereur y entretient 6 ou 7000 hommes de garnison, que commande un général chinois.

Les îles de *Pong-hou* forment un petit archipel entre le port d'*Hyamen* et l'île de Formose, qui n'est habité que par la garnison chinoise. Il y a cependant un mandarin qui y fait sa résidence, pour veiller sur les vaisseaux marchands qui vont ou qui viennent de la Chine à Formose, et de Formose à la Chine. C'est un passage continuel de vaisseaux, et un revenu considérable pour l'Etat.

Du reste, ces îles ne sont proprement que des sables ou des rochers ; il faut y porter, soit de Hyamen ou de Formose, tout ce qui est nécessaire à la vie, même jusqu'au bois de chauffage. On n'y voit ni buissons, ni broussailles. Quant au port, il est bon et sûr.

Nous parlerons plus loin des îles *Lekeyo*.

ETAT POLITIQUE DE LA CHINE.

Constitution et Gouvernement. Le grand *Montesquieu* a tracé, mieux que tous les feseurs de géographie, l'esprit du gouvernement chinois ; « on y a voulu faire régner en-
» semble les lois et le despotisme ; mais ce dernier, comme

» le plus actif, a pris le dessus ». Le plan originaire du gouvernement chinois était *patriarchal*, dans la signification la plus stricte de ce mot. Le respect et l'obeissance envers le chef de chaque famille étaient recommandés très-rigoureusement, mais en même-tems l'Empereur était le père commun. Ses mandarins (1) ou officiers de neuf diverses classes, étaient regardés comme ses substituts, et les divers degrés de soumission du par les rangs inférieurs aux differens ordres superieurs étaient fixés et observés avec une exactitude qui nous semblerait complètement ridicule. Il fallait beaucoup d'adresse et une grande connaissance du cœur humain pour rendre efficace ce simple moyen de l'obéissance, et il paraît que les législateurs chinois, et en particulier Confucius, ont été des hommes doués d'une certaine habileté; ils ont enveloppé leurs préceptes d'un grand nombre de cérémonies mystiques, pour frapper le peuple de surprise et lui inspirer la vénération. Les mandarins avaient une manière de parler et d'écrire différente de celle des autres sujets, et le peuple était instruit à croire que les princes participaient de la divinité: par cette raison, ceux-ci se laissaient rarement voir et plus rarement encore approcher.

Ce système avait un défaut fondamental qui a souvent ébranlé et enfin perdu l'Etat, c'est qu'on ne donnait pas la même attention aux devoirs militaires qu'aux devoirs civils; les Chinois avaient des passions comme les autres hommes, et quelquefois une administration faible et vicieuse les porta à prendre les armes, d'où il s'ensuivait aisément une *révolution*, que ces peuples justifiaient, en alléguant que leur souverain avait cessé d'être leur père. Durant ces troubles, un des partis appelait à son aide ses voisins, les peuples compris sous le nom de Tartares, et c'est ainsi que ces barbares, qui avaient une grande sagacité, ont reconnu le faible de la constitution chinoise, et ont profité de cette découverte pour envahir et conquérir l'empire.

Ces conquérans ont conservé une ombre des anciennes institutions; mais il paraît, à travers tous les éloges, que

---

(1) Le mot *mandarin* vient des Portugais, qui l'ont formé du verbe *mandare*, commander; il est inconnu à la Chine.

le despotisme le plus absolu règne actuellement à la Chine : le fouet tartarique a été joint à la verge paternelle, qui jadis gouvernait ce pays.

La seule institution qui tende à limiter le pouvoir, est celle qui permet aux mandarins et aux tribunaux de faire des remontrances à l'Empereur, mais de la manière la plus soumise, sur les erreurs de son gouvernement ; lorsque c'est un prince vertueux, cette liberté a souvent été suivie des effets les plus salutaires. L'Empereur s'intitule fils sacré du Ciel, unique gouverneur de la terre, grand père de son peuple. Il a un trône sur lequel on porte des offrandes ; il est adoré, et l'on se prosterne devant lui ; s'il adresse la parole aux seigneurs de sa cour, ils doivent fléchir le genou en recevant ses ordres : tout ce qui l'entoure partage le respect outré qu'on lui prodigue. Un mandarin manquerait essentiellement à son devoir s'il passait devant la porte de son palais à cheval ou en voiture. Quand il sort, tous les Chinois ont ordre de se renfermer dans les maisons ; celui qui se trouve sur son passage ne peut éviter la mort qu'en tournant le dos et en se prosternant la face contre terre : c'est peut-être pour cela qu'aucune maison chinoise n'a de fenêtres sur la rue. On ferme soigneusement les boutiques devant lesquelles l'Empereur doit passer, et ce prince ne marche jamais sans être précédé de 2000 licteurs, qui portent des faisceaux, des haches et divers autres instrumens propres à caractériser le despotisme oriental.

Le pouvoir du mandarin est tout aussi illimité que celui du prince dont il tient toute son autorité : telle est la marche du gouvernement despotique. Un officier de cette espèce passant dans une ville, fait arrêter qui bon lui semble, pour le faire expirer sous les coups, sans que personne ose embrasser sa défense. Cent bourreaux sont les terribles avant-coureurs, qui l'annoncent par un espèce de hurlement ; si quelqu'un oublie de se ranger contre la muraille, il est assommé de coups de chaînes ou de bambous. Cependant le mandarin lui-même n'est pas à l'abri du bâton, l'Empereur lui fait donner la bastonnade pour la plus légère prévarication. La loi a étendu les chaînes de l'esclavage jusqu'aux princes du sang. Pour montrer leur soumission, les plus grands mandarins portent toujours avec eux l'instrument

de leur supplice : ce sont des chaînes et un coutelas renfermés dans un coffre couvert de toile peinte, et porté par deux hommes qui les précèdent ; si l'Empereur les mande, ils sont obligés de se couvrir de ces chaînes, et de paraître en cet etat pour lui prouver leur obéissance.

L'art d'imprimer des livres est, comme on sait, l'objet qui tourmente le plus les Machiavélistes de l'Europe, et tous ces êtres supérieurs qui nous font l'honneur de nous gouverner. Qu'ils seraient heureux, les princes de l'Europe, s'ils pouvaient parvenir à faire de cet art même un instrument de servitude ! c'est ce qu'on a fait à la Chine. Dans ce bienheureux pays, tant chéri des Jésuites, le trône est appuyé sur la presse : c'est par elle que les vertus du possesseur de ce trône sont peintes à tous ses sujets ; elle lui donne l'immense avantage de diriger leurs sentimens comme il le juge convenable. On n'envie point ses palais, ses jardins, sa magnificence à un prince représenté comme doué des qualités les plus sublimes, et occupé à travailler sans relâche au bonheur de son peuple. Alors les cérémonies extérieures, destinées à l'honnorer, ne sont point de vaines formalités ; elles ne reveillent chez le peuple que des sentimens de respect et de dévouement.

Les ouvrages politiques moraux et historiques des Chinois ne contiennent point des idees abstraites de liberté qui puissent les conduire à prétendre à l'independance. Les Chinois cependant sont susceptibles d'impressions fortes. Leur climat, plus septentrional que celui des Indous, contribue à les rendre plus intelligens et plus résolus. Ils sont plus agriculteurs que manufacturiers, et comme tels plus propres à s'animer d'un esprit audicieux.

Les mandarins ont affirmé aux Anglais de la suite de lord Macarteney, que depuis des siècles il y avait à la Chine une secte, dont les principes avaient pour base la haine de la monarchie, et qui se nourissait de l'esperance de la renverser. Les assemblées de cette secte se tenaient dans le plus grand secret, et personne n'en avait connaissance ; mais une sorte d'inquisition etait établie pour les découvrir. Ceux qu'on soupçonnait d'en être membres, étaient enlevés et séparés de la société. Ils se voyaient

traités à-peu-près comme les personnes accusés de judaïsme l'étaient autrefois dans quelques royaumes catholiques. Au moment où nous écrivons, on parle de révoltes très-sérieuses occasionnees par ce parti.

Magistrats, délits et peines. Il n'y a aucun pays au monde qui soit aussi bien pourvu que la Chine de magistrats chargés de rendre la justice, tant au civil qu'au criminel. On cherche même à rendre les Juges impartiaux, en ne les élevant jamais à cet emploi dans les provinces où ils sont nés. Mais l'usage établi de ne se présenter à un supérieur qu'avec des présens, peut détruire cette impartialité. Par une suite de cet usage oriental, les juges sont payés par les deux parties ; et comme leurs honoraires ne sont point déterminés, celui qui peut donner le plus l'emporte probablement sur le plus pauvre. En un mot, c'est comme en Europe ; la justice est regardée comme une chose trop précieuse pour être rendue commune ; elle se donne aux puissans, elle se vend aux riches ; quant aux pauvres, ils sont battus et payent l'amende.

En Chine, les différens et les procès sont bientôt terminés ; les progrès de la civilisation n'y ont pas multipliés à l'infini, comme par-tout ailleurs, les formes et les plaidoiries. La propriété, telle qu'elle soit, est etablie d'une manière si simple, que son droit n'occasionne aucune contestation. Il n'y a ni douaires ni substitution. Il est vrai que les sources des différends sont détruites chez les Chinois par le peu de commerce qu'ils ont avec les étrangers, par l'uniformité de leurs principes, de leurs usages, de leurs idées, par l'espèce de communauté dans laquelle vivent la plupart d'entr'eux, et particulièrement par l'union qui règne dans les familles.

Quand à la justice criminelle, elle est simple dans ses formes, et prompte dans son exécution. Le gouvernement chinois se soucie peu des précautions qu'exige la sécurité personnelle des individus. Quand un homme est accusé d'un crime qui mérite la mort, on assemble une cour de justice pour le juger, mais on ne convoque point de jury pour examiner le fait. Les juges mettent peu d'importance aux preuves orales, à moins qu'elles ne soient fortifiées par des circonstances particulières, et par des documens écrits. Cependant, lorsque l'accusation n'est pas très-grave,

le prévenu est admis à se justifier par un serment solennel, accompagné de cerémonies religieuses. La question est quelquefois employée, mais rarement, pour arracher à un accusé l'aveu de son crime et le nom de ses complices.

Il est également rare qu'une peine capitale soit infligée sans que l'empereur ait confirmé la sentence, mais cette confirmation n'est pas toujours nécessaire. La sentence est exécutée par ordre du vice-roi, dans les cas extraordinaires, comme par exemple lorsqu'il y a rebellion et sédition.

Ordinairement tous les coupables condamnés à mort sont transférés à Pekin, où leur procès est revu par le grand tribunal des crimes. Les coutumes de l'empire, qui supposent le souverain doué des plus grands principes d'humanité, exigent qu'il prenne l'avis du conseil pour savoir s'il peut, sans danger pour l'Etat, éviter de faire exécuter les sentences de mort.

Les peines chez les Chinois sont le plus souvent l'amende, l'emprisonnement, le fouet, et l'exil en Tartarie. Il faut, pour être puni de mort, avoir commis quelque crime contre l'*Etat*, contre l'empereur, ou avoir versé le sang, ce qui n'admet ni grace, ni commutation de peine. On ne distingue point en Chine le meurtre prémédité d'avec l'homicide involontaire. Le vol n'y subit jamais la mort, à moins qu'il ne soit fait avec violence et cruauté. La modération des châtimens semble annoncer que le crime est rare, et on en voit peu en effet, excepté dans le tems de famine, qui se fait sentir plus souvent dans les différentes provinces que dans aucun pays de l'Europe.

Les trois genres de supplice qui mènent à la mort, sont d'étrangler, de trancher la tête et de couper en morceaux. On ne punit de ce dernier que les rebelles, les criminels de lèze-majesté, les assassins de leurs maîtres, les voleurs babares et cruels. Le supplice le plus commun que la cour détermine pour les crimes ordinaires qui méritent la mort, c'est d'étrangler le criminel. Le second genre de supplice est de trancher la tête; mais ils regardent celui de la corde comme moins déshonorant que de perdre la tête: la perte d'une partie du corps est pour eux une infamie. Il y a eu quelques exemples où un criminel a pu se faire remplacer;

quoique la loi s'y oppose, ses dispensateurs peuvent le tolérer, et la piété généreuse d'un fils peut, en Chine plutôt qu'ailleurs, par un sacrifice personnel, soustraire un père au supplice qui lui était réservé.

L'administration des prisons est bien réglée. On enferme dans des lieux separés les coupables et les hommes emprisonnés pour dettes, sans qu'il leur soit permis d'avoir de communication, parce qu'on regarde comme impolitique et immoral d'allier le crime à l'imprudence et à l'infortune. Lorsqu'un débiteur, après avoir abandonné à ses créanciers tout ce qu'il possédait, ne satisfait point, on le condamne à porter en public un joug sur le cou, afin d'engager sa famille à le libérer, si toutes fois elle en a les moyens: si le débiteur s'est rendu insolvable en jouant ou par quelqu'autre marque d'inconduite, on lui inflige une punition corporelle et l'exil en Tartarie. Dans de certains cas, un homme peut se vendre lui-même, comme pour payer ce qu'il doit à la couronne, pour secourir son père dans sa détresse ou pour le faire enterrer décemment s'il est mort. Celui qui s'est vendu est en droit, au bout de vingt ans, de redemander sa liberté, s'il a servi d'une manière irreprochable; s'il se comporte mal, il est esclave toute la vie, ainsi que les enfans qu'il peut avoir vendus avec lui. Lorsque les débiteurs de de l'empereur le sont frauduleusement, ils sont étranglés; mais s'ils ne le sont que par suite d'infortune, on se borne gracieusement à vendre leurs femmes, leurs enfans, leurs biens, et on les envoye en Tartarie. Les intérêts de l'empereur passent toujours avant tout. Il n'est point de propriété qui puisse être à l'abri de ses droits.

Dignités et distinctions.—Tous les grands de l'Etat tels que les princes du sang, les *Kou-ang* ou grands officiers, et toutes les autres personnes revêtues de quelque autorité depuis le premier ministre jusqu'au dernier huissier, sont divisées en neuf classes, et portent en conséquence des boutons ou de petits globes sur leurs bonnets; mais ces boutons sont de différente couleur selon le grade. Le rouge est le premier, ensuite le bleu, le blanc et le jaune; enfin le rouge et le bleu qui se distinguent en transparant et en opaque. En outre les mandarins sont distingués par des habillemens particuliers, afin que, reconnus du peuple et des étrangers,

ils

ils soient sûrs d'obtenir le respect qui convient à leurs personnes, et l'obéissance qui est due à leurs ordres.

Les princes sont décorés du bouton rouge transparent, marque du premier des neuf ordres. Les premiers officiers de la cour sont décorés de plumes de paon, placées dans un tuyau d'agathe, et pendantes à leur bonnet. Cette dignité a trois degrés, distingués par le nombre des plumes. Celui à qui l'empereur en accorde trois se considère comme trois fois grand et trois fois heureux.

Indépendamment du bouton et des plumes de paon que les mandarins portent à leur bonnet, suivant leurs différens grades, il y a encore à la cour de la Chine deux autres marques d'une plus haute dignité. Les robes de cérémonie des mandarins ont sur le devant et sur le derrière un carré de riche broderie. Mais les princes, les vice-rois et les colaos, c'est-à-dire les ministres, portent cette broderie ronde, non-seulement sur la poitrine et sur le dos, mais sur chaque épaule. En outre plusieurs ont un vêtement jaune, couleur qui distingue les premiers de l'Etat, et qu'ils ne peuvent même porter que par une permission particulière de l'empereur.

Il est très-rare qu'un mandarin d'un rang élevé voyage ou sorte jamais de sa maison sans un train convenable à sa dignité. Il est si essentiel en Chine, pour les hommes revêtus de quelque emploi, de conserver sans cesse les dehors faits pour inspirer du respect au vulgaire, que si on les voyait passer dans la rue sans leur suite, on regarderait cela comme une espèce de dégradation.

Les officiers de la maison de l'empereur et les domestiques des palais de ce prince sont tous, ou du moins la plupart, des êtres qui, avant d'arriver à l'âge de puberté, ont été privés des moyens de devenir hommes, ou s'ils ont eu le tems de le devenir, ont depuis cessé de l'être. Vils instrumens des amusemens et des plaisirs secrets de leur maître, ils parviennent en rampant à la familiarité et à la faveur. Ensuite ils acquièrent quelquefois beaucoup de crédit et d'autorité, ainsi que l'atteste un grand nombre d'exemples cités dans les annales de la Chine. Une fois qu'ils sont revêtus du pouvoir, ils se vengent sur le genre humain de la dégradation de leur être, et ils ont souvent occasionné des calamnités qui ont mis l'empire à deux doigts de sa perte

Plusieurs fois ils ont presque tous été chassés de la cour. Dans le tems de la minorité de Kang-hi on renvoya près de six mille eunuques. Mais leur nombre a augmenté depuis, et à présent ils occupent tous les emplois inferieurs, du moins dans les palais de Pekin et de Yuen-min-yuen.

A la mort d'un empereur, toutes les femmes sont, dit-on, conduites dans un bâtiment particulier qui est dans l'enceinte du palais, pour y passer le restes de leurs jours séparés du monde entier. On nomme ce bâtiment *le palais de Chasteté*.

A l'avènement d'un nouvel empereur, les principaux personnages du pays conduisent leurs filles dans son palais, afin qu'il choisisse ses femmes parmi elles. Les familles de celles qui sont acceptées en acquièrent beaucoup d'honneur et de crédit ; indépendamment de ces femmes réservées pour l'empereur, d'autres sont présentées pour femmes ou pour concubines aux princes de son sang.

Dès que les princes atteignent l'âge de douze ans, ils mènent une vie très-pénible ; soit à cause de la gêne bisarre à laquelle les soumet leur rang, soit parce que leurs instituteurs les tyrannisent. La qualité et la quantité même de ce qu'ils mangent sont fixées. Durant tout le tems de leur minorité, on ne leur assigne aucun revenu, et ils sont obligés de demander à l'empereur de quoi fournir à leurs dépenses les plus nécessaires. Leur gouverneur est chargé de rendre très-sévèrement compte de leur conduite, et des progrès qu'ils font dans les sciences et l'art militaire ; et malheur à eux si ce témoin ne leur est pas favorable. Leur minorité dure jusqu'à ce qu'ils aient vingt-cinq ans, alors on leur accorde une petite pension avec le titre de roi.

On appelle bourses les cordons ou les rubans que le monarque Chinois distribue à ses sujets pour récompenser leur mérite ; mais le don de sa propre bourse est une faveur particulière, suivant les idées des nations orientales, parmi lesquelles une chose portée par la personne du souverain est regardée comme le plus précieux de tous les dons. La bourse impériale n'a rien de magnifique ; elle est tout simplement de soie jaune, et a, dans son tissu, la figure d'un dragon aux cinq griffes, et quelques caractères tartares.

Religion. — M. de Voltaire, et tous les beaux esprits

voltairistes, nous ont assourdi les oreilles par les bruyans éloges qu'ils fesaient de *la religion des lettrés* à la Chine : c'était, selon eux, le pur *théïsme* mis en pratique, accompagné d'une morale aussi sublime que celle de Socrate, et honoré publiquement par le monarque et les grands de l'Empire. Il paraît cependant que cette fameuse doctrine de *Confucius* ou de *Kong-fu-tsé*, est remplie d'idées supertitieuses. En admettant un être suprême ou une ame du monde, les philosophes Chinois admettent une foule de dieux inférieurs, de génies, etc.; ils croient à l'astrologie judiciaire. Leur morale contient des puérilités à côté des maximes les plus saines et les plus belles. Ce mélange bisarre m'a souvent fait penser que les livres attribués à Confucius, qui vivait cinq cens ans avant Jésus-Christ, ont pu avoir été corrigés et perfectionnés à une époque postérieure, et même très-moderne; savoir dans les 10e. et 11e. siècles, lorsque les *Arabes*, pénétrant dans toutes les parties de l'Ancien-Monde, portaient par-tout les germes des sciences qu'ils avaient recueillis dans les ouvrages d'Aristote et d'autres Grecs.

La religion populaire primitive des Chinois était, sans doute, une branche du *schamanisme* ou de la religion lamaïque, dont le principe est l'adoration des astres du firmament, des objets remarquables dans la nature, etc. (1). Cette ancienne religion a été étouffée par les diverses sectes qu'on y avait entées. Parmi ces sectes, celle de Confucius peut, à plusieurs égards, être comparée au *stoïcisme* chez les Grecs et les Romains; comme celui-ci, elle a obtenu la préférence chez les hommes d'état, qui, peut-être, ont cru pouvoir en faire une espèce de religion politique. La secte de *Lao-kiun* ou de *Tao-tsé*, paraît avoir quelqu'analogie avec la doctrine d'Epicure; les fondateurs de ce parti aimaient la vie tranquille et contemplative, ils admettent, d'ailleurs, l'astrologie et la magie, et ont des monastères et une sorte de culte.

Mais comme la multitude ne se contente pas d'abstractions, il était naturel de voir s'élever sur les ruines de l'ancien schamanisme des Chinois un autre culte matériel, et ce fut l'Inde qui lui en fournit les apôtres; du moins les Annales Chinoises

---

(1) *Duhalde*,

semblent annoncer que la doctrine des adorateurs de *Fo* se répandit des bords du Gange jusqu'en Chine, vers l'an 65 après la naissance de Jésus-Christ. Les uns prétendent que l'idole *Fo* est le même que le *Baudh* des Tibetains; les autres retrouvent dans la mythologie des Chinois toutes les fables des Bramins; il y en a qui croient voir des ressemblances entre les legendes du catholicisme et celles de la secte de *Fo*, et ils en concluent que des apôtres de la secte chrétienne des Nestoriens ont dû pénétrer dans la Chine. Ce qu'il y a de certain, c'est que la religion de *Fo* est devenue celle de la majorité des Chinois, et qu'elle est remplie de superstitions analogues au caractère craintif et naturellement pusillanime des orientaux. Les prêtres de *Fo* s'appelient bonzes; le nombre en est prodigieux, et l'on assure que l'on en compte plus d'un million dans l'empire (1). Tous ne vivent que d'aumônes. Ces mendians cachent beaucoup d'orgueil et d'avidité sous le manteau du désinteressement et de la modestie; leur chef jouit des plus grands privilèges. Quand il se présente chez le vice-roi de la province, il ne rend le salut qu'après avoir été salué par ce grand mandarin, et il s'assied devant lui sans en attendre l'ordre.

Les Chinois n'entreprennent aucune affaire, aucun voyage, pas même le passage d'une rivière, sans consulter leurs divinités. Il y a dans chaque maison un autel consacré aux cérémonies religieuses pour leurs dieux *Sares* ou domestiques. Au-dessus de ces dieux est le terrible *Lui-Schin*, qui préside au tonnerre.

Les Pagodes sont des temples particulièrement remarquables par le goût et l'imagination qui ont présidé à leur bâtisse, ainsi que par leur grandeur, la bizarrerie de leurs ornemens et la laideur de leurs idoles. Dans la partie opposée de chaque pagode, se trouve un petit édifice, destiné à des exercices religieux, au milieu duquel est dressé un autel avec des figures de porcelaine aussi colossales que celle du dieu placé au-dessus; il y a, sur chaque côté de l'autel, des chandeliers qu'on allume régulièrement le matin

---

(2) A plusieurs époques les bonzes ont été persécutés, chassés et même mis à mort; mais cette sainte engeance pullule toujours de nouveau.

et le soir, ainsi qu'à toutes les heures du jour où il se présente des personnes pour prier, à la charge de payer. Devant chaque figure est une petite lampe garnie de mèches qui brûlent pendant tout le tems que dure la prière; la prière achevée, on eteint la flamme, mais la mèche continue de brûler. Après cette cerémonie, un des desservans prend un petit marteau et frappe trois coups sur une cloche suspendue au-dessus de l'autel, les personnes alors présentes s'agenouillent devant les figures, et inclinent trois fois la tête jusqu'en terre, ayant leurs mains jointes, qu'elles élèvent ensuite au-dessus de leur tête lorsqu'elles se redressent; une salutation profonde termine cet acte journalier de religion, que les Chinois appellent *Chinchinjosh*.

Une singularité remarquable dans le culte chinois, c'est que les bonzes ne croyent point offenser leurs idoles en fesant dresser, de chaque côté de leurs autels, des tables pour déjeûner : ces divinités chinoises ont beaucoup plus de savoir vivre que celles des autres nations. Il n'y a rien de plus ordinaire en Chine que de voir, dans un temple, la bonne compagnie boire du thé, ou prendre d'autres rafraîchissemens, tandis que de petits bâtons de bois odoriférans brûlent sous le nez du dieu.

La religion des Empereurs de la dynastie Tartare (ou plutôt Mantchoue), est celle de Dalaï-Lama; aussi les Empereurs protègent puissamment ce pontife, et pour mieux lui garantir ses revenus, ils ont fait occuper le Tibet par des troupes chinoises. Quelquefois le Dalaï-Lama vient en procession à Pekin, et y reçoit ces honneurs suprêmes, que les monarques catholiques d'Europe rendent au pontife romain. Le culte lamaïque domine dans toutes les provinces vulgairement comprises sous le nom de *Tartarie*, et il est exercé publiquement à la Chine, quoiqu'avec peu d'appareil.

Forces militaires de terre et de mer.—Les informations relatives à l'armée chinoise, fournies par *Van-ta-zin*, officier distingué, au lord Macartney, portent la totalité de l'armée soldée, en Chine, à *un million* de fantassins, et à *huit cents mille* hommes de cavalerie. D'après les observations que l'ambassade anglaise eut occasion de faire sur les garnisons des cités des différens ordres, et sur les

postes militaires qui étaient toujours à une petite distance l'un de l'autre, il lui parut qu'il n'y avait rien d'exagéré dans le calcul de l'infanterie, mais elle rencontra peu de cavalerie; s'il y en avait réellement huit cents mille hommes, ils devaient être, en grande partie, en Tartarie, ou bien ils servaient dans des lieux éloignés de la route de l'ambassade.

Une grande partie des troupes de Chine, sur-tout parmi la cavalerie, est composée de Tartares; les principaux officiers, ceux qui ont la confiance de l'Empereur, sont de la même nation. La paye d'un cavalier tartare est presque double de celle d'un cavalier chinois, et celle d'un fantassin, dans la même proportion à l'égard d'un chinois de la même arme. L'Empereur fournit à tous les soldats les armes, l'équipage et l'habit. Indépendamment de leur paye et des rations qu'on leur accorde, ils obtiennent des gratifications de l'Empereur, dans des occasions particulières, comme lorsqu'ils se marient, ou qu'il leur naît des enfans mâles. A la mort de leurs parens, le prince leur fait un présent de consolation, et quand les soldats eux-mêmes meurent, un pareil don est accordé à leur famille : tout cela sent plutôt le gouvernement *militaire* que le gouvernement *patriarchal.*

Les troupes chinoises ont différens habits uniformes; il y en a même de très-singulier et de très pittoresques; mais qui semblent plutôt faits pour paraître sur le théâtre que pour aller au combat : des gilets et des jupons piqués, de bottes de satin avec des semelles de papier très-épais, ont un mêlange de grossièreté et de molesse peu faite pour une vie guerrière.

La cavalerie se sert de l'arc, qui paraît être l'arme la plus estimée, et que les Chinois et les Tartares manient avec une adresse étonnante. Presque toutes les pièces de leur habillement, ainsi que l'équipement, sont piqués et garnis de fer; mais cet uniforme a les inconvéniens d'une armure, sans en avoir les avantages.

Enfin, il y a d'autres troupes qui ne sont armées que d'une épée, et dont l'uniforme est appelé *l'habillement des tigres.* Cet habillement, ajusté aux formes du corps, est jaune, et marqué de raies d'un brun foncé; le bonnet couvre presqu'entièrement le visage, et représente une tête

de tigre. Ils portent un bouclier de bambou, sur lequel est peinte une hideuse tête de tigre ou de dragon, avec une gueule et des dents énormes; et ils attachent beaucoup d'importance à l'effet que peut faire cette figure.

On n'a qu'une idée très-médiocre de la bravoure et de la discipline des Chinois; on a été jusqu'à dire que dix mille Européens pourraient en faire la conquête. Mais il faut observer qu'une multitude immense de combattans a toujours quelques avantages par son nombre seul, tant qu'elle combat dans son propre pays.

La Chine est maintenant un empire beaucoup plus puissant qu'avant la conquête qu'en firent les Tartares-Mantchoux en 1644. Cet avantage est dû à la politique de Chun-Tchi, premier empereur tartare de la Chine, qui obligea ses sujets héréditaires à se conformer aux manières et à la police des Chinois, et força ceux-ci à adopter les vêtemens et les armes des Tartares. De cette manière les deux nations furent incorporées. Aux Chinois furent réservés tous les offices civils de l'empire; l'Empereur fit de Pekin le siége de son gouvernement, et les Tartares s'accoutumèrent promptement à un changement de pays et de condition qui leur était si avantageux.

Revenus et impôts. — Les revenus de la Chine propre s'élèvent, selon Staunton, à un peu moins de deux cents millions d'onces d'argent, qui font à-peu-près soixante-six millions de livres sterlings, ou 1,584,000,000 de francs (1). Le produit des impôts sert à payer, dans les lieux mêmes où ils sont perçus, tous les officiers civils et militaires, ainsi que toutes les dépenses ordinaires et extraordinaires; on prend ces sommes dans le trésor particulier de chaque province, et le surplus est remis au trésor impérial à Pekin. Suivant ce que l'on a tiré en nombre ronds, d'un état fourni par le mandarin *Chow-ta-zhin*, ce surplus s'éleva, en l'année 1792, à la somme de 36,614,328 onces d'argent, ou 12,204,776 livres sterlings.

Dans le cas d'insurrection, ou dans d'autres occurrences qui exigent des dépenses extraordinaires, on met des taxes

(1) Voyage du lord Macartney, t. III, p. 390 (en anglais).

additionnelles sur les provinces adjacentes, ou qui ont des rapports avec ce qui cause des dépenses.

Les occasions de commettre des abus dans l'administration des immenses revenus de la Chine ne sont pas très-négligées, ainsi qu'on peut en juger par les fréquentes confiscations que l'Empereur fait subir à ceux qui se rendent coupables de ces abus. On assurent que la plupart des départemens publics sont très-corrompus et très-oppresseurs, et que leurs membres acquièrent des fortunes considérables, malgré la modicité de leurs salaires.

« Pour ce qui concerne les impôts, les Chinois, selon » *Staunton*, peuvent être considérés comme plus favorisés » que beaucoup de nations Européennes, en supposant » toutefois que l'argent représente la propriété, qu'il ait » la même valeur en Chine qu'en Europe, relativement » aux denrées de première nécessité, et que les listes de » population soient exactes. Car si tout le revenu était » réparti en capitation, chaque Chinois ne payerait que » cinq schellings, tandis que, par un calcul pareil, les » habitans de l'Irlande payeraient huit schellings; les Fran- » çais en payaient seize avant l'établissement de la Répu- » blique, et les Anglais en payent au moins trente-quatre ».

On n'a pu se procurer des renseignemens certains sur les revenus de la Tartarie. Indépendamment de ce que l'Empereur retire des domaines particuliers qu'il a dans cette partie de ses Etats, les princes tartares lui payent un tribut qui augmente fréquemment, à proportion de leur richesse.

Chemins publics. — La sécurité des voyageurs et la facilité du transport de leurs personnes, des marchandises de tout genre, paraissent avoir été l'objet d'une attention particulière de la part de l'administration. Les chemins publics sont en général fort larges; ils sont pavés dans toutes les provinces méridionales, et quelques-uns le sont aussi dans celles du nord. Pour les rendre commodes et les tenir de niveau autant que possible, on a comblé des vallées, coupé des rochers et des montagnes. La plupart de ces chemins sont bordés d'arbres très-hauts, et quelquefois de murs élevés de 8 ou 10 pieds, pour empêcher les voyageurs d'entrer dans les champs; ces murs ont des ouvertures à de certains in-

tervalles, pour livrer passage aux chemins de traverse qui conduisent aux différens villages. Sur toutes les grandes routes il y a, d'espace en espace, des bancs couverts, où les voyageurs peuvent se mettre à l'abri des rigueurs de l'hiver ou de la chaleur brûlante de l'été. On ne manque point d'auberges sur les principales routes, et même sur celles de traverse. Les premières sont très-spacieuses, mais fort mal pourvues.

On trouve, dit M. *Bell*, plusieurs tourelles nommées maisons de postes, bâties à quelque distance l'une de l'autre, où l'on voit un drapeau auquel sont suspendues les armes impériales. Excepté ces maisons, il n'y a point de poste établie pour la commodité du peuple. L'empereur seul reçoit continuellement des messagers à cheval qui lui apportent des nouvelles de toutes les parties de ses vastes Etats, et qui voyagent avec une célérité presque égale à ce que les Européens peuvent faire de mieux en ce genre. Il est vrai que ces tourelles, placées en vue l'une de l'autre, peuvent, par des signaux, faire passer promptement la nouvelle de tout événement remarquable. Aussi les dépêches du souverain font en un jour 150 milles, ou 62 lieues. Mais les correspondances ordinaires du gouvernement et celles des Mandarins sont portées par des messagers qui vont moins vîte. Ceux-ci sont quelquefois chargés des paquets des individus, qui obtiennent cette permission comme une faveur particulière.

Ce qu'on voit de plus remarquable en fait de chemins publics, c'est le chemin impérial, sur la route de *Pekin* à *Zhé-Hol;* il a 418 lys de long (1), et est entièrement réparé à neuf deux fois chaque année. Il suit le milieu de la grande route, a dix pieds de large, un pied de haut, et est fait avec un mélange de sable et de terre glaise, si bien humecté et si bien battu, qu'il a la solidité du ciment. La propreté de ce chemin égale celle du parquet des sallons de compagnie en Europe, car on le balaye et on l'arrose continuellement.

Voitures.—On voit peu de voitures en Chine; et il n'y en a aucune qui ait plus de deux roues, soit celles qui portent des voyageurs, soit celles qui servent à charier des

---

(1) 22 myriamètres ou 125 milles anglais.

marchandises. Ni les unes ni les autres ne sont suspendues sur des ressorts. Les hommes au-dessus du commun voyagent à cheval, dans des chaises à porteur, ou dans des palanquins ; et les dames vont, pour la plupart, dans des litières bien fermées, et suspendues entre des chevaux ou des mulets; mais ces voitures ne sont employées que pour de petits voyages, ou dans les endroits éloignés des rivières et des canaux.

Semedo dit, dans son histoire de la Chine, qu'autrefois les carosses étaient très-en usage dans cet Empire, et que c'est de là que la mode en vint en Italie au seizième siècle; mais que les Chinois y ont renoncé depuis, parce qu'ils regardent ces voitures comme embarrassantes et dispendieuses. Quelques anciens voyageurs parlent de la coutume qu'avaient les Chinois d'appliquer l'invention des voiles à leurs chariots; ils l'ont en partie conservée. Mais apparemment c'est une invention de Tatares. C'est par allusion à cette espèce de voitures que Milton dit :

« Le Séricanien, dans ses stériles plaines,
» Imitant avec art les ailes d'un vaisseau,
» Court, à l'aide des vents, sur son char de roseau ».

Ces chariots de roseaux sont de petites charrettes, ou plutôt des brouettes de bambou, qui ont une grande roue. Quand il n'y a point assez de vent pour faire marcher la charrette, un homme qui y est véritablement attelé la tire en avant, tandis qu'un autre la tient en équilibre et la pousse par derrière. Lorsque le vent est favorable, la voile rend inutile le travail de l'homme qui est en avant. Cette voile consiste en une natte attachée à deux bâtons plantés sur les deux côtés de la charrette. Une si simple invention ne peut servir que quand on veut faire aller la charrette vent-arrière.

Navigation et marine.—Les Chinois sont bien arrièrés dans l'art de la navigation, et leur marine militaire a paru souverainement ridicule aux marins européens. La Chine possède, à la vérité, un nombre immense de bâtimens, mais ces frêles barques ne peuvent guères servir que le long des côtes.

Leurs *jonques* sont construites de bambous, avec un fond plat : leur grandeur varie de 30 à 100 pieds; les plus larges

ont de 20 à 30; cette mesure décroît à proportion pour les autres. La plupart de ces jonques portent de 2 à 300 tonneaux; elles ne tirent cependant que trois pieds d'eau, de manière qu'elles peuvent naviguer sans risque sur les rivières les moins profondes. Quelques-unes ont deux mâts, mais le plus grand nombre n'en a qu'un, avec une espèce de gouvernail très-pesant. Tous les vaisseaux qui naviguent sur les rivières de la Chine ont une lampe attachée à la tête du mât, qu'on allume aussi-tôt qu'il fait nuit, pour prévenir les accidens qui, sans cela, seraient très-fréquens par la quantité de bâtimens qui se croisent en différens sens. Ces lampes sont faites de papier transparent, sur lequel se lisent, en lettres imprimées, le nom de la jonque, celui des passagers qu'elle porte, ainsi que leur rang.

Les *sampanes* sont de petits bâtimens avec lesquels on remonte les rivières. Ils ont ordinairement 30 pieds de long sur 8 de large. La cale est plate. La poupe et la proue se relèvent en courbe, et présentent des ornemens bizarres. Au reste ces bâtimens sont très-propres, et l'on y a toute espèce de commodités : d'abord une anti-chambre pour les domestiques, ensuite une grande chambre dans le centre avec des tables, des chaises, et ordinairement quatre lits. Les fenêtres sont mouvantes et garnies de jalousies ou de papier de Corée. Dans la cale, recouverte d'un plancher épais qu'on peut lever avec des arganeaux, il y a assez de place pour contenir des malles et autres effets. Les cloisons, les siéges, les tables et la plus grande partie de ces bâtimens sont couverts d'un très-beau vernis jaune. Les voiles de ces bâtimens sont, pour la plupart, faites avec des nattes très-jolies. Les cordes qui traînent les yachts sont faites d'ecorce de bambou, et paraissent très-bonnes pour le halage; quoique cependant, pour toute autre chose, elles ne pourraient pas remplacer les cordes de chanvre et de lin, qui sont d'une excellente qualité en Chine.

Dans la cuisine, ou dans l'anti-chambre de chaque yacht, on voit une petite idole, dont l'autel est paré suivant les moyens du capitaine, et couvert chaque jour d'une offrande de viande et de fruits. Indépendamment de ce service régulier, le capitaine offre des sacrifices solennels, soit lorsqu'il passe d'une rivière dans l'autre, soit lorsque le tems est

orageux ou trop calme. Pendant tout le tems que dure le sacrifice, l'équipage se tient debout derrière le capitaine, et ne prononce pas une seule parole.

Commerce et manufactures.—L'industrie chinoise est très-active, mais ses chefs-d'œuvres même sont sans goût, sans élégance, quoiqu'on y apporte beaucoup d'adresse et de netteté. Les Chinois font du papier avec l'écorce du bambou et d'autres arbres; ils en font aussi avec le coton, mais il ne peut se comparer au papier qui se fabrique en Europe, ni pour l'écriture ni pour l'impression. L'usage de l'encre de la Chine, pour le dessin, est très-connu. On la fait avec de l'huile et de la fumée de lampe. Nous avons déjà fait mention de l'antiquité de l'imprimerie chez les Chinois; ils pratiquent cet art en taillant les caractères dans le bois On a long-tems ignoré en Europe comment se fesait cette espèce de poterie, connue sous le nom de *porcelaine* (1), et qui a procuré des sommes immenses au commerce chinois. Ce secret, qu'ils ont tenu caché et qu'ils croient encore cacher aux autres nations, leur est bien connu aujourd'hui. On sait que la matière principale consiste en deux sortes de felds-path, comme nous avons dit autre part. Les soieries de la Chine consistent assez généralement en gazes unies et à fleurs, et l'on dit que c'est-là que ce genre de fabrique a été inventé. On croit aussi que c'est dans ce pays que l'art d'élever les vers à soie a pris naissance. Ils travaillent également les soieries d'une manière plus durable, et leurs étoffes de coton et autres sont fameuses par leur légèreté et leur chaleur.

On sait que leur commerce est ouvert à toutes les nations européennes avec lesquelles ils trafiquent en argent comptant; car tel est l'orgueil et l'avarice des Chinois, qu'ils ne croient aucunes manufactures étrangères égales aux leurs. Cependant il est certain que depuis qu'on a découvert la manière de faire la porcelaine, et que les Européens ont fait des progrès dans l'art de tisser les étoffes, le commerce de la Chine a bien décliné.

Le thé est la branche principale de leur commerce, il s'exporte dans tous les pays; les Anglais en enlèvent la

(1) Du mot portugais *porcelâna*, tasse.

TABLE DES I

ON DU VO

R

Il y a peu d'années que les rlait à la Chine, sur des vaisseaux anglais, n commerce particulier s'élevait à-peu-près à la m payée en argent.

Depuis l'acte de commutation és: mais elle est encore loin d'avoir atteint son pl seize vaisseaux appartenans à la compagnie, pois de laine, en fourrures et autres articles. Il y ngs en étoffes de laine seulement,

Les marchandises que la compr achat, plus de 1,500,000 livres sterlings, indép 3,000,000 sterl.

En 1792 le commerce légal oo liv. sterlings, sans y comprendre l'opium, qui oo liv. sterlings. Les articles légalement importés dents d'éléphans te en cire.

En 1792 l'Inde n'a tiré de Cn sa faveur une

e

u

à

ct

q

p

majeure partie. Il y a beaucoup de sorte de thé : celui qu'on exporte en Europe est regardé en Chine comme le rebut. Celui que l'empereur prend vaut plus de 100 francs la livre. Le ginseng et la rhubarbe sont aussi des articles d'exportation et de commerce.

Pour de plus amples détails, *voyez* les tableaux annexés.

Histoire. — Nous ne parlons ici des événemens principaux de l'histoire de la Chine, qu'autant qu'il est nécessaire pour compléter l'idée que nous avons donnée de leurs mœurs, lois et institutions.

Les Chinois prétendent, comme nation, à une antiquité qui excède toute croyance, et leurs annales remontent bien au-delà de la période que la chronologie des écritures assigne à la création du monde. Suivant eux, *Poaukou* a été le premier homme; et l'intervalle entre l'époque de son existence et la mort du célèbre Confucius, arrivée l'an 479 avant J. C., a été reconnu être de l'an 276,000 à l'an 96,961,740. Mais il résulte, d'un examen approfondi de cet objet, que tous les événemens que l'histoire chinoise raconte d'un tems antérieur au règne de l'empereur *Yoa* ou *You*, qui vivait 2057 ans avant J. C., sont entièrement fabuleux, et ont été imaginés ou embellis dans des tems modernes ; qu'ils sont destitués de preuves authentiques, et même contradictoires. Il paraît aussi qu'on ne peut faire remonter l'origine de l'empire chinois plus haut que deux ou trois générations avant Yoa. Mais c'est déjà donner à cet empire une très-haute antiquité ; et dans la vérité, il y a de très-amples matériaux pour son histoire. Les grandes annales de l'empire de la Chine sont contenues dans 668 volumes, et sont formées de pièces composées par le tribunal ou département de l'histoire, établi en ce pays pour transmettre à la postérité les événemens publics, et les vies, caractères et actions des souverains de l'Empire. On dit que tous les faits relatifs à la monarchie, depuis sa fondation, ont été consignés dans ce département, et arrangés d'âge en âge en suivant l'ordre des tems, sous l'inspection du gouvernement, et avec toutes les précautions propres à empêcher les effets de l'erreur ou de la partialité. On a porté si loin ces précautions, que l'histoire de chaque famille impériale est restée secrète pendant toute la durée de cette famille, et n'a été publiée qu'a-

près son extinction, afin que ni crainte, ni flatterie ne pût altérer la vérité. On assure que plusieurs historiens chinois se sont exposés à l'exil et à la mort même plutôt que de déguiser les fautes et les vices du souverain. Mais l'empereur Chi-hoangti, par les ordres duquel fut bâti le grand mur, 213 ans avant l'ère chrétienne, fit brûler tous les livres d'histoire et registres qui contenaient les lois fondamentales et les principes de l'ancien gouvernement, afin que les lettrés ne pussent s'en servir pour entraver son autorité, et s'oposer aux changemens qu'il voulait introduire dans la monarchie. 400 lettrés furent brûlés avec leurs livres; néanmoins cet édit barbare n'eût pas son plein effet: plusieurs écrits furent soustraits à la destruction générale. Après cette époque il fut fait une exacte recherche des livres et registres anciens qui existaient encore; mais il paraît que malgré tous les soins on a recueilli peu de monumens historiques dignes de foi, antérieurs à l'an 200 avant J.-C., et que pour des époques moins reculées il en existe encore moins.

Fo-hi fut, selon les Chinois, le premier législateur de leur nation, jusqu'alors sauvage; on place l'époque de sa naissance à 3,000 ans avant J.-C. Les Chinois, avant lui, vivaient comme des brutes, mangeant la chaire crue des animaux, buvant le sang chaud, et s'accouplant indistinctement. Fo-hi établit quelques lois, et inventa la musique, la pêche, l'écriture. Après lui vinrent les *U-ti* ou les cinq empereurs, parmi lesquels on remarque *Yao*. Les Chinois assurent que sous son règne une grande partie de la Chine était couverte d'eaux; probablement il y avait de grand lacs, comme ceux du Canada.

Ire. *dynastie connue, appelée* Hia.

Yu, le premier prince de cette dynastie, partagea la Chine en neuf provinces; il donna des préceptes d'agriculture, et défendit l'usage du vin de riz, inventé de son tems. Les seize autres princes de sa famille furent la plupart faibles ou méchans.

IIe. *dynastie*, Schang.

Tchin-tang, prince vasalle, délivra la Chine du joug des Hia, et il refusa long-tems le sceptre. A la fin il accepta, et

fut le modèle des bons princes. *Tai-vu*, un de ses successeurs, effrayé d'un prodige qui fesait appréhender une révolution, reçut cette leçon de son ministre : « C'est la vertu » qui régle les présages, et qui les rend bons ou mauvais: » Si vous gouvernez vos sujets avec équité, rien ne sera » capable de troubler votre repos et votre bonheur ». Il ordonna que dans chaque ville le trésor public fournirait à la subsistance d'un certain nombre de vieillards; cette loi se pratique encore. Sous *Wou-ting*, un maçon devint premier ministre, et étonna par ses lumières et sa prudence. Cette dynastie, après vingt-huit empereurs, finit comme la première, par lés vices de celui qui occupait le trône.

IIIe. *dynastie*, TCHEU.

Le fondateur de cette dynastie donna les provinces comme fiefs à plusieurs princes, qui peu-à-peu se rendirent indépendans, et finirent par se faire une guerre sanglante; cet état malheureux dura plusieurs siècles. Le philosophe Confucius ou *Kon-fu-tse*, naquit au milieu de ces troubles. Le trente-cinquième empereur de la dynastie Tcheu fut détrôné par un de ces petits princes.

IVe. *dynastie*, TA-TSIN.

Le second empereur de cette dynastie fut *Tching-wang*, ou, comme il s'appella dans la suite, *Schi-hoang-ti.* Ce prince bâtit la grande muraille pour contenir les *Huns* ou *Hiou-nu*, qui habitaient alors dans la Mongolie. Il a donné à son nom une odieuse immortalité, en fesant brûler dans l'étendue de l'empire tous les livres, excepté ceux qui traitaient de l'architecture et de la médecine; des lettrés furent punis de mort, ainsi que nous l'avons observé, pour avoir sauvé des livres proscrits; mais comme ils n'étaient pas renfermés dans le même lieu, il en échappa beaucoup aux recherches du tyran. On dit que, craignant qu'on ne fît connaître à la postérité ses mauvaises actions, il chercha à dégoûter les historiens, en leur fesant craindre que leurs ouvrages, par la suite, n'éprouvassent le même sort. Il est plus probable que le désir de mettre en vigueur des lois nouvelles, et de répandre la doctrine de la secte de *Lao-tse* aux dépens de

celle de Confucius, furent les véritables motifs de cette mesure tyrannique.

Sous les faibles successeurs de Schi-hoang-ti, la Chine fut sujette à de longs troubles, et partagée en plusieurs Etats; les Huns, profitant de ces guerres intestines, soumirent tout l'empire.

Ve. *dynastie*, Han.

Cette dynastie fut fondée par un chef de brigand nommé *Lieu-pang*, qui, après s'être frayé le chemin au trône par des crimes atroces, sut règner avec sagesse et clémence. Sous l'empereur *Wen ti*, les provinces de Quan-ton et Quan-si furent incorporées à l'empire; la Chine secoua totalement le joug des Huns. *Wu-ti* fit des conquêtes dans le Pegou, le Siam et la Bengale. *Ming-ti* soumit les peuples de Kho-ten, et son petit-fils *Ho-ti* anéantit la monarchie des Huns. Les Chinois prétendent que leurs conquêtes s'étendirent depuis la Corée jusqu'à Samarcande (comme de nos tems) qu'un de leurs genéraux, nommé *Pan-tchao*, se proposa de pénétrer dans l'empire romain, désigné sous le nom de *Ta-tsin*, et que même Gan-tun, roi de Ta-tsin, c'est-à-dire, l'empereur Antonin, envoya une ambassade à leur empereur Uon-ti. Quoi qu'il en soit de ces brillantes conquêtes, les derniers princes de la dynastie Han s'endormirent sur les lauriers de leurs prédécesseurs; les eunuques eurent une grande autorité, dont ils abusèrent. Il se forma des factions. Une d'elles connue sous le nom de *bonnets jaunes*, se rendit maîtresse de l'empire; il en résulta un démembrement.

VIe. *dynastie*, Heou-han, 200 *ans après J. C.*

Un prince descendant de *Lieu-pang*, dans un degré très-éloigné, rassemble ces pièces éparses sous un sceptre unique, et commence la sixième dynastie. Elle finit dans son petit fils. Ce jeune prince, vif et courageux, soutient quelque tems le trône de son père, attaqué de tous côtés. Voyant enfin ses affaires dans une crise fatale, et que le faible empereur hésitait à prendre un parti, il lui dit: « il n'y a » point à délibérer, c'est ici un moment décisif. Il faut » vaincre ou mourir les armes à la main, et la couronne

» sur

» sur la tête ». L'empereur, manquant de courage, refuse de combattre. Le jeune prince désolé de cette lâcheté, se retire dans la salle de ses ancêtres, tue sa femme et se tue lui-même. L'empereur se rendit à son rival, qui lui accorda une petite souveraineté.

VIIe. *dynastie*, Tsin, 264.

Chi-tsu-vu-ti conserve, par les armes, l'empire qu'il avait acquis par elles; tranquille, il se livre à la mollesse. Il laisse un fils incapable, simple spectateur des troubles de son palais, agité par deux femmes, l'impératrice et la reine. Celle-ci, plus méchante et plus habile, empoisonna sa rivale et son fils. Le faible empereur est détrône; un prince de sa race lui succède. Le fils de celui-ci est attaqué par un prince de ses parens, qui tue son fils, le fait lui-même prisonnier, oblige l'empereur de servir à table, vêtu en esclave, et lui donne la mort.

Le Nan-pe-tchao.

Tous ces troubles amenèrent le partage de l'empire en celui du nord et celui du sud; partage appelé en chinois *nan-pe-tchao*. L'empire du nord comprenait les pays sur le Hoan-ho; ceux sur le Yang-tsé kiang formaient celui du midi, dont Nan-king devint la capitale. On suit dans l'histoire la série des dynasties qui ont règné dans le midi.

VIIIe. *dynastie*, Song, 420.

Sous le règne de *Ngan-ti*, un nommé *Lieu-yu*, qui allait vendre des souliers d'un lieu à un autre, se fait soldat, devient général, et se place sur le trône. Son extérieur était noble et majestueux, et son courage égal à sa modestie; elle éclatait sur-tout dans ses vêtemens. Il laisse un fils son contraste, vain et frivole. Cette race finit au huitième empereur, dont les deux derniers, âgés l'un de quatorze, l'autre de quinze ans, furent tués par *Kao-ti*, leur premier ministre.

IXe. *dynastie*, Tsi, 479.

Kao-ti ne manquait pas de prévention en faveur de sa capacité : « si je règne dix ans, disait-il, je rendrai l'or aussi

» commun que la boue ». On ne sait qu'elle boutade lui prit un jour. Se voyant couvert de pierreries, il les fit détacher de son habit, piler et mettre en poudre. « Cela n'est bon, dit-il, qu'à inspirer le goût du luxe, et exciter la cupidité ». Son fils fit la fameuse ordonnance qui défend de continuer les mandarins plus de trois ans dans le même lieu. Pendant son règne parut *Fan-chin*, patron des lettrés, qui enseignait que tout est l'effet du hasard, que l'ame meurt avec le corps, et qu'après cette vie le sort des hommes est semblable à celui des bêtes.

X^e^. *dynastie*, Léang, 502.

La dixième dynastie commença par *Siao-yuen*, premier ministre et assassin du dernier prince de la race Tsi. Il était actif, laborieux, vigilant, très-expéditif. Quoiqu'il ne se fut jusqu'alors appliqué qu'aux sciences, il se montra habile dans l'art militaire. Il défendit qu'on immolât en sacrifice des animaux, et fit substituer des figures faites de farine. Sur la fin il négligea les affaires de l'Etat pour s'occuper des rêveries des bonzes. On dit même qu'il se fit bonze lui-même. Sa famille fut une race dévote. Le dernier empereur se livra aussi aux ministres de la religion de *Fo*. Pendant qu'il y mettait toute son attention, son premier ministre, *Siao-tao-tching*, l'attaqua dans sa capitale. Il prend les armes, fait le tour de ses remparts, examine la position: « Tout » est perdu, s'écrie-t-il, c'en est fait des sciences ». Il met le feu à sa bibliothéque, composée de 140,000 volumes, et se rend au vainqueur, qui le tua ainsi que son fils. L'empereur du nord, dans le même tems, fesait, au contraire, brûler tous les temples des bonzes et leurs idoles.

XIe. *dynastie*, Chin, 557.

L'usurpateur, chef de la onzième dynastie, fut, comme son prédécesseur, très-attaché aux bonzes. Son frère, qui lui succéda, caché jusqu'alors dans l'obscurité d'une vie privée, montra sur le trône les qualités d'un grand prince. Il régla la distance des heures, et les fit frapper sur le tambour du palais, ce qui s'observe encore. Sa race n'a donné que cinq empereurs. Le dernier, gangrené de vices, fut détrôné par le premier ministre de l'empereur d'Occident ou

du Nord, *Yang-Kien*, qui, après avoir usurpé l'empire du Nord, envoya une puissante armée vers le Midi, et réunit toute la Chine sous sa domination.

Le *Nan-pé-tchao* ou le grand schisme avait duré trois siècles.

XIIe. *dynastie*, Soui, 596.

Trois empereurs ont composé cette dynastie. *Yang-kien*, nommé comme empereur; *Kao-tsu-ven-ti*, sans teinture de lettres, avait un esprit solide est pénétrant. Il fit bâtir des greniers public qui devaient être remplis de riz et de blé tous les ans par chaque famille, en proportion de ses facultés. Il défendit d'élever aux charges publiques ceux qui se mêlaient de commerce et des arts mécaniques. Son petit-fils défendit au peuple le port des armes, fit revoir par les plus habiles lettrés tous les livres traitant de la guerre, de la politique, de la médecine et de l'agriculture. Mais il fut tyran, on s'insurgea. Le fils d'un petit souverain, nommé *Li-yuen*, s'empara du trône.

XIIIe. *dynastie*, Tang.

Ce *Li-yuen*, nommé comme empereur, *Kao-tsou*, arrivant dans le palais impérial, fut comme étourdi de sa magnificence: « Non, dit-il, il n'est pas permis de laisser subsister un si superbe édifice, qui n'est bon qu'à amolir » le cœur d'un prince et fomenter sa cupidité ». D'après cette réflexion, cet enthousiate de vertu fait mettre tout en cendres. Il suivait la doctrine des lettrés, et abdiqua la couronne pour vivre tranquillement. Il ordonna que cent mille bonzes oisifs se marieraient pour fournir des sujets à l'Etat. *Tai-tsong*, son fils, est un des grands empereurs de la Chine, sage, frugal, accessible. On voulut lui donner quelques appréhensions sur sa facilité à se laisser approcher, il répondit: » Je me regarde dans mon empire comme un père dans sa » famille; je porte dans mon sein tous mes sujets comme » s'ils étaient mes enfans: qu'ai-je à craindre »? Il purgea ses Etats des devins. La bastonnade se donnait sur le dos et les épaules; il commanda qu'elle se donnerait plus bas, parce qu'il avait lu dans un livre de médecine, que

lorsqu'on blesse ou meurtrit le dos et les épaules, les parties nobles en sont offensées ; ainsi il ne négligeait rien de ce qui pouvait être utile. Sous son règne s'introduisit le christianisme nestorien. A l'occasion de la mort de son colao ou premier ministre qui lui avait été très-utile, il disait : « Nous avons trois sortes de miroirs, l'un qui sert aux dames » pour se parer ; le second sont les anciens livres, où on lit » la naissance, les progrès et la décadence des empires ; » enfin le troisième ce sont les hommes même, pour peu » qu'on étudie leurs actions, on voit ce qu'il faut éviter et » ce qu'il faut pratiquer. Javais ce dernier miroir dans la » personne de mon colao, malheureusement je l'ai perdu » sans espérance d'en retrouver un semblable ». *Tait-song* laissa à son fils de belles instructions dont il ne profita pas. Ce prince s'abandonna à une méchante femme, à laquelle le poignard et le poison étaient également familiers. Elle remplit le royaume et la cour de deuil. L'épouse de l'empereur suivant ne fut ni moins cruelle ni moins criminelle. Son fils fut, dit-on, le restaurateur de sa famille. Cependant il répudia sa femme, fit mourir sans sujet trois de ses enfans et épousa sa belle-fille. Sous le neuvième successeur, la puissance des eunuques occasionna des révoltes. On reconnaît au onzième beaucoup de pénétration et d'intelligence, et cependant beaucoup d'entêtement pour les rêveries des bonzes. Il donna dans la folie de faire chercher de tous côtés le breuvage d'immortalité, dont les disciples de *Lao-kiun* prétendent avoir le secret. Les eunuques le lui présentèrent, et il mourut sur-le-champ. Le quinzième empereur de cette dynastie fit une loi qui s'observe encore. Tous les sept ans les mandarins des provinces sont obligés d'envoyer par écrit un aveu sincère et détaillé des fautes où ils sont tombés, et d'en demander pardon à l'empereur. S'ils s'excusent ou passent leurs fautes, ils n'ont aucune grace à attendre, et sont infailliblement privés de leur emploi. Son fils, d'ailleurs doué de belles qualités, eut aussi la manie de se procurer l'immortalité. Il but la coupe et mourut, non subitement comme l'autre, mais rongé de vers. Les eunuques en multitude, et tout puissans dans le palais, tuèrent un de leur maitres, empoisonnèrent l'autre, et furent enfin exterminés par le dix-neu-

vième empereur, dont le fils, le vingtième et le dernier de sa race, ne fit que paraître sur le trône.

XIVe. *dynastie*, Heou-tang.

Son meurtrier *Tai-tsou* ne jouit pas long-tems du fruit de son crime; il ne regna même que sur un petit nombre de provinces. Son fils aîné le tua, et fut tué par son frère *Mo-ti*. Le désordre était au comble dans l'empire. Un habile général se forma un puissant parti et attaqua *Mo-ti*. L'empereur ayant été vaincu, se tua de désespoir, et sa famille fut éteinte.

XVe. *dynastie*, Heou-tang, 923.

Le général *Chuang-tsong*, devenu monarque, conserva les habitudes du guerrier. Il vivait frugalement, couchait sur la terre nue, et de peur de s'ensevelir dans un sommeil trop profond, il portait une sonette à son col pour l'éveiller; mais il ternit sa gloire dès ses premières années, par sa passion outrée pour les spectacles. Il y fesait son personnage comme un autre Néron. On le taxe d'une avarice sordide, d'une cupidité sans bornes. Son fils, *Ming-tsong* Ier. favorisa beaucoup les savans; sous son règne l'on inventa l'imprimerie telle qu'elle est encore chez les chinois, sans caractères mobiles.

XVIe. *dynastie*. Hou-tsing, 936.

L'usurpateur, nommé *Kao-tsu* Ier., vit démembrer l'empire. Il fut contraint d'en céder une partie aux Tartares. Son fils leva contre eux une forte armée, qu'il précéda avec un détachement. Son général aspirant secrètement au trône, n'avança qu'à petites journées, et donna le tems aux ennemis de se saisir de l'empereur. Ils le reléguèrent dans une petite principauté.

XVIIe. *dynastie*, Heu-han, 947.

Le perfide général ceignit son front du diadême. Il fit avec les Tartares une paix ignominieuse, qui leur laissait tout le butin. *In-ti*, son fils, montra plus de courage; mais pendant qu'il repoussait les ennemis sur la frontière, les eunuques excitèrent une émeute dans le palais. Il revint

pour l'appaiser et fut tué. L'impératrice s'efforça en vain de faire reconnaître son fils; elle fut contrainte de céder au général que les troupes avaient nommé empereur. Il la respecta comme sa mère.

XVIIIe. *dynastie*, Heu-chan, 951.

Tai-tsu, ce général, avait une profonde vénération pour *Confucius*, il alla visiter son tombeau. Son fils adoptif *Chi-tsoug* Ier. imita ses vertus. Au comble de la grandeur il conserva toujours un caractère modeste. Dans son palais étaient placés avec honneur une charrue et un métier de tisserand. Il fit ouvrir les greniers dans un tems de disette, et ordonna qu'on vendit le riz à vil prix. Ce prince mourut trop-tôt pour son fils, que son jeune âge fit juger incapable de régner. Les grands mirent à la place le premier ministre, *Tchao-quang*.

XIXe. *dynastie*. Song, 960.

Sous le nom de *Tai-tsu* IIIe. il se montra digne du choix qu'on avait fait; il avait toutes les qualités propres à rendre un Etat heureux et florissant. Les quatre portes de son palais, qui regardaient les quatre parties du monde, n'étaient jamais fermées. « Je veux, disait-il, que ma maison » soit semblable à mon cœur, qui est ouvert à tous mes » sujets ». Dans un hiver très-rude, pendant lequel ses troupes étaient employées contre les Tartares du nord, il envoya son habit doublé de fourrures à son général, en lui marquant qu'il aurait voulu en donner un pareil à chaque soldat.

Dans un tems de sécheresse, *Ching-tsong*, sixième de la race, s'attristait et tâchait, par ses prières, d'appaiser la colère céleste. Les lettrés, qu'il favorisait trop, eurent la hardiesse de lui dire qu'il se tourmentait inutilement, que ce qui arrive dans le monde est l'effet du hasard. Le premier ministre leur dit, d'un ton fier : « Quelle doctrine osez- » vous débiter? Si un empereur en était venu jusqu'à ne » point respecter et craindre le ciel, de quels crimes ne » serait-il pas capable »? Ce premier ministre présenta au fils du roi les dix maximes suivantes : craignez le ciel, aimez vos sujets, travaillez à vous perfectionner, appliquez-vous aux sciences, élevez aux charges les gens de mérite,

écoutez volontiers les avis qu'on vous donne, diminuez les impôts, modérez la rigueur des supplices, évitez la prodigalité, ayez horreur de la débauche.

Les hordes mongoliques et autres ne cessaient d'attaquer la Chine. Une d'elle, connue sous le nom de *Kitans*, s'établit dans le royaume de *Leao-tong*, força les Chinois à leur payer un tribut annuel. L'empereur Hoei-tsong, qui monta au trône vers l'an 1100, appela à son secours les *Nioutché*, autre peuple barbare qui habitait le pays actuel des Mantchoux, et qui étaient probablement de la même race que ce peuple. Les *Nioutché* chassèrent les Kitans, et s'emparèrent eux-mêmes des provinces septentrionales de la Chine. Le nom de *Kitaï*, que portait cette partie de la Chine, a donné naissance à celle de *Cathaya*, si fréquentée chez les auteurs du moyen âge. Les Nioutché s'appellèrent *Kins*, c'est-à-dire, la nation d'*Or*, le peuple dominateur.

Les Chinois appelèrent les Mongoux ou Mongoles, qui, à la vérité, détruisirent l'empire des Kins, mais soumirent également le *Tchin* ou la Chine méridionale. *Kublaï-kan* fonda l'empire Mongolique en Chine.

XXe. *dynastie*, YUEN, 1308.

Cette famille Mongolique régit si bien l'Empire, qu'on appela son règne le sage gouvernement. Le chef prit le nom chinois *Chi-tsu*; il fit réformer le calendrier et creuser le fameux canal qui a trois cens lieues de long. Ses successeurs, jusqu'au neuvième, qui finit cette race, fortifièrent à la Chine la religion de *Fo*. Un d'eux fit venir le grand Lama du Thibet, et le reçut avec des cérémonies extraordinaires. Avec les lamas s'introduisirent la magie, les danseuses, la débauche, qui pervertirent le sage gouvernement. Un valet des bonzes, nommé *Chu*, profita des troubles, de la mauvaise administration. De grade en grade il devint général des révoltés, fit fuir l'empereur *Chun-ti*, qui ne reparut plus, et se mit à sa place.

XXIe. *dynastie*, MING, 1368.

Chu se fit appeler *Tai-tsu IV*, ou *Hong-vou*; il chassa les Mongoux, et régna avec gloire sur sa patrie, qu'il avait délivrée du joug des étrangers. Le fameux Tamerlan marcha pour

conquérir la Chine, mais la mort délivra Hong-vou d'un ennemi si dangereux. Sa piété égalait sa sagesse et sa pénétration; dans une grande secheresse, il pria trois jours sur une montagne, et n'en descendit qu'avec la pluie. Son petit-fils fit fermer une mine de pierres précieuses. «Je ne veux » point, dit-il, fatiguer mon peuple d'un travail inutile, » d'autant plus que ces pierres, toutes précieuses qu'elles » paraissent, ne peuvent ni vêtir, ni nourrir dans un tems » de disette ». On aurait pu lui répondre : elles donnent de quoi avoir du pain et des habits. La catastrophe de cette dynastie, qui finit au treizième empereur, fut annoncée par des troubles prolongés pendant plusieurs règnes. Les *Nioutché*, appelés Tartares-Mantchoux, s'étant remis de leurs anciennes pertes, firent plusieurs fois la guerre aux Chinois, mais ne purent cependant réussir à s'y établir; des révoltes éclatèrent dans l'intérieur. Un des chefs insurgés, *List-ching*, qu'on dépeint comme un scélérat consommé, attaqua l'empereur *Hian-tson IV* dans son palais. Le prince veut faire une sortie afin de périr les armes à la main, il se trouve abandonné; il rentre, s'enfonce dans ses jardins. L'impératrice, qu'il aimait tendrement, se présente, il l'embrasse sans dire un seul mot : elle interprète ce silence, entre dans le bois, et se pend à un arbre. *Hian-tson IV*, errant à l'aventure, l'aperçoit. Il écrit sur le bord de sa veste : « Mes » sujets m'ont lâchement abandonné, fais de moi ce qu'il te » plaira, mais épargne mon peuple ». D'un coup de sabre, il abat la tête de sa fille chérie, et se pend à côté de son épouse. Les grands de l'Empire se soumirent comme de coutume; le prince *Usanguèh* seul brava l'usurpateur, mais il se vit forcé d'appeler au secours les Tartares-Mantchoux.

XXIIe. *dynastie*, TSING, 1644.

Quand les Mantchoux eurent fait mettre bas les armes aux rebelles, ils ne crurent pas que l'Empire fût un trop fort dédommagement de leurs peines. Trompé dans son attente, un de ces seigneurs Chinois disait : « nous avons fait venir des » lions pour chasser les chiens ». Cependant les princes du sang chinois ne fléchirent pas sous le joug sans tâcher de le repousser; il s'éleva dans plusieurs provinces des compétiteurs contre *Chun-chi*, premier empereur Mantchoux. La guerre

se fit avec vivacité par terre et par mer; sur ce dernier élément, un célèbre général, nommé *Coxinga*, signala son attachement pour la famille de ses anciens maîtres, et balança la victoire; mais tous les infortunés princes chinois périrent les uns après les autres. *Chan-chi*, par son attention à se conformer aux manières chinoises, se fit aimer des peuples autant qu'il en était redouté; ils ne s'aperçurent pas qu'ils avaient changé de domination. La mort le surprit à l'âge de trente-quatre ans. Il y laissa un fils sous quatre excellens tuteurs, qui se plurent à le former à la vertu. *Kang-hi* répondit parfaitement à leurs soins; pendant sa minorité il y eut ordre aux habitans des côtes de se retirer à trois lieues dans les terres, le commerce de la mer fut et est resté absolument interdit. Il ne se tolère que par le port de Canton, avec des formalités gênantes. En même tems il y eut un édit sévère contre les chrétiens, cependant il resta des jésuites à la cour comme gens de lettres et savans. L'empereur leur témoignait beaucoup de considération, mais ils ne purent faire révoquer la sentence contre les autres chrétiens. *Kang-hi* eut des chagrins domestiques causés par ses deux fils, qu'il disgracia l'un après l'autre; il rappela auprès de lui, avant de mourrir, *Yong-ching*, qui lui succéda.

Ce prince monta au trône en 1722. Après avoir été favorable aux chrétiens étant prince, il leur devint très-contraire lorsqu'il fut empereur; il s'en expliqua aux jésuites, de manière à faire entendre que leur religion avait causé des troubles dans quelques provinces de l'Empire. « Que diriez-» vous, leur dit-il, si j'envoyais une troupe de bonzes et » de lamas dans votre pays, pour y prêcher notre loi? » Comment les recevriez-vous? Voulez-vous que tous les » Chinois se fassent chrétiens; votre loi le demande, je le » sais bien; mais en ce cas, que deviendrons-nous? Les » sujets de vos rois, les chrétiens que vous faites ne recon-» naissent que vous; dans un tems de trouble, ils n'écou-» teraient pas d'autre voix que la vôtre. Je sais bien qu'ac-» tuellement il n'y a rien à craindre; mais quand les vaisseaux » viendront par mille et dix mille, alors il pourrait y avoir » du désordre ». Ces motifs très-justes firent bannir le corps des jésuites, mais il en est resté quelques-uns comme savans, qui ont été protégés et respectés.

Youg-ching avait des connaissances, de l'esprit et beaucoup d'éloquence; mais il était faible, défiant et superstitieux. Il ordonna qu'on n'exécuterait les sentences de mort qu'après lui avoir été présentées trois fois.

Voulant donner un nouveau lustre à l'agriculture, il chargea ses gouverneurs de lui envoyer tous les ans le nom de chaque laboureur qui se distinguerait le plus par son travail, par sa bonne conduite, sa frugalité, par l'union qu'il ferait régner dans sa famille, et par la concorde qu'il entretiendrait avec ses voisins. Dès-lors l'empereur élève les laboureurs qui lui sont ainsi désignés au rang de mandarins honoraires du huitième ordre, et leur envoie les patentes. Ceux qui les reçoivent jouissent pendant leur vie de tous les honneurs qui y sont attachés, et à leur mort, leur nom est inscrit dans la salle des ancêtres, et de ceux qui ont contribué à la gloire de leur patrie. Peut-être *Yong-ching* ne mériterait-il que des éloges, s'il n'avait pas trop favorisé les bonzes. Sous son règne, le palais impérial devint presque un couvent de prêtres de Fo.

Tchien-long (1), son fils, monta sur le trône en 1736, à l'âge de 25 ans. Ce prince, doué d'une belle figure, d'un tempérament robuste et d'un esprit supérieur, n'avait pas manqué de profiter de l'éducation soignée que reçoivent les fils des empereurs de la Chine. Les lois, les rites, les usages et la vaste littérature de son pays, ainsi qu'une partie de nos connaissances européennes lui étaient familières, et il joignit à cet avantage celui d'être orateur et poète dans la langue difficile des Chinois et dans celle des Mantchoux.

Quoique passionné pour l'étude, Tchien-long avait du penchant pour les conquêtes; il saisit, en 1754, le premier prétexte qui se présenta pour déclarer la guerre aux Eleuths, dont deux de leurs princes se disputaient le trône. Les Eleuths furent domptés, et leur roi conduit à Pekin. L'empereur usa de clémence à son égard, mais depuis il fit trancher la tête à plusieurs de ses généraux qui s'étaient laissés vaincre ou tromper. Le nouveau roi des Eleuths s'étant révolté, fut

(1) On l'écrit aussi *Kien-long*, et je pense qu'on devrait l'écrire *Tkien-long*.

poursuivi de si près, qu'il fut obligé de se réfugier en Russie, et mourut à Tobolsk, de la petite vérole; et l'empereur, voulant l'avoir mort ou vif, le fit demander à l'impératrice Elizabeth, qui refusa constamment de le livrer. « Chaque » nation, fit-elle dire aux députés, a des usages particuliers. » Un des plus sacrés, parmi nous, est de ne point exposer » à l'ignominie les restes glacés d'un malheureux réfugié » parmi nous. Votre ennemi est mort, nous vous l'avons » montré, cela doit vous suffire ». Les autres chefs Eleuths furent conduits à Pekin, et mis à mort par ordre de l'empereur, qui, resté maître de leur vaste pays, le divisa en plusieurs souveraineté. Ses généraux, en 1759, les soumirent entièrement, et portèrent leurs armes victorieuses jusques dans la Petite-Bukarie, s'emparèrent de Kasghar et d'Yerkim, et étendirent leurs conquêtes jusqu'au pied du mont Imaüs. L'empereur célébra lui-même tant de succès dans un poème en vers chinois, qu'il fit graver sur une colonne. On l'a traduit en français.

Autant il se montrait attentif à ménager la nation chinoise, dont il croyait devoir se défier, autant il agissait despotiquement avec les Tartares. Ce n'était presque jamais qu'à eux qu'il confiait le gouvernement des provinces, le commandement des armées, les premiers emplois du ministère, et la moitié des places des grands tribunaux de l'empire. Mais ceux même qu'il avait comblés de graces et d'honneurs étaient souvent traités par lui avec la plus grande sévérité. On a vu souvent des vice-rois entrer au palais avec tout l'appareil de leur rang, en sortir chargés de chaines, pour être livrés au tribunal des crimes.

Tchien-long s'efforçait sur-tout d'écarter les Tartares de la molesse. Il passait régulièrement une partie de l'année à *Zhé-holl*. Là il quittait souvent son palais pour vivre sous des tentes, y recevoir des ambassadeurs, y célébrer des fêtes, et montrer qu'il n'aimait pas moins à être le souverain des Tartares que celui des Chinois. Il montait à cheval, courait à la dangereuse et fatigante chasse du tigre, et prouvait qu'il savait manier l'arc et la flèche aussi bien qu'aucun de ses Mantchoux. Il bravait également le froid le plus rigoureux et le chaud le plus excessif. La pluie la neige, le vent, ne l'empêchaient pas de se tenir long-tems

en plein air, pour assister aux différens exercices militaires, où les Mantchoux, tantôt à pied, tantôt à cheval, font assaut de force et d'adresse.

La réputation qu'il s'était acquise parmi les Tartares amena vers lui des nations entières. En 1771, la 36e. année de son règne, les Tourgouths, peuples pasteurs, qui habitaient depuis long-tems les rives du Volga et du Iaïk, non loin des endroits où ces deux fleuves versent leurs eaux dans la mer Caspienne, se dérobèrent aux vexations des officiers russes, et se rendirent, avec leurs nombreux troupeaux, dans les campagnes qu'arrosent l'Ily. Ils furent six mois à faire ce voyage, pendant lequel ils eurent à soutenir divers combats, soit contre les peuples dont ils traversaient les pays, soit contre des hordes de Tartares errans. De 600,000 qu'ils étaient à leur départ, ils n'arrivèrent qu'au nombre de 300,000. L'empereur, malgré l'avis de son conseil, leur assigna un vaste territoire pour s'établir.

L'année suivante cette exemple fut imité par ceux des Eleuths qui s'étaient dispersés, dix-huit ans auparavant, dans les déserts immenses de la Tartarie : des troupes de Pourouths et les restes de quelques autres hordes se rendirent, au nombre de près de 200,000, sur les rives de l'Ily, pour demander un asyle comme les Tourgouths. Ils furent accueillis avec la même bienveillance.

Les *Miao-tsée* étaient des restes de ces sauvages qui refusèrent, il y a près de 4,500 ans, de se soumettre au fameux Hoang-ti. Ce peuple formait deux petits Etats, qu'on appelait le grand et le petit *Kin-tchuen*. Ils avaient chacun leur chef, et l'empereur accordait à ces chefs quelques dignités pour les engager à se reconnaître ses vassaux, et à vivre en paix avec ses sujets. Les Miao-tsée ayant eu quelques différens avec le gouverneur de Sé-chuen, commirent des brigandages sur le territoire chinois. L'empereur leur écrivit pour les faire rentrer dans le devoir. Le roi du petit Kin-tchuen maltraita les envoyés de l'empereur, et déchira son écrit : c'est un crime horrible aux yeux des Chinois.

Tchien-long, indigné, résolut d'exterminer un peuple qu'on avait cru jusqu'alors indomptable : il envoya contre eux des forces considérables. Les Miao-tsée et leurs femmes

donnèrent sans cesse des preuves de la plus audacieuse intrépidité, et les troupes de Tchien-long montrèrent autant de constance que de valeur. Les succès furent long-tems balancés. La férocité se signala de part et d'autre. Un gendre de l'empereur périt les armes à la main, et l'empereur fit étrangler ou exiler quelques-uns de ses généraux, dont le seul tort, peut-être, était de n'avoir pu vaincre. Le roi du petit Kin-tchuen périt dans le cours de cette guerre. Alors tous les Miao-tsée se retirèrent auprès de *Sonom*, qui régnait dans le grand Kin-tchuen. Ce jeune prince, âgé de 21 ans, se rendit, dans l'espoir de trouver grâce auprès de l'empereur, et fut conduit à Pekin avec sa mère, son frère, ses sœurs, sa tante, ses ministres, et environ 250 de ses officiers.

L'empereur alla aussitôt au tombeau de son ayeul, pour lui rendre hommage du succès de ses armes; il convoqua les quarante-huit chefs des hordes tartares. Pour recevoir le général vainqueur avec plus de pompe, il lui donna l'accolade et le fit asseoir auprès de lui, ce qui est une faveur sans exemple: on servit le thé, et la cérémonie se termina par le chant des victoires, composé depuis environ 4,000 ans. Le lendemain il se rendit à la salle des ancêtres, ayant avec lui le général, les principaux officiers de l'armée et les prisonniers. Quand l'empereur eut fait les prosternemens d'usage, et brûlé des parfums devant les tablettes de ses ayeux, il leur raconta les plus glorieux évènemens de la guerre, et leur présenta les vaincus; après quoi les prisonniers furent conduits dans le lieu où sont honorés les esprits qui président aux générations. Les prisonniers se prosternèrent pour demander pardon à ces esprits de les avoir affligés par leur rébellion. Le lendemain l'empereur sortit de son palais, et monta au-dessus de la porte, où un trône lui était préparé. Lorsque les spectateurs lui eurent rendu hommage en frappant neuf fois la terre de leur front, on amena l'infortuné roi Sonom, son frère, presqu'enfant, et les autres principaux prisonniers. Ces malheureux, déjà jugés par un tribunal composé des grands de l'empire et des ministres, avaient au cou une corde de soie blanche. On les fit mettre à genoux, et l'on posa à côté d'eux une cage de fer, où était renfermée la tête de l'autre roi *Miao-tsée*, qui était mort pendant la

guerre. L'empereur appela le général auprès de son trône, l'interrogea sur le nom, le rang et les crimes des prisonniers. Le général du roi Sonom eut le noble courage de prendre la parole et dit : « Très-puissant empereur, le roi, père de » Sonom, me le confia en mourant. Sonom était encore jeune, » incapable de résolution. C'est moi qui ai décidé la guerre. » Si j'ai pêché en cela, j'ai pêché seul, et seul je mérite d'être » puni. Je demande qu'on épargne un prince qui n'a pu être » coupable. Nous pouvions encore vendre bien chère notre » vie, mais nous nous sommes rendus, dans l'espérance » qu'on nous a donnée de trouver grace devant votre ma» jesté ». Il parlait envain ; un signe de l'empereur fit mettre les prisonniers à la torture, et de-là on les conduisit à la mort. Le roi Sonom, son frère, sa tante, son grand général et tous ceux qui composaient son conseil, furent coupés par morceaux, dix-neuf autres personnes eurent la tête tranchée, un grand nombre de Miao-tsé fut condamné à une prison perpétuelle ou exilé en Tartarie, et le reste de la nation réduit à l'esclavage, et dispersé dans les provinces de l'empire. Voilà ce Thien-long et ce gouvernement chinois tant loués par les Jésuites.

C'est cependant ce même empereur qui, en 1779, après un voyage dans les parties méridionales pour visiter les ouvrages qu'on avait faits sur les rivières qui les arrosent, accorda des récompenses ou des graces à presque tous les sujets de son empire, et qui disait, dans une de ses proclamations : » Comme je porte dans mon cœur tous les » hommes, je voudrais que tous les hommes pussent avoir » part à mes bienfaits ». Pour s'assurer des Tartares, qui sont presque tous attachés à la secte de Fo, dont le grand prêtre règne au Thibet, Tchien-long, à l'exemple de son père, se déclara le zélateur de cette secte. Jaloux de conserver sa souveraineté sur des prêtres dont il se montrait le sectateur le plus zélé, il engagea le lama de se rendre auprès de lui en 1780, pour l'anniversaire de sa naissance, qui se célébrait tous les dix ans à Zhé-holl. Le lama obéit : l'Empereur le reçut avec de grandes magnificences et le combla de présens et d'honneurs. Ensuite il le fit venir à Pekin, où il mourut, à ce qu'on dit, de la petite vérole. Cette mort occasionna de grandes cérémonies et des priéres pen-

dant cent jours de suite, après quoi l'empereur renvoya son corps avec pompe jusques dans le Thibet.

Tchien-long avait décoré le frère du lama du titre de prince de la prière; mais ce prince ne voulut ni prier pour l'empereur, ni avoir confiance en lui, et craignant qu'il n'éprouvât le même sort que son frère, il se réfugia avec tous ses trésors dans le royaume de Népoul, sur les frontières de l'Indostan. Quelques tems après le roi de Népoul fit une incursion dans le Thibet, Tchien-long, sous prétexte de secourir le lama, se rendit maître du Thibet, qui depuis est resté tributaire de la Chine.

Le fleuve Jaune fait souvent des ravages affreux dans les provinces qu'il traverse. Il rompit ses digues en 1780, inonda une vaste étendue de pays et ruina un très-grand nombre de familles. L'empereur lui fit ouvrir un second canal, lui ôta une partie de ses eaux pour les porter dans le lit d'une autre rivière. Ce grand travail se fit sans corvée et coûta à l'empereur plus de 10 millions de Taëls d'argent. Le Taël vaut 7 liv. 10 sous.

En 1782, un tremblement de terre fit élever si prodigieusement la mer dans le détroit de Formose, que cette belle île resta submergée pendant 12 heures. La capitale fut presque entièrement renversée. Deux vaisseaux de guerre et un très-grand nombre de jonques furent fracassées. L'empereur fit fournir aux malheureux habitans de Formose tous les secours dont ils avaient besoins.

En 1783, une sécheresse qui dura trois ans fut accompagnée de la plus horrible disette. L'empereur fit ouvrir tous les magasins; mais il ne put sauver tous les habitans des pays qui manquaient de subsistances.

Enfin, après être parvenu jusqu'à l'âge de 86 ans, et en avoir régné 61 avec une vigilance et une activité singuilère, Tchien-long abdiqua le trône en faveur du 17e. de ses fils en 1796, et se retira dans un palais qu'il fit bâtir au milieu d'un superbe jardin, pour finir au sein du repos sa longue et brillante carrière.

Après sa mort, qui eut lieu en 1801, on assure que des insurrections violentes ont éclaté de toutes part, et les dernieres relations nous représentent la Chine comme étant en proie à la guerre civile.

DEUXIÈME SECTION.

LES PROVINCES TRIBUTAIRES DU NORD OU LA MANTCHOURIE, LA MONGOLIE, LA KALMOUQUIE, LE SIFAN, LA PETITE BUCHARIE ET AUTRES PAYS VULGAIREMENT COMPRIS SOUS LA FAUSSE DÉNOMINATION DE

TARTARIE.

DANS la dissertation historique sur les peuples de l'Asie centrale et septentrionale, qui précédera la description de la véritable *Tatarie* (et non pas Tartarie), je développerai les raisons péremptoires qui doivent faire disparaître de la géographie moderne les vagues dénominations de Tartarie russe, Chinoise, indépendante, appliquée à des contrées et des nations qui n'ont jamais été *Tatars*, et qui ont cessé d'être indépendantes. Pour ne pas dire deux fois la même chose, je supposerai que le lecteur consultera d'avance cette dissertation, et j'en mettrai les principes à exécution dans la suivante description physique et politique de ces contrées.

OBSERVATIONS GÉNERALES.

MONTAGNES ET FLEUVES.—Les vastes contrées où errent les Kalmouks, les Mongoux, les Mantchoux et autres peuples soumis ou réunis à l'empire Chinois, forment une des régions les plus élevées du globe. Le centre est un immense plateau appuyé d'un côté sur les montagnes du Tibet et du nord de la Chine, et de l'autre côté sur les chaînes Altaïque, Sayanique et Daourienne. Là coule le fleuve d'Yerkend et nombre d'autres rivières qui, n'ayant pu franchir la barrière de leurs montagnes natales, meurent dans des étangs ou se perdent dans les sables. Là, s'étendent d'immenses déserts semblables à ceux de l'Afrique, et au sein desquels on soupçonne

soupçonne plusieurs *Oasis*, des montagnes qui, placées sur une telle base, doivent être les points les plus élevés du globe.

La pente septentrionale de ce grand plateau commence depuis le mont *Bogdo*, qui est un noyau ou centre des montagnes comme le St.-Gothard, et depuis la chaîne des monts *Alak* qui, à ce qu'on croit, s'étendent du Bogdo vers le lac de Palcati, et joint les monts Belur. De la chaîne des monts Alak on voit d'écouler l'*Irtisch* et le *Dschabekan*, qui prend ensuite le nom d'Obi. Ces fleuves pénètrent en Sibérie par des gorges étroites, qui séparent les différentes parties de la chaîne Altaïque.

Mais vers le lac Palcati l'on voit l'*Ili* et autres moindres rivières, arrêtés par des hauteurs ou des montagnes, s'écouler dans plusieurs lacs intérieurs qui n'ont aucun débouché. Il y a de ce côté un véritable plateau qui renferme toute la Songarie.

Les monts *Belur* marquent le commencement de la pente occidentale, qui se dirige vers la mer d'Aral et la mer Caspienne. Des flancs de cette haute chaîne, que M. Pinkerton regarde avec assez de vraisemblance comme l'*Imaus* des anciens, d'écoulent le Gihon et le Sihon vers l'ouest, et le Yer-kend vers l'est et l'intérieur ; mais quant aux sources de l'Indus, qu'on prétend placer dans ces mêmes montagnes, il faut avouer qu'on n'en sait rien de positif.

Tout le haut Tibet est à-peu-près inconnu, et les deux chaînes des montagnes, qu'on désigne sous les noms de *Kontaïsse* et de *Mus-tag*, ne sont placées sur les cartes que par conjecture. Il paraît qu'au midi de la petite Bucharie et du désert de Cobi, dans le haut Tibet, et jusques vers le lac *Koko-Nor*, il existe un plateau montagneux, des flancs duquel découlent le *Gange*, le *Burampouter* ou *Tsanpou*, le *Kianku* et le *Hoangho*. D'après Danville et les missionnaires, la partie orientale de ce plateau renferme un certain nombre de lacs sans écoulement. Mais on n'a rien de certain sur l'élévation des montagnes, qui probablement couronnent ce plateau.

Nous n'avons pas de notions plus exactes sur la partie de l'Asie centrale qui avoisine la Chine. Les voyageurs disent seulement que le terrain descend très-rapidement

vers la plaine de Pé-tché-li. Le désert *Shamo* ou désert de Mongolie est sans doute une vaste plaine sablonneuse très-élevée, et dans le sein de laquelle viennent se perdre plusieurs rivières, qui sortent, les unes des environs de la grande Muraille, les autres du mont Bogdo et des monts *Changai*.

Cette dernière chaîne traverse le pays des Mongoux-Kalkas, dans la direction de nord-ouest au sud-est.

A l'est de cette chaîne s'étendent encore des plaines élevées et désertes jusques vers le pays des Mantchoux; les rivières qui y naissent ne trouvent pas de débouchés; ainsi ces plaines paraissent encore faire partie du grand plateau de l'Asie centrale.

Mais enfin, cette immense suite de plateaux se termine; le terrain prend une inclinaison déterminée soit vers le grand Océan pacifique, soit vers la mer glaciale; ici le fleuve *Sélinga* entraîne les eaux qui naissent entre le mont Bogdo et celui d'*Hongur*; la chaîne des Alpes Sayaniques et de celles de Daourie ouvre un passage à ces eaux qui vont grossir le lac Baikal, d'où elles ressortent par l'Angara; plus à l'est, les rivières de *Kerlon*, *Pira* et d'*Onon* trouvent un débouché entre les montagnes Daouriennes (1) et les monts *Siolki*; par leur réunion elles forment le grand fleuve, désigné sous la double dénomination de *Saghalien* et d'*Amour*; ce fleuve, après s'être dégagé des montagnes, reçoit le *Songari-Ula*, qui vient des confins de la Corée et du Leao-tong. L'*Amour* coule ensuite dans un vaste bassin, séparé de la mer du Japon par une haute chaîne de montagnes, où M. de Lapérouse distingua beaucoup de *pics* ou de sommets élancés. Cette même chaîne, qui sort sans doute de la Corée, force le fleuve d'Amour de se diriger au nord-est, où il s'écoule dans cette espèce de Méditerranée que les Russes ont nommé mer d'Okotsk.

La géognosie et la géologie de toutes ces montagnes et plaines élevées est encore à naître. Nous ne savons encore absolument rien sur la nature des substances dont elles sont formées, ni de l'arrangement de ces substances. Le grand plateau de l'Asie se maintient-il à une élévation uniforme?

---

(1) Les chaînes *Stannovoi*, *Iablannoi*, etc.

ou s'élève-t-il vers un ou plusieurs points centraux ? est-il parsemé de quelque groupes de montagnes peu élevées au-dessus de leurs bases, comme les monts *Algydim-Zano*, au pays des Kirguises ? où la permanence des neiges sur les sommets des grands Altaï et du grand Bogdo indiqueroit-elles une élévation plus considérable vers l'intérieur du pays des Kalmouks ? Cette élévation continue-t-elle à avoir lieu pour les déserts qui séparent la Kalmouquie du Thibet ? Ces déserts sont-ils remplis uniquement de plaines d'un sable noir, comme on l'a dit jusqu'ici, ou s'y trouverait-il des montagnes secondaires ? Les Alpes du Thibet, qui du côté de l'Inde présentent des élévations extraordinaires, ne sont-elles, comme les Alpes de la Suisse, que le couronnement et l'escarpement de ce grand plateau central ? ou seraient-elles également beaucoup élevées au-dessus de leur base *septentrionale* du côté des déserts ? La nature granitique des montagnes Altaïques, Sayaniques et Daouriennes serait-elle commune aux grandes chaînes de l'intérieur, (s'il y en a) ou seraient-ce seulement de grandes masses d'argile durcie, mêlée de gravier, comme ces montagnes près la grande muraille, dont parle *Staunton*, ou enfin, ce qui sans doute paraît plus vraisemblable, ce centre du grand continent asiatique renfermerait-il de vastes mers de sable et des amas cahotiques de tous les élémens du globe ? Pour les volcans, il paraît qu'il n'y en a pas ici qui soient en activité ; mais n'y a-t-il pas dans cette grande étendue des terres, quelques traces des anciennes révolutions volcaniques comme celles que *Patrin* a vues en Daourie ? Enfin, trouve-t-on dans cette région si voisine de l'Inde, des ossemens d'éléphans et de rhinocéros comme dans la Sibérie ?

Voilà une série de questions importantes, et qu'il serait facile d'allonger encore. Et toutes ces questions restent jusqu'ici sans réponse ! Aucun géologue n'a vu cette grande région, qui fait une sixième partie de l'ancien continent. Qu'on juge d'après cela de l'utilité des *théories de la terre !*

La minéralogie de ces pays est également stérile. Les mines d'étain qu'on attribue au pays des Mongoux propres ; le nom de *Monts d'Or* (Altay), donné à une grande chaîne, la tradition de l'ancienneté de l'art de mineur parmi les Mongoux, voisins des riches mines de la Daourie russe, les ins-

trumens et ustensiles en or et fer qu'on trouve dans les tombeaux antiques ; enfin, l'opinion où l'on est que les rivières de la petite Bucharie fournissent la poudre d'or qui entre dans le commerce de Kiachta, voilà les faibles indices que nous avons sur les trésors minéralogiques de cette grande région.

Climat. — Aucune observation météorologique exacte n'a été faite dans cette vaste partie de l'Asie ; mais tous les rapports s'accordent à représenter le froid comme étant beaucoup plus rigoureux ; la latitude devrait le faire supposer. Lapérouse trouva les côtes du pays de Mantchoux, sous la latitude de 49 degrés, couverte de neiges au mois d'août. Les ambassadeurs de *Scharockh* virent en Kalmouquie la terre gelée à deux pouces de profondeur au solstice d'été même. (1) Rien n'empêche qu'il ne se trouve dans l'intérieur quelques régions plus tempérées, mais à en juger par le Tibet et la Sibérie, la plus grande partie de cette région paraît être condamnée à un froid excessif.

Végétaux.—Les végétaux du centre de l'Asie, en y comprenant même ceux du Tibet, nous sont presque entièrement inconnus; aucun naturaliste européen n'a parcouru ces vastes régions. L'élévation de leur sol, et la rigueur de leurs hivers doivent faire présumer qu'il n'y existe aucune plante des Tropiques, ni même des contrées plus tempérées de l'Asie. Par les récits vagues de quelques voyageurs, et le peu que nous savons des végétaux qui croissent sur les côtes maritimes de la Tartarie, il paraîtrait que les plantes sont, pour la plupart, les mêmes que celles qui se trouvent au nord de l'Allemagne, mêlées avec un petit nombre d'espèces de la Sibérie. *Pinkerton* prétend en conclure que les limites terrestres des flores sibériennes et indiennes sont séparées par une large bande de végétaux européens, qui s'étendent directement à l'Orient à travers le continent, jusqu'au fleuve Amour et à la côte de la Mantchourie. Mais l'élévation et la nature du sol, pour tout l'intérieur, étant inconnus, il peut se rencontrer des particularités impossibles à deviner. La flore sibérienne certainement s'étend bien plus en avant vers le sud que celle de l'Inde ne s'étend vers le Nord.

(1) *Forster*, tom. I, p. 254.

Il est probable que dans une aussi vaste étendue on découvrira par la suite de nouvelles espèces et peut-être une flore toute particulière ; mais nous ne connaissons encore de plantes indigènes de cette contrée (en exceptant celles qui appartiennent à la Sibérie et à l'Inde), que cette singulière fougère appelée *Polypodium barometz*, ou agneau de Sibérie, *le Panax quinque folium*, ou le ginseng, drogue favorite des Chinois, et les divers *rheum*, plantes qui fournissent la rhubarbe.

Animaux. — Il n'est peut-être pas de contrée dont la zoologie soit plus intéressante à connaître que celle du centre de l'Asie, de ce vaste plateau considéré par quelques auteurs comme le berceau du genre humain. Tous les animaux utiles aux hommes se trouvent ici sauvages. Le cheval, l'âne et une troisième espèce de solipède qui tient le milieu entre l'âne et le cheval, le *dzeggitaï* de Pallas (1), ou l'*hemione* de Gmelin, se rassemblent par troupes sur les bords de l'Onon, de l'Argoun et de l'Amour, dans le désert de Cobie, et jusqu'aux confins de la Chine et du Tibet. Le chameau, qui de tous les animaux, est celui que l'homme a le plus anciennement et le plus universellement réduit a l'esclavage, erre indépendant dans les déserts sablonneux de la Mongolie. Le *yak* ou bœuf grognant sauvage, fréquente les pâturages ; cet animal est peut-être la tige du *zéba* ou de notre bœuf d'Europe, et a mal-à-propos été confondu avec l'*ureis*, qui est une espèce bien différente. La mer de Baikal et les monts d'où dérive la source de l'Amour, marquent à-la-fois les limites méridionales et orientales que la nature a assignées aux rennes qui se trouvent sauvages dans ces contrées: mais 5 degrés plus bas, au 35e. parallèle de latitude, on retrouve encore l'élan, qui a avec lui de si grands rapports. L'*Argali*, espèce de brebis sauvage (2), la chèvre, le chamois, le bouquetin du Caucase, l'antilope goîtrée (qui est probablement la chèvre

---

(1) Voyages de Pallas, tome IV, page 305. *Voyez* l'extrait dans cette *géographie*, tome II, page lxxix. Il y a encore une espèce de chevaux ou ânes sauvages appelés *Koulan*, et que Pallas n'a pu décrire que d'après des ouï dire. (*Voyez* tome V, page 90, etc.

(2) *Idem*, tome IV, page 325.

jaune de Duhalde), le *Saiga* ou chèvre du désert (1) se retirent dans les montagnes, et grimpent en troupes les sommets les plus escarpés. L'animal porte-musc erre seul et sans suite dans ces vastes solitudes. La Mongolie, la Daourie et les régions montagneuses qu'arrose le fleuve Amour paraissent être son pays natif; mais au midi il pénètre dans le Tibet, en Chine, et jusqu'au Tonquin et vers l'ouest, jusqu'aux montagnes de Cachemire. Au Nord M. Pallas en a rencontré sur les bords d'Eniseï, aux environs de Krasnoiarsk (2). Dans les bois qui sont au nord-ouest de la Corée on trouve le sanglier, l'ours brun et noir, le blaireau, le renard noir, le chat sauvage, le linx sur les frontières de la Chine, ainsi que l'once et divers autres animaux du genre des *Felis*; mais on n'y a pas, quoiqu'en aient dit quelques naturalistes, trouvé le tigre proprement dit; et l'animal de la Chine que l'un a pris pour un tigre n'en est pas un. Parmi les animaux de cette vaste contrée nous nommerons encore l'adive, le serval, le manul, sur les rives de la Selenga et de la Chida, dans la Mongolie; l'hermine, la marte, la zibeline, la loutre, qui se trouvent sur les bords des lacs nombreux, du pays des Kalmouks; la marmotte, la polalouche, l'écureuil strié, différentes espèces de lièvres; le tolaï; l'ogoton, et une petite espèce de lapin blanc, dont Bell a rencontré des troupes composées de plus de six cents individus. Telle est l'énumération des principaux animaux de cette intéressante contrée, dont la plupart sont aussi communs à la Russie asiatique, au Tibet et au nord de la Chine. Elle suffit pour prouver que la nature a en quelque sorte rassemblée dans une seule partie du monde ce qui ne se trouve disséminé que dans plusieurs autres très-éloignées les unes des autres: enfin nous ne terminerons pas cette rapide exquisse sans nommer ce bel et singulier oiseau qui tient le milieu entre les faisans et les paons, l'argus ou le luen des Chinois, *Phasanus argus* des naturalistes; il paraît être originaire des montagnes de l'Asie centrale, et se trouve, dit-on, en Chine et à Sumatra.

Il serait très-hasardé de vouloir remonter de l'état actuel

(1) *Pallas*, tome IV, page 285.
(2) *Idem*, tome IV, page 13.

de la zoologie à son état primitif. Le plateau central de l'Asie contient sans-doute, dans l'état sauvage, un grand nombre d'animaux qui semblent avoir été en tout tems les compagnons de l'homme, et les premiers instrumens de la civilisation; mais ces animaux ont pu exister anciennement dans les Alpes et sur le Caucase; des animaux de cette classe existent peut-être sur le plateau qui probablement forme la majeure partie de l'Afrique méridionale. D'autres animaux semblales ont existé originairement dans les Cordillères. Donc cette circonstance ne peut pas servir à tracer la patrie primitive de l'homme. L'histoire du genre humain aboutit à cette thèse générale : les premiers hommes, comme les animaux et les végétaux, se sont répandus des montagnes dans les plaines. Tous les raisonnemens qui vont au-delà sont systématiques et inutiles.

DESCRIPTION PARTICULIÈRE

DES PAYS CI-DESSUS NOMMÉS.

I. LA MANTCHOURIE.

SITUATION, ÉTENDUE, LIMITES. — Le pays de Mantchoux ou la Mantchourie s'étend entre le gouvernement russe d'Irkutsk au nord; la Mongolie à l'ouest; la Chine, la mer Jaune et la Corée au sud; la mer du Japon et la manche de Tartarie, (plutôt de Mantchourie) à l'est. Les monts Siolkis la séparent de la Montgolie. Les latitudes extrêmes s'élèvent à 52 degrés, et descendent à 40. La frontière du sud-ouest atteint le 115me. cercle de longitude à l'est de Paris. L'étendue paraît être triple de celle de la France.

ETAT PHYSIQUE. — Les montagnes qui bordent la mer du Japon paraissent être sujettes à des hivers très-longs et très-rigoureux; mais les parties centrales qu'arrose le fleuve d'Amour doivent probablement jouir d'un climat un peu plus doux. Si l'agriculture n'y fleurit pas, la faute en est due sans doute, en grande partie, à la paresse et à l'ignorance des habitans.

La partie située sur la mer Jaune ou la province de *Leao-tong* paraît jouir d'une température semblable à celle de l'Allemagne et de la France.

Les montagnes qui environnent Zhé-holl ne sont pas très-élevées (1); elles ne présentent aucune chaîne régulière, mais plutôt l'aspect des ondes d'une mer agitée. Elles sont composées d'une argile durcie, mêlée de gravier. Il serait donc possible que la haute chaîne des montagnes qui bordent la manche de Tartarie, selon *Lapérouse* (2), fusse absolument détachée des chaînes principales de l'Asie. Au nord, les monts Stanovoi étendent sans doute plusieurs branches vers les bords du fleuve Amour; mais on ne sait rien sur leur nature.

La province de *Leaotong* fournit du froment, du millet, des légumes, des bestiaux, des fruits d'Europe, tels que pommes, poires, noix, etc. Le cotonnier y réussit sur les bords de la mer. Dans la province de *Ningouta* et de *Tsitsicar* il y de vastes forêts; on y recolte du millet et de l'avoine; mais le *ginseng* et les fourrures sont les seuls objets d'exportation. Les rivières du nord et de l'est donnent des perles (3).

Divisions et villes. — Les divisions sont très-incertaines. La province de *Leao-tong*, entre la Chine et la Corée, est entourée d'une palissade; elle paraît habitée en partie par des Chinois. *Mukden*, en chinois, *Schin-yang* en est la capitale; cette ville a été célébrée par l'empereur Tkienlong dans un poëme.

Les provinces plus septentrionales contiennent plusieurs villes ou villages, *Hotun-Ségalien-Oula*, ainsi appelé de sa position sur le bord de la rivière de même nom. Cette ville est située dans le pays de *Tahourie*, ou, suivant la dénomi-

---

(1) *Staunton* dit vaguement, tome III, p. 257 : « Que le sol » de la Tartarie chinoise s'élève jusqu'à 15,000 pieds au-dessus » de la mer Jaune ». Mais rien ne prouve que cet auteur ait voulu parler ici de la partie que l'ambassade anglaise visita; il paraît plutôt que cette élévation n'est fondée que sur une estimation arbitraire, et relative aux parties intérieures de la Tartarie. *Voyez* le même auteur, tome III, page 271—273 et 255.

(2) Il y gèle et neige au milieu de septembre; comme ces montagnes sont sous la latitude de la France, il semble que leur élévation doit s'approcher de celle des Alpes.

(3) *Duhaide*, tom. IV, p. 5—7 et p. 16.

nation moderne, de *Daourie*. Nous nommerons encore *Tsitchicar* et *Merguen*, *Petounn*, *Kiri-Oula* et *Ningouta*. Au nord et à l'est du grand fleuve Amour on aperçoit à peine les vestiges d'un seul village. Parmi ceux dont je viens de donner la liste, *Petoun* ou *Pedu* était, dans le tems de Duhalde, habité par des soldats Mantchoux et des exilés, commandés par un lieutenant-général.

Ningouta, dont est sortie la maison règnante en Chine, était aussi la résidence d'un général Mantchoux et le siége d'un commerce considérable, qui consistait sur-tout en ginseng, plante célèbre qui abonde dans son voisinage.

Mœurs, langage, etc. — Les Mantchoux ont joui anciennement d'un certain degré de civilisation; ils ont connu l'agriculture, et ils ont eu un code de lois avant la conquête qu'ils firent de la Chine. Cette extension de puissance a nui à leur pays, car les meilleures familles du pays ont émigré en Chine.

D'après les relations des Jésuites, ils n'ont ni temples, ni idoles, et révèrent un Être suprême, qu'ils surnomment l'empereur du ciel. Mais probablement leur véritable religion est celle du chamanisme, ou une espèce de polithéïsme raisonné, qui n'était pas inconnue aux Juifs, puisqu'ils admettaient, ainsi qu'il paraît d'aprés Daniel, de grands anges ou esprits protecteurs des empires. Des trois grandes nations qui occupent ces contrées, les Mantchoux peuvent être considérés comme les plus rapprochés de l'état de civilisation, sur-tout depuis qu'ils ont fait la conquête de la Chine; et leurs progrès à cet égard doivent encore avoir été plus grands, puisque le dernier empereur a ordonné que les meilleurs livres de la Chine soient traduits dans la langue des Mantchoux. Cependant les Chinois conservent encore leur ancienne aversion envers leurs vainqueurs, qu'ils méprisent et regardent comme des sauvages. Les Mantchoux ont des formes plus robustes, et une contenance moins expressive que les Chinois; et les pieds de leurs femmes ne sont pas défigurés comme ceux des femmes chinoises. Leur coiffure consiste en fleurs naturelles et artificielles. L'habillement, en général, est le même que celui des Chinois.

Les trois langages des Mantchoux, des Mongols et des

Tartares diffèrent radicalement l'un de l'autre. M. Langlès a publié à Paris, il y a environ dix ans, le prospectus d'un dictionnaire tartare-mantchoux, dans lequel il affirme que c'est le plus parfait et le plus savant des idiômes tartares, sans en excepter celui du Tibet, quoiqu'il n'ait été écrit qu'au commencement du dix-septième siècle.

A cette époque le monarque des Mantchoux chargea des savans de dessiner des lettres, d'après celles des Mongols, assez semblables à celles des Ugurs, qui suivant M. Langlès, paraissent tirer leur origine de celle du Stranghelo, ou l'ancien Syriaque. Cependant, d'après cet auteur même, il paraîtrait que la grammaire des Mantchoux présente quinze cent groupes de syllabes, qu'il a réduits à vingt-neuf lettres, dont la plus grande partie a trois formes différentes, suivant qu'elles doivent se trouver au commencement, au milieu et à la fin d'un mot.

II LA MONGOLIE PROPRE.

ou les pays des Mongoux-Scharra *et des* Mongoux-Kalkas.

Situation, étendue, etc. — La Mongolie propre se trouve située de manière qu'elle a à l'est le pays des Mantchoux; au nord, la Sibérie orientale ou le gouvernement dIrkutsk; à l'ouest, la Kalmoukie et au sud la grande muraille de Chine.

Si l'on veut déterminer d'une manière plus positive la situation de cette contrée, on peut dire que le grand mont Bogdo et l'extrémité occidentale de la grande muraille en marque aujourd'hui la frontière occidentale, qui ainsi doit varier entre le 116 et 119 deg. de longit. est de Paris. La limite orientale, aussi vague que celle d'ouest, s'étend en quelques endroits jusqu'au 118me. du méridien à l'est de Paris, et paraît principalement marquée par les monts Siolki. Au nord-ouest, la Mongolie chinoise atteint le 53me. parallèle, et au midi elle descend jusques au 38me. parallèle de latitude nord.

Climat, sol, productions. — Un pays aussi vaste présente naturellement des climats très-différens. On peut distinguer trois régions; la Mongolie Jaune ou le pays de Scharra-Mongoux, le long de la grande muraille; le grand

désert *Cobi* ou *Shamo*, bande immense qui occupe le milieu et le pays des Kalkas, limitrophe de la Sibérie.

Les contrées voisines de la grande muraille ressemblent, pour le climat, à l'Allemagne; le sol argilleux paraît y dominer. Les anglais virent en Mongolie, à *Zhé-holl*, sous la latitude de 41 deg. 58 min. nord, des trembles, des ormes, des noisetiers, des noyers, mais sur les montagnes, les pins étaient petits et les chênes rabougris (1). Cette dernière circonstance ne prouve pas absolument la rigueur du climat, elle peut provenir de la mauvaise économie forestière des habitans.

La partie voisine de la Sibérie semblerait devoir être beaucoup plus froide et presque stérile; mais comme d'après les relations de *Pallas*, de *Sokolof* et de *Patrin*, la Daourie russe éprouve des chaleurs assez fortes, et voit ses montagnes moyennes se couvrir de belles forêts de pins, de bouleaux, d'ormes et de peupliers, tandis que les plaines nourrissent de nombreux troupeaux, et ne se refusent pas à la culture de plusieurs espèces de grains; il est permis de présumer que la Daourie chinoise et quelques autres parties septentrionales de la Mongolie présentent un climat et des productions semblables. Mais de même qu'en Sibérie orientale, les élévations et expositions différentes du sol doivent produire les variations les plus brusques. Pallas observa que près de Kiakta, sur la frontière de la Mongolie chinoise, les arbouses ou melon d'eau venaient en pleine terre, tandis que sur la rivière d'Ouda, à cent werstes de là, aucune espèce de blé ne mûrit, et que les plantes de ces deux contrées si rapprochées diffèrent entre elles. (2) Ces observations doivent s'appliquer dans toute leur force à la Mongolie chinoise.

Il est probable que le grand désert de *Shamo* offre plusieurs oasis ou bandes fertiles situées le long des petites rivières qui se perdent dans les sables. On a fait des peintures affreuses de ce désert; les anciens voyageurs le peuplaient même de spectres et de larves; il paraît qu'il y a des plaines composées d'un sable noir, sans le moindre

---

(1) Voyage de Macartney, tome III, pages 250 et 343.
(2) *Pallas*, tome III, page 388.

ruisseau, sans le plus petit brin d'herbe; d'autres plaines ressemblent aux *stepp* russes, et servent de pâturage aux mauvais chevaux des Mongoux et aux *Djighetei*, quadrupède sauvage qui tient de l'âne et du cheval.

Nous pensons que l'on doit considérer le nom chinois de *Cobi* et le nom mongol de *Shamo* comme les dénominations synonymes et générales de toute cette longue bande de terres désertes, qui s'étend de la petite Bucharie, par la Kalmoukie, jusques en Mongolie. C'est ainsi que *Sahara*, en Afrique, désigne une vaste région composée de plusieurs contrées.

On croit que les mines d'où les Chinois tirent leur étain sont situées dans ce pays. Il est sûr que les Chinois ont établi avec grand avantage des forges de fer près le lac *Iro*, à 50 werstes de Kiakta (1).

Fleuves et lacs. — Le Hoangho parcourt une partie de la Mongolie méridionale. Vers le milieu et à l'est on voit une infinité de petites rivières qui se perdent dans les sables du désert. Au nord, la *Selinga* et l'*Orchon* portent leurs eaux au lac Baical, tandis que le *Kerlon* et l'*Onon* concourent à former le superbe fleuve *Amour*, qui peut-être, avant peu, verra ses bords silencieux s'animer par l'activité du commerce et par le tumulte des armées.

Aux pieds des monts Bogdo l'on voit le grand lac *Kosogol* et quelques autres d'une étendue considérable. *Marco-Polo* nous a laissé une description du lac *Cianga*, qui paraît être celui de *Tsahan* ou le *Tsahan-Nor*; le Grand-Khan avait une maison de plaisance sur les bords de ce lac; on y voyait abonder les cygnes, les *phasianus argus*, les grues, les perdix, les cailles; mais à cause de l'âpreté du froid, le Khan n'y venait qu'en été (2).

Villes. — Plusieurs auteurs ont pensé que cette contrée était jadis très-peuplée et remplie de villes considérables, mais il est beaucoup plus vraisemblable que les Mongoux n'ont jamais été ni en assez grand nombre, ni assez riches et industrieux pour construire des villes qui méritassent ce nom.

Le fameux *Kara-Korum*, autrement dit, Kara-Kum,

---

(1) *Pallas*, tome IV, page 205.
(2) *Forster*, Découvertes dans le Nord, tome I, page 230.

et en chinois *Ho-lin*, siége du grand empire des Mongoux, était situé, selon Danville, sur l'Engui-Moren, environ à 44 deg. de lat., 104 deg. de long., mais, selon *Fischer* (1). sur les bords de l'Orchon, à 101 deg. de long. 47 degrés de lat. Le voyageur Marco-Polo dit que cette ville avait trois milles d'Italie, (une lieue environ) en circonférence, et qu'elle était ceinte d'un rempart en terre, parce qu'il n'y avait pas de pierres dans les environs (2). Il est très-possible qu'une ville construite en terre et en bois ait changé de position plus d'une fois; une semblable ville ne différerait que peu d'un *camp d'hiver*, comme tous les Khams en établissent encore.

Zhé-holl, dans la Mangolie méridionale, peut être regardé comme un modèle encore existant de toutes ces anciennes capitales du Grand-Khan. Zhé-holl, résidence d'été de l'empereur de Chine, consiste en un vaste et pompeux palais pour les souverains, des jardins et parcs immenses, quelques pagodes et une foule de cabanes et baraques.

Maimathschin, ville frontière de la Russie, et place de commerce, elle consiste, selon Pallas, en 200 maisons assez grandes, proprement construites, et habitées par des négocians chinois et buchariens, qui viennent ici vendre toutes sortes d'étoffes de soie et de coton, de la porcelaine et surtout du thé. Les Russes, établis tout près dans la petite ville de Kiakta, prennent ces marchandises contre des fourrures, des peaux et de l'argent comptant. Ce commerce s'élève à la valeur de quatre à cinq millions de roubles (3).

Naoun, ville marchande, située à un mois de marche au sud-est du poste russe de *Zourouchaitu*, sur la rivière d'Argoun; les marchands de Naoun y arrivent armés d'arcs et de flèches; ils apportent des étoffes d'une très-bonne qualité. Leur langage n'est ni le chinois, ni le mongol (4).

MŒURS, RELIGION ET GOUVERNEMENT. — Les Mongols sont d'une courte taille, ont le visage plat, les yeux petits

---

(1) Introduction à l'histoire de la Sibérie.
(2) *Forster*, tome I, page 223.
(3) *Pallas*, tome IV, page 154.
(4) *Sokolof*, dans Pallas, tome IV, page 620.

et obliques, de grosses lèvres, un menton court, et peu de barbe; leurs oreilles sont larges et proéminentes, leurs cheveux noirs, leur teint brun-rougeâtre ou jaunâtre, mais celui des femmes est clair, offrant le blanc et le rouge mélangé dans une proportion agréable, et qui dénote une santé parfaite. Ils ont une vue très-perçante, et une conception très-prompte; ils sont dociles, hospitaliers, bienfesans, actifs et voluptueux (1).

L'industrie est parmi eux une vertu que les femmes seules possèdent; mais elles la possèdent à un très-haut degré, et elle est chez elles accompagnée de beaucoup de gaieté. Leurs livres religieux sont écrits dans la langue de Tangout ou de Tibet, et il y a dans chaque *imak* un maître d'école. Les *lama's* ou prêtres, et leurs chefs, les *khutuctu*, jouissent d'une grande considération, et dépendent du grand Dalaï-Lama. Leur système religieux est probablement le même que celui des Kalmouks.

La polygamie, quoique permise, leur est peu commune. Ils se marient très-jeunes, et les femmes apportent une dot en troupeau ou en brebis. Il y a un feu commun dans le milieu de la tente et dans les déserts : on emploie pour chauffage le fumier de vache desséché. Les tentes des nobles sont tapissées en soie, et le parquet est couvert de tapis de Perse. Leur mobilier est assez nombreux, et dans les demeures des grands on y trouve des vases d'étain, d'argent, de porcelaine. Les tentes du peuple sont formées d'une espèce de feutre. Dans quelques endroits ils érigent de petits temples, à l'entour desquels les prêtres ont des cabanes de bois.

Leur tête, à la réserve d'une seule boucle de cheveux, est rasée et recouverte par un bonnet jaune et plat; leurs pantalons sont larges; leur veste est d'une étoffe légère, avec des manches étroites; elle est accompagnée d'une ceinture qui retient le sabre, le couteau et des objets nécessaires pour fumer. L'habit de dessus est de drap, les manches en sont larges;

---

(1) Les Russes de la Daourie épousent de préférence les filles mongoles, les regardant comme plus fécondes. Les mongoux russes font baptiser leurs enfans afin de les marier plus avantageusement.

leurs pieds sont entourés de linge, par-dessus lequel se trouve passé des bottines de cuir ordinairement noires ou jaunes. Ils ne connaissent pas l'usage des chemises; les femmes ont un habillement semblable à celui des hommes; mais au lieu d'habit de dessus elles portent une robe sans manches; elles ont les cheveux très-longs, et les tressent en nattes. Les Mongols se nourrissent de viande qu'ils mêlent quelquefois avec des légumes; mais l'eau est la boisson ordinaire. Ils se régalent quelquefois de petit lait préparé à la manière des Tartares. Ils aiment aussi beaucoup le lait de beurre et le koumiss; mais ils préfèrent actuellement l'eau-de-vie et l'hydromèle.

Leurs troupeaux consistent en chevaux, chameaux, bœufs, brebis et chèvres. Les femmes tannent le cuir, déterrent les racines nourrissantes, préparent les provisions d'hiver, qu'elles salent ou qu'elles font sécher, distillent le koumiss ou l'esprit du lait de jument. Les hommes chassent le gibier et les animaux nombreux, qui errent en grand nombre dans ces vastes déserts.

Quant les pâturages commencent à manquer, toutes les tribus lèvent leurs tentes, ce qui arrive depuis dix jusqu'à quinze fois par an. Dans l'été ils se dirigent au nord, et en hiver au midi. Les troupeaux, les hommes, les femmes, les enfans forment une procession régulière, et sont suivis par les jeunes filles, qui chantent gaiement en cadance. Les amusemens de ces tribus errantes et enjouées sont les courses de chevaux, où les jeunes filles même excellent : enfin l'arc, la lutte, la pantomime, les danses, les chansons des jeunes femmes, qui sont généralement accompagnées par la viole, la flûte, et dont le sujet roule sur des avantures amoureuses ou un merveilleux gigantesque, mais dont la mélodie est dure et désagréable. Les cartes ne leur sont point inconnues; le jeu d'échecs est leur jeu favori.

Après leur mort les corps des princes et des principaux prêtres sont brûlés avec beaucoup de solennité, et leurs tombes sont ordinairement entourées de murailles, et ornées de très-hautes perches et de draperies bizarres.

Les *Khans* de la Mongolie méridionale sont entièrement soumis à la Chine, paient un tribut annuel, et se présentent à la cour de l'empereur dans la posture des vassaux très-

humbles. Mais quant aux Khans des Kalkas (si tant est que les Chinois leur conservent encore cette dénomination), il paraît qu'on n'exige d'eux aucun tribut; au contraire, ils reçoivent de l'empereur un léger salaire, sans doute comme formant en quelque sorte la garnison frontière contre la Russie.

III. La Kalmoukie,

Avec la Songarie, *le pays de* Hamil, *le pays des* Eluths de Hoho-Nor, *et autres.*

Les Kalmouks ou Eluths n'étant proprement qu'une branche des *Mongoux*, de même que les Songars, les Chochotes ou Eluths de Hoho-Nor, etc., on serait en droit de désigner le pays qu'habitent ou plutôt que parcourent ces peuples, sous le nom de Mongolie occidentale.

Mais d'un autre côté les Kalmouks ont formé une association politique indépendante; leur nom est très-connu et presque populaire; donc j'ai pensé devoir appeler leur pays avec ses dépendances, simplement la *Kalmoukie*, afin d'opposer une dénomination facile à saisir et à retenir au vague et détestable sobriquet de Tartarie, que l'ignorance des géographes vulgaires continue de donner à la moitié de l'Asie.

Les faibles connaissances que nous avons sur ce pays peuvent se ranger sous quatre rubriques.

Situation et étendue. — Les pays des Kalmouks ou Mongoux occidentaux s'étendent du nord au sud, depuis la Sibérie jusqu'au Tibet et à la Chine, ou depuis le 35me. au 50me. parallèle de latit.; ils sont bornés à l'ouest par les déserts des Kirguis; au sud-ouest leurs vagues limites touchent la petite Bucharie, qui même leur a été soumise ou l'est encore; à l'est, le grand mont Bogdo semble marquer la séparation entre eux et la Mongolie propre.

L'étendue de ces pays égale ou peut-être surpasse celle de la France, de l'Espagne, de l'Italie et de la Suisse réunies. Les latitudes sont les mêmes.

Aperçu topographique. — La description physique d'un pays aussi peu connu doit être nécessairement très-vague; et comment faire la topographie des provinces et des

des villes, lorsque, peut-être, il n'y a pas de divisions fixes ni de villes stables?

La région que Danville appelle *Kankaragaï*, cette région élevée, où la rivière d'Irtych prend sa source, présente probablement un des climats les plus rigoureux qu'il y ait sur l'ancien continent, quoique sous la même latitude que Paris. Le mont Bogdo et autres montagnes voisines portent des neiges éternelles, et renferment peut-être de vastes glaciers, qu'aucun voyageur n'a encore visités. Le *Tsahan-Tala*, ou la plaine blanche, est une des plaines les plus élevées du monde, et l'on peut en dire autant du lac *Zaizan*. Ces régions ne sont habitables que pour des nomades et des chasseurs. Une grande partie est entièrement abandonnée aux bêtes sauvages.

Il paraît qu'on doit chercher ici le *Kinkin-talas* de Marco-Polo, contrée qui produisait de l'acier et de l'asbeste.

La contrée qui porte proprement le nom de *Songarie* est un bassin ou plateau concave, borné au nord par les monts *Ulugh*, qui semblent tenir aux monts *Altay*, et au sud par la chaîne des monts *Alak*, ou par le plateau d'Eygour. Le terrain penche principalement vers l'Occident; un lac y suit l'autre; le *lac de Palcati* est le dernier et le plus grand de tous; il est difficile, dit-on, d'en faire le tour en 15 jours; il a environ deux degrés et demi de long, et plus d'un degré de large. La rivière d'*Ili*, grossie de beaucoup d'autres courans, se jette dans ce lac, qui n'a aucun écoulement.

C'est sur les bords de l'Ili que les Songars, attirés par la richesse des pâturages, avaient établi le siege de leur puissance et la résidence de leurs *grand-Khan*, dans un endroit nommé *Harcash*. Ils y entretenaient d'immenses troupeaux de chevaux et de moutons à queue grasse; leur bétail à cornes et leurs chameaux n'étaient pas en si grand nombre. L'ancien voyageur *Rubruquis* décrit cette contrée comme une vaste et belle plaine, entourée de montagnes escarpees, agréablement coupée par de petits ruisseaux qui, en serpentant, vont se jeter dans le grand lac (1). Tamerlan, dit un historien oriental, s'arrêta sur le mont Ulugh pour contem-

(1) *Forster*, Découvertes dans le Nord, tome I, page 170.

pler la plaine immense qui s'étendait à ses pieds comme une mer de verdure (1).

Les montagnes au sud de la Songarie comprenaient, selon Danville, les anciens établissemens des Eygures ou Lugurs, ancêtres des Hongrois. M. *Pinkerton* croit que ce sont les monts Alak. Comme il paraît qu'on traverse ces montagnes sans difficulté, excepté au *détroit de Chongez*, il se pourrait bien qu'elles ne fussent au fond qu'une suite de plateaux plus élevés que ceux qui leur servent de base.

Le grand nombre de petites rivières qui descendent de cette contrée élevée, et qui se perdent dans des sables ou dans des lacs; voilà le seul trait un peu certain de la géographie physique de ce pays (2).

Le pays de *Turfan* est situé sur le penchant du plateau d'Eygur, au nord du lac *Lop* (en mongol *Lop-nor*), qui reçoit la grande rivière d'Yarkend. Turfan est une ville considérable, fréquentée par les marchands qui, de Perse, vont en Chine. Elle est sans doute le *Tarsœ* (Tarfo) dont parle le roi *Haïtho*, et qu'il désigne comme étant la capitale du florissant empire des Iugours.

« L'empire de Tarsœ (Tarfo) a trois provinces, dont les » souverains se nomment rois. Les habitans sont appelés » *Iogurs*. Ils s'abstiennent de boire du vin et de manger » quoi que ce soit qui ait eu vie. Ils cultivent beaucoup de » blé et négligent les vignes. Leurs villes sont très-agréables, » et contiennent un grand nombre de temples où l'on adore » les idoles. Ils cultivent les arts et les sciences, mais ne » sont pas propres à la guerre. Ils ont une manière d'écrire » qui leur est particulière, mais qui a été adoptée par tous » leurs voisins ».

Cette manière d'écrire ne peut être que celle encore usitée par les Kalmouks et les Mongoux, savoir : de ranger les

---

(1) Histoire de Timurbey, par *Shéréfedden*, traduite par *Petis de la Croix*, liv. III, ch. 10.

(2) Le *Tenduch* ou *Teuduch* de Marco-Polo était sans doute situé dans la partie orientale du pays d'Eygur. Les habitans avaient de l'agriculture, du commerce, des manufactures et des mines, d'où l'on tirait le *lapis lazuli*. Les premières mines dans l'Asie centrale paraissent avoir été exploitées par des Allemands et des Esclavons emmenés en captivité par les Mogols.

lettres du haut en bas, et de lire de droite à gauche. Il parait que les Syriens ont appris aux Nestoriens cette méthode, et que ceux-ci l'ont porté jusques dans les montagnes reculées de l'Eygur (1).

La ville de *Harashahr*, qui peut-être est la même que *Cialis*, celles d'*Youlduz*, d'*Oramshish* et plusieurs autres ne sont connues que de nom, et leur existence même a pu se terminer obscurément sans que la géographie européenne en ait pris notice.

La ville de *Lop*, dont parle Marco-Polo, paraît avoir été la résidence d'un khan. Elle était située sur la rivière Yarkand, un peu au-dessus de son embouchure dans le lac Lop. En venant de la Petite-Bucharie pour aller en Chine on s'arrêtait ici pour faire les preparatifs au passage du grand désert, dont quelques branches probablement environnaient la ville de Lop et sa petite oasis.

Une autre route conduisait en Chine par *Hami*, ou Hamil, ou Chamul, petite province également environnée de déserts. « Le climat y est assez chaud en été. Le terrain n'y produit » guères que des melons et des raisins, mais les premiers, » sur-tout, sont d'une excellente qualité, ils se conservent » pendant l'hiver; on les sert sur la table de l'empereur de » la Chine. Les habitans sont robustes et grands; ils sont » bien logés et bien vêtus. La religion dominante est le » mahométisme (2) ».

Marco-Polo a donné sur les mœurs de cette peuplade une relation singulière. « Ils ont une langue particulière, et adorent des idoles. Ils semblent n'être nés que pour la joie; » la musique, la danse et le chant font leur principale occupation. Lorsqu'un voyageur arrive dans leur pays, et qu'il » desire se loger chez un d'eux, celui dont il a choisi la » maison enjoint à sa femme, à ses filles et à toutes ses » parentes de satisfaire en tout les desirs de l'étranger. Le » mari abandonne sa maison, cherche dans la ville tout ce » qui peut contribuer à l'amusement de son hôte, et ne » rentre chez lui qu'après le départ de l'étranger. Pendant » tout ce tems l'heureux voyageur jouit de tous ses droits,

(1) *Forster*, Découvertes dans le nord, tom. I, p. 174, note *a*.
(2) *Duhalde*, tome IV, page 26 et page 54.

» et il faut avouer que la beauté et la vivacité de ces femmes » contribuent beaucoup à lui rendre ce séjour agréable. » *Mangu-Khan* a en vain cherché d'abolir cette coutume » singulière ; les habitans la regardent comme un précepte » de religion, et s'imaginent qu'en l'abandonnant ils expo- » seraient leurs champs à être frappés de stérilité (1) ».

Sans doute l'introduction de la religion mahométane aura donné à l'hospitalité des peuples d'Hamil une nuance un peu moins patriarchale. Il paraît, par un mot cité dans Duhalde, que le langage de Hamil est un dialecte du turc ou (ce qui revient au même) du tatare (2).

Les contrées situées au sud-est de Hamil, et limitrophes de la province chinoise de *Shensi*, formèrent, au douzième siècle, le puissant empire de *Tanguth*, lequel s'étendait probablement sur la partie nord-ouest de la Chine, sur le pays des Sifans, et peut-être même sur le Tibet, en tout ou en partie. *Marco-Polo* en parle fort en détail, mais il est difficile de reconnaître les villes dont il désigne les noms d'après une ortographe arbitraire, quoique fondée, sans doute, sur le son que la prononciation asiatique présentait aux oreilles d'un Italien. Il semble que *Kampiou*, qu'il désigne comme capitale du Tanguth, est le *Kantscheu* des Chinois, et que *Singaï* n'est autre chose que *Sigan*. Ce voyageur met au nombre des productions de ce pays la rhubarbe, le blé, les bœufs de Tartarie, les chameaux, les ânes sauvages, etc.

Satschen paraît être une ville assez considérable, située sur une petite rivière qui se jette dans le fleuve de Polonkir, lequel s'écoule vers le désert dans un lac appelé *Hara-nor* ou *Cara-nor*, c'est-à-dire, le lac noir.

Chaomaing, autre ville, est située sur la rivière *Etzina*, qui passe par un coin de la Chine.

Le pays autour du lac Bleu, ou Hoho-nor (Coco-nor), renferme une ville appelée *Sinin*, et c'est probablement la la même que *Selin*, indiquée à M. Pallas par les marchands buchariens, comme chef-lieu de la province où croît la vraie rhubarbe (3). « *Selin*, ville habitée par des Buchariens, di-

(1) *Forster*, Découvertes, tome I, p. 217.
(2) *Duhalde*, tome IV, page 363.
(3) Voyages de *Pallas*, tome IV, p. 216, trad. franç.

» saient ces marchands, est située au sud-ouest du lac Hoho-
» nor, sur une rivière qui s'écoule dans le Hoangho (1);
» toute la contrée est composée de montagnes hautes et
» arides; la rhubarbe y croît dans les fentes des rochers,
» en des endroits humides; les racines qui sont bonnes à
» employer poussent des tiges d'une grosseur étonnante;
» on les tire de la terre en avril et en mai; on les nettoie
» et on les suspend aux arbres. » M. Pallas apprit de ces Bucharieens, que les feuilles de cette plante sont rondes et légèrement dentelées; d'où il conclut que la vraie rhubarbe est le *rheum compactum* et non le *rheum palmatum*, dont les Buchariens n'ont point reconnu les feuilles.

Pour ne point faire un article à part en faveur d'un petit pays presqu'inconnu, je dirai ici deux mots de la contrée habitée par les *Sifans*.

Cette province est située dans le coin où la Chine, la Kalmoukie et le Tibet se rencontrent. Ses frontières ne paraissent pas être déterminées d'une manière bien précise. On lui donne le nom de *Tofan*, et c'était autrefois un empire puissant, mais dont la grandeur s'écroula au neuvième siècle de l'ère vulgaire. Les *Sifans noirs*, qui habitent sur le Hoangho ou le *Hara-Moren* (le fleuve noir), sont moins civilisés que les *Sifans jaunes*, qui demeurent sur les bords de l'Yangtsekiang ou fleuve jaune. Les chevaux de ce pays sont petits, mais on les estime à cause de leur vigueur et de leur adresse. Les rivières roulent des parcelles d'or.

Les Sifans parlent la langue de Tibet (2).

Caractère physique et moral des kalmouks. — Les Kalmouks ou les Eluths sont la branche occidentale de la grande race mongole, comme nous l'avons exposé dans la dissertation historique, à laquelle je renvoie également pour ce qui regarde leur histoire primitive.

Ils sont généralement d'une taille médiocre; on en trouve plus de petits que de grands. Abandonnés dès leur enfance à la nature, ils ont tous le corps bien fait, la taille svelte et les membres déliés. Les traits caractéristiques de tous les visages kalmouks sont: des yeux dont l'angle obliquement

(1) Sinin est à *sud-est*, mais la rivière s'y trouve.
(2) Père *Régis*, Duhalde, tome IV, page 463.

placé descend vers le nez; des sourcils noirs, peu garnis, et dont l'arc est fort rabaissé; des nez camus et écrasés vers le front; les os de la joue saillans; la tête et le visage fort ronds. L'habitude de s'enfoncer des bonnets sur la tête contribue peut-être à détacher leurs oreilles de la tête plus qu'à l'ordinaire; mais la grandeur énorme de ces mêmes parties est un trait de leur caractère physique. Ils conservent les dents belles et blanches jusqu'à l'extrême vieillesse. Leur peau, naturellement blanche, prend une teinte d'un jaune brunâtre par l'ardeur du soleil en été, et l'action de la fumée des cabanes en hiver, qui cependant diffère chez les individus et chez les deux sexes. Parmi les femmes kalmoukes il y en a beaucoup d'une jolie figure, et dont la blancheur est rehaussée par de beaux cheveux noirs. M. Pallas n'a pas vu un seul Kalmouk qui n'eut les cheveux noirs et généralement d'un noir très-foncé (1).

L'odorat, l'ouie et la vue, chez les Kalmoucks, surpassent toute idée qu'un Européen pourrait s'en former. Ils sentent la fumée d'un camp, ils entendent le trot d'un cheval, ils distinguent dans leurs plaines immenses le plus mince objet à une distance étonnante. Voilà des avantages qu'une civilisation quelquefois mal dirigée nous a fait perdre, et que toute nation militaire devrait chercher à reconquérir.

Les Kalmouks sont sociables, et aiment à se régaler; ils détestent à manger seuls; leur plus grand plaisir est de partager avec leurs amis tout ce qu'ils ont en provisions de bouche. Les meurtres et les vols dont on les accuse n'ont lieu qu'en cas d'hostilité entre les tribus, ou par vengeance particulière.

L'habit des hommes ressemble à celui des Polonais, à l'exception des manches qui sont fort étroites et fermées au poignet; ils ont sous cet habit une veste entièrement boutonnée, qu'ils serrent avec une écharpe ou ceinture. Les riches seuls portent des chemises et des culottes; eux seuls achètent du drap russe et de la toile chinoise pour en former leur habillement; le peuple se contente de peaux de moutons et de feutre.

Les femmes portent sur leur veste un manteau sans

---

(1) *Pallas*, Voyage, tome I, page 491.

manches, qu'elles jettent tantôt sur les deux épaules et tantôt sur une seule. En été les jeunes filles se découvrent la gorge jusqu'à la ceinture. Les hommes se rasent la tête, à l'exception d'une petite touffe de cheveux ; les femmes, au contraire, sont trés-jalouses de cette partie de leurs charmes; elles portent leurs cheveux épars jusqu'à l'âge de douze ans, époque de leur nubilité (1); alors elles les réunissent en tresses qui entourent leur tête ; mariées, elles les laissent pendre en deux tresses sur les épaules.

HABITATIONS.—Les habitations des Kalmouks sont des tentes de feutre (2), ainsi que celles de tous les peuples nomades de l'Asie. Mais leur construction est si ingénieuse, que je crois devoir en donner la description d'après Pallas.

« La charpente de ces cabanes consiste dans une claie » d'osier haute de sept pieds ou d'avantage. Chaque pièce » tient à l'autre par des perches de saule de trente pouces » d'épaisseur, et se lève comme un filet, de sorte qu'en les » ouvrant elles forment un grillage d'une brasse de long » sur cinq pieds de large, en les pliant, chaque planche » aboutit directement sur l'autre. On pose cette claie au » tour de la circonférence plus ou moins grande que l'on » veut donner à la cabane. On réunit les piéces avec des » cordes ou des liasses. On laisse à l'entrée une ouverture » pour y placer une porte à un ou deux battans. Une lon- » gue corde de crin entoure toute la tente, afin de la mieux » affermir et de lui donner une forme bien arrondie. Le toit » est fermé par une espèce de couronne de bois composée » de deux anneaux ou cercles; ils sont soutenus, à quelque » distance l'un de l'autre, sur trois longues perches de saule. » Il part de la claie d'osier beaucoup de longues perches, dont » les bouts supérieurs entrent dans ces cercles ; elles y » sont affermies par des cordes. Telle est la charpente d'une » cabane Kalmouke; on la peint ordinairement en rouge. » On couvre ce toit avec une grande pièce de feutre, et on » l'y attache par des cordes entrelacées. On laisse les côtés » ouverts pendant l'été ; on les ferme avec du feutre ou des

(1) Nouvel exemple des principes que j'ai exposé tome I, §. 831 et suiv.

(2) Les Russes les appellent *Kibitka*.

» paillassons de roseau lorsqu'il fait froid, et quelquefois,
» avec l'un et l'autre, qu'on affermit également avec des cor-
» des. On pend devant la porte un rideau de feutre. Le
» sommet de la couronne est communément ouvert pour
» servir de passage à la fumée ; on a soin d'y mettre, pour
» se préserver du vent ou de la pluie, deux bâtons d'osier en
» croix, pour y placer un morceau de feutre du côté du
» vent, ou pour boucher l'ouverture lorsqu'il n'y a plus de
» feu dans la cabane, afin d'y conserver la chaleur (1).

Les Kalmouks qui sont soumis à l'empire chinois aiment autant que ceux de la Russie leur vie nomade et leurs cabanes transportables ; mais les Chinois, à ce qu'on croit, cherchent à les accoutumer à une vie sédentaire. Cependant il est probable que jusqu'ici les villes de la Kalmoukie ne sont habitées généralement que par des Buchariens, des Chinois et par des restes des Tanguliens et peut-être des Eygouriens.

Occupations et nourriture. — Les Chinois réussiront difficilement à forcer les Kalmouks à s'occuper d'agriculture. Chasser, garder les troupeaux, construire des tentes, voilà les seuls travaux qu'un Kalmouk croit convenables à la dignité d'un libre enfant du désert. Les femmes ont pour leur part tous les travaux domestiques ; elles doivent aussi placer et démonter les tentes, seller et amener les chevaux ; les momens de loisir sont aussi rares pour elles que fréquens pour les hommes.

Le lait de jument est préféré par presque tous les peuples de l'Asie au lait de vache. Ce lait de jument, frais, est plus fluide que celui de la vache, mais il a un petit goût de lessive qui le rend désagréable pour un Européen. Lorsqu'on le fait aigrir dans des vases propres, il prend un goût acide vineux très-agréable; à peine donne-t-il quelques gouttes de crême. Les Kalmouks font du lait de jument une boisson faiblement spiritueuse, qu'ils appelent *araka*, et non pas *koumiss*, comme on le dit communément, car *koumiss* est le nom tatare, et non pas Kalmouk, du lait de jument (2).

Leur nourriture consiste presque uniquement en laitage

---

(1) *Pallas*, Voyage, tome I, p. 496, et l'atlas, planch. 14.
(2) *Ibid*, tome I, page 501.

et en viandes grasses, sur-tout de gibier, car ils ne tuent guère leurs animaux domestiques.

Ils fabriquent eux-mêmes les fenêtres dont leurs tentes sont revêtues. Les femmes préparent les peaux avec infiniment d'adresse, et en font toutes sortes d'ustensiles. Les hommes fabriquent eux-mêmes une partie de leurs armes.

Poésie Kalmouke.—Les Russes nous ont fait plusieurs poésies écrites en kalmouk: nous en choisirons une pour donner à nos lecteurs une idée du génie des nations nomades de l'Asie. C'est une élégie sur la retraite d'une tribu des environs du Volga, qui, dégoutée de la domination des Russes, cherche un refuge sous la protection de la Chine.

« Les eaux du vaste Océan,
» Après avoir épuisé toute leur furie, s'appaisent.
» Tel est le monde et son tranquile oubli.
» Vous, blancs troupeaux, avec la marque de *Schœliner*,
» Et toi, prince *Scheren*, qui conduit l'avant-garde,
» Monté sur ton beau cheval bay,
» Suivi du prince *Zébek* et de ses nombreuses troupes.
» Ah! *Ubaschakan*, conduisant maintenant les *Torgots!*
» Sur les rochers, les pierres et les lieux les plus durs,
» Les troupeaux se traînent et s'amaigrissent
» En traversant la terre toute couverte de glaces et de frimats.
» Ah! comme ils trottent sur la neige!
» Vous voilà maintenant arrivés au lieu du repos.
» Pourquoi s'éleva t-il une querelle entre vous et le Khan blanc (1)?
» *Torgots*, qui viviez paisibles entre le Yaik et le Volga,
» Qu'ils sont loin les lieux où vous vous retirez!
» Ah! le beau Volga *(Idshel)* est abandonné par les Torgots.
» Ah! le délicieux ruisseau de Merak est maintenant aussi devenu
» orphelin.
» O! vous jeunes et excellens princes,
» Vous avez tous actuellement traversé le Yaïk;
» Troupes de Torgots, rangés en si bon ordre,
» Vous êtes maintenant peut-être arrivés à l'Irtich *(Ertschis)*.
» Ah! malheureux et lamentable tems!

---

(1) Les termes *blanc* et *noir* expriment en Asie des idées de prééminence et de dépendance. Ainsi les *Kara-Kithayens* ou *Kithayens noirs* étaient un peuple qui payait tribut aux *Kithayens blancs*. Comme l'empereur de Russie lève des tributs sur tant de nations différentes, il est généralement désigné en Asie sous le nom de *Khan* ou *Czar blanc*.

» Redoutable armée de guerriers qui marche vers Altaï,
» Tu n'as point de belles femmes dans tes rangs!
» Soyez sains et saufs, vous qui conduisez l'arrière-garde de la tribu,
» Vous princes *Aksakal* et *Kitep!* »

Religion. — Les Kalmouks ont adopté le *Lamaïsme*, ainsi je renvoie les lecteurs à ce qui en a été dit dans la *Dissertation historique*, en tête de ce volume.

Gouvernement et lois.. — L'orgueilleuse ignorance des Européens regarde les peuples libres de l'Asie comme des sauvages sans mœurs et sans lois; mais en vérité, sous le rapport de *constitution politique*, nos monarchies ont peu de supériorité sur les Khanats d'Asie; ces derniers paraissent même être absolument semblables aux empires féodaux qui occupent encore la majeure partie de l'Europe.

On distingue trois classes différentes parmi les Kalmouks : la noblesse, dont les individus s'appellent les *Os-Blancs*; le peuple, qui est composé d'esclaves, qui se nomment les *Os-Noirs*; et le clergé, qui descend de ces deux castes, et qui est composé d'hommes libres. Les femmes nobles sont de même appelées *Chair-Blanche*, et les femmes du peuple *Chair-Noire*; la généalogie se désigne seulement par les *Os*. La puissance du *Khan-Taidsha*, ou prince en chef, consiste seulement dans le nombre et l'importance de ses sujets, et non dans l'étendue de son territoire, qui dans cette vaste contrée ne peut avoir aucune valeur. Les sujets de chaque chef forment un *Oluss*, qui se trouve divisé en *imaks*, composé depuis cent cinquante jusqu'à trois cents familles; chaque imak est commandé par un *Saïssan* ou noble : s'il y a un grand-khan ou un empereur, les princes se laissent guider par lui seulement dans les affaires qui sont d'une importance générale.

Le tribut consiste en une dixième partie du troupeau et des autres propriétés; mais à la première sommation, tous doivent comparaître à cheval devant le prince, qui renvoie les hommes incapables de supporter les fatigues de la guerre. Leurs armes sont les arcs, les lances, les sabres, et quelquefois les armes à feu. Les guerriers riches sont revêtus d'une cotte de maille, formée d'anneaux enchassés les uns dans les autres, comme celles qui ont été en usage en Europe jusque dans le quinzième siècle.

Avant la conquête des Chinois, les Kalmouks pouvaient

lever une armée de 50,000 hommes, leur territoire s'étendant depuis le lac de Balcash ou Palkati jusqu'aux montagnes de Bogdo, qui joignent celles d'Altaï et d'Alak, et servent comme de barrière contre les Mongols proprement dits. Au sud, toutes les villes de Bucharie leur étaient soumises, jusqu'à celle de Chochar; mais le siége de leur empire était dans la Songarie, sur les bords du Palkati et de l'Ili, et vers les sources de l'Irtish, dans l'angle formé par les montagnes d'Altaï et d'Alak. Les Kalmouks-Songars furent subjugués par l'empereur Tchien-long en 1759; mais les huit princes qui règnent sur les Eluthes de Hoho-nor s'étaient soumis au commencement du dix-huitième siècle. Les princes Songars ont été pour la plupart massacrés ou emmenés en captivité.

Pallas cite, d'après un code Kalmouk publié par le khan *Galdan*, plusieurs lois qui donnent une très-bonne idée de la justice de ce peuple et du génie de son législateur.

IV. La Petite-Bucharie

ou le *royaume de Cashgar.*

Situation et étendue. — La contrée appelée improprement la Petite-Bucharie s'étend entre les 34 et 43 parallèles de latitude, et du 73me. ou 81me. degré de longitude est de Paris, en adoptant les idées de Danville.

Mais le major Rennel a prouvé que cette partie des cartes de Danville était erronée, et M. Pinkerton, d'après divers raisonnemens, s'est décidé à reculer sur sa carte conjecturale de l'Asie centrale les frontières occidentales de ce pays jusqu'au 67e. parallèle de longitude, en lui conservant toute son étendue vers le sud-est. Nous pensons qu'en effet les villes de Cashgar, Yarcand et Khoten doivent être placées plus à l'ouest qu'elles ne sont selon Danville. La lettre du général chinois cité par Grosier, donne la distance de la Chine à Cashgar, près de 100 lieues plus grande qu'elle ne l'est sur l'Asie de Danville. Mais il ne faut pas étendre indéfiniment la Bucharie vers le désert, comme Pinkerton l'a fait. Le tracé de Danville doit être entièrement conservé pour ce qui regarde chaque province considérée isolement. Le *vide* sur la

carte deviendra par là plus grand qu'il ne l'est; ce ne sera pas un grand inconvénient.

Quoiqu'il en soit, la Bucharie orientale, pays qui depuis long-tems a été habité ou gouverné par des Tartares, est la seule contrée qui mérite le nom de *Tartarie chinoise*, nom si vaguement appliqué au pays des Mongoux et même aux Toungouses - Mantcheoux. Danville la comprend sous le nom de Tartarie, qu'il a placé d'une manière irréprochable. Pourquoi donc les géographes français ont-ils persisté à étendre vaguement le sens de ce terme ?

La Bucharie orientale, probablement la *Serica* des anciens, confine au nord et à l'est à la Kalmoukie; aucune frontière bien connue ne l'en sépare. Au sud, elle touche aux *parties inconnues* du Grand-Tibet et au Petit-Tibet, donc l'existence même n'est pas encore entièrement prouvée. A l'ouest, elle est séparée de la Grande-Bucharie par les montagnes de *Belur*, et peut-être par un plateau élevé, dit la plaine de *Pamer*.

Nature du pays. — La rivière d'Yarkand traverse ce pays de l'ouest à l'est, et se décharge dans le lac Lop, qui paraît être le commun receptacle d'un grand nombre de rivières. Le sol paraît être assez uni dans le milieu du pays, du moins on ne semble attribuer aucune chaîne des montagnes à l'intérieur. Mais il est ceint au nord et à l'ouest par des montagnes ou des plateaux. On assure qu'il renferme plusieurs mines d'or et d'argent; mais ni les naturels du pays ni les Kalmouks ne connaissent l'art de les exploiter : ils se contentent de ramasser la poudre de ces métaux, que les torrens entraînent en abondance à la fonte des neiges, pour la porter à la Chine, et jusqu'à Tobolsk, capitale de la Sibérie. On y trouve aussi des pierres précieuses, des diamans même; et un des grands produits est le musc, qui vient probablement des montagnes méridionales voisines du Tibet, où l'animal qui le donne est très-multiplié. Contraire au cours ordinaire de la nature, la partie méridionale qui touche aux monts du Tibet est plus froide que la partie septentrionale, protégée par la chaîne inférieure de l'Alak. Il paraît que le cotonnier, la vigne et toutes sortes de blés et d'arbres fruitiers viennent bien dans les parties fertiles de cette grande contrée.

D'après le rapport d'un général chinois, qui fit la conquête de ce pays en 1759, il paraît cependant que la plus grande partie du pays n'offre qu'un sol peu fertile, et qui donne à peine 5 pour un (1).

TOPOGRAPHIE DES PROVINCES ET VILLES. — Elle est, comme on peut le penser, bien imparfaite.

Selon *Marco-Polo*, la province de CASHGAR est a cinq jours de marche d'étendue, elle est couverte de villes et de châteaux, de beaux jardins et de belles terres qui produisent du bon raisin, dont on fait du vin; il y a d'autres fruits en grande abondance. On y cultive le coton, le lin et le chanvre.

Le général chinois dit qu'il y a environ 60,000 familles, 17 villes, 1,600 villages et hameaux dans la province de *Hashgar* (ou Cashgar), mais il est possible qu'il ait voulu parler de toute la Bucharie, qui a porté le nom de royaume de Cashgar.

Cashgar, capitale de cette province, et autrefois résidence des Kans de la Bucharie orientale, est une ville d'une lieue environ de circonférence, elle ne compte, selon le général chinois, que 2,500 familles. Elle est bâtie en briques.

La province d'YARKAND, située au sud-est de Cashgar, est fertile en coton et en tout ce qui est nécessaire à la vie. Les peuples, dit Marco-Polo, sont habiles artisans, mais ils ont, pour la plupart, les jambes gonflées et de grands goëtres, ce qui vient de la qualité des eaux qu'ils boivent.

Yarkand, ville située sur une rivière qui en prend le nom, est regardée par quelques-uns comme la capitale actuelle de la Bucharie. Suivant M. *Petis de la Croix*, dans ses savantes notes sur Sherefeddin, Yarkand ne serait qu'un autre nom pour désigner la ville de Cashgar, mais cette opinion, contraire aux relations de Marco-Polo et du général chinois, ne peut pas se soutenir.

La province de KOTEN ou KHOTUN se trouve au sud-est de la précédente. Elle a, selon Marco-Polo, huit journées de marche en étendue; on y cultive le coton, le lin, le chanvre, le blé, la vigne et autres végétaux; les habitans sont industrieux et peu propres à la guerre.

---

(1) *Grosier*, Description de la Chine.

Kotun, ville située sur une rivière qui descend des montagnes voisines du Petit-Tibet, et qui se perd dans quelque lac du désert. Il est possible que le *coton* tire son nom de celui de cette ville.

Les provinces de KARIA ou KIRS, au sud-est de Kotun, de *Outshi-Ferman* et d'*Akson*, au nord-est de Cashgar, appartiennent probablement encore à la Petite-Bucharie. Cela est moins certain pour les deux provinces ou contrées dont nous allons parler.

« A l'est de Khotun, dit Marco-Polo, est située la pro» vince de *Peym*; elle contient beaucoup de villes et de » châteaux; la capitale est traversée par une rivière qui » roule des pierres précieuses, telles que la calcédoine et » le jaspe. Cette contrée produit en abondance la soie, etc.

» En allant de Peym à *Ciartiam* (ou *Sertem*) on ne » trouve que des eaux saumâtres ou salées dans des lits de » sable...... Cette province, autrefois riche et belle, a » été ravagée par les Tartares (sans doute les Kalmouks), » et est encore exposée à leurs visites désastreuses.... On » y trouve des calcédoines et du jaspe. Les habitans ont des » troupeaux; chacun d'eux cache, après la moisson, son blé » sous le sable, dans une caverne connue de lui seul, parce » que le sable mouvant des déserts couvre bientôt l'endroit; » toujours en crainte d'être pillés, ils n'emportent chez eux » que ce qu'il faut pour se nourrir pendant un mois ».

L'interressant voyageur que nous venons de citer dit que ces deux provinces appartenaient, de son tems, à la *Turquie*, c'est-à-dire, au *Turquestan* oriental, qui n'est autre chose que la Petite-Bucharie. Mais si l'on place ces deux contrées entre le 85me. degré de longitude ouest de Paris, comme Danville l'a fait dans son admirable carte d'Asie, il sera plus convenable de les regarder comme deux *oasis* séparées. D'après les idées de MM. Pinkerton et et Rennel, la Bucharie devant être reculée vers l'ouest, et le Sertem laissé à l'est où Danville l'a placé, la séparation devient encore plus marquée.

Mais si l'on recule Cashgar et Yarkand vers le 67—70me. degré de longitude, pourquoi ne pas donner également à Peym et à Sertem une longitude plus occidentale? En les plaçant plutôt à sud-sud-ouest de la ville et du lac de Lop

qu'au sud-est, l'itinéraire de Marco-Polo deviendra beaucoup plus intelligible.

ORIGINE ET MŒURS. — Ces objets sont entourés d'obscurité. On se contente ordinairement de dire que la population, malgré le mélange avec quelques Kalmouks, se compose principalement de Buchariens indigènes, auxquels on donne un teint bazané, ce qui n'empêche pas qu'il n'y en eût de très-beaux et de très-bien faits. On les dit bons et polis : leur langage est probablement le zagathayen, qui n'est autre que le turc; cet idiôme a remplacé leur langue naturelle, qui serait un objet des plus curieuses recherches, si ces peuples descendent réellement des anciens Sères (1).

M. *Bentink*, le savant auteur des notes sur l'ouvrage d'Abulgazi, dit, p. 810 et 811, que les naturels de la Grande et de la Petite-Bucharie sont une race particulière, et que les Tartares les appellent tadrisks ou citoyens. Il ajoute que ce peuple poli est entièrement différent du tatare; qu'ils ont les yeux noirs, le nez aquilin, le maintien agréable; que les femmes sont belles, grandes et bien faites. Ils se livrent aux manufactures et au commerce, sans être inquiétés par les Usbecks et les Kalmouks; aussi voit-on les marchands de Bucharie se rendre en foule à la Chine, à la l'Indostan,

---

(1) M. Pinkerton fait à cette occasion une note que je rapporterai ici, n'ayant pas sous la main l'ouvrage allemand d'où elle paraît tirée. « Le savant *Jemisch* (de Berlin) nous a donné quelques exemples de turc et de zagathai qui démontrent que ces idiômes sont les mêmes; et il trouve fort peu de différence entre le turc moderne et le dialecte de Tatarie-Crimée. Dans le pur idiôme turc tous les infinitifs se terminent en *mak* ou en *mek*. La construction du langage est assez simple; les ablatifs se forment en ajoutant *den*, les pluriels en ajoutant *ler*, soit que le nominatif soit un mot originairement turc ou dérivé de l'arabe ou du persan. *Extrait d'une lettre écrite à l'auteur par* sir William Ouzeley, *célèbre par ses connaissances sur les orientaux*. M. Wilford nous dit (As. Res. vj.), sur le rapport de Mogul-Bey, marchand mahométan selon toute apparence, que les marchands qui se rendent régulièrement de Cachmir, Narpour, etc. à Yarcand, assurent que les habitans des pays situés entre Ladac et Yarcand parlent l'idiôme turcoman; mais qu'à cinq journées d'Yarcand le kalmouk commence à dominer. — En turcoman *ac* signifie blanc, et *cara* noir ».

en Perse et en Sibérie. Jamais ils ne prennent les armes; ce qui les fait mépriser par les Tartares, auxquels chaque ville et village du pays paie un tribut régulier. Ils diffèrent encore des nations errantes de l'orient, en ce qu'ils ne sont pas divisés en tributs.

Les missionnaires de Chine distinguent aussi les Buchariens des Tatares (1).

L'habit des hommes ne descend pas au-dessous du gras de la jambe; il est serré par une ceinture comme l'habit polonais. Les femmes en portent un semblable, avec de longues boucles d'oreilles, comme celles du Tibet: leur chevelure est également divisée en longues tresses, et décorée de rubans. Elles teignent leurs ongles avec le suc du trenné. Les deux sexes mettent un long calçon et des botines de cuir de Russie. La coiffure est comme celle des Turcs. Les maisons sont en général bâties en pierres, et décorées de quelques meubles fabriqués à la Chine. Ils suivent la coutume des tems de la chevalerie, en se dépouillant entièrement pour dormir. Ils sont très-propres dans leur nourriture, qui consiste ordinairement en viande sèchée; et, comme les Russes, ils ont l'art de conserver leurs provisions gelées pendant fort long-tems. Le thé est la boisson général du pays, on le prend avec du lait, du beurre et du sel, à la façon des autres peuples de l'Asie centrale. Les femmes sont achetées; ainsi, les filles jolies sont une source de richesse pour leur père et mère. Les cérémonies du mariage diffèrent peu de celles des Turcs. La polygamie n'est pas défendue par les lois; le mari peut répudier la femme, mais il est obligé de lui laisser tout ce qu'il a pu lui donner. Les moullahs, ou prêtres, exercent une grande influence. Ils ont de petites monnaies de cuivre; mais ils pèsent l'or et l'argent comme les Chinois, avec qui ils fesaient un commerce considérable avant l'invasion des Kalmouks, commerce qui doit être plus productif que jamais depuis qu'ils sont soumis au même empire. Ils ne sont point guerriers, cependant ils manient très-bien le sabre, la lance et l'arc; les riches portent une cotte de maille.

---

(1) *Duhalde*, tome IV, page 464.

RELIGION.

Religion. — La religion mahométane est la religion dominante du pays; car les conquérans Kalmouks, en demeurant fermement attachés à leur idolâtrie, étaient tolérans.

Le Nestorianisme, secte de l'église chrétienne grecque, a dû pénétrer par la voie de la Petite-Bucharie dans la Chine et le Tibet. Marco-Polo parle des églises des Nestoriens. Rechercher s'il en reste des traces, serait un des nombreux objets que devrait se proposer un voyageur assez heureux pour pénétrer dans cette contrée intéressante.

Histoire politique. — La Petite-Bucharie, dans des tems reculés, fut habitée par les *Sères*. Mais elle fut peu connue avant le siècle de Dschingis-Khan, et après sa mort elle est devenue le partage de son fils Zagathaï. Il paraît qu'elle reçut en commun, avec la Grande-Bucharie, le nom de ce dernier; nom qui fut cependant principalement appliqué à la Grande-Bucharie, tandis que l'autre était désignée par celui de Cashgar. Elle était considérée comme une partie du *Mongolistan*, ou *Mongolie*; et les provinces du nord appartiennent à la contrée de Gété, dans laquelle, au nord-est de Turfan, étaient les anciennes habitations des Eygures ou Ugures, race finlandaise qui, dans le dixième siècle, porta la désolation dans toute l'Europe, et finit par s'établir en Hongrie. On peut voir dans l'histoire de Timur quel était l'état de cette contrée sous ce prince, descendant de Zagathaï. Cette race paraît y avoir dominé jusqu'en 1683, époque à laquelle les Élutes et les Kalmouks s'emparaient de la Petite-Bucharie.

Le dernier empereur de la Chine, le sage et bienfesant Kieng-Long, ou Chen-Lung, avait imité son prédécesseur en fesant de fréquens voyages en Mongolie, dans la vue d'intimider les Kalmouks, les plus dangereux voisins de l'empire, en déployant à leurs yeux la pompe du pouvoir suprême. En 1759 il soumit entièrement ces peuples, dont le *Khantaish* ou grand Khan fesait sa résidence ordinaire à Harcas, sur la rivière d'Ili. La Petite-Bucharie passa, avec les autres possessions des Kalmouks sous la domination chinoise, et est probablement gouvernée par des mandarins. Dans la relation sur cette conquête, jointe à l'é-

dition hollandaise de l'atlas du père Duhalde, on lit que le *Khantaish* pourrait lever 20,000 hommes de cette province, en prenant seulement un homme sur dix familles. Par-là, on devrait compter 200,000 familles, qui doivent fournir une population d'un million.

TROISIÈME SECTION.

TIBET OU BOUDI-STAN.

SITUATION ET ÉTENDUE. — Suivant les cartes les plus récentes d'Arrowsmith, le Tibet s'étend depuis le 73me. deg. jusqu'au 99me. de long.; son étendue en lat. est un sujet de dispute et d'incertitude. Danville, d'après les cartes levées par les lamas Chinois, l'avait étendu du 27me. deg. de lat. jusqu'au 35me. deg. Mais le major Rennel prétend l'élever jusqu'au 36me., et M. Pinkerton veut aller jusqu'au 38me. deg. Voici leurs raisonnemens (1).

« M. Forster observe dans ses voyages que la matière des » schals de Cachemir se tire des districts du Tibet qui » sont au *nord-est*, à peu-près à la distance d'un mois » de chemin, et *Tieffenthaler*, dans sa description de l'Inde » (vol. II, p. 18), assure positivement que le Grand-Tibet » est au nord-est de ce pays, et le Petit-Tibet au nord-» ouest. Suivant Tieffenthaler, la plus courte route pour » aller à Cashgar serait de passer par le Grand-Tibet, » mais cela n'étant pas permis, on passe par le Petit-Tibet, » dont la capitale, Eskerdon (Askardou), est à huit jour-» nées des limites nord de Cachemir. Au-delà l'on trouve » Schakar. En s'avançant ensuite quinze journées à travers » d'épaisses forêts on parvient à la frontière du Petit-Tibet. » Il faut aux caravanes quinze autres jours pour arriver » au Cashgar (2). De ces témoignages *positifs* il résulte » que l'on peut avec assurance donner au Tibet au moins » deux degrés plus au nord qu'il n'en a sur nos meilleures » cartes. Les *Mus-tag* (c'est-à-dire, monts de neige) for-» ment, selon les relations russes, la frontière septentrionale

(1) *Pinkerton*, Géographie, tome IV, page 244.
(2) Mais il paraît que Tieffenthaler confond Cashgar et Yarcand.

» du Tibet, et ces montagnes sont placées au 38me. de-
» gré ».

Je ne sais si les témoignages en question sont aussi *positifs* qu'ils le paraissent à M. Pinkerton, ni si l'on peut regarder celui de *Tieffenthaler* comme authentique; cet auteur n'a souvent fait que compiler des ouï-dire. J'avoue cependant que d'après ma manière de concevoir la position et l'étendue de la Petite-Bucharie (en la resserrant beaucoup du côté oriental) il deviendrait encore plus indispensable d'élever les latitudes septentrionales du Tibet.

Mais peut-être ces contrées, sans appartenir proprement au Tibet, sont habitées par de petites hordes nomades dépendantes des domaines du Tibet. C'est ce que les missionnaires semblent avoir voulu dire, (Duhalde, tome IV, p. 464). Peut-être ces districts forment le *Turk-hend*, comme Danville a cru; peut-être aussi que le Turk-hend et le Petit-Tibet sont la même chose; car, *Turk-hend* semble dire le Turquestan sur l'Indus.

Au milieu de ces incertitudes, le meilleur parti à prendre, c'est de ne pas s'abandonner à des conjectures hardies, et de laisser une grande partie de la carte en blanc, comme Danville a fait.

Montagnes. — On a souvent parlé des vastes chaînes des montagnes du Tibet; mais il n'y a jamais eu de description géographique de leur direction ou de leur étendue faite avec exactitude. Celles de l'ouest et du sud semblent se courber, en forme de croissant, depuis les sources du Gange jusqu'aux frontières d'Asham, dans une direction nord-ouest et sud-est. Au nord du Sampou paraît se diriger une chaîne parallèle et encore plus haute, à l'extrémité de laquelle se trouvent beaucoup de grands lacs glacés. Dans l'atlas de Duhalde, dressé par le savant Danville, les montagnes où le Gange prend sa source sont désignées sous le nom de Kentaisse, et semblent appartenir à la chaîne du nord, connue sous diverses dénominations locales. La principale élévation paraît, comme à l'ordinaire, être centrale. Elle est au sud du lac Terkiri; on l'appelle Koiran, nom qu'en langage scientifique on pourrait étendre à toute la chaîne, si celui de Kantel, sa partie occidentale, était rejeté. On emploie des noms divers pour désigner les différentes montagnes de la chaîne mé-

ridionale; mais le nom indous d'*himmala* ou de *himmaloia* doit être préféré.

Plusieurs branches de ces différentes chaînes s'étendent au nord et au sud, comme dans les Alpes : ce n'est que d'une manière très-inexacte que l'on peut étudier leurs noms et leurs directions dans la carte générale du Tibet, et dans les cartes particulières que nous avons citées plusieurs fois, et que Danville a données, d'après les dessins des missionnaires.

Le *Chumularée*, près de Phari, sur la frontière de Boutan, est un des pics les plus élevés.

Fleuves. — Le principal fleuve du Tibet est le Sampou, ou le Berhampouter. Il s'en faut beaucoup qu'aucun autre puisse lui être comparé. Il prend sa source vers les contrées occidentales, dans ces mêmes montagnes d'où sort le Gange. Sa direction se porte d'abord à l'est et au sud-est, et parcourt un espace de 360 lieues jusqu'aux confins du Tibet et d'Asham ; il se dirige ensuite au sud-ouest, et coule dans l'embouchure du Gange, après avoir parcouru 140 lieues.

Le Hoan-Ho et le Kian-Ku tirent aussi leur origine des confins orientaux du Tibet. On sait peu de chose sur les autres rivières ; mais le grand fleuve dit Japonais ou de Camboge ou le Maikauny du Laos, le Noukia, que l'on croit se jeter dans le golfe du Pégu près de Martaban, et l'Irraonady de cette dernière contrée, sont supposés tirer leur source des montagnes du Tibet, que l'on peut regarder comme les Alpes de l'Asie. On ne doit point oublier un autre fleuve considérable, nommé le Sardjou ou Gagra, qui après un cours de 250 lieues vers l'est, presque parallèle à celui du Gange, se joint à ce dernier fleuve près de Choupra, et prend aussi sa source dans les montagnes élevées qui sont à l'occident du Tibet.

Lacs. — Ces régions montagneuses ont, comme c'est l'ordinaire, beaucoup de lacs. Le plus considérable porte le nom de Terkiri ; il a environ 27 lieues de long, et 9 lieues de large. Les lamas de la Chine, qui ont dressé les cartes du Tibet, que les géographes copient encore faute de mieux, y ont placé plusieurs autres lacs dans les parties septentrionales. Il est certain qu'il en existe un très-singulier, qui fournit du tinkal ou borax brut. Celui qui est au su

de Lassa, et que nos cartes appellent Jambro ou Palté, n'est pas moins extraordinaire. Ce dernier nom dérive vraisemblablement de Peiti, village qui, dans l'atlas original du père Duhalde, est placé sur ses bords. Cet étrange lac est figuré comme une vaste tranchée d'environ deux lieues de large, qui entoure une île d'environ douze lieues de diamètre : singulier jeu de la nature, si le fait est vrai. Les lacs plus petits, même du sud du Tibet propre, sont gelés en hiver à une grande profondeur.

Climat. — Le climat du Boutan ou du *Tibet méridional* est tempéré, si on le compare avec celui du Haut-Tibet; cependant les hivers sont très-rigoureux, même dans ce premier pays. Il règne une remarquable uniformité dans la température des saisons du Tibet, ainsi que dans leur durée et leur retour périodique. Elles s'y divisent de la même manière que dans les régions les plus méridionales du Bengale. Le printems, depuis mars jusqu'en mai, y est remarqué par de grandes variations dans l'atmosphère, et on y éprouve de fortes chaleurs : le tonnerre s'y fait fréquemment entendre, et il est quelquefois suivi d'ondées rafraîchissantes. La saison humide a lieu depuis juin jusqu'en septembre; alors de fortes pluies tombent continuellement, les rivières enflent jusqu'aux bords, coulent avec rapidité, et vont contribuer à l'inondation du Bengale. Depuis octobre jusqu'en mars le ciel est constamment serein, rarement des brouillards ou des nuages l'obscurcissent. Pendant trois mois de cette saison on éprouve un froid peut-être plus rigoureux qu'en Europe; mais son âpreté se borne plus particulièrement à la partie qui forme la frontière du Tibet, près de cette chaîne élevée qui sépare l'Asham du Boutan et du Nipal.

Ainsi le caractère distinctif de ce climat est un froid sec et piquant, qui sous la latitude de 26 degrés dans le voisinage de cette zône à laquelle nos pères ont donné le nom de Torride, le dispute à celui des Alpes sous la latitude de 46 degrés.

Turner, ce voyageur ingénieux qui nous a fait connaître un peu le Tibet, assure que le Boutan, malgré ses montagnes informes et confuses, est couvert d'une verdure éternelle, et abonde en forêts pleines d'arbres d'une grosseur et d'une élévation étonnante; des mains industrieuses ont mis en valeur les

pentes de ces montagnes, et les ont couronnées de vergers, de champs, de villages. Le Tibet propre, au contraire, n'offre que des collines basses, hérissées de rochers et sans aucune apparence de végétation, ou des plaines arides d'un aspect uniforme et triste. Le froid du climat force les habitans à chercher un abri dans le creux des vallées ou des rocs, où l'air est moins pénétrant. Cependant le Tibet a une grande quantité de gibier ; il a de nombreux troupeaux de moutons, de chèvres et de gros bétails ; il est infesté par un grand nombre de bêtes féroces, au lieu que dans le Boutan il n'y a d'animaux sauvages que des singes et des faisans.

PRODUCTIONS VÉGÉTALES. — La nature du sol dans cette contrée oppose un obstacle au progrès de l'agriculture. Vers l'approche de l'hiver, les vallées sont communément sous les eaux. Au printems on laboure et on sème. De fréquentes pluies et l'influence d'un soleil ardent ont bientôt mûri les épis. Le tems de l'automne étant clair et serein, on laisse la moisson sur la terre pour y sécher, en suite on la fait fouler par des bœufs. Les produits ordinaires sont du froment, des pois, de l'orge. Le riz ne croît que dans les climats méridionaux. Les turneps, les citrouilles, les concombres abondent aussi.

Nous avons des relations assez exactes sur les productions végétales du Tibet méridional et central, entre les 27 et 29 degrés de latitude (1). La plupart des plantes qui s'y trouvent sont également répandues en Europe et au Bengale. Les montagnes sont entourées à leur base par des forêts de bambou, de bananiers, de trembles, de bouleaux, de cyprès, d'ifs, de frênes très-grands et très-beaux, de pins et sapins petits et rabougris. On trouve sur leurs sommets neigeux le *rheum undulatum*, espèce de rhubarbe dont les habitans font usage. Les arbres à fruit les plus communs, tant sauvages que cultivés, sont les pêchers, les abricotiers, les pommiers, les poiriers, les orangers, les grenadiers. Les autres arbustes, plantes et arbrisseaux, sont le raisin d'ours, l'airelle à fruit noir, et l'airelle canneberge, le *datura ferox* ou pomme épineuse, commune à la

(1) *Saunders*, Relation sur les productions du Tibet, dans les *Philosophical Transactions*, vol. 79, page 79—106.

Chine comme au Tibet, et regardée dans ces deux contrées, comme un puissant narcotique, deux espèces du genre laurier, la racine de l'une appellée le *canellier-bâtard*, a le goût et l'odeur de la canelle; la *cacalia saracenica*, qui sert à la fabrication du *chong*, liqueur spiritueuse un peu acide, enfin le *cloriandrum testiculatum*, le *chenopodium*, etc.

Animaux. — On remarque dans le Boutan peu d'animaux sauvages, excepté des singes; mais le Tibet abonde en toute sorte de gibier. Les chevaux y sont petits, mais pleins de feu, vifs et obstinés. Le bétail y est aussi d'une taille médiocre. On y trouve de nombreux troupeaux de moutons, communément l'espèce est petite. Ils ont la tête et les jambes noires, leur laine est fine et douce, et leur chair excellente. Une chose particulière à ce pays, c'est que ce dernier mets s'y mange cru. Quand on l'a fait sécher à l'air froid, il n'est point désagréable, même pour un palais européen. Il y a une grande quantité de chèvres : elles sont renommées pour leur beau poil, qui sert à faire des schâls, et qui se trouve au-dessous d'un poil plus grossier. Je ne dois point omettre une espèce particulière de bétail que les Tartares appellent *yak*, auquel la nature a donné un poil long et épais, et une queue singulièrement flottante et lustrée : c'est au levant un article de luxe. On en fait des mouchoirs, ou on les tanne pour servir à la parure. Ces animaux ne beuglent pas, mais quand ils soufflent, ils font entendre une espèce de *grognement*, ce qui a fait donner à l'espèce le nom de *bos grunniens*.

L'animal *porte-musc* se plaît au grand froid. Ce chèvrotain précieux a deux défenses courbes qui descendent de sa mâchoire supérieure, et qui paraissent destinées à déterrer les racines dont il fait sa nourriture ordinaire. Il ressemble assez par le corps à un porc, tandis que ses soies se rapprochent des épines du porc-épic. Le musc ne se trouve que dans le mâle; il se forme dans une petite poche ou tumeur qui tient au nombril : il est noir, est séparé par de minces pellicules; c'est là le seul musc véritable. On range aussi le cheval sauvage dans la classe des animaux du Tibet, Peut-être rencontre-t-on des tigres au sud-est; mais les autres bêtes féroces, tels que l'once, etc. sont d'une petite taille, ainsi qu'on doit s'y attendre dans un climat froid.

Pendant l'été les lacs abondent en poissons d'eau douce,

dont plusieurs peut-être sont jusqu'ici inconnus en zoologie. On a fait peu de découvertes au sujet des poissons et des insectes de ce singulier pays.

Minéraux. — D'après la notice dont M. *Turner* a enrichi son voyage de 1783, on a des connaissances plus étendues sur la minéralogie. Il résulte de sa relation, que le Boutan paraît ne contenir que du fer et une petite quantité de cuivre. Le Tibet propre, au contraire, a de riches mines : l'or s'y trouve en grande quantité ; quelquefois on le rencontre sous la forme de poudre dans le lit des rivières ; d'autres fois en grandes masses ou en veines irrégulières ; communément dans des gangues de petro-silex ou de quartz. On trouve une mine de plomb à deux journées de Teschou-Lombou. Le minerai est une galène qui probablement contient de l'argent : on y rencontre aussi du cinabre riche en mercure, et de fortes indications y font présumer qu'il y a du cuivre. Le sel gemme est une autre production du Tibet ; mais en général on ne peut y travailler les métaux faute de combustibles. Le charbon y serait beaucoup plus précieux que l'or.

La production la plus particulière au Tibet est le tinkal ou borax brut. Voici les renseignemens intéressans que donne sur cette sublance M. Saunder, qui accompagnait M. Turner ; le lac d'où l'on tire le tinkal et le sel gemme est environ à quinze journées au nord de Teschou-Lombou. Il est de tous côtés entouré par des montagnes rocheuses : on ne voit à sa portée ni ruisseaux ni fontaines ; mais il est alimenté par des sources qui, ayant un goût saumâtre, ne sont point mises en usage par les gens du pays. Le tinkal se forme et se dépose dans le lit du lac : ceux qui vont le recueillir le tirent du fond en grande masses, qu'ils rompent ensuite pour les rendre plus tranportables, et qu'ils exposent à un air sec, Quoiqu'on en tire depuis un tems très-considérable, la quantité ne paraît point en diminuer sensiblement. Les cavités qui résultent de son exploitation disparaissent ou se remplissent promptement ; l'opinion commune est qu'il s'en forme continuellement du nouveau. Cependant on n'en a jamais trouvé sur un sol à sec, ou dans des situations élevées, mais seulement à de petites profondeurs et sur les bords du lac ; et comme sa profondeur augmente graduellement de-

puis les bords jusqu'au centre, il y a trop d'eau pour qu'elle permette de rechercher commodément le tinkal. Mais c'est des endroits les plus profonds que l'on pêche le sel gemme : on ne le trouve ni dans les médiocres profondeurs ni vers les bords. On ne voit les eaux du lac ni s'élever ni baisser d'une manière bien sensible ; il est entretenu par une source qui ne tarit point. Aucune autre eau courante n'y entre pour l'augmenter, aucun ruisseau n'en sort pour sa diminution. On m'a assuré que ce lac a au moins 17 milles de circonférence. Situé sous un ciel assez froid, il est gelé la plus grande partie de l'année. Les ouvriers employés à recueillir ces sels sont obligés de renoncer à leur travail dès le mois d'octobre, à cause de la glace. Au Tibet on emploie le tinkal pour soudure, et pour aider la fusion de l'or et de l'argent. Dans le Tibet, le Boutan et Nipal, le sel gemme sert généralement aux usages domestiques.

Les eaux minérales se trouvent en quantité dans les différentes parties de cette vaste contrée. Les gens du pays ne sont point étrangers à leur usase.

Il devrait y avoir beaucoup de curiosités naturelles dans ces régions montagneuses ; mais on y a fait peu de recherches. Vers le nord de Tassisudon, M. Saunder a observé un rocher singulier, formant de face six ou sept demi-colonnes d'une grande circonférence, et qui a près de cent pieds de haut. Cette masse est détachée en partie de la montagne, et se projette sur une chute d'eau considérable, ce qui augmente beaucoup son effet pittoresque. Il pourrait être taillé en ardoises. Comme on trouve des pierres ferrugineuses dans le voisinage, il est probable que ces colonnes, comme celles du basalte, sont dues à l'influence de ce métal.

Division.—Le géographe *Fabri* donne, d'après les missionnaires comparés avec *Turner*, une division très-précise du Thibet, la voici :

1. Province de *Ladak*, avec le titre de royaume.
2. ———— *Nagari*, de même.
3. ———— *Szang*.
4. ———— *Brediong*, royaume.
5. ———— *Ou*.
6. ———— *Kiang*, avec la principauté de *Daum*.
7. ———— *Tacpo*, le *Boutan* des voyageurs anglais.
8. ———— *Combo*.

9. ———————— *Kahang*, comprenant douze principautés.
10. ———————— *Amdoa.*
11. ———————— *Hor.*

Giorgi, dans l'alphabet tibetain, avait donné une division très-différente. Selon lui on trouvait :

Dans le *Haut-Tibet*, ...la province de *Nagari.*

Dans le *Tibet du milieu*, les provinces de { *Shang.* *Ou.* *Kiang.* }

Dans le *Bas-Tibet*, ... les provinces de { *Takbo.* *Congbo.* *Kahang.* }

Ces différences sont trop grandes pour qu'il soit possible de concilier ces deux versions. Il y a plusieurs points même que nous ne sommes pas en état seulement de discuter.

La province ou le royaume de *Ladak* est-il la même chose que le Petit-Tibet, comme Fabri croit ? Rien ne prouve jusqu'ici cette assertion.

Ce Ladak forme-t-il une souverainelé détachée, comme plusieurs ont prétendus ? (*Desideri*, Lettres édifiantes, XV et *Astley*, collection of voyages, tom. IV, page 453).

Le *Brédiong*, où il se trouve beaucoup de bramcs, serait-il le *Serinagur* décrit avec l'Inde ?

La principauté de *Daum* appartient-elle à la province de Kiang ou bien à celle de *Nagari*, comme Giorgi assure ?

Le *Hor* serait-il le *Hoho-Nor*, puisqu'on le place au nord-est, sur les confins de la Tartarie ?

La région d'*Amdoa* ne serait-elle point une subdivision de la province de *Kahang ?*

Le mélange de dénominations chinoises, tibetaines et mongoliennes, joint à l'extrême imperfection des cartes levées par les lamas de Chine, rend toute discussion sur ces points aussi inutile qu'elle serait fastidieuse.

Villes et édifices.—On a fort peu de connaissances sur les villes du Tibet. Il paraît que la plupart des endroits marqués sur la carte, ne sont que des villages, c'est-à-dire, des groupes de cabanes au tour de quelque temple.

Lassa, capitale du Tibet, est située dans la province d'*Ou*, dans une plaine spacieuse. La ville est petite, mais les maisons y sont bâties en pierre, vastes et élevées. C'est

le siége du gouvernement tibetain, et des *Mandarins chinois*, qui en ont la surveillance. La ville est peuplée de marchands et d'artisans. *Tavernier*, le célèbre voyageur, vit en 1689, dans les mains d'un marchand de Lassa, un *fusil* richement décoré, et qui portait la date de 1480 ou 1490, peut-être était-il de fabrique chinoise.

Puta-la, fameuse montagne à sept milles anglais, à l'est de Lassa, sur laquelle est placé le palais du Grand-Lama. *La*, signifiant montagne dans la langue du pays, ce nom paraît signifier *montagne de Pouta* ou de *Boudha*, montagne sainte.

Teshou-Lombou, monastère qui sert de résidence au second Lama. Il contient trois à quatre cents appartemens habités par des moines, outre des temples, des mausolées et le palais du Lama. Les bâtimens sont tous de pierre. Aucun n'a moins de deux étages, avec des toits plats et des parapets de bruyère ou de menu branchages, probablement afin de laisser passer la neige lorsqu'elle fond. La fenêtre du milieu est en saillie, et forme un balcon.

M. Turner donne la description de quelques-uns des palais et de *quelques* châteaux forts. La forme des *ponts* est variée et romantique. Quelquefois ce sont des chaînes tendues d'un précipice à l'autre; d'autres fois ce sont des poutres dont une des extrémités est fixée sur le rivage, tandis que l'autre s'avance et soutient un petit plancher, ce qui fait ressembler cette construction à la section supérieure d'un octogone.

Souk, Succui ou Suckuk, ville considérable située au nord-est de Tibet, selon Maro-Polo et Mehemet-Hadschi (1). Dans ses environs croît la vraie rhubarbe. *Voyez* ci-dessus *Kalmoukie*.

Mœurs. — M. Turner peint les habitans du Tibet sous les traits d'un peuple doux et aimable; les hommes sont vigoureux, leur physionomie tient un peu de celle des Tartares, le teint des femmes est d'un brun incarnat, haut en couleur, comme les fruits qui reçoivent de près l'impression du soleil. Les fraîches brises d'un pays montagneux entre-tiennent leur vigueur et leur santé.

---

(1) *Ramusio*, cité par *Forster*, Voyages au Nord, t. II, p. 382.

Au Tibet, les mariages n'exigent point de préliminaires ennuyeux ou embarrassans. Rien de si simple que la manière de courtiser sa femme future; rien de si promptement conclu que l'union conjugale. Dans une famille, lorsque l'aîné, a qui appartient la prérogativé de choisir, est épris d'une demoiselle, il s'adresse à ses parens. Si sa recherche est approuvée, ceux-ci se rendent avec leur fille à la maison du prétendu. Les amis et les connaissances des deux parties les y accompagnent; trois jours se passent dans les plaisirs de la danse, de la musique et dans d'autres divertissemens. Quand ce tems est expiré, le mariage est censé fait. Les prêtres, qui au Tibet ne se permettent aucune sorte de commerce avec les femmes, n'y interviennent point. Leur présence n'est point nécessaire à la ratification des obligations que contractent les époux. Le consentement mutuel forme contrat, il a les assistans pour témoin, et cela suffit pour le rendre indissoluble. Le mari n'a point le droit de renvoyer une femme qui lui déplait, ni la femme celui de quitter son mari, à moins que le même consentement qui les a unis ne concoure à leur séparation, dans ce cas, ni l'un ni l'autre ne peuvent former un nouveau lien. Les exemples d'incontinence sont rares. Si une femme mariée néanmoins viole la foi qu'elle a promise, elle expie son crime par une punition corporelle, et son complice répare le scandale en payant une amende pécuniaire.

Une circonstance remarquable et particulière au Tibet, c'est que la polygamie y est admise dans le sens inverse des autres contrées de l'Orient. Là ce sont les femmes à qui il est permis d'avoir plusieurs maris. Le privilége du frère aîné est, comme nous l'avons dit, de choisir l'épouse. Mais dès-lors elle est commune à tous ses frères, quelqu'en soit le nombre. On prétend que cet usage s'est pratiqué sécrètement à Venise dans des familles nobles et pauvres, par un motif d'orgueil. Au Tibet, il est fondé sur l'infériorité du nombre desfemmes comparé à celui des hommes, quoiqu'une grande quantité de ceux-ci s'ensevelissent dans des monastères.

Le corps du grand Lama est conservé après sa mort dans une grande châsse. On brûle celui des prêtres inférieurs, et on conserve les cendres dans de petites images creuses. Les

corps de la profane multitude sont jetés aux oiseaux, dans de grands enclos fermés de murs.

L'année tibetaine est lunaire, et le mois est de 29 jours.

Duhalde rapporte que le langage du Tibet est le même que celui du peuple Sifan sur les frontières occidentales de la Chine. Mais cette province ayant fait partie du Tibet, il ne résulte de-là aucun renseignement valable sur la première origine de la langue tibetaine. La littérature porte principalement sur des objets religieux. Les livres sont imprimés avec des planches de bois, sur des feuilles d'un papier mince, qu'ils font avec les fibres de la racine d'un petit arbuste. Cette pratique ressemble à celle des Chinois, au lieu que les indous gravent leurs livres avec un poinçon d'acier, sur les feuilles encore fraîches de l'arbre de palmire (*borassus flabelli formis*). Ce végétal leur fournit une substance fibreuse que les vers n'attaquent point. Les Tibetains appellent *uchen* les caractères dont on se sert pour les ouvrages imprimés. Ceux qu'on emploie pour la correspondance et les usages ordinaires portent le nom *min*. Il paraît, d'après M. Turner, qu'ils écrivent de gauche à droite, comme en Europe.

Les Gylongs ou moines reçoivent une éducation régulière. Il y a lieu de présumer qu'ils sont quelquesfois chargés de l'enseignement, même de celui des enfans qui ne sont point destinés à la vie monastique.

Manufactures et commerce. — Les principales manfactures du Tibet consistent dans des fabriques de schâls ou d'étoffes de laine. En général il y a peu d'industrie. Le superbe poil de chèvre avec lequel on fait les schâls est en grande partie transporté à Cachemir. Les objets d'exportation pour la Chine consistent en poudre d'or pale, corail que Marco-Polo cite comme une denrée du pays, en peaux d'agneaux, en une petite quantité de musc et en étoffes de laine. La plus grande partie de ce que les Chinois importent sont des produits de leur manufacture. Le Tibet envoie à Nipal du sel gemme, du tinkal ou borax brute et de la poudre d'or. Il reçoit en retour de la monnaie d'argent, du cuivre, du riz, de grosses étoffes de coton. Par Nipal, le Tibet fait aussi un commerce avec le Bengale, qui consiste en poudre d'or, en borax et musc; les retours sont en draperies, épices, toiles à voiles, émeraudes, saphirs, lapis lazuli, jais, etc. Le

Tibet n'entretient point de correspondance avec Asham, situé au sud-est.

Celui que l'on fait avec la Chine, et qui est le principal, a sur-tout lieu à Sining, ville où il y a garnison, et qui est située à l'extrémité occidentale de la province de Shensi.

Les Tibetains y achètent le thé avec empressement. Comme on ne bat pas monnaie au Tibet, parce que les principes religieux ne le permettent pas, on se sert du bas argent de Nipal, qui a cours dans tout le pays.

Gouvernement, religion, revenus, etc. — Dans la dissertation historique qui se trouve en tête de ce volume, nous avons examiné les diverses opinions reçues à cet égard, et nous y renvoyons le lecteur.

Le gouvernement du Tibet paraît avoir été originairement composé d'un *pouvoir temporel* et d'un *pouvoir spirituel.* Les princes séculiers étaient appelés Tsan-Pa. Les Kalmouks-Eluths vainquirent le prince, et donnèrent son pouvoir au *lama* ou prince spirituel. (1) Cependant les lamas ont eu coutume de nommer un gouverneur temporel, nommé *Tipa.* Il y a dans le Tibet une infinité de petits princes, parmi lesquels le *Daëb* de la province de *Dacbo* (Boutan) paraît être un des plus puissans.

Des différends élevés entre les lamas jaunes et les lamas rouges fournirent à la Chine une occasion de se mêler des affaires du Tibet. Le lama jaune fut favorisé par cette cour, qui depuis s'est chargé de la suprême direction des affaires temporels du Tibet. En 1792 les peuples de *Nepaul* ayant commis de grands ravages, l'empereur de la Chine envoya une armée au secours du grand lama, et c'est depuis cette époque qu'une chaîne de postes militaires chinois empêche toute communication entre le Bengale et le Tibet, au grand regret des anglais et des géographes.

Les revenus du lama ne sont pas très-considérables, et la population du pays est probablement très- faible, quoique

(1) On voit ainsi en Asie une image de ce qui se passa en Europe pendant les siècles de Barbarie. Le *Saint-Siége* de l'Orient, comme celui d'Occident, est tour-à-tour soutenu et tyrannisé par les princes séculiers qu'il appelle à son secours.

certaines relations l'ont fait monter jusqu'au saint et mystérieux nombre de 33 millions, 333,333 ames.

Note sur le Petit-Tibet.

Le Petit-Tibet paraît être un pays physiquement et politiquement distinct du Grand-Tibet, et situé au nord-ouest et au nord du Cachemir. *Ascardo* ou *Eskerdon* en est la capitale. On dit que l'Indus y a sa source principale. M. *Wilford*, dans les *Asiatic résearches*, VI, vol. nous apprend que des marchands se rendent régulièrement de Cachemir à Yarcand, en passant par le Petit-Tibet. Ils se rencontrent à *Ladak*, d'où ils partent en fesant la plus grande partie du chemin sur le rivage du fleuve de l'Inde, qui prend sa source dans les montagnes au *nord-ouest* d'Yarkand (n'est-ce pas plutôt au *sud-ouest*)? et qui tournant vers le sud, descend jusqu'à deux journées d'Yarkand; là, brisant soudain son cours, il coule à l'orient, il fait un détour immense vers *Saighur*, probablement le *Sheker* des cartes; il y prend une nouvelle direction, et porte ses eaux vers les confins de l'Inde.

QUATRIÈME

QUATRIÈME SECTION.

ÉTATS TRIBUTAIRES DE LA CHINE,

A L'ORIENT,

OU ROYAUMES DE CORÉE ET DE LEQUEYO.

Les Etats que nous plaçons dans cette classe ne sont pas *incorporés* à l'empire Chinois; c'est-à-dire, ils ne reçoivent pas des gouverneurs civils et militaires de la main de l'empereur, comme le font les provinces des Mongous, des Kalmouks et autres, que nous avons décrites. Ils ne sont pas occupés et gardés par des troupes chinoises comme le Tibet. Cependant leurs souverains se reconnaissent vassaux de l'empereur de Chine, et lui paient des tributs.

Sous un autre point de vue, ces peuples sont bien plus intimement liés avec les Chinois; car ils se servent beaucoup de la langue chinoise, et ils ont à-peu-près les mêmes mœurs, arts et sciences.

I. Royaume de Corée.

Situation, limites, etc.—La Corée est une peninsule qui tient par le nord au pays des Mantcheoux; à l'est elle a la mer de Corée ou de Japon; à l'ouest, la mer Jaune ou le Hoan-hay des Chinois; au sud, un bras de l'Océan oriental. Un détroit de 30 lieues de largeur la sépare des îles du Japon.

La longueur de ce pays est entre le 34me. d. 30 m. et 43me. d. 50 m. de lat. nord; il s'étend en largeur du 122me. au 129me. degré de longitude au nord, mais seulement du 123me. au 128me. degré dans son extrémité; l'entrée de la presqu'île, plus resserrée encore, n'occupe guères que 3 degrés et demi.

L'étendue de ce pays peut égaler celle de l'Italie, avec laquelle sa latitude correspond en partie.

Les vrais noms de la Corée sont *Kao-li*, ancienne dénomination, subsistante encore dans le langage ordinaire, et *Tchao-sien*, terme plus moderne et adopté dans le style officiel. L'une et l'autre dénomination dérive du nom des dynasties qui ont régné dans ce pays (1).

Montagnes et rivières. — Les montagnes *Pepi* ont au nord-ouest (2) une communication avec celles de la Mantchourie. En pénétrant dans la péninsule, cette chaîne longe la mer du Japon; la province la plus orientale porte le nom de *Kiang-yuen*, c'est-à-dire, région *des sources*, et la pente du terrain est généralement vers la mer Jaune. Les côtes et les îles qui les bordent sont très-rocailleuses et d'un accès difficile.

Les principales rivières sont la *Ya-lou* et la *Tu-men*; la première s'écoule dans la mer occidentale, la seconde dans la mer d'est; toutes deux sont au nord et hors de la presqu'île proprement dite; elles prennent leurs sources dans une même montagne, qui est très-haute; les Chinois l'appellent *Chang-Pechan*, et les Mantcheoux, *Chen-Alin* ou montagnes toujours blanches.

Climat et productions. — La Corée a le climat très-froid, dit-on, à cause des montagnes qu'elle renferme; on assure que dans la partie septentrionale la neige tombe en si grande quantité qu'on est obligé de creuser des chemins par-dessous pour aller d'une maison à l'autre. Cependant le sol est très-fertile et très-bien cultivé.

On nomme parmi ses minéraux l'or, l'argent, le plomb, le fer et le sel fossile.

Les animaux les plus communs sont, selon le P. *Régis*, les sangliers, les ours, les zibelines (au Nord), les martes, les castors et les cerfs. Les fleuves abondent en poissons, et, selon *Hamel*, qui prétend avoir séjourné neuf ans dans le pays, on y trouve des *kaïmans*, espèce de crocodiles, dont quelques-uns atteignent une longueur de 30 à 40 pieds. Les missionnaires avaient aussi entendu parler des poulets dont

(1) *Duhalde*, tome IV, page 431.

(2) Et non pas au *nord-est*, où le bassin de la rivière Tu-men interrompt la chaîne.

la queue était longue ; sans doute une espèce de faisans. Il y a des bidets hauts seulement de trois pieds.

Les montagnes du Nord, couvertes de vastes forêts, ne produisent au reste que de l'orge et la racine de *ginseng*, si précieuse aux yeux des Chinois. Les provinces méridionales abondent en riz, millet et *paniz* (espèce de blé, duquel on tire une sorte de vin), en chanvre, tabac, citron et soie. Un autre, semblable au palmier, produit une gomme qui donne au vernis un air de dorure.

Divisions, villes et édifices.—Les provinces de la Corée sont au nombre de *huit*, savoir ; celle de *King-ki*, au centre ; celles de *Ping-ngan*, *Hoang-hai* et *Tchu-sin* sur la mer occidentale ; celle de *Tsuen-lo*, au sud ; celles de *Kin-han*, de *Kiang-yuen* et de *Hien-king* sur la mer orientale. Ces provinces renferment 40 grandes cités, 33 villes ou communes du premier ordre, 58 du second et 70 du troisième.

L'aspect des villes coréennes est le même que celui des villes chinoises ; seulement les maisons sont construites en terre, sans art, sans commodité ; dans quelques endroits elles sont élevées sur des pilotis. Les maisons des seigneurs offrent un aspect plus brillant, et sont entourées de vastes jardins.

King-ki-tao, dans la province de King-ki, est la capitale et la résidence du roi. La *grande muraille*, que les Coréens avaient élevée pour se défendre contre les invasions des Mantcheoux, tombe en ruine.

Iles. — Les côtes occidentales et méridionales de la Corée sont bordées d'îles ; celles de l'est en offrent très-peu ; c'est le cas ordinaire des côtes escarpées.

L'île de *Quelpaert*, détachée au sud de la Corée, est connue par plusieurs naufrages.

Mœurs. — Les Coréens sont bienfaits, et ont la physionomie agréable et les mœurs très-polies. Peu guerriers, et depuis des siècles courbés sous un joug étranger, ils ont pris les vices de la servitude ; ils sont très-adonnés aux plaisirs, grands menteurs, et si accoutumés à tromper et à voler, que les Chinois mêmes en sont les dupes. Les malheureux navigateurs qu'une tempête jette sur la côte de la Crée y sont réduits en esclavage ; mais c'est plutôt, à ce

que je pense, l'effet d'une loi jalouse et politique que du caractère national.

Les maladies qui présentent un caractère épidémique inspirent une telle crainte aux Coréens, qu'ils ont pour coutume de déporter les malades dans les champs, et de les y abandonner sans secours. Ce trait nous rappelle la plus moderne police des Espagnols.

Les mariages entre parens sont défendus jusqu'au quatrième degré. On marie des enfans de sept à huit ans, et la nouvelle épouse demeure dans la maison du beau-père. La polygamie est admise, mais le mari ne peut recevoir dans la maison que sa première femme. Il paraît que les femmes demeurent, comme à la Chine, dans les appartemens les plus secrets de la maison, et que leur vue est interdite aux étrangers.

Le corps des personnages distingués est souvent gardé trois ans dans un cercueil avant d'être enterré. Les tombeaux sont sur les hauteurs, et l'on place à côté les armes, les ustensiles et tout ce dont le défunt se servait.

Langue et sciences. — Les Chinois ont porté en Corée leurs arts, leurs sciences et leur langue. Les *lettrés* de Corée forment un ordre d'état à part, et se distinguent par deux plumes attachées à leurs bonnets. Ils subissent plusieurs examens, comme à la Chine, mais leur savoir se borne à la morale de Confucius. Ils se servent de la langue et des caractères chinois; la langue coréenne en est très-différente, et s'écrit avec des caractères particuliers. Ils écrivent avec des pinceaux, et impriment leurs livres au moyen de figures en bois.

Religion. — La philosophie de Confucius est ici comme à la Chine, la doctrine dominante parmi les grands et les lettrés. Mais la religion idolâtre de *Fohe* a beaucoup d'adhérens. Les ambassadeurs de Corée ont dit aux missionnaires de Pekin, que les bonzes y étaient tenus dans un état d'abjection, et qu'ils étaient obligés de construire leurs temples hors l'enceinte des villes. Il y a des ordres monastiques ou des associations religieuses, dont les membres mènent une vie austère, souffrent avec patience des persécutions très-dures, observent une foule de cérémonies, et ne recueillent pour fruit de tant de peines que le mépris universel. Il y en a

parmi ces moines à qui leur règle enjoint de se raser la tête, de fuir les femmes et de ne pas manger de la viande.

COMMERCE ET MANUFACTURES. — Les Coréens fabriquent avec du coton un papier très-blanc et très-fort (1); c'est-là la seule industrie qu'on leur connaisse. Ils font quelque commerce avec les Japonais; ceux-ci apportent à *Pu-shan* du poivre, du bois odoriférant, de l'alun et des cornes de bufle; les Coréens leur donnent en échange des racines de ginseng, du plomb, du coton et de la soie brute. On paie tout en petits lingots d'argent; il n'y a de monnoie qu'en cuivre.

GOUVERNEMENT ET HISTOIRE. — La Corée était originairement divisée en plusieurs petits Etats. Un prince chinois, nommé *Ki-tse*, espèce de héros aventurier, subjugua et civilisa ce pays. On dit que le code des lois promulgué par ce prince fit naître un siècle d'or, où les crimes et les maux qui les suivent furent au nombre de choses inouies. Mais ces événemens remontent à plus de mille ans avant l'ère vulgaire.

Les Mantcheoux, les Japonais et les Chinois ont tour-à-tour soumis la Corée; les derniers s'y sont maintenus, et le roi de Corée paie à-présent un tribut annuel à l'empereur de Chine. Quoique maître d'une armée assez forte, et même, dit-on, d'une flotte nombreuse, quoique despotes absolus sur leurs sujets, les monarques de Corée ne sont regardés à la cour de Pekin que comme des vassaux ordinaires; leurs ambassadeurs y sont reçus avec fort peu d'honneurs. Dans l'intérieur de leurs familles même, ces monarques n'osent rien faire sans la permission de l'empereur. C'est ce que prouve la conduite de *Li-fou*, qui régnait en 1720. Il avait répudié son épouse, nommée Minchi, et avait pris à sa place une concubine, nommée Chang-chi. « Je n'ai pas manqué d'en » informer votre majesté, dit-il, en écrivant à l'empereur chi- » nois; mais fesant aujourd'hui réflexion que Minchi a été » reine par votre majesté, qu'elle a gouverné long-tems ma » famille, qu'elle m'a assisté dans les sacrifices, qu'elle a servi

(1) Est-ce avec du coton? ou ne serait-ce pas plutôt avec l'écorce de la *morus papyrifera*? — Les relations sur la Corée sont bien vagues.

» la reine ma bisaïeule, et qu'elle a porté le deuil de trois ans » avec moi ; je reconnais que j'aurais dû la traiter plus hono- » rablement. Je souhaiterais donc aujourd'hui rétablir Minchi » dans son ancienne dignité de reine, et faire rentrer Chang- » chi dans sa condition de concubine. . . . . . Ainsi moi, » votre sujet, quoique par mon ignorance et ma stupidité j'aie » fait une tache à l'honneur de mes ancêtres, j'ai servi votre » majesté depuis 20 ans, et je suis redevable de tout ce que je » suis à votre bonté, qui me sert de bouclier et me protége. » Je n'ai point d'affaire publique ou particulière que je veuille » vous cacher, et c'est ce qui ma fait prendre deux ou trois » fois la hardiesse de solliciter votre majesté pour celle- » ci, etc. ».

II. Royaume et îles de Lieou-Kieou.

L'État de Lieou-Kieou ou de Lequeyo forme un Etat assez florissant et digne de nous intéresser. Les premiers renseignemens qu'on en a eu sont dus au père *Gaubil*, jésuite.

On en peut voir une description détaillée dans la lettre qu'il a écrite le 3 novembre 1752, au père *Berthier*, son confrère, et rapportée par M. *Buache* dans ses considérations, etc. (1). *Kœmpfer*, à la vérité, en avait parlé le premier, sous le nom d'îles de Liquejo, mais d'une manière obscure.

Ces îles forment, depuis l'île de Kiusiu, la plus méridionale des grandes îles du Japon, une espèce de chaîne, ou plutôt une suite de petits archipels, qui aboutit à l'île Formose. Il y en a en tout trente-six, sans compter celles qui relèvent du Japon. Au sud du Kiusiu sont sept petites îles, et une grande appelée *Tanaxima* : elles dépendent de l'empire du Japon. Au sud de ces sept îles on en rencontre huit autres qui appartiennent au roi de Lieou-Kieou. On les nomme *Oufou-Chima*, c'est-à-dire, *îles d'Oufou*. La principale s'appelle *Oufou* dans le pays, et *Tatao* chez les Chinois, c'est-à-dire, *Grande-Ile*. Ces îles sont fertiles et peu-

(1) *Voyez* La carte que M. *Buache* le père a donnée avec ses considérations en 1755, réduite d'après les manuscrits dressés par le père Gaubil, et l'Asie de Danville, part. II, feuille 2.

plées, à l'exception de Kikiai, qui a cependant de beaux et grands cèdres, ainsi qu'Oufou.

Au sud-ouest de ces îles est la grande île de *Lieou-Kieou*. Sa longueur, du sud au nord, est de 62 lieues environ, étant située entre le 25me. deg. 30 min. de latitude septentrionale et le 28me. : on n'est pas si sûr de sa largeur. Le roi demeure dans la partie méridionale, dans un palais appelé *Cheule*, près de la ville royale, qu'on nomme *Kien-Ching*. A l'ouest de cette grande île il y en a dix autres bien peuplées et abondantes, si on en excepte *Lung-hoang-Chau*, c'est-à-dire, l'*île-du Soufre*, parce qu'on y en recueille beaucoup. A l'est de Formose on en voit encore dix-sept qui dépendent du roi de *Lieou-Kieou*.

La grande île était partagée, il y a environ 400 ans, en trois Etats, ce qui l'a fait nommer, dans quelques cartes, l'*île des Trois-Rois*. L'île de Lieou-Kieou abonde en riz, blé, légumes, melons, ananas, oranges, citrons, limons, thé, gingembre, poivre, camphre, bois de teinture et de chauffage, soie, cire, sel; on y trouve aussi du corail et des perles. Les animaux sont des bœufs, des moutons, des chevaux, des cerfs et de la volaille.

Les habitans sont fort polis, et ont pour prêtres des bonzes, la plupart élevés au Japon. Les livres de religion, de morale et de sciences sont en caractères chinois; mais dans l'usage ordinaire on se sert de ceux des Japonais. Leur langue est différente de celle des Chinois, quoique composée de beaucoup de mots de l'une et de l'autre nation.

On trouve dans ces îles des manufactures de papier, de soie et d'armes. Il y a des bons ouvriers en or, argent et autres métaux. Leurs bâtimens de mer sont très-recherchés à la Chine et au Japon.

Le roi de Lieou-Kieou paie à l'empereur de la Chine un tribut annuel qui consiste en soufre, cuivre, étain, corail et nacre de perles. Ce prince ne peut choisir ses épouses que parmi trois familles. On ne sait rien sur ses revenus et sa puissance.

Fin de l'Empire chinois.

TATARIE INDÉPENDANTE.

I. DESCRIPTION GÉNÉRALE.

A. Situation, limites, etc.

La Tatarie indépendante, resserée dans ses véritables limites, forme encore une assez grande division de l'Asie centrale. Au nord, le step d'Issim et la rivière d'Iaik la sépare de la Russie; à l'est, le lac Palcati et les monts Belur font la limite entre elle et la puissance chinoise. A l'ouest, la mer Caspienne lui donne une frontière naturelle, mais au sud il lui manque une semblable barrière, pour la garantir des invasions des barbares Afghans, qui, selon les dernières relations, se sont rendus maîtres de la ville de Balk. Cependant on doit considérer la Tatarie comme s'étendant au sud-est jusqu'aux monts *Hinou-Kohs*, qui la séparent du Cabul, province de l'Inde.

On peut donc indiquer les latitudes extrêmes de la véritable Tatarie au 35me. et 51me. parallele, à peu-près. L'étendue d'ouest à l'est se trouve, selon Danville, entre 51 et 73 degrés de longitude est, mais selon Arrowsmith et Rennel, entre 49 et 70 degrés. Cela dépend sur-tout de la position qu'on donne aux parties occidentales de la Petite-Bucharie.

Les principales divisions sont, au nord, *le pays des Kirguises*, avec les districts des *Karakalpaks* et des *Araliens*, et les Etats de *Taschkent* et *Turquestan;* à l'ouest, la *Kowaresmie* avec le pays des *Turcomans* ou *Trukmènes;* au sud-est, la *Grande-Bucharie* avec la *Fergan* et les pays

de *Sogd*, l'*Os-rushna*, etc., comme on verra par la description spéciale.

B. MONTAGNES ET TERRAIN.

La Tatarie, telle que nous la circonscrivons, peut être regardée comme le penchant occidental du grand plateau de l'Asie centrale. C'est une suite des bassins qui aboutit à la mer d'Aral et à la mer Caspienne. Le niveau d'une grande partie de ce pays doit être assez bas; mais des montagnes l'encerclent du côté du sud et de l'est.

Les principales montagnes sont celles de *Belur*, dont toutes les relations s'accordent à faire une grande chaîne couverte d'une neige éternelle (1).

Il est à desirer que l'œil de la science en pénètre les recoins, qui doivent être, comme on l'a vu, féconds en objets d'histoire naturelle. Les principales branches filent à l'ouest; car à l'est s'étend la plaine centrale de l'Asie, étonnante par son élévation.

On peut considérer le Belur comme le support occidental de ce vaste plateau; le Jimbal et le Kisik-Tag le prolongent jusqu'à la chaîne Altaïque, qui forme l'appui septentrional jusqu'au sud de la mer de Baïkal. A l'est, cette plaine prend une pente graduelle, depuis les sources de l'Onon et du Kerlon, et la limite méridionale du désert de Chamo; tandis que les monts nombreux du Tibet, où vient aboutir une élévation progressive du sol qui commence à la Chine, forment comme un arc-boutant qui la soutient au midi. Si l'on en excepte un petit nombre d'endroits à l'abri des vents du nord et de l'est, un froid excessif désole toute l'étendue de cette

(1) Le Mus-tag de la carte du général Strahlenberg est une chaîne qui s'élève à l'est, parallèlement au Belur, appelé aussi Bolut, selon lui; mais cette carte, quoique surprenante pour le tems, est remplie d'erreurs; et la moins considérable n'est pas celle où il donne cette partie du Mus-tag pour le Paropamisus, qu'on sait fort bien être les montagnes de Gaur, qui se portent à l'est et à l'ouest. Son autre Mus-tag se trouve bien indiqué, selon les cartes de Wahl et d'Islenieff, puisque c'est réellement le nom tatare de la cîme septentrionale du Tibet.

plaine élevée, qui est la contre partie des déserts de l'Afrique. Elle est entrecoupée de grandes chaînes de montagnes, dont la hauteur doit être prodigieuse, ajoutée à celle de sa base: et dans les parties occidentales, sur-tout entre la Sibérie et le Tibet on voit, suspendue sur les cîmes, une multitude de rocs nuds qui semblent présenter des ruines majestueuses d'anciennes montagnes. Mais retournons à la *Tatarie* propre: la chaîne de Belur, l'ancien Imaüs qui s'étend au nord et au sud, est continuée par l'Alak, autrement l'Alak-Oula, au nord de la Petite-Bucharie (1), qui s'unit au grand Bogdo, la plus haute montagne de l'Asie centrale, s'il faut en croire les rapports des Mongols et des Tatares. Au sud, le Belur semble se joindre plus intimement avec l'Hindou-Kohs qu'avec les chaînes septentrionales du Tibet. En parlant des montagnes de la Grande-Bucharie, on ne doit point oublier l'Hindou-Kohs et le Gaur, qui paraissent n'être qu'une extension de la chaîne du Belur, sans aucune interruption, à l'exception d'une gorge étroite qui se trouve au sud de l'Anderal. Il paraît s'unir avec le Kara-Tau, quoique rompu par le cours d'une rivière, ce qui arrive fréquemment; et l'on peut la regarder, ainsi que l'Ak-Tau au sud, comme une branche détachée du Belur. Le Kisik-Tag, qui s'élève dans le pays des Kirguises, est vraisemblablement la fin d'une branche de la grande chaîne Altaïque, ainsi que le Buhli-Tag au nord. Au sud de la chaîne déserte, nommée Algidym-Zano, Islenieff dessine une montagne solitaire, Lulu-Tau, la même sans doute que Pallas cite comme une éminence singulière qui domine au milieu des deserts de Tatarie, ainsi que celle du Petit-Bogdo au milieu du stepp, à l'est du Volga.

D'immenses *stepps* ou plaines désertes occupent une bonne moitié de la Tatarie. Les pays des Kirguises en forme presque la totalité. Il y a un désert au nord de la Grande-Bucharie et un autre à l'ouest. La Kowaresmie en est ceinte de toutes part. Les bords de la mer Caspienne ne sont qu'une longue et triste chaîne de dunes et rochers arides. Il paraît que tout le pays compris entre les pieds des montagnes et

(1) L'Alak-Oula est l'Ula-Gola de Strahlenberg, qu'il confond avec l'Urgan-Daga, et son Mousart est une partie de l'Alak d'Islenieff.

les vallées des fleuves est une plaine condamnée à la sécheresse et à la stérilité.

C. Fleuves et lacs.

Les principaux fleuves de la Tatarie indépendante sont l'*Amu* et le *Sirr*. Le premier est l'ancien Oxus, et près de sa source il reçoit le nom d'Arrat. Les géographes orientaux l'appellent aussi *Gihone*, ainsi qu'ils nomment le Sirr *Sihon*; mais comme la consonnance de ces noms doit produire de la confusion et occasionner des méprises, on eût mieux fait de les bannir de la géographie, d'autant plus qu'ils sont probablement étrangers et arabes; car ceux du pays sont le Harrat ou le Amu, et le Sirr ou Sirt, ou la rivière de Shash.

Suivant la carte d'Islenieff, l'Amu prend sa source dans les montagnes de Belur, à plus de 170 milles nord-est de Badakshan; et avant d'arriver à cette cité, il reçoit l'Ortong à l'est. De Badakshan il prend sa direction à l'ouest, et va baigner Tamu, après avoir reçu un grand nombre de rivières de l'Aktan, qu'il laisse au nord (la plus considérable de ces rivières est la Vash), et de l'Hindou-Koh qu'il trouve au sud. Ses eaux accrues du Deharh ou la rivière de Balk, et de quantité d'autres petites rivières qu'épanchent les montagnes de Gaur, il suit une direction nord-ouest, et se jette dans la mer d'Aral, qui paraît avoir été dans tous les tems son débouché principal, quoiqu'il ait pu autrefois porter deux bras à la mer Caspienne, dont l'un passait près d'Urghenz, et l'autre se détachait, à ce qu'on croit, dans le voisinage d'Hazaraspe. Nous pensons que dans ce pays, rempli de déserts, dont on n'a parcouru que quelques parties, plusieurs voyageurs ont confondu l'embouchure de l'Ochus ou Tedjen avec celle de l'Amu. Le cours entier de ce grand fleuve surpasse celui du Tygre; car, selon toute probabilité, il ne parcourt pas moins de 320 lieues. Il abonde en poissons de plusieurs sortes.

Outre les rivières tributaires qu'on vient de nommer, l'Amu en reçoit trois autres fort remarquables : le *Sogd* ou la rivière de Samarcand, dont il a été question ailleurs; le *Morgab*, qui cependant, selon quelques-uns, se perd dans un lac privé de communication avec l'Amu; et à son embou-

chure, la *Kizil-Daria* ou la rivière rouge, la plus longue et la plus considérable, et dont une branche coule séparément dans la mer d'Aral.

Le *Sirr* ou la rivière de Sash prend aussi sa source dans les montagnes de Belur, et après un cours d'environ 200 lieues, se jette dans la mer d'Aral à l'est. Ebn-Haukal, qui donne une description fort curieuse de l'état de ces régions, au dixième siècle, appele ce fleuve le Chajé. Suivant Islenieff, la première source du Sirr est la rivière de Narin, qui prend naissance au sud du lac Tuseul, dans la chaîne de l'Alak, à l'endroit de sa jonction avec le mont Belur. Pallas met cette source auprès de celle de la rivière de Talas. La Narin même se compose de nombreuses petites rivières qui, des cîmes de Alak et de l'Argioun, descendent vers le sud, tandis que les autres rivières de cette partie coulent dans une direction septentrionale; mais le Sirr, ainsi nommé particulièrement dans la carte d'Islenieff, prend sa source dans les montagnes de Terec-Daban, qui forment la partie septentrionale de la chaîne de Belur, où il s'unit à celle de l'Alak. Au de-là d'Andegan et Cogend qu'il baigne, le Sirr ou Jaxartes court au nord-ouest par Tashkund et Tankat, où il reçoit une grande rivière de l'est. A Otrar il se grossit du Taraz, que quelques-uns supposent être le même que Talas, dont on vient de parler; mais que d'autres croyent bien moins considérable. Le Sirr emploie principalement le reste de son cours à traverser le désert de Burruk; et il est possible qu'il reçoive le Sarazu, grande rivière qui coule au sud. L'hydrographie de ces pays est imparfaite. Les Russes ou quelques voyageurs entreprenans ne feront-ils jamais cesser notre ignorance à cet égard?

D'autres grandes rivières arrosent aussi le pays habité par les trois hordes des Kirguises, comme le *Dzui*, qui prend sa source au nord du lac Tuzkul; l'*Irghiz* et le *Turgai*, qui se perdent dans un lac au bord de la mer d'Aral; enfin l'*Issim*, qui parcourt le stepp de même nom. Plusieurs de ces lacs et de ces rivières, aujourd'hui dans l'oublie, furent célèbres par les victoires de Zingis et de ses successeurs, lorsque dirigeant leurs conquêtes au nord de la mer Caspienne ils soumirent la plus grande partie de la Russie d'Europe.

Le plus grand lac de ces contrées est *la mer d'Aral*, au-

trement *la mer des Aigles*, dont on a déjà parlé en jetant un coup-d'œil général sur l'Asie. Si ce lac joignit jamais la mer Caspienne, ce ne fut probablement que par un détroit, puisque les plaines qui les séparent sont fort élevées, et que suivant quelques-uns, il existe même entre-elles des montagnes; mais il peut y avoir eu un détroit dans la direction d'un lac salé au nord-est du port d'Alexandre. Ceux qui prétendent que l'Iaxartes a autrefois passé dans cette direction, doivent se rappeler que toutes les autres circonstances nous prouvent que les Grecs et les Romains n'eurent aucune connaissance précise des côtes orientales de la mer Caspienne, et Pline en convient lui-même : c'est donc en vain qu'on s'efforce à concilier les recherches modernes avec l'ancienne ignorance.

Nous avons parlé de la mer Caspienne volume XI, pag. 26—32, ainsi qu'en divers autres endroits. Nous nous bornons donc ici à observer que cette mer reçoit de ce côté le *Tedjen* et quelques autres petites rivières.

Les lacs du pays des Kirguises sont d'un rang inférieur. Dans la partie méridionale de la Grande-Bucharie, le Sogd sort du lac Tharan, et va se perdre, suivant les récits de quelques voyageurs, dans celui de Karagol. D'autres donnent pour source à l'Ortong, tributaire de l'Amu, un lac qui baigne le pied du mont Belur, il en est enfin qui le font disparaître dans les lacs de Morgab.

Lorsque des voyageurs parcoureront la région montagneuse qui sépare la grande et la Petite-Bucharie, ils découvriront sans doute plusieurs lacs, qui sont toujours communs dans le voisinage des grandes montagnes.

D. CLIMAT, ASPECT, PRODUCTIONS ET HABITANS.

Le climat en général paraît salubre; la chaleur même, dans les contrées méridionales, est tempérée par le voisinage des monts, dont la haute cîme conserve une neige éternelle, et quoique située sur la parallèle de l'Espagne, de la Grèce et de la Turquie asiatique, la proximité des déserts de Sibérie et des Alpes du Tibet y donne plus de fraîcheur à l'été. Mais il paraît que les hivers sont quelquefois très-rudes. *Sherefeddin* nous a laissé une terrible et courte description de celui qu'éprouva l'armée de Tamerlan, rassemblée sur

les bords de Sihon, pour marcher contre la Chine. « Les » uns perdaient le nez et les oreilles, les autres voyaient » tomber les pieds et les mains. Le ciel n'était qu'un nuage, » et la terre qu'un monceau de neige (1) ».

La surface du pays, en beaucoup d'endroits, offre ne grande variété; il est coupé de rivières sans nombre, entremêlé de collines agréables, dominé par des monts à perte de vue. Malheureusement il paraît que les bois y sont rares, il est probable cependant qu'il peut y avoir de grandes forêts sur le côté occidental de Belur. La fertilité du sol se fait remarquer sur le bord des rivières, où l'herbe passe en quelques endroits la hauteur d'un homme; et le riz, ainsi que d'autres grains, sont cultivés en certains cantons avec beaucoup d'industrie et de succès. En d'autres mains que celles des Tatares, ce pays pourrait peut-être rivaliser avec les contrées fertiles de l'Europe. La vigne et quelques fruits de l'Europe méridionale réussissent dans la Bucharie. Malheureusement aucun habile naturaliste n'a été à même de pouvoir examiner de près ces contrées intéressantes.

Quant à la minéralogie, il paraît que les montagnes du sud-est, le Belur et l'Hindou-Kohs contiennent de l'or, de l'argent, du lapis-lazuli, et une production particulière, le rubis-balais, qui est un cristal de couleur roze pâle. Au dixième siècle, avant que l'industrie des naturels eût été anéantie par une longue oppression, on tirait de *Fergana* du sel ammoniac, du vitriol, du fer, du cuivre, du plomb, de l'or et des turquoises : depuis on y a découvert des mines de mercure, matière rare et d'un grand produit. Il y avait aussi dans la montagne de Zarka des sources de naphte et de bitume, et « une pierre qui s'enflamme et » brûle », ce qui désigne probablement du charbon de terre. Dans la contrée de Setrusahtel, l'Osrushna de Danville était une caverne d'où s'élevait une vapeur qui, dans la nuit, paraissait enflammée; de ce lieu on tirait du sel ammoniac. En creusant la terre, une semblable vapeur s'exhalait; ce qui est assez conforme à ce qu'on rapporte des feux existans auprès de Baku. Les montagnes d'Aïlak ou d'Ilak, province la plus septentrionale dans laquelle

(1) Histoire de Timur-Beg, liv. 6, ch. 29.

est Otrar, renfermaient autrefois des mines d'or et d'argent.

Le vénérable père de la géographie arabe, Ebn-Haukal, nous a dedommagé de ses faibles connaissances en histoire naturelle, en nous donnant une vive peinture des beautés de ce pays et des mœurs du peuple qui l'habite.

« Telle est la générosité et la libéralité des habitans, qu'il
» n'en est pas un qui se refuse aux devoirs de l'hospitalité;
» et a les envisager sous ce point de vue intéressant, on
» pourrait s'imaginer que toutes les familles de la terre ne
» forment qu'une maison. Un étranger arrive-t-il parmi eux,
» chacun s'empresse autour de lui, chacun veut l'avoir, on
» le dispute, et l'on porte envie à celui qui l'obtient, si
» toutefois l'envie est compatible avec une bienveillance
» aussi expansive. Rien ne prouve mieux la franchise de
» leurs offres que ce qu'ils font tous en cette occasion;
» chacun veut avoir sa part à la réception qu'on fait à
» l'étranger, et chacun, quoi que ne possédant qu'un né-
» cessaire très-borné, porte à la cabane où il est reçu une
» partie des fruits de la sienne. C'est ainsi que leur cœur
» sait tirer la richesse de la pauvreté. Etant dans le pays
» de Sogd, dit notre auteur, je vis un grand édifice, espèce
» de palais, dont les portes entièrement ouvertes, étaient
» fortement attachées aux murs avec de gros clous. J'en
» demandai la raison : on m'apprit qu'il y avait plus de cent
» ans qu'elles n'avaient été fermées ni nuit ni jour; que les
» étrangers, en quelque nombre qu'ils fussent, pouvaient
» s'y présenter à toute heure : que le maître avait abon-
» damment pourvu d'avance à la réception des hommes et
» de leurs animaux; qu'enfin, il n'était jamais plus content
» que lorsque ses hôtes s'arrêtaient quelque tems. Je ne vis
» jamais rien de semblable en aucun autre pays. Par-tout
» ailleurs les riches et les puissans prodiguent leurs trésors,
» ou aux folies du luxe, ou à leur cuisiniers, ou à d'indi-
» gnes courtisanes, ou enfin à des favoris, dont tout le mé-
» rite est d'être aussi corrompus qu'eux.

» Les habitans du Mauverainahr font un usage plus
» raisonnable de leurs économies; ils construisent des ca-
» ravanséries, des ponts et d'autres ouvrages utiles. Dans le
» Mauveralnahr vous n'arrivez pas dans une ville, dans la



» plus humble situation, dans un désert même, sans ren-
» contrer le secours d'une auberge, d'une hôtellerie pourvue
» de toutes les choses nécessaires à un voyageur. On m'a
» assuré que ce pays offrait plus de deux mille rebats ou
» auberges, où il n'était pas à craindre, quelques nombreuses
» caravannes qui pussent arriver, de voir manquer le four-
» rage pour les animaux, ni les alimens pour les hommes ».

L'auteur ajoute plus loin : « il m'a été dit, par un homme
» de foi qui accompagnait Nasser-Hama dans la guerre
» de Samarcand, que la plus grande partie de cette nom-
» breuse armée était composée d'hommes du Mauveral-
» nahr; et j'ai lue une lettre que Abdallah - ben - Taher
» avait écrite à Motazem, dans laquelle il lui disait que le
» Mauveralnahr à trois cent mille Koulabs, dont chacun
» fournit un cavalier et un soldat à pied, et que l'absence
» de ces hommes, lorsqu'ils sont appelés à quelques expé-
» ditions, ne se fait pas sentir dans le pays.

» On dit que les habitans de Chajé et de Farghaneh sont
» si nombreux, si bien disciplinés, si abondamment pourvus
» d'armes et de toutes les choses nécessaires à la guerre,
» qu'aucun autre peuple de l'Islam ne peut rivaliser avec
» eux. Remarquez en passant qu'il y a dans la classe com-
» mune des fermiers qui possèdent depuis cent jusqu'à
» cinq cents têtes de bétail. Indépendamment de tout cela,
» il n'y a pas de peuple plus soumis à ses rois; et de tous
» les tems les soldats turcs ont eu le pas sur tous les autres.
» Les Califes leur ont toujours donné la préférence, parce
» qu'ils les ont toujours trouvé exacts dans le service, et
» braves et fidèles.

» La gloire du Mauveralnahr ne peut être effacée par
» celle d'aucune autre région; il a produit de grands princes
» et d'habiles capitaines. Il n'est aucun peuple musulman
» qui l'emporte sur ce peuple du côté du courage. Leur
» nombre et leur discipline leur donne l'avantage sur les
» autres nations, qui, par la défaite d'une armée, sont ré-
» duites à l'impuissance d'en avoir de long-tems une autre
» pour se défendre; mais dans le Mauveralnahr, si cet acci-
» dent arrive, une tribu est toujours prompte à réparer
» les pertes d'une autre.

» Je ne crois pas qu'il y ait sur la terre une contrée plus
» florissante

» florissante et plus délicieuse que celle-ci; et la province de » Bokhara, particulièrement, n'est autre chose qu'une riante » merveille de la nature. Je me suis trouvé au Kohendiz » ou l'ancien château de Bokhara, j'ai porté mes regards » tout autour de moi; je ne vis jamais une verdure plus » fraîche et plus abondante; jamais la nappe n'en fut plus » étendue. Ce vert tapis allait à l'horizon couper l'azur des » cieux : et comme les champs prêtent aux villes leur sim- » ple parure, une foule de maisons de plaisance décorent la » simplicité des champs. Aussi je ne m'étonne pas que » de tous les habitans du Corazan et du Maweralnahr, » ce soit ceux de Bokhara qui atteignent à un âge plus » avancé.

» On dit que la terre n'offre pas un lieu plus délicieux » ou plus salubre que l'une de ces trois provinces : le » Sogd de Samarcand, le Bud-Aileh, et le Ghutah de Damas. » Mais le Ghutah de Damas n'a pas en surface plus d'un » farsang, et ce petit espace est renfermé entre des collines » stériles, desséchées et dépouillées d'arbres, encore y ren- » contre-t-on quelque verdure. Une belle perspective de- » vrait s'étendre autant que la vue, l'œil devrait y glisser sur » une table rase, et ne voir que le ciel et le gazon. On » peut jouir de cette heureuse perspective sur la rivière » d'Aileh, mais seulement dans l'espace d'un farsang; et dans » le voisinage, il n'y a pas une seule éminence d'où la vue » puisse franchir ces bornes : c'est comme une tache de ver- » dure jetée au milieu d'un désert aride. Mais les murs, les » édifices, les plaines cultivées de Bokhara présentent à la » vue, qui l'embrasse-à-la fois, une surface de douze à » quatorze farsangs; et pendant huit jours on peut voyager » dans le pays de Sogd sans sortir d'un jardin délicieux. » A chaque pas des tableaux enchanteurs, de tous côtés » des villages, des champs riches de moissons, des vergers » féconds, des maisons de campagne, des jardins, des prai- » ries, des ruisseaux qui les coupent, des réservoirs et des » sources.

» L'air y est aussi pur que la campagne y est belle; bien » plus salubre que celui de Bud-Aileh et de Gustah : les fruits » de Sogd ont un goût plus exquis que tous les fruits du

» monde. Au milieu des palais et des côteaux se dérobent » mille ruisseaux qui glissent à travers les arbres (1).

2. DESCRIPTION SPÉCIALE.

I. Les pays des Kirguises.

Situation. — Les frontières entre les Kirguises et leurs voisins les Chinois et les Russes, ne sont pas déterminées d'une manière bien fixe. La *petite horde* des Kirguises vit entre le Jaïk, la mer d'Aral et les environs d'Orembourg; la *horde moyenne* erre au nord du lac Aral jusqu'au fleuve Sarasn, au sud-est; elle campe souvent au-delà des monts Algydim-Zano, dans le stepp d'Issim. Les Russes comprennent, sur leurs cartes, tout cet espace dans les limites de leur empire, mais c'est une souveraineté nominale. La *grande horde* étend sa domination au sud-est du lac Aral, sur les bords des rivières de Sarason et de Sirr, et jusqu'à la ville de Taschkent, peut-être jusques dans le *Fergana.*

Nature du pays. — On n'a examiné avec attention que les parties extérieures du pays des Kirguises. Il paraît cependant certain que c'est une suite de dunes ou montagnes sablonneuses, mêlées de quelques collines des grès, et découpées de vastes plaines salines, où plusieurs rivières se perdent dans les sables ou dans les marais et lacs salans.

Il y règne en hiver un vent de nord très-impétueux, accompagné de neige, d'un froid excessif et de tourbillons si violens, qu'ils élèvent des colonnes de poussière de trente pieds de haut (2). Mais si l'hiver y est quelquefois désagréable, il n'y est ni très-rigoureux ni de longue durée; la neige n'y séjourne que très-peu de tems (3), du moins vers les bords de la mer Caspienne.

Le grand stepp d'*Issim* sépare les Kirguises de la Sibérie. Ce désert est coupé par une rivière du même nom, et par quantité d'autres moins considérables, dont les unes vont joindre l'Issim, quelques autres se perdre dans les sables,

---

(1) Géographie orientale par *Ebn-Haukal*, traduite en anglais par sir *Williams Ouseley*, page 234.

(2) *Busching*, Géographie, tome II, page 407.

(3) *Pallas*, Voyage, tome I, page 618. La raison qu'il en donne ne nous paraît pas très-plausible.

et d'autres enfin se jetter dans de grands lacs, la plupart salins ou amers.

Le lac salé d'*Indersk*, près les bords du fleuve Ural ou Jaïk, mérite, selon Pallas, le nom d'une merveille de la nature. C'est une flaque d'eau de 80 werstes de circonférence, tellement imprégnée de sel, que la surface en paraît toute blanche; des sources salées y portent constamment des nouveaux alimens; les brouillards qui s'en élèvent sont chargés de particules de sel; les rivages présentent un mélange étonnant de couches argileuses et marneuses, de cristaux d'alun et de souffre, d'écailles d'huitres, etc. (1).

Les monts *Algaydim-Zano*, qui lient les monts Altay à la chaîne Uralienne, séparent les stepps méridionaux du stepp d'Issim; mais elle est probablement très-basse.

Pallas dit que le mont d'Ural se termine au sud en montagnes secondaires, dont quelques-unes s'étendent à l'ouest, d'autres au sud vers la mer d'Aral, et quelques-unes vers la chaîne d'Altay (2). A l'est, la grande chaîne d'Altay peut être considérée comme naissant avec *Uluk-Tag*, ou la grande montagne vers laquelle la route du général *Beutam* est tracée sur la carte d'Asie d'Arrowsmith, tandis que le *Kisil-tag* ou la petite montagne court au sud vers le lac Palkati, appelé aussi Tengis et Balcash.

Cependant cette grande contrée ne doit pas être considérée comme un pur désert dépouillé de toute végétation, il y a des vallées ou bas-fonds très-agréables en été, le stepp d'Issim renferme dans son vaste sein un grand nombre d'anciens tombeaux, semblable en cela au désert Barabinien, renfermé entre l'Irtish et l'Obi, et dont le sol, qui n'est pas dénué de toute fertilité, se couvre de plusieurs forêts de bouleaux, après avoir été, selon toute apparence, un marais salin d'une grandeur prodigieuse.

Productions.—Les Kirguises nourrissent des chevaux, des chameaux, du gros bétail, des brebis et des chèvres. On a assuré à Pallas que des individus de la moyenne horde possédaient jusqu'à dix mille chevaux, trois cents chameaux,

---

(1) *Pallas*, Voyage, tome I, pages 630 et suiv.

(2) La direction opposée de l'*Iemba* et de l'*Irgis* indique la hauteur des terres qui se prolongent ensuite entre la mer Caspienne et la mer d'Aral.

trois ou quatre mille brebis, et plus de deux mille chèvres; tandis que dans la Petite-Bucharie il y avait des propriétaires de cinq mille chevaux et d'un nombre proportionné d'autres animaux. Leurs dromadaires, qu'ils tondent tous les ans comme les brebis, fournissent une grande quantité de poil laineux que les Russes ou les Bucharien achètent. Ils font leur nourriture ordinaire de l'espèce de mouton à large queue; et l'agneau y est d'un goût si délicat, qu'on l'envoie d'Orembourg à Pétersbourg pour les tables du palais. Les peaux d'agneaux sont les plus renommées, après celles de la Bucharie, peut-être à cause d'un beau damassé qu'on croirait leur être donné par l'habit de grosse toile dont on enveloppe le petit animal. Mais la laine des brebis est très-grossière, aussi ne l'emploie-t-on que dans les usages domestiques, pour des feutres ou de grosses étoffes. Les stepps fournissent beaucoup de gibier, des loups, des renards, des blaireaux, des gazelles, des hermines, des belettes, des marmottes, etc. Dans les montagnes du sud et de l'est on trouve les brebis sauvages *ovis musmon*, le bœuf du Tibet, le yak, *bos grunniens*, qui semble se plaire au sein des neiges; on y rencontre aussi des chamois, des chacals, une espèce d'animaux qu'on a pris pour des tigres, enfin les *kulans* ou ânes sauvages.

De la nation Kirguise. — Les Kirguises ont les traits tatares, le nez écrasé et les yeux petits, mais non pas obliques comme les Mongols et les Chinois. Une vie frugale et tranquille leur procure une longue et verte vieillesse. Leurs maladies ordinaires sont les fièvres intermittentes, les rhumes, l'asthme; la maladie vénérienne est répandue parmi eux, mais ils craignent plus la petite vérole (1).

La langue des Kirguises est un dialecte du tatare, que les autres Tatares entendent parfaitement; mais leur prononciation est très-forte, et ils aiment le stile allégorique.

On suppose que les Kirguises sont ainsi nommés du fondateur de leur horde, et que de tems immémorial ils ont été divisés en trois classes : savoir, la grande, la moyenne et la petite horde; cependant ces peuples ont été totalement inconnus en Europe jusqu'à la conquête de la Sibérie par les Russes, qui en soumirent quelques tribus en 1606. Les Russes les disent de mauvaise foi, lâches, et

(1) *Pallas*, tome I, page 620.

cependant remuans ; mais les faits parlent en leur faveur ; la grande horde a soutenu son indépendance dans plusieurs querelles avec les Kalmouks de Soungarie. La moyenne et la petite hordes ont reconnu la souveraineté de la Russie depuis 1731, mais cette soumission est purement nominale, car les Russes sont obligés de se fortifier et d'être en garde contre ces dangereux alliés. La population de chacune de ces deux hordes est évaluée à 30,000 familles. Si l'on en suppose soixante mille à la grande horde, en accordant six personnes par famille, la population de cette immense région pourrait aller à 720,000 ; mais il est probable qu'elle ne s'élève pas au-dessus d'un demi million.

Leurs mœurs, au reste, sont celles des Tatares. On retrouve chez eux les tentes de feutre et l'usage du *Koumiss*. Mais ils sont plus riches et plus heureux que les Kalmouks, leurs voisins ; libres de tout joug despotique et pourvus en abondance de toutes les nécessités, ils mènent une vie beaucoup plus régulière et plus civilisée que l'on ne le croit communément ; ils ne sont point sanguinaires, mais ils mettent dans leur petit brigandage une adresse et une politique qui déconcertent les garnisons russes des frontières (1).

Les Kirguises se regardent tous comme frères, ils sont obligés de se faire servir par des esclaves qu'ils prennent dans leurs incurtions. Ils portent l'habit tatare, un large caleçon et des bottes pointues. Ils se rasent la tête et la couvrent d'un bonnet qui a la forme d'un cône. Au lieu de chemise ils ont une veste très-mince, sur laquelle ils passent deux espèces de robes. Ce n'est pas encore là le costume complet, il se compose d'un grand nombre d'autres pièces, mais qui sont toutes fort légères ; de sorte que s'ils tombent de cheval, rarement ils sont blessés. Ils font consister principalement leur luxe dans les harnois des chevaux, qu'ils

(1) Selon les rapports les plus modernes, les deux hordes, dites *petite* et *moyenne*, jurent *fidélité* à l'empereur de Russie par leurs députés, mais ils ne se reconnaissent nullement pour ses sujets, et ne lui paient aucun tribut. Au contraire, la Russie leur fait des petits présens annuels. Les caravanes de Bucharie, de Khiva et de Taschkent paient un droit de transit pour passer à travers les terres des Kirguises et sous leur escorte. (Extrait de *Georgi*, dans le Nord littéraire, etc. d'*Olivarius*, 1799, n°. X).

couvrent de riches ornemens ; mais les cavaliers sont de petite taille, et le caleçon leur montant jusqu'aux aisselles, ils ne ressemblent pas mal à un pantalon qu'on aurait mis à cheval. Les femmes ornent leur tête avec des cous de héron, arrangés en façon de cornes. Ces peuples paraissent professer la religion mahométane; mais leur croyance est fort relâchée.

Les Kirguises font quelque commerce avec les Russes. Orembourg est la place de leur plus grand trafic, qui consiste entièrement en échanges. La horde moyenne va jusqu'à Omsk. On évalue à cent cinquante mille le nombre de brebis qu'ils conduisent tous les ans à Orembourg ; outre cela, ils fournissent une grande quantité de chevaux, de bétail, d'agneaux, de pelleterie, de poil de chameau et de camelot ; quelquefois ils amènent des esclaves persans ou turcomans. Ils prennent en échange des ouvrages de manufacture, surtout des draps et des meubles. Comme la Russie leur refuse des armes et des cottes de maille, ils les reçoivent de la Bucharie, de Khiva et de Tashkund, en échange de chameaux et de bétail.

Ils ont un grand goût pour les femmes des Kalmouks, qui conservent long-tems leurs formes et leurs attraits, et souvent ils les épousent lorsqu'elles veulent se convertir à la religion de Mahomet. Les morts sont honorés chez eux, et tous les ans ils célèbrent une fête en leur mémoire. Ce fut vers le commencement du dix-septième siècle que ces peuples, autrefois Chamaniens, gagnés par les prédications des prêtres du Turkestan, se soumirent à la circoncision. Pallas, en 1769, les trouva livrés à toutes les extravagantes superstitions de la magie.

II. Turkestan.

Cet article ne contiendra guère autre chose que des éclaircissemens historiques sur le terme de *Turkestan* ou pays des Turks.

Cette région stérile qu'habitent aujourd'hui les Kirguises, fut un théâtre de grands événemens, et l'on peut penser sans invraisemblance, que ses plaines et ses nombreux déserts furent autrefois plus fertiles, du moins en pâturage. La dessiccation graduelle qu'on observe dans les stepps du sud de la Sibérie met en droit de conclure que les mon-

tagnes et les plaines au nord de la mer Caspienne et de celle d'Aral présentèrent anciennement un plus grand nombre de rivières, et une verdure plus riche. Quoiqu'il en soit, il est certain que ces régions ont été successivement dominées par des nations très-fameuses, depuis les Massagètes des premiers tems jusqu'aux Turcs. Ces derniers s'y établirent après avoir abandonné leurs habitations voisines des montagnes de Bogdo, qui touchent celles d'Altay ou les montagnes d'Or, et donnèrent à leur nouveaux pays le nom de Turkestan. Dans le sixième siècle ces Turcs, grande race de Tatares ou de Huns, couvraient déja les bords de la mer Caspienne; tandis qu'il semble que les Eygures leur succédèrent dans leur patrie originaire. Bientôt après ils subjuguèrent le peuple de la Sogdiane et les Nephtalites de la Grande-Bucharie, appelés dans ces tems d'ignorance les Huns-Blancs. C'est dans le pays aujourd'hui habité par les Kirguises que les Turcs formèrent leurs premiers établissemens occidentaux, et de-là est venu son nom de Turkestan; sa capitale était Otrar, et quelquefois Taraz, appelé aussi Turkestan. De ce centre de leur puissance sortaient ces armées turques qui ont changé les destinées de tant de nations. Pour une cause semblable, la Petite-Bucharie reçut le nom de Turkestan oriental; mais il paraît qu'elle fut d'abord envahie par les Turcs du Kithai, pays au nord-ouest de la Chine.

Les Turcs et les Huns peuvent être considérés comme une même race tatare inconnue aux Européens jusqu'à l'apparition de ces derniers, qui les premiers franchirent les stepps, les déserts et les monts, derrière lesquels ils s'étaient dérobés jusqu'au quatrième siècle aux observations des savans. Les Huns, qui se montrèrent vers l'an 375 par la forme particulière de leurs traits, parurent aux écrivains du tems une race d'hommes nouvelle et inconnue, qui dans le cours subit de leur dévastation, avait passé d'Asie en Europe. Cependant les Goths et les Esclavons avaient laissé déserts plusieurs de leurs établissemens pour fondre sur l'empire romain. Mais les Turcs, quoique originairement le même peuple, peut-être intimidés par le sort de leurs congénères, ne firent que des progrès lents et successifs; et il paraît qu'ils se mêlèrent, par les mariages et les conquêtes,

avec les tribus des Esclavons et des Goths établies au nord et à l'est de la mer Caspienne. Telle fut l'origine du nom du Turkestan, d'où les Turcs répandirent la désolation dans les plus belles contrées de l'Orient, et menacèrent même la liberté de l'Europe.

Le *Turkestan* actuel est un petit pays arrosé par la rivière Karasch, qui se jette dans le Syrr; le sol y est assez fertile, mais peu cultivé. La ville, qui porte les deux noms de *Turkestan* et de *Tarasch*, renferme mille maisons, ou plutôt cabanes. Un prince Kirguise y régnait il y a peu de tems.

III. Taschkent.

La ville de *Taschkent* est située sur les bords du fleuve Syrr ou Sihon; elle renferme, dit-on, 6,000 maisons ou chaumières. Ses habitans font un peu de commerce. L'Etat est gouverné par un *khan* que le peuple choisit, comme chez les Khivintses, dans la famille régnante. Ce prince n'est la plupart du tems que l'humble vassal des Kirguises, dont les troupes nomades parcourent le territoire de Taschkent.

IV. Les Karakalpaks.

Cette peuplade se nomme elle-même *Kara-Kiptchack*, c'est-à-dire, les *Kiptschak* noirs ou tributaires. C'est une tribu des Tatares de Kiptschack subjugés par les Kirguises. Ils habitent les environs du Syrr ou Sihon (1). Ils se divisent en horde ou *Oulouss* supérieure et inférieure. En 1742 la horde inférieure, qui était alors de 15,000 familles, rechercha la protection de la Russie; elle y fut déterminée par la crainte que lui inspiraient les Kirguises. Mais la protection du *Czar blanc* resta sans effet, et les Kirguises détruisirent cette tribu qui osait invoquer contre eux un secours étranger.

Les chefs des *Oulouss* se donnent pour descendans de Mahomet. Il y a une sorte de noblesse. Le genre de vie ressemble à celui de Baschkirs. Les cabanes d'hiver ont un

---

(1) Ce fleuve ne *sort* pas du lac Aral, comme on dit dans la ridicule traduction française du *Tableau de la Russie* par *Storch*, tome I, page 203. Il s'écoule dans le lac.

emplacement fixe, celles d'été sont mobiles. Le soin de l'agriculture s'allie à celui des bestiaux. Ils ont peu de chevaux, et ils se servent de leurs bêtes à cornes pour le trait et la selle. Ils exercent avec succès plusieurs métiers; ils vendent à leurs voisins des couteaux, des sabres, des fusils, des marmites, de la poudre à tirer, etc. Ils sont mahométans, et connaissent assez bien les préceptes de leur religion. Le pouvoir des *khans* est borné par l'influence dont jouissent les *khodscha* ou prêtres.

V. Les Araliens.

Les Araliens habitent les rivages et les îles du lac Aral; ils tirent leur origine des Usbecks; ils n'ont point de villes, mais seulement quelques villages, dont le principal est situé sur une île. Le soin des bestiaux est leur principale occupation. Leurs *khans* sont censés indépendans, mais on les choisit toujours dans une famille kirguise. Ils peuvent lever 5 mille combattans à cheval.

VI. Les Troukmènes.

Les *Troukménes* ou *Turcomans* habitent toute la côte orientale de la mer Caspienne, pays sablonneux, rocailleux et dépourvu d'eau. Ce sont des pasteurs grossiers qui font, en passant, le métier de brigands. Ils sont divisés en deux hordes, conduites par des princes kirguise.

La baie de *Balkan* est fréquentée par les vaisseaux russes: les îles produisent du riz et du coton, et celle de Naphthonie une grande quantité de naphte, dont la couche paraît se prolonger depuis Baku, et traverser la mer dans une direction sud-est: elles sont habitées par des pirates turkomans.

VII. La Kowaresmie ou Kharissim.

La Kowaresmie est située au sud du lac Aral, sur les deux rives de l'Amon ou Gihon, l'Oxus des anciens. Ce pays, qui a environ 300 milles tant en longueur qu'en largeur, était, du tems de Dschingis, un puissant royaume; mais il renfermait alors le Corazan et une partie de la Grande-Bucharie.

Comme Ptolémée a confondu le cours des rivières, et qu'il s'est trompé sur la situation de la mer Caspienne, il est

très-difficile d'indiquer ici les véritables positions des pays dont il a parlé : mais Danville suppose que cette contrée fût le Chorasmia des anciens, et prétend que le Corazan a été le pays des Parthes. Ebn-Naukal, qui écrivait dans le dixième siècle, appelle ce pays Khuarezm, et dit que le fleuve Gihon se decharge dans le lac de Khuarezm, tandis qu'il désigne la mer Caspienne par la mer de Khozr (il nomme expressément le Corazan, p. 240, et avertit le lecteur de ne pas le confondre avec le Kharasm). Observez que ce géographe avait voyagé dans la Grande-Bucharie, ce qui nous autorise à penser que le fleuve Oxus ou Gihon a eu de tous les tems sa principale embouchure dans la mer d'Aral. Il s'en détachait peut-être quelques bras en forme de delta, qui portaient leurs eaux dans la mer Caspienne. On sait ainsi à quoi s'en tenir sur tous les récits où l'on fait détourner le cours du fleuve par les Usbeks; ce ne sont que des suppositions absolument fausses. Est-il besoin de faire sentir combien il est invraisemblable qu'un fleuve qui parcourt environ 720 milles qu'alimentent de nombreux torrens, nourris eux-mêmes par la neige éternelle des montagnes d'où ils se précipitent, fut réduit à une rivière à peine digne d'être remarquée.

Il paraît certain que dans le Kharissim, comme peut-être dans plusieurs parties de la Perse, les déserts se sont considérablement étendus; et si la cause en est dans la décomposition des montagnes de pierre sablonneuse, cette conséquence est inévitable. On ne peut nier que les Romains etaient dans une ignorance presque absolue, concernant les côtes orientales de la mer Caspienne et le lac d'Aral, quoiqu'ils eussent quelque légère connaissance du Volga et des autres rivières qui entrent dans cette mer du côté du nord. Ce n'est donc pas sur leurs rapports qu'on pourrait évaluer exactement les usurpations du désert sur le royaume de Kharissim, mais d'après les historiens de Dschingis et de Timur. Cet Etat est presque réduit aujourd'hui à la province de Khiva, dont un homme à cheval peut faire le tour en trois jours; mais il renferme cinq cités garnies de murailles, ou plutôt cinq villes distantes l'une de l'autre d'un demi-jour de marche.

Le khan est absolu, et indépendant de toute autre puis-

sance, excepté du Moulha-bashi ou grand-prêtre, qui borne beaucoup son autorité. Selon d'autres relations, les bourgeois des diverses villes ont certains priviléges, et forment une espèce d'aristocratie. En 1739, le khan de Khiva rassembla une armée de 20,000 hommes pour s'opposer à Nadize; mais la ville se rendit à discrétion.

Les habitans, selon *Bentink*, sont turcomans et usbeks, outre les *sarts*, peut-être les mêmes que les *tadjiks*.

Excepté un certain degré de luxe, les Karismiens diffèrent fort peu des Kirguises, mais ils les surpassent en ruse et en fourberie. Leurs mœurs sont les mêmes, excepté que les Kirguises vivent sous des tentes, tandis que les autres habitent des maisons et des villages. L'usage d'opium les dédommage de l'abstinence du vin que la religion musulmane leur enjoint. Ils ne font de commerce qu'avec Bokhara et la Perse, où ils portent du bétail, des fourrures et des pelleteries, objets qu'ils tirent des Kirguises et des Tatares turkomans. Pallas dit que le peuple de Khiva porte à Orembourg une grande quantité de coton écrue. Le pays en lui-même ne produit guères autre chose que du coton, des peaux d'agneaux de très-médiocre qualité, et une petite quantité de soie écrue, dont ils manufacturent une partie.

Khiva, ville bâtie sur un terrain élevé; on y entre par trois portes, percées dans une forte muraille de terre très-épaisse, et beaucoup plus haute que les maisons; et autour de ce mur, sur lequel s'élèvent des tourelles assez rapprochées, règne un large et profond fossé rempli d'eau. Elle embrasse un grand espace, et domine les plaines voisines, qui offrent un coup-d'œil assez agréable par la fertilité qu'a su leur rendre l'industrie des habitans; mais les maisons sont basses, et construites de limon, pour la plupart; les toits plats et couverts de terre.

On place Khiva à dix-sept jours de marche de la mer Caspienne, et à trente-trois d'Orembourg, en comptant quarante wastes par jour.

La ville d'*Urghens* n'offrait plus que des ruines, une seule mosquée lui restait.

La ville la plus méridionale des Etats de Khiva est *Azarisp* ou *Hazarasp*, qui touche au grand désert nommé *Kara-Koum* ou les Sables-Noirs; car les déserts du centre de

l'Asie sont ordinairement couverts d'un sable noir, dont l'Inde est imprégnée au-dessus d'Attok, tandis que ceux de l'Afrique sont rouges.

Les habitans de Khiva font un commerce considérable avec *Mangouschlak*, que nos cartes représentent à l'embouchure du Tedjin; mais, selon le savant Wahl, cette rivière, et une autre qui passe près de Meshid, se jettent dans un lac intérieur, appelé le Kamish-Teshen, au sud de la baie de Balkan; circonstance que semble confirmer la carte de la mer Caspienne publiée par Hanway, dans laquelle on ne voit pas l'embouchure du Tedjin. Whal, sans doute d'après Danville, place le Mangouschlak bien loin au nord, près du golfe Mort, dans le pays des Mankats, que les Russes appellent Karakalpacks. La carte de Russie 1787 met le golfe de Mangouschlak au nord du cap Kalagan. Le colonel Bruce ne peut être cru, étant en contradiction avec toutes les relations russes. Au nord de la grande baie de Balkan sont le lac de Karabogas et une autre entrée, ensuite de laquelle se trouve le port d'Alexandre ou d'Iscander.

Comme les marchands de Khiva apportaient de l'or et des pierres précieuses à Astracan, qu'ils tiraient vraisemblablement des deux Bucharies, Pierre-le-Grand s'imagina que ces productions précieuses appartenaient à ce pays; en conséquence de cette idée, il tenta d'y faire un établissement: 3,000 hommes furent armés pour cette expédition; ils s'avancèrent, commandés par un prince circassien nommé Beckawits; ils rencontrèrent les Usbeks vers Khiva, et furent taillés en pièces.

L'histoire de Kharizm a été approfondie et développée avec beaucoup de sagacité par son roi ou khan, Abulgazi, dans son histoire générale des Tatares, écrite vers l'an 1660. Cet homme, doué des plus rares qualités, né en 1605, après avoir long-tems langui dans les prisons de Perse, fut élu khan en 1643, et mourut en 1663, avec la réputation d'un excellent prince.

VIII. La Grande-Bucharie ou le pays des Usbeks.

Situation, étendue, etc. — Il paraît que la Grande-Bucharie ne s'étend pas au-delà du 70me. degré de longitude du côté de l'est, ni beaucoup au-dessous du 35me. parallèle

de latitude du côté du midi ; mais au nord et à l'ouest ses limites sont déterminées d'une manière très-vague.

D'après l'opinion la plus reçue, les montagnes d'Argoun forment la limite septentrionale, qu'Islenieff restreint cependant au Syrr ou Sihon, mais en l'étendant au nord-est avec le cours de cette rivière, qui coule sur les confins de Kharizm. A l'ouest, un désert, le fleuve Amu, et encore d'autres déserts, séparent la Bucharie du Corazan : tandis qu'au sud et à l'est les montagnes de *Gaur*, ou le Paropamisus, l'*Hindoukosh* et la chaîne de Belur lui forment des barrières, que les armées des Afghans ont su franchir. La partie septentrionale de cette chaîne est aussi nommée Terck, et *Wahl* applique le nom de Belur seulement à celle du milieu, tandis qu'il désigne la partie méridionale qui s'unit à l'Hindou-koh par Alak, ou Divlaran, ou Siah-humend. Pallas appelle celle-ci la chaîne Alalanienne : elle paraît courir des sources de l'Indus vers le nord-est.

La Grande-Bucharie égale presqu'en étendue l'Espagne, avec laquelle elle est située sous les mêmes latitudes.

Nom. — Quelques géographes disent judicieusement que le nom de Bucharie, qu'on prononce *Boukarie*, dérive de celui de *Bokhara*, la première cité du pays dans laquelle entrèrent les marchands perses, que l'espoir du gain porta à visiter cette contrée ; sauf ensuite à savoir d'où vient Bokhara ?... C'est une partie du *Touran* des anciens Persans, et elle fut principalement connue des Grecs et des Romains sous les noms de Logdiane et de Baetriane ; la première étant le *Maweralnahar* ou le pays au-delà du fleuve, de la géographie orientale ; tandis que la Baetriane répond au pays de Balk, et appartient ainsi à l'*Iran*, et non au Touran ; car le Touran était le pays sur la rive droite de l'Amon ou l'Oxus. La Grande-Bucharie fut nommée *Zagathaï*, du second fils de Dschingis. Les historiens Byzantins appellent ses habitans *Ephtalites*, ou, par corruption, *Nephtalites*, mot dérivé de l'Oxus ou Amu, appelé par les Persans *Abtelath* ou la rivière d'or.

Ces écrivains de Byzance, qui affectaient d'imiter le langage classique, désignent les Ephtalites par le nom de *Huns blancs* ; car chez eux tous les barbares étaient des Scythes ou des Huns : aussi faut-il, pour éviter de grossières mé-

prises, et même une entière confusion, comparer à chaque pas leurs relations avec les mémoires des Chinois et des autres écrivains orientaux; mais sur-tout avec les exactes descriptions des nations d'Asie septentrionale, que nous devons aux voyageurs modernes.

TOPOGRAPHIE DES PROVINCES ET VILLES. — D'après la carte d'Islenieff, il paraît qu'au nord de la province de *Fargana* on obéit aux Kirguises de la grande horde; à l'égard d'*Andegan*, sa capitale, on n'en a point de détails récents. Les autres principales provinces sont la partie occidentale du *Schash*, et un district que Danville appelle *Osrushna*, d'une ville de ce nom. La plus célèbre et la plus fertile de toutes est celle de *Sogd*, ainsi nommée de la rivière qui la traverse. Viennent ensuite celles de *Vash*, de *Kotlan* et de *Kilan*. Belur est un nom appliqué généralement à toute la région montueuse qui sépare cette contrée de la Petite-Bucharie; et il est douteux qu'il existe une ville de ce nom, bien que Strahlenberg en ait placé une dans sa carte. Les provinces les plus méridionales sont celles de *Balk, Tokarestan* et de *Gaur*. En général, l'on n'a sur la topographie de ces contrées que des notions incomplètes, incertaines et différentes entr'elles de date; ainsi l'on n'ose pas assurer que ce qu'on dit soit vrai ou même qu'il l'ait été. De fastidieuses dissertations pour concilier les voyageurs anciens et modernes ne seraient guères d'aucun fruit réel pour la science.

Samarcand, censée être la capitale de la Grande-Bucharie, est située sur la rive méridionale du Sogd, qui, a plus de 85 milles de-là, après avoir baigné les murs de la Bokhara, traverse un grand lac, et va, dit-on, joindre l'Oxus ou Amu.

On n'a aucun détail récent sur cette célèbre capitale, qui paraît avoir perdu beaucoup de son lustre depuis le tems de Timur, dont les fêtes données à sa cour, dans le palais impérial de cette ville, et dans les belles campagnes de ses environs, ont été si bien décrites par les historiens persans. Bentink dit que vers le commencement du dernier siècle Samarcand était fortifiée de remparts de tuf; que la plupart des maisons étaient construites en glaise durcie, et quelques-unes en pierres que fournissaient des carrières voisines. Le khan de la Grande-Bucharie campait dans les prai-

ries d'alentour; le château tombait presqu'en ruine. L'excellence de son papier de soie la rendait recommandable dans toutes les contrées d'Orient; et l'on prétend que c'est d'elle que nous tenons cette invention. *Ebn-Haukal* (1) rapporte que cette manufacture fut connue vers l'an 650.

La riche vallée de *Sogd* produisait une si grande abondance de raisins exquis, de melons, de poires et de pommes, qu'on en fesait passer en Perse, et jusque dans l'Hindoustan.

Bokhara, située sur la même rivière, a souvent disputé le titre de capitale à Samarcand. Lorsqu'en 1741 les agens anglais visitèrent cette cité, qui s'élève sur le penchant d'un côteau en forme d'amphithéâtre, ils la trouvèrent grande, populeuse, et gouvernée par un khan; les maisons étaient de glaise, et les mosquées, en fort grand nombre, bâties en briques; une mince muraille de terre formait les remparts de la ville. Les habitans fabriquaient du savon et des toiles de coton, ils recueillaient du riz et élevaient du bétail. Ils recevaient des Kalmouks de la rhubarbe et du musc: du lapis lazuli et quelques autres pierres précieuses de *Badak-Shan*, capitale d'une province de ce nom, et située à seize journées de Bokhara. Ils avaient des monnaies d'or et de cuivre: et après que Nadir se fut emparé de cette ville, l'argent de Perse et de l'Inde devint commun. Le peuple était civilisé, mais perfide. Au dixième siècle ses manufactures de toile fine la rendirent célèbre; et Ebn-Haukal ajoute qu'il y avait dans le voisinage une montagne appelée *Zarcah*, qui, passant entre Samarcand et Kesh, et de-là sur les frontières de Fergana, allait toucher les confins de Cheen, qui répond à Aktau ou la montagne blanche.

Balk est une ville remarquable sur la rivière de Dehash, qui sort des montagnes méridionales de Gaur ou Paropamisus, et se joint à l'Amu; vraisemblablement elle est soumise encore aux Usbeks, et gouvernée par son khan particulier, ainsi que dans le commencement du dernier siècle; elle était alors la ville la plus considérable de ces contrées, grande, populeuse, bâtie en brique ou en pierre; tandis que le château ou palais était presque entièrement construit en marbre, qu'on trouve dans les montagnes adjacentes.

(1) Géographie orientale, traduite par *W. Ouseley*, page 300.

Cette belle ville était un objet d'ambition pour les puissances voisines, la Perse et l'Hindoutan, mais leur jalousie mutuelle en garantissait la sécurité, autant que l'accès difficile des hautes montagnes qui l'enferment d'un côté, et des déserts qui l'environnent de l'autre. Les habitans, les plus civilisés de tous les Tatares, préparaient de fort belles soies, production de leur pays qui semble avoir embrassé à cette époque toute la partie de la Grande-Bucharie au sud de l'Amu, nommé aussi Harrat dans cette portion de son cours. Balk est le centre principal du commerce de la Grande-Bucharie avec l'Hindousan.

D'après *Th. Franklin*, le souverain des Afghans avait poussé ses conquêtes, il y a 20 ans, jusqu'aux portes de Balk; des relations plus modernes représentent même les Afghans comme maîtres de cette ville. Mais les révolutions d'Asie sont rapides, et les relations souvent peu authentiques.

On rapporte que *Zouf*, appelé aussi *Gaur* de la province dont elle est la capitale, fait aujourd'hui partie du royaume de Candahar; et *Bamian*, ville de la même province, doit avoir eu le même sort. Plusieurs monumens rendaient cette dernière ville remarquable, mais particulièrement un grand nombre d'images sculptées qu'on trouvait dans ses montagnes.

Anderab, capitale du Tokarestan (1), est située auprès d'un passage à travers les montagnes de Hindou-koh, que le khan de Balk fait soigneusement garder. Il y avait dans le voisinage de cette ville de riches carrières de lapis lazuli, substance dont la Grande-Bucharie principalement semble avoir fourni l'ancien et le nouveau monde.

En s'avançant un peu au nord on trouve *Badakshan*, sur l'Ama ou Harrat; dans le dernier siècle cette ville appartenait au kan de la Grande-Bucharie, ou plutôt de Samarcand; et comme elle est isolée sur une branche des monts Belur, elle servait de prison d'Etat pour les prétendans vaincus ou les rebelles. Badakshan était petite, mais bien bâtie et populeuse; ses habitans s'enrichissaient de l'or,

(1) Au tems d'Ebn-Haukal, c'était Taikem, le Taican de Marco-Polo.

de

de l'argent et des rubis qui se trouvaient dans ses environs; car les torrens qui descendent des montagnes, lorsque la neige fond au commencement de l'été, entraînent une grande quantité de grains d'or et d'argent. Plusieurs des caravannes qui se rendent à la Petite-Bucharie ou à la Chine passent par cette ville, d'autres préfèrent la route du Petit-Tibet, sur le côté oriental de ses monts. Ebn-Haukal rapporte que non-seulement le sol de Badakshan renfermait des mines de rubis et de lapis, mais qu'il produisait une grande quantité de musc.

Kotlan ou *Khotlan* est la capitale de la province de ce nom, mais semble d'ailleurs peu remarquable.

Termed, située sur l'Amu, est à peine connue dans nos relations modernes; et en général les villes septentrionales paraissent avoir beaucoup décliné sous la domination des Usbeks.

De la nation bucharienne. — Les Usbeks sont une race tatare, et ils ne sont devenus maîtres du pays que par droit de conquête, mais, selon toute apparence, à une époque très-reculée. La population originaire de ce pays était Scythe, ainsi que celle de Perse; et les naturels sont encore désignés par le nom tatare de Tadjiks, le même que les vainqueurs barbares donnèrent aux Perses. L'histoire de cette contrée célèbre, dont on trouve des traces jusque dans les premières époques du monde, la présente comme le berceau et le siége de la plus ancienne monarchie persanne; et son roi, comme engagé dans les guerres continuelles avec les peuples du Touran ou avec les Scythes de l'un et de l'autre côté d'Imaüs, dont la reine Thongris tua, dit-on, Cyrus dans un combat. (Les Massagètes formaient un peuple différent, établi dans les plaines au nord de la mer Caspienne). Mais ce pays fut mieux connu après les conquêtes d'Alexandre, qui s'avança jusqu'à Cojend sur le Sirr, qu'on croit être, avec beaucoup de vraisemblance, l'*Alexandria ultima*, et le dernier pas de sa course victorieuse vers le nord. L'histoire de la monarchie grecque de Bactriane, et des colonies grecques de l'Hindoustan, peut se recueillir dans le savant ouvrage de Bayer. Depuis la conquête de la Perse par les Ottomans au septième siècle, l'histoire de ce pays laisse peu de doutes à éclaircir; et les historiens de Zingis et de Timur y répandent une vive lumière. En 1464, sultan Baber, descendant de

Timur, chassé de la Grande-Bucharie avec ses Mogols, s'enfonça dans l'Hindoustan, et y fonda l'empire Mogol. Les vainqueurs tatares, appelés Usbeks, établirent une puissante monarchie dans la Bucharie, dont le trône fut successivement occupé par plusieurs khans depuis 1494 jusqu'à 1658; bientôt après cette période, cette grande et fertile contrée paraît avoir été partagée en plusieurs Etats, sous l'autorité de différens khans. En 1741, toute la monarchie d'un de ces khans se composait de la seule ville de Bokhara et de son petit territoire. Ce fut d'abord contre les Usbeks du Corasan, que Nadir, mieux connu sous le nom de Tamas-Koulikan, commença par se distinguer. La province de Gaur, comme on l'a déjà dit, est sujette au roi de Candahar; mais il paraît que celles de Balk et de Samarcand obéissent à leurs propres khans Usbeks. Dépourvu d'informations récentes, on peut seulement conjecturer que les premières puissances de cette contrée sont le khan de Balk au sud, et celui de Samarcand au nord.

Les Usbeks et les Buchariens professent la religion mahométane de la secte de Sunni. Le gouvernement des *khans* n'est pas absolu; il est limité par l'influence de la religion et des lois, qu'on dit très-sages; ces souverains peuvent même être déposés légalement.

Jusqu'ici on n'a pu obtenir que des informations vagues sur l'état de la population, qui se compose de Tatares et de Buchariens. Cependant il est probable qu'au besoin ce pays pourrait armer 100,000 hommes; quoique Nadir ait réduit Bokhara et Khiva, il semble avoir respecté Balk et Samarcand, les considérant comme alliés utiles, qui lui fournissaient les meilleurs troupes de son armée: d'ailleurs, lui-même se regardait comme un Tatare et non comme un Persan.

D'après le compte des revenus de Nadir, publiés par Hanway, le Corasan fournissait 24 millions de francs par année, revenu égal à celui d'Erivan, et supérieur à celui de toute autre province persane. On peut croire que les revenus de la Grande-Bucharie égalent moins ceux du Corasan. Les khans tirent toutefois leurs principaux revenus de leur domaine et de leurs troupeaux.

Les mœurs et les coutumes des *Usbeks* ressemblent à

celles des autres Tatars ; mais on les dit les plus braves et les plus industrieux de ces barbares. Quoiqu'un grand nombre se tiennent sous des tentes en été, cependant en hiver ils se retirent dans les villes et les villages. Il leur arrive souvent de faire des incursions rapides autant qu'imprévues dans les provinces de Perse.

Les naturels ou les *Tadjiks* sont plus beaux que les Tatares, par l'élégance de leurs formes et l'agrément de leurs traits, ils se rapprochent de ceux de la Petite-Bucharie, auxquels ils ressemblent encore par le costume. Les vêtemens des gens aisés sont en grande partie de soie et de fourrures, les longues robes des femmes offrent des plis larges et variés; elles ornent leurs cheveux de tresses de perles.

Les Buchariens mènent une vie très-frugale, et leur nourriture consiste principalement en riz, froment, millet et surtout en fruits, tels que melons, raisins, pommes, etc. Ils se servent beaucoup de l'huile de sésame; le thé, assaisonné d'anis, et le moût des raisins sont leurs boissons favorites. Ils s'enivrent d'opium; leur pain est fait sans froment.

Les Buchariens ne portent jamais d'armes. Les *Usbeks*, au contraire, ne sont pas étrangers à l'usage du mousquet ; et l'on assure que les femmes même, qui surpassent en beauté celles des autres tatares, suivent leurs maris à la guerre, et combattent à leurs côtés.

Ils parlent l'idiôme *Zagatayen*, qui est le turc ou le turcoman; mais celui des Buchariens, qui promet un fond de recherches très-curieuses, n'a pas encore été analysé; on peut présumer qu'il appartient aux Persans, mais entremêlé de termes turcs, mongoliens, et même indous. Ils semblent aussi participer de ces différens peuples par les traits de leur figure. L'affinité du langage bucharien avec le persan, et par conséquent avec toutes les langues gothiques, semble même être indiquée par plusieurs termes géographiques. *Vash* est le nom d'une province arrosée d'un grand nombre de sources ; *Wasser*, en allemand, signifie *eau*. Deux ou trois villes portent des noms qui se terminent en *gerd* ou *gardh*, comme tant de noms de villes dans le nord de l'Europe. *Kulm*, près Balk, est une ville située sur une hauteur; *Kulm* ou *Kulle*, en suédois, signifie une petite montagne. *Ashburgan* rappelle naturellement l'Asgard ou As-burg de la

mythologie scandinave. Il y aurait encore d'autres mots à citer; mais je n'insisterai point sur une observation peut-être frivole, et que je ne consigne ici qu'à cause de la nouveauté.

La Bucharie mérite certainement d'être visitée, non seulement par un naturaliste, mais même par des historiens et des littérateurs. La célébrité de l'école de Samarcand, où l'on enseignait toutes les sciences orientales, cultivées même par des monarques, tels qu'*Ulug-Beg* et plusieurs autres, est un garant des grandes richesses que peut fournir la littérature de ce pays : cette école était encore, au commencement du siècle qui vient de s'écouler, la première université des pays mahométans.

Fin de la Tatarie indépendante.

PAYS CAUCASIENS.

Le célèbre isthme qui sépare la mer Caspienne du Pont-Euxin, l'isthme Caucasien est la patrie ou l'asyle de nations innombrables; cette contrée offre aujourd'hui un point de contact entre les trois empires de Turquie, de Russie et de Perse, entre la vigueur Européenne et l'inertie des Asiates. Selon une opinion aussi ancienne que raisonnable (1), le *Caucase* devrait être considéré comme la frontière naturelle de l'Europe au sud-est, comme la chaîne Uralienne l'est déjà au nord-est. C'est à tant d'égards divers que cette contrée nous semble mériter une attention particulière. Les légers aperçus qu'on en donne comme en passant dans les articles Russie et Perse, ne nous dispensent pas de faire une description formelle de ces pays, dont les Russes semblent rester définitivement les maîtres.

1. Aperçu général de la chaine Caucasienne.

Les monts Caucasiens s'élèvent au sud-est de l'embouchure du fleuve Kuban, dans le détroit de Caffa, (l'ancien

(1) *Hérodote*, *Platon* et *Aristote* regardent la rivière de Phasis, l'isthme Caucasien et la mer Caspienne comme les limites de l'Europe vers l'orient. Cette frontière est évidemment la plus naturelle, et les connaissances actuelles nous permettent de la compléter par la chaîne des monts Uraliens. Si les anciens, dans la suite, semblent avoir préféré le *Tanaïs*, c'est principalement parce qu'ils se formaient du cours de ce fleuve des idées exagérées et systématiques. C'était, disaient-ils, un autre *Nil;* il venait tout droit des monts Riphéens, qui étaient le bout du monde vers le nord, etc. *Pline* même, quoiqu'il ait adopté le Tanïs pour limite, semble, en parlant des Portes Caucasiennes, retomber dans l'opinion d'Hérodote et de Platon.

Bosphore cimmerien) à environ 45 deg. de latitude, et 36 deg. de longitude est de Paris ; il se termine vers l'embouchure de Kur, ou si l'on veut par la presqu'île ou le promontoire de Baku, à environ 40 deg. 30 min. de lat. et 49 de longit. La longueur de la chaîne de nord-ouest au sud-est est donc de 200 à 220 lieues ; la largeur varie de 15 à 30 lieues. Les monts Caucasiens forment donc un système presqu'aussi vaste que les Alpes.

Au nord, la rivière de *Kuban* et celle de *Terck* séparent le Caucase de la grande plaine ou stepp qui s'étend entre la mer d'Azof et la mer Caspienne; cette separation est marquée de la manière la plus tranchante. Au sud, le *Phasis* et le *Kur* limitent les montagnes Caucasiennes, mais d'une manière moins absolue, car une haute chaîne passe entre les sources de ces deux fleuves, et lie le Caucase aux monts *Tchiltir*, en Armenie. Au sud-est et au nord-est, les extrémités de la chaîne plongent dans le Pont-Euxin et la mer Caspienne.

La manière la plus juste de concevoir l'enchaînement du Caucase avec les autres montagnes de l'Asie semble être celle-ci. Toute l'étendue de la Turquie d'Asie et de la Perse est coupée, de l'ouest à l'est, par une grande élévation, qu'on pourrait improprement appeler un long plateau ; cette hauteur des terres s'étend vers l'est jusqu'à ce qu'elle joigne les montagnes et les plateaux de la Tatarie. Les anciens ont pris cette suite des terres élevées pour une seule chaîne des montagnes, et lui ont appliqué le nom de *Taurus*. Mais en effet, il paraît que les chaînes sont isolées, elles ne se tiennent que par leur base. Le véritable mont Taurus forme le couronnement de ce plateau vers l'ouest, le mont Caucase en est le promontoire ou l'escarpement septentrional.

Les sommets du Caucase sont de granit. La bande granitique est accompagnée, de deux côtés, de montagnes schisteuses et ensuite calcaires (1). On dit que cette chaîne présente une grande régularité ; sa direction en ligne droite rend cette assertion assez vraisemblable. Mais les montagnes calcaires secondaires paraissent devoir occuper plus d'espace du côté méridional, où la chaîne s'étend par un plus grand nombre

(1) *Pallas*, Observations sur la formation des montagnes.

de branches. Du côté septentrional, la base des montagnes calcaires et schisteuses est recouverte par de vastes dunes de sable qui se perdent peu-à-peu dans l'aride plaine appellé *stepp de Kuma*.

Les observations de *Gmelin* sont peu exactes ; cependant on peut croire, d'après lui, que les montagnes voisines de la mer Caspienne, près Derbent, sont de nature calcaire secondaire ; car il y trouva beaucoup de coquillages, tant pétrifiés que calcinés (1). On devine, par le récit confus de ce voyageur, que la roche primitive, soit calcaire, soit granitique, reparaît aux environs de Baku. Mais vers l'embouchure de la rivière de Kur les montagnes disparaissent, le pays n'offre qu'une plaine, et par conséquent la liaison entre la chaine Caucasienne et les montagnes de Ghilan est une supposition hasardée.

L'élévation des monts Caucasiens n'est pas connue avec certitude; mais comme on y trouve, sous la latitude du Piémont et de la Provence, des glaciers et des neiges éternelles, on doit conclure (même en tenant compte de l'augmentation du froid vers l'est) que ces montagnes égalent au-moins les Pyrenées, et peut-être quelquefois les Alpes en élévation. Le mont *Elburtz* est regardé comme le plus élevé; il est situé à l'est du *Daghestan*.

Le Caucase renferme sans doute des richesses minéralogiques très-considérables ; *Procope* parle des mines d'or qui existaient dans une vallée très-élevée, et d'un accès difficile, près les sources du Phasis ; c'est sans doute une semblable mine qui, dans une antiquité plus reculée, avait donné naissance à la fable de la *toison d'or*. Dans les tems modernes on a fait peu de recherches, et ces recherches ont été bornées à la partie du Caucase la plus voisine du gouvernement d'Astrakan ; on a découvert dans les montagnes calcaires et schisteuses de l'argent minéralisé avec du plomb, du cuivre et du fer. Du côté de la Géorgie l'on a trouvé diverses sortes de marbre et d'albâtre, du jaspe et des pierres meulaires. Les sources minérales doivent être en assez grand nombre. Dans les dunes ou collines sablonneuses on trouve

(1) Découvertes des Russes, tome II, page 191.

du souffre, du pétrole, de la sélénite, du sel gemme, de l'alun, du vitriol et des sources chaudes sulphureuses.

Deux passes seulement ouvraient jadis un chemin à travers les monts Caucases. L'une est *la porte Caucasienne*, probablement une des gorges entre le pays des Osseles et la Haute-Géorgie; Danville la place au nord, à l'endroit où le Terek, grossi de dix ou douze torrens, descend de la dernière rampe du Caucase pour s'étendre dans la plaine; mais l'atlas de l'histoire de Russie renferme une carte selon laquelle ce passage, qui mène de la Haute-Kabardie au stepp, n'est ni étroit ni ceint de hautes montagnes. Cet endroit, appelé *Tatar-Kopi* ou *Hounoura-Kert*, est d'ailleurs bien loin de la ville d'Harmatis, vis-à-vis laquelle Pline place cette passe (1). La *porte Caspienne* est le passage de Derbent, resserré d'un côté par les montagnes, et de l'autre par la mer. Il paraît qu'il y a à présent plusieurs routes pour traverser le Caucase; celle de Derbent est la plus suivie.

2. Des fleuves Caucasiens.

Quatre fleuves remarquables et une foule de petites rivières descendent de ce noyau de montagnes. Le *Kuban*, l'Hypanis des anciens, s'écoule moitié dans le détroit de Caffa et moitié dans la mer d'Azof. Le fameux *Phasis* se jette dans le Pont-Euxin. Le *Terek* au nord-est, et le *Kur* ou Cyrus au sud-est, portent leurs eaux à la mer Caspienne.

La description que *Strabon* nous a laissé du cours du Phasis et du Cyrus est encore très-digne d'attention.

« Le *Cyrus* prend sa source dans les montagnes de l'Ar-

(1) Il est possible que par la *Porte Caucasienne* on entendait toute la suite des défilés depuis le Tatar-Kopi jusqu'à Harmastis. *Procope* (bell. Goth., lib. IV, chap. 3), dit que la porte Caucasienne était alors appelée *Tzur*, et l'endroit *Sura*, selon Danville, est situé presque sur les bords du Cyrus, vis-à-vis la ville de *Harmastis* ou Armozica. *Strabon*, lib. XI, page 343, dit que pour entrer en Iberie du côté septentrional, on monte pendant trois jours, ensuite on passe pendant quatre jours une gorge étroite où coule l'*Aragus*; cette gorge est fermée par une muraille. Cet endroit de Strabon est un des plus obscurs. — *Bayer*, dans sa carte de Scythie, place la porte Caucasienne dans les pays des *Suani* et de *Ratsha*.

» ménie, et descend bientôt dans la plaine qui occupe le » centre de l'Ibérie (Haute-Georgie), plaine ceinte de plu- » sieurs branches de montagnes, toutes fertiles et bien arro- » sées. Après avoir reçu les eaux de l'*Aragon*, qui vient du » Caucase, le *Cyrus*, par une gorge étroite, descend de l'I- » beric dans l'Albanie, et sépare cette province de l'Arménie. » Il est ici très-large, et coule entre de riches prairies. Il re- » reçoit l'*Alazon*, le *Sandobane*, le *Rœtaces*, le *Chan.*— » A son embouchure il entraîne dans la mer une grande » quantité de limon, qui se répand l'espace de cinquante » stades, en élevant une barre près le rivage; de petites » îles deviennent adhérentes à la terre ferme. D'autres » fois il se forme des terrains marécageux, incertains et » instables (1). *L'Araxe*, qui descend avec violence des » montagnes d'Arménie, se jette dans la mer à *peu de* » *distance;* il entraîne le limon apporté par le Cyrus, et » ouvre un écoulement aux eaux; mais le Cyrus le rem- » plit aussi-tôt — Pendant l'espace de 60 stades le rivage, » battu par la mer et coupé par des fleuves, est presqu'in- » accessible (2) ».

Lorsqu'on compare à ce récit les incertitudes de quelques autres historiens et géographes anciens, lorsqu'on se rappelle que *Ptolomée* (3) assure « qu'une branche de l'Araxe joint » au Cyrus, mais qu'une autre s'écoule directement et à une » distance considérable dans la mer Caspienne », lorsqu'on voit que du tems de *Plutarque* (4) les uns pensaient que l'Araxe s'écoulait dans le Cyrus, tandis que les autres donnaient à ces fleuves deux embouchures distinctes, on est tenté de croire que l'aspect et la configuration de cette contrée ont considérablement changé dans le cours de quelques siècles, et qu'il y a eu entre l'Araxe et le Cyrus une sorte de delta, un amas de terres flottantes, qui peu-à-peu se sera consolidé. L'Araxe aura perdu sa branche la plus méridionale,

(1) *Anomala kai dusphulakta*, dans le texte grec.

(2) *Strabon*, lib. XI, pages 345 et 346 de l'édition de 1587.

(3) Lib. V, cap. 13. — *Pomponius Mela*, lib. 3, dit que l'Araxe s'écoule dans la mer par *deux* bouches.

(4) *Plut.* in Pompeio. — *Pline* donne aussi à entendre qu'il y avait là-dessus plus d'une opinion.

qui peut-être aboutissait à la baie d'Eskildon. Le Kur aura également perdu quelques-unes de ses *douze* embouchures qu'on lui donnait du tems de Strabon. Le défaut d'observations modernes, bien exactes, nous empêche de décider cette question. *Gmelin* dit seulement que les îles qui se trouvent à l'embouchure sont assez ordinairement inondées au printems (1). Le Kur abonde en esturgeons et autres gros poissons.

Le *Phasis* ou le *Rione* des cartes modernes descend des sommets du Caucase par une route si tortueuse, que l'on avait été obligé d'y construire cent vingt ponts, selon Strabon. Les montagnes sont découpées par de nombreux ravins et torrens (2). Mais arrivé dans la plaine, ce même fleuve coule, comme Hippocrate l'avait observé, avec une lenteur si extrême, que l'œil peut à peine distinguer quelle est la direction des eaux (3).

Le *Kuban* ou l'Hypanis, qui s'écoule dans la mer Noire, prend sa source vers le centre de la chaîne Caucasienne, assez près de celles du *Terek*, qui se jette dans la mer Caspienne. Il paraît que l'un et l'autre de ces fleuves descendent, comme le Phasis, avec rapidité et violence, mais qu'ils coulent ensuite lentement à travers des plaines sablonneuses et marécageuses.

Le Kuban, en se dirigeant à l'ouest, reçoit un torrent après l'autre du côté du Caucase, mais à peine quelques faibles affluens du côté de la plaine. A son embouchure il se partage en trois; le plus septentrional s'appelle le *Kuban sablonneux* ou *noir;* il est grand, et se jette dans la mer d'Azof. Plus au sud est le *Kuban sec*, qui répond la plupart du tems au sur-nom qu'il porte. Enfin, le bras le plus méridional ou le *Kuban propre*, verse encore, en se partageant, une partie de ses eaux dans la mer d'Azof, mais en porte cependant la plus grande partie dans la mer Noire (4). Parmi les îles

(1) Découvertes des Russes, tome II, page 236.

(2) *Strabon*, lib. XI, p. 345. Comparez *Chardin*, voyage en Perse, vol. I, page 105.

(3) *Lamberti*, Relation de la Colchide, cap. 29. Comparez *Hippocrate*, de Aeribus, aquis, locis.

(4) *Thunmann*, Description de la Crimée, dans la traduction française de Busching, tome II, part. II, page 100.

formées par ces bras du Kuban, celle de *Taman* est la plus remarquable : elle est montagneuse et escarpée ; il s'y est formé, en 1794, un espèce de volcan.

Le *Terek* se divise également en plusieurs bras, mais ils sont remplis de vase, et le plus méridional est même tout-à-fait bouché. La *Sunsha*, qui vient également du Caucase, est l'affluent le plus remarquable de cette rivière.

3. Climat, productions, habitans.

Le Caucase est une des régions les plus intéressantes du globe pour l'histoire naturelle et civile. Tous les climats de l'Europe et toutes sortes de terrains s'y retrouvent ; au centre, des glaces éternelles et des rochers stériles, où habitent les ours, les loups, les schakals (1), les hermines, les putois, les lièvres terriers, le bouquetin de Caucase (*capra caucasica*) (2), l'argali, une infinité d'oiseaux de proie et de passage. Au nord, des collines fertiles en blé et de riches pâturages, ou errent les superbes chevaux circassiens ; plus loin, des plaines sablonneuses, couvertes de plantes dures, mais mêlées de bas-fonds d'une nature plus grasse ; au midi, de magnifiques vallées et plaines, où, sous le climat le plus salubre, se développe toute la richesse de la végétation asiatique. Il paraît que toute la partie dont la pente se dirige vers l'ouest, l'est ou le midi, ressemble beaucoup, par les plantes qui y croissent, à la Tauride, dont nous avons déja donné une description. Les cèdres, le cyprès, les saviniers, le genèvriers rouges, les hètres et les chênes revêtent les flancs des montagnes. L'amandier, le pêcher, le figuier croissent en abondance dans les chaudes retraites, protégées par les rochers. Le cognacier, l'abricotier, le poirier à feuille de

---

(1) *Guldenstedt* a cherché à prouver que le schakal est la souche de notre chien ; cet animal ressemble sur-tout au chien des pasteurs. (*Novi comment. Petropolit.*, tome XX, p. 449 et suiv.

Le même naturaliste a observé dans le Caucase un animal semblable au caracal, et de l'espèce des felis, on l'appelle *chaus*, *Ibid*, page 483.

(2) La *capra caucasica* se tient sur les sommets escarpés des rochers schisteux, tandis que la *rupicapra* ordinaire reste dans les montagnes calcaires inférieures. *Pallas*, comment. Petropol. 1779, part. II, page 274.

saule, la vigne se rencontrent fréquemment dans les haliers, les buissons et les bords des forêts. Les dattes *diospyros lotos*, le jujube, l'épine du christ, *rhamnus zizyphus* et *paliurus*, sont aussi indigènes dans cette contrée, et attestent la douceur de son climat. Les marais sont ornés de très-belles plantes, tels que le *rhododendron ponticum* et *l'azaléa pontica*. L'olive cultivée et l'olive sauvage, *elaeagrus orientalis*, le majestueux platane oriental, le laurier mâle et femelle, et le *laurustinus* croissent en abondance sur les rivages de la mer Caspienne. Les vallées romantiques du Caucase sont embellies et parfumées par le seringa, le jasmin, le lilas et la rose caucasienne. D'après un échantillon aussi satisfesant, il y a peu de doute que les naturalistes à venir ne s'empressent de recueillir un plus grand nombre de végétaux agréables ou utiles dans ces contrées, qui n'ont encore été qu'imparfaitement examinées.

La variété des contrastes promet sur-tout une ample moisson d'observations piquantes. Les peuples Caucasiens en général ont le plus beau sang du monde; les hommes sont grands, forts, vigoureux, d'une taille bien prise et d'un beau visage; les charmes des Circassiennes et des Géorgiennes ont passé en proverbe, mais les *Lesgiennes*, au dire des voyageurs modernes, les surpassent de beaucoup. Au milieu de ces peuples, d'une constitution vigoureuse et animée, se présentent les *Mingréliens*, qui habitent en grande partie un pays marécageux, rempli d'eaux stagnantes et exposé aux vents humides de sud-est, qui viennent par-dessus le Pont-Euxin. Tel est l'effet de l'humidité constante de l'air de cette contrée, que les plantes aromatiques y exhalent moins d'odeur, les fruits y sont d'un goût aqueux et fade, les bêtes venimeuses y ont un venin plus faible; enfin, les hommes, plongés dans une hydropisie continuelle, accoutumés aux fièvres tierces et quartes, ne poussent rarement le cours de leur vie au-delà de 60 ans (1).

On a également observé dans une autre partie du Caucase, que le vin qu'on fait dans les hautes montagnes vaut

(1) *Lamberti*, relazione della Colchide, cap. 27, *Chardin*, Voyage en Perse, tome I, page 41. *Hippocrate*, de Aer. aquis, locis. — Les observations d'Hippocrate se sont trouvées exactes après un laps de tems de près de vingt siècles.

mieux que celui qui croît dans le terrain bas et marécageux de Terek (1). Les environs de *Schamachie*, ville placée près les montagnes, dans le Schirvan, sont agréables et fertiles, tandis que la côte, depuis Baku à l'embouchure du Kus, est un stepp rempli de petits lacs salins et sulphureux ; mais en revanche, la fameuse presqu'île d'*Apsheron* (ou d'Okoressa) présente ici le phénomène de ces sources de naphta, décrites dans l'article de la Perse. A l'embouchure du Kur, dans le delta sans doute créé par ce fleuve et par l'Araxe, on voit beaucoup de rizières.

L'isthme Caucasien renferme un nombre extraordinaire de petites nations ; quelques-unes sont des restes des hordes asiatiques qui, dans la grande migration des peuples, passèrent et repassèrent par ces montagnes ; mais le plus grand nombre se compose de tribus indigènes et primitives. Ces tribus conservent chacune leur langage particulier, et ces idiômes remontent probablement à l'origine du genre humain. La physionomie caucasienne renferme les traits caractéristiques des principales races de l'Europe et de l'Asie occidentale (2). Les animaux domestiques, et les plantes cultivées de ces deux parties du monde se retrouvent dans le Caucase ou dans ses environs. Les antiques et mémorables écrits attribués à Moïse, l'allégorie de Prométhée chez les Grecs, la fameuse expédition des Argonautes, la vénérable mythologie des Scandinaves, tout nous reporte vers le Caucase, tout concourt à nous faire chercher dans cette contrée un des points d'où le genre humain s'est répandu sur une grande partie de la surface du globe.

4. Topographie des parties nord et nord-ouest du Caucase.

Les *Avkhasses* ou Abcasses, les *Tchèques* ou Ziques, et les Tcherkasses, plus connus sous le nom de Circassiens, paraissent être trois races indigènes qui ont peuplé la partie nord-ouest et nord du Caucase.

Mais il est difficile de les distinguer aujourd'hui, vu que la domination a passé tour-à-tour de l'un à l'autre.

---

(1) *Storch*, Tableau de la Russie, tome II, article *vignes*.
(2) La Turquie d'Asie, la Perse et l'Arabie.

Les *Tchèques*, appelés *Ziques* par les voyageurs du treizième siècle, et *Iazi* par les Russes, habitent depuis dix-huit siècles la côte depuis l'île de Taman inclusivement (1) jusques vers *Anakopia*, port de mer où réside un pacha turc, qui sans doute ne tardera pas à décamper au son du tambour russe.

Les *Abcasses*, Avkhasses, Abasges, etc. habitent la côte depuis Anakopia jusqu'à *Sahoun*, port de commerce, et aux limites septentrionales de la Mingrelie.

D'autres Avkhasses sont établis près la rivière Lapa, affluent du Kuban, et près les sources de la Kuma, au pied du promontoire septentrional du Caucase.

Les *Tcherkasses* ou Circassiens, probablement les *Sirakes* de Strabon, sont, selon quelques auteurs modernes, originaires de la *Grande-Kabardie*, province qui comprenait originairement l'ensemble des vallees où naissent le Terek et les nombreuses rivières qui concourent à grossir ce fleuve avant qu'il ne se précipite par la gorge de Tatar-Kopi. La *Petite-Kabardie* est un district à l'est de la Grande-Kabardie, situé dans le coin entre le Terek et la Sunsha. Il paraît en effet que les Kabardiens sont regardés comme la tribu principale des Circassiens; mais cette nation s'est étendue plus au loin; elle a poussé ses conquêtes aux bords de Don, vers le Bosphore et les côtes de la mer Noire. Les Circassiens habitent aujourd'hui le long du Kuban, et sur-tout dans les îles que ce fleuve forme.

D'après les traités, les Circassiens au nord du Kuban devaient être sujets de la Russie; ainsi, ceux qui demeurent au sud de cette rivière restaient sous la domination turque, de même que les Abcasses et les Tchèques; mais il paraît que le pacha d'Anakopia n'est plus qu'un spectateur oisif, et que ces peuples se gouvernent eux-mêmes, en s'appuyant sur l'amitié des Russes. Ceux des deux Kabardies sont décidément vassaux de la Russie. Chaque vallée et souvent chaque bourgade a son *khan* ou *begh*; il paraît cependant que le titre de *begh* domine dans la Circassie, comme celui de khan sur les bords de la mer Caspienne.

---

(1) Ceux de Taman sont, depuis 1783, sujets de la Russie.

Les *Diketes* et les *Alains*, qui ont leurs khans élus par le peuple, demeurent au milieu des Circassiens, au nord de la Mingrelie.

MŒURS DES CIRCASSIENS. — On ne connaît pas de lois écrites chez les Circassiens, mais ils ont une espèce de droit qu'ils connaissent, et des usages auxquels ils se conforment. La nation s'assemble dans les grandes occasions, et le plus âgé des princes préside et fait les propositions. On se conforme exactement à ce qui a été arrêté par l'assemblée. Les flèches sont le seul ouvrage de fer qui se fasse chez eux; ils font aussi quelques étoffes de laine et des feutre qui servent en manteau. Leur agriculture ne fournit que le nécessaire, et les moutons, ainsi que les chevaux, sont les seuls articles de leur commerce. Leur nourriture consiste principalement en millet, chair de mouton, gibier et poisson; leurs boissons favorites sont l'hydromel et le *Botza*, espèce de liqueur tirée du millet.

Dans leur habillement et leur armure il y avait encore, au commencement du seizième siècle, beaucoup de ressemblance avec ceux des Romains, et aujourd'hui même elle n'est pas entièrement évanouie. Ils portent des manteaux de feutre, attachés sur l'épaule gauche, et qui laissent à nu l'épaule et le bras droit, l'habit de dessous, qui est ordinairement de coton rouge, forme beaucoup de plis depuis la ceinture jusqu'en bas. Mais leur turban, en façon de pain de sucre, est pris du costume des Alanes, et leur mode de se raser la tête, en ne laissant croître qu'une seule tresse de cheveux, est évidemmeut d'origine tatare ou mongole. Le luxe des Circassiens consiste en harnois, armes, bottes, et sur-tout en excellens chevaux; ils sont les cavaliers les mieux montés et les plus exercés de toute l'Asie.

En général les Circassiens sont divisés en *princes*, en *nobles*, en *vassaux*.

La personne des princes est sacrée; mais un prince n'a pas de terres à lui, il n'a que ses armes, ses chevaux, ses esclaves et ses tributs, qu'il extorque des nations voisines. Le plus grand honneur qu'un prince puisse acquérir, est celui de charger le premier l'ennemi. En tems de paix ils n'ont aucune distinctionextérieure, et ne sont pas mieux vêtus ni guère mieux logs que le reste de la nation.

Les nobles sont nommés *Usdens*, et le deviennent par le choix que le prince fait d'eux dans la classe inférieure. Ils sont ses officiers et chargés par lui de l'exécution des lois. Ils ont des terres en propres. Ils méprisent le commerce, les arts et les métiers.

Le peuple forme le corps des vasseaux, qui ont aussi leurs propriétés. Ils sont exposés aux vexations des princes; mais, comme il y en a plusieurs, ils peuvent refuser l'hommage à celui qui les tourmente, et le porter à un autre.

Il est à remarquer que l'éducation des princes est toujours confiée à un noble réputé courageux, et que le mérite de cette éducation consiste à faire habilement les plus riches pillages; aussi l'instituteur est-il recompensé par la dix-neuvième partie du butin qu'a fait son élève pendant le tems de son éducation. A la vérité c'est la manière de subsister la plus honorable dans le pays. Mais il faut dire aussi qu'ils assurent ne se livrer au pillage que contre leurs ennemis ou contre les voyageurs qui osent parcourir leur pays sans leur permission; car d'ailleurs ils exercent très-bien l'hospitalité. Les avantages et l'honneur qui résultent pour le gouvernement d'une bonne éducation sont tels, que souvent un noble ou même un vassal dérobe l'enfant d'un prince, soit pour se raccomoder avec sa famille, soit pour s'en faire un titre à sa reconnaissance lorsque le jeune homme bien formé sera rendu à ses parens.

Les Circassiennes sont élevées par leurs méres, qui, aussitôt après leur naissance, leur serrent les reins avec une ceinture de cuir que l'on laisse en place jusqu'à ce que l'accroissement du corps la déchire, alors on la remplace par une autre. Cet usage leur donne une taille très-fine, mais grossit considérablement tout le buste. Ces filles sont élevées à broder et à faire leurs vêtemens; on élève de même les filles des esclaves; mais celles-ci, d'origine géorgienne, sont vendues, à l'âge de dix à douze ans, quelquefois jusqu'à 2,000 francs et plus. Les maris ne se trouvent avec leur femme qu'à la dérobée, et jamais en public. Les femmes tirent vanité de la bravoure de leur mari, et se meurtrissent le corps et le visage lorsqu'il vient à mourir. Les habitations en Circassie sont composées de deux nattes, dont une pour le mari, l'autre pour la femme.

En

En général ils ne professent aucun culte, après avoir été chrétiens et mahométans ; et si leur intérêt le commande, ils violent également les sermens faits sur la bible ou sur l'alcoran. Mais malgré leur irreligion ils sont victimes de plusieurs superstitions : ils font quelquefois des sacrifices humains aux mânes de leurs compatriotes tués dans une bataille.

Ils n'ont pas de caractères d'écriture propres à leur langue; les plus instruits emploient les caractères arabes.

Les princes circassiens prétendent descendre de Kesse, autrefois régnant en Crimé. Dans le moyen age ils ont fait, à ce qu'on croit, partie des Khasars ou Kozars, vol. II, page 184.

Ceux de cette nation, aussi bien que les Géorgiens qui sont vendus en Egypte, y prennent le nom de *Mamelouks*.

5. Description particulière des parties du centre et de l'est.

Nous irons de l'ouest vers l'est et le sud.

Les *Suani* ou *Svaneti* demeurent dans une haute vallée du Caucase, au nord-est de la Mingrelie. Ils sont indépendans, ne reconnaissent aucun chef parmi eux, et peuvent être au nombre de 5,000 familles, selon *Guldenstedt*.

Ratscha est une autre vallée, au sud de celle de Svani, et traversée par le Phasis ou le Rione. Un khan élu par la nation, et un évêque grec résident dans la ville ou village de Ratscha.

Les vallées des *Ossetes* occupent le centre de la chaîne Caucassienne, c'est-à-dire, le centre géographique et la région des sources. Car pour les plus hauts sommets du Caucase ils sont beaucoup plus loin à l'est. Les uns, des Ossetes, sont gouvernés par des *Mourzes* ou seigneurs, les autres ont un khan, qui réside dans le village d'*Achmet*. Ils sont vassaux de la Russie.

Les *Ossi* ou *Osseti* sont distribués en dix-neuf districts, dont quelques-uns contiennent jusqu'à cinquante villages, où l'on trouve depuis vingt jusqu'à cent familles. Leur langue a quelque analogie avec le persan.

Les *Kisti* sont en partie sur la chaîne la plus élevée du

Caucase, en partie dans la Petite-Kabardie. Ils sont divisés en seize districts. C'est une nation turbulente, dont les districts sont fréquemment en guerre les uns avec les autres. Leurs dialectes n'ont point d'analogie avec les langues connues.

Entre les peuples qui sont compris dans cette nation, les *Ingouschoffes* paraissent être les plus puissans, puisqu'on porte leur nombre à soixante mille. Ils se sont soumis à la Russie en 1770. Ils vivent dans des villages, et sont d'excellens agriculteurs, riches en troupeaux. Quoique leur religion offre quelque trace du christianisme, ils ne reconnaissent qu'un seul dieu, qu'ils nomment *Daïlé* : mais ils n'admettent ni les anges ni les saints. Ils célèbrent le dimanche seulement en interrompant leurs travaux : ils ont deux jeûnes dans l'année, et observent des cérémonies aux naissances et aux funérailles.

Les *Tatars Koumyckiens* habitent la plaine entre la Sunsha et le Terek ; dans leur territoire sont les bains chauds de Kisliar et plusieurs sources de naphta.

Les *Tchetchengues* ou *Miktschisses* occupent la partie orientale de le Grande-Kabardie ; ils peuvent mettre 5,000 combattans sur pied. Quelques auteurs regardent les Miktschisses comme une peuplade à part.

Les *Atwaches* ne sont pas très-connus. Ils demeurent à l'est des Tchetchengues, et en font même partie, selon quelques auteurs; d'autres les considèrent comme appartenans aux Lesguis.

Les *Lesguis* habitent le *Daguestan*, que l'on nomme aussi *Lesguistan ;* il est entre la mer Caspienne et la Géorgie. Ils sont divisés en plus de vingt-sept tribus, chez lesquelles on trouve au moins huit dialectes différens.

C'est dans le district de *Dchar* que, sur le bord de la mer Caspienne, se trouve la ville de *Derbent*, où l'on voit les restes d'une vieille muraille. On ne peut douter que ces restes, ainsi que ceux d'un aqueduc, ne soient de la plus haute antiquité. Les habitans de Derbent ont la prétention que leur ville a été bâtie par Alexandre. ils ajoutent que ce prince avait construit une muraille qui s'etendait jusqu'à la mer Noire, mais c'est une fable. Le savant *Bayer* ne décide rien sur l'origine de cette muraille ; elle peut avoir

été bâtie par les Mèdes ou par quelque successeur d'Alexandre, ou enfin par le sage *Nushirvan*, roi de Perse (1).

Les environs de Derbent produisent des vignes, des pommiers, des coignassiers, des poiriers, des pêchers, des abricotiers, des amandiers, des grenadiers, des figuiers. Ces arbres sont plantés pêle-mêle dans les jardins (2). Mais les forêts, sur les basses montagnes, consistent en chênes, peupliers noirs et blancs, bouleaux, trembles, mûriers blancs et noirs, coudriers, saules, etc. L'agriculture est peu florissante; on essarte les terres.

Le climat y est d'une humidité extrême; les froids ne sont pas rigoureux ni de longue durée, mais la neige y tombe en si grande quantité qu'elle ensevelit souvent les maisons (comme à la *Corée*); elle disparait bientôt pour faire place aux pluies (3).

Kubascha, le Kopasch de Danville, ville de fabrique, habitée par les descendans des Gênois et autres Européens établis dans la Crimée. Ces peuples ne sont plus chrétiens, mais en adoptant une sorte de mahométisme ils ont rayé le précepte qui ordonne la circoncision et celui qui défend l'usage du vin; c'est une espèce de *réforme* assez generalement adoptée parmi les musulmans du Caucase. Les habitans de Kubascha travaillent en or, fer et acier; ils vendent leurs ouvrages jusques en Natolie et en Perse.

Le principal potentat du Lesguistan est le *khan d'Uzméi*, qui prend aussi le superbe titre de *Dogestan Padischa*, ou empereur des montagnes. Il est vassal de la Russie, et a les gages d'un capitaine de l'armée. Quant à *Fath-Ali-Khan*, le souverain de Derbent et de Kuba, il paraît qu'il s'est emparé de la suprême puissance dans une partie de la Perse; mais il succombe actuellement sous le poids des armées russes, qui déjà se montrent victorieuses sur les bords du Kur et de l'Aras.

Kaballa, petit district à l'ouest de Schamachis, gouverné par un khan indépendant.

---

(1) *Bayer*, de muro Caucasco, dans les *Acta Petropolitana*, tome I.

(2) Découvertes des Russes, tome II, page 199.

(3) *Id. ibid*, page 202.

Plus à l'ouest sont les *Sha* ou *Shaki*, très-petite peuplade adonnée au brigandage.

Les Tatares *Troukmènes*, c'est-à-dire, Turcomans, ou selon les Russes, *Terekmeniens*, nomadisent dans tout le Daghestan.

Le nom de *Taulinzes*, que les Russes ont fait par corruption de celui de *Daguelis*, paraît désigner des tribus d'une origine particulière, errantes sur les plus hautes montagnes.

6. Description des parties méridionales du Caucase, ou des deux Géorgies.

Sommaire historique. — Pline et Pomponius parlent d'une nation Sarmatique appellée *Géorgi;* ils semblent la placer entre le Caucase et le Don; mais comme ce mot en grec signifie agriculteur, il est possible qu'il n'ait été donné que comme sur-nom à quelque tribu sarmatique. Rubruquis donne à entendre que les Géorgiens, qu'il appelle *Kurgi*, avaient tiré leur nom du fleuve Kur. En russe et en polonais, *Gorski* veut dire habitans des montagnes. Enfin, les modernes ont dit que les Géorgiens s'appelaient ainsi après St.-George, leur patron; étymologie qui, pour paraître puérile, peut bien être vraie.

Dans le quinzième siècle un roi de Géorgie partagea entre ses fils les provinces de *Carduel* et de *Caket*, l'*Imirette*, la *Mingrelie*, le *Guriel*, et l'*Akvasia*. La division se mit entre eux, les Turcs en profitèrent et s'emparèrent peu-à-peu des parties occidentales, tandis que les Persans prirent à l'est le Carduel et le Kaket; depuis ce tems la Géorgie languit sous le joug de ses voisins. En 1783 le Czar *Héraclius* ayant réuni sous son scèptre le Kacheti et le Carduel, se mit sous la protection de la Russie. Le Czar *Salomon* règnait sur l'Imirette et la Mingrelie; il se résolut après, quelqu'hésitation, en 1785, à reconnaître la suzéraineté russe; mais la Porte-Ottomanne disputa fortement la validité de ces actes, et essaya de remettre la Géorgie sous sa domination. Le Czar *David*, successeur de Salomon, et le Czar *George*, fils d'Héraclius, ont règné sous la protection des russes. Les querelles qui ont suivi leur décès et accompagné un règne de minorité, ont donné occasion aux

Russes de faire entrer une armée dans ce pays ; elle l'occupe dans le moment où nous écrivons ; les habitans ont déclaré vouloir être les *sujets immédiats* de la Russie ; on a formé et organisé *le gouvernement de Grusinie*, c'est le nom que les Russes donnent à la Georgie.

De la Haute-Géorgie.

Cet Etat comprend les principautés de *Kacheti* et de *Carduel*, situées en Arménie, le Dagestan, la Kabardie, les Ossetes et la Basse-Georgie. Des branches du Caucase le ceignent ; c'est probablement un bassin semblable à la Bohême.

Ce pays est beau et fertile. Les montagnes y sont couvertes de forêts de chênes, de frênes, de hêtres, de châtaigniers, de noyers, et d'ormes entourés de vignes sauvages qui produisent une grande quantité de raisin : on en fait de très-bon vin, mais seulement pour la consommation du pays. Le coton y vient spontanément, aussi bien que les plus beaux fruits ; et dans les plaines, par une légère culture, on obtient le riz, le froment, le millet, le chanvre et le lin : dans les vallons on a de très-beaux pâturages. Les rivières y sont très-poissonneuses : l'intérieur des montagnes fournit différens minéraux. Les rivières sont entretenues par des torrens qui descendent des montagnes calcaires, aussi, dans certains tems, les eaux sont trop basses dans une partie au moins de leurs cours, et dans d'autres, deviennent trop rapides ; et quant au commerce par terre, il y éprouve de grands obstacles, parce que le pays est hérissé de montagnes.

La population de ce pays est certainement faible. Schah-Abbas, qui y fit la guerre, en emmena environ 80,000 famille ; Schah-Nadir y exerça les plus horribles cruautés. Mais la jalousie des grands a continué le mal et l'a augmenté. Ce corps nombreux d'hommes vains, oisifs et féroces, qui exerce un pouvoir absolu sur la vie et les biens de leurs vassaux, n'a d'autres occupations que la guerre, ni d'autres moyens de s'enrichir que le pillage. A chaque victoire les prisonniers sont emmenés et vendus aux Turcs, et la population en a considérablemunt souffert. Enfin les montagnards des parties voisines ayant pris part à ces

divisions, ont mis le comble aux maux de ce pays, dont on parle toujours comme du meilleur pays du monde.

Les sujets du prince Héraclius étaient estimés au nombre d'environ 60.000 familles Ses revenus n'étaient pas en proportion. parce que les paysans qui appartiennent à la reine, aussi bien que ceux du patriarche, ne paient pas d'impôts. D'ailleurs ceux qui doivent payer trouvent moyen d'échapper à la levée des impôts.

On en porte le montant à 750,000 francs, en estimant le rouble à 5 francs. Ils sont les produits des douanes, des fermiers de la monnaie à Téflis, du tribut payé par les kans d'Erivan et de Caucha, et enfin de la *taxe des foyers* levée sur les paysans.

Le gouvernement de la Géorgie est despotique dans son institution, mais, sans le secours de la Russie, le despote n'annoncerait qu'une volonté impuissante. La punition des grands crimes est d'une cruauté révoltante ; mais ordinairement le coupable s'enfuit chez le peuple le plus voisin, et le prince s'enrichit de la confiscation de son bien lorsqu'il en a. On a conservé en Géorgie, pour la noblesse, l'usage des combats judiciaires.

Le peuple, en Géorgie, est à-peu-près habillé comme les Cosaques; les nobles s'habillent comme les Persans. ils teignent leurs cheveux, leur barbe et leurs ongles de rouge : les femmes teignent de la même couleur la paume de leurs mains : les sourcils, peints en noir, sont joints par une ligne de même couleur, et leur visage est recouvert d'une couche de blanc et de rouge. Elles n'ont pas un habillement ni un extérieur bien modestes ; cependant elles ne sortent que voilées : comme elles sont élevées dans des couvents, elles sont plus instruites que les hommes, quoique leurs connaissances se bornent à la lecture et à l'écriture. Les filles y sont fiancées dès l'âge de trois ou quatre ans.

On trouve de plus en Géorgie des Tatars, des *Ossi*, des Arméniens, et ceux-ci sont nommés *Somakhis*: ils s'occupent du commerce ; mais ce sont les plus opprimés des habitans. Il y a aussi dans le pays beaucoup de Juifs, que l'on nomme dans le pays *Uria* : quelques familles y ont des villages en propriété.

Téflis est la capitale de la Géorgie, et la demeure du

prince. Dans le pays on dit *Tbilis-Cabar*, ou la *Ville chaude*, à cause des eaux thermales du voisinage. On croit qu'elle a été fondée vers l'an 1063, près des ruines de l'ancienne *Zalissa*. Elle n'a pas une lieue de tour, renferme 20,000 habitans, vingt églises arméniennes, quinze églises grecques et trois mosquées. Les rues y sont très-étroites; mais les maisons sont très-propres et ont des terrases. Il s'y fait des canons, de la poudre excellente, des toiles peintes et de la monnaie.

De la Basse-Géorgie.

Cet Etat comprend les principautés d'*Imirette* à l'est, de *Guriel* au sud et de *Mingrelie* à l'ouest.

L'Imirette et le Guriel sont moins connus que la Mingrelie; on sait que la nature du pays est à-peu-près la même que dans les parties les plus élevées de la Mingrelie. Cette dernière contrée a été très-bien décrite par le missionaire *Lamberty* (1), dans le dix-septième siecle; la nature ne change pas dans les pays peu cultivés; ainsi l'on peut encore regarder cette relation comme exacte.

Le Caucase ceint, de nord-ouest à l'est, la Mingrelie, l'ancienne Colchide; le Pont-Euxin en baigne les côtes à l'ouest; le *Fasch* ou *Rione*, l'ancien Phasis, la borne au sud. Le terrain s'élève en pente douce depuis la mer jusqu'aux montagnes; les rivages de la mer sont très-marécageux; l'intérieur est rempli de collines. Les montagnes secondaires contiennent des pierres calcaires blanches, semblables à celles de Malthe, et des pierres meulières. On tire des mines plusieurs métaux, par exemple, de l'or, près le village d'Aradan et dans l'évêché de Canis; du fer, près d'Odisci et dans les montagnes d'Imerette; de l'antimoine, etc. Mais les princes craignant l'avidité des Turcs, ne font exploiter ces mines qu'en cachette.

L'air de ce pays est fort humide, et cette humidité lui vient de sa situation resserrée entre le mont Caucase, qui intercepte les vents de nord et d'est, et la mer Noire, d'où les vents de sud-est apportent constamment des brouillards, qui y restent entassés parmi les forêts qui couvrent le pays.

(1) « Relazione della Colchide ». Imprimé à Naples, 1654.

La rosée est si abondante, qu'elle couvre les habits comme une petite pluie; elle tombe même avant le coucher du soleil dans les endroits qui sont à l'ombre. On n'a pas besoin d'arroser les jardins, la rosée suffit pour y entretenir une verdure constante. La pluie tombe aussi fréquemment. Le froid se fait sentir dès le mois de décembre, et les neiges y tombent quelquefois encore au milieu du mois d'avril

Nous avons déjà parlé de l'influence de ce climat humide sur les êtres organisés et sur les fièvres intermittentes qui règnent dans ce pays. Les étrangers ne les évitent qu'en se retirant sur les montagnes et en s'abstenant de manger du fruit.

Les herbes viennent en si grande abondance, qu'on a peine à les empêcher d'étouffer les blés, mais tous les végétaux, tous les fruits ont, selon *Chardin*, un goût acqueux et fade. Les chevaux sont en très-grand nombre; les riches seigneurs en ont par centaines et le prince en entretient par milliers. Les moutons n'y viennent pas aussi bien, à cause de l'humidité, cependant ils ont la laine fine. On trouve dans les forêts des bois de constructions, plusieurs arbres résineux, le plane et le buis; on exporte en quantité le bois de buis et le goudron.

Le miel de la Colchide est accusé d'être amer par *Strabon*, qui loue toutes les autres productions du pays (1); mais cela doit s'entendre du miel qu'on recueille sur les montagnes, où le *laurier-rose* lui communique un goût amer, et qui fait vomir ceux qui en mangent; dans le pays plat, la melisse abonde, et le miel y est de toute bonté. On exporte beaucoup de cire. On élève aussi un nombre considérable de vers à soie.

Parmi les animaux sauvages on remarque des martres, des castors, des bufles dans les parties montagneuses; *Lamberti* parle d'un animal sembable au loup, qui a le poil rude, et qui, dans le pays, porte le nom de *toura*; c'est sans

---

(1) *Strabon*, liv. XI, page 343, édit. Casaub. — On y voit que le lin et le chanvre étaient alors très-cultivés en Colchide, et qu'on exportait des toiles. Encore aujourd'hui *le fil* tient un rang éminent parmi les exportations de la Mengrelie.

doute le shakal, qui, chez Aristote, semble être désigné sous le nom de *thos* (1).

Les rivières abondent en truites, et la mer en esturgeons, mais les thons y sont fort rares, quoiqu'en dise Elien.

Cotatis ou Kuteli, misérable ville composée de chaumières et habitée par une centaine de familles juives et arméniennes, était la résidence du prince d'Imirette. Ce prince comptait 20,000 familles dans tout son territoire; il était le seigneur suzérain du prince de Mingrelie, qui porte le titre de *Dadian* ou plutôt *Djadian*.

Odlschi, qu'on appelle aussi *Lesgoum*, place forte, capitale de la Mingrelie, résidence du *Djadian* et d'un archevêque grec.

Isgaur ou *Iskuriah*, port où abordent les vaisseaux marchands. C'est l'ancienne *Dioskuriade*, où le commerce jadis rassemblait jusqu'à 300 peuplades, parlant chacune un langage différent.

Les Mingreliens sont dépeints par Lamberti d'une manière peu favorable. Il observe à la vérité que le caractère de ces peuples diffère d'après les cantons. « Ceux-ci, dit-il, » qui, sur des montagnes escarpées respirent un air pur, » ceux-là qui vivent dans des plaines couvertes de brouil- » lards, les uns qui demeurent parmi des torrens rapides » et des forêts incultes, les autres qui occupent des cam- » pagnes fertiles, arrosées de ruisseaux gracieux, offrent » chacun des nuances particulières (2) ». Mais en général il les peint comme une nation très-ignorante, grossière, féroce et malheureuse. Les seigneurs vendaient comme esclaves leurs paysans et ceux de leurs voisins, quand ils pouvaient en attraper; ils n'épargnaient ni les prêtres ni leurs propres parens. Mettre son bras dans de l'eau bouillante était une preuve juridique. L'infanticide était publiquement toléré. Les excès dans la boisson formaient un titre d'honneur. Les maisons n'étaient que des cabanes mobiles qu'on transportait en divers endroits, selon la saison. La religion grecque y était bornée à un petit nombre de cérémonies grotesques, et mêlée de superstitions payennes.

---

(1) *Aristote*, hist. animant. lib. II, cap. 17, et lib. IX, cap. 44.
(2) Relazione, etc., cap. 26.

Dans un ouvrage de *F. C. Alter*, sur la littérature géorgienne, publié à Vienne en 1796, on lit que le nombre des ouvrages en langue géorgienne, chez les savans du pays même, ne s'élevait qu'à treize.

La langue géorgienne, qui paraît très-ancienne et différente de tous les idiômes connus, est appellée dans le pays « le *Mkedouli* ». On parle aussi différens dialectes tatares.

7. De la population de tous les pays Caucasiens.

Tous les pays que nous venons de décrire sont actuellement ou occupés des troupes russes ou tellement environnés de la puissance russe, qu'ils peuvent être regardés comme sujets ou vassaux du Czar, et comme dépendant tous ensemble du nouveau *gouvernement de Géorgie* ou Grusinie. Il s'élève une question : combien la Russie a-t-elle gagné par cette nouvelle acquisition? Nous venons de considérer la richesse naturelle de ces pays. Les cartes montrent leur position avantageuse sur la mer Caspienne et le Pont-Euxin, à l'entrée de la Perse et de la Turquie d'Asie, Mais on est curieux de connaître le montant de la population. On ne peut faire là-dessus que des conjectures vagues ; nous pensons que celles qui suivent ne sont pas dénuées de vraisemblance.

La *Haute-Géorgie*, 60,000 familles, selon Reinegg, à 5 têtes chacune	300,000
L'*Imiretti*, 20,000 familles	100,000
La *Mingrelie* et le *Guriel* probablement	100,000
La côte des Abcasses et des Tchèques	100,000
Les Circassiens de toutes les tribus, au moins	300,000
Les *Suani*, 5,000 familes, selon *Guldenstedt*	25,000
Les *Ossetes*, autant	25,000
Les *Ratscha*, autant	25,000
La *Diketie* et l'*Alanie*	10,000
Les *Tchetchengues*, 5,000 cavaliers	50,000
Les *Kistes*, à-peu-près autant, selon *Storch*	50,000
Les *Lesgiens* et tout le *Dagestan*, avec la partie du Schirvan, au nord du Kur, qui est depuis long-tems séparée de la Perse, égale à la Haute-Géorgie en étendue	200,000
Total	1,285,000

Il paraît que ces contrées considerables, égales en étendue à la Hongrie, pourraient fort bien nourrir 3 à 4 millions d'habitans, en ne supposant que des progrès de civilisation très-médiocres, et tels que la presence d'une colonie militaire russe peut en faire naitre.

SIBÉRIE.

NOM, SITUATION, ETENDUE.

Le nom tristement célèbre de *Sibérie* n'appartient originairement qu'à la partie méridionale de la province de Tobolsk. Cette contrée formait l'empire Tatare, dont Koutchoumkan fut le dernier souverain. La capitale était placée à 16 werstes au-dessus de la ville actuelle de Tobolsk, sur la droite du fleuve Irtich; elle portait, en Tatare, le nom d'Iskerd; mais il parait que les Permiens et les Sirainiens, qui y allaient faire le commerce, lui donnèrent le nom de *Sibir*, nom dont on ne sait point la signification. Les Russes apprirent cette dénomination des Permiens, et depuis qu'en 1581 *Iermak Timofeyew*, chef d'une horde de Kosaques, eut conquis ce pays et en eut fait hommage à la Russie, on appliqua le nom de *Sibérie* à toutes les conquêtes russes au-delà des monts Uraliens, jusques aux bords de l'Océan oriental (1).

L'ignorance et la routine commencèrent à la fin du dix-septième siècle à donner à ce terme une extension démesurée. On s'avisa d'appeler du nom de *Sibérie méridionale* les royaumes de Casan et d'Astrakan, connus et soumis aux Russes long-tems avant la découverte de la véritable Sibérie.

Ces contrées, situées sur le Wolga, ont été décrites dans notre article de la Russie d'Europe. C'est-là que la géographie naturelle et l'histoire leur assignent leur place. Qu'on réflé-

(1) *Busching*, tome II, partie I, page 428. *Stollenwerck*, Recherches historiques sur les nations de Sibérie, page 9. *Storch*, Tableau de la Russie, tome I, pages 75 et 177.

chisse sur le plan d'une description de l'empire de Russie inséré dans les actes de l'académie de Pétersbourg, et l'on verra que cette société savante a senti que la chaîne des monts Uraliens, en même-tems qu'elle divise naturellement l'empire Russe en deux grandes parties, fixe invariablement les bornes de la véritable *Sibérie*.

Busching, dans sa géographie, et *Danville*, sur sa belle carte d'Asie, ont également restreint la dénomination de Sibérie à la grande contrée située à l'est des monts Uraliens.

Après de semblables autorités, il serait superflu de prolonger cette discussion.

Nous dirons donc que la Sibérie est bornée au nord par la mer Glaciale; à l'ouest, par les monts Uraliens qui la séparent de l'Europe; au sud-ouest, par les monts Algydim-Zano, qui la détachent de la Tatarie indépendante; au sud, par les chaînes Altaïques, Sayaniques et Daouriennes, qui forment ses limites du côté de l'empire Chinois; enfin à l'est, par l'Océan oriental et le détroit de Behring, qui la coupe de l'Amérique septentrionale.

Cette vaste contrée, qui pourrait au besoin figurer comme une *partie du monde*, s'étend depuis le 57e. méridien à l'ouest de Paris jusqu'au 192e., et depuis le 48e., ou plus généralement parlant, depuis le 50e. jusqu'au 78e. parall. Ainsi, sa longueur de l'ouest à l'est ne peut être évaluée à moins de 1,500 lieues, et sa largeur du sud au nord varie entre 400 et 700 lieues. Sa superficie est d'environ 700,000 lieues carrées, c'est-à-dire, plus grande de deux septièmes que celle de l'Europe entière, même en étendant l'Europe jusqu'à la mer Caspienne.

Air et Climat.

Les trois quarts se trouvent à la latitude de la Norwège et de la Laponie, une partie de la province de Kolivan et la contrée au sud de la mer de Baïkal sont sur la même ligne que Londres, Berlin et le nord actuel de la France. Il s'en faut bien que les climats *physiques* répondent à ces déterminations mathématiques. La température des contrées les plus heureuses de la Sibérie n'est nullement comparable à celle de la Norwège; le froid, dans la partie septentrionale, est

infiniment plus vif et plus continuel que celui de la Laponie, et on éprouve quelquefois cette même intensité du froid dans les montagnes méridionales à 50—55 deg de latitude. L'hiver dure presque dans toute la Sibérie neuf à dix mois; car la neige commence souvent à tomber dès le mois de septembre, et il n'est pas rare d'en voir tomber au mois de mai. Lorsque les blés ne sont pas mûrs au mois d'août, ils sont regardés comme perdus; la neige les couvre souvent avant qu'on ait pu les récolter; à l'est du fleuve d'Ienisseï et au nord du lac Baïkal l'agriculture est à-peu-près inconnue. Dans les vastes marais que traverse l'Obi dans la dernière partie de son cours, le degel ne pénètre qu'un pied environ; près Iakutsk, à 60 degrés de latitude, M. *Gmelin* ayant fait fouiller la terre le 28 juin, la trouva encore gelée à 3 ou 4 pieds de profondeur. Les habitans de la forteresse d'Argunsk, à 50 degrés de latitude, disent que leurs terres, en beaucoup d'endroits ne dégèlent que d'une aune et demie; le froid interieur empêche de creuser des fontaines. Enfin, à Krasno-iarsk, à 56 degrés de latitude, M. *Pallas* a vu le mercure se congeler et devenir malléable.

Les chaleurs de l'été sont dans toute la Sibérie courtes, mais très-fortes. Près d'Iakutsk, les Tunguses vont souvent nus en été. Les blés et les autres végetaux croissent pour ainsi dire à vue d'œil. Mais près de la mer glaciale, les rayons du soleil continuent envain à échauffer jour et nuit un sol condamné à des gelées éternelles; au milieu même de ce long jour du cercle polaire, un vent du nord suffit pour couvrir les eaux d'une légère croûte de glace, et pour teindre le feuillage des plantes en jaune et rouge. Les plantes n'y vivent souvent que quelques jours, et dans ce court espace de tems elles fleurissent et forment graine. Elles croissent quelquefois dans des marais, où en soulevant la mousse on trouve en tout tems de la glace pure.

Les orages sont très-fréquens dans la partie méridionale parmi les montagnes; au contraire, sur les bords de la mer Glaciale on n'entend qu'à peine le tonnerre, quoiqu'on voie très-distinctement les éclairs

Dans les contrées inférieures de l'Ienisseï, vers la mer Glaciale, on aperçoit, depuis le commencement d'octobre jusques vers Noël, beaucoup d'aurores boréales, dont l'as-

pect souvent est très-effrayant. M. *Souïef*, à Obdorsk, n'entendit pas ce terrible bruit et ce sifflement dont les aurores boréales sont accompagnées, selon d'autres voyageurs qui les avaient observées vers l'embouchure de l'Ieniseï.

Quelles sont les causes naturelles de cette uniformité de froid dans une aussi vaste contrée ? — Cette question peut en partie être résolue par la géographie-physique. La nature d'un sol marécageux, impregné de nitre, couvert d'immenses forêts, y contribue sans doute puissamment. L'élévation du sol de la Sibérie intérieure nous semble prouvée par le cours si long des grandes rivières de ce pays ; du moins est-il certain que la pente du terrain est généralement dirigée vers le nord depuis les montagnes qui en bordent la limite méridionale. Ainsi les vents du nord y pénètrent sans obstacle. Mais la principale raison du froid extraordinaire de la Sibérie doit être cherchée dans sa position isolée au milieu des terres et des mers très-froides.

Au midi, le plateau de l'Asie centrale empêche toute communication entre l'atmosphère sibérienne et celle de l'Asie méridionale, aucun souffle de chaleur ne peut traverser les triples Alpes du Tibet, de la Kalmoukie et de la Mongolie.

A l'ouest, les froides plaines de la Russie éloignent la Sibérie de notre Europe et des mers, dont l'influence aurait pu en adoucir le climat rigoureux.

A l'est, le vaste continent de l'Amérique septentrionale répand son froid humide sur une partie de l'Océan oriental, et augmente par-là celui de la Sibérie orientale.

Au nord, enfin, nous trouvons la mer Glaciale, qui ne commence en effet que depuis Spitzberg et la Nouvelle-Zemble ; chaque fois que les vents soufflent du Nord, ils apportent en Sibérie toute l'atmosphère glacée du pôle. — Mais pourquoi, dira-t-on, la mer Glaciale est-elle plus remplie de glaces vers les côtes de la Sibérie que vers celles de la Laponie, sous la même latitude ? — Peut-être cette mer n'est-elle au fond qu'une espèce de grande manche, resserrée, du côté du pôle même, par quelques extrémités encore inconnues du continent Américain ou du Grœnland. Il y a lieu à croire que l'Amérique s'étend bien plus loin au nord que les découvertes de Hearne et de Mackenzie,

qui vraisemblablement n'ont vu que l'extrémité de quelque golfe.

Quant à la salubrité de l'air, il paraît que la Sibérie orientale a des avantages sur la partie de l'ouest. Dans celle-ci, des marais fétides, des lacs amers et salés exhalent souvent un air pestilentiel.

Montagnes, Stepps, Sol.

Les chaînes de montagnes ont jusqu'ici été décrites d'une manière inintelligible, parce qu'on s'est obstiné de les considérer d'une manière trop isolée et trop systématique. Il ne faut pas perdre de vue qu'une partie de ces montagnes n'est composée que de petites chaînes dépendantes du grand ensemble des montagnes de l'Asie centrale, sur lequel nous avons si peu de connaissances. Ainsi c'est une grande erreur que de vouloir établir sur le territoire sibérien cette continuité de chaînes dont plusieurs auteurs semblent entichés.

Les monts *Uraliens* s'élèvent entre la Sibérie et la Russie d'Europe. Nous en avons donné une description, vol. II.

Il est incertain si la chaîne Ularienne est terminée au sud-est par une simple plaine, ou si elle envoie à l'est quelque branche peu élevée. Le dernier parti est celui que la plupart des auteurs ont pris (1).

Les monts qui traversent les landes des Kirguises, et qu'on appele le plus généralement *Asquidinio* ou plutôt *Algeydim-Zano* sont représentés comme une longue chaîne probablement calcaire (2), peu élevée et rompue en plusieurs endroits, mais qui cependant semble former l'anneau de liaison entre les Urals et les Altaïs. Cette chaîne ou plutôt cette hauteur des terres se détache au sud-est des monts Uraliens, et sépare le stepp d'Issim du grand stepp des Kirguises. En courant vers l'est elle s'étend et s'élève sous le nom de *Balat-Bouga*, et s'approche de la rive occidentale de l'Irtich. Sa liaison avec les chaînes intérieures de la Songarie paraît avoir lieu entre les lacs de Saïzan et de Palcash. La

(1) Découvertes des Russes, tome IV, p. 74. *Pallas*, voyages, tome III, p. 52, etc.

(2) Puisque les rivières y disparaissent et reparaissent plusieurs fois. *Busching*, tome II, part. I, p. 408. Comp. *Pallas*, loc. cit.

nature

nature de celte chaîne est inconnue. On pourrait l'appeler *chaîne Songarienne* ou *Altaï occidental.*

Le Grand Altaï est hors le territoire russe, près les sources de l'Irtich et de l'Obi. *Altaï*, en mogol, veut dire *or*; il paraît donc que les mines de ces montagnes ont été connues long-tems avant que les Russes ne les exploitent. La chaîne du *Petit-Altaï* s'avance en Sibérie, et forme plutôt un groupe qu'une chaîne entre l'Irtich et l'Obi. Ces montagnes y sont très-riches en minéraux. Leurs sommets ne s'élèvent, dit-on, qu'à 5,000 ou 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer; mais les observations barométriques ne regardent que les petites branches avancées. La partie la plus éloignée, appelée les monts *Bieloi*, entre les sources de l'Ouba et le Tcharym, a ses sommets toujours blanchis de neige (1). Il paraît que tout ce massif est composé de montagnes schisteuses et calcaires, groupées irrégulièrement autour de plusieurs noyaux granitiques, tels que *Sinnaia-Sopka.* Près de l'Aley, il y a beaucoup de porphyre. Le schiste siliceux. la hornblende et le feldspath se rencontrent souvent dans les montagnes minéralogiques (2). Du côté de l'Irtich l'abaissement de la chaîne est très-considerable; on n'y voit que des montagnes en plate-forme, au nord-est de *Oust-Kamenogorskoi*, et les rivières de Schoulba et d'Ouba n'ont, vers leurs embouchures, que des côtes douces. Mais vers l'est il paraît que le *Dschabekan*, la vraie souche de l'Obi, perce à travers la chaîne granitique, qui ensuite se tire à l'est de cette rivière et au sud des sources de l'Ienisseï, vers le grand et inconnu mont Bogdo.

Les montages arides de *Kutznesk* sont aussi une branche détachée du système Altaïque. Elles s'étendent entre l'Obi et l'Ienisseï; la vallée de la rivière d'Abakan la sépare presque entièrement de la chaîne principale du Petit-Altaï: comme elles sont d'un accès difficile, on les a peu visitées et peu examinées; on y a trouvé du porphyre, du granite, du jaspe, des pierres calcaires de première et seconde formation; la chaîne qui longe la rivière d'Abakan est calcaire. Ces mon-

---

(1) *Pallas*, Voyages, tome III, page 260.
(2) *Renovantz*, Description des monts Altaïques en allemand.

tagnes ont les sommets nus; les forêts de pins, de sapins, de mélèzes ne naissent qu'à leur base.

Les montagnes *Sayaniques* sont au-delà de l'Ienisseï; elles s'étendent jusqu'aux sources de cette rivière et à celles de l'Oka, qui se jette dans l'Angara. Elles portent ici le nom de *Kaudabaga*. Elles tournent ensuite à l'ouest du lac Kosogol, et vont se joindre au Grand-Bogdo. Les monts Kaudabaga sont d'un accès si difficile, que pendant plusieurs lieues on n'a pas pu y élever des signaux pour marquer la frontière (1). On a observé dans ces montagnes du granite, du porphyre et du talc ou verre de Moscovie.

Le mont *Sabin-Taba* est une haute cime couverte de neige, près les sources de l'Abakan. On y a placé un obélisque pour marquer la frontière. La chaîne des monts Sabinskoi ou Sabiniens, entre en Kalmoukie, et se joint aux chaînes Altaïques.

Ainsi, nous avons parcouru l'ensemble des montagnes de la Sibérie occidentale; nous n'y avons trouvé que des *ramifications* des chaînes intérieures de la Kalmoukie. Ces ramifications, par leur extension uniforme de l'ouest à l'est, offrent une apparence de chaîne, mais les grandes coupures, que les vallées où coulent les fleuves y occasionnent à plusieurs reprises, tracent assez distinctement les limites de chaque groupe. Il est plus exact de regarder toute la partie haute de la Sibérie *occidentale* comme un degré de terrasse fesant partie de la vaste élévation qui compose l'Asie centrale.

B. *Partie basse de la Sibérie occidentale* — La plus grande partie de la Sibérie occidentale consiste en ces plaines immenses entièrement unies, dont la nature ne nous offrent guère d'exemples que dans l'Asie et dans quelques parties de la Russie Européenne, mais qui ont quelqu'analogie avec les déserts sablonneux de l'Afrique: on les nomment *stepps*.

Les *stepps*, quoique généralement sablonneux, ne sont pas entièrement stériles: on trouve des touffes de gazon clair semées, éparses, et à des intervalles éloignées, des buissons rabougris et peu élevés. Dans quelques parties les stepps

(1) *Pallas*, tome IV, page 153.

ressemblent à des savannes américaines; on y voit de superbes pâturages couverts d'herbes abondantes et élevées. En d'autres endroits ils sont d'une nature saline; le sel s'y montre, comme une efflorescence sur la terre même, ou se rassemble dans des mares et lacs salés. En général les stepps renferment beaucoup de lacs, parce que les eaux, n'y trouvant aucune pente, sont forcées de rester stagnantes. Entre les embouchures du Don et du Volga est un stepp qui ressemble au lit de la mer; il est parsemé de sel, de lacs salés, et entièrement dépourvu de bois et d'eau douce. Sur la rive orientale du Volga s'étend un immense stepp, autrefois appelé *stepp des Kalmouks*, d'après les tribus qui avaient coûtume d'y errer avant qu'elles ne se fussent soustraites à la puissance des Russes en 1771. Il est borné au sud par la mer Caspienne et le lac Aral, tandis qu'au nord il confine au stepp d'Issim, et qu'il s'étend à l'est jusqu'à la rivière Sarasu.

Enfin le stepp d'Issim, qui semble séparé des stepps méridionaux par une chaîne des montagnes, s'étend vers les bords du Tobol au nord-ouest, et vers ceux de l'Irtiche à l'est; de ce dernier côté il joint le stepp de Barabin.

Ce *stepp de Barabin* (ou plus exactement de *Baraba*), s'étend entre les fleuves Irtiche et Obi, qui le bornent du côté de l'ouest, du nord et de l'est; il touche au sud aux montagnes du Petit-Altaï. Sa longueur est de 250 lieues sur 60 à 70 de large. Le sol est assez bon, et il est coupé par des forêts de bouleau; celui d'Issim présente aussi quelquefois, mais rarement, le même aspect, et on trouve dans tous les deux plusieurs tombeaux, qui renferment les restes des chefs de tribus de pasteurs tatares ou mongols.

Il n'est pas probable qu'il y ait entre l'Obi et l'Ienisseï une chaîne contigue de montagnes proprement dites. Il est bien vrai qu'on trouve au nord-ouest de Krasnoiarsk une contrée montagneuse qui sépare la rivière de *Tchoulym* de l'Ienisseï, et l'oblige de couler vers l'Obi (1). Mais cette chaîne, qui d'ailleurs ne doit pas être élevée, semble disparaître aux environs de la ville d'Ienisseï, et le groupe de collines, ou si l'on veut de montagnes, dans le sud-ouest de la pro-

(1) *Pallas*, tome III, page 414—416.

vince de Mangaseïsk, d'où découle le *Taz* vers la mer Glaciale; ce groupe, dis-*je*, paraît être entièrement isolé des chaînes méridionales, et placé comme une île au milieu de cette vaste plaine marécageuse qui s'étend entre le Bas-Obi et le Bas-Ienisseï.

Cette plaine n'est pas cependant un marais continuel; les falaises assez élevées qui bordent l'Obi montrent à découvert les couches horizontales de pierres argileuses, qui, sans doute, composent en grande partie la base du sol.

La *Nouvelle-Zemble* est probablement traversée de sud au nord par un prolongement des monts Uraliens; la plus grande partie de cette île paraît être un stepp marécageux, et l'on a récemment appris qu'il s'y trouve des lacs salés.

La contrée entre l'Ienisseï et la Lena est désignée par les Russes sous le nom de *stepp*, terme vague, qui sert souvent à déguiser l'ignorance des voyageurs. Il paraît qu'il y a en effet beaucoup de parties marécageuses et plates, mais il y en a d'autres qui peuvent mériter le nom de contrées montueuses. Le Lena est bordé à l'ouest d'une hauteur continuelle, qui, près du confluent de Viloui, présente des couches horizontales d'un schiste sablonneux et calcaire, et des lits d'argile mêlée de beaucoup de pyrites. (1). Une autre contrée élevée se trouve au nord-est de la Basse-Tunguska, et donne naissance aux rivières d'Olenck, d'Anabara et de Khatanga, qui s'écoulent dans la mer Glaciale. Enfin le pays compris entre l'Ienisseï, l'Augara (ou Haute-Tunguska) et la Basse-Tunguska, présente une bosse singulièrement remarquable, où l'on voit, comme suspendu au sein des collines rocailleuses, le grand *marais de Lis*, presqu'égal en étendue au lac Ladoga.

C. *Montagnes de la Sibérie orientale.* — C'est aux environs du lac Baïkal, et à l'est de la rivière de Lena, que s'élève la seule chaîne des montagnes qui appartiennent entièrement à l'Asie russe.

Cette chaîne, par son étendue et sa position, une des plus importantes qu'il y ait sur le globe, sort de la Mongolie, entre les rivières de Selinga et d'Onon. Elle envoie une

(1) *Pallas*, tome IV, page 131.

branche au sud de l'Onon et le long de l'Argoun ; cette branche, médiocrement élevée, mais singulièrement riche en minéraux de toutes espèces, porte le nom des *montagnes de Nertschinsk*, de la ville principale du district où elles se trouvent situées.

La chaîne principale court sans interruption au nord-est, en séparant les affluens de la rivière de Lena des eaux qui tombent dans le fleuve Amour. D'abord, médiocrement élevée et confondue avec la contrée montueuse qui environne le lac Baïkal, elle n'est désignée que sous le nom général des *montagnes de Daourie*. Tout ce pays, selon M. *Patrin* (1), est rempli de traces volcaniques, et il y a sur les bords de la *Chicoi* deux cratères de volcans éteints. Un peu à l'ouest des sources de l'Olekma, au nord de *Nertschinsk* elle prend le nom de *monts Iablannoï*; et en s'élevant et s'approchant continuellement de l'Océan oriental, elle commence dès les sources de l'Aldan à porter le nom de *monts Stannovoï*, qui cède ensuite la place à la vague dénomination de *monts d'Okhotsk*.

Ces deux dernières parties paraissent être les plus élevées de toute la chaîne ; elles sont granitiques et porphyritiques ; mais on y voit aussi des montagnes entières de jaspe rouge et vert, particularité très-remarquable.

Une branche détachée file le long de l'Olekma, et passe même la Lena. Ces montagnes sont de nature schisteuse ; on y trouve des mines d'alun et de charbon de terre ; elles forment sur les bords de la Lena une suite singulière des rochers pyramidaux.

La chaîne principale, au-delà de l'Okhotsk, est très-peu connue ; on assure qu'elle n'éprouve aucune interruption, et qu'elle atteint le détroit de Behring, quoique sans doute considérablement abaissée. Diverses branches s'étendent entre la Lena, l'Indigirka et la Kowyma ; il reste assez peu d'espace entre ces branches de montagnes et la mer Glaciale ; cependant elles n'en atteignent pas le rivage qui, selon *Billings*, est généralement bordé de basses collines. Une autre ramification bien plus importante entre dans la presqu'île de

(1) Plusieurs *mémoires* dans le *journal de physique*.

Kamtchatka, et après l'avoir traversée, se continue encore, comme chaîne marine, par les îles Kouriles jusqu'au Japon.

Ces montagnes de Kamtchatka, couvertes d'une neige perpétuelle, sont en même-tems remplies de *volcans.*

« *Lambit contiguas innoxia flamma pruinas* ».

CLAUD.

Il y a trois volcans en activité, celui d'*Avatcha*, celui de *Tolbatschick* et celui de *Kamchatka*, qui est extrêmement élevé. On en connaît deux autres qui ont cessé de fûmer et de jeter des flammes. Mais en revanche il y a deux autres montagnes d'où sortent des exhalaisons et des bruits qui font craindre de les voir un jour transformées en volcans. Les sources chaudes et l'abondance du soufre qui, en plusieurs endroits, couvre le rivage en forme de gravier, prouvent assez que toute cette chaine de montagnes est volcanisée.

Nous avons observé, vol. I, article *volcans*, que ces volcans se lient à ceux de Japon, de Lequeyo, de Formose, des Philippines, etc.

FLEUVES.

Quelques-uns des plus grands fleuves de l'Asie appartiennent a la Sibérie; nous avons indiqué la longueur de leur cours dans l'introduction générale, vol. XI.

On peut commencer à suivre le cours de l'*Obi* depuis le lac d'Altyn, à la latitude de 51 degrés, pour trouver sa source, il ne faut pas remonter jusqu'au 47°. degré de latitude, le long de la rivière de Schabekan. L'*Irtich supérieur* se rend dans le lac Saisan, d'où il sort, et prend le nom d'*Irtich inférieur;* et après avoir fait un circuit très-étendu il se joint à l'Obi, au-dessous de Samarof. L'Irtich peut-être mériterait d'être considéré comme la branche principale. Mais des doutes semblables se présentent souvent relativement aux rivières de la Sibérie; les noms et les distinctions des barbares ignorans tiennent lieu des définitions et des descriptions exactes des géographes. Quoiqu'il en soit, l'Obi, après être descendu des monts Altaïques, passe à Kolivan; et à quelque distance de-là, vers le nord, reçoit les eaux de la *Tomm*, du *Tchoulym*, du *Ket* et de plusieurs autres grandes rivières qui viennent de l'est. Au-dessous de Sa-

marof elle reçoit, ainsi que je l'ai déjà dit, la grande rivière Irtich, qui s'est grossie sur-tout des eaux de l'*Issim* et du *Tobol*. Il se decharge dans le golfe Obi, situé dans l'Océan arctique. L'Obi est navigable presque jusqu'à sa source, c'est-à-dire, jusqu'au lac Altyn. Il abonde beaucoup en poissons; mais l'esturgeon de l'Irtich est le plus estimé; aussi l'eau de l'Irtich est très-claire et légère. Lorsque l'Obi a été gelé pendant quelque tems, l'eau en devient sale et fétide; ce qui est dû à la lenteur de son cours et aux vastes marécages qu'il rencontre sur son passage; mais il se purifie au printems par la fonte des neiges. Ses rives et son lit sont généralement pierreux jusqu'à l'endroit où il reçoit le Ket. Il poursuit ensuite son cours sur un terrain tour-à-tour sablonneux, crayeux, argileux et marécageux.

Après l'Obi nous devons nommer l'*Ienisseï*, qui doit être considéré comme prenant sa source dans les montagnes qui sont au sud-ouest de Baïkal, dans la rivière appelée Siskit: mais il ne prend le nom d'Ienisseï que lorsqu'il a reçu plusieurs petites rivières; et il dirige ensuite son cours presque directement au nord, dans l'Océan arctique. Cependant on pourrait plus convenablement considérer l'Ienisseï supérieur comme un affluent de l'*Angara*, qui, venant du lac Baïkal, s'unit à lui, mais le surpasse en importance et en longueur; de manière qu'on conserverait à ce fleuve le nom d'Angara jusqu'à son embouchure dans l'Océan arctique. Il y a quelques endroits rapides; mais il est navigable dans la majeure partie de son cours.

Les deux autres affluens remarquables de l'Ienisseï sont le *Podkamenaia-Tunguska*, c'est-à-dire, Tunguska des rochers et le *Bas-Tunguska*.

L'*Angara*, qui prend ensuite le nom de Tungouska, a, dit-on, un mille de large; il s'échappe ensuite du lac Baïkal, et ses eaux sont tellement claires, que l'on aperçoit les cailloux qui sont au fond à plus de deux brasses de profondeur. Son lit, à la sortie du lac, est, pendant l'espace d'un mille, tellement resserré entre les rochers, que les plus petits bateaux ne peuvent y passer qu'en longeant la rive orientale. Les eaux, en se brisant contre les pierres, font un bruit semblable à celui des vagues de la mer lorsqu'elle est agitée; de manière que l'on peut à peine s'entendre parler.

Le *Selinga* est un beau fleuve qui se trouve plus loin vers le sud, et qui coule dans la mer de Baïkal, après avoir reçu l'Orchon et d'autres rivières, parmi lesquelles se trouve la Tula ou Tola, dernière rivière que l'on rencontre avant de passer le désert qui sépare ici l'empire Russe de la Chine proprement dite. Le Selinga peut être considéré comme la source de l'Angara, puisque l'Obi et l'Irtich traversent aussi des lacs.

Le dernier des grands fleuves de ces contrées est le *Lena*, qui prend sa source à l'occident de la mer de Baïkal, et coule dans une ligne presque parallèle au fleuve d'Angara, dont il n'est séparé que par une chaîne de montagnes.

Le Léna reçoit le *Witim* et l'*Olekma*, qui viennent des monts Daouriens; ce fleuve poursuit son cours jusques près d'Iakutsk, du sud-ouest au nord-est, direction extrêmement utile, puisqu'elle fournit une navigation sûre jusques dans les contrées très-éloignées. Depuis Iakutsk son cours se dirige presque directement au nord. Il reçoit l'*Aldan* de l'est, et le *Wiloui* de l'ouest. Son lit est très-large, et présente une grande quantité d'îles. Le cours du Lena est en général peu rapide, et son fond est sablonneux. Les voyageurs mettent à la voile dans le Lena, se rendent dans l'Aldan, de-là dans les rivières Maïa et Yadoma, et achèvent ainsi leur route à Ochotsk et au Kamtchatka.

Parmi les autres fleuves qui s'écoulent dans la mer Glaciale on remarque encore le *Taz*, qui se jette dans le golfe du même nom, le *Chatanga* et l'*Olenek*, à l'ouest du Lesla, l'*Indigirka*, à l'est de ce fleuve, et la *Kowima* à l'est de l'Indigirka; ces deux derniers ont un cours aussi long que le Rhin, au moins; mais leurs eaux et leurs noms se perdent obscurement dans une mer inhospitalière.

Les côtes orientales de la Sibérie, coupées à pic sur l'Océan, n'émettent aucune rivière remarquable, si ce n'est l'*Anadyr*, qui cependant n'a pas un cours très-long.

LACS.

Le lac *Baïkal* est, après la mer Caspienne et celle d'Aral, un des plus grands lacs connus dans l'ancien continent, mais il en diffère en ce qu'il a un écoulement. Ce lac est long de 550 werstes (130 lieues) et l'on lui donne de largeur 50

à 80 werstes (13 à 18 lieues). La profondeur varie beaucoup ; elle est de 20, de 80, de 100 et en quelques endroits de 200 brasses russes, chaque brasse de 7 pieds. L'aspect de ce lac, en venant d'Irkutsk, est très-imposant.

Les pilotes et les matelots qui naviguent dans ce lac en parlent avec beaucoup de respect ; ils lui donnent le nom de mer Sainte, et les montagnes qui sont à l'entour sont désignées par eux sous celui de montagnes Saintes. Ils n'aiment point à l'entendre appeler simplement lac.

Les eaux de ce lac sont douces, et d'une transparence extraordianire. Le lac n'est pris de glaces que vers Noël, et dégele vers le commencement du mois de mai. Il est très-extraordinaire dans ses mouvemens ; un vent modéré le met par fois en fureur, tandis que dans un autre tems il est à peine ému par le plus violent orage. Il bouillonne quelquefois intérieurement, et alors, quoique sa surface soit unie comme une glace, les vaisseaux y éprouvent des secousses très-incommodes.

Le lac de Baïkal nourrit des *phoques* ou chiens marins, phénomène singulier, puisque ces animaux ne remontent point les rivières d'Ienisseï et d'Angara ; ainsi il n'ont pu venir ici que par quelque révolution inconnue. On y trouve une espèce particulière de poisson que les Russes appellent *Solomianka* et qui n'est, selon Pallas, composé que d'arrêtes et d'un graisse huileuse.

On remarque dans les environs du Baïkal plusieurs sources chaudes et souffrées ; il y en a dont la chaleur monte à 60 degrés de Réaumur. Le lac rejette en quelques endroits une espèce de bitume minéral appellé *maltha* ou goudron de montagne. Parmi les îles de ce lac, celle d'*Olchon* est la plus considérable.

Deux lacs de la Sibérie occidentale méritent d'être remarqués à cause de leur étendue. Celui nommé par les Russes *Telezkoi-Osero* ou lac des *Telesses* (peuplade tatare) est appellé par les Kalmouks *Altin-Nor* ou lac d'or, ce dernier nom semble prévaloir en géographie. Ce lac a près de 30 lieues sur 18 de large ; la partie méridionale ne gèle jamais, tandis que la partie septentrionale se couvre souvent d'une croûte de glace très-épaisse.

Le lac *Tchany* est long de plus de 30 lieues, et en quel-

ques endroits large de 22. Ce lac, très-poissonneux, et qui contient plusieurs îles, se trouve dans une partie du *stepp de Barabin*, très-remarquable par le nombre des lacs qui s'y touchent presque les uns les autres. Sur la carte de Siberie, dans les voyages de Pallas, on en compte jusqu'à *vingt sept* dans l'espace compris entre Omsk, Kolyvan et Semipalatnoi (1).

Le *stepp d'Issim* renferme aussi un grand nombre de lacs, parmi lesquels celui de *Kargalgidim* est le plus considérable.

Le nombre de petits lacs est énorme dans les provinces d'Iset et de Cathérinenbourg; dans l'espace de 100 lieues de long et de 30 de large, depuis les bords de l'*Ouy* jusqu'aux sources de la *Toura*, le long du pied oriental des monts Uraliens, on ne voit que des lacs; on en compte au moins une centaine sur la petite carte dans l'atlas de Pallas. Il y a sans doute d'autres contrées d'une nature non moins humide, mais qui n'ont pas été si bien décrites.

Les *lacs salés* appellent notre attention; leur multiplicité forme un trait essentiel dans la physionomie de la Sibérie. Ces eaux impregnées de sel n'appartiennent point exclusivement aux stepps sablonneux de la partie méridionale; il s'en trouve dans les hautes et froides montagnes de la Daourie; il s'en trouve dans les marais glacés du rivage septentrional.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les lacs d'eau douce subissent des changemens et deviennent salés. On en peut citer comme exemple le lac de *Seidiuischévo*, dans la province d'Iset (2); ce lac était autrefois rempli d'eau douce, très-basse et très-poissonneuse; tout-à-coup la profondeur a augmenté, les eaux sont devenues saumâtres, les brochets qui y abondaient sont morts; une forêt voisine y a été en-

---

(1) La carte d'*Asie* par Danville, en 6 feuilles, est très-imparfaite dans cette partie. La plupart des lacs y manquent, et le nom de *Kolyvan* est donné à l'ancienne place de ce nom qui, depuis quarante ans, est abandonnée, tandis que le moderne Kolyvan se trouve à 3 degrés ou 15 lieues plus au nord. La Sibérie de Danville est entièrement surannée.

(2) Entre le bourg de *Tomliazk* et la forteresse de *Zvérinogolofskaia*. Pallas, Voyage, tome III, page 32.

glontie à moitié ; il est seulement dommage que ces phénomènes singuliers n'aient été observés de près que par quelques Tatars.

M. *Sokolof* a donné une description intéressante des lacs salés de la province d'Iset (1). Ces lacs se trouvent épars au milieu d'un grand nombre de lacs d'eau douce ; ils perdent de leur salure, car on en connaît plusieurs dans lesquels le sel cristallisait autrefois, et où il ne se trouve à présent que dans l'état de dissolution. Dans les uns on ne trouve que du sel marin, et il y a des lacs dont les eaux en sont imprégnées jusqu'à saturation ; dans les autres, on ne voit se former que du sel amer, ou sel de glauber ; il ne se coagule pas en cristaux, mais seulement en grains ronds ; enfin, il y a des lacs qui exhalent une odeur puante, et qui déposent des matières sulfureuses.

On trouve d'autres lacs salés dans le stepp d'Issim ; celui d'*Ebéloï* ou de *Bieloi* est un des plus abondans, il est situé près les sources du Tobol, il fournit aux Baschkirs du gouvernement d'Orenbourg un sel plus beau que celui des lacs de la province d'Iset. Les Kirguises viennent se baigner dans ce lac pendant l'été, quand la chaleur des eaux a fait fondre le sel ; ils y trouvent le remède de plusieurs maladies (2).

Entre le Tobol et l'Irtich, dans le district d'Issim (qui est séparé par une ligne militaire du *stepp* du même nom), on trouve également des lacs salés et amers. La même chose se répète entre l'Irtich et l'Obi, dans le milieu du stepp de Barabin. C'est ici qu'on trouve entr'autres le célèbre lac d'*Iamysch*, dont le circuit est de 10 werstes ; le sel y est extrêmement blanc, et ne se forme qu'en cristaux cubiques ; la quantité diminue.

Dans la Sibérie orientale les montagnes sont remplies de sources salées, et ces sources forment des lacs en plus

---

(1) *Pallas*, Voyage, tome II, page 491—502.

(2) Le lac d'*Ebeloï* manque sur la carte de Danville ; toute la contrée autour des sources du Tobol est inexacte : Mais en revanche Danville a fort bien marqué les lacs des districts d'Iset et d'Issim, omis sur la grande carte de Sibérie qui accompagne les voyages de Pallas.

d'un endroit. Celui de *Selinginskoi* a été visité par M. Pallas; il donne du sel amer; les sources qui s'y écoulent sont douces, et l'origine de la muire paraît être dans la vase bleue qui en occupe le fond (1).

Le *lac Natreux* de la Daourie, près *Zizaan*, n'est pas le seul de son espèce, on en trouve d'autres dans différentes parties de la Sibérie.

Le *lac Mugissant* se trouve à peu de distance de la petite rivière d'Ouibat, qui s'écoule dans l'Abakan; on y entend des hurlemens épouvantables, qui annoncent des révolutions dans l'intérieur de la terre, semblables à celles qui ont fait écrouler les digues qui resserraient le lac de *Gousinoi*, en Daourie (2).

Eaux minérales.

Il y a dans la Sibérie un assez grand nombre d'eaux minérales, sur-tout dans les montagnes Altaïques et Daouriennes. La chaîne des Urals, près Cathérinenbourg, donne naissance à des sources vitrioliques ou ferrugineuses. Des sources impregnées de naphta et de pétrole se trouvent dans les environs de la mer de Baïkal.

Mais les plus fameuses eaux minérales sont celles de Kamtchatka, qui ont été décrites par Lesseps. Il ne paraît pas que la source des eaux minérales chaudes de Natchikin, non loin d'un volcan qui est au sud de cette peninsule, soit parfaitement connue. Mais les bains qui ont été construits par la liberalité de M. Kaslof, pour l'avantage des Kamtchadales, sont formés par une cascade rapide qui tombe de près de trois cents pieds de haut. Le courant formé par les eaux a environ un pied et demi de profondeur et six ou sept pieds de large. L'eau est extrêmement chaude, d'une nature très-pénétrante, et paraît contenir une grande quantité de sel vitriolique et nitreux mêlé avec la terre calcaire. A l'occident du golfe Penjina est une source d'eau chaude très-considérable, qui tombe dans la rivière de Tavatona, et d'où s'élèvent des nuages de vapeur semblables à la fumée.

(1) *Pallas*, Voyage, tome IV, page 400—404.
(2) *Pallas*, tome IV, pages 491, 399.

MINÉRAUX, MÉTAUX (1).

La Sibérie est le Pérou des Russes, mais long-tems avant que le nom russe fut connu, les *Permiens* ou *Biarmiens*, peuple d'origine finnoise, ou, comme les Russes disent, *Tchoude*, avaient fait dans les montagnes Uraliennes et Altaïques des travaux surprenans, dont on voit encore les traces. C'est à un *Danois* et à un *Hollandais* que les Russes, sous le règne d'Alexis-Michaelowitsch, durent la première idée de l'exploitation des mines. Pierre Ier. fit ouvrir les mines de Permie et de Sibérie par des mineurs allemands. Ses successeurs conquirent celles de Kolyvan et de Daourie.

Les principales mines d'or de Sibérie sont celles de *Bérézof*, dans le district de Catherinburg, à l'est des monts Urals, à environ 57 deg. de latitude : on y avait établi, en 1719, un bureau pour l'administration des mines de cuivre et de fer ; mais les mines d'or ne furent exploitées qu'en 1754, et ne devinrent importantes que sous le règne de Catherine II. Elles ont donné, depuis 1754 jusqu'en 1788, de l'or pour une valeur de 1,198,000 roubles, dont environ 800,000 de bénéfice ; le nombre des ouvriers employés aux travaux d'extraction monte à plus de 3,000, dont environ 1,200 sont journellement occupés.

Le minéral est une pyrite ferrugineuse, mêlée de quartz tenant or. Malgré tous les affinages, cet or ne devient pas entièrement pur. On retire 40 à 60 *zolotniks* d'or fin sur 1,000 *pouds* de minerai brut.

On trouve quelquefois l'or massif, mais généralement mêlé avec différentes substances, (*aurum larvatum* de Gmelin), et particulièrement l'argent, ce qui constitue l'électrum des anciens. les mines de Bérésof sont les seules qu'on exploitait à cause de l'or ; celles de Kolyvan et de Nerschinsk sont considérées comme des mines d'argent : leur produit en or est de peu de conséquence.

On trouve rarement l'argent natif, mais souvent mêlé avec l'or ; et dans une montagne de Daourie il est mêlé avec le plomb. L'espèce d'argent appelé *argent corné* (argent mu-

---

(1) *Hermann*, Statistische schilderung, etc., page 316—328. *Renovantz*, von Altaischem geburge, etc.

riaté d'Haüy) se trouve dans le *Schlangenberg*; dans le Petit-Altaï, et ce que l'on appelle la mine vitreuse (argent antimonié sulfuré H.), et les espèces appelées *fragile nitens* par Gmelin, la mine arseniacale rouge et la mine d'argent cuivreuse sulfurée de Kirwan, se trouvent aussi le plus souvent dans Schlangenberg et d'autres montagnes qui étendent leurs branches au nord de celles d'Altaï, vers Koliwan.

Depuis 1745, époque où la couronne prit possession de ces mines, jusqu'en 1787, par conséquent en quarante-deux ans, elles ont rendues 24,460 pouds d'argent fin, et plus de 850 pouds d'or fin, qui montaient ensemble à la valeur de plus de 30,000,000 de roubles. Les dépenses pendant tous ce tems-là, y compris même les frais de l'affinement à Pétersbourg, n'ont pas excédé 7,000,000 de roubles; il y a par conséquent un profit de 23 millions de roubles, qui devient beaucoup plus considérable si nous estimons à sa vraie valeur la monnaie de cuivre avec laquelle on paie ces dépenses, et que nous considérions en outre que cette monnaie est frappée sur le lieu et tirée des mines.

Les mines d'argent de *Nertchinsk*, ouvertes en 1704, sont dans la Daurie, entre les rivières Schilcka et Argoun; elles sont en grand nombre. La mine étant fort riche en plomb, et contenant très-peu d'argent, ce dernier métal en est aisément séparé. Les ouvriers sont au nombre d'environ 2,000 et environ 13,000 paysans y sont attachés pour la coupe des bois.

Depuis 1704 jusqu'en 1787, c'est-à-dire, en quatre-vingt-trois ans, ces mines ont produit 11,644 pouds d'argent, desquelles, depuis 1752, on a séparé 32 pouds d'or. Ces deux articles valent ensemble 10 millions de roubles.

Outre les mines de cuivre dans les monts Urals, il y en a encore quelques-unes dans les monts Altaïques; leur produit est de 15,000 pouds, mais ce n'est rien comparé aux richesses des monts Uraliens. La *malachite* ou le cuivre stalactite se trouve dans sa plus grande perfection dans une mine qui est à 30 mille au sud de Catherinburg. Ce que l'on appelle la pierre d'Arménie est une malachite bleue. Le *plomb rouge* de Sibérie se trouve dans les mines de Béresof, dans une pierre sablonneuse et micacée. On sait que

cette substance à fait connaître un nouveau métal appellé chrome (1). Il est payé fort cher par les peintres russes, qui en préparent une couleur rouge.

Les mines de fer de Russie sont d'une grande importance, et d'une utilité plus réelle que celles d'or; mais les principales mines de fer et de cuivre sont situées dans les monts Urals, et décrites dans l'aperçu statistique général de la Russie, vol. II. Nous y avons également dit que la Russie importe encore le vif-argent, le zinc et les demi-métaux; ces substances se trouveront peut-être un jour en Sibérie en plus grande quantité. Le charbon-de-terre est peu connu; mais le souffre, l'alun, le sel ammoniac, le vitriol, le nitre, le natron s'y trouvent en abondance.

La Sibérie présente aussi une grande variété de pierres précieuses, sur-tout dans les montagnes d'Adunshollo, près de la rivière d'Argoun, dans la province de Nertchinsk ou de Daourie. On n'a jamais trouvé le diament que dans l'Indostan et le Brésil, où il est toujours détaché; de même la pierre gemme (*télésie* d'*Haüy*) ne se trouve que dans l'île de Ceylan, et se nomme, suivant sa couleur, rubis, saphir ou topase orientale. On trouve dans la montagne d'*Adunshollo* des topases communes cristallisées en prismes quadrangulaires, de même que la hyacinthe; l'émeraude y est inconnue: cette espéce de pierre appelée mère d'émeraude est particulière à la Sibérie; et le beryle ou l'aigue-marine se trouve à Adunshollo, mais on la trouve en plus grande perfection, ainsi que la chrysolite, dans ce que l'on appele les mines de pierres précieuses de Moursintsky, près de Catherinburg. Le grenat rouge abonde près de la mer Baïkal, et une espèce particulière d'un blanc jaunâtre a été découvert par Laxman. On dit qu'on a trouvé l'opale dans les montagnes Altaïques; mais c'est probablement un demi-opale, car le véritable opale paraît particulier à la Hongrie. Le schorl couleur de rubis fut découvert dans les monts Urals par le professeur Hermann, à Sarapulski, à environ

(1) C'est M. *Patrin* qui nous a donné les meilleurs renseignemens sur le plomb rouge (plomb chromaté *H.*), et c'est le célèbre *Vauquelin* qui y a découvert le chrome. *Hauy*, minéralogie, tome III, page 471 et suiv.

7 milles de Moursinski. Il est appelé rubellite par M. Kirwan, et présente un tissu fibreux et délicat, et lorsqu'il est poli il offre aux yeux la couleur changeante et veloutée du rubis.

Le baïkalite du même auteur est d'une couleur verte-olive, et contient une quantité suffisante de magnésie pour être placée dans la classe des sels muriatiques, avec le péridot des Français qui lui est très-analogue. Le feld-spath vert de Sibérie est une très-belle pierre que les Russes façonnent pour en faire divers ornemens. Les montagnes de Daourie qui sont entre la rivière d'Onon et celle d'Argoun produisent aussi de très-beaux onix. La pierre de selve est un fongit agatisé. Les belles pierres appelées les cheveux de Vénus et de Thétis sont des cristaux de roche très-limpides, contenant du schorl capillaire vert ou rouge, qui se trouve près Catherinburg.

Les beaux jaspes vert et rouge de Sibérie sont pour la plupart dans les montagnes éloignées, ainsi que je l'ai déjà dit. Le lapis lazuli se trouve près de la mer de Baïkal. La chaîne des monts Urals offre aussi une belle espèce de marbre blanc, et les nombreuses montagnes primitives présentent différentes variétés de granite et de porphyre.

Productions végétales.

Comme dans toute cette contrée les hivers y sont très-longs et très-rigoureux, on n'y trouve que des végétaux robustes. le chêne et le noisetier qui endurent sans inconvénient les frimats de l'Allemagne, ne peuvent supporter ceux de la Sibérie. On rencontre, à la vérité, quelques individus nains aux pieds des monts Altaïques, à travers l'Asie, jusqu'aux rives de l'Amour. Dans la *Daourie*, dans ces lieux abrités par les vents glacés du nord, ils reprennent leur taille ordinaire; mais à mesure qu'ils cherchent à pénétrer vers le nord ils diminuent graduellement de grandeur, et disparaissent enfin entièrement. Le sapin de Norwège, *abies picea*, qui, en Europe, vient jusqu'au 70me. degré de latitude, ne se trouve pas en Sibérie au-delà du 60me parallele, et le sapin argenté ne dépasse guère le 58me. parallele.

La bruyère commune elle-même, et le myrthe des marais, *myrica gale*, qui couvrent les parties basses de la Laponie, ne pénètrent que peu avant à l'orient de la chaîne des monts Urals.

Urals. Nous ne devons pas cependant conclure de-là que ces grands fleuves de Sibérie n'arrosent que des déserts stériles et couverts d'une neige perpetuelle ; ils sont au contraire bordés par d'épaisses forêts de bouleaux, d'aunes, de tilleuls, d'erables de Tatarie, de peupliers blancs et noirs, outre une quantité immense du genre du sapin, d'espèces différentes, tels que les pins d'ecosse, le larix et le sapin à feuilles jaunes. Durant leur eté si court, ces contrées ne sont pas entièrement dépourvues de belles plantes, qui l'hiver restent cachees sous la neige la plus grande partie de l'année. Plusieurs espèces de la famille des orchis sont indigènes aux forêts de la Sibérie, tels que le *cypripedium bulbosum*, le *satyrium epipogium*, l'*ophrys monorchis*, et le bel *orchis cucullata*. Le lys des vallees, l'ellebore blanc et noir, l'iris de Sibérie et l'anemone qui se mêlent avec les fleurs blanches et pointues de la *spiræ trilobata, thalictroïdes altaïca*, et *kamtschatika*, forment un assemblage de couleurs et d'odeurs si douces, qu'il serait difficile d'en trouver un semblable dans les contrées méridionales.

La prune de Sibérie et le prunier sauvage, *prunus sibericus*, et *pyrus baccata*, le frêne des montagnes, le daphné altaïque, le chevre-feuille de Tatarie, la *lonicera tatarica*, la *robinia frutescens*, le murier altagana et de Tatarie, *morus tataricus*, et la rose de Daourie, forment des buissons d'une beauté ravissante ; sous leurs ombrages croissent la pivoine blanche-fleurie, la *gentiana glauca algida*, altaïca, et plusieurs autres espèces congénères, l'*allium sibiricum*, l'*amaryllis tatarica*, l'*asphodelus tataricus*, le lys de Kamtchatka, enfin le lys jeaune saranne, dont les racines servent à la nourriture des Tatares, et une foule d'autres plantes dont le catalogue ne serait ni amusant ni instructif. On trouve sur les mousses et les bruyères des arbrisseaux très-jolis ; parmi lesquels on doit distinguer les *rhododendron*, *chrysanthemum tataricum* et *kamtchaticum* ; l'*andromeda taxifolia*, et *brianthis* avec le *rubus chamæmorus* et plusieurs autres que l'on trouve en Europe à des expositions semblables. Nous ne mentionneront plus que deux espèces de plantes, l'*heracléum panaces* et l'*heracléum sibiricum*. Les habitans de ces contrées se procurent, en fesant sécher les tiges de ces deux plantes, une efflores-

cence sucrée, avec laquelle ils fabriquent une liqueur forte qui leur donne les moyens de goûter le premier des plaisirs pour des nations demi-sauvages, le plaisir de l'ivresse.

Le rhapontic ou rhubarbe de Sibérie, *rhéum undulatum* croît dans les montagnes méridionales, à l'est de l'Ienisseï.

Il y a trois plantes qui peuvent servir en guise de thé. La *saxifraga crassifolia*, qui croît sur les monts Bieloi, près l'Obi, le *rhododendrum dauricum* et le *polypodium flagrans* qui vient sur les hauts rochers de la Daourie; ce dernier est un remède contre le scorbut et la goutte.

Gmelin, dans la préface de sa *Flora siberica*, avait remarqué que la végétation change de caractère dès qu'on passe l'Ienisseï; mais il ne s'est pas énoncé avec assez de précision. M. Pallas observe que dans le voisinage des monts Uraliens on trouve les végétaux de la Pannonie; en remontant l'Irtich, vers les monts Altaïques, on commence à remarquer plusieurs espèces particulières à la Sibérie, et leur nombre augmente à la vérité dès qu'on a passé l'Ienisseï, mais elles ne deviennent abondantes qu'à l'est du lac Baïkal; la Daourie est leur véritable patrie. Ces mêmes plantes ne paraissent point dans la contrée basse et boisée entre l'Ienisseï et le lac Baïkal. On n'y trouve que les plantes ordinaires aux climats froids, et communes même en Europe. Mais sur les hauteurs au nord-est de l'Obi on retrouve plusieurs végétaux particuliers aux monts Altaïques (1).

AGRICULTURE, etc.

Dans la Sibérie occidentale, sur l'Obi, l'agriculture disparaît vers le 60me. parallèle de latitude; dans la partie la plus orientale, les blés n'ont pas voulu réussir ni à *Oudskoi*, à 55 degrés, ni dans le Kamtchatka, à 51 degrés. Les montagnes les plus élevées de la frontière méridionale sont trop froides et arides; ainsi les trois cinquièmes parties de la Sibérie ne sont susceptibles d'aucune espèce de culture; mais les parties qui sont au midi et à l'ouest sont d'une fertilité remarquable. Au nord de Kolivan l'orge multiplie jusqu'à douze fois, et l'avoine jusqu'à vingt. Le sarrazin, dans

(1) *Pallas*, tome IV, page 445—456.

cette terre noire et légère, est sujet à monter; mais lorsqu'on le seme dans les terrains plus maigres, il multiplie jusqu'à douze ou quinze fois. Excepté le froment, la plupart des graminées qui viennent en Europe croissent aussi dans le midi de la Sibérie, mais on n'en cultive guères que le seigle d'hiver, l'orge et l'avoine. On n'a pas encore cherché à y naturaliser la pomme de terre. Les Russes ont un préjugé extraordinaire contre cette plante nourrissante.

On a ici une singulière manière de cultiver le blé sarrazin, on le sème clair dans des stepps gras et récemment défrichés; un tel champ continue pendant six ou huit années consécutives à rapporter annuellement depuis dix à qninze pour un, sans qu'il soit nécessaire de renouveller les semailles. Les grains qui tombent pendant qu'on moissonne, suffisent pour l'ensemencer, mais il faut hercer le champ chaque printems. Ce genre de culture convient parfaitement aux paresseux Sibériens, qui battent le blé sur la place même où ils le récoltent, et qui en brûlent la paille pour s'épargner la peine de l'emporter (1).

Au reste, si l'exploitation des mines, la navigation intérieure et l'économie commerciale ont reçu quelques légers perfectionnemens en Sibérie sous les derniers trois ou quatre règnes, il ne paraît que trop, malgré les panégyriques russes, que l'agriculture est dans le même état où elle se trouvait il y a 50 ans; car *Bell*, il y a plus d'un demi siècle, remarqua déjà l'abondance de sarrazin, de riz, d'orge, d'avoine qu'il a observé au midi de Tobolsk, où les troupeaux sont aussi très-nombreux, et se nourrissent de foin dans l'hiver. Il nous assure aussi, que, lorsqu'il accompagna l'embassadeur russe à Pekin, il vit au sud de la mer de Baïkal, des champs de blé très-fertiles, du riz, de l'orge, du sarrazin et des pois, ainsi que plusieurs espèces de légumes. Les arbres fruitiers n'ont pas encore réussi, peut-être faute de soins, mais les arbustes fruitiers y abondent. Le grand arbousier des jardins se trouve en état sauvage dans le territoire d'Irkutsk et sur les montagnes Altaïques. Les groseilles rouges égalent en grosseur la cérise ordinaire, elles pendent par larges grapes et sont d'un goût exquis.

---

(1) *Storch*, Tableau de la Russie, tome I, page 242.

Le lin croît en plusieurs endroits de l'Ural, et au pied des Altaïs on voit quelques Tatares faire du fil et de la toile des feuilles de deux espèces d'orties, l'*urtica dioïca* et *cannabina* (1).

Il croît dans les contrées tempérées, sur les rives de l'Obi, de l'Irtich et de la Selenga, beaucoup d'*asclépias sibirica* et *daurica*, et même dans les marais septentrionaux on trouve l'*érisphorum polystachium*; on pourrait récolter une quantité de ces plantes, dont le duvet soyeux, mêlé avec un quart de laine ou de coton, est propre à faire des toiles, des bas, etc.

ANIMAUX DOMESTIQUES.

Dans la plus grande partie de la Russie asiatique, la renne, qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'Orient, supplée à-la-fois au cheval, à la vache et à la brebis. La renne ne descend en Scandinavie qu'au 65me. parallèle, et en Russie au 60me. Le froid augmentant vers l'est, et la végétation des lichens suivant les progrès du froid, la renne s'étend en Asie plus bas; Pallas et Sokolof en virent de grands troupeaux sur les montagnes qui bordent la Mongolie chinoise, près les sources de l'Onon, entre les 49me. et 50me. degrés de latitude. Ainsi les *regions* de la renne et du chameau, éloignées l'une de l'autre de 20 à 30 degrés dans la partie occidentale de notre continent, se touchent et peut-être même se croisent dans la partie orientale.

Cet animal est un grand bienfait de la nature envers le malheureux Nomade du pôle arctique. Il attele des rennes à son traîneau; il boit leur lait; il mange leur chair; il se vêtit de leur peau; la vessie lui sert de bouteille; il fait du fil de leurs boyaux et nerfs; et il vend encore leurs cornes, dont on fait usage dans la pharmacie. Ainsi cette espèce de cerf-nain doit être considérée comme un des animaux les plus utiles à l'homme. En même-tems les rennes coûtent peu à nourrir. Une mousse qu'elles trouvent sous la neige est presque leur seule nourriture; elles peuvent se passer d'écuries dans un climat ou des animaux très-robustes ne peuvent pas même vivre. Mais la renne ne fait pas d'aussi

(1) *Storch*, Ibid, page 249.

longs trajets que le disent certains naturalistes; elle est faible et perd souvent haleine. On ne fait avec un attelage de rennes que 3 à 6 lieues par jour.

Un Samoyède passe pour très-riche lorsqu'il a cent ou cent cinquante rennes. Un Tungouse économe en entretient jusqu'à mille, un Koriak plusieurs milliers, et l'on assure que parmi les Tchouktchis il y a des pasteurs qui en possèdent jusqu'à *cinquante mille*; mais nous ne nous fions pas entièrement à cette *statistique*-là (1).

Le *chien* est en quelque sorte le compagnon de la renne; il sert de bête de trait, non-seulement chez les Kamtchadales, mais chez les Tungouses, les Samoyèdes et quelques Ostiaks; même plusieurs Russes s'en servent. Il court avec une agilité extrême et n'enfonce pas dans la neige; quatre chiens suffisent pour traîner un homme avec un *poud* et demie de bagages. Mais ils n'ont pas le naturel qui convient à ce genre de vie; ils se dégradent dans l'esclavage, deviennent farouches et difficiles à conduire; ils se jettent souvent avec le traîneau et leur maître du haut des précipices dangereux; en un mot, c'est un très-mauvais équipage que celui des Kamtchadales; ils n'en ont pas d'autre. Ils nourrissent ces chiens avec du poisson sec.

Il ne paraît pas que l'entretien des bestiaux soit poussé en Sibérie au degré de perfection auquel on pourrait atteindre dans un pays si riche en pâturages. Il règne d'ailleurs de tems en tems des épizooties.

Parmi les nations sibériennes, les Buriaïtes et les Mongoux se distinguent par leurs nombreux troupeaux.

Les chevaux des Mongols sont d'une beauté extraordinaire; quelques-uns sont rayés comme le tigre, et tacheté comme le léopard. Les narines des poulains sont communément fendues, afin qu'ils puissent plus à l'aise respirer. Les trois grandes nations nomades du centre de l'Asie, les Tatares, les Mongols et les Mantchoux, aiment la chair de cheval, et la préfèrent à celle du bœuf; mais ils ne la mangent jamais crue comme on le prétend, quoique souvent ils la sèchent au soleil et à l'air, et la mangent ensuite sans autre préparation. Un *adon* ou haras d'un noble mongol

(1) *Storch*, Tableau statistique de la Russie, t. II, p. 195.

contient trois ou quatre mille chevaux ou jumens. Le bétail est d'une taille moyenne, et passe l'hiver dans des stepps ou déserts. Comme ces peuples font usage du lait de jument, ils emploient des vaches pour le tirage. On leur passe un anneau dans un trou fait aux narines. Les brebis sont de l'espèce de celles qui ont la queue large. Mais ces peuples n'obtiennent leurs peaux d'agneaux, si délicates et si bien préparées, qu'en ouvrant cruellement le ventre des brebis pleines.

Les Tatares de la Sibérie occidentale ont amené avec eux l'animal favori de leur nation, le cheval. Il en erre, dans le stepp de Barabin, d'immenses bandes, plutôt indépendantes que sauvages. — L'âne sauvage parcourt les déserts d'Issim. — En général les animaux propres au plateau central de l'Asie s'étendent plus ou moins dans les montagnes méridionales de la Sibérie. Le *chameau* non-seulement y vient en caravane, mais il vit dans la Daourie, chez les Mongoux russes. On ne trouve dans ce pays ni anguilles, ni écrevisses, ni abeilles.

Animaux sauvages (1).

La Sibérie est, après l'Amérique septentrionale (et peut-être l'Afrique méridionale), le plus vaste parc de chasse qu'il y ait sur le globe. Mais les Russes ont trop avidement épuisé cette ressource; les animaux, objets de la chasse, s'enfuient ou diminuent en nombre.

Les meilleures *zibelines* se trouvent aujourd'hui près de Yakutk et de Nerschinsk; mais elles sont plus nombreuses dans le Kamtchatka. On emploie différens stratagêmes pour prendre ou tuer l'animal sans faire tort à sa peau, qui vaut quelquefois jusqu'à deux cent quarante francs dans le lieu même. Les *renards noirs* sont extrêmement rares et tellement estimés, qu'une peau se vend jusqu'à 1,000 roubles; aussi une de leur peau suffit souvent pour payer l'impôt d'un village entier. Le *renard des rochers* ou des glaces, dont la couleur est généralement blanche, mais quelquefois bleuâtre, se trouve en grand nombre dans l'Archipel oriental. Cet animal rivalise le singe pour la finesse de ses ruses et son

(1) *Prodomus faunæ rossicæ*, par M. *Dwigubskg*, docteur en médecine de l'université de Moscou, Gottingue 1804, prem. partie, contenant les *mammifères*.

génie malfesant. Les autres animaux que l'on chasse pour leur peau sont les hermines, les marmottes, les martes, l'écureuil et d'autres inférieurs en réputation. On estime beaucoup les écureuils de couleur argentée du pays des Téléoutes.

On détruit l'ours par plusieurs moyens ingénieux. Les Koriaks parviennent à le suspendre aux arbres par le moyen d'une amorce attachée à une courroie. Dans les montagnes on épie le sentier où ils ont coutume de passer, et on place une corde avec un billot très-lourd à une des extrémités, et un nœud coulant à l'autre. Lorsqu'un de ces animaux est pris ainsi par le cou, il s'épuise à tirer un poids aussi considérable, où il attaque le billot avec fureur et le jette en bas d'un précipice dans lequel il se trouve lui-même entraîné. Du côté européen de la chaîne des monts Urals, les cultivateurs ont des ruches d'abeilles dans des branches d'arbres. Ils établissent des piéges en planches, qui sont suspendues à une forte branche, et légèrement attachées à l'entrée de la ruche. L'ours qui trouve cette plate-forme commode s'y suspend pour pouvoir prendre son repas chéri; et par ce moyen rompt le lien léger qui attache le piége, et se trouve ainsi pris et porté à une grande distance. Il reste suspendu en l'air jusqu'à ce que le propriétaire de la ruche l'aperçoive et le tue à coups de fusil. L'*once* se trouve en Daourie, le lynx et le glouton habitent toute la Sibérie.

L'*élan* est très-répandu en Sibérie, mais il ne passe pas le 65me. degré. On le chasse au mois de mars; à cette époque la superficie de la neige se fond, le chasseur peut y glisser sur ses grands patins de bois, mais l'élan perce la neige à chaque pas et s'y enfonce.

Le *dshiggetei*, le cheval sauvage, très-rare aujourd'hui, le cerf, le chevreuil, les *antilopes hydrophobes* de la Daourie, l'*argali*, qui s'étend du Caucase au Kamtchatka, quelques sangliers sur les bords de l'Irtich; l'animal porte musc, divers genres de lièvres, une infinité de *souris* d'espèces différentes, le rat aveugle (*sorex cæcuticus*), et un grand nombre de castors, sur-tout au Kamtchatka, voilà ce qu'il nous restait encore à remarquer dans la zoologie sibérienne. Mais pour la civette ou zibeth dont parlent plusieurs auteurs, il paraît que les naturalistes ne le connaissent point; on aura peut-être voulu

parler d'une espèce de rat musqué (*sorex moschatus*) qui habite, non pas la véritable Siberie, mais sur les bords de la Kama, la Samara, le Volga et le Don (1).

Le pays abonde en excellent gibier ailé, tels que canards et oies sauvages, cygnes, gelinottes, bécasses, perdrix, etc. Parmi les oiseaux de passage on distingue l'oie polaire et l'*anas glacialis*, dit canard de Terre-Neuve.

Poissons et cétacés.

La pêche de la Nouvelle-Zemble et du Spilzberg a été décrite à l'article *Arkhangel*, Russie d'Europe. Il est étonnant que les Russes ne cherchent point à pêcher la baleine dans la partie de la mer Glaciale, qui est à l'est de la Nouvelle Zemble, et qui probablement n'est qu'un grand détroit. En tout cas, les harengs, les morues et autres poissons, ainsi que les grands cétacés doivent y abonder.

Les Samoyèdes seuls y font la pêche, ils prennent, surtout dans les golfes de l'Obi et de Kara, le *belouga de mer*, espèce de dauphin (*delphinus leucas*) qui a trois toises de long. On y pêche aussi une grande quantité de *chycalle* (*salmo nasus*) et d'*omoul*, (*salmo autumnalis*); ce dernier poisson remonte de la mer Glaciale dans tous les fleuves à fonds pierreux, tels que l'Ienisseï, la Lena et autres à l'est, tandis qu'il n'entre point dans l'Obi qui a le fond vaseux et terreux. Il en est de même de la truite blanche (2).

L'*Obi* nourrit en revanche de très-gros éperlans, des essaims innombrables de sterlets, d'esturgeons, de saumons blancs, de brochets, de murénes, de lottes, etc., outre plusieurs espèces dont les noms russes et ostiaks ne nous apprendraient rien sans de longues descriptions. Plusieurs de ces poissons remontent de la mer, d'autres descendent des lacs et des ruisseaux; ils sont presque tous obligés de quitter l'Obi aux approches de l'hiver, avant que les eaux de ce fleuve se soient corrompues sous la glace. Cette putréfaction des eaux courantes sous la glace n'a d'autre cause qu'un sol marécageux, la lenteur du cours de ce grand fleuve et les parties salines que l'Irtich et l'Issim y appor-

(1) *Storch*, tome II, p. 34.
(2) *Pallas*, Voyage, tome IV, p. 105.

tent. Les eaux du fleuve restent bonnes près l'embouchure des rivières qui viennent d'un sol pierreux pour s'y jeter. Plusieurs poissons se tiennent dans ces endroits. Les eaux croupissantes disparaissent au printems, lorsque la neige fondue fournit au fleuve des eaux nouvelles et meilleures.

Nous avons déja remarqué la bonté des esturgeons qui vivent dans les eaux calcaires de l'Irtich. Les sterlets et les lottes y sont très-gros.

L'Ienisseï, la Lena et les autres fleuves de la Sibérie orientale abondent en omouls, en truites, etc.

La pêche sur la côte et entre les îles de l'Océan oriental est très-riche et très-remarquable, même pour la géographie-physique. La mer entre la Mantchourie, la Sibérie, le Kamtchatka et les îles Kuriles est une véritable Méditerranée ; la mer comprise entre l'Asie, l'Amérique et les îles Aleutiennes participe beaucoup à cette nature. Dans ces deux *régions ichtyologiques* (1) on voit des troupes innombrables de ces singuliers animaux, qui tiennent le milieu entre les quadrupédes et les poissons ; telles que les baleines, les ours de mer, les loups de mer, les lamantin ou manati, les loutres de mer. Rien de plus curieux que les relations données par *Steller* sur les mœurs de ces animaux et la manière de les pêcher ; mais comme ils se tiennent autant et plus auprès des îles Aleoutes qu'auprès de Kamtchatka, nous ne blesserons pas le bon ordre en réservant ces particularités pour notre description de l'*Amérique russe*, volume XIV.

Curiosités naturelles.

Nous réservons pour la topographie des provinces ces *curiosités* ordinaires, dont les géographes anglais paraissent émerveillés, et nous nous serions bien gardé de faire, contre notre coutume, un article de *curiosités*, si la Sibérie n'en offrait pas quelques-unes d'une nature si singulière, qu'elles ne peuvent être rangées sous aucune autre rubrique.

---

(1) M. *de Lacépède* a fort bien remarqué la nécessité de distinguer les animaux de terre et de mer par régions.

La *masse de fer*, prétendu *natif*, trouvée en 1749 sur une haute montagne près l'Ienisseï, entre Abakansk et Karaoulnoï-Ostrog, au sud de Krasnoiarsk, a excité une grande attention parmi les naturalistes. C'est une masse d'un minerai glanduleux, du poids de 1,680 livres; elle avait une croute caillouteuse qu'on a enlevé pour pouvoir en détacher quelques parties; tout le reste est un fer compact, doux, peu magnétique, rendant soixante-dix pour cent, mais des chymistes l'ayant analysé, y ont trouvé une *matière vitrifiée* et des *scories*. Ainsi cette masse ne peut pas figurer dans les théories rigoureuses et subtiles des savans classificateurs comme un exemple du *fer natif pur* (1).

Mais elle sera toujours un monument géologique de la plus haute importance, depuis qu'il est certain qu'elle contient les mêmes principes constituans que les fameuses *pierres tombées du ciel*, auxquelles elle ressemble encore par un aspect de fusion extérieure. M. Pallas était déjà convenu que cette masse pouvait bien avoir subi une *fusion naturelle*, quoiqu'ajoute-t-il, il n'existe aucune trace de volcans dans ces montagnes (2). Il remarque aussi que les Tatares regardent cette masse comme sacrée et *descendue du ciel.*

Les naturalistes ont depuis long-tems admiré les nombreux débris d'*éléphans* et de *rhinocéros* et autres animaux de la zône Torride qu'on a trouvé, non-seulement dans la Russie et dans l'Astrakan, mais même dans la véritable Sibérie, au-delà des monts, le long de l'Issim, de l'Irtich, de l'Obi et de l'Ienisseï, et jusques sur les bords de la mer Glaciale. Les os de ces quadrupèdes se trouvent mêlés avec des coquilles marines et d'autres os qui semblent être les crânes des plus grands poissons de mer (3). Ces os se trouvent le long des fleuves, dans des couches terreuses et presque jamais dans un sol pierreux. Les îles *Lachoff* ne

---

(1) *Hauy*, minéralogie, tome IV, p. 8. M. Hauy s'est trompé en disant que cette masse avait été trouvée par Pallas lui-même.

(2) Tome IV, p. 602, la note.

(3) Acta Pétropolitana, l'année 1773, tome 17, page 582. Comparez *Pallas*, Voyage, tome II, p. 10, p. 377, p. 403, tome III, p. 84, p. 106, tome IV, p. 50, p. 379, p. 459.

sont composées que de sables, de glaces et d'os d'éléphans et de rhinocéros, de buffles et de cétacés (1). Il y a plus, on a trouvé un rhinocéros tout entier, avec sa peau assez bien conservée, enfoui sur les bords du *Wiloui*, rivière qui se jette dans la Lena, à 66½ degrés de latitude, dans le sable et l'argile, toujours glacés (2).

Ces débris d'une population animale si absolument étrangère aux lieux et climats où on les trouve en telle abondance, ont exercés la sagacité, et plus encore, l'imagination des savans. Personne ne pense plus à l'opinion de *Bayer*, qui regardait ces débris comme ayant appartenus aux éléphans qui accompagnèrent les armées mongoles revenues de la conquête de l'Hindoustan ; cette opinion est suffisamment réfutée par le nombre immense de ces ossemens, par leur situation dans des contrées ou jamais les Mongoux ne pénétrèrent, et par la présence des débris d'animaux marins qui les accompagnent. On a donc été obligé de regarder ces débris comme les traces d'une grande catastrophe du globe ; Pallas croit qu'ils ont été portés en Sibérie par un grand déluge, qui, en venant de la mer du Sud et de la mer des Indes, a déchiré les sommets des monts Altaïques. Mais ces ossemens ne portent aucune trace d'un roulement aussi long et aussi violent. D'ailleurs, quelle cause aurait pu produire un semblable déluge ? — M. *Deluc* croit que les éléphans ont vécus à la place ou leurs débris se trouvent ; nos lecteurs peuvent voir dans notre *exposé de sa théorie de la terre* (3), comment ce géologue s'y prend pour rendre la chose possible.

Des nations Sibériennes.

La *description particulière* de la Sibérie se compose de deux parties données par la nature et l'état des choses dans ce pays. On peut diviser la Sibérie par *gouvernemens*, *provinces*, etc. On peut la diviser par *nations*. — Pour éviter la confusion,

---

(1) Ces îles sont situées à l'est de l'*Iana*, près le cap Saint, *suratoï noss.* Au nord de ces îles se trouve une grande terre arctique, peut-être une extremité de l'Amérique. Ces îles sont donc situées dans un *détroit*, chose bonne à remarquer.

(2) *Pallas*, tome IV, p. 130.

(3) Vol. I de cette géographie.

nous placerons successivement nos lecteurs dans ces deux points de vue. D'abord, considérons les nations.

Les *Russes* et *Kosaques* habitent sur-tout les villes et les postes militaires de Sibérie, ils descendent les uns des soldats employés à la conquête de ce pays, les autres des criminels envoyés ici en exil; à ces deux classes se sont joints quelques aventuriers, quelques paysans déserteurs, quelques marchands ruinés, qui souvent ont trouvé ici les moyens de rétablir leur fortune. Ces diverses classes de colons, en s'enfonçant dans un vaste désert, joignirent à leur grossiereté primitive celle qui résulte d'un climat sauvage; mais si la paresse et l'ivrognerie nuisent souvent à leur bonheur, ils ne sont ni féroces ni même inhospitaliers. Cependant il y a un siècle que les Sibériens passaient pour avoir des mœurs si sauvages, que Pierre-le-Grand crut ne pouvoir infliger un plus grand supplice aux Suédois, qui étaient ses ennemis mortels, que de les envoyer en Sibérie. Il arriva que les soldats et les officiers Suédois introduisirent dans cette contrée les usages et les manufactures de l'Europe, et par là améliorèrent et leur propre situation et celle de leurs hôtes. Les Suédois fondèrent, en 1713, la première école à Tobolsk; ils y enseignèrent l'allemand, le latin, le français, la géographie, la géométrie et le dessin. En 1801, M. Kotzebue y vit jouer ses drames sur un théâtre public. Ces deux traits historiques marquent les progrès des Sibériens en fait de culture d'esprit. D'un autre côté les gouverneurs et autres officiers civils et militaires ont introduit dans les villes de Sibérie les mœurs de Pétersbourg. M. *Lesseps* vit rouler dans les rues d'Irkutsk des voitures élégantes. Quoiqu'il en soit du changement arrivé dans les mœurs des Sibériens, il n'a certainement pas pu s'étendre aux petites villes et aux villages tristement épars au milieu des vastes forêts.

Les nombreuses *peuplades tatariques* occupent la partie méridionale du gouvernement de Tobolsk. Tracer la situation de leurs habitations, c'est remplir une grande lacune de la géographie politique (1). Les plus reculées vers l'est sont

(1) Nous possédons une carte manuscrite, où toutes les peuplades tatariques sont indiquées; mais la petite échelle de la carte d'Asie, dans notre atlas, n'a pas permis d'y faire entrer tous ces détails.

les *Biriusses*, les *Katschinzi* ou Katschiniens, et les *Beltires*, ces trois tribus demeurent aux environs de l'Abakan, rivière qui se jette dans le Haut-Ienisseï. Les Katschiniens sont riches en bestiaux; leur visage sans barbe indique quelque mélange du sang mongol; ils ont parmi eux des magiciens assez adroits, dont le costume, selon *Pallas*, ressemble à l'habillement français (1). Au sud, les *Saianiens* occupent les hautes montagnes connues sous ce nom. Quelques *Teléoutes* ou *Telengutes* habitent aux environs de Kutnesk; le plus grand nombre vivent en Kalmoukie; ils sont même appelés *Kalmouks-blancs* par les Russes, quelques-uns d'entr'eux, forcés à se laisser baptiser, négligent cependant la plupart des cérémonies de l'église grecque. En descendant les rivières de *Tomsk* et de *Tchulym* nous trouvons deux peuplades tatares qui en portent le nom; ils ont été convertis au christianisme par le fameux archevêque *Philophéi*, c'est-à-dire, un corps de dragons russes aux ordres de ce prélat les chassa et les poussa dans la rivière de Tchulym; le digne apôtre les déclara *duement baptisés*; mais aujourd'hui on leur laisse toute liberté; ils se sont fait, d'après leurs idées, un bizarre mélange de rits chrétiens et payens. Parmi quatre ou cinq tribus très-petites nous nommerons les *Abinzi*, qui s'appelent eux-mêmes *Aba* au singulier, *Abalar* au pluriel; ils demeurent parmi les Telengoutes. En passant l'Obi nous trouvons les *Barabiniens* (Barabintzi), qui vivent de la pêche et de leurs bestiaux, dans le grand stepp qui porte le même nom; quelques-uns sont mahométans, les autres payens. Les Tatares d'Obi habitent le long de la rive gauche de ce fleuve jusqu'aux environs de Narym. Ceux de *Tobolsk* demeurent sur les deux rives de ce fleuve, depuis la frontière jusqu'à son embouchure. Les *Taraliens*, dans le district de Tara, parlent le même dialecte que les précédens. Les *Turalinzi* ou Turaliniens, les plus sauvages de tous les Tatares de Sibérie, habitent sur les bords de la Tura, depuis les montagnes jusques vers le Tobol; ils ont été baptisés dans la rivière, à la façon de monseigneur Philophéi, assistés d'un corps des Kosaques.

Les Tatares sont en général d'une constitution robuste et

(1) Tome IV, p. 580.

vigoureuse : leur manière simple de vivre, leur frugalité et leur propreté les garantissent de la plupart des maladies contagieuses et malignes, excepté la petite vérole, qui règne rarement parmi eux, mais qui y fait alors de terribles ravages. La propreté et la tempérance des Tatares ne tiennent pas seulement à leurs mœurs, mais sont encore prescrites par la religion. Le koran leur ordonne de se laver plusieurs fois le jour : il contient des préceptes que les femmes sont obligées de suivre dans les accidens propres à leur sexe. Il défend l'usage du vin et de l'eau-de-vie, et prévient une foule de maladies mortelles qui sont les suites de l'intempérance. Le commandement qui leur prescrit l'abstinence est moins favorable à la santé : les Tatares comptent annuellement 205 jours de jeûne ; ils doivent non-seulement s'interdire certains alimens, mais encore s'abstenir de toute nourriture tant que le soleil est sur l'horison. Quoique le koran permette la pluralité des femmes, il est rare cependant que les gens pauvres et de dernière classe en épousent plus d'une ; les gens aisés en ont ordinairement deux ; il y en a très-peu qui excèdent ce nombre.

Dans les montagnes et plaines daouriennes nous trouvons une portion des peuples *mongoliques* qui sont tombés sous la domination russe. Les vrais Mongoux habitent vers Kiatka et Selinginsk ; ils sont en petit nombre. Les *Bouriaites* ou *Barga-Buratt*, grande race mongolique, a peuplé presque toute la province d'Irkutsk et celle de Nertschinsk.

Les *Bouriates* ressemblent extérieurement aux Kalmouks, à quelques légères différences près. Par exemple, on trouve parmi eux plus de gens gras ; ils ont encore moins de cheveux, et plusieurs n'ont jamais de barbe : leur teint est pâle et jaune, ils sont peu forts et peu vigoureux : un Russe du même âge et de la même taille qu'un Bouriate pèse d'avantage, et peut lutter contre plusieurs de ceux-ci avec succès. Malgré cette faible constitution, les Bouriates jouissent d'une bonne santé ; mais ils parviennent rarement à un âge avancé. La petite vérole en a autrefois enlevé un grand nombre ; depuis l'établissement d'une maison d'inoculation à Irkoutsk, la mortalité paraît avoir diminué. Présentement les Bouriates y portent leurs enfans en foule ; plusieurs s'inoculent eux-mêmes. La gale est aussi très-commune parmi eux, ce qui provient de

leur nourriture, de leur manière de vivre et de s'habiller. Dans les maladies chroniques ils font usage de bains chauds, à l'orient du lac Baïkal. Leurs médecins sont des chennans ou sorciers qui cherchent plus à les guérir par des sacrifices et des talismans que par des remèdes naturels. Le caractère physique des Mongols tient plus de celui des Kalmouks que de celui des Bouriates.

La troisième grande race des peuples indigènes de l'Asie septentrionale est celle des *Tungouses*, qui s'appelent eux-mêmes *OEvœn.* On distingue les Tungouses par leur conformation régulière. Ils sont ordinairement d'une taille médiocre, souples et bien faits. Leur visage est moins plat que celui des Kalmouks, leurs yeux sont petits et vifs ; ils ont le nez bien proportionné, leur barbe est rarement épaisse, leurs cheveux sont noirs, ils ont l'extérieur agréable. Les Tungouses sont sujets à peu de maladies, et n'én ont aucune qui leur soit propre ; cependant ils arrivent rarement à un âge avancé ; ce qui vient du climat et de leur genre de vie pénible et dangereux. Quelquefois la petite vérole se répand parmi eux, et y cause alors les plus terribles ravages. Les prêtres des idoles sont aussi leurs médecins.

Les Tungouses ont la vue et l'odorat d'une finesse et d'une délicatesse incroyables ; mais leurs organes du goût, de l'odorat et du toucher sont moins sensibles. Ils connaissent chaque arbre, chaque rocher dans leur district ; ils peuvent indiquer clairement une route d'une centaine de milles par la description des pierres et des arbres qui s'y trouvent, et mettre les voyageurs en état de la suivre. Ils poursuivent le gibier à la trace légère que ses pas laissent sur l'herbe ou la mousse. Ils parlent facilement les langues étrangères, sont bons cavaliers, bons chasseurs, et adroits à tirer de l'arc.

Les Tungouses n'ont pas voulu recevoir le baptême ; leur religion est une branche du *Schamanisme* ; leur suprême divinité s'appele *Boa.* La polygamie est admise. Leurs princes se nomment *Tai-Scha*, nom qui paraît mongol.

Cette nation couvre de ses habitations mobiles une moitié de la Sibérie, elle s'étend depuis les bords de l'Ienisseï jusqu'à la mer d'Okhotsk ; au sud elle occupe la partie orientale de la Daourie, ces Tungouses sont bons cavaliers, excellens archers, braves et robustes ; une autre branche du pays ha-

bité par les Tungouses s'étend entre la Lena et l'Ienisseï jusqu'à la Basse-Tunguska ; ils sont pauvres comme les Samoyèdes leurs voisins ; ceux sur la Lena, appelés *Oléniens*, vivent de leurs rennes, de la pêche et de la chasse, enfin les *Damutes*, c'est-à-dire les riverains, occupent la province d'Okhotok jusqu'aux confins des Koriaikes

En commençant la revue de la partie la plus septentrionale de la Sibérie, on trouve aux pieds des Urals du nord et sur le Bas-Obi des peuplades qui sont d'origine *finnoise*, et peut-être venues de l'Europe, car rien ne prouve que la race finnoise soit originaire d'Asie.

Les *Woguls* habitent entre Tobol, Beresow, l'Obi et les Urals ; ils sont d'une taille au-dessous de la médiocre ; ils ont en général les cheveux noirs et peu de barbe. La chasse est leur occupation principale ; ils y déployent une agilité et une adresse singulières, et manient également le fusil et le javelot ; ils excellent aussi dans l'art de tendre toutes sortes de piéges aux bêtes fauves.

Les *Ostiaks d'Obi*, qui sont également de race Finnoise, forment une des nations les plus nombreuses de la Sibérie. Avant qu'ils subissent le joug de la Russie, ils étaient gouvernés par des princes de leur nation, dont les descendans jouissent encore d'une grande considération : c'est parmi eux que l'on prend les chefs des nombreuses tribus de ce peuple ; ces chefs sont chargés de maintenir la paix et le bon ordre, et veillent à la perception de l'impôt ; ils n'ont point d'alphabet, et sont d'une ignorance extrême : ils comptent jusqu'à dix, et pas au-de là, ainsi que toutes les autres nations Finnoises. Ils habitent depuis Surgut jusques vers Berezof et Obdorskoi; M. *Souïef*, russe très-instruit (1), les a visité en 1771, et nous emprunterons quelques traits de sa relation.

« Les Ostiaks sont petits, faibles, sans aucun trait caractéristique dans la physionomie ; leur chevelure est communément rougeâtre ou d'un blond doré. Leur habillement étroit est fait de peaux et de fourrures, ils vont pied nud

(1) Voyage de Pallas, tome IV, p. 51—88. Cet ouvrage étant connu de toute l'Europe, on est étonné de voir M. Pinkerton prétendre qu'aucun voyageur *instruit* n'a visité les Ostiaks ni les Samoyèdes.

en

en été. Les femmes se *tatouent* le dos des mains, l'avant-bras et le devant de la jambe. Les cabanes d'été sont d'une forme pyramidale; celles d'hiver sont carrées et construites en *charpente*, à la vérité mauvaise. Les Ostiaks sont essentiellement pêcheurs, cependant ils font en hiver de grandes expéditions de chasse. Il n'y a que les riches qui aient des troupeaux de rennes. Rien n'est mal-propre et dégoûtant comme leur extérieur et leur manière de vivre. Cependant ils jouissent d'une bonne santé; leur vie se termine ordinairement par des maladies chroniques, scorbutiques, nerveuses. Ils connaissent peu les maladies inflammatoires; la petite vérole fait parmi eux d'horribles ravages.

Les Ostiaks sont encore payens; lorsqu'ils doivent faire serment à un nouvel empereur, on les fait mettre à genoux devant une peau d'ours ou devant une hache qui a servi à tuer un ours. On présente à chaque Ostiak une bouchée de pain sur la pointe d'un couteau, en lui fesant prêter le serment conçu dans ces termes : « Si dans le cours de ma » vie, je deviens infidèle à mon Czar, si je ne paie pas mon » tribut, si je déserte mon canton, etc., etc., puisse un ours » me dévorer ! puisse ce morceau de pain que je mange » m'étouffer, cette hache me couper la tête et ce couteau » me poignarder ! » — C'est une cérémonie usuelle de tous les peuples idolâtres de Sibérie.

Les Ostiaks de Narym et ceux d'Ienisseï (1), sont censés être en affinité avec les Samoyèdes, et l'on pense que toute la race Samoyède est descendue vers la mer Glaciale en suivant le cours de l'Ienisseï, car il se trouve encore depuis le Haut-Ienisseï et l'Abakan, jusques vers l'extrémité occidentale du lac Baïkal, quelques faibles tribus, comme par exemple, les *Koïbules* et les *Soyotes*, qui parlent un dialecte Samoyède.

Les *Samoyèdes* occupent une immense étendue de terre couverte de bruyères et de marais; ils sont bornés en Europe par le fleuve Mesen, environ 40 degrés de longi-

---

(1) Le mot d'*Ouchtiak* ou Ostiak n'est qu'un terme de mépris et d'injure donné par les Tatars à *tous* les idolâtres de Sibérie. Il est resté comme nom propre à trois peuplades très-différentes entr'elles.

tude est, et en Asie ils vont jusqu'à l'Olenek, près le Lena, et presque sous le 115me. méridien à l'est; c'est une ligne de 750 lieues de long, sur 100 à 200 de large. Il y en a à l'est du golfe de Taz qui ne paient aucun tribut, et qui bravent ou éludent toutes les poursuites des Kosaques.

La taille ordinaire des Samoyèdes est de quatre à cinq pieds, et leur figure répond à cette petite taille.

Ils sont communément accroupis, et ont les jambes très-courtes: leur tête est grosse et plate, et ils ont le nez écrasé, la partie inférieure du visage est très-saillante: leur bouche est grande, ainsi que leurs oreilles; leurs lèvres sont minces (1); le tout est animé par deux petits yeux noirs très-fendus. Ils réunissent à ces attraits une peau olivâtre et luisante de graisse, des cheveux noirs et hérissés, qu'ils arrangent soigneusement, quoiqu'ils en aient très-peu. Les femmes ont de la souplesse dans la taille, elles sont encore plus petites et tout aussi laides que les hommes: elles parviennent de très-bonne heure à l'âge de puberté; mais l'époque où elles cessent d'être propres à la génération arrive aussi plutôt. La plupart des filles peuvent devenir mères à onze ou douze ans; rarement les mariages sont très-féconds, ils cessent de l'être avant que les femmes aient atteint leur trentième année.

Ces Hottentots du nord ne se servent de leurs rennes domestiques que pour les atteler à leurs traîneaux; ils se nourrissent des rennes sauvages. Ils sont aussi malpropres que les Ostiaks, quoique plus riches et mieux habillés. On n'a rien pu apprendre sur leurs idoles et superstitions; ils ont des magiciens qui, au moindre attouchement ou regard, entrent dans une espèce de rage, se roulent par terre, poussent des hurlemens, s'arment de tout ce qu'ils trouvent

(1) *Busching*, tome II, part. I, p. 217. *Storch*, Tableau de la Russie, tome I, p. 405. — Mais *Souyef* dit le contraire, Voyage de Pallas, tome IV, p. 90, il leur donne des larges lèvres retroussées; il dit aussi qu'ils ont peu de barbe, et qu'ils ressemblent aux Toungouses; mais cette idée parait hasardée. Sur le reste de la description on s'accorde. Il faut aussi savoir que Souyef parle des Samoyèdes d'Asie, et les autres auteurs de ceux d'Europe; mais Souyef n'a pas observé les Samoyèdes d'aussi près que les Ostiaks.

sous la main, en assomment les assistans, etc. Les Russes, accoutumés à voir des peuples sauvages, ont trouvé que ces magiciens leur inspiraient un certain effroi. Les femmes sont extrêmement malheureuses et méprisées ; on les regarde comme des êtres impurs; elles sont obligées de se parfumer avant de passer le seuil de la cabane. Les amusemens de ce peuple errant consistent en danses cadencées, qu'ils accompagnent d'un chant nazillard.

Les *Iakuts*, qui habitent à l'ouest des Samoyèdes, aux environs de la ville de Yatusk, et sur les bords de la Lena jusqu'à la mer Glaciale, sont des Tatares dégénérés qui se sont soustraits à la domination des Mongols en se transportant dans ces contrées éloignées, et qui ont conservé leur langage et leurs mœurs, autant que la sévérité du climat l'a permis.

Ils se nomment entr'eux Socha, au pluriel *Sochalar ;* il y a encore parmi les Tatars de Krasnoiark une branche qui porte ce nom. Les Iakuts, contre l'usage de leurs voisins, portent les cheveux longs et les habits courts et ouverts. Ils se nourrissent de racines, d'ail, d'oignon, de viande de cheval et de bœuf, ils mangent aussi des souris et des marmotes. En malpropreté ils ne paraissent le céder à qui que ce soit; puis qu'un grave auteur assure que les mortiers dont ils se servent pour piler du poisson sec, etc., sont faits de fumier de vache durci par la gelée (1).

Les *Iukagirs* habitent les montagnes d'où l'Indigirka et la Kowinca prennent leur source. Ils sont au nombre de 500 familles, tous baptisés; il vivent de la chasse et de leurs rennes.

Les *Tchuktches* possèdent l'extrémité orientale de l'Asie à l'est des Iukagirs, et au nord des Koriaikes. Ils sont au plus composés d'environ mille familles, qui se trouvent généralement établies dans de petits camps situés près des rivières. Leurs tentes sont grossières, carrées, consistant en quatre perches, qui supportent des peaux de rennes, et qui forment un toit. Devant chaque tente il y a des lances et des flèches fixées dans la neige, pour se défendre contre l'attaque subite des Koriaikes, qui, quoique de la même race,

(1) *Busching*, tome II, part. I, page 473.

sont un peuple méchant, entreprenant. Dans le milieu est un poële, et leur lit consiste en petites branches d'arbres étendues sur la neige, et couvertes de peaux de bêtes sauvages. Leurs habitations sont sales, et leur nourriture dégoûtante. L'habillement des femmes consiste seulement en une peau de bête fauve suspendue à leur cou, de manière qu'elles n'ont qu'un nœud à défaire pour être entièrement nues. Les Tchuktches ont de gros traits; mais ils n'ont pas le nez plat ni les petits yeux creux des Kamtchadales. *Lesseps* affirme que leur figure n'a rien de la forme asiatique; et Cook avait avant lui fait la même remarque.

Les *Tchuktches* sont des frondeurs très-habiles; ils montrent aussi beaucoup de courage et d'adresse dans la pêche des baleines, qu'ils font à la manière des Européens, sans l'avoir appris de ceux-ci.

Les *Kamtchadales* sont petits, mais ils ont les épaules plus fortes, la tête grosse, le visage long et plat, des petits yeux, les lèvres minces et peu de cheveux. Les femmes Kamtchadales, au contraire, font exception à la règle générale : on fait l'éloge de la finesse de leur peau et de sa douceur; elles ont les mains et les pieds très-petits, et leur taille est mieux proportionnée. Les Kamtchadales sont sujets à peu de maladies. Si l'on en voit plusieurs d'estropiés, on doit songer que ces accidens sont occasionnés par leurs travaux et leurs voyages périlleux. Les maux les plus communs sont le scorbut et la maladie vénérienne : celle-ci était connue avant l'arrivée des Russes. La réverbération de la neige, qui couvre la terre la plus grande partie de l'année, occasionne de fréquentes inflammations d'yeux. Comme ils se nourrissent de poisson et d'autres alimens qui se corrompent promptement, la petite vérole acquiert tant de malignité, que semblable à la peste, quant elle règne, elle enlève des générations entières. L'inoculation y est en usage depuis long-tems : chaque Kamtchadale se fait cette opération, en trempant une arrête de poisson dans la matière de la petite vérole. Les deux sexes ont le tempérament ardent : les alimens dont ces icthyophages se nourrissent leur allument le sang; le climat et leur manière de vivre leur donne un penchant incroyable pour le libertinage. Les femmes accouchent aisément, et sont très-fécondes.

Un voyageur récent et ingénieux nous a donné des connaissances précises sur les mœurs des Kamtchadales et des Koriaikes, les peuples les plus reculés de la Russie asiatique. Il voyagea l'hiver, lorsque la neige tombait et obscurcissait l'air comme le plus épais brouillard. Les Kamtchadales, qui sont dans le midi, ont leurs *isbas* ou *balagans*, c'est-à-dire, leurs cabanes, élevées sur des stations de douze ou treize pieds de haut, afin de pouvoir sécher leurs poissons, qui est presque leur seule nourriture. Ils portent sur la peau une chemise de coton, avec des pantalons et blouses larges de peau de daim. Leurs bottes sont de cuir tanné, et leur bonnet est en fourrure. Les hommes sont principalement occupés à prendre le poisson, et dans l'été les femmes vont dans les bois recueillir des végétaux : c'est alors qu'elles s'abandonnent à une sorte de frénésie qui ressemble à celle des bacchantes. Au lieu de rennes, ils se servent, pour traîner leur léger chariot, où le voyageur s'assied de côté, de chiens assez semblables aux chiens de berger. Dans le nord du Kamtchatka les cabanes sont creusées sous terre. La chaleur s'y conserve davantage, mais l'air concentré et les exhalaisons qui s'y renferment y composent une atmosphère insupportable.

La figure des *Koriaiks* diffère à tel point de celle des Kamtchadales, qu'il faut nécessairement que ces peuples aient une origine différente. On remarque que les premiers ont la tête petite, le visage rond et maigre. Les Koriaiks n'excèdent guères en nombre deux mille familles. Ils sont néanmoins partagés en deux tribus, qui ont chacune leur jargon particulier.

Les *Kouriles* se rapprochent davantage des Japonais, et sont beaucoup mieux faits : une grande partie de ces insulaires a tant de poils sur le corps, qu'on les a nommés les Kouriles velus.

TOPOGRAPHIE DES PROVINCES, VILLES ET ENDROITS REMARQUABLES.

Les divisions politiques de la Sibérie subissent des changemens fréquens ; et comme l'empereur Alexandre vient d'y envoyer un commissaire plénipotentiaire pour organiser de nouveau tout le pays, il serait très-inutile de disserter lon-

guement sur ces divisions administratives. Nous nous bornerons à décrire les villes d'après la division qui avait lieu en 1802. Elle est, pour les *arrondissemens* ou cercles, et pour les *provinces*, la même que celle indiquée dans notre volume, tome II, p. 171, et établie par Catherine II, ensuite dérangée par l'illustre Paul Ier.; mais quant aux *gouvernemens* il y a cette différence, que la province de Tomsk a été séparée du gouvernement de Tobolsk pour former, conjointement avec celle de Kolyvan, un gouvernement qui ne porte pas le titre de Kolyvan, comme dans notre tableau, mais bien de Tomsk.

I. Gouvernement de Tobolsk.

Ce gouverment n'est point divisé en provinces, ou, pour mieux dire, il n'en forme qu'une seule. On y trouve, en allant du nord au sud, les arrondissemens suivans; 1°. *Beresowsk;* 2°. *Surgutsk;* 3°. *Tobolsk;* 4°. *Turinsk*; 5°. *Tiumensk*; 6°. *Ialutorowsk*; 7°. *Taraisk*; 8°. *Kurgansk*; 9°. *Ischimsk*; 10°. *Omsk.* — Nous remarquons que les lettres *sk*, dans les mots russes, sont les signes caractéristiques de l'adjectif; ainsi on pourrait le rejeter dans la géographie sans grand inconvénient.

Nous décrirons d'abord l'arrondissement de Tobolsk; les autres viendront dans l'ordre indiqué.

L'*arrondissement de Tobolsk* est situé sur le confluent de l'Irtich et du Tobol, et s'étend jusqu'à celui de l'Irtich et de l'Obi. Le terrain, le long des fleuves, est une plaine très-basse exposée aux inondations; les falaises argileuses, minées par les eaux, s'écroulent souvent; les terres hautes ne forment également qu'une vaste plaine.

Le *climat* de Tobolsk, quoique très-rude, éprouve en été des chaleurs considérables. Il n'est pas rare de voir le thermomètre de Réaumur s'élever à 26 ou 28 degrés. Les orages s'y font sentir fréquemment, et reviennent quelquefois 4, 5 ou 6 fois par jour. Les pluies sont très-fortes.

Autant les chaleurs sont insupportables en été, autant le froid l'est en hiver, et le thermomètre descend souvent à 40 degrés au-dessous de zéro. Cependant ce climat rude est très-sain. Il n'y a que deux maladies dominantes; les maladies vénériennes et les fièvres de refroidissement, qui pro-

viennent des changemens rapides dans la température de l'air au coucher du soleil.

On n'y rencontre pas un seul arbre fruitier. Le jardin du gouvernement, sans contredit le plus beau du pays, les offre seulement en peinture sur la clôture de planches qui l'environnent. On n'y voit en réalité que la bourdaine (*rhamnus frangula*), l'arbre à pois de Sibérie (*robinia caragona*) et le bouleau (*betula alba*). Cette dernière espèce est très-commune en Sibérie, mais petite et naine. On prendrait de loin un bouquet de vieux bouleaux pour une touffe de jeunes plans d'Europe. La bourdaine est l'arbuste favori des habitans de Tobolsk. On la plante dans les rues, devant les maisons : on l'aime à cause de ses fleurs odoriférantes. On y trouve encore quelques buissons de groseilles rouges et vertes, des plantes de choux malingres et effilées, et quelques concombres.

Toute espèce de blé réussit à merveille ; l'herbe y est épaisse et succulente ; le sol, par-tout, d'une terre noire, légère, qui n'exige jamais d'engrais. Les paysans sont trop paresseux pour transporter peu-à-peu le fumier de leurs étables et de leurs écuries ; ils sont quelquefois obligés de démolir leurs maisons pour les reconstruire ailleurs, parce que les montagnes de fumier qui les environnent leur paraissent enfin exhaler une odeur trop forte même pour leurs grossiers organes.

Tobolsk, située sur la rive gauche de l'Irtich et vis-à-vis l'embouchure du Tobol, est considérée comme la capitale de toute la Sibérie ; c'est la résidence d'un gouverneur et d'un archevêque. La latitude est 58 deg. 12 min. 30 sec., et la longitude 85 deg. 57 min. 30 sec. est, de l'île de Fer. Cette ville n'était, en 1583, qu'un simple fort construit en bois, qui fut brûlé en 1643, et reconstruit avec l'étendue d'une ville. Elle est maintenant divisée en haute et basse. La ville haute est de 35 toises plus élevée que la basse ; elles communiquent entr'elles par des degrés qui sont au nombre de 290. — Tous ses clochers lui donnent un air pompeux, sur-tout dans la partie de la ville nommée la citadelle, où le palais du gouverneur fixe agréablement la vue ; mais comme il a été brûlé, il ne brille que dans le lointain.

L'Irtich et le Tobol inondent quelquefois les environs

de cette ville à quarante milles à la ronde : alors on ne peut entrer dans la ville que par eau, et les rues sont couvertes de barques, dans lesquelles on va pour ses affaires. « Tobolsk, dit *Kotzebue*, est environnée de rochers » que les torrens ont dépavés d'une manière pittoresque. » De-là l'on contemple, dans la saison des pluies, la surface » immense d'eaux qui inondent les environs et les forêts » épaisses qui, de toutes parts, couronnent l'horizon. C'est » de-là que l'œil de l'exilé repose sur chaque voile, et que » son imagination y place sa famille, qui vient partager ses » maux ».

La ville est assez grande, elle a des rues larges et alignées; les maisons sont presque toutes de bois, quelques-unes de pierres, bien bâties et dans le goût moderne. Les églises, dont le nombre est très-grand, sont toutes massives; les rues pavées, ou plutôt plancheyées de poutres sciées en deux; la salle de spectacle est ornée avec une magnificence asiatique.

On a compté à Tobolsk 16,269 habitans, et M. *Storch*, qui a fait un tableau statistique de la Russie, ne fait que répéter cette même somme en 1803. Un quart de la population consiste en Tatares, dont le quartier est au-delà de la ville basse.

Sibir était la capitale des Tatares pendant leur domination en Sibérie; cette ville était située à 16 werstes de Tobolsk, sur la petite rivière de *Sibirka*. A peine en trouve-t-on aujourd'hui quelques faibles ruines.

Demianskoi-Iam, bourgade ou plutôt poste des voituriers sur l'Irtich. Ici l'agriculture est déjà très-peu productive; on ne peut cultiver que l'orge et l'avoine. Le choux même n'y forme point de tête, il jette seulement des feuilles éparses. C'est ici que cessent les villages tatares.

Samarofskoï-Iam, bourgade d'une centaine de maisons, un peu au-dessus du confluent de l'Irtich et de l'Obi. Ici les chevaux commencent à ne plus pouvoir souffrir la rigueur du climat.

L'*arrondissement de Bérézof* comprend le vaste espace qui s'étend depuis Samarofskoï jusqu'aux golfes de Kara, d'Obi et de Taz, espace deux ou trois fois plus grand

que la Finlande ou la Norwège, et situé sous les mêmes latitudes ; mais *deux ou trois cents* fois moins peuplé.

Les chaleurs de l'été à *Bérézof*, sous 64 degrés de latitude, sont courtes mais fortes ; en 1771 elles durèrent jusqu'en septembre; les froids y succédèrent si subitement, que les rivières étaient prises à la mi-octobre. Mais ordinairement les gelées commencent à la fin d'août, et les glaces de l'Obi ne se brisent jamais avant la fin de mai. Point d'agriculture ; les légumes réussissent encore ; les forêts sont composées de bouleaux, de sapins et de cèdres de Sibérie, tous rabougris. Le gibier aquatique et le poisson y abondent.

La contrée sur l'embouchure de l'Obi est appelée *Obdorie*; c'est un triste pays. A peine la terre dégéle-t-elle de deux empans, même pendant le long jour d'été ; au lieu des champs, on ne voit que des marais ; les plantes y sont très-rares, il n'y croît guères que des joncs de toutes espèces ; ils sont mélangés de petits buissons de saule rampant et de bouleau nain à grandes feuilles, de ciste des marais, de l'andromède et de l'arbousier des Alpes (1).

Une extrémité des monts Urals traverse la peninsule formée par les golfes de Kara et d'Obi. Ce sont des rochers peu élevés, mais granitiques et micacés. On y voit des mélèzes hauts d'une toise ; avec les buissons d'aunes et de saules ils forment quelquefois une espèce d'espalier très-touffu. Sur les bords de la mer on ne rencontre guères que la ronce du nord et la ronce des marais.

L'*Arrondissement de Surgut* est au sud-est de Bérézof et au nord-est de Tobolsk. Ce sont des terres élevées couvertes de forêts marécageuses. Les zibelines, les renards, les martres y abondaient autrefois.

Surgut, petite ville entourée de palissades et de tours, sur la rive droite de l'Obi.

L'*Arrondissement de Turinsk*, situé à l'est de Tobolsk, renferme des terres labourables; les vivres y sont à très-bon marché.

Turinsk, chef-lieu sur la rivière de Tura ; il y a un fort construit en bois, une église principale, six églises pa-

---

(1) *Souyef*, dans les voyages de Pallas, tome IV, page 29.

roissiales et trois cent cinquante maisons, sans les magasins et les hangars.

Pelym, petit endroit de soixante maisons avec un fort. C'est ici que le célèbre feld-maréchal *Munnich* a passé 20 ans de sa vie, d'ailleurs si active et si utile à l'ingrate et barbare Russie. C'est Munnich lui-même qui a fourni à Busching une notice de cette contrée, dont j'emprunterai ce qui suit :

» Le Woéwodat de Pelym est couvert de forêts marécageuses que l'on ne peut traverser en été, même avec » le moindre chariot; on y passe en hiver au moyen de » patins longs de cinq pieds, larges par dessous le pied de » 6 à 7 pouces, et recouverts de peaux de rennes, afin de » ne pas glisser, etc. (c'est comme en Norwège) : les habitans, pour se conduire à travers ces forêts, se servent » de *boussoles* qu'ils construisent eux-mêmes, l'aimant n'étant pas rare dans cette contrée (1) ».

L'arrondissement de Tioumen, au sud-ouest de Tobolsk, est moins rempli de forêts que celui de Turinsk. Le pays est assez ouvert. On y voit même quelques pommiers, au dire de M. Kotzebue; c'est là une chose merveilleuse en Sibérie.

Tioumen, ville de plus de 500 maisons, sans compter un grand faubourg habité par des Tatars, et une *slobode* de 250 maisons. Cette ville est située sur la Toura.

A quelque distance on trouve le tombeau du voyageur *Steller*, qui nous a fait connaître le Kamtchatka (2).

L'arrondissement d'Ialutorowsk se trouve à l'est du précédent et au sud de Tobolsk. Nulle part on ne voit des prairies plus grasses, les fauche qui veut; la plupart ne le sont jamais, parce qu'il manque de bétail pour consommer les fourrages. Les insectes abondent dans ce pays.

L'arrondissement de Tara, sur l'Irtich, au sud-est de Tobolsk. C'est un pays plat, mais couvert de forêts et

---

(1) *Busching*, tome II, part. I, page 491.

(2) *Pallas*, Voyages, tome II, page 506. — M. *Pinkerton*, homme souvent très-injuste, se donne l'air de ne pas connaître Steller, et il parle de *Lesseps* et de *Cook* comme s'ils avaient découvert le Kamtchatka.

très-giboyeux. Les martres, les hermines, les renards, les élans et les sangliers y abondent. On y trouve des terres ferrugineuses.

Tara, sur l'Irtich, ville qui, à l'époque du voyage de Pallas, avait 669 maisons, et environ 3,600 habitans. Cette ville, dit Pallas, promet de devenir très-jolie.

L'arrondissement de Kurgan est situé au sud de celui d'Ialutorowsk, sur le Tobolut. C'est, dit le gouverneur de Tobolsk à M. Kotzbue, l'Italie de la Sibérie. On y voit plusieurs fleurs très-belles, entr'autres la *spiræa filipendula* et d'autres, distinguées par leur odeur, telles que l'*artemisia abrotanum*. Les troupeaux de bêtes à cornes et de chevaux y paissent sans gardien. On y voit beaucoup de corneilles, des autours, des bécasses, des canards et des ramiers.

Kurgan, ville ou plutôt assemblage de métairies sur le Tobol. C'est le lieu où Paul Ier. envoya M. Kotzbue en exil. Les vivres y sont au plus vil prix; mais tout article des manufactures d'Europe est extrêmement cher.

L'auteur de Misantropie et Repentir a décrit les jeux auxquels se livraient les jeunes Kurganaises sur les bords du Tobol. « Il y a, dit-il, le long de cette rivière des places » où se rassemblent les jeunes filles de la ville pour laver » le linge et se baigner. Ces bains sont pour elles des exer- » cices vraiment gymnastiques et admirables. Elles passent et » repassent le Tobol en nageant, sans le moindre effort, s'a- » bandonnent long-tems au fil de l'eau, couchées sur le dos; » folâtrent souvent ensemble, se jettent du sable, se poursui- » vent, plongent, se saisissent, et se renversent les unes » sur les autres : ce sont les Nayades de la fable. En un » mot, elles poussent le jeu si loin, qu'un spectateur sans » expérience devrait craindre à tout moment de les voir » couler à fond et périr. Tout se fait au reste avec la plus » grande décence. Les têtes seules paraissent hors de l'eau, » et sans le balancement qui fait paraître leur sein, ce qui » ne semble pas les inquiéter beaucoup, l'on douterait de » leur sexe. Veulent-elles finir le jeu et sortir de l'eau, » elles s'y prennent avec beaucoup de modestie, en priant » les spectateurs de se retirer : ou si quelqu'un de ceux- » ci, plus curieux, ou plus malin que les autres s'y refuse,

» les femmes qui sont hors de l'eau forment un cercle serré » autour de celles qui veulent sortir, leur jettent chacune » de son habillement, et dans un instant elles paraissent » modestement vêtues ».

L'arrondissement d'Ischim, au sud de celui d'Ialutorowsk; ce district touche au grand stepp d'Issim ou Ischim, où errent les Kirguises de la horde moyenne. Ces nomades venaient autrefois enlever les Russes, en les attachant à la queue de leur cheval et les traînant de cette manière jusques dans les camps de leur tribu. Mais pour faire cesser les incursions de ces brigands, l'on a établit une *ligne militaire* qui s'étend des bords du Tobol à ceux de l'Irtich. Cette ligne cotoye une vallée remplie de lacs salés ou amers (1). Le sol même en dedans de cette ligne est impregné de sel.

Ischim est le chef-lieu civil, et *Petropaulofskaia*, forteresse, est la résidence de l'état-major de la ligne.

L'arondissement d'Omsk, sur l'Irtich, vers le stepp de Barabin, ne présente rien de particulier. *Omsk* ou *Omskaia*, qui en est le chef-lieu, a changé plusieurs fois de place.

II. Gouvernement de Tomsk.

Ce gouvernement comprend les contrées situées sur le Haut-Obi et sur l'Ienisseï en général. Il est composé de deux provinces, celle de *Tomsk*, au nord, depuis 55 à 78 degrés de latitude (575 lieues), et celle de *Kolyvan* au sud, entre le 56me. et le 49me. parallèle.

La Province de Tomsk nous présente, en allant du nord au sud, les arrondissemens que voici 1°. *Turukhansk*, autrement nommé *Mangasëisk*, 2°. *Narym*, 3°. *Ienisseï*, 4°. *Tchulym*, 5°. *Tomsk*, 6°. *Kainsk*. Nous le décrirons dans le même ordre.

Le vaste arrondisement de *Mangasëisk*, ou selon le langage le plus usité, de *Turukhansk* n'est qu'une suite de forêts, de marais et de déserts. Les renards de glaces, les ours blancs et les loups y sont plus grands que dans toute autre contrée de la Sibérie; leur poil y est plus épais et de meilleure qualité. Le poisson et les oiseaux aquatiques y

(1) *Pallas*, Voyages, tome III, page 51.

abondent. Sur les bords de la mer Glaciale, à l'est de l'Ienisseï, on voit arriver des trains du bois flottant (1).

Le climat est plus rigoureux que sur l'Obi. Les glaces ne disparaissent entièrement qu'à la fin de juin. Ce n'est qu'à cette époque que les ormes, les mélèzes, les saules et les bouleaux commencent à montrer leur feuillage. La fleuraison des plantes est plus précoce; le lin vivace a ici des fleurs d'une grosseur extraordinaire. On trouve le *rheum undulatum* jusqu'au 66[me]. degré (2).

Turukhansk, autrement nommé *Mangasëisk* avait d'abord été établi plus près de la mer Glaciale; on l'a reculé un peu en dedans du cercle polaire. Il y a une centaine de maisons. Le commerce des pelleteries y est très-considérable.

L'arrondissement de Narym, sur l'Obi, a le sol marécageux. La ville du même nom est entourée de palissades, et elle a un faubourg auquel on a donné le sobriquet de Kamtchatka.

L'Arrondissement d'Ienisseï s'étend le long du fleuve du même nom, et sur la Tunguska supérieure, autrement nommée *Angara*. On y trouve du blé, de la viande et de la volaille en abondance, mais les arbres fruitiers y manquent, et il n'y croît que quelques espèces de baies.

Ienissei, sur la rivière du même nom, ville de 700 à 800 maisons, forte place de commerce. Elle a 6 werstes de circuit. L'ivrognerie, la fainéantise et la débauche sont les vices ordinaires des habitans, qui passent d'ailleurs pour rusés et trompeurs.

L'*Arrondissement de Tchoulim* est au sud du précédent. Le sol y est bien plus montagneux, les couches horizontales disparaissent; on voit des rochers énormes, à travers desquels l'Ienisseï paraît s'être frayé un chemin.

L'*Arrondissement de Tomsk*, à l'Ouest du précédent est traversé par l'Obi. L'on y trouve plusieurs plaines. Le sol est très-fertile en toutes sortes de grains; il s'y trouve aussi beaucoup de chevaux et de bêtes à corne, et les rivières abondent en poissons de toute espèce. M. *Laxmann* a découvert du charbon de pierre dans cette contrée.

Tomsk, sur la Tom, rivière qui se jette dans l'Obi; c'est,

(1) *Gmelin*, Voyage en Sibérie, part. III, page 126.
(2) *Souyef*, dans les voyages de Pallas, tome IV, page 458.

après Tobolsk, la plus grande ville de la Sibérie occidentale ; on y compte au-delà de 2,000 maisons et 8,000 habitans. La plupart des maisons, ainsi que la citadelle, sont construites en bois. Cette ville est la demeure ou le rendez-vous d'un très-grand nombre des marchands russes, tatares, bucariens et kalmouks. Le plus grand nombre des habitans, sont des *Roskolniki*, sectaires austères et ridicules, mais on assure que rien n'égale leur fainéantise et leur penchant pour l'ivrognerie ; le mal vénérien est répandu dans toutes les maisons.

L'*Arrondissement de Kansk* fait partie du stepp de Barabin. On y prend beaucoup d'hermines, ce qui fait que les caravanes marchandes s'arrêtent à Kansk pour y faire des achats.

La PROVINCE DE KOLYVAN était, sous Catherine II, un gouvernement à part. On y trouve les arrondissemens qui suivent.

1°. *Arr. de Kolyvan.* Cet arrondissement s'étend sur le Tom, sur l'Obi et jusqu'aux bords de l'Irtich ; il comprend ainsi une partie du stepp de Barabin.

Kolyvan, sur l'Obi, chef-lieu du gouvernement sous Catherine II, et aujourd'hui de province. C'est une ville de 3,000 ames, selon les tables statistiques de M. *Storch.* Il ne faut pas la confondre avec *Sowoal-Koliwanskoi* ou l'ancien Kolivan, sur la Biclaia, au sud-ouest de Barnaoul. Le Kolivan moderne est par 54 degrés 50 minutes de latitude, et 79 degrés de longitude, est de Paris.

La contrée entre l'Obi et le Tom a le sol très-fertile ; mais lorsque Pallas la visita, elle n'était couverte que de bouleaux et très-peu habitée (1).

2°. *Arr. de Semipalatnoi.* Cet arrondissement s'étend le long de l'Irtich, et comprend les montagnes Altaïques, les plus riches en métaux, ainsi qu'une partie très-aride du stepp de Barabin.

Cette contrée étant la plus méridionale de la Sibérie occidentale, mérite d'être considérée sous le rapport de la géographie-naturelle. La plaine entre l'Obi et l'Irtich est d'une nature saline ; l'Irtich est bordé d'une chaîne de

(1) Voyages de Pallas, tome III, page 388.

collines d'un sable mouvant très-profond. L'épizootie qui règne fréquemment enlève sur-tout les chevaux (1). Dans la partie méridionale plus montagneuse, les eaux, en plusieurs endroits. sont mauvaises (probablement séléniteuses, etc.) Elle occasionnent des fièvres intermittentes (2). On est exposé dans ce pays à des orages et à des ouragans très-forts ; néanmoins les hauteurs sont généralement arides, on ne peut cultiver que les bas-fonds. Malgré tous les désavantages de cette contrée, des cultivateurs moins paresseux que les Sibériens pourraient y faire fleurir la culture des blés et de plusieurs fruits.

La végétation des plantes sauvages, des arbres et arbrisseaux devient plus belle à mesure qu'on s'élève sur les montagnes. Le faux acacia, le peuplier-baumier, le mérivier, l'aubier, le sureau blanc et rouge, le groseiller rouge, le cassis, le troëne et toutes espèces de rosiers sauvages couvrent les rives de l'Ouba. On y recueille de grosses fraises jaunes. L'hyssope, la menthe aquatique, le houblon, le chanvre sauvage croissent abondamment près la Schoulba. La clematite d'Orient s'y enlace aux arbres en forme d'espalier, et des sources pures comme le cristal coulent à l'ombre du chevre-feuille de Tatarie, qui forme ici d'assez gros arbres. Près *Tigerazkoï*, dans les montagnes de neige, dit *Biéloï*, on rencontre des plantes plus particulières aux températures alpines, telles que la gentiane printanière, le sainfoin des Alpes (*hedysarum alpinum*), le druas à cinq pétales, le poligala de Sibérie, le *rheum undulatum* et la jolie *spiræa altaica.* La valeriane de Siberie, le *dianthus superbus*, l'immortelle des bois étalent leurs fleurs diverses, jusques sur les bords des neiges mêmes (3).

La célèbre mine de *Schlangenberg*, nommée par les Russes *Zmeiewskaia-Gora*, est l'endroit le plus remarquable de cet arrondissement. Cette montagne est appelée ainsi à cause du grand nombre de serpens qu'on y trouve (4). Les *Tchoudes*

(1) Voyages de Pallas, tome III, pages 243 et 376.

(2) *Ibid*, tome III, page 200.

(3) *Ibid*, pages 190, 201, 262, etc., etc.

(4) Le *Schlangenberg* est détaché de toutes les autres montagnes qui l'avoisinent. Il a plus de 30 toises de hauteur perpendicu-

y avaient fait de grands travaux long-tems avant les Russes. La forteresse, située auprès de la mine, s'appelle *Zmeinogorskaia.*

3. *Arr. de Biisk,* au nord-est du précédent, sur les deux rives de l'Obi.

Aux environs de *Barnaoul* l'air est plus tempéré et l'été plus chaud que dans les parties plus méridionales, mais plus rapprochées des montagnes. Tous les légumes et même les artichaux y réussissent; les choux-fleurs seuls n'y viennent pas bien; les arbouses ou melons d'eau y mûrissent de bonne heure, et y sont assez bons (1).

Barnaoul est une ville de mines, de près de 1,000 maisons, où il y a des forges célèbres. Dans les environs on trouve des fours à chaux, des tuileries et une manufacture de glaces.

4. *Arr. de Kuznetsk,* au nord-est de Biisk et à l'est de

---

laire du fond du principal conduit de mine, qui paraît être le niveau de sa base. Son ascension est peu rapide, excepté au sud et à l'ouest; elle y décline en pente roide, dont la plus grand partie est garnie de rochers saillans. On doit regarder le Schlangenberg comme une énorme masse minéralogique, couverte d'une roche de schiste. Cette masse consiste en minérais aurifères, argentifères, de cuivre, de plombagine; elle renferme aussi beaucoup de zinc, d'arsenic et de soufre.

Le lit de cette masse consiste dans une forte roche cornée, qui s'incline vers le nord par gradins, et avec des courbures irrégulières. Son chevet est un spath lourd et compacte couvert de schiste Ce spath est en partie minéralisé et fort entre-mêlé de minérais, qui sont communément bordés d'une lisière de métaux plus fins et plus riches que les minérais. On rencontre dans les métaux les plus riches du minérai natif. Les minérais les plus riches sont depuis la superficie du sol jusqu'à 20 et 30 toises de profondeur; c'est aussi la place où les minérais, accompagnés de métaux natifs, sont les plus abondans. A une plus grande profondeur les minéraux sont plus pauvres, et ne sont pas aussi mûrs; on y rencontre fort peu de traces d'argent natif. La masse minéralogique paraît n'être constituée dans le fond que de minérais de spath d'un gris noirâtre, de pauvres pyrites avec beaucoup de blende, et d'une roche cornée minéralisée, où l'on voit des trous et rognons qui renferment des minéraux plus riches. (*Pallas*).

(1) *Pallas*, Voyage, tome III, page 367.

Kolyvan.

Kolyvan. Ce district s'étend autour des sources du Tomsk et jusques sur l'Ienisseï. Il contient plusieurs parties très-fertiles et assez agréables. Au nord de la ville de *Kuznesk*, qui ne compte guères au-delà de 500 maisons, on ne voit que des collines et des plaines qui s'étendent jusqu'à Tomsk. Mais l'intérieur de l'arrondissement est très-montagneux.

5. *Arr. d'Abakansk*, à l'est du précédent, sur le Haut-Ienisseï et vers les monts Saianiens. Quoique rempli de montagnes, il renferme d'excellens pâturages et même des terrains très-fertiles en grains; les gelées blanches l'empêchent quelquefois de mûrir dans les contrées montagneuses; mais près d'Abakansk la température est assez douce pour que les melons d'eau y réussissent.

6. *Arr. de Krasnoiarsk*, au nord du précédent, sur les deux rives de l'Ienisseï. On tire de ce district plusieurs bonnes fourrures et de la rhubarbe.

Krasnoiarsk, ville de 350 maisons, sur l'Ienisseï. Les habitans sont à leur aise. Leurs richesses consistent en chevaux et en bestiaux, qui paissent l'hiver et l'été dans les déserts. Le terroir est si fertile qu'on n'en laboure que la superficie, et que, sans y mettre de l'engrais, on peut l'ensemencer de suite pendant 5 et 6 années, et même d'avantage. Aussi les grains et toutes les denrées y sont à très-bon marché, ce qui porte le peuple à la bonne chère et à la fainéantise.

Curiosité naturelle. — Dans l'arrondissement d'Ienisseïsk se trouve la forge de *Ribenskoi*, où l'on emploie un des minéraux les plus remarquables de la Sibérie. Ce n'est autre chose que du bois pétrifié et changé en une mine de fer brune, compacte et d'un bon produit; elle est par gros et petits morceaux; on y distingue encore les cercles concentriques et l'écorce de l'arbre. Il se trouve dans une masse argileuse et sablonneuse, avec des troncs d'arbres entiers, couchés du sud au nord.

Gouvernement d'Irkutsk.

Le *gouvernement d'Irkutsk* renferme quatre provinces comme il suit: *Irkutsk*, *Nertchinsk*, *Iakustk* et *Okotsk*.

Elles sont divisées en *arrondissemens*. Comme le pays devient plus désert en avançant vers l'est, nous nous

bornerons ici à décrire chaque *province*, en indiquant toutefois les noms des arrondissemens.

PROVINCE D'IRKUTSK.

Cette province s'étend entre les 50 et 61 degrés de latit. septentrionale, et les 113 et 130 degrés de longit. à l'ouest de l'île de Fer.

Les cercles de la province d'Irkutsk sont: 1°. *Irkutsk*; 2°. *Kirensk*; 3°. *Haut-Udinsk* (Werchni-Udinsk); 4°. *Bas-Udinsk* (Nishni-Udinsk).

Irkutsk, capitale de tout le gouvernement et de la province. Cette ville, qui est le siége du gouverneur et de l'archevêque, est située sur les bords de l'Angara, dans une belle plaine, à 63 werstes du lac Baïkal. Elle tire son nom du fleuve d'Irkutsk, qui se jette tout vis-à-vis dans l'Angara. C'est une des plus considérables et des plus belles villes de la Sibérie. Elle est fortifiée, et renferme 1,500 maisons, avec une population de 9,544 habitans, dont la plupart sont commerçans; car Irkutsk, de toutes les villes de Sibérie, est celle où il se fait un plus grand commerce. (Voyez ci-après l'article *commerce*). Les maladies vénériennes y sont très-communes. En 1772 il y avait une petite colonie allemande, avec un oratoire et un ministre. En 1764 on a établi en cette ville une école japonaise de navigation, dans laquelle des Japonais nés enseignent la langue de leur pays, et des gens de l'amirauté l'art de la navigation.

Les environs d'Irkutsk sont agréables; le sol y est fertile; l'agriculture fleurit. A mesure qu'on s'approche du lac Baïkal, le pays devient de plus en plus montagneux. Le gibier est assez abondant dans les environs; on y voit des élans, des cerfs, des sangliers, des chevreuils, des coqs de bruyère, des gelinottes, des poules de bois et des perdrix. On éprouve assez fréquemment dans cette contrée des secousses de tremblement de terre.

Kirensk, sur la Lena; son territoire est fertile, et quoique sous le 57me. deg. 47 min. de latitude, les campagnes y offrent un aspect riant. Les plantes y viennent d'une grosseur extraordinaire. Les sterlèdes et les autres poissons que l'on pêche dans les rivières voisines sont les meilleurs de toute la Sibérie pour la délicatesse. Les habitans de cette

contrée ont des goîtres d'une grosseur peu commune : il est même assez ordinaire d'en voir aux bœufs et aux vaches du pays.

A *Kuta* on trouve des sources salées.

Bas-Udinsk, chef-lieu d'un arrondissement qui s'étend à l'ouest de celui d'Irkutsk. Cette contrée est couverte presqu'en entier de forêts sombres et marécageuses, où le sol ne produit que de la mousse et des plantes des marais, en grande partie semblables à celles de la Russie et du nord de l'Europe. Le climat y est beaucoup plus froid qu'à Irkutsk ou à Krasnoiarsk. L'*Ouda* ou l'Uda, appelée aussi *Tchiouna*, traverse ce pays; elle reçoit la *Birioussa*, et s'écoule dans l'Angara.

Kiachta, ville bâtie sur la frontière qui sépare la rivière asiatique de la Mongolie, près de la petite rivière de Kiachta, dans l'arrondissement de Haut-Udinsk. Cette place frontière est célèbre, parce que le commerce entre la Russie et la Chine s'y fait presque entièrement. Elle est située sur un terrain uni et élevé dans un vallon fort vaste, coupé par le ruisseau de Kiachta, auquel aboutit le Monastirskoi-Pad. Ce vallon est entouré de hautes montagnes de rocs, boisées en plus grande partie. La plus considérable, appelée par les *Bourgoultei* (montagne des Aigles) est si près de la forteresse de l'est, qu'elle la commande un peu. On découvre de son sommet toutes les rues de Kiachta et la ville chinoise qui est en face. C'est probablement la raison qui a engagé les Chinois à se réserver cette montagne dans le dernier traité de démarcation, sous prétexte que son sommet renfermait les tombes de leurs ancêtres.

La forteresse est un carré revêtu de palissades, flanquée de quatre bastions de bois, et de batteries sur les courtines. Le faubourg, qui est entouré d'une muraille de planches garnies de pointes, renferme plus de 120 maisons construites fort irrégulièrement.

Les bonnes eaux manquent à Kiachta, et les riches habitans, qui boivent beaucoup de thé, font venir l'eau d'une excellente source située sur le territoire chinois.

Les habitans de Kiachta ne sont pas plus heureux pour le sol que pour l'eau. Les environs ne sont que sables et rochers, sol peu propre à la culture des légumes. Si la ligne de démar-

cation eût été portée neuf werstes plus loin, Kiachta aurait eu un site beaucoup plus agréable, de l'eau excellente et en abondance, une plaine fertile, et du poisson, avantages dont jouissent les Chinois.

Les principaux habitans de Kiachta sont des négocians Russes ou des commissaires des principales maisons de commerce de l'empire. Leur manière de vivre est polie et sociable, ce qu'on ne rencontre dans aucune ville de la Sibérie, excepté Irkutsk. La société des habitans de Kiachta y serait encore plus agréable sans les fortes instances qu'ils vous font pour prendre du thé. Ces négocians s'imaginent ne pouvoir mieux vous combler d'honnêtetés qu'en vous forçant de boire successivement de toutes les espèces de thé.

Sélenginsk, autre ville de l'arrondissement du Haut-Udinsk, est située en plus grande partie sur un bras de la Sélenga rempli de sable. Il est presque à sec lorsque les eaux sont basses. On voit derrière la ville les hautes montagnes de sable, dont les éboulemens successifs commencent à couvrir toutes les rues. Les plates-formes et les cîmes de ces montagnes sont boisées de pins, ce qui procure à la ville les bois de chauffage et de charpente nécessaires. Cette ville se présente très-bien du côté du fleuve. On y découvre ses trois églises et le *Posolskoidvor* (maison des députés).

Quoique Sélinginsk soit avantageusement située pour le commerce avec la Chine; on y trouve fort peu de marchands riches; la plupart des habitans sont dans un état de médiocrité. On peut en attribuer la cause à leur nonchalance et à leur vie débauchée. Un grand nombre de ces habitans se sont transportés dans les campagnes, où ils ont établi des métairies et même des petits villages, ils préfèrent de vivre de l'agriculture et de l'entretien des bestiaux plutôt que de supporter les charges de la vie civile. Plusieurs de ces villages sont situés en face de Sélinginsk, près de la rive gauche de la Sélenga. De superbes vallons leur fournissent d'excellens champs pour la culture des grains, et de bons pâturages pour leurs troupeaux.

On distingue parmi les habitans de Sélenginsk, et ceux de son territoire, ainsi qu'en Daourie, un fort mélange de sang Mongol. Ceci n'offre rien d'étonnant, parce que les

Russes qui se sont établis dans la ville ou aux environs épousent de préférence des filles Bouriates ou Mongoles. Ces mariages mixtes produisent des mulâtres, dont la figure et les traits ressemblent à ceux des Mongols; ces traits sont communément assez réguliers et agréables. Ils ont la chevelure noire ou d'un brun très-foncé. Ces mulâtres sont appelés *Karimki.* Les mœurs du bas peuple de ces contrées tiennent beaucoup de celles des Bouriates, ce qui est dû au mélange. Les habitans préfèrent même parler la langue mongole.

« Le climat de Selenginsk est assez tempéré ; la neige y » disparaît à la fin de mars sur toutes les hauteurs exposées » au midi ; les troupeaux commencent à pâturer vers le 20 » du même mois. Les outards, les canards, les cygnes pa« raissent. Le Sélenga se dégarnit de glaces vers le milieu » d'avril. Quelques fleurs printannières se montrent, telles » que l'alisse des montagnes, la vraie coquelourde, le » tlaspic, etc. On ne voit nulle part autant de buissons de poi» rier sauvage, de groseiller diacantha et d'orme nain. Les » montagnes sont couvertes de robinia pigmée ; on y trouve » aussi l'amandier propre. Plusieurs plantes Daouriennes » abondent déjà ici (1) ».

Haut-Udinsk, chef-lieu du cercle de même nom, située sur les bords de l'Uda, qui se jette dans le Selenga ; les habitans, en général, y sont aisés, les négocians riches et en grand nombre. La ville est environnée d'une campagne riante et fertile. Les vivres n'y manquent point ; le jardinage et le poisson y sont en abondance.

Province de Nertchinsk.

Cette province, qui renferme la Daourie russe, s'étend entre les 49me. et 56me. degré de latitude, et les 124me. et 136me. deg. de longitude. Toute cette contrée est couverte de montagnes ; les plaines qui s'y rencontrent ne sont, à proprement parler, que de grandes vallées. Les montagnes n'offrent par-tout aux yeux que des blocs de rochers escarpés qui semblent suspendus en l'air ; aussi ne rencontre-t-on nulle part des points de vue et des sites plus

(1) *Pallas*, tome IV, pages 142, 224 et 369.

pitoresques : l'air qu'on y respire peut être comparé à celui qui règne dans les Alpes. Toutes la partie septentrionale de ce pays n'est qu'une chaîne de hautes montagnes, où règne assez constamment un vent du nord, venant de la mer Glaciale, de manière que le froid y est très-vif, même en été : en général le climat est très-rude. Le bois le plus commun consiste en pins, mélèses, sapins blancs et noirs, cèdre de Sibérie, bouleaux noirs, qui ne se trouvent en Sibérie qu'ici; les sommets, où la neige reste toujours, offrent quelques bouquets de pins du Liban, de bouleaux nains et des espèces particulières de genevriers et de saules, etc. Le premier noisetier et le premier chêne ne paraît qu'au-delà de l'Argoun, sur le territoire chinois. Les richesses de cette province en plantes et minéraux rares surpassent celles de toute la Sibérie. C'est sur-tout la *Daourie* russe ou la contrée comprise entre les montagnes de Nertschink et le fleuve Argoun qui a enrichi la botanique d'espèces nouvelles; nous en avons nommé quelques-unes ci-dessus, page 273. La *statice daurica* est une des plus rares et des plus belles. La végétation est très-brillante dans cette région Alpine; on voit, pour ne citer qu'un exemple, des montagnes entières près les bords de l'Onon, dont la surface d'un côté se revêt d'une couleur lilas, produite par les bourgeons de l'abricotier sauvage, tandis que l'autre revers est tapissé du pourpre foncé des rhododendrons qui le couvrent. Les racines de la *stellera chamiasmé*, malgré la beauté de ses fleurs odoriférantes, ont des effets pernicieux et souvent mortels; cette racine ressemble beaucoup plus à une figure humaine que celle de la mandragore ou de l'arum; on y distingue quelquefois une tête et des bras assez bien conformés (1).

Les cercles de cette province sont : 1°. *Nertchinsk*; 2°. *Stretensk*; 3°. *Doroninsk*; 4°, *Bargusinsk*.

Nertchinsk, ville frontière avec un fort du côté de la Chine, à l'embouchure de la Nertscha. Cette ville, bâtie en 1658, comptait, dès 1772, près de 1,800 habitans mâles. Les maisons sont en mauvais état, et les habitans plus adonnés au vin et à la débauche qu'aux occupations utiles. C'é-

(1) *Pallas*, Voyages, tome IV, page 313 et suiv.

tait autrefois un lieu de passage pour les caravanes chinoises, mais elles ont changé de route depuis quelques tems. C'est en cette ville que les deux empires conclurent un traité de paix en 1689. Les environs de cette ville sont montueux, et renferment néanmoins de très-bons pâturages.

Nertschinsk et Kamtschatka sont regardés comme les lieux d'exil les plus affreux qu'il y ait en Russie. Les exilés qui sont envoyés à Nertschinsk sont employés aux mines. Leur nombre, ordinairement de 1,000, va quelquefois jusqu'à 1,800, mais rarement à 2,000. Quelque différence qu'il y ait dans leur état et dans leurs crimes, ils sont tous punis sur le même pied. Ils sont habillés et nourris comme le soldat, et reçoivent par chaque jour de travail, pour la viande et le sel, chacun 1 et ½ copek; de manière que chaque exilé coûte annuellement 35 roubles à la couronne. On ne les surcharge pas de travail; la désertion y est extrêmement difficile; ces malheureux, d'ailleurs, ne la tenteraient qu'envain sur le territoire de la Chine, parce que les Chinois, en les livrant à leurs maîtres, exigent qu'on leur inflige un châtiment plus rigoureux pour avoir deshonoré leur pays.

Zouruchaitu, endroit fortifié sur la rivière d'Argoun, où il se fait un commerce considérable avec la Chine.

Argounskoi, forteresse établie pour défendre les riches mines de Daourie.

Les pluies sont assez fréquentes dans les montagnes de Nertschinsk, mais peu abondantes. Il y tombe aussi très-peu de neige en hiver. L'été l'air y est très-frais, on peut même dire froid, car la terre n'y dégèle communément que d'un à trois pieds de profondeur. Cependant les blés y mûrissent assez bien pour l'ordinaire, particulièrement le seigle d'hiver : l'on regarde communément comme une mauvaise année celle où la récolte ne donne que le quadruple de la semence.

Il règne d'ailleurs dans cette province une étonnante variété de sol et de climat. Ici des vallons étroits, sombres et froids, là des plaines sablonneuses et chaudes, plus loin des fonds salins. A Selenginsk les melons d'eau viennent très-bien; sur les bords de l'Uda, les blés ne mûrissent que ra-

rement. En général ce pays est peu propre à devenir agricole, même avec beaucoup de soins (1).

Province de Iakutsk.

La province d'Iakutsk est la plus considérable du gouvernement d'Iakutsk : elle s'étend entre les 54e. et les 74e. deg. de latit. septentrionale, et les 126e. et 182e. deg. de longit. à l'ouest de l'île de Fer ; seulement elle se retrécit dans la partie du sud, et se termine au 155e degré. Toute la partie à l'ouest de la Lena, du moins dans les contrées méridionales, jouit d'un climat semblable à celui de la Sibérie occidentale. Il y a des montagnes et des vallées agréables et fertiles. Mais depuis ce fleuve jusqu'au promontoire *Tzalaginskoi* le pays est hérissé de montagnes, et il y fait un froid excessif. La partie méridionale est en quelques endroits habitée et cultivée par des colonies russes qui sont venues s'y fixer : on y voit quantité de villes et de villages bâtis par eux. Les autres habitans sont des Tungouses, qui vont nuds pendant l'été comme les Américains ; ils n'ont en effet qu'un petit morceau de cuir au tour des reins. Plusieurs d'entr'eux se nourrissent d'oignons de lys jaunes, qui sont fort communs en ces contrées ; ils en font de la farine et du pain.

Les cercles de cette province sont : 1°. *Iakutsk* ; 2°. *Olekminsk* ; 3°. *Olensk* ; 4°. *Shigansk* ; 5°. *Sachiwersk*.

Iakutsk, située sur le bord occidental de la Lena, dans une plaine entourée de montagnes, est la capitale de la province. Cette ville était située autrefois 15 werstes plus bas. Elle est actuellement sous le 147e. degré 23 minutes 30 secondes de longitude, et le 62e. degré 1 minute 30 secondes de latitude. Elle renferme environ 600 maisons assez mauvaises, et a dans son voisinage un fort de bois. Il s'y fait un grand commerce de zibelines. Cette contrée, qui abonde en poissons de toute espèce, est susceptible de culture ; néanmoins les habitans négligent l'agriculture pour se livrer à la chasse.

On trouve près l'embouchure du *Wiloui* plusieurs sources salées.

---

(1) *Pallas*, Voyage, tome IV, page 384 et suivantes.

Olekminsk, chef lieu d'un cercle du même nom, tire son nom de la rivière d'Olekma, qui se jette dans la Lena à 16 werstes plus loin. On a essayé de cultiver les environs, mais avec peu de succès; après différentes tentatives on s'est borné à ensemencer quelques champs d'orge.

Les deux arrondissemens d'*Olensk* sur l'Olenek, et de *Shigansk* sur la Lena, sont de vastes déserts, où errent les hordes d'Iakuts. Celui de *Sachiwersk* est habité par les Iukagus.

Province d'Okhotsk.

Cette province a la même latitude que la précédente, mais elle se prolonge entre le 153e. degrés et le 207e. de longitude. Elle comprend les quatre arrondissemens d'*Okhotsk*, d'*Isighinsk*, d'*Aklansk* et de *Nishnei-Kamtchatsk*.

Le district d'Okhotsk est habité par les Toungouses pêcheurs, et par quelques Russes qui y ont bâti quelques villages, parce qu'ils la traversent pour aller au Kamtchatka. Il s'étend le long d'un golfe considérable de l'Océan oriental, nommé par les Russes *mer d'Okhotsk*. C'est un pays montueux et couvert de bois marécageux. Il n'y croît presqu'aucune denrée pour la vie animale; on est obligé de faire venir des vivres de Iakutsk. Le transport de ces denrées, par eau, est fort long et fort dangereux, il entraîne pour le moins autant de difficultés par terre, ce qui rend l'existence des malheureux habitans extrêmement pénible.

Okhotsk, port de mer d'où les Russes partent pour le Kamtchatka et les côtes de l'Amérique. On y construit des bâtimens marchands.

L'arrondissement d'*Isighinsk* s'étend des bords du golfe Pensinsk aux rives orientales de la rivière de Kowyma. Il est sur-tout habité par des Koriaikes.

Celui d'*Aklansk* comprend les contrées au nord de Kamtchatka; celles sur le fleuve Anadyr et même le pays des *Tchuktches*, qui forme l'extrémité de l'Asie vers le nord-est. Mais ces peuples ne sont que nominalement soumis à la Russie; ils ne paient de tribut que lorsqu'on les y force, et l'on n'y réussit que rarement. Cependant les géographes russes les comprennent au nombre des sujets de l'empire. Nous avons déjà décrit leurs mœurs et manière de vivre.

La grande presqu'île de KAMTCHATKA forme le quatrième et dernier arrondissement de la province d'Okhotsk. Cette presqu'île s'étend du 51me. ou 61me. parallèle de latitude ; sa longueur est donc de 250 lieues, la largeur varie de 40 à 70 lieues.

Comme ce pays est coupé dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes, il est arrosé sur ses deux côtés par une infinité de rivières, mais dont la plupart ne sont ni grandes ni navigables. Les plus considérables sont le *Kamtschatka*, l'*Awatscha* et le *Bolschaja-Reka ;* il est qualifié de grand, parce que de tous ceux qui se jettent dans le golfe de Penschin, il est le seul qui soit navigable depuis sa source jusqu'à son embouchure ; encore cette navigation n'est pas exempte de difficultés, à cause de la rapidité de ses eaux et la quantité d'îles qu'il renferme. Cette presqu'île est principalement habitée par les *Kamtschadales*. Les Russes s'y sont établis depuis près d'un siècle.

Les hivers de cette contrée sont de dix mois, il y commence à geler dès le mois de juillet, et les gelées y durent souvent jusqu'en mai. Mais le froid n'y a jamais un haut degré d'intensité ; les brouillards de la mer y entretiennent une température humide. L'inconstance extrême des vents entraîne celle du climat ; l'on y passe souvent dans un instant de l'été à l'hiver. Plusieurs rivières ne gèlent jamais, soit à cause de la rapidité de leur cours, soit parce que leurs eaux sont d'une nature particulière.

L'agriculture n'a pas réussi dans cette presqu'île, pas même dans sa partie méridionale. L'orge et l'avoine rendent tout au plus 2 ou 3 pour 1 dans quelques terrains choisis. Les légumes réussissent un peu mieux. Les blés sont d'une extrême cherté ; on les y transporte jusques depuis Irkutsk ; Mais l'entretien des bestiaux pourrait devenir d'une grande importance, les pâturages y sont excellens.

Les renards, les zibelines, les lièvres, les hermines, les ours, les rennes y abondent. Les côtes sont toujours environnées d'une foule de cétacés et amphibies, tels que baleines, ours de mer, lamantins ou manatis, loutres ou castors de mer ; nous parlerons de ces animaux à l'article *Amérique russe*, volume XIV. Les limandes, solles, cabeliaux, lamproies, anguilles et brochets fourmillent dans

les fleuves, sans qu'on les inquiète seulement ; on ne les mange qu'en tems de disette. Mais on daigne pêcher le *saumon*, dont la chair ici est excellente. Ce poisson sort de la mer pour remonter les fleuves ; il est en si grande quantité qu'il en interrompt le cours. Les chiens et les ours en prennent à loisir tant qu'ils peuvent dévorer. Les harengs qui, pour frayer, remontent dans les lacs, y abondent également. La variété des *oiseaux* n'y est pas moins remarquable que leur quantité. Les oiseaux de mer sont sans nombre. Parmi ceux de terre on remarque les cygnes, sept espèces d'oies, onze de canards. On y mange les aigles.

Le bois de mélèse et de peuplier blanc sert à la construction des maisons et des vaisseaux. Les bouleaux, qui y abondent, sont employés pour faire des traîneaux ; quant à l'écorce verte de cet arbre, on la coupe en tranches minces, qu'on mange avec du caviar ; on la fait aussi fermenter avec le jus du même arbre, et alors elle procure une boisson agréable au goût. On ne brûle guères que du saule et de l'aune. Les habitans mangent aussi l'écorce du premier, et celle de l'autre leur sert à teindre le cuir.

La racine de saranne (*lilium flore atrorubente*) tient souvent lieu de pain. Les orties tiennent lieu de lin et de chanvre. Il y a beaucoup de plantes médicinales. On trouve ici, même dans les plaines, des végétaux propres aux montagnes de Laponie et de Sibérie.

Nishni - Kamtchatski, chef-lieu sur la rivière de Kamtchatka, à sept lieues de l'embouchure. On y trouve 300 maisons et un singulier mélange de troupes cosaques et d'exilés russes.

Bolstheretzkoi, sur la rivière Bolschaia, (voyez ci-dessus), c'était anciennement le chef-lieu. On y trouve 500 maisons assez régulièrement bâties, et un petit fort.

Awatscha, petit endroit sur le golfe du même nom. Le danois *Behring*, qui partit d'ici pour les côtes d'Amérique en 1740, lui a donné le nom de *Hâvre de Saint-Pierre et Saint-Paul*, ou en russe *Petropaulofskaia gawan*.

Iles voisines de Kamtchatka.

Les îles Alcontes appartiennent évidemment à l'Améri-

rique; la chaîne sous marine qui les forme part de ce continent; ainsi nous les décrirons avec l'*Amérique russe*.

Les îles de Behring et celle dite du Cuivre doivent suivre la description du Kamtchatka, dont elles semblent être une extension vers l'est.

L'île *Behring*, la plus voisine du Kamtchatka, tire son nom du commandeur Behring, qui y est mort en 1741. Elle est inhabitée; mais les vaisseaux qui font voile du Kamtchatka aux autres îles de cet archipel ont coutume d'y relâcher et d'y passer le premier hiver pour faire provision de viande, de différens poissons de mer, et sur-tout de manati.

Ce sol y est granitique. Le froid, sur les rivages de la mer, est peu rigoureux, et on n'y voit jamais des glaces fixes. Mais les sommets granitiques de l'intérieur sont couverts de neiges éternelles. L'île est dépourvue de bois.

Mednoi-ostrow, c'est-à-dire, *île de Cuivre*, tire son nom du cuivre massif que l'on a trouvé sur le rivage à l'ouest de l'île. Elle est située à 150 werstes environ au sud-est de l'île de Behring. Elle est composée de roches friables. Il n'y a pas d'arbres.

Les *îles Kuriles* sont les sommets granitiques et volcanisés d'une chaîne sous-marine qui lie le Kamtchatka aux îles de Jesso et de Japon. Elles sont connues depuis 1713; on en a visité environ une trentaine; vingt-une seulement comprises dans les possessions russes.

Nous avons tracé le caractère physique et moral des *Kuriliens*. Parmi les productions naturelles on remarque, dans *le règne minéral*, du cuivre, de l'argent, du soufre, du sel ammoniac, de la plombagine; *dans le règne végétal*, des mélèses propres à la construction des vaisseaux, des pins à pignons, des saules, etc.; *dans le règne animal*, des renards noirs, blancs et rouges, des zibelines, des loups, des ours noirs, de la volaille et des oiseaux de mer, des phoques, des ours de mer, etc.

Commerce et Industrie de la Sibérie.

Le commerce de la Sibérie se fait principalement par des marchands Russes qui y voyagent de foire en foire, de ville en ville, en échangeant des marchandises de Russie contre

celles de Sibérie, celles ci contre celles des Chinois et ainsi de suite. Ils emploient quatre à cinq ans à un semblable voyage, et y gagnent souvent 300 pour 100.

Aucun pays n'a, par ces fleuves, une communication pareille à celle qu'a la Russie, sur-tout dans ses provinces Asiatiques. Le cours de l'Ural est de plus de 2,000 werstes, celui du l'Ena en a 51,000, ce qui fait que les productions de la Sibérie peuvent être transportées des confins de la Chine à Pétersbourg à un prix modéré. Les bateaux dont on se sert pour le transport des marchandises sur le Tschutt-owaja, peuvent porter 7 à 8,000 *poud* (le poud pésant 40 liv.), et sont finalement vendus dans la capitale de la Russie après avoir mis trois ans, c'est-à-dire trois été de courte durée, à faire un trajet de 7,000 werstes, qu'il faut faire presque absolument par eau. La route par terre exigerait un an entier. En 1790 les frais de transport, depuis Kiachta jusqu'à Pétersbourg, étaient, par la voie de terre, de six roubles pour chaque pude, et par eau de quatre roubles seulement.

Il serait trop ennuyeux de décrire ici, pas à pas, la marche du commerce de la Sibérie avec l'Europe et l'ouest de l'Asie. Il suffit de donner une idée de celui de *Tobolsk.*

Cette ville est aujourd'hui l'entrepôt principal des marchandises qui arrivent d'Europe et de celles de Sibérie et de la Chine, dont la plus grande partie est transportée en Russie dans l'hiver, par le moyen des traîneaux. Les caravanes de Kalmouks qui arrivent à Tobolsk pendant l'hiver y apportent en retour des vivres, et quelquefois de l'or et de l'argent, et en rapportent différentes sortes de marchandises de cuivre et de fer. Les Boukariens, qui y viennent aussi dans la même saison, y apportent des peaux d'agneaux frisées, des étoffes de coton de Boukarie, des étoffes de soie des Indes, et quelquefois des pierres précieuses. Les marchands de Tobolsk leur achètent ces marchandises ou leur en donnent d'autres en échange, et les portent à la foire de Samarkand. Tobolsk est l'entrepôt des pelleteries destinées pour la couronne; on les envoie de-là à la chancellerie Sibérienne de Moscou. On échange aussi dans cette ville du petit-gris commun de Russie, diverses couleurs préparées en Russie, des galons d'or et d'argent, de la cire à cacheter, des dents de cheval marin, et toutes sortes de

merceries, des peaux de chien marin, des peaux de castor du Canada, du sucre, du café, du bois de Brésil et de Campêche, de l'indigo, des épiceries, du vin, de l'huile d'olive, de la vaisselle d'étain, des étoffes à doublure, des bas de laine, contre toutes sortes de pelleteries. Les marchands des frontières de la Chine apportent aussi à Tobolsk des marchandises de ce pays, comme satins, soie torse, mousseline, des lagnes, de la rhubarbe et des dattes. Les Chinois recherchent non-seulement des petits-gris et des hermines, mais aussi des draps d'Europe, des peaux de castor, des étoffes de laine et de la mercerie.

Les autres places importantes pour le commerce de pelleterie dans la Sibérie occidentale sont *Tomsk*, sur-tout pour la vente aux Kalmouks et Mongoux; *Krasnoiarsk*, *Ienisseisk* et *Turuchansk* pour l'achat des pelleteries. A *Semi-Palatnoi* il se fait un commerce d'échange avec les Kirguises.

Dans l'est de la Sibérie *Iakutsk* est la principale place pour l'achat des pelleteries.

Irkutsk mérite la preference sur toutes les villes de la Sibérie, par rapport à l'activité et à l'étendue de son négoce. Sa position avantageuse lui ouvre le commerce de trois côtés; savoir, celui de Kiachta, celui de la Sibérie orientale et du Kamtchatka et enfin celui la Sibérie occidentale et de la Russie. Dans les autres villes c'est un commerce d'entrepôt, ici c'est un négoce actif. Le trafic avec la Chine est en grande partie dans les mains des négocians d'Irkutsk, dont la plupart entretiennent des boutiques et des facteurs à Kiachta. Par conséquent on achète souvent les marchandises chinoises à meilleur marché à Irkutsk qu'à Kiachta même, de sorte que plusieurs marchands Russes préfèrent faire leurs emplettes ici, sur-tout s'ils n'ont rien à échanger avec les Chinois ou qu'ils ne s'entendent pas aux échanges. Cependant le commerce de pelleterie est plus considérable avec Iakutsk et la Sibérie orientale. C'est aussi d'Irkutsk que la plupart des voyages de mer aux îles de l'Océan oriental et de la côte de l'Amérique sont entrepris par des négocians qui s'associent pour cet effet. Il y a même plus à gagner que sur le commerce lucratif qui se fait avec la Chine.

Ce *commerce Russo-Américain* est d'un singulier intérêt même pour la haute politique européenne; il met la Russie

en contact avec l'Espagne, l'Angleterre et les Etats-Unis. Nous allons en donner une idée, d'après un journal imprimé à Kiel en Holstein (1).

Les efforts des Anglais et des Espagnols pour s'emparer exclusivement du commerce des pelleteries sur la côte du nord-ouest de l'Amérique, excitèrent davantage l'attention du cabinet de Pétersbourg sur l'importance de l'Océan oriental. La Russie ayant les plus anciennes prétentions au commerce de ces côtes, étant la plus favorisée par sa position géographique. L'intention de Catherine était d'établir le commerce sur des bases plus avantageuses pour son pays, et d'ouvrir des relations avec le Japon et la Chine par la mer Orientale. Le plan en était déjà formé, et l'on avait choisi, pour faire un voyage de decouverte, des hommes pleins de talent, lorsque la guerre, qui éclata en 1788 sur le Pont-Euxin et dans la Baltique, en empêcha l'exécution. *Mulawoki*, qui devait être le chef de l'expédition, périt dans un combat près de l'île de Bornholm, et *Forster* le fils, qui aurait été également de cette expédition, est mort aussi depuis. Les Russes n'ont donc conservé que le commerce que font les particuliers; plusieurs vaisseaux cinglent tous les ans de ce côté, vont aux îles adjacentes et jusqu'en Amérique. Aussi les Sibériens sont-ils plus à portée d'exercer ce commerce que toutes les autres nations, non-seulement à raison de leur proximité, mais même parce qu'indépendamment du trafic de pelleterie qu'ils font, ils vont eux-mêmes à la chasse des animaux, ce qui n'est pratiqué par aucun autre peuple. Leur profit est énorme; mais ils s'exposent à bien des dangers, et cela les engage quelquefois à partager leur gain avec l'église et les écoles, comme firent, en 1793 à Irkutsk, MM. *Kosilaw* et compagnie, qui, en offrant à l'école de la ville la 142e. partie de la carcaison de 2 vaisseaux seulement, lui firent un cadeau de pelleteries qui se vendirent 2,101 roubles. Ordinairement le dividende est de 100 pour 100; les frais de l'équipement d'un vaisseau sont très-considérables; malgré toute l'économie qu'on observe ils reviennent à 20 même à 30 mille roubles. La plupart des navires sont construits presque sans fer, les planches étant comme cousues ensemble avec des courroies.

(1) Le Nord littéraire, etc., par *Olivarius*, n°. 7, p. 203.

Ils portent cependant deux mâts, et doivent faire un long trajet. Soixante à soixante-dix personnes forment l'équipage, dont la moitié est composée d'habitans du Kamtchatka, qu'on se procure à meilleur marché que les Russes. Chaque actionnaire qui s'embarque sur le bâtiment a, en qualité de chasseur, une action gratis et la moitié de ce que produit sa chasse. Le voyage dure ordinairement six ans. « Lorsque » le Kamtchatka sera en état de produire davantage, l'équipe» ment coûtera moins; la partie méridionale de la péninsule » est propre à la culture du blé ». (ceci est douteux).

La ville d'Irkutsk est également en possession de la presque totalité du *commerce avec la Chine*; depuis la construction de Kiachta sur les bords du fleuve de ce nom, le commerce des Russes avec la Chine a été réuni dans cette ville. Ni le gouvernement ni les particuliers n'envoient plus de caravanes à Pekin, où il ne leur est pas permis de faire le commerce. La douane russe est considérable; elle rendait, en 1784, environ 700 mille roubles. Le commerce qui a lieu avec les Chinois est un commerce d'échange, et peut s'élever des deux côtés à 2,000,000 roubles. Les Russes envoient sur-tout des pelleries, quoiqu'en moins grande quantité que par le passé, attendu que les Anglais et d'autres nations en apportent aussi; mais le commerce est infiniment plus libre à Kiachta qu'à Canton.

Kiachta, situé à 1,532 werstes de Pekin et à 60 toises de Miamatschin, ville chinoise, n'est pas grand, mais semble s'agrandir. Il peut contenir 150 maisons. Maimatschin est plus grand et plus peuplé, ce n'est guère que par ce débouché qu'on trafique avec la Chine. Le thé qu'on reçoit de ce côté est meilleur que celui qu'on apporte de Canton, lequel est sujet à s'altérer par un long voyage sur mer. Acheté à Kiachta un rouble la livre, il se vend jusqu'à cinq à six roubles à Moscou et à Pétersbourg. Quoique la rhubarbe ne fasse plus un objet de monopole de la part du gouvernement, ce sont cependant ses agens qui achètent la plus grande partie de celle qui est apportée à la ville chinoise. Aussi la couronne solde-t-elle à Kiachta un apothicaire pour en faire l'épreuve; il est reconnu que cette rhubarbe est meilleure que celle qu'on tire de Canton. Les négocians chinois sont fort rusés, plus secrets et de meilleure intelligence

intelligence entr'eux que les Russes, ce qui doit leur donner un grand avantage sur eux.

Irkutik se distingue encore par la solide construction et par la propreté des maisons. Presque tous les appartemens sont garnis de meubles chinois. Il y a une école de navigation japonaise pour enseigner aux jeunes gens l'art nautique et la langue japone, afin qu'ils puissent être employés à la navigation de l'Ocean voisin, et sur-tout à celle de l'île de Matmay. En 1794 on fit subir un examen aux élèves sur leur progrès dans l'écriture japonaise. Le bois y est très-abondant; les vaisseaux ne coûtent presque rien à construire, et les vivres sont extrêmement à bon marché.

Quant à la *mer Glaciale*, qui baigne les côtes de la Sibérie pendant l'espace de 1,500 lieues, elle paraît fermée à l'audace et à l'avidité des Européens. De toute les tentatives faites pour trouver un passage au nord de la Sibérie, il n'est résulté que l'impossibilité du succès, et quand même quelqu'un réussirait, soit en passant par le détroit de Waigatz le long des côtes de la Sibérie, soit plus haut, et qu'il trouverait un passage pour le conduire par le detroit de Behring dans le Grand-Océan, ce serait l'ouvrage du pur hasard, et on ne saurait le tenter une seconde fois avec confiance. Il faudrait d'ailleurs entreprendre ce voyage au mois d'août ou de septembre, époque où la plus grande quantité de neige est fondue; mais c'est alors la saison des orages qu'amène l'équinoxe, et le commencement du froid et de la neige, et l'on irait au-devant d'une nuit qui dure six mois entier. Si les Russes, qui ont tant de ressources à cet égard, n'ont pu réussir, on ne doit pas espérer que d'autres peuples soient plus heureux.

Les *tanneries* et les *forges* sont les deux genres de fabriques les plus répandus dans la Sibérie; mais le bon marché des vivres et le défaut de concurrence rend les ouvriers fainéans. Sous Paul Ier., le gouvernement a établi à Irkutsk, pour le compte de la couronne, une manufacture qui doit pourvoir de draps toutes les troupes de la Sibérie. Cette manufacture tire ses laines des peuples nomades des frontières de la Chine, peuples qui jusqu'ici n'avaient pas l'usage de tondre leurs brebis, mais qui dès qu'ils eurent appris qu'on avait envie d'en acheter la laine, s'empressèrent d'en four-

nir une si grande quantité à la manufacture, qu'elle s'en trouva pourvue pour plusieurs années. Lors de l'établissement de cette manufacture, on rechercha ceux des bannis relégués dans les environs qui seraient capables d'y travailler; il s'en trouva un nombre suffisant pour chaque genre de travail, et dont la plupart avaient appris à grands frais, non seulement leur métier, mais encore la manière particulière de tel ou tel pays étranger.

État politique.

La Sibérie est aujourd'hui administrée d'après les mêmes *formes* que les autres provinces de la Russie, à peu de choses près, mais l'absence d'une puissante noblesse, la position humble et servile des exilés, la subordination militaire des Kosaques, donnent à l'autorité des gouverneurs et à celle de leurs secrétaires, un caractère plus imposant et plus redoutable. D'un autre côté, les vastes déserts offrent quelquefois des asyles à l'indépendance d'une tribu sauvage ou d'une troupe de fugitifs.

Les tributs de tous les habitans de la Sibérie, soit Russes, soit Tatares, Samoyèdes, etc., s'évaluent principalement en *pelleteries*, mais en beaucoup de cantons cette marchandise devient de jour en jour plus rare. On envoie les Kosaques lever le tribut chez les peuples nomades; ils sont souvent obligés d'y employer la force. Plusieurs contrées sont habitées par des paysans attachés à telle ou telle mine, et obligés d'y amener du bois, des ouvriers, etc.

La population de la Sibérie est évaluée dans quelques géographies, tantôt à 3 millions d'habitans, tantôt à 5. Cette incertitude vient de l'acception vague et absurde dans laquelle on prend le terme de Siberie; nous avons déjà dit que les uns y comprennent, outre la véritable Sibérie, les gouvernemens de Perm et de Ufa, qui ont ensemble 1,155,000 habitans; d'autres y joignent encore ceux d'Astrakan, de Saratow et de ci-devant Azow, avec une population de 1,270,000 âmes (1). Mais c'est douteux si l'on doit mettre ces provinces en Asie, et c'est tout-à-fait absurde de les comprendre dans la Sibérie, qui est naturel-

(1) *Voyez* notre volume II, page 3, p. 153, p. 164, etc.

lement bornée par les monts Uraliens. Il est fâcheux qu'une partie des gouvernemens de Perm et d'Ufa soient située à l'est de cette chaîne de montagnes ; il serait aussi agréable aux géographes qu'avantageux à la Russie de voir changer cette division confuse et peu naturelle.

Voici quelle était, en 1800, la population des trois gouvernemens d'alors qui se trouvent entièrement en Asie :

DIVISIONS en 1800.	NOMBRE d'habitans.	ETENDUE. en lieue carr.	HABITANS par lieue c.
Gouvern. de *Tobolsk*. .	515,000	201,520	2 11/13
——— de *Kolivan*, .	170,300	35,665	4 1/4
——— d'*Irkutsk*. . .	375,000	350,000	1 1/14
Total porté sur les listes.	1,060,000		
Plusieurs hordes nomades non dénombrées.	140,000		
	1,200,000	587,185	environ 2

On voit, par la disproportion entre les deux premiers gouvernemens, quelle a été la raison qui a déterminé l'empereur actuel à ôter au gouvernement de Tobolsk la province de Tomsk, et à la joindre à celle de Kolivan, pour en faire le *nouveau gouvernement de Tomsk.*

Sur les exilés de Sibérie.

M. Kotzebue (1) a donné quelques notes curieuses sur cette classe malheureuse, et nous allons en fondre une partie dans notre récit.

C'est assez ordinairement aux environs de Tobolsk, et même actuellement à de grandes distances, que le gouvernement exile les criminels d'Etat ou ceux qui sont réputés tels. Lorsque les prisonniers d'Etat arrivent à Tobolsk, la police indique le logement qu'occupent ordinairement les gens de marque que le gouvernement envoie en Sibérie. Il consiste en deux chambres qui appartiennent à un bourgeois : mais comme ce bourgeois supporte cette charge sans

(1) Année la plus mémorable, etc.

en recevoir de rétribution, il ne s'occupe guère d'orner cette demeure : des carreaux cassés, des murs nus, où pendent quelquefois de sales lambeaux d'une tapisserie antique ; un grand nombre d'insectes, sous les fenêtres une mare d'eau, d'où l'on sent s'exhaler une odeur méphitique : voilà ce qui frappe en entrant. Mais cet appartement est toujours très-agréable à celui qui craignait, quelques minutes avant, d'habiter un obscur cachot.

L'ordre qui suit le prisonnier indique si Tobolsk est le lieu de l'exil, ou si c'est le gouvernement : dans le second cas, l'on détermine ou l'on ne détermine pas l'endroit bien positivement ; pour lors le gouverneur envoie où bon lui semble, mais il ne peut donner le lieu où il réside lui-même ; s'il s'en écarte quelquefois, ce n'est que pour des gens obscurs, et quand il peut croire qu'il ne sera pas fait de recherches, autrement il aurait à craindre pour lui-même des dénonciations secrètes. Les habitans sont bien éloignés de partager les défiances sombres et cruelles d'un gouvernement ombrageux. Les malheureux bannis sont assurés de la pitié publique. Plusieurs marchands, dit Kotzebue, la première fois que je me trouvais avec eux me soufflaient à l'oreille, voulez-vous envoyer une lettre ? donnez-la moi, je la ferai passer. Ils s'en chargeaient sans le moindre intérêt ; sans demander la plus petite chose. La manière même dont ils nomment les bannis paraît être dictée par un sentiment tendre, et par la conviction de leur innocence. On les appelle les malheureux (Naschtschastii). Qui passe? un malheureux ; et jamais on n'entend donner aux bannis un autre nom : sur-tout jamais une denomination humiliante et qui désigne le crime. On attache dans l'étranger des idées si fausses ou du moins si obscures à ce qu'on appel l'exil en Sibérie, que c'est rendre service aux lecteurs que de répandre un plus grand jour sur cette matière.

Les exilés se partagent en plusieurs classes, très-différentes les unes des autres.

Première classe. Elle est composée de malfaiteurs atteints et convaincus des crimes les plus graves, condamnés en justice, et dont la sentence a été confirmée par le sénat de Pétersbourg. Ces criminels sont condamnés à travailler dans les mines de Nertschinsk ; on les y transporte enchaînés et à

pied ; et leurs souffrances sont pires que la mort. D'ordinaire ils ont subi auparavant le châtiment du Knout, et on leur a fendu les narines.

Deuxième classe. Elle comprend cette espèce de criminels qui, moins coupables à la vérité que la première, a cependant été condamnée à l'exil par voie de jugement. On les inscrit en Sibérie sur le rôle des paysans ou des serfs ; on les débaptise, et en leur nouvelle qualité et sous leur nouveau nom, ils sont obligés de cultiver la terre. On en rencontre plusieurs dans cette classe à narines fendues ; cependant il dépend d'eux, s'ils aiment le travail, de gagner quelque chose, et de rendre par-là leur sort plus supportable. Leur châtiment même peut servir à leur amendement.

Une troisième classe consiste en ceux que la loi a condamnés, à la vérité, mais qu'elle n'a dévoués qu'à l'exil, sans y ajouter aucune circonstance infamante ou oppressive. Sont-ils gentils-hommes, ils ne sont point dégradés par-là : on leur permet de vivre sans contrainte dans les lieux de leur destination, de faire venir de l'argent de chez eux, ou s'ils manquent de cette ressource, la couronne leur fournit vingt à trente kopèques par jour, et au de-là.

Enfin la *quatrième classe* renferme ceux qui, sans forme de procès, ont été éxilés arbitrairement et par lettre-de-cachet : on les assimille d'ordinaire en tout à ceux de la troisiéme classe. Ils osent même adresser à leur famille ou à l'empereur des lettres ouvertes qui passent par les mains du gouverneur. Quelquefois on les renferme dans une forteresse, où on les met aux fers. Cette dernière circonstance est cependant rare, et sous le règne doux et clément d'Alexandre I[er]. cette quatrième classe a entièrement disparue.

Tiumen est la première ville que l'on rencontre sur la frontière de ce gouvernement, en venant de Pétersbourg par la route de Casan et de Permie. Quarante werstes auparavant on passe dans un bois, où des potéaux indiquent le gouvernement de Tobolsk. C'est-là qu'arrivent les malheureux qui sont condamnés à passer leur vie en Sibérie. Pour y parvenir ils ont traversé des contrées sauvages, incultes, affreuses ; comme si la nature eût voulu par degré les apprivoiser à des maux plus considérables ; *Kotzebue*, en arrivant en cet endroit, fut témoin d'un événement de ce genre.

Il tient à l'histoire des mœurs, à la nature du pays et du gouvernement, il mérite de trouver sa place ici.

« Je cassais, dit-il, du pain dans du lait; devant la porte d'une cabanne, quand un vieillard, la barbe et les cheveux aussi blancs que la neige, se jetta par terre devant nous, et demanda avec un empressement extrême si nous apportions des lettres de Rével. Alors une paysanne dit tout bas : cet homme a perdu la raison; il quitte son grabat toutes les fois qu'un voyageur arrive, et lui fait la même question. Donnez-moi du papier, dit-elle, je m'en vais vous en débarrasser, autrement il ne ferait que gémir. Elle feignit donc de lui lire une lettre » Mon cher époux, je me porte à merveille, et tes enfans sont en bonne santé. Sois tranquille, dans peu nous irons te rejoindre ». Le viellard écouta avec une joie extrême, se frotta la barbe, prit la lettre et la mit sur son sein. Il raconta après avec assez de suite, que jadis il était soldat, qu'il avait servi sur la flotte à Rével, à Cronstadt et en d'autres endroits, qu'il était invalide, et qu'il *venait de quitter* sa femme et ses enfans (il y avait 35 ans). Enfin d'une voix élevée il s'écria : « ma chère Colombe, où es-tu à présent? Est-ce à Rével, Riga ou Pétersbourg? et il fondit en larmes ».

Colonie militaire.

La Sibérie orientale, pour devenir plus florissante, aurait besoin d'un débouché sur l'Océan oriental. Le fleuve Amour ou Saghalien le lui procurerait si ses eaux coulaient entièrement sous la domination russe. On jugera des *vues ultérieures* de la Russie par le projet suivant, qui, à ce qu'on nous assure, s'exécute avec succès (1).

« Une nouvelle ukase vient d'ordonner la formation d'une
» colonie en Sibérie, à commencer de cette année (1800).
» Elle doit être composée d'abord de 10,000 individus. Elle
» sera placée dans la partie méridionale de la Daourie.
» Le climat en est assez tempéré, et quelques terres sont
» d'une assez bonne qualité. Non-seulement, dit l'empereur,
» l'agriculture est susceptible d'y être entreprise avec avan-
» tage; mais vu que plusieurs parties du territoire sont très-

(1) Le Nord littéraire, etc., N°. XII, p. 340.

» propres à former de bons pâturages et à y élever des trou-
» peaux, on pourra encore établir des manufactures de drap
» et de peau, qui, étant les principaux objets du commerce
» avec la Chine, augmenteront considérablement les relations
» avec ce pays-là. Les Colons seront formés de soldats pour-
» vus de congés et envoyés par les commandans militaires;
» ensuite de gens condamnés au simple bannissement, et
» qui n'acquièreront le titre de colons effectifs qu'après un
» séjour de dix ans, et un certificat qui constatera leur ap-
» titude et leur zèle pour l'agriculture. Il sera en outre per-
» mis aux seigneurs qui possèdent des terres de donner des
» serfs pour former des Colons, pourvu que ceux-ci aient
» plus de 40 ans, et qu'on ne sépare point les maris de
» leur femme; ils seront considérés comme des recrues
» formées à l'armée; il est enjoint au gouvernement d'Irkutsk
» de faire l'examen des lieux les plus propres à concéder à
» ces Colons, et d'allouer à chacun d'eux 30 désétines (me-
» sure russe) de terrain, de manière qu'ils aient non-seu-
» lement assez pour la culture, mais même encore pour
» l'entretien des bestiaux. Le gouvernement s'engage à
» bâtir des maisons pour les premiers 2,000; il leur four-
» nira des grains, instrumens, ustensiles, etc. pour dix-
» huit mois; les seigneurs accorderont aux serfs qu'ils en-
» verront certains émolumens pendant un an; au bout de
» ce tems les deux mille Colons construiront des maisons
» pour les autres individus qui viendront les joindre. On
» donnera à la Colonie des inspecteurs fidèles, attentifs et
» exercés à l'agriculture; chaque Colon sera exempt de toute
» imposition pendant dix années; il sera cependant assujéti
» à la rétribution annuelle, et à une certaine mesure de blé
» à fournir pour l'entretien des administrateurs de cette
» contrée, et des Colons nouvellement débarqués.

ARCHIPEL DE JESSO.

Découverte. — La fameuse *terre de Jesso* a long-tems été une des parties honteuses de la géographie. D'abord on croyoit que cette terre, connue par les relations sur le Japon, était un continent ou une grande île entre l'Asie et l'Amérique; ensuite on la confondit avec le Kamtchatka, ou plutôt on la joignit à ce qu'on appelait alors *Tatarie russe*, car le Kamtchatka ne fut connu qu'en 1696; enfin, le voyage du hollandais *de Vries*, appelé faussement *Uries*, fut étudié et retracé sur des cartes; ce fut là le premier trait de lumière qui se répandit sur cette partie du monde. On apprit avec certitude que ces terres étaient aussi bien séparées du continent de l'Asie, au nord, qu'elles l'étaient du Japon au sud. Le voyage de *Spanberg*, ou plutôt *Spangenberg*, danois au service de la Russie, confirma les découvertes de *de Vries*; mais *Spangenberg*, ainsi que son célèbre compatriote Behring, n'avaient ni des bâtimens ni des instrumens propres à seconder leur courage. On apprit, par les missionnaires de Chine, quelques détails sur l'île *Saghalien* et sur l'existence d'un détroit appelé *Tessoi*. En combinant ces élémens imparfaits, les géographes même les plus savans ne pouvaient que produire des aperçus informes. *Danville* esseya deux fois de tracer ces terres, et, par un hasard assez ordinaire, sa dernière idée fut la moins conforme à la vérité.

Enfin, le malheureux *de Lapérouse* commence cette découverte par le véritable bout; il entre du côté de la mer du Japon, trouve le canal qui sépare la Tatarie, ou, pour mieux dire, la Mantchourie des terres Jesso, pénètre jusqu'au détroit qui sépare ces terres du continent, découvre un autre détroit auquel on a justement donné son nom, et nous procure ainsi un aperçu tout-à-fait nouveau de cet archipel.

Il ne reste de doute que sur la partie occidentale et les extrémites méridionales de l'île de *Chicha*, qui seront probablement levés par l'expédition russe commandée par *Krusenstern.*

SITUATION, CAPS, GOLFES, DÉTROITS. — L'archipel de Jesso, autant que nous le connaissons, est composé de deux grandes îles et de quatre à cinq moyennes.

Au nord est l'île *Tchocka*, long-tems appelée île Saghalien; elle s'étend des 46 degrés à 54 deg. 30 minutes de latitude. Sa largeur peut être de 70 lieues dans le milieu de l'île. Elle se termine au sud par les deux caps de *Crillon* et d'*Aniwa*, et au nord par celui d'*Ere Kagéan.* Le cap *Patience* est au sud-est.

Le *détroit de Lapérouse*, au sud de cette île, et le *détroit de Saghalien*, au nord-est, unissent la manche de Tatarie, ou, pour mieux dire, la mer de Japon avec la mer d'Okotsk.

L'île *Chicha*, selon les cartes générales du voyage de Lapérouse, ne s'étend que de 42 à 46 deg. de latitude. Ainsi, le *détroit de Songaar*, entre cette île et le Japon, serait large d'environ deux degrés (1); mais je pense qu'il faut avoir quelqu'égard aux cartes et relations de Kampfer, et que Danville a eu parfaitement raison en représentant ce détroit comme un canal assez étroit (2).

Le *Chicha* paraît être le *Jesso* proprement dit et l'île de *Tchocka* est vraisemblablement l'*Oku-Jesso* des Japonais.

A l'est de l'île Chicha se trouvent, selon *de Vries* et *Lapérouse*, deux iles assez considérables; savoir: celle dite des *Etats* et celle dite de la *Compagnie*, entre ces îles est le détroit *de Vries*, faussement nommé d'*Uries*; entre l'île des Etats et le *Chicha* est le *canal du-Pic.* Enfin, le *canal de la Boussole*, examiné par Lapérouse, sépare l'île de la Compagnie de celle de *Marikan.*

Mais les noms indigènes de ces îles paraissent être, selon Spangenberg et les cartes russes, *Urup* (prononcez *Ouroup*) probablement l'île de la Compagnie; *Konaschir*,

---

(1) Voyez notre atlas n°. XXVI, qui est tiré des cartes publiées par le dépôt de la marine.

(2) Voyez notre atlas, n°. XXII, où le tracé est rapproché de celui de Danville, quant au détroit de Songaar.

qui semble être celle des Etats, et *Tchikota*, qui pourrait être une partie de Chicha, mais qui dans les cartes russes paraît comme une île beaucoup moins étendue vers l'ouest et le sud.

Les îles *Schantar* au nord de l'île Tchocka, ne sont qu'imparfaitement connues.

Nature du pays. — Nous ne connaissons guères que l'île de Tchocka. Elle est très-boisée et très-élevée dans son milieu; mais elle s'aplatit vers ses extrémités méridionales, où elle paraît offrir un sol favorable à l'agriculture. La végétation y est extrêmement vigoureuse; les pins, les saules, les chênes et les bouleaux peuplent ses forêts. La mer qui baigne ses côtes est très poissoneuse, ainsi que ses rivières et ruisseaux, qui fourmillent de saumons et de truites de la meilleure qualité. Les collines sont souvent couvertes de rosiers, d'angélique et de saranne (1).

Habitans. — Les habitans de Tchocka ne ressemblent en rien ni aux Mantchoux ni aux Chinois. Ces peuples sont très-intelligens, respectent les propriétés, ne conçoivent point de défiance et communiquent aisément avec les etrangers. Ils sont de couleur basanée, d'une taille médiocre, trapus, fortement constitués, ont un léger embonpoint, les formes et les muscles très-prononcés. La taille la plus commune parmi ces insulaires est de cinq pieds, et la plus haute de cinq pieds quatre pouces, mais les hommes de cette dernière stature sont très-rares. Tous ont la tête grosse, le nez court, le visage large et plus arrondi que celui des Européens; leur physionomie est animée et assez agréable, quoique l'ensemble des parties qui composent la face n'offre pas des porportions régulières (2). Ils sont très-velus, ont beaucoup de barbe et les cheveux noirs, lisses et médiocrement forts. Les vieillards ont l'air de vrais patriarches de village.

Leur habillement est une soutane faite de peau ou d'une espèce de toile qu'ils tirent de l'écorce du saule. Les hommes

---

(1) Voyage de M. de *Lapérouse*, tome IV, page 73, et tome III. pages 40 et 43.

(2) *Ibid*, tome IV, page 74 et suiv.

se peignent la lèvre supérieure en bleu ; chez les femmes, les deux lèvres subissent cette opération.

Quoiqu'ils négligent l'agriculture et ne vivent que des produits de leur chasse et de leur pêche, cependant ils ont de très-bons métiers de tisserand.

Leur langue n'a certainement aucun rapport avec les langues de l'Europe occidentales, quoique par un hasard singulier, le mot *Kahani*, vaisseau, ressemble au mot allemaud, *kahn*, bateau, *canot*, et que parmi leurs nombres on trouve *tou*, deux, ce qui ressemble à *two* des anglais, *to* des danois, *twa* ou *tou* des suédois, etc. Mais deux ou trois ressemblances isolées ne prouvent rien. Ils parlent en grasseyant et avec un sifflement faible (1).

(1) Voyage de *Lapérouse*, tome III, page 116.

JAPON.

SITUATION, NOM, etc.

Le plus ancien nom connu que les Chinois aient donné à ces îles, est Yang-hou (magasin du Soleil); ils les ont ensuite appelées Nou-kom (royaume des Esclaves), dénomination changée depuis en celle de Ge-pon (lieu propre du jour ou du Soleil). Nipon ou Nifon est une altération de ce mot, et signifie en japonais, *origine du Soleil.* Les naturels les nomment encore Ten-ka (sous le Ciel) (1).

Le père de la géographie moderne de l'Asie, Marco-Polo, désigne le Japon sous le nom de Zipangri ou Zipangu. Actuellement les Chinois le nomment Sippon et Jepouen.

Cet Empire s'étend du 30me. au 41me. degré de latitude nord, et selon les cartes les plus récentes, du 129me. au 140me. degré de longitude à l'est du méridien de Paris. Outre un grand nombre de plus petites, il offre, au sud-ouest, deux îles considérables, l'une nommée Kiu-siu, et l'autre Sikokf.

Mais la plus importante de toutes les îles du Japon est celle de Nipon, située au nord-est des deux précédentes. La géographie de Kœmpfer a été rectifiée par des voyageurs plus modernes, selon lesquels l'île de Kiu-siu a, du nord au sud, à-peu-près deux degrés, ou 50 lieues de largeur, et la plus grande longueur est d'environ 80 lieues. Celle de Sikokf a 36 lieues de longueur et 20 de largeur. La grande île

(1) Voyage de Thunberg, trad. par *Langlès*, in-8°., tome III, page 161.

de Nipon se dirige du sud-ouest au nord-ouest, et n'a pas moins de 300 lieues de longueur; mais elle est si étroite dans toute son étendue, que dans le milieu elle ne présente pas plus de 30 lieues de largeur, quoiqu'elle puisse en avoir le double à compter d'une extrémité à l'autre de deux parties qui font saillie. Les îles du Japon sont divisées en provinces et en districts, ainsi qu'il est d'usage dans les pays policés.

Montagnes, aspect, terrain, etc. — Thunberg nous assure que tout le pays est couvert de montagnes, de collines et de vallées : ses côtes sont parsemées de rocs très-escarpés et battues par une mer orageuse. La surface du pays est aussi diversifiée par une quantité de rivières et de ruisseaux. Les collines, couvertes de beaucoup d'espèces singulières de végétaux, présentent généralement l'image de l'industrie humaine, plus propre peut-être à intéresser l'esprit, que l'aspect sauvage de la nature abandonnée.

La principale montagne du Japon est celle de Furi, qui est couverte de neige pendant presque toute l'année. Les montagnes de Taconie, qui l'avoisinent, entourent un petit lac du même nom (1). La plupart des montagnes sont couvertes de bois et d'autres sont cultivées comme nous venons de dire. Elles renferment plusieurs volcans, mais en général elles abondent en arbres toujours verds et en sources limpides.

Il y a près de Firando une île volcanique, et on en connaît plusieurs autres dans les mers environnantes (2). Dans la province de Figo est un volcan qui jette considérablement de flammes, et un autre qui autrefois formait une mine de charbon dans la province de Trikuser. Le cours et l'étendue des diverses chaînes de montagnes n'ont pas été examinés.

Près du lac d'Oitz est la délicieuse plaine de Jeran, qui est regardée comme sacrée. On dit qu'elle ne renferme pas moins de trois mille temples (3).

Rivières et lacs. — Les rivières du Japon n'ont pas été dessinées avec soin. On remarque parmi elles la Nogafa et la Jedogana, qui passe par Osaka, où elle est traversée par

---

(1) *Thunberg*, tome III, page 164.
(2) *Kæmpfer*, tome I, p. 166, trad. française.
(3) *Ibid*, tome II, page 28.

plusieurs ponts de cèdres, de 300 à 360 pieds de long. La rivière Ogingawa (1) est une des plus grandes et des plus dangereuses du pays, quoiqu'elle ne soit pas comme les autres sujette à s'enfler pendant les pluies. La Surigawa est aussi une rivière large et rapide, ainsi que celle qui porte le nom de Sakgawa. La plus grande rivière paraît être l'Indo, ou, d'après la prononciation allemande, le Joto, qui coule au S.-O. du lac d'Oitz : mais la géographie de l'empire du Japon est loin d'être complète. Parmi les rivières les plus importantes, Kœmpfer range l'Ujin (l'Ojen de Thunberg), l'Oomi, que l'histoire des Japons assure être sortie de terre dans une nuit, et l'Aska.

Un des principaux lacs paraît être celui d'Oitz, du sein duquel sortent deux rivières, dont le cours s'étend l'une vers Miaco, l'autre vers Osaka. On prétend qu'il y a 50 lieues japonaises de longueur, équivalent à une heure de marche à cheval ; mais sa largeur est peu considérable.

Climat et saisons.—La chaleur de l'été est très-violente dans le Japon, et serait même insuportable si l'air n'était pas rafraîchie par les vents qui soufflent de la mer. Le froid est aussi rude dans l'hiver, lorsque le vent vient du nord où du nord-est, et semble impregné de particules de glaces de l'Océan artique. Le tems est variable pendant tout le cours de l'année ; et il tombe des pluies abondantes particulièrement dans les satsaki ou mois pluvieux, qui commencent au milieu de l'été (2). Cette grande humidité est la cause principale de la fertilité du Japon ; et de la nombreuse population qui en est la suite.

Le tonnère se fait souvent entendre, et les tempêtes, les ouragans et les tremblemens de terre sont très-communs. D'après les observations que Thunberg a faite avec le thermomètre, et qu'il a publiés, on peut se former une idée précise du climat. Le plus haut dégré de chaleur, à Nagaraki, fut de 98 deg. de Fahrenheit dans le mois d'août, et le plus grand froid de 35 deg. dans le mois de janvier. Le tonnerre gronde ordinairement pendant la nuit dans les mois de l'été,

---

(1) Le mot gawa ou gava signifie une rivière ; dans ce cas la répétition est absurde, quoiqu'elle soit souvent usitée dans la géographie des pays peu connus.

(2) *Thunberg*, tome III, page 234.

et la neige reste quelques jours sur la terre, même dans le midi de l'empire.

Sol et Agriculture.—Le sol est en lui-même stérile, mais les pluies bienfesantes conspirent avec le travail et les engrais pour vaincre jusqu'à cet obstacle. Thunberg (1) nous a donné des détails curieux concernant l'agriculture des Japons, science tellement en vénération chez ce peuple ingénieux, qu'à l'exception des montagnes les plus infertiles et les plus impratiquables, la terre est universellement cultivée, et même la plupart des montagnes et des collines le sont aussi.

Exempt de tous droits féodaux ou redevances ecclésiastiques, et respecté par les autres classes de la société, le fermier cultive le terrain avec autant d'industrie que de liberté. Il n'y a point de communes; et si quelque portion de terrain restait inculte, un cultivateur voisin plus laborieux pourrait s'en emparer; mais lorsque Thunberg regarde comme un avantage le manque de prairies, il semble s'écarter des principes européens, qui considèrent les troupeaux comme nécessaires pour l'engrais. L'usage des Japonais est de former un mélange de tous les restes de la cuisine et des ordures qu'ils transportent dans les champs dans des seaux, et versent avec une espèce de pelle sur les plantes lorsqu'elles ont atteint la hauteur d'environ six pouces, afin qu'elles en profitent autant que possible. Le soin de sarcler est aussi poussé au plus haut degré. La surface des collines est cultivée, au moyen de murs de pierres qui supportent des plateaux de terre semés de riz ou de légumes (1).

Des milliers de ces lits de verdure ornent la plupart des montagnes, et leur donnent un aspect qui excite l'étonnement du spectateur. Quand nous considérons que le climat du Japon est exposé à de fortes pluies, nous ne pouvons nous empêcher de blâmer le défaut d'industrie des montagnards de l'Ecosse et d'autres parties de l'Europe. Le riz est le grain principal, le blé-sarazin, le seigle, l'orge et le froment sont rarement cultivés. Une espèce de pommes de terre y est abondante, ainsi que différentes sortes de fèves, de pois, de navets, de choux. Le riz est semé en avril et

(1) *Thunberg*, tome IV, page 80.
(2) *Ibid*, tome IV, page 83.

recolté en novembre : c'est dans ce dernier mois qu'on sème le froment, et on le recueille en juin. L'orge reste aussi en terre pendant l'hiver. On tire de l'huile à brûler de la graisse d'une espèce de chou ; on cultive beaucoup de plantes propres à la teinture, et aussi des cotonniers et des mûriers ; ces derniers fournissent à la nourriture d'une immense quantité de vers à soie. Le camphrier, la vigne, le cèdre, le thé et le bambou croissent non-seulement sauvage, mais sont cultivés pour fournir à des usages nombreux.

Végétaux.—Le Japon est très-riche en végétaux, et ils ont été examinés avec soin par Kœmpfer et Thunberg. Cependant, d'après la populatjon énorme du pays, et la cécessité absolue d'apporter la plus grande attention à l'introduction de tout ce qui peut contribuer à soutenir l'existence, il n'est pas facile de déterminer si plusieurs légumes qui s'y cultivent sont véritablement indigènes. Il y a beaucoup de de ressemblence entre les plantes de la Chine et çelles du Japon ; elle dérive probablement d'un échange mutuel de végétaux utiles, si les deux pays n'ont pas plutôt tiré un grand nombre de leurs plantes les plus précieuses de la Cochinchine ou des îles Philippines : le gimgembre, le poivre noir, le sucre, le coton et l'indigo, quoique peut-être originaires des régions plus orientales de l'Asie, y sont cultivés avec beaucoup de succès, et en grande quantité. On trouve dans les parties élevées de l'intérieur du Japon le laurier indien et le camphrier, ainsi que le *rhus vernix*, de l'écorce duquel sort une gomme résine qu'on suppose être le principe du superbe et inimitable verni noir qui couvre les parquets et d'autres articles de luxe dans l'Inde. Outre l'orange douce de la Chine, on en trouve une autre espèce sauvage le *citrus japonica*, qui paraît être particulier à ce pays. On rencontre deux espèces de mûriers, tant dans l'état indigène, que cultivé, dont l'une est la nourriture favorite des vers à soie, et l'autre estimée à cause des fibres blanches de son écorce intérieure, avec lesquelles on fabrique du papier. Le mélèse, le cyprès et le saule pleureur, qu'on trouve dans tout le pays chaud entre le Japon et la Méditerannée, viennent ici terminer leur empire vers l'est : on en peut dire autant de l'espèce de pavot qui fournit l'opium, du lilas blanc et du jalap (*mirabilis jalapa*). Parmi les espèces particulières

ticulières au Japon, on peut mentionner *l'aletris japonica*. La *bignonia catalpa* est commune à cette partie de l'Asie et au Perou, elle ressemble à *l'epidendrum vanilla*, dont les fruits forment un article de commerce, étant d'un grand usage dans la préparation du chocolat. Le *mimosa arborea* est l'arbre à suif, le cocotier et deux autres espèces de palmiers, le *chamoerops excelsa* et le *cycas cyrcinalis* ornent les bois, particulièrement vers le rivage de la mer, par la variété de leur forme et de leur feuillage, tandis que les marais incultes sur les bords des rivières, sont eux-mêmes très-utiles aux habitans, par la profusion et la beauté de leurs bambous dont ils sont couverts (1).

Les Japonais se nourrissent avec du gruau de riz de Turquie, de l'orge, du froment, de la hougue sorghs, *cinosurus coracanus ;* du panic, du chervi, *sium sisarum ;* des pommes de terre, des melongènes, des turneps ou choux raves, du gouet comestible, *arum esculentum* ; de la fléchière, *sagittaria sagittata* ; de la renouée multiflore et du sarazin ; d'igname du Japon, *dioscorera japonica* ; des carottes, des dolics et des autres legumes communs en Europe. Ils ont aussi tous nos arbres fruitiers et des pamplemousses *citrus decumanus*, des figues de Kaki, *diospyros kaki*, avec des grosses oranges. Ils savent confire et accommoder avec des épices les bananes, *musa paradisiaca ;* les fruits de jacquier, *radermachia* ; le bobange, le painugai, les cocos, les poivres, les truffes, les amanites, *ogarici ;* les fruits de fragarier, le cubèbe, *piper cubeba* ; les tjermules et les marmelles, *anona asiatica* et *crateva marmelos*, etc. Ils tirent de l'huile à manger et à brûler du sésame, du camelli, de l'orbresin driandrios, des sumacs, de l'if et du gingko, *taxus gingko* ; du chore oriental, du camphrier et du laurier glauque, de l'azédarach et du cocotier. Ils font des habits avec des étoffes de coton ; des cordes avec des orties, *urtica nivea ;* du papier et des évantails avec le mûrier, le licual et le rondier, *morus papirifera*, *liecuala* et *borassus :* des bouteilles

(1) Le bambou a été placé dans le genre des roseaux par Linné, mais M. *Walckenaer* observe (géog. de Pinkerton, t. IV, p. 312) qu'il s'en éloigne suffisemment pour former un genre à part. *Voyez* la description dans la *Flora Cochinchinensis* de Lourcico, tome I, page 70.

avec la callebasse, *cucurbita lagenaria.* Ils tirent du vernis du laque de *croton*, et différentes couleurs de plusieurs renouées, *poligonum chinense*, *barbatum* et *aviculare.* Les bois que leurs menuisiers emploient communément sont le lindera, le dentz ou jora, le sapin et le pin sauvage, le buis, le cyprès, l'if à grandes feuilles, *taxus macrophylla.* Leurs peignes sont en bois de nagi, *mirica nagi.* Les haies vives qui environnent leurs propriétés sont composées de sérisse du Japon, *licium japonicum*; d'oranger à trois feuilles, de gardène, de viornes, de thuya, de spricée, de dolis à épis, dont ils font aussi des berceaux et des allées couvertes. Les plantes dont leurs médecins se servent le plus communément sont la renouée multiflore, le muguet du Japon, l'ausaine à balais, *choenopodium scoparia*; l'acore aromatique, *acorus calamus*, la draconte polyphylle, l'inule aunée, la racine de squine, *smilax china*; la coréte du Japon, *corchorus japonicus;* le camphre, le moxa, le dolic à poils cuisans, *dolichos pruriens;* l'aristoloche de l'Inde, la périploque d'Inde, la canelle, le bois de couleuvre, la racine de mungo, *ophiorhiza mungos*; des semences de *moringa* et de l'arbre puant.

Animaux. — Il est assez remarquable qu'on ne trouve ni boucs ni moutons dans tout l'empire du Japon, les premiers étant regardés comme nuisible à la culture, et l'abondance du coton et de la soie suppléant au défaut de la laine. Les cochons sont aussi regardés comme pernicieux à l'agriculture, et on en voit seulement quelques-uns dans le voisinage de Nagasaki, qui y ont probablement été introduits par les Chinois (1). En général il y a peu de quadrupèdes. Le nombre des chevaux de l'empire a été calculé par Thunberg comme égal à celui d'une seule ville suédoise. On ne voit que fort peu de bétail. Les Japonais ne fesant usage ni de leur chair ni de leur lait, et ne les employant que pour le labour et pour conduire leurs charrues. Ils se servent pour cet objet d'une variété de buffles qui a une bosse sur le dos, et de vaches qui sont d'une espèce très-petite.

La nourriture consiste presqu'entièrement en poissons,

---

(1) *Thunberg*, tome IV, page 95.

en gibier et en végétaux ; les poules et les canards sont élevés principalement à cause de leurs œufs. On conserve peu de chiens par des motifs de superstition, et les chats sont les favoris des dames. Le loup se montre dans les provinces du nord ; il s'y trouve aussi des renards : ces derniers sont universellement détestés, et considérés comme des démons incarnés.

Minéraux, Métaux. — Les métaux précieux, l'or et l'argent, abondent dans l'empire du Japon. C'est un fait autrefois bien connu des Portugais, qui en exportaient des cargaisons considérables, et ensuite des Hollandais. L'or se trouve dans plusieurs endroits, et peut-être le Japon peut-il à cet égard disputer la palme aux pays les plus riches du monde. Mais afin que ce métal ne puisse pas perdre de sa valeur en devenant trop abondant, il est défendu de creuser à plus d'une certaine profondeur déterminée, et on ne peut pas plus ouvrir qu'exploiter une mine sans la permission expresse de l'empereur. Lorsque cette permission est obtenue, les deux tiers du produit appartiennent à l'empereur, et le reste au propritaire du terrain. On trouve de l'or en petite quantité dans le sable; mais la plus grande partie s'extrait des pyrites de cuivre dissoutes par le souffre. L'or le plus pur, ainsi que les mines les plus riches, sont à Sado, dans la plus grande des îles voisines du Nipon. Le plus pur ensuite est celui qu'on trouve à Suremga. En outre il est regardé comme certain qu'il reste à découvrir plusieurs riches mines d'or dans le Satsuma, ainsi que dans le Tisvungo, et dans l'île d'Amakusa. On s'en sert pour frapper monnaie, pour la dorure et la broderie, mais on ne l'exporte pas du pays.

L'argent doit avoir été autrefois plus abondant qu'il ne l'est maintenant, une grande quantité en ayant été exportée. Les Japonais le considèrent comme plus rare que l'or, quoique ce dernier métail soit plus cher. Ils ont reçu, dit-on, en échange une somme considérable de ducats d'Hollande de la compagnie Hollandaise. On rapporte que dans la province de Bungo et dans les parties les plus septentrionales, vers Kattami, il y a de très-riches mines d'argent. En outre les deux îles connues sous le nom d'île d'Or et d'Argent (*ginsima* et *kinsima*) passent pour contenir une grande

quantité de l'un et de l'autre de ces métaux. Les Européens ignorent la situation de ces îles.

Le cuivre, commun dans tout l'empire, contient beaucoup d'or, et forme la principale partie de la richesse de nombre de provinces. Non-seulement il fut autrefois exporté en quantité énormes, mais il continue encore à l'être par les marchands Hollandais et Chinois. Le plus beau et le plus malléable se tire de Saruga, d'Astinge, de Kino, de Kuni. La dernière espèce est regardée comme la plus malléable de toutes, et celle de Saruga contient la plus grande quantité d'or. On trouve un grand nombre de mines de cuivre dans Satsuma et d'autres lieux. On fabrique de petites pièces de monnaie avec ce métal; on l'emploie aussi pour la vaisselle, pour faire divers ustensiles, des pots, des chaudières, etc.

Le fer paraît être plus rare dans ce pays que tout autre métail. On en trouve cependant dans les provinces de Mimasalla, Bitsju et Bisen. Les Japonais ne s'occupent pas plus de son importation que de son exportation. Ils s'en servent cependant pour manufacturer des cimetères, des armes, des cizeaux, des couteaux, et divers autres outils qui leur sont nécessaires.

On donna à M. *Thunberg* de l'ambre en présent; ils l'appellent *nambu*. Il y en avait de couleur rembrunie, de jaunâtre et de panaché. On lui dit aussi qu'il avait été trouvé dans ce pays.

Le souffre est en grande quantité dans le Japon, spécialement dans une certaine île près Satucma. Le charbon de terre, à ce qu'on assure, se trouve aussi dans les provinces du nord. *Thunberg* vit plusieurs fois faire usage d'agates rouges, veinées de blanc, pour fabriquer des boutons, des tabatières, et ces agates étaient le plus souvent taillées dans la forme d'un papillon ou de quelqu'autre animal (1).

On peut ajouter, d'après Kœmpfer, que la calamine est importée du Tonquin, et qu'on trouve de bel étain dans la province de Bango. D'après la description, ce prétendu étain peut-être est le même que le cuivre blanc de la Chine. On trouve quelquefois un naphte rougeâtre qu'on emploie

---

(1) *Thunberg*, tome IV, page 402.

dans les lampes. On n'a pas découvert d'antimoine ni de mercure dans le Japon.

Thunberg a aussi remarqué l'asbeste, la terre de porcelaine, la pierre-ponce et le marbre blanc (1). Le mercure sulfuré a aussi été rapporté du Japon, crystalisé en forme primitive et en petite masse lamelleuse.

Il y a plusieurs sources d'eaux chaudes minérales, auxquelles les habitans ont recours pour divers maladies, particulièrement à celle d'Obamma et à celles qui se trouvent dans tes montagnes d'Omfen (2). Les Européens ayant rarement visité l'intérieur du pays, on a peu de chose à dire sur les curiosités naturelles du Japon.

Plusieurs petites îles au sud et à l'est sont indépendantes du Japon, parmi lesquelles on remarque Fatfisio, lieu d'exil des grands. Celle-ci et les autres petites îles ne sont guère connues que de nom.

Divisions, villes, édifices. — Les grandes divisions de l'empire de Japon sont appelées, en langue du pays, *kokf*; ce sont des principautés, dont les chefs sont vassaux de l'empereur ou *kubo*. On en compte de 60 à 70. L'énumération en serait fastidieuse, et d'ailleurs inutile.

La capitale de l'empire du Japon se nomme *Jedo*. Elle est située dans une baie, au sud-est de Nipon, la principale de ces îles. Les maisons n'y ont que deux étages, avec des boutiques le long des rues. Le port y est si peu profond, qu'un vaisseau européen est obligé de jeter l'ancre à la distance de 5 lieues. Cette ville essuya, en 1772, un incendie que l'on assure avoir tout réduit en cendre dans un espace de 6 lieues de long sur 3 de large. Les tremblemens de terre y sont communs, ainsi que dans les autres contrées du Japon. Le palais de l'empereur est entouré de murs de pierres, avec des fossés et des ponts-levis. Lui seul formerait une ville considérable, puisqu'on lui donne 5 lieues de circonférence (3). A cet égard, et toutes les fois qu'il est question de la population de ces pays orientaux, quoi qu'en suivant les meilleurs autorités, le lecteur et l'auteur font sagement de suspendre leur croyance. Si l'on

(1) *Thunberg*, tome III, page 203.
(2) *Kæmpfer*, tome I, page 167.
(3) *Thunberg*, tome IV, page 54.

ajoute foi à ce que disent les Japonais, il faudrait 21 heures de chemin pour faire le tour de Jedo, ce qui supposerait une circonférence de 21 lieues; et ils affirment qu'elle a 7 lieues en longueur sur 5 en largeur. Une forte rivière, selon Kœmpfer, traverse cette immense capitale, et fournit de l'eau, non-seulement aux fossés du palais, mais encore à différens canaux. On n'y voit ni murs ni fortifications, cela est inconnu dans les villes du Japon; mais Jedo est embellie de beaucoup d'hôtels qui servent de logement à un grand nombre de princes. Comme les Européens y jouissent de peu de liberté, les relations de Kœmpfer et de Thunberg à cet égard sont peu satisfesantes.

Miaco, chef-lieu de l'église du pays, et la seconde ville de l'empire, est située dans les terres, à environ 136 milles au sud-ouest de Jedo, dans une plaine unie. On peut même la regarder comme la principale ville de commerce. Elle est aussi le lieu où l'on frappe la monnaie impériale; et la cour du Daïri étant composée de lettrés, c'est dans cette ville que s'impriment tous les livres. Kœmpfer nous apprend que d'après un dénombrement fait en 1674, la population s'y montait à 405,642 individus, dont 182,070 du sexe masculin, et 223,572 femmes, sans compter la suite nombreuse attachée au Daïri. D'après cette division des sexes il est probable que les enfans sont exclus.

Nagasaki étant la ville la plus voisine de la factorerie hollandaise, dans l'île de Dezima, a nécessairement été l'objet d'une attention particulière de la part de nos voyageurs. Ce port est le seul dans lequel il soit permis aux vaisseaux étrangers de jeter l'ancre; privilège aujourd'hui réservé exclusivement aux Hollandais et aux Chinois. Ce lieu n'était qu'un simple village; il doit au commerce portugais sa prospérité actuelle et son importance. Le nombre des autres villes du Japon peut monter à trente ou quarante. Mais si l'on excepte celles qui sont sur la route de Nagasaki à la capitale, il en est peu qui aient été observées par des Européens. *Osasca* et *Sakai* se glorifient du titre de villes impériales.

On peut se faire une idée des principaux édifices du Japon par les descriptions que nos voyageurs nous ont données

du palais de l'empereur. Semblable à ceux des Chinois, il consiste dans un grand nombre de logemens, et occupe un espace immense. La salon des cents nattes a 600 pieds de long sur 300 de large. Le palais a une tour carrée, marque de prééminence, laquelle dans cette ville est interdite aux autres grands, quoique chacun d'eux jouisse de la même prérogative dans ses propres domaines. Cette tour est composée de plusieurs étages richement décorés. La plupart des toits sont ornés de dragons dorés. Les colonnes et les plafonds sont de cèdre, de camphrier et d'autres bois précieux. Mais tout l'ameublement consiste en nattes blanches, garnies de franges d'or. L'empereur donne son audience dans une chambre moins grande, où il est assis sur un tapis.

Origine et histoire. — On n'a que peu d'éclaircissement sur l'origine des Japonais, qui néanmoins paraît être la même que celle des Chinois, quoi que selon Kœmpfer, la langue que parle l'un de ses peuples n'ait aucune analogie avec celle de l'autre. Mais si l'on comparait la langue de la Corée, la terre la plus proche du Japon, avec la langue chinoise, on trouverait peut-être le lien d'affinité entre elles. Il est possible que les Japonais aient quitté le continent, lorsque la société chez eux et chez les Chinois était encore dans l'enfance; et d'après leur position insulaire, et une civilisation d'un genre différent, il en sera résulté un langage particulier.

Les Portugais avaient, quoiqu'imparfaitement, reconnu le Japon avant 1730, date de la relation publiée par Kœmpfer; mais depuis on a obtenu des renseignemens qui prouvent que cet auteur n'a point dressé, d'une manière conforme à la vérité, la carte de cet empire. Ayant copié les cartes inexactes des Japonais, il est tombé dans des erreurs si grossières, qu'il a confondu l'île de Jesso avec le Kamtchatka; qui, outre la différence de longitude, en est à la distance d'environ six degrés de latitude ou de 360 milles géographiques. On ne doit point remarquer cette faute pour en faire un reproche à l'estimable Kœmpfer, dont on ne peut justement apprécier le mérite qu'en se reportant à l'époque à laquelle il écrivait : nous n'en parlons que pour l'instruction de ces feseurs d'abrégés qui, sans faire attention

aux progrès continuels de la géographie, se reposent sur d'anciennes autorités.

Les Japonais, en général, étudient l'histoire de leur pays, dont Kœmpfer nous a donné un extrait fait avec soin, et dans lequel il distingue trois périodes, la première fabuleuse, la seconde douteuse, et la troisième certaine.

La première remonte au-delà de l'époque où les juifs placent la création du monde. Les Japonais disent que pendant cette période leur Empire fut successivement gouverné par sept grands esprits celestes, et que le dernier de ceux-ci ayant épousé une déesse, il sortit de cette union une race de cinq demi-dieux, dont l'un régna 250 mille ans, et le cinquième plus de 800 mille.

Kœmpfer entremêle la seconde période avec l'histoire des Chinois. Cette partie de son ouvrage démontre que les Japonais eux-mêmes reconnaissent du moins qu'ils ont tiré de la Chine la forme de leur gouvernement, et qu'ils lui doivent les premiers progrès de leur civilisation. Sin-non, un de ces monarques chinois dont ils parlent dans leurs annales, est représenté avec une tête de taureau, ou du moins avec deux cornes, comme ayant enseigné l'agriculture et la manière de former des troupeaux. Selon toute apparence, il n'est pas possible de trouver une plus simple et plus naturelle origine au Jupiter Hamnon, et il en est peut-être de même des autres allégories des Grecs.

La troisième période, ou celle des faits positifs, commence en même-tems que l'établissement de la succession héréditaire des empereurs ecclésiastiques, c'est-à-dire, 66 ans avant J. C. Durant cette période, 107 princes de la même dynastie gouvernèrent le Japon. Les princes séculiers s'emparèrent ensuite de l'autorité suprême. En général les règnes furent pacifiques. Il est vrai qu'à de grands intervalles les Tatares Mantchous et les Coréens envahirent le Japon, mais ils en furent toujours chassés par la valeur des habitans. Sous le règne de Gonda, 90me. Daïri, ou empereur spirituel, les Mongols, sous Monkou, après avoir, 14 ans auparavant, conquis la Chine, rassemblèrent de grandes forces pour se rendre maîtres du Japon. Des récits exagérés font monter à 4 mille le nombre de leurs petits navires, et à 240 mille

hommes (1) celui de leur armée. Mais du moins il est probable que les nombreuses jonques chinoises en portaient une très-formidable. Tout cet armement fut dispersé et détruit par une tempête que les Japonais attribuent pieusement aux divinités protectrices de leur Empire. En 1585, le général, ou l'empereur séculier, qui était aussi monté sur le trône par droit de succession, s'empara du pouvoir suprême, et depuis cette époque le Daïri est toujours renfermé et soigneusement gardé, de peur qu'il ne reprenne l'autorité qu'avant cette révolution possédaient ses prédécesseurs.

Les temples et les palais étant construits en bois, il ne peut y avoir qu'un petit nombre de monumens anciens au Japon. Quelques-uns des châteaux des grands y sont entourés de murs ou de pierres; mais les idoles et les monnaies sont probablement les seuls objets d'une haute antiquité que l'on puisse y trouver.

Religion. — Les Japonais adorent plusieurs divinités, parmi lesquelles ils distinguent un suprême créateur. Ils forment deux sectes principales, la secte de Sinto et celle de Budso. La première reconnaît un Être suprême, trop élevé pour faire attention aux hommages et aux misérables intérêts des faibles humains. En conséquence, ceux qui composent cette secte invoquent, comme médiatrice, les divinités d'un ordre inférieur. La nécessité d'une médiation quelconque s'est fait sentir dans presque toutes les religions. Les Japonais croient, en outre, que les ames des hommes vertueux occupent une place qui se trouve immédiatement au-dessous du ciel, et que celles des méchans erreront dans les airs jusqu'à ce qu'elles aient expié leurs offenses. On voit

(1) Le savant Amiot nous a donné, dans un ouvrage manuscrit actuellement déposé à la bibliothéque nationale, l'histoire de cette expédition, d'après les auteurs chinois. Suivant eux elle eut lieu en l'année 1281 de l'ère chrétienne. L'armée chinoise, réunie à celle des Coréens, formait cent mille hommes. Les Coréens formaient, dit-on, neuf-cents vaisseaux de guerre; à peine le dixième de cet immense armement put-il échapper à la fureur des flots. (Cet ouvrage est intitulé : Itroduction à l'histoire des peuples qui ont été ou qui sont tributaires de la Chine; ouvrage composé par ordre de l'empereur Kang-hi, traduit par Amiot).

ainsi que la doctrine de la métempsycose leur est inconnue. Enfin, ils s'abstiennent de toute nourriture animale, abhorrent l'effusion du sang, et n'oseraient toucher un cadavre (1).

Quoique ceux qui professent cette religion soient persuadés que leurs dieux ont la connaissance de toutes choses, et conséquemment qu'il n'est nullement nécessaire de les prier en aucune occasion, ils ont néanmoins des temples et des jours de fêtes qu'ils célèbrent à des époques fixes. Ils appellent leurs dieux Sin ou *Kami*, et leurs temples *Mia*. Les derniers consistent en plusieurs appartemens et en galeries, et la façade offre des portes et des fenêtres que, selon la coutume du pays, on peut enlever et replacer à volonté. Des nattes de paille sont étendues sur les planchers, et les toits forment de chaque côté une saillie suffisante pour recouvrir une sorte d'estrade qui entoure le temple, et sur laquelle le peuple se promene. On ne remarque dans ces temples aucune idole, aucune figure qui soit censée représenter l'Être invisible et suprême, quoiqu'on y conserve quelquefois, dans une boîte, une petite image qui est celle de quelque divinité secondaire, à laquelle est consacré l'édifice. On place fréquemment au centre du temple un large miroir fait avec du métal jeté en fonte et bien poli, lequel est destiné à rappeler que, de même que les taches du corps se peignent fidèlement dans cette sorte de glace, de même aussi les défauts de l'ame ne peuvent demeurer cachés aux regards pénétrans des immortels (2).

Les Japonais ont des prêtres séculiers et des religieux, et ceux-ci connaissent seuls les mystères de la religion. Les fêtes et les cérémonies du culte sont agréables et même gaies, car ce peuple considère les dieux comme des êtres qui se plaisent à dispenser le bonheur. Outre le premier jour de l'année, et trois ou quatre autres fêtes solennelles, le premier jour de chaque mois est considéré comme un jour sacré. Il y a plusieurs ordres de religieux et de religieuses au Japon, comme dans les pays où règne la religion catholique romaine. La nature humaine est par-tout la même.

La secte de Budso est originaire de l'Hindoustan; c'est la

(1) *Thunberg*, tome IV, page 19.
(2) *Id.*, tome IV, page 21.

même que celle de Budha, ou de Boudh, que l'on prétend s'être formée dans l'île de Ceylan environ mille ans avant l'ère chrétienne. En passant par la Chine et par la Corée, cette secte a adopté quelques maximes étrangères; mais elle conserve le dogme de la transmigration des ames, dont les plus perverses sont supposées passer dans le corps des animaux, jusqu'à ce qu'elles se soient entièrement purifiées.

Les Japonais ont des moralistes ou des philosophes, dont la doctrine est appelée Shuto, et a des rapports avec celle des Epicuriens. Quoique les individus qui font profession de la première reconnaissent avec confiance que la source la plus pure du plaisir est la vertu, cette secte admet une ame de l'univers; mais elle n'adore point ces dieux inférieurs, et n'a ni culte ni temple. Par une singularité remarquable, la persécution exercée contre les chrétiens a considérablement diminué le nombre des Epicuriens du Japon, qui, pour détourner les soupçons, se sont empressés de retourner aux dieux de leur pays.

Dès l'an 1549, c'est-à-dire, très-peu de tems après la découverte du Japon par les Portugais, arrivèrent des missionnaires de l'ordre des Jésuites, dont les successeurs continuèrent à répandre leur doctrine jusqu'à l'année 1638, que 37 mille chrétiens furent massacrés. Il en avait déjà péri de la sorte plus de 20 mille en 1590, et à la dernière de ces deux époques il y avait eu plusieurs persécutions. L'orgueil et l'avarice des Portugais, et les vains projets des Jésuites, contribuèrent d'abord à rendre odieuse la religion qu'ils professaient, et dont les principes purs condamnaient leur conduite. Non contens de la position avantageuse où ils se trouvaient, ils voulurent s'immiscer dans les affaires du gouvernement, et leur fatale ambition amena ces sanglantes catastrophes. L'existence du christianisme parut incompatible avec celle d'un gouvernement qui, d'ailleurs, est en général tolérant. Depuis cette mémorable époque la religion catholique a été en horreur au Japon, où tous les ans on foule aux pieds la croix et les autres symboles de cette religion. Mais il n'est pas vrai de dire que l'on force les Hollandais d'en faire autant.

Gouvernement. — Le Kubo, ou l'empereur séculier, est maintenant le seul monarque au Japon; mais jusques vers

la fin du 17me. siècle, le Daïri, ou l'empereur spirituel, avait l'autorité suprême. Celui-ci montait sur le trône en vertu de la désignation faite de la personne par une haute cour ecclésiastique, qui fondait sa décision sur les lois relatives à la succession de l'Empire. Ces lois ont néanmoins été violées quelquefois ; et le Japon a été déchiré par différentes guerres de religion. Il y avait six ordres de dignités ecclésiastiques, dont quelques-unes étaient jointes à des offices particuliers ; les autres étaient purement honoraires. Le prince séculier confère, du consentement du Daïri, deux sortes de qualifications, dont la première correspond au titre de noble, de vicomte, etc. et la seconde à celui de *esquire* en Angleterre. La cour ecclésiastique s'occupe principalement de litterature. Le Daïri réside à Miaco, mais il n'est plus entouré du même éclat qu'autrefois.

Chaque province est gouvernée par un prince qui y fait sa résidence, et qui est responsable de son administration ; les personnes de sa famille demeurent comme otages à la cour de l'empereur, où lui-même est obligé de se rendre en grande pompe une fois l'an, avec des présens considérables. Ainsi qu'en Europe, au tems du système féodal, l'empereur tire son principal revenu de ses domaines particuliers, qui consistent en cinq provinces d'un ordre inférieur et en quelques villes particulières. Chaque prince dispose des revenus de son fief ou de son gouvernement, qui lui sert à défrayer sa cour, à entretenir une force militaire, à réparer les routes et à subvenir à toutes les dépenses de l'état civil. On donne le titre de Daimio aux princes du premier ordre, et la qualification de Siomio à ceux d'un rang inférieur. La dignité des uns et des autres est héréditaire ; et les Siomios sont non-seulement forcés de laisser aussi leur famille dans la capitale, mais encore d'y résider six mois de l'année.

Il ne paraît pas que l'on puisse, dans l'histoire du Japon, trouver aucun exemple d'assemblée nationale ou même de conseil de nobles : ce genre de constitution est entièrement étranger aux mœurs asiatiques, quoiqu'on en rencontre des traces dans l'histoire ancienne de Perse. On n'a point encore expliqué la cause de ce fait ; pourquoi la forme despotique de gouvernement a-t-elle prévalu chez tous les peuples de l'Asie, même les plus éclairés ? Peut-être dans ces contrées,

les passions sont trop violentes pour permettre à la raison de faire entendre dans un sénat sa tranquille éloquence, et la différence des opinions occasionnerait bientôt l'effusion du sang. La constitution singulière du Japon est donc une monarchie héréditaire absolue soutenue par une foule de princes héréditaires absolus, dont la jalousie mutuelle et les otages qu'ils livrent garantissent la soumission au pouvoir suprême.

Kœmpfer vante extrêmement les lois du Japon, et les préfères à celles de l'Europe. Les parties elles-mêmes comparaissent devant le juge, qui prononce sans délai. Cependant le récit de l'auteur que nous venons de citer n'est pas satisfesant sur ce point, car il n'y parle d'aucun code; et l'objet sur lequel il insiste le plus est l'avantage résultant de la loi qui interdit l'accès du Japon aux étrangers, et défend, sous peine de mort, à tous Japonais de quitter son pays. Thunberg dit que les lois sont en petit nombre dans cette contrée, mais qu'on les y exécute à la rigueur, sans aucun égard aux personnes, sans partialité, sans violence (1). Les amendes pécuniaires sont des grâces accordées aux coupables riches. La plupart des crimes sont punis de mort; mais la sentence doit être signée par le conseil privé de l'empereur. Les parens sont responsables des crimes de ceux dont ils auraient du diriger l'éducation. La police est parfaite. Non-seulement il y a dans chaque ville un magistrat principal, appelé Nimban, qui est chargé de la faire, mais les habitans de chaque rue nomment un commissaire qui veille à la sûreté des personnes et des propriétés; et deux d'entre les habitans montent la garde pendant la nuit, pour avertir en cas d'incendie.

La meilleure preuve que les lois du Japon sont efficaces, c'est qu'on n'y commet que peu de crimes, et qu'on y inflige que peu de châtimens. Selon Thunberg (2) il y a dans chaque village un emplacement entouré de palissades, au milieu duquel est une inscription qui offre, en gros caractères, un petit code de lois.

Population. — Les voyageurs anciens et modernes n'ont point éclairci cet article. Peut-être les Japonais ont-ils

---

(1) *Thunberg*, tome IV, page 64.
(2) *Ibid*, page 72.

quelques préjugés contre tout dénombrement, ou quelque motif de politique leur fait laisser ce sujet dans l'obscurité, comme les Chinois par la même cause exagèrent peut-être la population de leur pays. Quoiqu'il en soit, on convient que celle du Japon est prodigieuse, que les montagnes même, dont est composée la plus grande partie de cette contrée, sont l'objet des travaux des industrieux cultivateurs. Thunberg observe que Jedo, la capitale de l'empire, passe pour avoir 58 milles de circonférence, et qu'elle peut sur ce point égaler Pekin (1). Un grand nombre de villages ont trois quarts de mille de longueur, et même il y en a plusieurs de si longs, qu'il faut quelques heures pour les traverser, quoique fréquemment ils soient fort rapprochés les uns des autres. Kœmpfer dit que le nombre des personnes que l'on rencontre journellement sur les grands chemins est inconcevable, et que le *Tokaido*, la principale des sept grandes routes du Japon, présente quelquefois plus de voyageurs que les rues les plus fréquentées des capitales de l'Europe n'offrent de passans (2). Dans un autre passage il exprime l'étonnement que lui causait cette extraordinaire population, les grandes routes étant bordées par une suite, pour ainsi-dire, non interrompue de villages. Les capitales, Jedo et Miaco, égalent en grandeur les villes les plus considérables de l'univers. *Varénius* qui, à juste titre (3), considérait le Japon comme digne d'une description particulière, fait, d'après les meilleurs autorités, monter le nombre des troupes entretenues par les princes et les gouverneurs à 368 mille hommes d'infanterie, et à 38 mille de cavalerie. Selon le même auteur, le kubo ou l'empereur a une armée particulière, composée de 100 mille hommes de pieds et de 20 mille chevaux. Ainsi donc en réunissant le tout, on trouve 468 mille hommes d'infanterie et 58 mille de cavalerie. Il est probable que cette armée n'est pas plus disproportionnée à la population du pays que celle de toutes puissances européennes en tems de paix; et comme elle est le double de l'armée que la France entretenait sous la monarchie, il

(1) *Thunberg*, tome III, page 282.
(2) *Ibid*, tome II, page 345; et tome III, page 318.
(3) *Varénius*, descript. Jap. cap. IX. *Pinkerton*, t. IV, p. 292.

est à présumer que le nombre des habitans est aussi le double de cette dernière contrée. Peut-être approcherait on plus de la vérité en supposant que le Japon est à proportion aussi peuplé que la Chine, et que la superficie du premier de ces deux empires n'égale que la dixième partie de celle de l'autre, la population en est d'environ 30 millions d'ames.

Quoique leurs lois défendent aux Japonais de quitter leur patrie, ils regardent comme le leur tout pays qu'ils ont conquis, et n'hésitent pas à y former des établissemens. C'est pourquoi l'on peut trouver des colonies japonaises à Jesso et dans les autres îles adjacentes, de même aussi que dans l'Archipel indien. Leurs lois prohibitives sur ce point semblent, comme à la Chine, n'exister qu'en théorie.

Industrie, Commerce etc. — Dans quelques arts ou manufactures ils surpassent même l'industrie européenne. Ils ont d'excellens ouvriers en cuivre et en fer. Ils ne cèdent à aucune contrée d'Orient dans les ouvrages de soie et de coton, et ils n'ont point d'égaux dans l'art de vernisser le bois. Le verre est commun au Japon, on y fait jusqu'à des télescopes. La porcelaine de ce pays est regardée comme supérieure à celle de la Chine; l'industrie des japonais est incomparable dans la fabrication des armes blanches. Ils font plusieurs sortes de papiers avec les feuilles de mûrier; ils tirent leur célèbre vernis d'une sorte de sumac que Linné appele *rhus vernix*.

Il paraît que les routes sont entretenues dans un excellent état. Le pays étant montagneux de sa nature, il n'a point été possible d'y creuser des canaux, que d'ailleurs le voisinage de la mer rend presqu'inutiles. S'il en eût été autrement, il n'y a pas de doute qu'une nation aussi habile et aussi industrieuse n'eût à cet égard imité les Chinois.

Nous avons déjà fait mention des manufactures du Japon, en parlant des sciences et arts. Le commerce intérieur, y étant libre et franc de tout impôt, est très-considérable (1). Les ports y sont couverts de grands et petits vaisseaux. Les boutiques et les routes regorgent de toutes sortes de denrées. Il se tient dans les différentes villes de grosses foires,

(1) *Thunberg*, tome IV, page 106.

qui attirent un nombreux concours de peuple. Le commerce avec la Chine est le plus important. Il consiste en soie écrue, sucre, térébenthine, drogues, etc. De leur côté les Japonais exportent du cuivre en barre, des vernis: de la laque, etc. Si l'on en croit Thunberg, les profits du commerce hollandais avec le Japon sont peu considérables, et la compagnie n'y emploie que deux vaisseaux. La monnoie japonaise a une forme singulière; les pièces d'or se nomment kobangs, celles d'argent, appelées kodama, réprésentent quelquefois Daikok, le dieu des richesses, assis sur deux bariques de riz, avec un marteau dans sa main droite et un sac dans sa main gauche. Les senis de cuivre ou de fer s'enfilent comme les pièces chinoises de même valeur.

Armée, revenus.—Nous avons dit que l'armée se montait à-peu-près à 500 mille hommes. Les Japonais sont courageux et déterminés. Quant à leur marine, à peine en doit-on parler, leurs navires étant plats à l'arrière, et conséquemment ne pouvant résister à l'effet des lames dans un gros tems: et quoi qu'ainsi que les Chinois, ils se servent de la boussole; cependant on ne peut concevoir de quelle manière ils s'y prenaient autrefois pour se rendre, comme on prétend qu'ils le fesaient, à Formose et même à Java.

Varénius entre dans les détails les plus minutieux sur les revenus du Japon, dont il fait l'énumération province par province. Il en porte la somme totale à 2,834 tonnes d'or, selon la manière de compter des flamands; et en évaluant la tonne d'or à 240,000 fr., le total sera de 670,160,000 fr., sans compter les provinces et les villes qui dépendent immédiatement de l'empereur. Ces revenus ne doivent pas néanmoins être considérés comme nationaux, vu qu'ils sont payés en espèces à différens princes. Cependant l'empereur, outre le gros revenu de ses provinces, a un trésor considé-dérable en or et en argent, disposé en caisses de mille taëls ou thays, chacun équivalent presque à un rixdollar hollandais, ou quatre schellings quatre pences, monnoie d'Angleterre. — Comme par-tout, la politique emploie le revenu public à l'entretient d'une force armée. Le meilleur moyen d'évaluer le montant réel des ressources du Japon se-

(1) Descript. jap., cap. IX.

rait

rait de la calculer d'après les troupes nombreuses qu'il met sur pied (1).

Le Japon n'entretient aucune relation politique avec les autres Etats, n'ayant d'autre territoire que des îles et point de marine; son importance politique au-dehors est nécessairement bornée, pour ne pas dire nulle. Il n'a rien à craindre, à moins que ce ne soit de la Russie, encore est-ce douteux, en supposant qu'il fut possible aux Russes de conduire une armée à travers les vastes déserts de la Sibérie, que les armes et la tactique européenne prévalussent contre le nombre prodigieux et la valeur reconnue des Japonais. Ce serait sans doute une conquête précieuse pour les Russes; elle leur assurerait des ports nombreux, et par conséquent les moyens de tenir une flotte puissante à portée de dominer sur l'Océan oriental. Mais l'intervention de la Chine, justement alarmée des suites d'une pareille entreprise, y opposerait un obstacle insurmontable. Il n'est donc pas vraisemblable que l'on parvienne à renverser l'empire japonais et sa constitution, ni à faire servir sa nombreuse population à l'ambition effrénée des Russes. Quelque absurde que serait ce projet il est possible qu'on tente de l'exécuter. « *Omnia jam fiunt, fieri quæ posse negabam* ».

MŒURS. (2) — Les Japonais sont bien faits, actifs, libres et aisés dans leurs mouvemens, d'une structure robuste, quoiqu'on ne puisse les comparer, pour la force, avec les nations du nord de l'Europe. Les hommes sont d'une taille moyenne, généralement sans beaucoup de corpulence, quoiqu'on en voie quelques-uns assez gros. Leur teint est jaunâtre, quelquefois tirant sur le brun, et d'autre fois sur le blanc. Le bas peuple qui, dans l'été, pendant son travail, laisse à nud la partie supérieure de son corps, est hâlé; et par conséquent brun. Les femmes de distinction, qui s'exposent rarement à l'air sans être couvertes, sont parfaitement blanches. Ce sont, comme à la Chine, les yeux qui caractérisent

(1) *Thunberg*, tome IV, page 8, suppute le revenu des têtes de la couronne à plus de 44 millions de sacs de riz, chacun du poids d'environ 20 livres.

(2) *Ibid*, tome III, page 251.

ce peuple. L'œil des Japonais n'offre point la rondeur qu'il a chez les autres peuples. Il est oblong, petit, enfoncé dans la tête ; ce qui donne aux Japonais un air de clignotement. D'ailleurs leurs yeux sont d'un brun sombre ou plutôt noire. Dans le grand angle de l'œil, leur paupière forme un sillon profond, ce qui leur donne l'air d'avoir la vue perçante, et les distinguent des autres nations. Leurs sourcils sont placés un peu plus haut qu'on ne le voit ordinairement chez les autres peuples. Ils ont généralement la tête large et le col court, les cheveux noirs, épais et brillans; ce qui est dû à l'huile dont ils les oignent. Quoiqu'ils n'aient point le nez applati, cependant il est gros et court.

Ce peuple, arrivé à un point de civilisation assez éminent, doit nécessairement présenter une grande diversité de caractères ; mais ses vertus l'emportent de beaucoup sur ses vices. L'orgueil même des Japonais, en les écartans des artifices des Chinois, leur est avantageux. Quoique la polygamie leur soit permise, ils n'ont qu'une seule femme légitime. Les autres n'ont d'autre rang que celui de concubines. Ce sont les parens et les amis qui négocient les mariages. La femme est absolument à la disposition du mari, et elle n'a rien à prétendre dès qu'elle encoure sa disgrace (1) ; cela assure la tranquillité domestique. Aussi les infidélités sont-elles rares, quoique les femmes ne soient point renfermées. Dans le cas de séparation, elles sont condamnées à la honte d'avoir toujours la tête rasée. La cérémonie du mariage consiste dans un acte bien simple. La fiancée, devant un autel, allume un flambeau, auquel le fiancé en allume un autre.

On brûle au Japon, après la mort, le corps des gens de distinction. Les autres sont enterrés. Outre la fête des lanternes, pratiquée à la Chine pour honorer les morts, la coutume est aussi de visiter les tombeaux à certaines époques.

Les Japonais ont un grand nombre de mets et de ragoûts. La maîtresse de la maison n'est pas, comme en Europe, fatiguée du soin de couper à table. Les viandes se servent en petits morceaux sur des plats de porcelaine ou de bois couvert de leur beau vernis. La boisson générale

(1) *Thunberg*, tome III, page 112.

est le *Sacki*, espèce de bière faite avec le riz; qui leur tient aussi lieu de pain. Ils font usage de plusieurs sortes de végétaux et de fruits. Quant à celui du thé, il est universel. Le vin et les autres liqueurs spiritueuses leurs sont inconnues. Il paraît que ce sont les Portugais qui ont introduit le tabac parmi eux. L'habitude de fumer est devenue générale.

Au Japon, les maisons sont de bois, mais peintes en blanc, de manière qu'elles semblent être de pierres; quoiqu'elles soient spacieuses et commodes elles n'ont jamais plus de deux étages : le supérieur, qui sert de garde-meuble et de grenier, est rarement occupé; chaque maison n'est composée que d'une grande pièce, qui peut être divisée a volonté en divers appartemens par des cloisons à coulisses. On n'y fait usage ni de siéges ni de tables. On s'assied sur des nattes, et le manger se sert à chacun à part, sur de petites soucoupes carrées faites de bois. A Jedo, les maisons sont couvertes en tuiles; mais en général, les toitures sont en bois, en bambous fendus ou en terre-glaise.

La principale pièce de l'habillement est une culotte longue ou pantalon. Le vêtement que nous appelons robe de chambre, est généralement porté par les deux sexes. Ces robes sont en soie ou en coton (1). On les serre avec une ceinture; si on a trop chaud on en débarasse ses épaules, et elles demeurent suspendues à la ceinture. On ne fait point usage de bas. Les chaussures sont de paille de riz. Les hommes se rasent la tête depuis le front jusqu'à la nuque. Les cheveux de côté sont retroussés et attachés au sommet de la tête en forme de couronne. Dans les voyages on porte des chapeaux en cône, faits avec une sorte d'herbe; mais la manière dont nous venons de dire qu'on porte ses cheveux est la mode générale, et semble avoir été adoptée comme les épaisses coiffures des Egyptiens, pour se garantir des rayons d'un soleil trop ardent.

Chez les Japonais les fêtes, les divertissemens publics, les spectacles ne sont point au-dessous de ceux des nations les plus policées. Les danseuses y sont en grand nombre,

(1) *Thunberg*, tome III, page 267.

comme dans les autres contrées orientales. Des troupes de jeunes garçons, exerçans la même profession qu'en Chine, n'indiquent que trop un penchant abominable, que l'on ne regarde dans ce pays ni comme un crime, ni comme une chose extraordinaire.

Thunberg a publié un vocabulaire curieux de la langue japonaise. Elle paraît avoir quelque ressemblance avec l'idiôme monosyllabique des Chinois. Les jésuites ont aussi donné des dictionnaires japonais.

Ce peuple le cède peu aux autres nations orientales dans les sciences et la littérature. Les gens judicieux étudient l'économie domestique et ce qui tient au ménage, comme une chose indispensable à savoir. Vient après l'histoire du pays, sur laquelle tous les Japonais sont très-instruits (1). On cultive l'astronomie au Japon; mais elle n'y est pas trop avancée. Ils observent avec assez de soin, et leurs cartes sont aussi exactes que le permet l'imperfection de leurs instrumens. L'imprimerie y est ancienne; mais leurs caractères ne sont point mobiles, et ils n'impriment le papier que d'un côté.

Il y a différentes écoles où l'on apprend aux enfans à lire et à écrire; on ne les avilit point en leur infligeant des châtimens corporels. Au contraire, on excite leur courage par des chants, souvent répétés, en l'honneur des anciens héros du pays.

---

(1) *Thunberg*, tome IV, page 54.

FIN DE L'ASIE.

TERRES OCÉANIQUES.

CINQUIÈME PARTIE DU MONDE,

Comprenant la *Nouvelle-Hollande* ou l'*Australasie*, toutes les autres terres et îles du *Grand-Océan* ou la *Polynésie*, avec les îles Marianes, Philippines, de la Sonde, Moluques et autres.

L'OCÉANIQUE.

CINQUIÈME PARTIE DU MONDE.

INTRODUCTION GÉNÉRALE.

I. *Définition géographique de ce qu'il faut entendre par la cinquième partie du monde.*

Deux hémisphères d'une nature bien différente composent la surface de notre planète ; de vastes continens embrassent et resserrent l'*Océan occidental ;* dans l'autre, quelques terres de peu d'étendue semblent, pour ainsi dire, nager comme des débris épars dans l'immense bassin de l'*Océan austro-oriental* (1). Les côtes qui ceignent ces deux grands

(1) Le savant géographe M. de Fleurieu, dans un ouvrage intitulé: *Observations sur la division hydrographique du globe*, qu'il a accompagnée d'une excellente carte, a publié une nouvelle nomenclature géographique des mers. Après avoir fait sentir les vices des anciennes dénominations, il propose de diviser l'Océan en deux grandes portions, qu'il appele *Océan atlantique* et *Grand-Océan.*

1. L'Océan atlantique est cette partie de mer la plus anciennement connue, qui d'une part baigne les côtes occidentales de l'ancien continent depuis le cap Nord de l'Europe jusqu'au cap de Bonne-Espérance en Afrique ; et de l'autre, les côtes orientales de l'Amérique, depuis les terres connues du Grœnland jusqu'au cap Horne.

Il subdivise en trois parties ce vaste Océan. La partie comprise

bassins du globe, offrent également un contraste général et très-remarquable. Rarement les grandes montagnes du continent bordent immédiatement l'Océan occidental ou Atlan-

---

entre le cercle polaire artique et le tropique du cancer, ou du nord; il l'appele *Océan atlantique septentrional*.

Celle qui est renfermée entre les deux tropiques, et qui se trouve partagée par l'équateur ou la ligne équinoxiale; il l'appèle *Océan atlantique équatorial* ou équinoxial.

Et celle qui s'étend du tropique du capricorne, ou tropique du sud jusqu'au cercle polaire antartique, il l'appele *Océan atlantique méridional*.

2. Le Grand-Océan a pour limites, d'un côté, les côtes occidentales de l'Amérique, depuis le cap Horn, à 36 degrés de latitude australe, jusqu'au détroit de Bering, qui sépare les deux mondes sous le cercle polaire arctique; de l'autre, les côtes orientales de l'Asie ou de l'Afrique, depuis ce détroit du nord jusqu'au cap de Bonne-Espérance, à 34 degrés sud. Les eaux de cette partie de l'Océan se répandent de l'est à l'ouest, sur un espace de 3,400 lieues marines, ou 10,200 milles, à peu-près la demi-circonférence de la terre.

Cet Océan se subdivise de même que l'autre, d'après le cercle de la sphère. Au nord, est le *Grand-Océan boréal*; au milieu, entre les tropiques, le *Grand-Océan équinoxial*; au sud le *Grand-Océan austral*.

M. *Walckenaer*, dont nous estimons beaucoup le savoir et les talens, n'approuve pas entièrement le système de M. de Fleurieu. « Nous pensons, dit-il, que le vice radical de ce » projet est de n'admettre que deux divisions principales, ce » qui ne peut suffire, ni pour la navigation, ni pour la géogra- » phie. En effet, cette grande mer, bornée par l'Asie au nord, » l'Afrique à l'ouest, la Nouvelle-Hollande, Timor, Java, » Sumattra et la presqu'ile de Malaca à l'est, forme une *troi-* » *sième* division très-naturelle et très-bien marquée, et admise » depuis long-tems sous le nom de mer des Indes. La dénomi- » nation du grand golfe des Indes, que notre habile auteur lui » assigne, ne nous paraît ni juste ni convenable. Qu'est-ce en » effet qu'un golfe dont l'ouverture est de 45,000 milles géogra- » phiques, et la profondeur de 36,000 milles. L'Océan indien » se trouve aussi distinctement séparé de l'Océan occidental et » oriental que ces deux Océans le sont entre eux; et les mé- » ridiens qui passent entre les extrêmités les plus méridionales » des caps de Bonne-Espérance, de l'île Vem-Diemen et de » Horn, forment au midi les limites bien distinctes des trois » Océans ».

Je crois bien que les navigateurs feront quelques difficultés

tique. Au contraire, l'Océan oriental est en grande partie limité immédiatement par les escarpemens de cette grande et mémorable chaîne qui s'élève dans l'extrémité méridionale de l'ancien continent, longe les côtes de l'Afrique oriental, s'enfonce dans l'Asie, reparaît sur les côtes de la Tatarie chinoise, franchit les mers de Kamtchatka et traverse toute l'Amérique, sans s'éloigner des bords de l'Océan. Cette chaîne principale du globe terrestre, cette ample ceinture de granite qui forme pour ainsi dire un *équateur de montagnes*, peut-être considérée comme la limite de ce grand enfoncement ou affaissement par la suite duquel tout un hémisphère se trouve noyé sous les eaux de l'Océan. Le continent de l'Asie seul s'abaisse par une longue pente au sud-est, s'avance dans la mer, et au moyen de la presqu'île de Malaca, se rattache à cet immense archipel du globe, à cet admirable et unique groupe de *terres Océaniques* qui, par-tout ailleurs, se trouve isolé des deux continens.

Ces terres, situées au sud-est de l'Asie, sont peut-être un des plus magnifiques monumens de la grande et inconcevable catastrophe que notre globe a subie, ce sont peut-être les superbes débris d'un monde primitif. D'autres vous diront que c'est, au contraire, un nouveau monde qui nait lentement au sein des eaux. Quelque soit la vraisemblance ou la hardiesse de ces rêves *géologiques*, il est certain que la géographie scientifique, et sur-tout *la géographie-naturelle* ne peut se refuser à reconnaître, dans ce vaste assemblage de terres et d'îles, une *cinquième partie du monde.*

Le savant président *Debrosses* (1) voulut qu'on comprit les terres de la Nouvelle-Hollande, de la Nouvelle-Guinée, de la Terre du Saint-Esprit et autres, sous le nom général

---

pour adopter le système de M. de Fleurieu. Il me semble aussi que l'on pourrait laisser à la *mer des Indes* cet ancien titre de mer que M. Walckenaer lui revendique. Mais la méthode de M. de Fleurieu, en ne considérant cette mer que comme une partie du *Grand-Océan* ou de l'Océan austro-oriental, paraîtra irréprochable à tous ceux qui voudront se donner la peine de bien considérer un globe terrestre, en prenant le *pôle-sud* pour point de vue.

(1) Histoire des navigations aux terres australes, 1 vol., p. 79.

d'*Australasie.* Pour les nombreux groupes de la grande mer du sud, il proposa le nom grec de *Polynésie*, qui veut dire, multitude d'îles.

Mais quant à la première de ces dénominations, elle ne peut plus être prise dans un sens aussi étendu que M. Debrosses voulait lui donner, puisque les découvertes de Cook et autres navigateurs modernes ont prouvé que la Nouvelle-Hollande ne se liait ni à la Terre de Saint-Esprit, ni à la Nouvelle-Guinée, ni à l'île de Diemen; resserrée entre des limites plus exactes, cette grande île ne paraît plus aussi digne du titre d'un *continent* ni d'un nom qui semblerait le mettre en parallèle avec l'Asie.

Le nom de *Polynésie* a paru plus heureux à un grand nombre des géographes allemands, qui se sont empressés de l'étendre au-delà des bornes tracées par M. Debrosses, en y comprenant toute son *Australasie.* Mais ce nom ne semble pas convenir à des terres plus remarquables par leur grandeur que par leur nombre. L'espérance de trouver un passage ou une mer intérieure qui séparât la Nouvelle-Hollande en plusieurs parties, est plus faible que jamais. Ainsi le nom de Polynésie ne paraît pas tout-à-fait convenable pour désigner la cinquième partie du monde dans toute son étendue. Et cependant je le préférerais à celui d'*Australasie*, qui me paraît mal composé sous le rapport grammatical, et peu fait pour établir la distinction si désirable entre ces terres et le continent d'Asie.

Le nom d'*Indes australes* peut plaire à des navigateurs et à des commerçans, mais non pas à des géographes. Nous avons déjà assez de ces termes vagues et impropres.

J'ai donc pensé que le meilleur parti serait de se tenir, pour le moment actuel, aussi près que possible de l'ancienne dénomination de *Terres-Australes*, en y changeant seulement ce qu'elle a de faux et de vague, par la substitution de l'adjectif *Océaniques* à celui d'*Australes.*

Les mots *Terres Océaniques* nous paraissent désigner clairement et précisément un assemblage de terres situées au milieu du *Grand-Océan.* Envain nous dirait-on que toutes les terres sont baignées de l'Océan; ces terres le sont d'une manière plus particulière, étant environnées, isolées et coupées par tant de bras de l'Océan.

Peut-être, lorsque cette partie du monde sera plus habitée et mieux connue, pourrait-on la nommer simplement l'*Océanique*, pour suivre l'analogie des noms des autres parties du monde (1).

Il reste encore une question à décider; quelles doivent être les limites de séparation entre l'Asie et la nouvelle partie du monde?

La plupart des géographes, pleins de respect pour l'ancien nom d'*îles Asiatiques*, n'ont osé reconnaître une vérité

---

(1) La géographie savante a besoin d'un meilleur système de division pour les terres en général; d'un système semblable à celui proposé par M. de Fleurieu pour les mers. Voici qu'elles seraient, à notre avis, les divisions les plus naturelles.

Grandes divisions.	*Sous-divisions.*	*Limites.*
I. PREMIER CONTINENT.	1. *Europe*......	Les monts Uraliens, la mer Caspienne, le Caucase.
	2. *Hyperborée*..	L'Asie septentrionale, à partir de l'embouchure du Seghalien; toutes les eaux qui versent au nord et au nord-est.
	3. *Asie*........	Le reste du continent asiatique, avec le Japon, Formose, Ceylan.
	4. *Afrique*.....	L'Afrique actuelle, avec ses îles.
II. SECOND CONTINENT..	5. *Colombie*....	L'Amérique septentrionale.
	6. *Amérique*....	L'Amérique méridionale.
III. TERRES OCÉANIQUES.	7. *Océanique*...	Les terres et îles que nous décrivons sous ce nom.

En étudiant ce système de division sur la *mappemonde physique*, on le trouvera conforme aux grands principes de la géographie naturelle. Mais les préjugés, la routine et la paresse s'y opposent.

physique et évidente ; savoir : que toutes ces îles au sud-est de l'Asie ne font qu'un seul groupe avec les terres de la Nouvelle-Guinée et autres archipels de la mer du Sud.

Le nom d'*îles Asiatiques* n'a été donné à ces îles qu'au hasard, et parce qu'on les a découvertes en partant de l'Asie. C'est ainsi que le nom d'Indes occidentales fut appliqué aux îles Antilles, parce que ce fut en cherchant les Indes véritables qu'on les découvrit.

Le nom d'îles Asiatiques n'est pas d'une ancienneté bien respectable ; il ne date que de l'époque des voyages de Marco-Polo. D'ailleurs, dans son acception primitive, il comprenait la Nouvelle-Hollande.

Il faut renoncer à créer une cinquième division du globe, ou il faut lui donner ses limites naturelles dans toute leur extension.

Les limites que *Forster*, *Pinkerton* et autres ont essayé de tracer entre les Moluques et la Nouvelle-Guinée, sont trop compliquées pour captiver l'attention, et trop arbitraires pour commander l'assentiment. Essayons de nous rendre les fidèles interprètes de la nature.

La *mer de Chine* sépare d'une manière marquée le continent d'Asie de l'archipel immense que nous appellons Terres Océaniques. Du côté de Sumatra, la séparation est un peu plus confuse. Faut-il prendre pour limite le détroit de Malaca ou bien celui de la Sonde ? Nous adoptons le premier parti, pour ne pas séparer dans la description les îles dites de la Sonde.

Du côté de l'île de Formose la limite est très-décidée ; les îles Bashi tiennent aux Philippines, et le large canal au nord de ces îles est la frontière naturelle entre l'Asie et l'Océanique.

Du nord des îles Bashi nous tirons une ligne jusqu'au point d'intersection du 30me. parallèle de latitude avec le 140me. méridien à l'est de Paris.

De-là le 30me. parallèle nous sert de limite jusqu'à son point d'intersection avec le 210e. méridien à l'est de Paris.

Ainsi l'archipel volcanique, au nord des îles Marianes, et l'archipel des îles Sandwich, sera l'extrémité septentrionale de la cinquième partie du monde.

Pour déterminer les limites du côté de l'Amérique, nous

tirons du dernier point indiqué une ligne jusqu'au point d'intersection de l'équateur avec le 240e. méridien à l'est de Paris, et nous continuons ensuite cette ligne jusqu'au point où le tropique du Capricorne coupe le 250e. méridien à l'est de Paris. Ce méridien, en le suivant vers le pôle sud, formera le complément de la limite.

A l'égard de l'Afrique, nous prendrons pour frontière le 90me. méridien à l'est de Paris. Ainsi la *terre de Kerguélen* ne nous regarde point ici.

En adoptant ces limites, on peut dire que l'*Océanique* est située à l'est de l'Afrique, de laquelle la mer des Indes la sépare; au sud et à l'est de l'Asie, d'où elle est séparée principalement par la mer de Chine, et à l'ouest de l'Amérique, sur-tout de l'Amérique méridionale,

Voyez dans l'atlas nos deux mappemondes et les trois cartes hydrographiques du Grand-Océan.

II. *Tableau physique général de la cinquième partie du monde.*

L'*Océanique* ne diffère pas moins des autres parties du monde par sa position géographique que par les aspects, les sites, les productions, les curiosités qu'elle offre. C'est un nouveau monde qui s'ouvre à nos regards, et qui appelle nos recherches.

Déplaçons-nous par la pensée. Elançons-nous sur les traces de Magellan, de Cook, de Bougainville. Laissons en arrière ces continens que l'industrie humaine a peuplés de cités et d'empires. Déjà nous doublons les hideux précipices du cap Horn; je vois le génie de l'Océan, assis sur les orages; il ne secoue point en courroux son sceptre redoutable; il nous ouvre, en souriant, les barrières de son immense empire. Notre vaisseau, poussé par des vents favorables et constans, fend la plaine tranquille de l'antique Océan.

Du sein mystérieux de ces vastes abîmes s'élève un labyrinthe d'îles. Quelle variété dans leur forme et dans leur aspect! Ici le zoophyte, habitant immobile de ces mers pacifiques, crée par ses dépouilles une enceinte de rochers autour du banc qui le vit naître. Bientôt les oiseaux, les vents y apportent quelques graines de semence, bientôt le jeune palmier balance sa tête verdoyante sur les sables en-

lassés par les flots. Chaque bas-fond devient une île, et chaque île un jardin.

Presque à chaque pas nous voyons un sombre volcan dominer sur la fertile contrée, produite par la lave qu'il a vomie ; une rapide et superbe végétation brille à côté d'un amas de cendres et des scories. Mais des colonnes de fumée s'élèvent sur la montagne ; la terre mugit et fuit sous nos pieds ; un instant suffit pour détruire ce paradis : le foyer qui l'échauffe peut à chaque moment en devenir le tombeau.

Des terres plus étendues nous présentent des scènes plus uniformes, mais non moins instructives et frappantes. Tantôt ce sont de rapides falaises qui montrent à decouvert les entrailles de la terre ; l'inexplicable basalte s'élève majestueusement en colonnes prismatiques, ou couvre au loin le rivage solitaire de ses débris pittoresques ; tantôt les énormes pics granitiques s'élancent avec audace vers la nue, tandis que, suspendue sur leurs flancs neigés, la sombre forêt des pins nuance tristement l'immense vuide de ces déserts. Plus loin, une côte basse, couverte de paletuvier et de mangliers, se noie peu-à-peu sous la surface des eaux, et s'étend au loin en perfides bas-fonds, au milieu desquels les flots mugissans couvrent le noir rocher de leur écume crystalline.

A ces sublimes horreurs qu'elle scène ravissante succède tout d'un coup ! Une nouvelle Cythère sort du sein de l'onde enchantée. Un amphithéâtre de verdure s'élève devant nous. Des bosquets touffus entremêlent agréablement leur feuillage sombre au clair émail des prairies. Le palmier à la taille svelte s'élance au-dessus de ces belles forêts, auxquelles il preside. Un éternel printems, un automne éternel, y font éclore les fleurs et mûrir les fruits l'un à côté de l'autre. Un parfum doux et exquis embaume l'atmosphère qui est constamment rafraichie par les souffles salubres de la mer. Mille ruisseaux roulent en bondissant leurs ondes argentines de coteaux en coteaux ; leur murmure plaintif se mêle aux joyeux concerts des oiseaux, qui animent chaque bosquet. Sous l'ombre des cocotiers se montrent des cabanes riantes et modestes, couvertes des feuilles du bananier, enlacées de guirlandes de jasmins ; d'heureux habitans y mènent une

vie exempte de troubles et de besoins; le pain leur croît sur ces mêmes arbres qui ombragent leurs gazons, qui protègent leurs danses et qui prêtent un asyle à leurs amours. Leurs barques légères se jouent tranquillement dans ce vaste port qui environne leur île, dans ces lagunes protégées par le ressif de corail; jamais les vents courroucés n'osent agiter la surface azurée de cette mer prisonnière.

Quel immense champ s'ouvre ici pour les recherches des géographes naturalistes! La structure de cette grande partie du globe n'a presque point été observée; mais le peu de remarques que l'on trouve au milieu d'un fatras de petits détails de géographie mathématique et nautique, offrent déjà quelques résultats intéressans.

Dans la *Géographie-physique-générale* nous avons reclamé contre l'extension demesurée qu'on a voulu donner à un fait, dans lui-meme incontestable; savoir: à la continuation des chaînes de montagnes sous la mer. C'est sur-tout en considérant les groupes d'îles qui composent la cinquième partie du monde, en les voyant souvent séparées par de vastes étendues d'une mer extrêmement profonde, qu'on apprend à se douter de l'existence de ces longues *chaînes sous-marines* qui, selon quelques systèmes, devaient s'étendre tout au tour du globe.

Il y a même dans le Grand-Océan des îles d'ailleurs assez voisines, mais séparées par des bras de mer si profonds, que l'on n'ose pas les regarder comme deux sommets d'une montagne sous-marine, mais plutôt comme deux pics posés chacun sur leur base isolée, et n'ayant aucune communication entre eux. Les navigateurs assurent que presque par-tout la profondeur de la mer devient subitement incommensurable, du moins à la sonde, dès qu'on quitte les ressifs de corail qui entourent la plupart de ces îles. C'est le cas même avec ces îles basses et à moitié submergées, si nombreuses entre les deux tropiques, et qu'on prendrait au premier coup-d'œil pour les sommets d'une longue chaîne de bas-fonds; mais on est bientôt détrompé en voyant que la plupart du tems la sonde ne rapporte point de fonds à une très-petite distance de la terre. Même les lagunes intérieures qui se trouvent souvent placées au milieu d'une chaîne d'îles semblables, comprises

dans un seul et même ressif, sont quelquefois d'une profondeur extrême (1).

La nature du sol varie très-souvent d'un groupe d'îles à l'autre. Que ceux qui regardent si faussement toutes les petites îles entre l'équateur et le tropique du Capricorne comme une seule chaîne de montagnes sous-marines, *dirigée de l'ouest vers l'est*, que ceux-là, dis-je, se rappelent seulement trois circonstances relatives à la nature du sol, et ils seront forcés de modifier leur hypothèse, quoique appuyée de l'autorité de *Forster* et de *Buache*. D'abord le sol des îles hautes de ces parages, telles que Taïti et autres, offrent de grandes masses de *basalte* et quelquefois du *quartz* et des *grès*; on n'en trouve aucune trace sur les îles basses, composées uniquement de sable et de roches de corail. Voilà sans doute deux classes de terrain bien distinctes, et dont la formation n'appartient pas à la même époque. Il y a plus, toutes les îles basses à l'ouest de Taïti sont considérablement plus élevées que celles situées à l'est; celles-ci se trouvent presque au niveau de la mer; dans les autres la roche de corail, bien qu'elle porte des indices de l'action des flots, est néanmoins dans une position beaucoup trop élevée pour que la mer, dans son niveau actuel, aye pu y atteindre. Ces deux espèces d'îles plaines ont du se former à des époques très-éloignées les unes des autres.

Ces faits, observés par *Forster* et *Anderson*, ainsi que beaucoup d'autres circonstances qu'il serait trop long d'énumérer, doivent nous rendre très-circonspect, lorsqu'il s'agit de prononcer sur l'existence des chaînes de montagnes sous-marines. Il en existe sans doute beaucoup de ces chaînes; les îles de Mulgrave et quelques autres en offrent des exemples. Mais ces chaînes n'existent et ne doivent pas être créées par des suppositions hardies, quelques vigies, quelques islots ne suffisent pas pour en conclure la présence; enfin, rien n'est plus incertain que la contiguité d'une de ces chaînes à l'autre.

---

(1) Dans la *description* suivante l'on citera en détail les passages des *voyages de Cook* et des *observations* de *Forster* qui se rapportent aux faits indiqués ici.

Il

Il y a cependant dans la disposition des îles du Grand-Océan une *analogie* générale très-frappante, et qui ne doit pas échapper à l'attention des géologues. C'est la direction de toutes les chaînes d'îles ; elle va constamment du nord, du nord-est ou du nord-ouest au sud, sud-est et sud-ouest. Les îles Marianes vont du nord au sud ; celles de Sandwich, du nord-ouest au sud-est ; celles de Mulgrave, de même ; celles des Amis, de nord-est à sud-ouest ; enfin, les îles Marquesas, les îles de la Société, les Nouvelles-Hébrides, la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Calédonie, les Philippines, même Sumatra et Java ; en un mot, toutes les terres bien connues de cette partie du monde semblent affecter une position et un enchaînement parallèle à la direction du continent de l'Amérique et de l'Afrique. Que ce soit un effet du hasard ou plutôt une trace précieuse de la structure primitive du globe, toutes les *grandes* chaînes de montagnes de l'Océan (1) semblent se diriger de manière à se rencontrer toutes dans un point peu éloigné du *pôle magnétique austral*, en plaçant celui-ci à 70 degrés de longitude est de Paris, et à 77 degrés de latitude sud ; c'est-à-dire, en d'autres termes, que toutes ces chaînes sont parallèles aux *méridiens magnétiques*.

Ce fait doit peut-être un jour figurer parmi les bases d'une vraie théorie de la terre ; mais dans l'état présent de la géographie-physique, nous devons nous borner à remarquer les effets sans nous perdre dans la recherche des *causes*.

Les règnes *végétal* et *animal*, dans les terres isolées par de vastes mers, sont ordinairement plus remarquables par des productions singulières que par une grande abondance d'espèces. C'est que la propagation y est arrêtée par les barrières que les mers et les détroits y opposent.

Nous connaissons déjà les végétaux qui caractérisent l'Hindoustan et la presqu'île au-delà du Gange ; ils composent en grande partie la flore de ces Archipels nombreux et rapprochés entr'eux, connus sous les noms de Philippines, de

---

(1) Quant aux îles basses, formées par les sables et les coraux, il me semble que leur ligne de direction est beaucoup plus sujette à varier.

Moluques et d'îles de la Sonde. Il nous paraît infiniment plus probable que ces végétaux soient *indigènes* des terres océaniques, qu'ils n'y soient venus du continent asiatique. Le *vent d'est*, qui domine dans la zône torride, n'a guères pu permettre aux graines de se répandre dans le sens contraire à sa direction. Ces végétaux ne sont pas non plus venus d'Amérique; car il y en a parmi eux beaucoup d'espèces étrangères à ce continent. D'ailleurs, chaque île, chaque bas-fond est couvert de plantes. Comment supposer que, par une suite inconcevable d'heureux hasards sans nombre, la végétation se soit répandue d'île en île? Non, la nature a fait naître *par-tout* et les fruits et les fleurs qui parent son sein, et les animaux qui s'en nourrissent, et l'Être sublime qui gouverne, cultive et embellit tous les recoins de cette terre. Ces îles, voisines de l'Asie, étant situées directement sous l'équateur, et s'étendant à 10 degrés environ au nord et au sud de la ligne, offrent dans la dernière perfection tout ce que peut produire en végétation l'influence combinée de la chaleur et de l'humidité. Un peuple vigilant et guerrier les habite; leur climat est malsain pour les Européens, et ils n'y ont formé qu'un petit nombre d'établissemens commerçiaux sur les côtes: aussi sommes-nous dans une ignorance presqu'absolue des productions végétales de l'intérieur, parmi lesquelles il s'en trouve probablement plusieurs qui sont particulières à ces pays, et demandent une plus grande intensité de chaleur que celles qui croissent dans les plaines de l'Hindoustan.

Les blés, les fruits et les légumes de la zône tempérée ne sont guères connus que de nom dans cette partie du monde; la culture les y ferait peut-être réussir; mais ils n'y présenteraient qu'une utilité médiocre et un objet d'attention secondaire. La nature a prodigué à ces îles heureuses d'autres dons plus brillans et plus riches.

Le *riz* remplace le blé dans toutes les îles Malaises, et sa culture est probablement répandue jusques dans la Nouvelle-Guinée. Il est de deux espèces; celui de hautes terres est plus blanc, plus gros, a plus de saveur et se conserve plus long-tems; le riz des basses terres est plus prolifique, mais sa substance aqueuse ne permet pas de le conserver long-tems, et la saveur en est fade. En général le riz est

trop mucilagineux pour fournir une nourriture aussi substantielle que celle tirée de nos blés d'Europe.

La nombreuse famille des *palmiers* est généralement répandue sur toutes ces îles, même les plus éloignées et les moins étendues. A peine y a-t-il entre les tropiques un rocher, un banc de sable, sur lesquels l'étonnante végétation de ces arbres ne soit répandue.

M. *Desfontaines* (1) a démontré que les palmiers, par la structure intérieure de leur tronc, n'ont aucun rapport avec les *arbres* proprement dits. Ces végétaux se rapprochent des *fougères* par leur port et structure, des graminées par l'inflorescence, mais sur-tout des asperges et des dragoneaux par leur manière de fructifier.

Le tronc du palmier s'élève en *colonne*, parce qu'il est composé de feuilles qui, tous les ans, se forment par un prolongement des filets ligneux et de la substance cellulaire qui sont dans les troncs.

Aucune plante n'a le port plus magnifique que le palmier. Qu'on se figure une colonne droite, parfaitement cylindrique, quelquefois de 2 à 3 pieds, quelquefois de 100 pieds, couronnée à son sommet par un vaste faisceau de feuilles vivaces, disposées circulairement les unes au-dessus des autres, de la base desquelles sortent d'amples panicules renfermées en partie dans de larges spathes, et couvertes de fleurs et de fruits.

L'utilité du palmier a été célébrée par tous les voyageurs et tous les naturalistes. Les couches les plus extérieures du tronc fournissent un bois dur et pesant. On en fait des planches, des pieux, etc. Les spathes de ces sortes de cosses, qui renferment les régimes, acquièrent une épaisseur et une consistance telles que l'on peut en faire des vases à divers usages. Les larges feuilles servent de toit. Le péricarpe fibreux de la *cocos nucifera*, *Linn.*; les feuilles et les pétioles dans plusieurs autres espèces, dans toutes le tissu filamenteux qui recouvre le tronc fournissent de la bourre et de la filasse. On en fait des cordages, des cables, même des toiles à voile; on s'en sert pour calfeutrer les vaisseaux. Les feuilles du

(1) Mémoire de l'Institut, 1796, *dans le mémoire sur l'organisation des monocotylédons ou plantes à une feuille séminale.*

latanier servent d'éventail aux belles indiennes ; celles de la *corypha umbraculifera* donnent des parasols qui couvrent une dixaine de personnes. On écrit sur les feuilles de quelques palmiers ; la noix du cocotier offre une *tasse* naturelle. Enfin, les palmiers fournissent à eux seuls un nombre d'excellens mets. On mange et apprête de plusieurs façons la chair douce et pulpeuse des uns (*areca catechou*, *phœnix dactylifera*), le périsperme des semences de plusieurs (*cocos nucifera*, *areca catechou*, *cycas circinalis*), le bourgeon terminal du choux-palmiste (*areca oleracéa*). L'espèce de lait ou liqueur contenue dans la vaste cavité du périsperme de la *cocos nucifera* peut être converti en vin, vinaigre et alcohol. On en tire une bonne huile.

Les arbres fruitiérs de l'Inde abondent dans les îles de la Sonde et autres voisines ; ils y ont peut-être été apportés par les Malais, ou du moins perfectionnés par la culture. On y trouve le mango sucré, l'odorante eugénie, le *sitodium* et le *cynometra*, distingués par leurs amandes huileuses et farineuses, semblables à celles de la noisette, et renfermées dans des pulpes qui hérissent le tronc de l'arbre ; le tamarin, qui éteint les feux de la fièvre, la pomme de grenade, et l'orange qui y étale toutes ses variétés, abandonnés au soin d'une nature libérale, s'y offrent de tous côtés au choix des habitans. Aux lieux cultivés comme dans ceux qu'on abandonne, le bananier, le gingembre, la canne à sucre, la turmarique, la pomme de pin, l'igname, la patate douce, le riz, une variété prodigieuse de haricots, des concombres, des melons, des goudes surprennent par leur inconcevable abondance ; le bambou, la canne et le *nardus*, roseaux indigènes dans l'Inde, s'élèvent encore à une plus grande hauteur dans les marais de Java et de Sumatra que sur les bords du Gange : on y trouve aussi, plus parfaits que partout ailleurs, le bois de sandal, le précieux calambac ou bois d'aloës, le *melaleuca leucadendron*, qui donne l'huile de cajeput ; le canari, dont l'écorce incisé distile la gomme élémi ; l'*aunota*, la *cassia*, l'ébénier et plusieurs autres bois à gomme précieuse, dont les usages et le nom même sont inconnus à l'Europe. Quant aux plantes qui se font distinguer par un brillant coloris, la grâce ou la singularité des ormes, on essayerait en vain de les décrire sans le secours

de la peinture; la plupart sont inconnus dans nos serres, et ceux-là seuls qui ont fait une étude particulière de la botanique exotique, pourront réveiller les souvenirs de beauté et de singularité que retracent les noms, d'*hybiscus*, d'*erythrina*, d'*aralia*, d'*ixora*, de *bauhinia*, d'*euphorbia*.

La chaleur excessive qui règne dans les îles de l'Inde, et l'humidité qui y est abondamment entretenue par des pluies fréquentes, constituent un climat extrêmement favorable à la végétation de ces plantes, qui, par leurs qualités actives et leurs parfums aromatiques, ont mérité le premier rang dans le règne végétal; aussi en tire-t-on les épices les plus estimées. Dans toutes ces îles abondent les deux espèces de poivres, le long et le rond, dont on voit de vastes plantations, et qu'on trouve aussi inculte; le *laurus-cinnamomum*, dont l'écorce intérieure est cette épice piquante et odorante, vulgairement nommée cannelle, croît principalement à Sumatra et dans les îles circonvoisines; dans les Moluques se trouvaient très-multipliés le *caryophillus aromaticus*, qui se couvre de fleurs dont le calice est connu dans les marchés de l'Europe sous le nom de clous de girofle, et le *myristica*, dont le fruit est la noix muscade, et l'écorce intérieure le macis. Mais par l'avide jalousie de la compagnie hollandaise des Indes orientales, ils ont été presqu'entièrement renfermés dans les petites îles de Banda, qui touchent à celle d'Amboine. Mais si les plus précieux aromates enrichissent cette partie du globe, les poisons les plus actifs croissent à côté; et les mêmes feux qui exaltent ceux-là mûrissent les sucs mortels de ceux-ci.

L'île des Célèbes produit le terrible poison de Macassar: c'est une gomme résineuse qui suinte de l'écorce et des feuilles d'une espèce de *rhus*, vraisemblablement le *toxicodendron*; les naturels appellent cet arbre et d'autres de la même île qui portent des poisons, *ipo* ou *upas*, nom aujourd'hui immortalisé par le génie du docteur Darwin. Par le fait, les qualités vénéneuses de cet arbre ont une telle activité, que, sans exagération poétique, on peut dire qu'elles n'ont point d'égales dans la puissance de détruire. Le sage Rumphius même nous apprend qu'aucune autre plante ne peut vivre autour de cet arbre à la distance d'un jet de pierre, que s'il arrive que des oiseaux se perchent

sur ses branches, aussi-tôt ils tombent morts, pénétrés par la maligne atmosphère qui l'environne; et que pour s'en procurer la gomme sans risquer sa vie, on est obligé de se couvrir tout le corps d'une forte toile de coton. Si un homme s'en approche la tête nue, il est sûr de perdre tous ses cheveux. Une goutte de son suc récent appliqué sur la peau, si elle ne cause pas immédiatement la mort, produit toujours un ulcère très-difficile à guérir (1).

De tous les végétaux indigènes de la Nouvelle-Hollande, nous ne connaissons que ceux qu'on trouve au voisinage de l'établissement anglais du port Jackson. Presque toutes les forêts y sont garnies de grands arbres dont le menu bois n'embarasse pas ordinairement le pied, de sorte qu'elles sont pénétrables dans toutes les directions; le peu d'animaux sauvages qu'on y voit se tiennent dans le pays couvert, où l'herbe, longue de plusieurs pieds, formant comme des nattes épaisses, leur offre un abri commode. On ne connait pas de contrée où la nature ait moins prodigué les trésors des végétaux nourrissans que dans cette partie du grand continent méridional; la seule plante qui donne du fruit est la *billardiera scandens* de Linné, petit arbuste rampant, dont la semence est enveloppée d'une pulpe jaune cylindrique, qui a le goût de la pomme cuite. L'*eucalyptus robusta* y vient à cent pieds de haut, et c'est aussi le plus grand des arbres qu'on y voit; il donne la gomme noire, et l'on a importé en Angleterre son bois rouge, dur et compacte, sous le nom d'acajou de la Nouvelle-Hollande. On tire la gomme rouge du *ceratopetalum gummiferum*, presque le seul des bois indigènes qui surnage à l'eau. Une grande partie des végétaux de ces contrées appartient à la classe des papillonnées, et cependant il en est peu de ceux-ci même qu'on puisse rapporter à d'anciens genres : nous en avons dans nos serres deux belles espèces, le *platylobium formosum* et le *pultnapa stieularis*. Les autres plantes indigènes sont aussi peu remarquables par la beauté que par l'utilité. Deux espèces méritent une honorable distinction; savoir : *lembothryum formosissimum*, arbuste dont les fleurs,

(1) *Rumphii* hortus amboinensis. *Valent.n*, India littérata. *Houtyn*, etc.

grandes et d'un beau cramoisi, ressemblent à celles de la pivoine, et le *styphelia tubiflora*, dont on admire les fleurs composées de filamens et colorées d'écarlate.

La Nouvelle-Zélande est sur-tout riche en bois de construction; son *lin* est une des plantes les plus utiles de cette partie du monde.

En avançant vers l'Amérique, à travers le Grand-Océan pacifique, si nous jetons un coup-d'œil sur la botanique de ces nombreux archipels, qui couvrent un espace dont la largeur s'étend des îles Pelew à l'île de Pâques, et la longueur depuis les îles Sandwich, sous le tropique septentrional, jusqu'à la Nouvelle-Zélande, 20 degrés au-delà du tropique méridional, nous appercevrons plusieurs traits de ressemblance générale avec les modifications qui résultent des différentes proportions de chaleur et d'humidité, les deux grands véhicules de la végétation, qui sont différemment départis par la nature à chacun de ces groupes. En général les espèces diminuent en nombre, mais le luxe et la fraîcheur de la végétation est au-delà de tout parallèle (1).

Dans toutes les îles connues de cet Océan on trouve quatre plantes comestibles, cultivées ou sauvages: la patate douce, mise au rang des *convolvulus* dans le système de Linné. L'igname, dont la racine tubéreuse acquiert par fois dans les jardins d'Otaïti le poids de trente livres; et deux espèces d'*arum*, le *macrorhizon* et l'*esculentum*, plantes naturellement fort âcres, mais qui deviennent, par la culture et la cuisson, une nourriture douce et farineuse. Parmi les arbres particuliers aux îles du Tropique, l'*artocarpus incisa*, ou l'arbre à pain, tient le premier rang; cet arbre précieux, qui s'élève à quarante pieds de haut, sur un tronc aussi gros que le corps d'un homme, porte un fruit gros comme la tête d'un enfant; on le cueille avant sa parfaite maturité, on le grille au feu, et c'est alors une nourriture très-saine, d'un goût semblable à celui du pain de blé nouveau. Pendant huit mois consécutifs de l'année cet arbre ne cesse de fournir une si grande quantité de fruits, que trois pieds suffisent pour alimenter un homme abondamment; il n'est pas borné

(1) *Forster*, Nova genéra plantarum.

à cette seule propriété ; son écorce intérieure est convertie en étoffe ; le bois sert à la construction des cabanes et des pirogues ; les feuilles servent de serviettes, et avec son jus glutineux et laiteux on compose un ciment très-tenace et de la glu. Les bananiers et les cocotiers sont des arbres aussi importans par leurs produits que les arbres à pain, et ils sont plus généralement répandus. Les principaux fruits fondans que l'on trouve dans ces îles, sont les genres *spondias* et *eugénies* que nous avons déjà nommés parmi les produits de l'Inde : il faut y ajouter *le citrus decumanus* ou pampelmousse, et le *pandanus odoratissimus*. L'orange douce se trouve en petite quantité dans les Nouvelles-Hébrides ; et le palmier à éventail se rencontre sur les montagnes des îles des Amis. L'*inocarpus*, dont le fruit ressemble à la chataigne ; la canne à sucre, le mûrier à papier, et différentes espèces de mimosa et de figues habitent les îles les plus grandes et les plus hérissées de rochers. Le piper *methysticum*, avec lequel on prépare cette liqueur énivrante connue sous le nom d'ava ou de kava, est malheureusement trop commun. Il est des plantes qui sont regardées comme sacrées : le *crateva* ou pouratarourou, le *terminalia glabra* ou tarairi, et le *dracœna terminalis ;* aussi les emploie-t-on principalement pour ombrager les moraïs: *Forster.*

Le *règne animal*, dans cette partie du monde, donne également lieu à des réflexions.

Aucun grand quadrupède indigène ne paraît jusqu'ici avoir été observé dans les terres Océaniques. Les éléphans d'Asie ont été portés dans les îles de la Sonde ; les princes les ont reçu en présent. Les quadrupèdes connus dans les terres plus à l'est et au sud sont tous petits. Ceux de la Nouvelle-Hollande présentent des formes bizarres, des espèces nouvelles et singulières. Il y a des naturalistes qui s'attendent à voir découvrir dans l'intérieur de cette grande île des quadrupèdes d'une grande taille. L'analogie de l'Amérique méridionale n'est pas très-favorable à cette espérance.

Les oiseaux sont ici en bien plus grand nombre que les quadrupèdes. Les insectes, rares dans quelques petites îles, fourmillent dans les grandes terres. Nous parlerons des *zoophytes* à l'article de la Polynésie méridionale.

Remarquons que le *cochon*, cet animal domestique, si abondant dans l'Asie méridionale, et inconnu dans l'Amérique avant l'arrivée des Européens, se trouve répandu sur toutes les îles de l'Océan, depuis les parages de l'Asie jusqu'à l'extrémité orientale de cette longue suite d'archipels, séparée de l'Amérique par une mer profonde et solitaire.

Cette circonstance prouve évidemment qu'il n'y a point eu de liaison entre les peuples indigènes de l'Amérique et ceux des Terres Océaniques. Si l'on veut absolument maintenir le *système* d'une origine commune des hommes, et par conséquent, de la migration primitive des peuples, on ne pourrait que supposer aux habitans de l'Océanique une origine *asiatique*.

Forster a observé qu'en effet les idiômes parlés dans les petites îles de l'Océan, depuis les Marianes jusqu'aux groupes des îles Sandwich, et depuis les Nouvelles-Hébrides jusqu'à l'île de Pâques, ressemblaient plus ou moins à la *langue malaye*, cette langue si douce, si sonore, qui semble originaire de la presqu'île de Malaga, et qui d'un autre côté s'est répandu jusqu'en Madagascar.

Les mœurs des habitans de Madagascar, celles des sauvages qui occupent les îles à l'ouest de Sumatra, et celles de tous les insulaires de la mer du Sud, présentent des ressemblances frappantes, même dans des parties qui ne dépendent pas de l'influence du climat.

Forster explique ainsi ce phénomène : » les Terres Océaniques étaient originairement peuplées de cette race nègre » qu'on trouve encore dans la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Hollande, etc. Dans Otaïti même, le petit peuple est » plus noir que les chefs, et peut-être vient d'une race mêlée. » Les Malais de Malaca se sont répandus successivement à » Bornéo, aux Philippines, aux îles des Larons et aux Carolines ; de-là aux îles des Amis, à la Nouvelle-Zélande, » aux îles de la Société, aux Marquises et jusqu'à l'île de » Pâques. Les Malais ne se portèrent pas à la Nouvelle-Guinée, à la Nouvelle-Calédonie, aux Nouvelles-Hébrides, à la » Nouvelle-Hollande, de sorte que ces îles sont toujours habitées par la race primitive. Dans les grandes îles, telles que » Bornéo, Luçon, etc., les nègres se retirèrent dans les montagnes interieures, où ils sont connus sous le nom de *biajous*,

» *négrillons*, *zambales*, *harafores*, etc. ; mais dans les petites » ils furent subjugués et devinrent *toutous*.

Il est étonnant que ce système d'une migration asiatique *vers l'Est* ait pu être si généralement adopté parmi les savans sans qu'on y ait fait une objection, qui cependant se présente naturellement.

Les *vents* et les *courans* généraux du Grand-Océan se dirigent constamment de l'Est *vers l'Ouest*. Donc il n'est pas facile de concevoir comment les Malais auraient pu être portés par les vents et les courans *vers l'Est*, et c'est cependant ce que l'on suppose, car on convient que leur expérience dans la navigation, à l'époque reculée de cette migration, était trop bornée pour qu'on puisse supposer qu'ils aient su aller contre la direction des vents alizés avec quelques frêles bateaux. Et si l'on veut leur accorder cette faculté, pourquoi ne sont ils pas allés en Nouvelle-Hollande ? Certes, il était plus facile et plus naturel de trouver cette grande terre que de se répandre d'une manière inconcevable d'île en île, de rocher en rocher, l'espace de 3,000 lieues.

Ces considérations me font croire que la race dite *Malaye* est indigène du Grand-Océan. Peut-être plusieurs autres races ou variétés de notre espèce sont dans le même cas. Peut-être il exista de ce côté du globe un grand continent, ou du moins des terres très-considérables ; un jour l'Océan engloutit ce monde ; les flots en fureur roulèrent les débris des grands quadrupèdes par le détroit de Behring jusques dans la glaciale Sibérie ; quelques faibles restes de cet antique genre humain se sauvèrent sur les sommets des montagnes, qui, épargnées par la grande destruction, formèrent cet immense et étonnant archipel.

Blumenbach a fait graver deux crânes de sauvages de la Nouvelle-Hollande, tous deux de la côte orientale, et il les rapporte à sa cinquième race de l'espèce humaine, où à la race des Malais et des habitans des îles du Sud ; mais il observe qu'ils se rapprochent, par certains caractères, de la race éthiopienne ou africaine. Voyez *Decas cran.* III et IV, pag. 13 et 16. Ainsi les faits que ce savant nous apprend, détruisent le système qu'il nous propose.

Concluons que cette matière est encore très-obscure.

DESCRIPTION SPÉCIALE

DES TERRES E TISLES

APPARTENANTES A L'OCÉANIQUE

CINQUIÈME PARTIE DU MONDE.

La nouveauté d'un objet ou d'une méthode cause souvent de l'embarras, sur-tout aux lecteurs peu versés dans une science, et c'est pour eux que les ouvrages généraux sont faits. D'ailleurs, les feseurs d'abrégés géographiques ne sauraient guères profiter de cette description de la cinquième partie du monde, si l'on ne les menait pas à la main, pour ainsi dire.

C'est sous ces deux points de vue que je crois devoir donner ici un *tableau synoptique* de l'ordre dans lequel j'ai traité les pays appartenans à la cinquième partie du monde. J'ai cherché à ménager, autant que possible, la routine et la paresse, en conservant à-peu-près la marche de l'ancienne géographie.

TERRES OCÉANIQUES.

1. *Iles Philippines.* . .	Luzon ou Manille.	
	Mindoro.	
	Samar.	Isles *Bisayes.*
	Panay.	
	Zebu.	
	Leyte, ect., etc.	
	Magindanao ou Mindanao.	

Dépendances des îles Philippines.

- au Nord
  - îles Bashi.
  - —— Babuyanes.
- à l'Ouest
  - îles Calamianes.
  - île de Paragua ou Palawan.
  - archipel de Jolo ou Soulou.

2. *Bornéo et dépendances.*
   - Bornéo.
     - N.B. *Pulo-Laut*, représentée par Danville comme une île, est une presqu'île.
   - îles Bornéennes..
     - Balambangan, au nord.
     - Anamba. / Natuna.. } à l'ouest.

3. *Sumatra et dépendances.* . . . . . .
   - Sumatra.
   - îles Sumatriennes d'ouest. . . . .
     - île des Cochons.
     - ——— Nyas.
     - ——— Minton.
     - ——— Bonne-Fortune.
     - ——— Nassau.
   - îles Sumatriennes d'est. . . . . .
     - Lingan.
     - Banca.
     - Billiton.

4. *Java et dépendances.*
   - Java.
   - Madura. . . . . / Bali. . . . . . . } à l'est.
   - île du Prince, à l'ouest.

5. *Archipel de Timor.* .
   - Lomboc.
   - Sumbava (Çumbava).
   - Sandelwood ou Sandelbosse.
   - Savou.
   - Solor.
   - Omba, etc.
   - Timor et autres, jusqu'au 127e. méridien.

6. *Célèbes et dépendances.*
   - Célèbes
   - Sanguir et autres, au nord.
   - Bouton. . . . . . / îles Calaur. . . . } au sud.

7. *Archipel des Moluques ou îles des Aromates.*	Morotay.	
	Gilolo.	
	Ternate.	*Moluques propres.*
	Tidor.	
	Motir.	
	Makian.	
	Batchian.. . . .	
	Oubi.	
	Mixoal.	
	Sulla.	
	Burro.	
	Amboïna.	
	Ceram.	
	Archipel de Banda.	

8. *Petites îles au nord de l'équateur* (Polynésie boréale).. . .	Archipel de *Palaos* ou *Pelew*, avec plusieurs groupes voisins, entr'autres *Matelote*, *Saint-André*, etc.
	Archipel des *Carolines*, qui est encore peu connu.
	Archipel des *Larrons* ou des îles *Marianes*, avec le grand *archipel volcanique* entre ces îles et le Japon.
	Chaîne des îles *Mulgraves*, des *Pescadores* et d'autres à découvrir dans ces parages.

9. *Archipel Sandwich*. .	Iles *Sandwich*, avec celles à découvrir dans les parages voisins.

10. *Petites îles au sud de l'équateur* (Polynésie australe).	îles Fidgi ou de Bligh.
	îles des Navigateurs.
	îles des Amis.
	îles de la Société.
	îles du roi Georges.
	archipel dangereux ou îles basses.
	îles Marquesas.
	îles de Paques, etc.

11. *Nouvelle - Zélande* avec.	l'île Chatam.
	l'île Norfolk.
	les îles Curtis.
	et autres à découvrir.

12. *Archipel Calédonien.*	Nouvelle-Calédoine.	
	îles Loyalty, etc.	
	Nouvelles Hébrides.	Terre du S.-Esprit.
		Mallicolo.
		Sandwich.
		Irromango.
		Tanna, etc.
13. *Archipel de Salomon* ou de Quiros. . . .	Terres Arsacides.	
	îles de Salomon.	
	îles de Surville.	
	îles de la Reine-Charlotte.	
	Tucopia, etc.	
14. *Archipel de Dampier* (ou comme on voudra le nommer). . .	îles de l'Amirauté.	
	Nouvelle-Hanovre.	
	Nouvelle-Irlande.	
	Nouvelle-Bretagne.	
15. *Archipel des Papons.*	Nouvelle-Guinée.	
	Waigieuw.	
	Salawati, etc., etc.	
	Arrou, etc.	
	Timorlaut.	
	La Louisiade de Bougainville.	
16. *Nouvelle-Hollande*	Carpentarie.	
	terre de Diemen et d'Arnheim.	
	terre de Witt.	
	terre de Concorde (Endracht).	
	terre d'Edel.	
	terre de Leuwin.	
	terre de Peter-Nuyts.	
	Nouvelle-Galles du sud.	
	île de Van-Diemen, île de Kangurou, etc.	

ISLES PHILIPPINES.

DESCRIPTION GÉNÉRALE.

Situation. — Cet Archipel est un des plus considérables que l'on connaisse : il s'étend, en y comprenant Magindanao et les îles Bashi, depuis le 4me. degré de latitude boréale jusqu'au 20me., ce qui fait à-peu-près 300 lieues du sud au nord ; de l'est à l'ouest, il y a depuis 80 à 198 lieues de largeur.

La principale île, celle de *Luçon*, est située au nord. La seconde en grandeur est celle de *Magindanao* ou *Mindanao*, située au sud. Entre ces deux grandes îles se trouvent celles de *Samar* et de *Leyte*, qui continuent la chaîne principale de cet archipel. Beaucoup d'autres îles moindres se trouvent à l'ouest de Samar et de Leyte ; cette partie, au milieu de l'archipel, est plus entrecoupée, plus déchirée que le reste.

Les îles de *Mindoro*, des *Calamianes* et de *Palavan* forment une chaine particulière à l'ouest, et lient l'île de Luçon à la grande île de Bornéo, à laquelle Mindanao est aussi rattaché par le groupe de Jolo.

Découverte et Histoire. — Ces îles furent découvertes en 1521, par Magellan, qui les nomma archipel de St.-Lazare, mais elles furent dans la suite nommées Philippines en l'honneur de Philippe II. Les Espagnols s'y etablirent en 1560.

Les Anglais s'emparèrent de Manille en 1762, mais la rendirent aux Espagnols par le traité de l'année suivante.

Montagnes, Volcans, Fleuves, etc. — L'archipel des Philippines est traversé par des chaînes de montagnes, dont

le sommet semble se perdre dans la nue; aucune n'a été mesurée. Le terrain des Philippines est très-poreux, bourbeux, et pour ainsi dire spongieux; ce n'est par-tout que bourbiers, marécages, lagunes. De-là, la difficulté d'avoir continuellement des routes en bon état.

Dans les tems de sécheresse, les terres se gercent, et il s'y forme quelquefois des fentes très-considérables. Mais ce sont les tremblemens de terre qui en rendent sur-tout le séjour dangereux. Ils renversent quelquefois les édifices les plus solides, et ouvrent des gouffres énormes. A ce fléau accidentel, mais fréquent, il en faut joindre un autre qui est terrible, mais habituel; ce sont les volcans.

On compte trois *volcans* dans les îles Philippines. Le plus apparent et le plus considérable de tous est celui que l'on nomme *Mayon*, dans la province d'Albay, île de Luçon. Il a exactement la figure d'un pain de sucre, sa hauteur est considérable, et sa base a plusieurs lieues de circonférence. On le voit de très-loin en mer. Il sert en quelque sorte de phare aux vaisseaux; et le premier qui le découvre de dessus les bâtimens arrivant de la Nouvelle-Espagne, a une récompense. Il jette habituellement de la fumée; mais quelquefois du feu, du sable, des pierres; la campagne qui l'environne est toute couverte de ces pierres et de ce sable. L'île de Mindanao en renferme aussi plusieurs, qui donnent beaucoup de soufre. On tire cette substance en très-grande abondance de l'ancien volcan de *Sangii*: les mines en sont inépuisables.

Parmi les nombreux canaux qui coupent cet archipel, on remarque *le détroit de St.-Bernardin*, entre l'île de Luçon et celle de Samar.

Des rivières innombrables arrosent ces terres; des lacs et des golfs les entrecoupent de mille manières. Nous en parlerons dans la topographie.

Quelques-unes de ces îles ont du être formées par des tremblemens de terre qui les auront séparées de la masse totale. Celles qui sont basses ont été visiblement formées, en partie au dépend des plus élevées, et en partie des dépouilles de la mer; car pour peu que l'on creuse on trouve du sable, des huîtres, des moules, des madrépores, etc.
C'est

C'est avec ses matériaux que l'on fait la chaux dont les maçons usent dans ces îles.

Climat et Saisons (1).—Le soleil passe deux fois au zénith des Philippines, et élève ainsi une si grande quantité de vapeurs que l'air devient bientôt incapable de les soutenir. Elles retombent avec la plus grande abondance, forment des fleuves et des rivières considérables, des lacs ou lagunes immenses. Aussi les terres y sont-elles toujours noyées d'eau.

Entre les fléaux qui affligent ces îles, un des plus considérables est le *bagnio* ou l'ouragan. C'est un vent impétueux qui parcourt presque toujours l'horizon avec une violence si désordonnée, qu'il ne laisse rien sur pied. Ceux que l'on ressent à Manille ne sont rien en comparaison de ceux que l'on éprouve sur la côte de Cagaya.

On y ressent à-peu-près la même variété de saison que celle que l'on remarque à la côte de Coromandel et à celle de Malabar, variété qui vient de la même cause. En effet les Philippines ne sont autre chose qu'un amas confus de hautes montagnes, dont le sommet se perd dans les nues. Leur principale chaîne, dont les autres ne sont que des rameaux, court du nord au sud comme les Gattes, et n'est interrompue que par les canaux qui séparent ces îles les unes des autres. Cette disposition du terrain forme des saisons différentes à l'est et à l'ouest des Philippines.

A la partie de l'ouest les pluies règnent pendant les mois de juin, juillet, août et une partie de septembre: ces pluies, qui sont très-abondantes, sont aussi quelquefois si opiniâtres, qu'il pleut alors pendant quinze jours de suite sans discontinuer; c'est le tems des vents d'ouest et d'aval, si violens qu'ils rendent les mers furieuses; les terres sont submergées, les chemins interrompus, les campagnes changées en grands lacs. Dans cette saison on ne peut voyager que par eau.

Dans la partie de l'est et du nord, on a alors le beau tems. Mais pendant le mois d'octobre et les mois suivans, les vents du nord soufflent le long de ces côtes avec la même furie, accompagnés de la même abondance de pluie; les

(1) Voyage dans les mers de l'Inde, par *Legentil*, tome II, p. 8—12 et p. 334—360.

mêmes débordemens s'ensuivent, de sorte que quand le tems est sec dans un canton on a de la pluie dans l'autre. C'est pourtant cette disposition des saisons qui rend les Philippines si fertiles. Ainsi, quoique le climat soit extraordinairement chaud et naturellement sec, le sol est frais et humide ; cette fraîcheur et cette humidité se communiquent au corps humain et aux plantes.

Ce qui tempère encore les chaleurs de ces îles est un équinoxe presque perpétuel. Le tems le plus chaud de la journée est depuis dix heures du matin jusqu'à trois heures après midi, le reste du jour est tempéré par des vents de mer ou de terre qui sont frais et humides. On transpire beaucoup aux Philippines, et cependant le corps n'y éprouve pas cette fatigue que l'on ressent dans les grandes chaleurs en plusieurs autres pays ; et réellement on n'y éprouve jamais de chaleurs excessives et encore moins de froids piquans. Les naturels du pays n'ont pas même l'idée de grêle, de neige ni de glace.

Les chaleurs commencent à la mi-mars, et c'est alors que les brises de l'est et du sud-ouest se déclarent pour environ deux mois : vient ensuite le vent d'aval. Ces vents d'aval ne sont pas nuisibles à la santé. Au reste, si les jeunes gens se conduisaient aux Philippines avec autant de prudence que les gens âgés, il est probable qu'ils s'y porteraient aussi bien. Mais l'on ne peut trop le répeter, dans quelque pays que ce soit il faut céder à l'empire du climat. Il y a dans ces îles des endroits plus sains les uns que les autres. Les lieux bas sont moins sains que les lieux élevés. Les terres qui jouissent du vent de mer sont plus saines que celles qui ont le vent de terre.

Productions. — Malgré ces désagrémens attachés aux climats tropiques et maritimes, les îles Philippines sont une des plus belles et des plus fertiles contrées du monde. Les prairies, les campagnes, les montagnes même sont, pour ainsi dire, couvertes de bois, d'avenues et d'herbes qui entretiennent toute l'année une verdure et une fraîcheur perpétuelle. Les arbres n'y sont jamais privés de feuilles ; les campagnes sont presques toujours émaillées de fleurs, et souvent le même arbre porte, dans le même tems, des

fleurs et des fruits, dont la plupart sont délicieux et très-nourrissans (1).

La principale nourriture de ces îles est le riz, et c'est la seule que les Espagnols ont trouvé quand ils sont venus aux Philippines. Le froment n'y était point alors cultivé, on était obligé de le faire venir de la Chine. Aujourd'hui on l'y récolte en abondance, et l'on en fait d'excellent pain et de très-bon biscuit pour les vaisseaux.

Le vin que l'on y boit vient d'Europe, excepté la liqueur que l'on nomme *vin de coco*, il en est de même de l'eau-de-vie, du vinaigre, de l'huile, tout cela vient d'Europe.

Le *chocolat* est fort en usage aux Philippines, et y est très-commun, mais le cacao, qui y vient très-bien, n'y a été porté que vers 1670, par un pilote venu de la Nouvelle-Espagne. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il fit présent de la caisse qu'il avait apporté à son frère, bénéficier nonchalant qui, négligeant d'en faire usage, fit naître à un Indien le desir de la lui voler. Ainsi ce voleur fit plus de bien à la colonie que n'aurait jamais pu faire les prières du paresseux bénéficier. Au reste toute espèce de culture est entre les mains des Indiens.

La *canne à sucre* croît très-bien aux Philippines; et dans l'île Mindanao on a de la canelle, mais inférieure à celle de Ceylan. Le tabac y vient par-tout très-bien.

Quant aux *arbres fruitiers*, il y a ceci à remarquer, que tous ceux d'Europe n'y donnent que très-peu de fruits, et la plupart n'en donnent pas du tout. Leur végétation est abondante, mais les fruits rares, et les arbres vieillissent très-promptement et ne s'y reproduisent pas. La figue réussit et devient belle; mais il y en a bien peu. Les grenadiers y sont peu nombreux. Mais les orangers et les citronniers y sont en grande abondance, et les fruits en sont excellens. On cultive l'oranger en pleine terre, et il s'élève jusqu'à la hauteur de 30 pieds environ: l'aspect de cet arbre est on ne peut pas plus agréable (2).

Mais les légumes de la Nouvelle-Espagne ont bien réussi

---

(1) *Legentil*, ibid., p. 25 et suiv.
(2) *Ibid.*, p. 45 et suiv.

aux Manilles, et y sont excellens. On y cultive avec succès l'ail, l'oignon, les choux, la pomme d'amour, les raves, les laitues, les melons d'eau, le potiron, les pois, les asperges, le persil, la carotte; plusieurs espèces de haricots, la lentille, les choux-fleurs.

Il y a aussi des herbes médicinales, telles que la chicorée, la bugloze, le pourpier, etc.

Le cotonnier, le bambou y sont en abondance : le bananier, le manguier, l'ananas, le gingembre, le poivre, le cassier y viennent très-bien.

On y mange point ou presque point de mouton, mais il y a de nombreux troupeaux de bœufs, et cette espèce de viande y est à très-bon marché. Le cochon y est très-commun et sa graisse supplée au beurre, dont on ne fait aucun usage, parce que le soin d'une vache et la peine de la traire est un travail au-dessus du courage des paresseux Manillois. Mais le trop fréquent usage de la viande du porc occasionne des relâchemens considérables.

Le cerf y abonde, et se vend à bon compte; les poulets, les poules, les chapons, les pigeons s'y trouvent en si grande abondance, que tout le monde en mange.

On y trouve aussi des oiseaux compris chez-nous dans la classe du gibier. Les lapins que l'on y voit sont élevés dans les maisons comme objets de curiosité, car en pleine campagne cet animal n'aurait pas de terrier, il y a trop d'eau.

L'abondance des poissons est telle aux Philippines, qu'il semble que la mer, les lacs, les rivières se soient rendus tributaires de ces îles. La ville de Manille, sur-tout, en est fournie par les deux lacs de *Bay* et de *Bombou*, aussi bien que par la baie, où il y en a toujours beaucoup. On y mange aussi le lamentin. Il y a des huîtres, mais elles sont d'une grandeur considérable, et des tortues; mais ce qui est bien moins utile, des caïmans, dont quelques-uns ont jusqu'à 30 pieds de long. Il y a plusieurs espèces de lézards, entre autres une qui se trouve assez ordinairement dans les maisons, et dont il entretient la propreté quant aux souris, aux rats et autres bêtes qu'il mange, mais il faut le surveiller, parce qu'il mange de même les poules.

Le poisson est abondant aux Philippines, dans la mer et dans les rivières. On le prend en l'enivrant avec la pâte

d'une espèce de pois broyé qu'ils nomment *coco*, ils le répandent sur le sable, à basse-mer, et au flot le poisson l'avale, et bientôt est aisé à prendre.

HABITANS, LEUR ORIGINE, MŒURS, etc. (1).—Les historiens Castillans réduisent à trois classes différentes les habitans que les premiers conquérans Espagnols rencontrèrent aux Philippines en y abordant. 1°. La première était composée de ceux qui gouvernaient comme seigneur absolu ; ceux-là étaient policés à leur manière ; 2°. la seconde était de noirs montagnards et barbares, qui habitaient en sauvages sur le haut des montagnes ; 3°. la troisième n'était ni barbare ni policée ; ils vivaient séparés des autres, et paraissaient aimer le commerce.

On peut y joindre une population très-répandue sous le titre de *Métis-Sanglayés ;* ils proviennent d'un Chinois et d'une Indienne, et ils ont les traits de leur double origine. Ce sont eux qui s'occupent de l'agriculture et du commerce.

Quant aux noirs de la seconde caste, la tradition dit qu'ils étaient anciennement les possesseurs de toutes les îles, et sur-tout de Luçon. Lorsque les nations voisines y passaient pour s'en emparer, ces noirs s'enfuirent et se retirèrent dans les montagnes qu'ils ont peuplées. On aurait voulu les détruire, c'était assez la coûtume Espagnole, mais ils habitaient des lieux inaccessibles pour tout autre que pour eux, au contraire, ils sortaient de leurs retraites, fesaient des incursions dans les campagnes, et y exigeaient un tribut comme en étant les premiers maîtres. Ils tuaient ceux qui s'y refusaient. Après l'arrivée des Espagnols, les noirs éprouvèrent plus de résistance. La guerre continua entre eux.

Il n'y a pas encore 80 ans que les noirs descendaient des montagnes pour exiger le tribut, et ils ne s'en retournaient jamais sans emporter au moins quelques têtes. Depuis on a passé un acte par lequel le tribut est consenti, et la libre possession des campagnes assurée. Ces noirs se nomment *Igolotis* ; ils sont fort attachés à leur vie indépendante, et on n'a jamais réussi à faire adopter à aucun d'eux l'état de sociabilité.

La troisième espèce était de ceux qui, moins sauvages,

(1) Voyage de *Legentil*, tome II, p. 51 et suiv.

fesaient une sorte de commerce. On les comprends sous les nòms de *Tagalos*, *Pampagos*, *Bissagas*, etc.

Les Tagalos sont les naturels de Manille et de son archevêché, ils croyent descendre d'une colonie de Malais. Ils connaissaient, pour diviser le tems, le retour du soleil, le chant du coq, la ponte des poules, et les saisons par le dépouillement des arbres; ils se servaient aussi des révolutions de la lune.

Ils avaient porté l'intérêt des dettes à un prix si excessif, qu'il avait bien-tôt passé le capital. A la fin le débiteur était obligé de passer, lui et sa famille, comme esclaves au service du créancier.

Dans les mariages, c'est le nouveau marié qui donne la dot. Sur cette somme on prélève une somme pour la mère, à cause de l'éducation et des soins qu'elle a donnés à sa fille; on en prend une autre pour la nourrice qui l'a allaitée, si ce n'a pas été la mère. Le reste de la dot est accordé aux parens de la nouvelle mariée. Lorsque le jeune homme n'a pas d'argent, il se met au service des parens, est fort bien traité de sa bien-aimée, mais n'acquiert le titre d'époux qu'après le tems révolu pour le prix de la dot.

On ne sait rien de positif sur la population de ces îles, M. *de Lapérouse* l'estime à 3 millions; M. *Gentil* seulement à 700,000.

Dans tout l'archipel, dit Raynal, on ne compte guère que 1,350,000 Indiens qui aient subi le joug espagnol. La plupart sont chrétiens, et tous, depuis 16 ans jusqu'à 50, paient une capitation de 4 réaux, ou de 2 livres 14 sols. On les a partagés en 22 provinces, dont la seule île de Luçon en contient 12, quoiqu'elle ne soit point entièrement assujettie.

La colonie a pour chef un gouverneur, dont l'autorité, subordonnée au vice-roi du Mexique, doit durer huit ans.

Depuis l'an 1785, le commerce des Philippines avec le Mexique a pris une nouvelle activité. *Voyez Mexique*, v. XV.

DESCRIPTION SPECIALE DES ILES PRINCIPALES.

ISLE DE LUÇON.

Cette île peut avoir 175 lieues de long sur 50 de large. Elle paraît égaler en étendue l'Irlande. Ses principaux golfes

sont ceux de *Cavite* ou de Manille à l'ouest, et de *Lampon* à l'est. Une grande partie du terrain que ces deux golfes resserrent est occupée par le grand lac nommé *Bay*, qui se décharge dans le golfe de Cavite. Mais la plus grande rivière est celle de Tayo ou Cagayau, qui coule droit au nord. L'île produit de l'or, du cuivre, du fer, du beau coton, du riz, du sucre, des cocotiers, etc.

Manille (1) est une ville de 38,000 ames, parmi lesquelles 1,200 Espagnols. Les rues en sont fort belles, les habitans ont l'air à leur aise; il y a même du luxe. Tout y respire l'esprit gai et simple des Indiens.

Toutes les rues sont tirées au cordeau; mais elles sont désagréables en ce qu'elles ne sont pas pavées. Pendant les pluies elles sont presque impraticables aux gens de pied; pendant la sécheresse, et alors qu'il fait un peu de vent, on y étouffe de poussière.

Avant la prise de cette ville elle était entourée d'un bon mur, avec des cavaliers de distance en distance du côté de la mer et de la rivière: du côté de la terre elle avait trois à quatre bastions; à la pointe, c'est-à-dire à l'extrémité du cap, est une mauvaise citadelle, que l'on appelle la Foree. Telles étaient à-peu-près les fortifications de Manille lorsque les Anglais s'en rendirent maîtres en 1762. Ils pratiquèrent sans peine une breche, 30 volontaires montèrent à l'assaut. La garde, le rosaire passé autour du bras, se réfugia dans le corps-de-garde, sous l'autel de la Vierge.

On peut dire que les moines sont les maîtres de la ville, car toutes les maisons, si l'on en excepte peut-être cinq à six, leur appartiennent. C'est un bon revenu pour eux, parce qu'elles sont très-chères. Il y en a depuis 200 jusqu'à 400 piastres (de 1,000 à 2,000 fr.). Elles sont plus chères encore dans le faubourg Sainte-Croix, parce que c'est là que logent les marchands étrangers de l'Inde ou de la Chine.

La rivière qui coule sous les murs de la ville, et dans laquelle mouillent les vaisseaux marchands, n'a, à la haute mer, que 12 à 15 pieds de fond. Elle sépare Manille du gros faubourg *Sainte-Croix*. Ce bourg est en partie aussi bien bâti que la ville. Il est habité par beaucoup d'Indiens et

(1) Voyage de *Lapérouse*, tome II, p. 345.

d'Espagnols ; il est, ainsi que la ville, entouré de villages indiens qui peuvent passer pour ses faubourgs.

Le *Pariau*, lieu assez régulier, habité par beaucoup de *Chinois* ou Sangleyes qui, chaque annee, viennent de Canton, ont laissé peu-à-peu quelques-uns de leurs compatriotes pour commercer, sous prétexte d'embrasser la religion chrétienne. Leur nombre s'est tellement accru, qu'aprésent ils sont plus de 2,000, quoique les Espagnols les aient plus d'une fois massacrés ou chassés. Ils font la plus grande partie du commerce, et il n'y a guères d'autres ouvriers qu'eux. Ils sont d'une finesse et d'une souplesse extrême dans leur commerce ; d'ailleurs fort sobres et fort laborieux.

Il y a aussi dans cette ville des négocians Arméniens et quelques Siamois, des Malais, des Malabares et même des Japonais. Ce sont de ceux que les vents ont jettés sur les côtes, et qui n'osent pas retourner dans leur patrie, dont les lois ne leur permettent pas de s'éloigner.

C'est à Manille que les Espagnols avaient transporté les princes de la famille des empereurs du Mexique ; et il n'y a pas long-tems encore que l'on y voyait quelques-uns de leurs descendans. La cour d'Espagne leur a accordé 5,000 piastres de pension par an, et le droit d'avoir des gardes autour de leur carosse. Mais faute de moyens ils s'en tiennent à faire graver un cachet où sont les armes de leur ancien empire.

Cavite est le port de l'île de Luçon pour les vaisseaux de roi ; il est situé dans le nord-est de la baie de Manille, au sud-ouest de la ville. Ce port est formé par une langue de terre qui le défend des vents de sud-ouest et du nord-ouest, les seuls à craindre dans ce parage. Les vaisseaux y sont en sûreté ; le bord coupé à pic permet de les amener jusqu'à terre. L'arsenal est sur la pointe de la langue de terre, qui est défendue par de bonnes batteries. Il est vaste, bien pourvu, et il y a des chantiers de constructions. Il est en outre défendu par d'autres batteries et par un assez bon château, situé entre l'arsénal et la ville, qui est sur la continuation de la langue de terre. Le tout est entouré de bons murs du côté extérieur.

Cavite a un gros faubourg, nommé *Saint-Nicolas ;* il est

peuplé d'Indiens qui sont de très-bons ouvriers pour les ateliers de l'arsenal, et très-bons matelots.

On construit à Cavite des vaisseaux de lignes qui, à la vérité, n'ont pas la richesse des nôtres, mais qui sont dans les mêmes proportions, et sur-tout fort solides. L'abaca sert pour les cordages et les cables. L'étoupe que l'on tire de l'envelope des noix de coco sert pour le calfatage, et l'on y carêne les vaisseaux avec un mastic composé de plâtre et d'huile.

Nueva-Segovia, ville située au nord de l'île, dans la province et sur la rivière de Cagayan.

Nueva-Cacères, ville située dans la partie méridionale de l'île, dans la presqu'île appelée *Camiranes*. Ces deux villes sont des siéges d'évêchés.

Mœurs, aspect, etc. — « J'étais logé, dit le voyageur *Pagès*, sur le bord de la rivière de Manille, à un quart de lieue de la ville. Cette distance était bordée par une chaîne de hameaux, de jardins et de maisons de campagne, ce qui, joint au peu de rapidité du courant, rendait les bords de cette rivière on ne peut pas plus agréables. Ils étaient embellis par des arbres fruitiers, tels que les manguiers, les mangoustans, les orangers de la Chine et autres. Le chemin par terre n'est pas moins beau, il traverse cinq villages, que l'on pourrait nommer à juste titre faubourgs. Les intervalles qui les séparent, occupés par des champs de riz, fesaient une agréable variété. Cent pas au-delà de ce logement est une petite hauteur qui se termine en plaine; elle sert de pâturage pour l'immense quantité d'animaux de la ville. Comme l'usage de ce peuple est de faire tous les transports par eau, il passait à chaque instant, sous mes fenêtres, des pirogues et des bateaux qui portaient à la ville les produits des champs et des jardins. Rien n'est plus animé ni plus agréable que la vue de cette rivière. Le peu de courant permet de construire le devant des maisons dans l'eau. Ces maisons, à quelques agrémens près, sont construites comme celles de Bissayes; celles des Espagnols sont en pierre et d'un goût différent, belles, spacieuses. Au lieu de vitres on s'y sert d'un coquillage transparent comme la nacre, et qui donne assez de clarté.

« Les Indiens de Manille me parurent, dit cet auteur, avoir les mêmes qualités du cœur que les Bissayes ».

C'est le nom que l'on donne à tous les Indiens de ces îles; ils sont extrêmement vifs, gais, spirituels et adroits. L'aisance dans laquelle ils vivent leur donne de la vanité, et leur charité mutuelle fait que plusieurs en abusent, et s'abstiennent de toute espèce de travail. Ils comptent la nourriture pour rien, et ils gardent chez eux les gens de leur nation pendant trois ou quatre mois sans paraître importunés de la longueur de leur séjour. Ils sont très-charitables pour leurs parens, et il est assez ordinaire qu'un homme un peu aisé ait chez lui toute sa famille, même de branches différentes. Tout cela vit en bonne intelligence et mange au même plat. On croirait peut être que des familles aussi nombreuses exigent des maisons très-vastes, point du tout, tout le monde, même les étrangers, dorment dans une même chambre, sur des nattes étendues à terre. Je n'ai pas vu, dit-il, de dispute entre les maris et les femmes, ce qui est si commun en Europe. Enfin le bon caractère des Indiens s'étend jusques chez les riches Espagnols. Il n'y a point de maisons opulentes où l'on n'élève deux ou trois *créansas*. On appelle ainsi de pauvres enfans qui sont nourris et vêtus, sans aucune distinction, comme les enfans de la maison. Lorsque ces créansas sont grands, on place les garçons dans différens emplois, et l'on marie les filles. Il y en a que leurs bienfaiteurs ont dotées de 5 à 6 mille piastres.

Ces Indiens commencent à laisser leurs enfans vêtus seulement d'une chemise, encore est-elle si courte, qu'elle ne descend guère qu'au nombril : ils n'ont d'ailleurs ni jupons ni culotte. Cependant ils attachent à ce court vêtement une grande idée de décence.

Les îles *Bashi* au nord, et les *Calanduanes* à l'est, n'ont rien de particulier. Dampierre avait visité les premières, et les Espagnols n'en prirent possession qu'en 1783.

ISLES BISSAYES.

L'île *Cebu* est très-peuplée et très fertile en riz. *Guigan* en est la ville principale.

L'île *Buglas* est aussi appelée *île des Nègres*, parce qu'il

y demeure, dans l'intérieur de l'île, une race qui a quelque ressemblance avec les nègres.

Samar est une des îles principales; elle est située au sud-est de Luçon. Le sol y est très-fertile, d'une culture aisée, rendant au moins quarante pour un. La description détaillée de cette île, que nous allons donner, peut s'appliquer à toutes les îles Bissayes.

Productions.—On n'y sème d'autres grains que du riz, qui sert pour les curés, pour le gouverneur de Manille, et pour le gouverneur de la province. L'Indien ne s'y nourrit ordinairement qu'avec des patates, des ignames, et la racine appelée *gaby*. La viande de cochon y est fort bonne. Cet animal est plus petit que le nôtre, plus effilé: sa chair n'est pas pesante: elle est noire, et par filament comme celle du bœuf. Les œufs du tabon y sont fort communs. On en trouve quelquefois jusqu'à 40 dans un même trou: ils sont pesans et indigestes. On fait dans cette île de bonne eau-de-vie avec la sève de l'arbuste *nipe*, avec celle du cocotier et celle d'un arbre appelé *tabonegros*, à cause des fibres noires: on fait avec ces fibres des cables et de très-bons cordages. Les Indiens se nourrissent aussi de la chair du coco.

L'Indien de Samar n'a d'autre arme et d'autre instrument de travail qu'une espèce de couteau de chasse, que l'on nomme aussi *cipe et campylan*. Il s'en sert pour couper les plus gros arbres, dont il fait des pirogues, ou qu'il fend en planches. Lorsque cet instrument ne peut plus servir aux hommes, les femmes l'emploient pour gratter la terre qui est sablonneuse, et dans laquelle elles plantent des patates ou d'autres racines. Un espace de 40 toises ainsi employé fournit plus que le nécessaire à une famille nombreuse; car en deux mois de tems ces racines deviennent extrêmement grosses.

Ils cultivent aussi des cannes à sucre, les choux, de l'ail, des oignons, des melons, des ignames, des oranges de Chine, des citrons, des légumes, et beaucoup de fruits inconnus en Europe. Ils ont des figues, des bananes en très-grande abondance. Il y en a de douze à quatorze espèces, et de différens parfums. Le gouvernement les oblige d'entretenir des cocotiers.

Les bois sont pleins de cocos, de figues, de citrons, de pamplemousses, espèce d'orange de cinq pouces au moins

de diametre, de poivre, de miel, de cire. Les ruches sont suspendues aux branches des arbres, et ont la forme d'une citrouille allongée.

La chasse n'y est pas moins abondante, et les bois regorgent d'oiseaux de toute espèce, sur-tout de poules. Elles different des nôtres par leur corps ramassé et leurs courtes pattes: elles sont de couleur grise piquetée, comme les perdrix. Les tourterelles y sont de trois sortes, toutes fort abondantes. Les premières sont grises, et grosses comme des poulardes; les secondes plus petites; et la troisième espèce est verte et excellente. L'oiseau appelé *calao* est bon à manger, mais difficile à joindre. Les cataconas et les louris y sont aussi fort multipliés, aussi bien que de jolies perruches de la grosseur du linot. On y trouve aussi l'oiseau-mouche, à-peu près de la grosseur d'une guêpe.

Les quadrupèdes n'y sont pas moins nombreux. Les bois sont remplis de singes très-gros, de buffles sauvages et de chevreuils. L'île *Panay* est riche en gibier, sur-tout en cerfs, sangliers et cochons sauvages (1).

Mœurs des Indiens Bissayes.—Rien n'est si facile, dans cette île et dans celles du voisinage, que de s'habiller et de se nourrir, du moins quant aux Indiens. Il y a une espèce de figuier-bananier, dont les écorces roulées, qui forment le pied, sont composées de fibres: elles s'en séparent aisément lorsqu'on les fait pourrir. En les ajoutant les unes aux autres, on en fait une toile très-fine, qui d'abord est peu souple, mais qui le devient lorsqu'elle est apprêté avec de la chaux. Ce fil se nomme *abaca*.

Quant aux logemens des Indiens, ils sont fort simples, et se construisent aisément. Ils approchent des bambous les uns des autres, et ce sont leurs murailles: le plancher est un peu élevé de terre, et le plafond n'est guères plus fermé que les murs.

Les hommes sont d'un caractère ouvert et aisé, les femmes gaies et galantes sans débauche. Quoique peu portés à la fatigue, les Indiens ne la craignent pas dans l'occasion. Mais d'un autre côté ils sont un peu vains, menteurs et intéressés,

---

(1) *Sonnerat*, Voyage aux Indes, t. III, p. 46, édit. in-8°.

sans cependant se permettre le larcin : ils sont même assez confians.

Les Indiens bissayes, c'est le nom commun à tous, ont beaucoup de goût pour la musique, et sont extrêmement adroits d'esprit et de corps pour toutes les choses dont ils veulent s'occuper. Leurs fibres sont généralement plus souples que les nôtres, et ils se servent de leurs pieds, à peu de différence près, comme nous pourrions faire de nos mains pour ramasser différentes choses, ou pour s'y accrocher. Ils pincent avec les doigts du pied aussi fortement que nous pourrions le faire avec les doigts de la main.

Ce qui prouve singulièrement leur adresse, c'est que le même homme fera une guitare ou un violon avec le même campilan qui lui aura servi à fendre un gros arbre. Ce même instrument lui servira aussi également à faire des dessins sur des bambous, ou de la sculpture d'une finesse étonnante, et à se défendre contre ses ennemis. Ils font aussi des nattes d'une finesse telle, qu'elles peuvent entrer dans la poche d'un européen, quoiqu'elles aient six pieds de longueur. Ces nattes sont très-bien travaillées en divers dessins, et peintes en couleurs très-vives, qu'ils font avec l'écorce de certains arbres. Ils travaillent de jolies étoffes de soie extrêmement fines, et ce sont les occupations de tout le monde. Il n'y a pas de maison qui, pour son usage, n'ait un métier de tisserand. Lorsqu'ils sont à bord d'un bâtiment ils en sont les charpentiers, les voiliers, les calfats ; à terre ils sont cordonniers, tisserands, constructeurs, etc. On ne saurait assez vanter leur goût et leur sagacité. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il en est de même que pour les étoffes, aucun d'eux n'est ouvrier d'aucun métier, mais que chaque espèce de travail est le métier de tous.

Ils sont dans l'usage de se faire *masser*, ce qui donne de la circulation au sang et aux humeurs. Ils suppléent à la phlébotomie ou *saignée*, par des entailles dans la chair. D'ailleurs ils connaissent beaucoup de beaumes et de plantes médicinales.

Ils n'ont pour vêtement qu'une culotte, large et longue, descendant jusqu'à mi-jambe ; une chemise qui descend à mi-cuisse par-dessus la culotte, et un mouchoir roulé en anguille autour de la tête en façon de turban. Lorsqu'ils veu-

lent être plus superbement habillés, ils mettent une espèce de robe de chambre de soie ou de coton, et ils portent un chapeau rabattu. On regarde à Samar, comme une grande beauté, d'avoir les ongles fort longs, mais du pouce et du petit doigt seulement : il y en a qui ont jusqu'à 24 lignes de longueur.

Les femmes portent à la ceinture une espèce de pagne qui, fesant plusieurs tours autour du corps, les enveloppe jusqu'aux pieds. Quelques-unes d'entr'elles portent un jupon d'abaca, dont la toile fine et claire les oblige, par modestie, d'en replier un côté en avant dans la ceinture; et alors elles ont une jambe nue. Elles portent une chemise qui ne vient qu'à la ceinture; leur tête est également ceinte d'un mouchoir; mais leurs cheveux sont roulés sur le haut de leur tête : dans les cérémonies elles portent une robe.

Les deux sexes ont de très-beaux cheveux. Les femmes sur-tout prennent des leurs un soin particulier, en les oignant avec de l'huile de coco, qui les consolide et les rend très-noirs. Il est rare d'en trouver de laides, quoique cependant elles aient le nez un peu court et écrasé dans le haut; mais leurs narines ne sont pas ouvertes comme celles des nègres : leurs traits sont petits et peu réguliers; mais elles ont de beaux yeux, et sur-tout de la phisionomie.

Au lieu de cruches elles se servent de longs bambous creusés, de six à sept pieds de diamètre; et lorsqu'elles vont chercher de l'eau, l'arrangement de leurs jupes, leur large chapeau de feuilles de nipe, et le gros bambou dont elles sont légèrement chargées, leurs donnent ensemble de la grace, de la noblesse, et une apparente fierté. Au reste, ceci s'entend de celles qui résident dans les villages sous les yeux des missionnaires; car dans l'intérieur du pays, les deux sexes vont presque nus.

Iles Palawan ou Paragoa, Mindoro et les Calamianes.

Cette chaîne détachée au sud-ouest de l'île de Luçon, paraît être très-élevée et assez étroite. Il n'y a pas beaucoup de terres labourables au pied de ces hautes montagnes. Les productions sont du riz, du bois d'ébène, des cannes (*calami*), de la cire, plusieurs gommes, des perles, une infinité de

poissons de mer et des tortues. Une partie des habitans vit constamment sur la mer.

Baco, dans l'île de Mindoro, et quelques autres postes, appartiennent aux Espagnols.

Toutes les cartes anglaises et les cartes modernes copiées d'après elles, donnent à *Paragoa* le nom de *Palawan*; tandis que Danville place l'île de *Balaba* (Palaba, Palawa) au sud-est de Paragoa.

Ile de Magindanao.

La seconde des îles Philippines, en grandeur, est l'île de Mindanao : elle est la plus méridionale, et s'étend de l'ouest à l'est. Le nom de Mindanao ou Magindanao signifie, en langue du pays, peuples unis de la lagune (1). L'île est triangulaire et terminée par trois caps ou promontoires considérables; celui de *Sambouanyan* au sud-ouest, celui de *Saint-Augustin* au sud-est, et celui de *Sulingo* au nord-est.

L'île a environ 300 lieues de tour; mais il y a peu de productions, parce qu'il y a peu de terre propre à la culture. En effet, elle est de forme tellement irrégulière, que par-tout ce ne sont que golfes et presqu'îles. Cependant les terres y sont très-arrosées : par-tout on trouve un ruisseau ou une fontaine. On y connaît plus de vingt rivières navigables, et plus de deux cents autres moins grandes. Le terrain y est en général fort montueux. Ces rivières sont très-abondantes en poissons.

Les productions principales sont le riz, différentes racines, les patates, le sagou en abondance. La canelle est aussi fort commune; mais quoique tant qu'elle est fraîche elle paraisse avoir autant de piquant que celle de Ceylan, en peu de tems elle perd de sa force, et au bout de deux à trois ans elle n'a plus de goût. La vigne n'y vient qu'en treille, et ne souffre aucune autre espèce de culture.

Il n'est pas décidé s'il y a des mines à Mindanao (2).

On trouve, sur-tout à Mindanao, quantité de grottes et

---

(1) *Forrest*, voyage à la Nouvelle-Guinée, p. 197, édit. franç.
(2) *Ibid.*, p. 211, p. 300. Il y a du talc, p. 340.

de cavernes qui servent de retraites aux chauves-souris. L'espèce dont il est ici question est plus grosse qu'une poule. Elle est très-connue aux Philippines ainsi qu'à Madagascar, et dans les îles de France et de Bourbon. On les voit passer par milliers à Mindanao, vers le coucher du soleil. Pendant le jour elles se retirent dans ces cavernes, qui leur servent d'asyles contre la vivacite de la lumière; elles les remplissent de leurs fientes, qui, étant travaillée, supplée au salpêtre (1).

Cette île a ses propres rois et princes ou *sultans* et *rayahs* Les barons s'appèlent *datou*. Ces peuples vivent dans des marais et des forêts; ils s'en consolent, parce que c'est une défense insurmontable contre les entreprises des Espagnols. Mais outre le désavantage d'un air mal-sain, on y est sans cesse persécuté par les moustiques, insectes cruels qui attaquent sans cesse les hommes et les animaux, de façon même que les vêtemens, qui sont très-legers, ne peuvent en garantir. Il est connu qu'en s'attachant à un porc, ces moustiques peuvent le faire périr en un jour. C'est la même chose en Abyssinie, où les bufles mêmes périraient par la piqûre de la mouche *zimb*, si les conducteurs de troupeaux ne changeaient pas d'habitations lorsqu'elle commence à se faire sentir.

Les habitans de Mindanao paraissent, comme ceux de Luçon, avoir eu différentes origines. Ceux de l'intérieur sont nommés *Haraforas*, ce sont des sauvages très-noirs; les uns les dépeignent comme des hommes cruels et sanguinaires; selon d'autres rapports, ils sont craintifs, faibles et opprimés. Ce sont les habitans primitifs de l'île.

Ceux des bords de la mer ont beaucoup de ressemblance avec ceux de Bornéo, avec les Macassars et autres habitans des Moluques. Quoiqu'ayant une langue qui leur est naturelle, ils parlent également le malais, sur-tout à Mindanao. Ils sont tous mahométans, et ont des écoles où l'on apprend à lire et à écrire aux enfans; et leurs prières, par conséquent, renferment beaucoup de termes arabes. Il n'y a point de chrétiens dans la ville de Mindanao.

Le sultan de Mindanao est le prince le plus puissant de

---

(1) *Forrest*, p. 213, la note, où l'on cite le jésuite, *Combes*; auteur espagnol.

l'île

l'île, mais il y a beaucoup de petits sultans indépendans. Les *Ilanos* ont une forme de gouvernement particulière. Lorsque les Mindanois ne sont pas en guerre entr'eux, ils exercent volontiers la piraterie. Leurs bâtimens portent du petit canon et 70 à 80 hommes d'équipages.

Les Espagnols avaient bien espéré se voir un jour les maitres de cette ile. Ils y avaient eu d'abord quelques établissemens avec des forts, mais seulement sur le bord de la mer. Puis ils envoyèrent deux religieux pour travailler à la conversion du roi et du peuple. Deja on commençait à y apprendre l'espagnol. Mais dans ce même tems les Chinois établis à Luçon se soulevèrent, et menacèrent la ville de Manille. Les Espagnols coururent au secours de leur capitale, et aussi-tôt après leur départ le roi fit démolir les forts, et n'a pas souffert que l'on en construisit depuis. Les Espagnols n'ont conservé d'établissement qu'à *Sambouangan.* Cette ville, située au sud-ouest de l'île, est faiblement défendue par un fort cache derrière une plantation de cocotiers. Un ruisseau qui remplit les citernes de la citadelle vient se jeter dans la rade; les bâtimens mouillent à la vue de Sambouangan.

Comme les Espagnols n'ont pu soumettre l'île, ce poste de Sambouangan ne leur est pas fort utile. Il ne l'est guère qu'au gouverneur de Manille, qui nomme aux places de cette juridiction, car c'est un lieu d'exil, mais aux moyens d'une bonne somme on peut s'en racheter.

Archipel de Jolo (1).

L'île de Jolo, quoique petite, est précieuse, et l'une des plus intéressantes de cette partie du monde. Elle est située au sud-ouest de Mindanao; elle a de beaux fruits, des éléphans et des petits cerfs, (*cervus axie* Linn). La mer voisine de Jolo a beaucoup d'ambre. On dit qu'avant l'arrivée des Espagnols, les naturels en fesaient des torches pour s'éclairer dans les pêches de nuit. Ce fut un soldat qui découvrit que cette matière était de l'ambre. Il eût le premier morceau à bon compte; le prix en augmenta ensuite assez considérablement.

(1) *Dalrymple*. relation sur les curiosités naturelles de l'île de Sooio, dans sa *collection des voyages*, vol. I, p. 21.

La mer apporte l'ambre sur les côtes de Jolo vers la fin des vents d'ouest ou d'aval; on y en a quelquefois trouvé de liquide, lequel ayant été ramassé et bénéficié, s'est trouvé très-fin et de bonne qualité. Quelle que soit la cause qui produit l'ambre, il est étonnant qu'il ne se trouve que sur les côtes de cette petite île, pendant que l'on n'en trouve point ou presque point à Mindanao.

Un autre genre de richesse très-considérable à Jolo, c'est la pêche des perles : elle se fait à la fin des vents d'ouest. Il se fait alors pendant quelques tems un calme parfait, et la mer est si tranquille, que l'on peut voir à une grande profondeur, et jusqu'à 40 ou 50 pieds. Les naturels de Jolo qui s'adonnent à la pêche, sont dans l'usage, croyant s'éclaircir la vue, de s'oindre les yeux avec le sang d'un coq blanc. Ce sont d'excellens plongeurs, et rien ne leur échappe de ce qui peut-être à la portée de leur vue. On sait que les huîtres dont on tire des perles sont grosses et assez brutes à l'extérieur, et toutes d'un poids assez égal. On trouve fréquemment dans ces huîtres des perles de la grosseur d'une aveline, fort nettes et très-lisses. On en trouve même quelquefois de plus grosses.

Le sultan de *Jolo* possède plusieurs îles voisines et une partie des côtes de Bornéo, Il a une petite marine.

Bowan, capitale, est située au nord-ouest de l'île ; elle a 6,000 habitans; c'est la dixième partie de la population totale de l'île (1).

Il n'y a guère que les Hollandais qui aillent aujourd'hui à Jolo ; ils la nomment l'*île des Perles*. La quantité qu'ils en ont tirée en aurait fait baisser le prix, puisque les femmes indiennes en portent beaucoup et jusqu'à leurs narines, ci ce n'est qu'en peu d'années elles deviennent ternes et d'une couleur jeaunâtre fort sale. Il est vrai que les Indiens savent les blanchir, mais ils ne peuvent les rappeler à leur premier lustre.

---

(1) *Forrest*, Voyage à la Nouvelle-Guinée, p. 364.

ISLE DE BORNÉO.

Nous n'avons sur cette grande île que des notions extrêmement vagues et incomplètes, quoiqu'il soit probable que le célèbre voyageur *Marco-Polo*, au 13me. siècle, l'ait connu sous le nom de *Grande-Java*, et quoique plusieurs nations européennes aient cherché à s'y établir (1).

Situation, étendue, etc. — Cette île est la plus grande des îles connues, toutefois après la Nouvelle-Hollande, si l'on veut ranger celle-ci parmi les îles. Elle paraît surpasser en étendue la France actuelle. Elle s'étend 4 degrés au sud et 7 degrés au nord de l'équateur; sa plus grande largeur, sous l'équateur même, est d'environ 9 degrés; ainsi elle peut avoir 270 lieues de long sur 225 de large.

Montagnes, rivières, etc. — Il paraît que l'île de Bornéo est traversée d'une ou deux chaînes qui viennent de l'extrémité septentrionale, et s'étendent l'une vers le sud-ouest, l'autre vers le sud-est. Une partie considérable de l'île consiste en plaines. Il paraît même que le centre de l'île ou la région des sources, est un plateau marécageux, inondé dans la saison pluvieuse; c'est le seul sens raisonnable que l'on puisse donner à l'ancienne tradition de l'existence d'un *lac* dans le centre de l'île, d'où tous les fleuves découleraient.

Il y a des volcans très-actifs; l'un d'eux se trouve dans une petite île sur les côtes de nord-ouest. Les tremblemens de terre sont fréquens et terribles.

(1) Nous avons consulté, Dan. *Beckmann*, Voyage à Bornéo; Londres, 1718. *Joseph von Wurmb*, Relation sur l'île de Bornéo, dans les *Transactions philosophiques* de la Société batave etablie dans l'île de Java. *Voyez* l'extrait dans la *Bibliothéque britannique*, n°. 149. Forr. liv. II, ch. XVIII, et sur le nord de l'île, le voyage de *Forrest*, liv. II, ch. XVIII.

Les côtes, sur une largeur de 12 à 15 milles géographiques, n'offrent que des terrains marécageux et en partie noyés et mouvans. On n'y peut avancer qu'en navigant sur les fleuves, qui y forment un grand nombre de branches et de canaux.

La rivière de *Banjer-Massing*, qui est la plus considérable, coule du nord au sud; des bâtimens qui tirent de 12 à 14 pieds d'eau la remontent jusqu'à la ville de ce nom.

Minéraux. — Les diamans, l'or, le fer, sont les minéraux les plus connus de cette île. Les *diamans* se trouvent dans une terre jaune, parsemée de cailloux noirs; on fait des excavations verticales, et l'on en tire la terre, qu'on passe au tamis. On en trouve dans les rivières, mais en petit nombre. *L'or* se trouve à Banjer-Massing, dans une marne rougeâtre, à 3 brasses de profondeur; à Landak, on le trouve à 10 pieds de profondeur, dans une terre qui ressemble à du bois pourri. On trouve aussi de l'or dans le sable des rivières. Le crystal de roche y est très-commun, mais il n'est pas prouvé que l'on y trouve de l'*étain*.

Climat. — Quoique située sous la ligne équinoxiale; l'île de Bornéo n'éprouve jamais des chaleurs insupportables. Les brises de mer, celles des montagnes, et, depuis novembre jusqu'en mai, des pluies continuelles y rafraîchissent l'atmosphère. Le thermomètre varie peu (à Succadana), il ne descend guères au-dessous de 82 degrés de Fahrenheit, et s'élève rarement au-dessus de 94 degrés.

Végétaux. — On y cultive le riz, les ignames, le *betel* et toutes sortes d'arbres fruitiers des Indes. Les choux-palmistes y servent aussi de nourriture.

Les forêts contiennent des arbres d'une hauteur prodigieuse; il y en a qui fournissent d'excellent bois de construction, d'autres donnent la gomme, appellée *sang-dragon*; mais le plus précieux de tous est le camphrier, *laurus camphora*, qui croît ici dans toute sa perfection, et dont on fait une description qui prouve son identité avec le camphriés de Sumatra; à l'article de cette dernière île nous en parlerons plus en détail. *Joseph von Wurmb* assure que le camphre de Bornéo se vend 3,000 *rixdalers* (12,000 francs) le quintal, tandis que celui de Sumatra ne coute

que 2,000 *rixdalers*, et celui de Japon se donne pour le prix incomparablement plus bas de 50 *rixdalers*.

Le *benzoin* est la résine d'une espèce de sapin ; elle sert d'encens, elle est expectorante et styptique ; c'est un des articles d'exportation de Bornéo.

Les *rotangs* y abondent, et l'on exporte une grande quantité de ces joncs précieux. Le poivre, le gingembre, le coton y croissent, et la culture des muscadiers et des girofliers y a réussi.

Animaux. — C'est à Bornéo qu'on trouve les plus grandes espèces de singes, le *simia pongo*, qui a la taille de l'homme, et le *simia satyrus* ou l'*ourang-outang*, qui ressemble encore plus à l'homme par son aspect, ses manières, et son allure. Les ourang-outangs ne sont nulle part aussi abondans que dans cette île ; plus une race animale est nombreuse et libre des persécutions, et plus son instinct se développe ; ainsi, il est bien possible qu'on n'ait rien dit que de vrai en racontant que les ourang-outangs allument du feu en soufflant avec leur bouche, pour griller le poisson et faire bouillir le riz. La superstition fait attacher un grand prix au *bezoar*, sorte de concrétion qu'on trouve dans les singes comme dans beaucoup d'autres animaux.

Pennant croit que la variété la plus grande du *cervus-axis* est l'animal que les Bornéens appellent *cerf d'eau*, et qui se tient ordinairement dans les marais. On y trouve encore dans cette île deux espèces de bœufs sauvages de très-grande taille, des sangliers, des tigres et des éléphans. Les espèces d'oiseaux sont innombrables, et la plupart sont très-différentes de celles de l'Europe. On y trouve en abondance l'*hirundo esculenta*, dont on mange les nids ; nous en parlerons à l'article de Java.

Les abeilles sont en grand nombre, et la cire est un article très-considérable d'exportation.

Habitans, royaumes, villes, etc.—Les côtes sont occupées par des *Malais*, des *Javanais*, des *Bugasses* ou natifs de *Célèbes* et quelques descendans d'*Arabes*. Ces peuples obéissent à des despotes qui prennent le titre de sultans. Le mahométisme est la religion dominante. Les princes et les nobles étalent un luxe barbare.

Le royaume de *Tatas*, faussement nommé de *Banjer-*

Massing, est le plus connu des Européens ; il occupe la partie méridionale de l'île. La grande rivière de Banjer le traverse, *Martapana* en est la capitale moderne. Les Hollandais y ont le poste de Banjer-Massing.

La côte occidentale renferme les royaumes de *Landak* et de *Succadana* ; le roi de Bantam, dans l'île de Java, en était suzerain ; il a cédé ses droits à la compagnie hollandaise en 1778. Le sultan de *Sambas* est le prince le plus puissant sur cette côte.

Bornéo, ville de 3,000 maisons, sur la côte septentrionale, est la résidence d'un sultan qui régnait autrefois sur toute l'île. Ces princes, après avoir perdu la plus grande partie de leurs Etats, tiennent encore une cour brillante, et règnent en souverains absolus sur ce qui leur reste de sujets.

Les maisons, ici comme sur toute la côte, sont souvent bâties sur des espèces de radeaux amarrés au rivage ; ainsi elles changent de niveau avec le flux et le reflux (1).

La côte de nord-est appartient aux rois ou sultans de *Jolo*, dont nous avons déjà parlé.

Passir, sur la côte sud-est, est le principal rendez-vous de commerce pour les habitans de l'île de Célèbes.

Les *Biayoos* ou *Biadschous*, habitans indigènes de la grande île de Bornéo, sont d'une haute stature, d'une construction robuste et d'un caractère extrêmement féroce et sanguinaire selon les uns, mais seulement de taille médiocre, très-grossiers, très-indolens, très-malheureux selon les autres. On ne sait comment concilier des rapports aussi contradictoires. Les uns les font noirs comme des nègres, les autres disent qu'ils sont plus blancs que les Malais. Les principaux d'entre eux s'arrachent une ou plusieurs dents de devant, pour en substituer d'or. Ils se peignent le corps de diverses figures, ne portent qu'une ceinture pour tout vêtement. Les habitations sont de vastes huttes en planches, sans aucune cloison, et qui contiennent quelquefois jusqu'à cent personnes. Les Biadjous suspendent au-dessus de l'entrée de leurs huttes les têtes sanglantes de leurs ennemis ; les jeunes gens ne peuvent se marier avant d'avoir coupé une

---

(1) *Forrest*, p. 431, dit seulement qu'elles sont bâties sur des pilotis, comme à Venise.

tête ; souvent même sans aucun autre motif que celui d'une ambition barbare, ils entreprennent des expéditions pour couper des têtes, qu'ils remportent en triomphe dans leurs villages au bruit d'un instrument de cuivre, nommé *gong*, et aux acclamations de toute leur tribu. Peut-être tous ces récits singuliers ne sont-ils dus qu'aux *Malais* qui habitent les côtes, et qui, par leurs injustices, ont pu mériter la haine des indigènes, dont ils usurpent le domaine naturel. Comment peut-on croire à des récits selon lesquels, chez un peuple représenté comme très-sanguinaire, le mari, en cas d'infidélité prouvée de la part de sa femme, se contente de tuer, en expiation, quelques-uns de ses propres esclaves, en se bornant envers la femme adultère à quelques injures ou quelques coups de poing ?

COMMERCE ET ÉTABLISSEMENS EUROPÉENS. — Les *Portugais* cherchaient, vers l'an 1526, à s'établir à Bornéo ; trop faible pour s'y faire respecter par les armes, ils imaginèrent de gagner la bienveillance d'un des souverains du pays, en lui offrant quelques pièces de tapisseries en présent. Le prince imbécile prit les figures qu'elles représentaient pour des hommes enchantés, qui peut-être l'étrangleraient pendant la nuit s'il les admettaient auprès de sa personne. Et non-seulement il ne voulut pas recevoir le présent mais il refusa constamment d'admettre dans ses Etats ceux qui les avaient apportées.

Ces navigateurs y furent pourtant reçus, mais pour leur malheur : ils furent tous massacrés. Un comptoir que les Anglais avaient formé quelques années après eut la même destinée. Les *Hollandais*, qui d'abord n'avaient pas été mieux traités, reparurent sur les côtes, en 1748, avec une escadre. Quoique très-faible, elle en imposa tellement au prince de Tatas, qui possède seul le poivre, qu'il se détermina à leur en accorder le commerce exclusif ; seulement il lui fut permis d'en livrer 500,000 liv. aux Chinois.

Depuis ce traité, la compagnie hollandaise envoie à *Benjarmassen*, place située au sud de l'île, du riz, de l'opium, du sel, de grosses toiles, objets sur lesquels elle gagne à peine les dépenses de son établissement. Ses avantages consistent dans le bénéfice que l'on peut faire sur

les diamans et sur 6,000,000 de livres pesant de poivre, qu'elle obtient à 34 liv. le cent.

Les Chinois prennent une part active au commerce de Bornéo.

Iles voisines de Bornéo.

A la pointe septentrionale de Bornéo se trouve l'île de *Balanbangan*, que les Anglais obtinrent du roi de Solor en 1760; ils y formèrent un établissement.

Mais une maladie contagieuse ayant beaucoup diminué le nombre de la garnison, les indigènes se soulevèrent et massacrèrent les Anglais. On ne sait pas si les Espagnols ou les Hollandais ont eu quelque part à cette affaire.

Les groupes d'*Anamba* et de *Natuna* sont situés entre Bornéo et la presqu'île de Malaca; on les connaît très-peu; il en est de même de *Timoëlan* et d'autres îles de ces parages. Il paraît que les navigateurs évitent ces petits archipels entourés de récifs, et qu'ils suivent de préférence la côte de Ciampa et de Malaca (1).

(1) Voyez le *Neptune oriental* à ces mots, et les Voyages de Cook, etc., etc.

SUMATRA,

AVEC LES ISLES ADJACENTES.

Situation. — L'isle de Sumatra est située au sud-ouest et au sud de la presqu'île de Malaca, entre le 7me parallèle de latitude boréale et le 6me parallele de latitude méridionale. Sa direction est de nord-ouest au sud-est, d'une manière décidée et très-remarquable. Sa longueur est de 300 lieues, sur une largeur de 70 à 100 lieues.

Les detroits de Malaca et de Sincapoura, qui séparent cette grande île du continent d'Asie, sont remplis d'une foule d'îles. A l'est, les îles considérables de *Banca* et de *Billiton*, entourees de plusieurs petites, semblent lier Sumatra à Bornéo. Enfin, à une distance de 20 à 25 lieues des côtes occidentales de Sumatra, s'étend une chaîne d'îles assez considérables, dans une direction constamment et parfaitement parallèle à celle de la grande île.

Découverte, etc. — L'île de Sumatra, que Danville a pris pour *Jabadii insula*, était certainement inconnue aux anciens, puisque les connaissances de Ptolémée se terminent beaucoup plus au nord, comme M. *Gosselin* l'a prouvé. Le mont *Ophir*, qui a fait supposer à quelques pauvres compilateurs que ce pays était connu de Salomon, est une dénomination moderne due aux Européens. Les conquêtes et les découvertes des Mahometans en Asie et en Afrique seraient un objet curieux de recherches géographiques. Il est certain que les Arabes, dans le neuvième siècle, ont découvert des pays peu connus à l'Europe jusqu'au seizième. Parmi ceux-ci était Sumatra, qui semble aussi être la *Petite-Java* de Marco-Paulo (1) : sa Grande-Java est sûrement Bornéo ; car il l'a place au sud de Ciampa, à une distance de 1,500 milles, et lui donne 3,000 de circonférence, tandis que la plus pe-

(1) *Marsden*, histoire de Sumatra, tome I, p. 4, trad. franç.

tite en a 2,000, et se trouve à l'ouest de la grande, et le mot *Java* paraît signifier *grande île.*

Les voyageurs Arabes de l'an 851 appellent cette île *Ramni.*

Montagnes, rivières, etc. — Une chaîne de montagnes traverse toute l'île selon sa longueur; elle est plus voisine du rivage occidental, tandis que celui du côté d'est est bas et marécageux. La chaîne principale est accompagnée de chaînes secondaires. Quatre grands lacs, suspendus sur les gradins de ces chaînes, émettent leurs eaux par des torrens rapides ou des cascades imposantes; celle de *Mansélar* est célèbre.

Le mont *Ophir*, mesuré par Robert Nairne, a 13,842 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer.

Il y a beaucoup de volcans; celui de *Ayer-Raya* est élevé de 1,377 pieds au-dessus de la mer (1).

Sol et minéraux. — Le sol est généralement une terre grasse, rougeâtre, couverte d'une couche de terre noire, souvent calcinée et stérile. On y trouve dans les montagnes de la stéatite, du granite gris, du marbre, etc. Les trois quarts de l'île, particulièrement vers le sud, présentent une forêt impraticable. A l'ouest, entre les montagnes et la mer l'on trouve de grands marais; mais même dans cette partie la face du pays est extraordinairement inégale et sauvage.

Il y a nombre de mines d'or, quoiqu'elles soient pour la plupart négligée; le cuivre est mêlé avec ce métal. On y trouve aussi d'excellentes mines de fer et d'acier. L'acier de Menangcabo est préférable à tous ceux de l'Europe. L'étain, ce rare minéral, est un des principaux objets d'exportation; on le trouve principalement près de Palimbang, sur le rivage oriental: c'est probablement une continuation des riches couches de Banca. On trouve de l'or près de Bencolen et dans d'autres lieux, mais d'une qualité inférieure. La petite île de Poulo-Pisang, située au pied du mont Pougong, est presqu'entièrement un lit de crystal de roche. Le *nappal* paraît être une sorte de roche savonneuse; on rencontre aussi du *pétrole.* Les côtes sont en grande partie entourées de récifs de corail.

---

(1) *Marsden*, Histoire de Sumatra, tome I, p. 18.

La manière dont on exploite les mines est curieuse. On remue la superficie de la terre dans la saison sèche. Les pluies, qui durent depuis novembre jusqu'en mars, et qui tombent en torrent, détachent l'or de la terre, et l'entraînent dans des circonvallations d'osier destinées à le recevoir. Ces circonvallations sont très-multipliees et se succèdent, afin que ce qui a pu échapper à la première soit retenue dans quelques-unes de celles qui la suivent. Lorsque le ciel est redevenu serein, chaque propriétaire va, avec ses esclaves, recueillir les richesses plus ou moins considérables que le sort lui a données. Il les change ensuite contre des toiles ou d'autres marchandises que lui fournissent les Anglais et les Hollandais. Ces derniers ont tenté d'exploiter les mines par les procédés généralement adoptés, cela n'a pas réussi.

Climat. — Quoique situé sous la ligne, Sumatra n'éprouve pas le maximum de chaleur. Le thermomètre monte rarement au-dessus de 85 degrés de Fahrenheit, tandis que dans le Bengale il atteint 101 degrés. Les montagnards font souvent du feu, à cause de la fraîcheur des matinées. Cependant la gelée, la neige, la grêle sont inconnues dans cette île. Le tonnerre et les éclairs y sont fréquens, principalement pendant la mousson nord-ouest. L'année se divise en deux parties, appelées les moussons sèches et pluvieuses; la mousson sud-est ou sèche commence en mai et finit en septembre; la nord-ouest ou pluvieuse commence en décembre et finit en mars; les mois intermédiaires, avril et mai, octobre et novembre sont variables: sur la côte occidentale, les brises de la mer commencent vers dix heures du matin, et continuent jusqu'à six heures du soir; elles sont remplacées par un vent de terre pendant la nuit.

Végétaux. — Les contrées Malaises, quoique belles en apparence, quoique ornées de tant de plantes rares et de tant d'arbres précieux, sont généralement d'un sol ingrat pour toutes les cultures nécessaires; et les faits que *Marsden* allègue semblent ne laisser aucun doute à cet égard (1). Cependant les Sumatriens cultivent le riz de montagnes et

(1) *Marsden*, t. I, p. 42—45 et p. 133—138.

le riz de basses terres comme leurs voisins : nous en avons déjà indiqué la différence.

Ils tirent de l'huile du sesame ; ils mâchent la canne à sucre. Pour leur sucre, appelé *jaggri* ou *chagari*, ils le tirent du palmier *anou*, qui leur fournit également du sagou et une espèce de vin ou liqueur spiritueuse. Le cocotier est très-important pour leur subsistance.

Sumatra produit ces précieux fruits que nous envions, peut-être sans raison, aux climats tropiques, tels que le *mangoustan*, qui doit réunir la douceur du raisin et le piquant de la framboise à l'acidité agréable de la cerise et de l'orange, et à l'odeur de la framboise, cette merveille des Indes, vantée même comme un remède universel (1). Le *durion*, dont la pulpe blanche a un peu le goût d'ail roti et des qualités très-échauffantes ; les fruits de l'arbre à pain, mais d'une espèce médiocre ; le fruit du *jambo mura*, (*eugénia malacensis*) qui ressemble à une poire, pour la forme ; les ananas, qui, à Bencouli, ne coûtent que 2 à 3 pences ; les pommes de goyave, les limons, citrons, oranges et grenades, voilà seulement une partie des fruits que Sumatra possède ; mais ils n'y abondent pas également dans tous les districts, et sont rarement d'une qualité supérieure.

Nous ne ferons pas l'énumération de toutes les espèces de fleurs qui étalent, sur les montagnes de cette île, de magnifiques tapis de pourpre et d'or, mais nous devons remarquer l'*arbre triste*, appelé en malai *sounda maloune* ou belle de nuit, parce que ses fleurs ne s'ouvrent que la nuit.

La denrée la plus abondante est le *poivre*, objet principal de l'établissement des Anglais ; c'est la graine d'une plante rampante qui ressemble à la vigne. Elle commence à porter la troisième année, et il y en a qui portent jusqu'à 20 ans. Il y a deux récoltes, la grande au mois de septembre, la petite au mois de mars. On se procure le poivre blanc en dépouillant les graines mûres de leur enveloppe extérieure (2).

Le *camphre* est une autre production remarquable qu'on trouve dans l'arbre sous la forme d'une cristallisation con-

---

(1) *Rumph*, Hortus amboinensis, vol. I, p. 132, tab. 13, etc.
(2) *Marsden*, Histoire de Sumatra ; tome I, page 223.

crète. Le *laurus camphora* croît spontanément dans le nord de Sumatra (partie la plus chaude), il égale en hauteur les plus grands bois de construction, il a souvent jusqu'à 15 pieds de circonférence ; ses feuilles sont presque rondes, avec une petite pointe aux fibres parallèles (1). La supériorité du camphre de Sumatra sur celui de Chine et de Japon est si bien reconnue, que les Japonais et les Chinois eux-mêmes donnent plusieurs quintaux du leur pour une livre de celui-là. Chaque arbre donne environ trois livres d'un camphre léger, friable et très-soluble, qui se dissipe à l'air, mais beaucoup plus lentement que celui du Japon. Il fortifie l'estomac, dissipe les obstructions et augmente l'activité des autres remèdes auxquels il est joint. L'huile de camphre est produite par une autre espèce d'arbre. Le *benjoin* est la gomme ou résine d'un autre arbre ; et le *cassia*, sorte de cannelle grossière, se trouve dans l'intérieur du pays. Les rotangs sont exportés en Europe pour servir de cannes.

Le coton de soie (*bombax ceida*) se trouve dans tous les villages. C'est en apparence un des plus beaux produits que la nature nous présente. Sa finesse, son lustre, sa douceur, le rendent à la vue et au toucher bien supérieur au produit de l'industrieux vers à soie ; mais on le regarde comme peu propre au rouet ou au métier, à raison de sa fragilité et de sa petitesse. On ne s'en sert que pour rembourer des oreillers et des matelats. Peut-être que dans la main de nos habiles ouvriers il pourrait soutenir l'essai avec avantage, et devenir la matière première d'une manufacture précieuse. Il pousse dans des cosses de quatre à six pouces de longueur, qui s'ouvrent d'elles-mêmes quand elles sont mûres. Les graînes ressemblent entièrement à du poivre noir, mais n'ont point de goût. L'arbre est remarquable en ce que les branches poussent parfaitement droites et horizontales, toujours au nombre de trois, de sorte qu'elles forment des angles égaux à la même hauteur ; les rejetons croissent également droits, et les diverses gradations des branches conservent la même régularité jusqu'au sommet. Quelques voyageurs l'ont appelé l'arbre à parasol (2). Les arbres à

(1) *Valentini*, historia simplicium, p. 488, planche 7.
(2) *Marsden*, Histoire de Sumatra, tome I, page 239.

café y sont en grand nombre, mais le fruit n'en est pas excellent. Les ébéniers abondent dans les bois, et le bananier embrasse, comme à l'ordinaire, une vaste étendue par des racines et des fibres qui sortent de certaines parties des branches.

Animaux. — Les chevaux sont petits, mais bien faits et courageux, les vaches et les brebis y sont aussi de médiocre grandeur; les dernières viennent probablement du Bengale. On y trouve aussi l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, le tigre royal, l'ours noir, qui mange le cœur des cocotiers, la loutre, le porc-épic, des daims, des sangliers, des civettes et beaucoup d'espèces de singes, et particulièrement un singe à menton barbu, le *simia nemestrina*, qui paraît particulier à cette île. Le buffle est employé à des travaux domestiques, mais il n'y est pas très-propre; il participe de la paresse de l'âne et de la malpropreté du cochon.

Parmi les oiseaux, le faisan de Sumatra ou *argus*, est d'une rare beauté. Les poules-d'indes ou volailles sauvages s'y trouvent aussi, et il y en a dans le midi une espèce d'une hauteur extraordinaire, également connue à Bantam, à l'occident de Java, qui donne son nom à la petite espèce. Parmi les oiseaux on doit mentionner aussi l'*ardea argala*, la plus grande espèce connue du genre du héron. Il se trouve aussi au Bengale et dans le midi de l'Afrique,

L'*engang* ou l'oiseau rhinocéros porte sur son bec une espèce de corne.

On trouve dans les rivières un grand nombre de crocodiles et une abondance de toutes sortes de poissons; on se sert ici, comme à Otaïti, d'une plante narcotique pour etourdir et attraper le poisson.

Le lézard des maisons court sur le plafond des chambres; C'est l'animal le plus grand de ceux qui ont la faculté de marcher dans une position renversée; les insectes y fourmillent, et particulièrement les *termites* destructeurs.

L'hirondelle, dont on mange les nids, est aussi répandue en Sumatra; nous en parlerons à l'article *Java*.

Habitans, leurs races, mœurs. — Les habitans sont de deux races d'hommes diverses.

Les *Malais* semblent s'y être établis nouvellement; leur langue est généralement répandue depuis Malaca, et peut-être même depuis le midi de l'Hindoustan jusqu'aux côtes oc-

cidentales de l'Amérique, dans les îles sans nombre de la mer Pacifique.

Les principaux Etats des Malais sont *Achem* au nord, et *Menangcabo* dans l'intérieur.

Parmi les indigènes on remarque les *Baddas* ou *Battas*, qui habitent au nord-ouest de l'île; ils mangent leurs criminels et leurs prisonniers de guerre. Voilà sans doute le seul genre d'antropophagie dont l'existence soit réellement prouvée.

Dans les montagnes de l'intérieur se trouvent les *Gougous*, qui sont couverts de longs cheveux, et n'ont que très-peu de supériorité sur les orang-outangs de Bornéo. Les *Lampoons*, au sud de l'île, vivent dans l'anarchie et la licence; ils sont hospitaliers et peu guerriers.

Les *Réyangs* semblent avoir conservé davantage leurs mœurs et leur caractère primitifs en adoptant la civilisation des Malais. Ils habitent au sud de Baddas et au nord de Lampoons. Ils sont petits et maigres : le nez des enfans est aplati, et leurs oreilles sont alongées; leurs yeux sont noirs et brillans, et parmi les femmes du sud beaucoup ressemblent aux Chinoises. Leur peau est, à proprement parler, de couleur jaune, n'ayant pas cette teinte rougeâtre qui constitue la couleur basannée ou cuivrée : la classe supérieure des femmes est communément assez jolie; leurs ongles sont souvent teints en rouge, comme dans les contrées mahométanes. Dans les parties montagneuses, les naturels sont affligés de larges loupes ou goîtres, comme dans les montagnes de l'Hindoustan et duTibet, peut-être à cause des brouillards épais qui affectent les glandes de la gorge, et occasionnent des tumeurs qu'il devient impossible de faire disparaître par le renouvellement continuel de la cause qui les produit.

La principale distinction entre les naturels et les Malais consiste en ce que les premiers paraissent plus beaux et plus robustes. Il est très-probable que les deux races ne sont originairement que des branches du même tronc. Le *rejang* et le *batta* sont deux idiômes différens qui règnent dans l'intérieur, et qui s'écrivent chacun avec ses caractères particuliers.

L'habillement originaire est fait d'écorce intérieure d'arbres, comme à Otaïti; mais l'accoutrement des Malais consiste en une veste ou robe, et une espèce de manteau avec une ceinr-

ture, dans laquelle ils mettent leurs *crits* ou poignards. Ils portent des caueçons très-courts, vont nus jambes et nus pieds; un beau mouchoir enveloppe leurs têtes; dans leurs voyages ils mettent un grand chapeau par-dessus. Les deux sexes liment leurs dents et les peignent en noir: les villages sont ordinairement sur des montagnes, et environnés d'arbres à fruits; le balli ou salle commune est situé au centre. Les maisons sont de bois et de bambou, couvertes de feuilles de palmier, élevées sur des pilliers; une mauvaise échelle sert d'escalier. L'ensemblement est de la plus grande simplicité, et la nourriture ordinaire est du riz; le sagou, quoique commun, étant moins en usage que dans les îles vers l'est.

Une des singularités de leurs mœurs, c'est de ne jamais faire de visites sans apporter avec eux quelques présens. Ce sont le plus souvent des oiseaux, des citrons, des noix de coco.

Ils travaillent rarement et avec une répugnance extrême Les combats de coqs et de cailles, la danse, les dez et les autres jeux de l'Orient font leurs occupations favorites. La polygámie est admise; la chasteté des femmes est digne de remarque, ainsi que leur facilité à accoucher.

Gouvernement et religion.—Les *Reyangs* laissent peu de pouvoir à leurs nombreux chefs, qui s'appellent *panjerans;* ils croyent à des êtres superieurs, et semblent avoir quelqu'idée de la transmigration des ames. Les *Lampouns* adorent la mer (1).

Les *Malais* vivent ici, comme à Malaca, sous un gouvernement féodal et despotique; les petits seigneurs ou *rayas*, opprimés par les *sultans*. font retomber sur le peuple le fardeau de l'esclavage politique.

La religion de ce peuple est un mahométisme mêlé de fables. L'idee sur l'univers est tout-à-fait bizarre. On y croit que la terre est parfaitement immobile, et portée par un bœuf, le bœuf par une pierre, la pierre par un poisson, le poisson par l'eau, l'eau par l'air, l'air par les ténèbres, les ténèbres par la lumière. Il se peut que ce ne soit qu'une allegorie; mais elle est sûrement bien ancienne et obscure.

Les Malais ont peu de lois civiles. Leur code criminel est plus

---

(1) *Marsden*, tome II, p. 108. M. Pinkerton, tom. V, page 267, attribue aux *rejangs* ce que Marsden dit des *Lampouns*.

plus court encore. Des amendes, qui se partagent entre la personne offensée, ou ses héritiers, et le magistrat, sont l'unique punition du meurtre et des autres crimes.

Si le délit n'est pas démontré on a recours à ces épreuves que la raison a, depuis quelques siècles, bannies des tribunaux de l'Europe.

ETATS, VILLES, COMMERCE. — Il serait ridicule de vouloir donner des formes régulières à la topographie d'un pays connu seulement à moitié. Nous ne remarquerons que les points les plus intéressans pour les Européens.

La ville d'*Achem*, capitale du royaume du même nom, est située à l'extrémité septentrionale de l'île. Avant l'arrivée des Européens aux Indes, le peu de commerce que fesait Sumatra était concentré dans le port d'*Achem*. C'est-là que les Arabes et les autres navigateurs achetaient l'or, le camphre, le benjoin, les nids d'oiseaux, le poivre, et généralement tout ce que les insulaires avaient à vendre. Les Portugais et les nations qui s'élevaient sur leurs ruines fréquentaient aussi ce marché, lorsque les révolutions, trop ordinaires dans ces contrées, le bouleversèrent (1). Les habitans, plus grands, plus noirs et plus vigoureux que les autres Sumatriens, avaient autrefois une marine assez respectable pour un peuple indien; ils ont encore plusieurs manufactures en soie et en coton, et des fonderies de canons.

Dans le royaume de *Menangcabo*, la capitale s'appelle *Pangarajung;* le sultan est, comme de raison, cousin du soleil et de la lune; ses sujets le regardent comme une des trois grandes puissances de la terre; les deux autres sont le grand Turc et l'empereur de la Chine. Les habitans font des travaux très-recherchés en filigrane d'or et d'argent; ils fabriquent des fusils et des poignards.

Padang, port dépendant du royaume de Menangcabo, est une des principales factoreries des Hollandais, qui en avaient en tout six dans cette île.

Le plus utile était celui de *Palimban*, ou *Palinba*, à l'est, dans la partie du sud. Pour 66,000 livres, la compagnie y entretenait un fort et une garnison de 80 hommes. On lui livrait tous les ans deux millions pesant de poivre à 23 livres

---

(1) *Marsden*, tome II, p. 234 et suiv.

2 sols le cent, et un million et demie d'etain à 61 liv. 12 s. le cent. Ce dernier article est tiré tout entier de l'île de *Banca*, qui n'est éloignée du continent que d'un mille et demie, et qui donne son nom au détroit fameux par où passe communément les vaisseaux qui se rendent directement des ports d'Europe à ceux de la Chine. Quoique les Hollandais aient à très-bon marché les denrées qu'ils prennent à Palinban, ce prix est avantageux au souverain du canton, qui force ses sujets à les lui fournir à un prix encore moindre. Ce petit despote tire de Batavia une partie de la nourriture et du vêtement des gens de sa cour, et cependant on est obligé de solder avec lui en piastres. De cet argent, de l'or que l'on ramasse dans ses rivières, il a formé un trésor que l'on dit très-considérable.

Les Anglais se sont établis à *Bencouli*, sur la côte de sud-ouest. Ils y ont élevé le fort Marlboroug.

Les Chinois, les Malais et les esclaves amenés de Mozambique forment la population de l'établissement anglais. Quatre cents Européens et quelques Cipayes le défendent. Tout le commerce qui s'y fait appartient aux négocians libres, à l'exception de celui du poivre. La compagnie en tire annuellement 1,500 tonneaux, qu'elle obtient à très-bon compte. La moitié de ce produit est porté dans la Grande-Bretagne par un seul bâtiment; le reste s'embarque sur deux navires expédiés d'Europe, qui le portent en Chine, où on le vend avec avantage. En 1773, le revenu de ce comptoir s'élevait à 4,982,895 livres, et les dépenses à 3,165,480 livres; ce qui donnait de bénéfices 1,817,415 livres.

Les Anglais ont encore deux établissemens dans le pays des Baddas, à *Natal* et à *Tapanouly*.

Iles Sumatriennes.

Banca, dont nous avons déjà dit un mot, est une île considérable, séparée de Sumatra par un détroit très-connu. C'est une terre élevée et boisée. Les navigateurs regardent le climat de ces parages comme un des plus dangereux. Les mines d'étain de cette île ne furent découvertes qu'en 1710 ou 1711; et quoiqu'on en ait tiré trois millions de livres pesant par an, la veine en semble inépuisable.

L'île *Billiton*, à l'est de Banca, et celle de *Lingan*, au nord, sont peu connues.

Parmi les îles situées à l'ouest de Sumatra on a dernièrement visité celles dites de *Nassau*, et que les indigènes nomment *Poggy*.

La surface des îles Nassau est comme celle de Sumatra, extrêmement irrégulière; elle est coupée de rochers et de montagnes, qui semblent bouleversées par quelque révolution violente. Ces montagnes sont couvertes de forêts jusqu'à leur sommet; on y trouve des bois de construction. Le sagou y croît en abondance, et fait le principal article de subsistance pour les habitans; ceux-ci ne cultivent pas le riz, mais le cocotier et le bambou s'y trouvent par-tout. Les fruits et les plantes sont les mêmes que ceux de Sumatra. Les animaux sauvages sont les daims rouges, les porcs, les singes, un petit nombre de tigres; mais ni buffles ni chèvres. La volaille y abonde; le poisson est excellent.

Les habitans, au nombre de 1,400, sont d'une taille élevée, rarement au-dessous de 5 pieds et demie; leur teint est cuivré; ils ressemblent aux Otaïtiens, tant par leurs traits que par l'aimable simplicité de leurs mœurs. La polygamie leur est inconnue, mais les liaisons entre les personnes non-mariées des deux sexes y sont regardées comme une chose très-innocente. Ils prétendent descendre du soleil (1).

L'île *Enganno* ou Trompeuse, passait pour être habitée par une race d'antropophages. Charles *Miller* y descendit, et n'y trouva qu'un peuple simple et grossier. Ils sont d'une structure élevée et d'un teint cuivré; ils vivent dans des huttes de forme circulaire, appuyées sur un pilier de bois de fer. Leur nourriture ne consiste qu'en noix de cocos, pommes de terre douces, cannes à sucre et poisson séché (2).

---

(1) *Asiatic researches*, tome VI, page 77, et *Bibliothèque britannique*, n° 145, page 80.

(2) *Bibl. britan.*, n°. 147, page 203.

JAVA,

AVEC LES PETITES ISLES VOISINES.

SITUATION, ÉTENDUE.—L'ILE de Java s'étend en longueur l'espace de 250 lieues; sa largeur varie de 30 à 50 lieues. Elle est située entre le 9me. et le 6me. parallèle de latitude méridionale. On estime son étendue en superficie à 6,700 lieues carrées.

DÉCOUVERTE et NOM.— Il n'est pas probable que Marco-Polo ait eu connaissance de cette île; ses deux Javas sont Bornéo et Sumatra. Les Malais et les Arabes l'ont visité avant les Européens. *Java* paraît être un nom malais qui signifie grande île.

Les géographes persans désignent l'île de Java sous le nom de *Maharadjé* (grand roi); les Arabes la nomment *Djezyret - al - Maharadjet* (île du grand roi), ou bien *Saryrah* (1).

MONTAGNES, SOL et CLIMAT. — D'après *Labillardière*, cette île est traversée, de l'est à l'ouest, dans toute sa longueur, par une chaîne de montagnes très-hautes. Les principales sont nommées par cet auteur montagnes de Prau, de Panangounau, de Passavan, d'après les dénominations usitées dans le pays. Dans la saison des pluies (en février), il en descend des torrens qui inondent de grandes plaines, qu'on ne peut plus alors traverser qu'en bateau. Ces montagnes ne sont pas infertiles, car sur celles de *Passavan*, qui sont près de Sourayaba, on y cultive le froment; et des arbres fruitiers apportés d'Europe réussissent très-bien sur ces hauteurs, dont la température est très-douce. Thunberg observe aussi que les montagnes de Java et îles voisines sont toutes vertes et boisées, ce qui offre un coup-d'œil

(1) *Langlès*, dans le voyage de *Thunberg*, tome II, p. 112.

très-agréable : cependant Stavorinas dit qu'on éprouve un froid assez vif près de la montagne Bleu, à 16 lieues au sud de Batavia. Parmi les volcans de cette île (car qu'elle est le pays de cette partie du monde qui n'ait pas son volcan), on a cherché à estimer l'élévation de celle de *Gété*, et on l'a trouvé être de 8,000 pieds au-dessus de la mer.

Il paraît que la côte septentrionale est généralement très-basse et très-marécageuse, comme celles de Sumatra et de Bornéo. Cette circonstance devait nécessairement produire un climat différent de celui des montagnes ; la chaleur, à Sourayaba, s'élève à 27 d. de Réaumur pendant la saison sèche ; mais elle varie entre 22 et 23 d., pendant la saison pluvieuse (1). Le climat n'est donc pas d'une chaleur insupportable, et pourtant il est presque pestilentiel pour les Européens. Voici les causes qui semblent y contribuer le plus (2).

Quant à la ville même de Batavia, les nombreux canaux dont elle est coupée, et les arbres qui en garnissent les bords, concourent à rendre cette ville mal-saine. L'eau stagnante des canaux exhale, dans la saison sèche, une puanteur insuportable, et les arbres empêchent le renouvellement de l'air. L'inconvénient est égal dans la saison pluvieuse : car alors, ces réservoirs d'eau corrompue sortent de leurs lits, inondent la partie basse de la ville, sur-tout dans le voisinage de l'hôtel ou logent les étrangers, et remplissent les étages inférieurs des maisons, où ils laissent une quantité inconcevable d'ordure et de vase. On nétoie quelquefois ces canaux ; mais cette opération, mal faite, entraîne des suites aussi funestes que si on y laissait l'eau croupissante. La boue noire que l'on tire du fond est déposée sur les bords, c'est-à-dire, au milieu des rues, jusqu'à ce qu'elle ait acquis assez de consistante pour qu'on puisse la charger sur un bateau et l'enlever. Cette boue empoisonne l'air au loin tandis qu'elle sèche. Les eaux courantes elles-mêmes sont nuisibles à leur tour par la malpropreté des habitans. Les cadavres des animaux morts y restent jusqu'à ce que

(1) *Labillardière*, Voyage à la recherche de M. de Lapérouse, tome II, p. 309.

(2) Premier voyage de *Cook*, liv. III, cap. XI.

le tems ou le hasard les ait consumés, où que quelqu'autre cause les emportes.

Le pays des environs de Batavia, dans une espace de quelques milles, est semé par-tout de maisons de campagnes et de jardins. La plupart des jardins sont très-grands, et, par une étrange fatalité, ils sont tous plantés d'autant d'arbres que le terrain peut en porter. Ces impénétrables forêts occupent un terrain plat, qui s'étend à plusieurs milles au-delà des jardins, et qui est entrecoupé par des rivières et des canaux navigables pour les petits bâtimens. Ce n'est pas encore le plus grand inconvénient; tous les champs, les jardins sont environnés d'un fossé, et au milieu des terres cultivées on trouve pourtant des marais, des fondrières et des amas d'eau saumâtre.

Il n'est donc pas étonnant que les habitans d'un pareil pays soient familiarisés avec la maladie et la mort. Ils prennent des médecines de précaution presqu'aussi régulièrement que des repas, et chacun attend le retour des maladies, comme on attend le retour des saisons. On ne voit pas à Batavia un seul visage qui indique une parfaite santé. Les joues des hommes et des femmes n'y sont animées d'aucune couleur. Cependant les femmes y seraient jolies, si avec un air de maladie on pouvait avoir quelque beauté. On y parle de la mort avec autant d'indifférence que dans un camp, et quand on annonce la mort de quelqu'un de connaissance, assez ordinairement on répond; bon, il ne me devait rien, « ou bien, il faut que je me fasse payer de ses » héritiers ».

A l'exception de la petite hauteur où l'on tient un fameux marché appelé *Passar-Tanabant*, hauteur qui s'élève perpendiculairement à environ 30 pieds au-dessus de la plaine, tout le reste des environs de Batavia, dans une espace de 30 à 40 milles, est exactement parallèle à l'horison. Passé cette distance, il y a deux collines d'une hauteur considérable où l'air est sain et frais, relativement à celui des bords de la côte. Les végétaux d'Europe, et particulièrement les fraises, y croissent fort bien. Les insulaires y sont vigoureux et y ont des couleurs. Quelques-uns des principaux personnages de Batavia possèdent des maisons de campagne sur ces collines, où ils vont une fois par année. Les

médecins y envoient aussi les malades recouvrer la santé ; les malades s'y guérissent en peu de tems.

Végétaux. — La même situation et les circonstances qui rendent Batavia et ses environs mal-sain, les rendent aussi le meilleur pays de la terre pour plusieurs genres de culture. Le sol est fertile au-delà de ce que l'on peut imaginer, et les productions de besoin ou de luxe qu'il fournit sont presque sans nombre.

Le riz de deux espèces y croît en abondance. Celui des montagnes est appelé par les naturels du pays *paddy gunning* ou riz de montagne. Tandis que l'autre espèce doit être sous l'eau pendant les trois quarts de sa croissance ; on sème celui-ci sur les côteaux qui ne sont arrosés que par la pluie. Il faut cependant remarquer qu'on le sème au commencement de la saison pluvieuse, et qu'on le recueille au commencement de la saison sèche.

Il faut compter au nombre des productions de ce pays le blé d'Inde ou le *maïs*, que les habitans recueillent avant qu'il soit mûr, et grillent en épis ; beaucoup d'espèces de haricots, des lentilles, que l'on nomme *cadjang*, ce qui fait une partie considérable de la nourriture du peuple ; du millet, des sorgho jaune, *holcus sorghum* ; des ignames fondantes et d'autres sans suc ; des patates douces, des pommes de terre d'Europe, qui sont très-bonnes : on trouve dans les jardins, des choux, des laittues, des concombres, des raves blanches de la Chine, qui cuisent presqu'aussi bien que le turneb ; le fruit de la plante appelée *plante aux œufs ;* des carottes, du persil, du céleri ; le pois d'Angole, qui est délicieux, lorsque après l'avoir rôti on le mange avec du sel et du poivre ; une sorte de légumes ressemblant à l'épinard ; des oignons très-petits mais excellens ; des asperges ; et en outre, quelques plantes d'Europe fort odoriférentes, telle que la sauge, l'hysope et la rue.

On y receuille, avec bien peu de culture, une quantité très-considérable des plus belles et des plus grosses cannes à sucre : elles donnent beaucoup plus que celle de l'Amérique. Le sucre blanc s'y vend deux sols et demi la livre. La mélasse sert à faire de l'arrak et du rhum, en y ajoutant un peu de vin de coco. L'indigo se consomme dans le pays, et n'entre pas dans le commerce.

On exporte une grande quantité de *poivre*. Parmi les plantes aromatiques qui servent à la consommation des habitans, Thunberg remarqua le gingembre sauvage et le zerumbet, *amomum zingiber* et *zerumbet*; le bétel, l'arek, le schétante, le curcuma, et le poivre d'Espagne, épice qui entre dans la composition du karri, mets favori des Orientaux.

Les arbres fruitiers sont le bananier de paradis, le bananier nain, *pissang rudia*, qui produit un fruit très-délicat et très-sain; l'ananas, la goiave, *psidium pyriferum*; l'iambos de Malaca, *eugenia Malaccensis*; on mange le fruit de ces deux dernières plantes crud ou cuit avec du vin : le catapa ou badamie de Malabar, *terminalia catappa*; autre arbre à fruit; le papayer, *carica papaya*; le jacquier des Indes, *artocarpus communis*. Le corossel est un fruit qui provient des *sanona squammosa* et *reticulata*; et celui du rotin du *calamus rotang*; les Mangoustans, *garcinia Mangostana*; les melons d'eau, les pampelemousses, *citrus decumanus*, se trouvent aussi dans cette île. Les citrons y sont un peu rares, et les raisins ne sont pas très-bons.

Parmi les médicamens on distingue deux espèces de casse, *cassia javanica* et *fistula* de Lamarck; les fruits pendent à l'arbre comme de long bâtons.

L'île de Java produit aussi deux espèces de coton, l'un le fromager pantendrique, *bombax pentandrum*, arbre très-élevé; l'autre est un arbuste, c'est le *gossipium indicum* de Lamarck, décrit et figuré dans Runphius.

Dans les buissons se voient de belles fleures, telles que *nicthantus puta*, l'*erythrina corallodendrum*, la rose de la Chine; le marsan ou murrai des Indes, *murraya exotica*.

On vend des fleurs dans les rues tous les soirs au coucher du soleil. Elles sont disposées en guirlandes d'environ deux pieds de long, ou arrangées en bouquets de différentes formes qui se séparent. Les personnes des deux sexes remplissent leurs cheveux et leurs habits de ces fleurs; ils répendent ce mélange sur leurs lits, de manière que la chambre exale le plus pur et le plus délicat des parfums.

Parmi les arbres qui forment de belles allées et procurent des ombrages nécessaires (1), on nomme le *mimusops*

(1) *Labillardière*, tome II, p. 310.

elengi, la *nauclea orientalis*; le canari des Moluques, *callophyllum inophyllum*; le guettard de l'Inde, *guettarda speciosa*; et l'énorme filaos à feuille de prêle, *casuarina equisetifolia*, etc. forment de belles allées, et procurent des ombrages salutaires. Les javans, en fesant de nombreuses entailles au tronc de l'*hybiscus tiliaceus*, de la saison des pluies, parvinrent à lui faire produire sur toute sa longueur des branches qui couvrent la terre. Parmi les plantes indigènes et sauvages, on doit d'abord nommer l'arbre de tek ou téak, qui forme de très-grandes forêts, et à l'ombre desquelles croît abondamment le *pancratium amboinense*; des cocotiers; plusieurs belles espèces d'*uvaria*, d'*helicteres*, de *bauhinia*, et l'*agave vivipara*, avec lequel les habitans font des étoffes; le muscadier *uviforme*, dont le fruit n'est pas aromatique. Les marécages sont couverts de larges feuilles du *nymphæca nelumbo*; et le pistia *stratiotes* forme dans les rivières de belles rosettes (1).

Sur le Bohon-Upas ou *arbre de poison.*

L'existence de ce fameux arbre paraît aujourd'hui très-problématique. Selon Foersch, il se trouve à vingt-sept lieues de *Soura Sharta*, parmi des collines stériles; il exhale autour de lui un poison mortelle, qui, dans un rayon de 12 à 16 milles, étouffe toute végétation; il n'y a qu'un seul arbre adulte, mais il a heureusement engendré cinq ou six petits, de sorte que cette précieuse race ne s'éteindra pas. Des criminels condamnés à mort ont l'option de subir leur supplice ou d'aller chercher une certaine quantité du suc poisoneux qui découle du *Bohon-Upas*; s'ils retournent sains et saufs, on leur fait grâce, et on leur donne même une pension. Mais il n'y en a eu qu'un nombre infiniment petit qui ait réussi dans cette dangereuse expédition. Envain se tourne-t-on de manière à éviter le vent qui apporte les vapeurs pestilentielles; souvent les vents changent; d'ailleurs, les calmes, très-fréquens dans ce pays, ne laissent aucun moyen d'y échapper.

Des naturalistes estimés avaient adopté cette relation évidemment suspecte (2). M. *Staunton*, dans le voyage de l'am-

(1) *Labillardière*, ibid., p. 316.
(2) L'anglais *Darwin*, dans son *Botanic garden.*

bassade anglaise (1), cherche à la faire passer pour un tissu d'impostures. Mais ne pourrait-on pas donner à ce conte un sens raisonnable. Le terrain où ces arbres croissent renferme peut-être des grottes dont les vapeurs sulfureuses ou arsénicales suffoquent les malheureux qu'on y envoie. Ajoutez à ceci un peu d'exagération d'un côté, et quelque supercherie politique de l'autre, et vous aurez toute la fable du *Bohon-Upas.*

Animaux. Les buffles sont petits, de couleur grisâtre. On les apprivoise et on leur fait traîner de très-grands chariots. Les moutons sont rares, ils ont des poils au lieu de laine, et les oreilles pendantes. Les chevaux sont petits, mais vifs et vigoureux. Les sangliers pullulent dans les bois, et font beaucoup de tort aux cultures. Des voyageurs assurent qu'il y existe des rhinocéros, et parmi les singes de Java, les naturalistes nomment le *siméa apedia* de Linné, et le siméa aygula, l'aigrette. On trouve aussi dans les bois, l'écureuil bicolore, et le *sciurus sagytta* ou écureuil volant de Java, *moschus Javanicus.* Le paon est commun dans les forêts ; on trouve des coqs sauvages dont le plumage est très-brillant et la crête blanche, mêlée d'une teine légère de violet. Une espèce de *jouana*, qui diffère peu du *parra sinensis*, fréquente les marais, habitation ordinaire d'un redoutable serpent, le *boa-constrictor*, qui avale des volailles et même des chevreaux entiers (2).

Les crocodiles y sont énormes et très-abondans. Les *draco volans* volent aux environs de la ville pendant la plus grande chaleur du jour, comme les chauve-souris en Europe, et on les attrape facilement et impunément. La *cicada tibicen* se perche sur les arbres, et fait entendre un cri très-perçant, semblable au son d'une trompette : la blatte *kakerlagor*, et de petites fourmis rouges, s'insinuent par-tout, mangent et détruisent tout : et la *mantis gongyloides* est, chez les Javanais, l'objet d'une superstition particulière, comme l'*amantis précatoria* dans les pays méridionaux de l'Europe.

---

(1) Vol. II, page 309.

(2) *Labillardière*, tome II, p. 328.

Sur les nids d'hirondelles qu'on mange.

Tout le monde sait que dans les Indes et presque dans tout l'Orient l'on fait un cas infini d'une certaine espèce de nids d'oiseaux. Ces nids se trouvent en plusieurs endroits, et principalement, dit-on, sur les côtes de la Cochinchine. Ils sont de figure ovale, d'un pouce de haut, de trois pouces de tour et du poids d'une demi-once : ils sont l'ouvrage d'une hirondelle qui a la tête, la poitrine, les ailes d'un beau bleu, et le corps d'un blanc de lait, ou selon d'autres, noire sans tache. On l'appelle aux Manilles *salangane*; Linné l'a nommé *hirundo esculenta*. Le goût de ces nids est naturellement fade. Mais comme on les croit favorables à l'une des passions qui agissent le plus fortement dans l'Inde, on a cherché à les rendre agréables par divers assaisonnemens. Les gens raisonnables croyent en effet qu'il peut contribuer au rétablissement d'une santé affaiblie.

Marsden, dans son histoire de Sumatra, dit que ces oiseaux avalent l'écume de la mer; M. *Poivre* a observé que cette écume consiste souvent en rogue ou frais de poisson, délayé de manière à former une espèce de colle. D'autres ont dit que ces hirondelles se nourrissaient d'un *fucus* décomposé, rejetté par la mer sur le rivage. Enfin, dans un mémoire inséré au IIIe tome des Transactions philosophiques de la Société batave de l'île de Java, on assure que les oiseaux de cette espèce, du moins à Java, ne se nourrissent que d'insectes, et qu'ils forment leurs nids avec les résidus les plus solides de leurs alimens.

On les trouve sur-tout dans les districts de *Calappa-Nogal* et à *Sampia*; ils demeurent dans les excavations de quelques rochers calcaires. On y prend leurs nids avec beaucoup de danger et de peine. On en exporte par environ 25 quintaux, à 125 livres pesant le quintal, payé de 800 à 1,400 *rixdalers*.

Divisions, villes, commerce. — L'île de Java se divise en quatre grands districts, *Bantam*, *Jacatra*, *Cheribour* (ou Tchéribour), et *la côte Orientale*, qui s'étend depuis la rivière de l'Osseaig, qui sépare son territoire de celui de Cheribour jusqu'au cap de Sandana sur le détroit de Baly. *Bantam* contenait, dit-on, en 1780, environ 90,000 habitans, sans y comprendre la petite île de Poulo-Sélen ou Puneytan,

soumise à un chef particulier. Jacatra, qui est limitrophe de Bantam, et appartenait tout entier à la compagnie, d'après un dénombrement fait 1777, contenait 340,415 ames; et dans ce nombre, Batavia et la banlieue en comprenaient seules 173,000 environ. Cheriboun, en 1754, contenait 90,000 habitans; le nombre de ceux de la côte Orientale est évalué à 509,000, ce qui fait une population totale de 1,029,915 habitans. Mais *Fabri* ne fait monter le total qu'à 915,588 ames. C'est, en tout cas, une population bien faible. On peut en conclure que celles de Bornéo, de Sumatra, de Célèbes ne sont pas non plus très-fortes.

Bantam occupe la partie occidentale; les Hollandais, qui avaient protégés un des rois de ce pays, y font le commerce exclusif. La compagnie maintient ce privilège avec 368 hommes distribués dans deux mauvais forts, dont un sert d'habitation au gouverneur Hollandais, et l'autre de palais au roi. Cet établissement ne coûte que 110,000 livres, que la compagnie retrouve sur les marchandises qu'elle y débite. Elle a pour bénéfice ce qu'elle peut gagner sur trois millions pesant de poivre que l'on est obligé de lui livrer à 28 liv. 3 sols le cent.

Chéribou est sur la côte septentrionale à l'est de Batavia. La compagnie s'y est établie sans efforts, sans intrigue et sans dépenses. A peine étaient-ils à Java, que le sultan de ce petit état, très-resséré mais très-fertile, se mit sous leur protection, pour éviter le joug d'un voisin plus puissant que lui. Il leur livre annuellement 330,000 livres pesant de riz à 25 liv. 10 s. le millier; un million de sucre, dont le plus beau est payé 15 liv. 6 s. 8 den. le cent; 1,200,000 liv. de café à 4 s. 4 den. la liv.; 100 quintaux de poivre à 5 s. 2 den. la liv.; 30,000 liv. de coton, dont le plus beau n'est payé que 1 liv. 11 s. 4 den. la livre; 600 d'araque, à 13 liv. 4 s. le cent.

Quoique des prix si bas indiquent un abus manifeste de la faiblesse des habitans, cette injustice n'a jamais mis les armes à la main du peuple de Cheriboun, le plus doux et le plus civilisé de l'île. Cent Européens suffisent pour les contenir. La dépense de cet établissement ne monte pas au-dessus de 45,000 livres, que l'on gagne sur les toiles que l'on y porte.

Mataran, sur la côte méridionale, formait autrefois un

état si considérable qu'on le traitait d'empire. Il embrassait une partie considérable de l'île, et a été subjugué plus tard. Enfin, en 1704 les Hollandais ayant pris parti pour un oncle au détriment de son neveu, légitime héritier, réussirent à lui remettre le sceptre en lui dictant des lois.

On choisit le lieu où il devait fixer sa cour, et l'on s'assura de lui par une citadelle, où l'on plaça une garde qui n'a de fonction apparente que celle de veiller à la conservation du prince. Après ces premières précautions prises contre l'indépendance du prince, la compagnie eut soin de l'endormir dans le sein des voluptés, d'amuser son avarice par des présens, de flatter sa vanité par des ambassades. Il s'en est suivi que l'on n'a besoin d'entretenir à Mataran que 300 cavaliers et 400 fantassins, dont la dépense, avec celle des employés, coûte 835,000 livres.

On est bien dédommagé de cette dépense par les avantages qu'elle assure. Les ports de cet Etat sont devenus les chantiers où l'on construit tous les petits bâtimens, toutes les chaloupes que la navigation de la compagnie occupe. Elle y trouve toutes les boiseries nécessaires pour ses différens établissemens de l'Inde, et pour une partie des colonies étrangères. Elle y charge encore les productions que le royaume s'est obligé de lui livrer, c'est-à-dire, 13 millions pesant de riz, à 17 liv. 12 s. le millier; tout le sel qu'elle demande, à 10 liv. 7 s. 10 den. le millier; 100,000 liv. de poivre, à 21 liv. 2 s. 4 den. le cent; tout l'indigo que l'on cueille, à 3 liv. 2 s. la livre; le *cadjang*, dont ses vaisseaux ont besoin, à 28 liv. 3 s. 2 den. le millier; le fil de coton, depuis 13 s. jusqu'à une liv. 13 s., suivant sa qualité; le peu que l'on y cultive de cardamone, à un prix très-modique.

Sourayaba parait être un des principaux établissemens européens de l'île de Java. Non loin de-là est une fontaine dont les eaux se couvrent de pétrole, qu'on ramasse avec soin pour le mêler avec le goudron. On rencontre dans son voisinage une grande quantité de pierre-ponce.

Balambuan est située à la pointe orientale. Pendant très-long-tems la compagnie dédaigna d'y porter le despotisme de son commerce. Cependant vers 1766 la guerre s'est élevée entre elle et le roi de ce petit Etat. Il fit une vigoureuse résistance. Mais en 1768 il a été vaincu et fait pri-

sonnier avec toute sa famille. Il est mort dans la citadelle de Batavia, et sa famille a été transportée au Cap de Bonne-Espérance, où on l'a déposée dans l'île de Robben.

L'emplacement de Batavia et ses environs occupent l'ancien royaume de *Jacatra*. Les terres ont été vendues, pour un prix modique, à des Chinois et à des Européens. Ils s'occupent sur-tout de l'éducation des troupeaux, dont le débit est facile et avantageux. La culture n'y est pas considérable, parce que la compagnie en exige les produits aux mêmes prix que ceux fixés pour la culture des Indiens.

Batavia, capitale des Hollandais dans cette partie du monde, est située sur la côte septentrionale, à 8 lieues à l'est du détroit de la Sonde, dans une plaine basse et marécageuse. La côte forme en ce lieu une grande baie, dans laquelle viennent se rendre plusieurs petites rivières, qui prennent leurs sources dans les montagnes appelées *Blaeuw-Berg*, à environ 40 milles dans l'intérieur des terres.

Les Hollandais semblent avoir choisi ce terrain pour la commodité de la navigation intérieure; et à cet égard, c'est véritablement une seconde Hollande, supérieure à tous les endroits du monde. Il y a très-peu de rues qui n'ayent un canal d'une largeur considérable; ces eaux stagnantes, plutôt que courantes, embellissent moins la ville qu'elles ne l'empoisonnent. Quelques-uns de ces canaux, bordés de grandes allées d'arbres, se prolongent à plusieurs milles dans l'intérieur du pays. Comme les maisons sont grandes et les rues larges, proportionnellement au nombre des maisons qu'elles contiennent, cette ville occupe beaucoup plus de terrain qu'aucune ville de l'Europe.

Les bâtimens publics sont, pour la plupart, vieux, lourds et de mauvais goût; mais la nouvelle église n'est pas sans élégance; elle a un dôme que l'on aperçoit à une grande distance en mer. Quoique l'édifice paraisse pesant, l'intérieur en est très-magnifique.

La ville est fermée par un rempart de pierre médiocrement élevé; mais il est ancien et tombe en ruine. La muraille elle-même est environnée par une rivière qui a 50 à 100 verges de large: le courant en est rapide et l'eau basse. De l'autre côté du rempart on trouve encore un canal d'une

largeur inégale ; de sorte qu'en entrant et en sortant par les portes de la ville il faut passer deux ponts.

Le château ou la citadelle est situé à l'extrémité nord-est de la ville ; les murailles en sont plus épaisses que celles de la ville, sur-tout près de la place de débarquement, où il n'y a de l'eau que pour les bateaux, et qui est entièrement commandée par la forteresse.

Le château contient des appartemens pour le gouverneur général et tout le conseil de l'Inde ; et il leur est enjoint de s'y réfugier en cas de siége. On y voit aussi de grands magasins de la compagnie, et en particulier des étoffes qui viennent d'Europe.

Outre les fortifications de la ville, on rencontre à 20 ou 30 milles, dans les environs, un grand nombre de forts, destinés à contenir les naturels du pays.

Il serait impossible de faire le siége de Batavia par mer. L'eau est si basse qu'une chaloupe peut à peine s'approcher à la portée du canon des remparts, excepté dans un canal étroit, appelé *la rivière*, défendu des deux côtés par des môles, qui s'étendent environ à un demi mille dans le hâvre. Il aboutit à l'autre extrémité sous le feu de la partie la plus forte du château, et sa communication, avec les canaux qui entrecoupent la ville, est interrompue par de grandes poutres flotantes, formant une chaîne qui se ferme le soir à six heures, et que l'on n'ouvre jamais, sous aucun prétexte, avant le lendemain matin.

Le hâvre de Batavia passe pour le plus beau de l'Inde, et il semble que c'est avec raison : il est assez vaste pour contenir la plus grande flotte ; et le fond en est si bon, que l'ancre y tient jusqu'à ce que le cable pourrisse. La mer n'y est jamais incommode : il n'y a d'autre inconvénient que le bas-fond qui est entre la rade et la rivière. Quand la brise de mer souffle frais, elle produit ce que les marins appellent une mer moutonnante, dangéreuse pour les bateaux. En dehors et autour du hâvre il y a plusieurs îles que les Hollandais emploient à différens usages. Ils transportent dans l'une d'elles, appelée *Edam*, tous les Européens coupables de quelque crime qui ne mérite pas la mort. Quelques-uns sont condamnés à y rester 99 ans, d'autres 40, d'autres 20 ou moins jusqu'à 5, suivant la nature de leurs délits. Pendant tout le

tems de leur banissement, on les occupe, comme esclaves, à faire des cordes ou à d'autres travaux. Sur une autre île appelée *Purmerent*, on a construit un hôpital, où l'on dit que les malades recouvrent la santé beaucoup plutôt qu'à Batavia. Dans une troisième, nommée *Kniper*, la compagnie a des magasins pour le riz et d'autres marchandises de peu de valeur. Les vaisseaux étrangers que l'on met à la bande à *Ourusk*, autre île peu éloignée, y déposent leur cargaison et leur équipement sur des quais très-commodes pour cet usage.

La compagnie des Indes, par une suite de la révolution batave, a été supprimée et dissoute. Le gouvernement batave en a pris la place, et le commerce est plus libre qu'autrefois.

Habitans, mœurs. — Les Javans sont de couleur jaune, avec des yeux noirs et peu enfoncés; ils ont le nez petit et écrasé, et même camus, les cheveux longs et noirs, la bouche moyenne, mais la lèvre supérieure un peu arquée, avancée et assez épaisse; ils sont pour la plupart d'une taille au-dessus de la médiocre. Les Javans sont maintenant confondus avec les Malais, et parlent la langue de ces derniers; mais l'ancien javan, qui s'est encore conservé dans toute sa pureté chez les grands, n'a aucune ressemblance avec le malais, ni même avec les idiômes des îles voisines, dont nous possédons les vocabulaires; tandis qu'on remarque la plus grande affinité entre la plupart de ceux-ci et le malai; cette singularité doit engager à l'étudier, et est le seul moyen de reconnaître l'origine de ce peuple, ainsi que l'observe très-bien M. *Langlès*. Cet auteur a donné un vocabulaire curieux de cet idiôme, auquel je renvoi le lecteur (1).

Leur écriture, comme celle des Européens et des Chingulais, se lit de gauche à droite, ce qui, en Orient, est une autre singularité.

En général les Javanais n'ont guères pour boisson que l'eau, l'arrak, boisson exquise faite de riz, de sirop de sucre et de vin de cocotier, qu'on laisse fermenter ensemble, et qu'ensuite on distille, et le vin de palmier, que l'on recueille en attachant des petits vases au-dessous des bourgeons qui

(1) *Thunberg*, Voyage, tome II, page 293.

auraient

auraient produit des fleurs, et que l'on a coupé à cet effet. On le vend dans trois Etats. Dans le premier il est presque tel qu'il sort de l'arbre, et on l'appelle *Tuæ-Manise*; il a cependant reçu quelques préparations qui le mettent en état d'être conservé deux jours; il est d'une douceur agréable et n'enivre pas. Une autre sorte porte le nom de *Tuak-Gras*, et la troisième celui de *Tuac-Enning*: ces deux sortes enivrent. Dans quelques endroits le peuple mange de la *terre glaise* (1).

Les avantages qui accompagnent toujours un grand commerce ont rassemblé à Batavia une population immense. Indépendamment de 100,000 esclaves dispersés sur un vaste territoire perdu en objets d'agrémens, ou consacrés à la culture, il y en a beaucoup d'employés dans la ville même au service domestique. C'était originairement des hommes indépendans, enlevés la plupart, par force ou par adresse, aux Moluques, à Célèbes, ou dans d'autres îles. Cette atrocité a rempli leur cœur de rage, et jamais ils ne perdent le desir d'empoisonner ou de massacrer leurs maîtres.

Les Indiens libres sont moins aigris. Il s'en trouve de tous les pays situés à l'est de l'Asie; chaque peuple conserve sa physionomie, sa couleur, son habillement, ses usages, son culte et son industrie. Il y a un chef qui veille à ses intérêts, qui termine les différens étrangers à l'ordre public.

Pour contenir tant de nations diverses, si ennemies les unes des autres, il a été porté des lois de la plus grande sévérité, et les lois sont maintenues avec une fermeté impitoyable.

Entre ces nations, les Chinois méritent une attention particulière. Depuis long-tems ils se portèrent en foule à Batavia, où ils avaient amassé des trésors immenses. En 1740 ils furent soupçonnés ou accusés de méditer des projets funestes. On en fit un massacre horrible, soit pour les punir, soit pour s'enrichir de leurs dépouilles. Ils entreprirent de se défendre, et faute de canons ordinaires ils en firent de bois qui tiraient jusqu'à deux ou trois coups. Comme ce sont les sujets les plus abjects de cette célèbre contrée qui s'expatrient, le traitement, ainsi que la manière dont on se comporte à leur égard, ne les ont pas éloignés d'un établissement où il y a de gros gains à faire.

---

(1) *Labillardière*, tmoe II, p. 322.

Ils y sont encore les seuls bons cultivateurs; ils y conduisent toutes les manufactures. Cette utilité si publique, si étendue, n'empêche pas qu'ils ne soient asservis à une forte capitation, et à d'autres tributs plus humilians encore.

Il peut y avoir 10,000 blancs dans la ville. Quatre mille d'entr'eux, nés dans l'Inde, ont dégénérés à un point inconcevable. Cette dégradation doit être singulièrement attribuée à l'usage généralement reçu d'abandonner à des esclaves l'éducation des enfans.

La plupart de ces hommes blancs y mènent une vie délicieuse, au moins en apparence. Les plaisirs de tous les genres se succèdent avec une rapidité que l'on a peine à suivre. Indépendamment de ce que peut fournir pour une chère délicate un sol abondant en productions qui lui sont propres, ou que l'art y a naturalisé, les tables sont surchargées de ce que l'Europe et l'Asie fournissent de plus exquis. On y prodigue les vins les plus chers. Les eaux même de l'île, regardées comme mal-saines ou peu agréables, sont remplacées par les eaux de *Seltze*, apportées à grands frais du fond de l'Allemagne.

Une dissipation si générale chez un peuple que dans le reste du globe on trouve si économe et si laborieux, semble annoncer une corruption qui n'a plus de bornes. Cependant les mœurs ne sont guères plus libres à Batavia que dans les autres établissemens formés aux Indes par les Européens. Les liens même du mariage y sont peut être moins relâchés qu'ailleurs.

Les femmes poussent à l'excès le goût pour le faste. Jamais elles ne se montrent en public que suivies d'un cortége nombreux d'esclaves, traînées dans des chars dorés ou portées dans de superbes palanquins.

Cependant on retrouve quelques traits du caractère hollandais dans les campagnes. Rien n'est plus champêtre que les environs de Batavia. Ils sont couverts de maisons propres et riantes, de potagers remplis de légumes fort supérieurs à ceux de nos climats, de vergers dont les fruits variés ont un goût exquis, de bosquets qui donnent un ombrage délicieux, de jardins fort ornés, même avec goût. Il est du bon air d'y vivre habituellement, et les gens en place ne vont guère à la ville que pour les affaires du gouvernement. On arrive à ces retraites charmantes par des chemins larges,

unis et faciles, bordés d'arbres plantés au cordeau et taillés avec symétrie.

Iles voisines de Java.

Les géographes ne devraient pas adopter la nomenclature grossière des marins et des voyageurs ordinaires. Par exemple, quelle absurdité que de classer l'île de Bornéo sous la rubrique des *Iles de la Sonde*, avec les îles de Java et de Sumatra, dont elle est entièrement séparée et isolée? En général ce terme des îles de la Sonde nous paraît inutile dans la bonne géographie, car des iles grandes comme l'Angleterre ou la France peuvent fort bien être décrites chacune à part, et n'ont pas besoin d'être réunies pour inspirer de l'intérêt.

La suite naturelle de ces divisions de routine, c'est qu'on oublie de décrire une foule d'îles intéressantes, qu'on a perdues de vue dans ces groupes trop vastes.

Les îles situées dans le *détroit de la Sonde*, entre Java et Sumatra, sont dans ce cas.

L'Ile du Prince en est la principale; Cook y toucha dans son premier voyage; voici le résumé des observations que M. *Banks* y fit (1). L'île s'appelle *Pulo-Selan* en malais, et *Pulo-Puneylan* dans le langage des habitans, lequel est un idiôme particulier de la langue qu'on parle dans les montagnes de Java. Dans toutes ces langues il y a une foule de mots qui ressemblent à ceux qu'on entend dans toutes les petites îles de la mer du Sud. L'île du Prince est peu élevée, il n'y a qu'une colline à laquelle on donne improprement le nom de *Pic*. Elle peut avoir 7 à 8 lieues de long. On y trouve une petite ville nommée *Sambarang*, de 400 maisons environ.

L'île du Prince offre aux navigateurs qui passent le détroit quelques avantages. On peut y faire de l'eau, quoiqu'en aient dit plusieurs voyageurs; il faut seulement avoir la précaution de la puiser dans la partie supérieure du ruisseau; elle n'est saumâtre que vers le bas.

L'île est couverte de bois, on n'en a défriché qu'une petite partie. On y peut acheter des tortues, des volailles,

---

(1) Premier voyage du capitaine Cook, liv. III, chap. XIII.

du poisson, des daims de deux espèces, les uns grands comme des moutons, les autres petits comme des lapins; des noix, des fruits du plane, des citrons et autres végétaux. Il y a des singes qui infestent les champs de riz, d'où les habitans tirent une partie de leur subsistance. Mais tout n'est ici qu'en petite quantité; deux ou trois vaisseaux épuisent les provisions de l'île; si elle était peuplée de bétail, comme M. Banks proposa au *rayah* qui y règne, elle serait d'un secours précieux pour les navigateurs.

Cette île, celle de *Cracatoa*, qui est élevée, mais petite, plusieurs autres situées dans le détroit, ainsi que la côte des Lampoons en Sumatra, reconnaissent la suzeraineté du roi de Bantam.

Madura, île de 30 lieues de long sur 7 à 10 de large, est située à la pointe nord-est de Java. Elle a un souverain à part, toutefois dépendant des Hollandais. M. *Pennant* (1) nous rapporte tout ce que cette île a eu à souffrir de la part des Hollandais. « Leur phlegme, dit cet auteur estimable, » semble les avoir porté à de plus grandes cruautés que » celles inspirées par le fanatisme même aux Espagnols » et aux Portugais. Les caractères phlegmatiques, ne pou- » vant s'attendrir par les souffrances des autres, ont une » dureté incorrigible, tandis que les tempéramens bouil- » lans commettent des injustices, mais reviennent bientôt à » leur douceur naturelle ».

Bali, île de forme triangulaire, de 50 lieues de tour, située à l'est de Java. Elle porte aujourd'hui quelquefois le nom de *petite Java*, nom que Marco-Polo donne à Sumatra. Le *détroit de Bali* la sépare de Java; ce passage mène de la mer des Indes dans celle entre Bornéo et Java; on peut y passer pour aller à Macassar ou aux Moluques. Elle est très-peuplée, et fournit des esclaves, du coton filé et du porc salé. *Bali*, la capitale, est un excellent lieu de rafraîchissement pour les vaisseaux qui vont aux Moluques. Les Chinois y viennent échanger de la porcelaine et des sabres contre du coton.

---

(1) Outlines of the Globe, tome IV, page 31.

ARCHIPEL TIMORIEN

Ou Isles de TIMOR, de SANDELBOSSE, de ROTTE de SAVU, de SOLARI, de FLORIS, de ÇUMBAVA et autres.

Aperçu général. — A l'est de Java, s'étend, entre 11 et 8 deg. de lat. du sud, et sur une longueur de 300 à 350 lieues, un archipel, ou si l'on veut, une chaîne d'îles assez considérables, très-fertiles et très-agréables, mais qui ont été rarement visitées par les voyageurs les plus modernes, et qui par conséquent sont assez peu connues sous les rapports de la géographie naturelle et politique. Ainsi nous ne pouvons donner que des notices locales sur quelques parties.

Cependant comme il est essentiel d'établir un bon ordre dans les descriptions géographiques, nous fesons de ces îles une *division* à part; 1°. à cause de leur nombre et étendue; 2°. à cause de leur position si intéressante pour la géographie-naturelle; cette chaîne se lie d'un côté à la Nouvelle-Guinée par Timor-Laout, en se rapprochant d'un autre côté d'une terre avancée de la Nouvelle-Hollande.

L'Ile de Timor.

Cette île a soixante-dix lieues de long sur seize de large; le capitaine *Cook* a trouvé que l'extrémité méridionale gît à 10 degrés 23 minutes latitude sud, et 236 degrés 5 minutes de longitude ouest. Ce navigateur y observa un phénomène singulier; c'était une espèce de lumière zodiacale, mais très-forte et très-variée.

Elle est fertile en bois de sandal, tant blanc que jaune, dont il y en a des forêts entières, en cocotiers, tamarins, poivre, gingembre, canelle, fruits et légumes, volaille,

gibier et poisson. Les navigateurs peuvent s'y procurer toutes sortes de provisions. C'est une terre haute, qui descend vers la mer par des collines agréablement diversifiées par des forêts et des bosquets. L'air y est sain.

Timor fut découverte en 1522 par Magellan. Les Portugais, après de longs combats, y formèrent un établissement.

Ils furent chassés, en 1613, de la ville de *Cupan*, qui est au sud. Les Hollandais y trouvèrent une forteresse qu'ils ont appelé *Concordia*, et où ils ont entretenu depuis une faible garnison.

La compagnie y envoie tous les ans quelques grosses toiles; elle en retire de la cire, du caret, du bois de sandal et du cadiany, petite fève dont on se sert communément dans les vaisseaux hollandais pour varier la nourriture des équipages. Comme il n'y a à perdre ni à gagner dans cet établissement, il y a long-tems que les Hollandais l'auraient abandonné s'ils n'avaient pas craint d'y voir s'établir quelque nation active.

Tous les établissemens des Hollandais dans ces îles dépendent du gouvernement de Timor.

Les *Portugais* sont en grand nombre dans l'île de Timor. Ces conquérans, à leur arrivée dans les Indes, avaient pris un vol hardi et démesuré; ils avaient parcouru une carrière immense avec une rapidité que rien n'arrêtait; attaqués par les Hollandais, après un siècle environ de splendeur, ils ne montrèrent aucune des vertus qui avaient fondé leur puissance; ils furent presque en même-tems attaqués et vaincus. On en vit un assez grand nombre mendier un emploi ou quelque solde auprès de ces mêmes princes indiens qu'ils avaient si souvent outragés.

Lifao est le chef-lieu des Portugais; selon des rapports modernes, ils ont une factorerie à *Didil*.

ILES ROTTE ET SIMAO.

L'île de *Rotte* gît au sud-sud-ouest de Timor. Un facteur hollandais y fait son séjour pour conduire les naturels et veiller à leurs récoltes, dont l'un des principaux articles est le sucre. « Ils le fabriquaient autrefois, dit le capitaine » Cook, en brisant seulement les cannes, et en fesant

» bouillir le suc jusqu'à ce qu'il fut réduit en syrop, selon
» la même méthode qu'ils emploient pour le vin de palmier,
» mais depuis peu on a beaucoup perfectionné cette mé-
» thode ».

L'île d'*Anambao* ou *Simao* est située à la pointe sud-ouest de Timor, au nord de celle de Rotte. Les habitans s'occupent principalement de la culture des cocotiers.

Ces deux îles sont moins élevées que Timor; le terrain y est agréablement diversifié de collines, la grève sablonneuse est couverte des palmiers-éventails.

Ile de Savu (1).

Cette île, située entre Timor et Sandelwood, par 10 degrés 35 minutes de latitude sud, était peu connue avant le premier voyage du capitaine Cook; ce célèbre navigateur fut tout étonné de rencontrer dans cet endroit une île qui n'était point marquée sur les cartes marines, parce que, dit-il, on l'avait confondue avec Sandelwood.

Savu ou *Sou* a huit lieues de long de l'est à l'ouest; Cook n'en examina pas la largeur. La côte est basse, et forme trois bons mouillages, celui de *Seba* au nord, celui de *Timo* au sud, et un troisième dont on ne sait pas le nom. Il y a des collines d'une élévation considérable au milieu de l'île.

La saison sèche commence en mars ou avril, et finit au mois d'octobre ou de novembre. Quelquefois il n'y pleut pas pendant sept mois; alors il ne reste pas un seul courant d'eau dans toute l'île, mais seulement quelques petites sources vers le haut. Cependant Cook visita l'île précisément à une semblable époque, et y trouva la verdure la plus magnifique. Sans doute la rosée et les exhalaisons de la mer y font l'office de la pluie.

La grève est remplie de cocotiers et de palmiers *arécas*; par derrière les collines qui s'élèvent insensiblement, et avec irrégularité, sont richement couvertes jusqu'aux sommets, de plantations de palmiers-éventails, qui forment des bocages presqu'impénétrables au soleil. Chaque pied de terrain entre les arbres est garni de verdure de maïs, de millet et d'indigo. La perspective en est charmante.

---

(1) Premier voyage de Cook, liv. III, chap. IX.

Outre les végétaux que je viens de nommer, on trouve dans cette île le limonier, le tamarin, la mangue et l'oranger; les habitans cultivent des melons d'eau et divers légumes d'Europe, du betel, du tabac, du coton et une espèce de canelle. Parmi les arbrisseaux de l'île on remarque celui qui porte le fruit nommé *bilimbi.*

Parmi les animaux apprivoisés dans l'île, on compte le buffle, le mouton, la chèvre, le cochon, la poule, le pigeon, le cheval, l'âne, le chien et le chat, qui y sont en abondance. Les buffles y sont au moins aussi gros que les bœufs d'Europe, mais ils pèsent beaucoup moins. Les chevaux ont onze à douze palmes de haut, mais ils sont forts, pleins de feu et très-agiles. La seule chair de cochon est très-bonne ici.

Les naturels sont des gens au-dessous de la moyenne taille; les femmes sont très-petites et trapues, leur teint est d'un brun foncé et leurs cheveux sont universellement noirs et lisses. Les hommes sont en général bien faits, vigoureux et actifs; leurs traits et leur taille sont plus variés qu'ils ne le sont communément entre les habitans d'une même île. Les femmes, au contraire, ont toutes la même physionomie. Les deux sexes s'arrachent le poil sous les aisselles, et les hommes en font de même de leur barbe. Ils s'habillent avec d'assez belles étoffes de coton, qu'ils fabriquent et teignent eux-mêmes. Ils ont même des costumes de cérémonie, des ornemens nombreux, des chaînes d'or et autres genres de parure qu'ils ont reçu ou imité des Hollandais; mais au milieu de ces indices d'une civilisation moderne, ils conservent quelques traces du *tatouément*, de cette coutume jadis universelle sur toute la terre, de se peindre le corps en diverses figures.

Comme le bois propre à brûler est très-rare dans cette île, les habitans ont inventé un expédient assez ingénieux pour pouvoir faire bouillir leurs alimens sans consommer beaucoup de combustibles. « Ils creusent par-dessous terre » un trou dans une direction horizontale d'environ deux » verges de long, semblable au terrier d'un lapin; ils y font » une grande ouverture à l'une des extrémités et une petite » à l'autre. Ils mettent le feu par la première, et la seconde » sert à donner une issue à l'air. Ils percent quelques trous

» au-dessus de ce sillon creusé, et ils mettent sur ces trous » des pots de terre qui sont larges au milieu et pointus vers » le fond. — On ne voit pas sans étonnement combien il » faut peu de feu pour faire bouillir l'eau ; une feuille de » palmier jetée de tems en tems dans le foyer suffit pour » remplir le but de l'opération ».

On assura au capitaine Cook que cette petite île pouvait mettre en campagne, en peu de jours, les forces suivantes :

Pour le district de *Laai*	2,600	combattans.
Pour celui de *Seba*	2,000	
Pour celui de *Regena*	1,500	
Pour celui de *Timo*	800	
Pour celui de *Massara*	400	
TOTAL	7,300	

Mais quoique l'île soit sans doute très-peuplée, très-fertile et très-industrieuse, une aussi nombreuse force armée semble indiquer une population incroyable, et tout-à-fait disproportionnée à son étendue.

Les Hollandais ont conclu un traité avec les divers *rayahs* ou princes de Savu, en vertu duquel ces derniers ne peuvent commercer qu'avec les premiers, et leur fournissent une quantité indéterminée de riz, de maïs et d'autres fruits, pour lesquels on ne donne en retour que quelques soieries, toiles, couteaux, et sur-tout de l'arack, boisson très-estimée de ces petits princes.

A l'ouest de Savu il y a une petite île qui produit des noix d'arèque.

Ile de Sandelbosse, de Lombok, de Çumbava, de Floris, de Solar, d'Omba, etc.

L'île de *Sandelbosse* est située à l'ouest de Savu, et sous la même latitude avec Timor. Toutes les autres se trouvent rangées en ligne droite, depuis Bali ou la petite Java jusqu'au nord de Timor, environ sous le 8me. parallèle de latitude. La chaîne est continuée au nord-est de Timor par une foule de petites îles, telles que *Moa*, *Damma* et autres qui ne méritent pas d'être nommées.

Les détroits de *Supy*, à l'est de Çumbava, et celui de

Floris, à l'est de l'île de ce nom, sont les deux canaux les plus remarquables qu'il y ait entre ces îles.

Plusieurs de ces îles approchent en grandeur à celle de Timor, sur-tout *Floris* et *Çumbava*; mais elles sont pres-qu'inconnues sous le rapport de la géographie-naturelle et politique. Même la position de plusieurs points de leurs côtes n'a été bien connue que depuis un petit nombre d'années. On n'a pas encore des notions constantes sur la nature hydrographique de plusieurs detroits, entr'autres de celui de Sapy.

L'île de *Sandelbosse* produit sur-tout le bois de sandal, d'où il tire son nom hollandais, que les Anglais traduisent par *Sandelwood.*

L'île de *Floris* portent aussi le nom d'*Ende*; elle est censée appartenir aux Portugais qui y possèdent la ville de *Larantuca.*

Les trois îles *Solares* ou *Solor* appartiennent aux Hollandais, qui en tirent, dit on, de l'or, des perles et du bois de sandal; mais les relations les plus modernes disent uniquement qu'elles sont abondantes en toutes sortes de provisions qu'on envoie aux îles Moluques.

Les habitans de chacune de ces îles parlent une langue qui leur est particulière, et les Hollandais, par politique, les empêchent, dit-on, d'apprendre celle de leurs voisins. Mais cette matière paraît encore être assez obscure. Il est certain que le langage de l'île de Savu offre beaucoup de ressemblance avec la langue génerale des petites îles de la mer du Sud.

CÉLÈBES

AVEC SES DÉPENDANCES.

SITUATION. — CETTE grande île est située entre le 5e. deg. de latitude sud, et le 2e. deg. de latit. nord. Sa longitude est entre le 117e. et le 123e. méridien à l'est de Paris.

Sa figure est extrêmement irrégulière, d'après les dernières cartes marines. Les baies de *Bony*, de *Poto* et surtout de *Gunong-Tellu*, la découpent en plusieurs presqu'îles et isthmes; ainsi les anciens calculs sur son étendue sont entièrement inutiles, et l'estimable *Fabri* n'aurait pas dû les répéter dans son excellente géographie. Quant à la représentation de cette île sur la 1re. feuille, 2me. partie de l'Asie de *Danville*, elle est tout-à-fait surannée; il faut consulter Arrowsmith.

L'intérieur est peu connu; mais elle est importante, parce qu'elle peut être regardée comme la clef des Moluques. La plupart des vaisseaux qui font voile aux Moluques y touchent, et dirigent toujours leur route entre cette île et celle de *Salayer*.

CLIMAT, SOL, PRODUCTIONS. — Quoique située sous la ligne, elle est cependant très-habitable. Les chaleurs y sont tempérées par des pluies abondantes et par des vents frais. La mousson d'est dure de mai en novembre; la mousson opposée règne le reste de l'année. Les marées sont très-irrégulières.

Cette île est élevée et montagneuse, principalement au centre, où il y a plusieurs volcans en éruption. Quoique toutes les îles Asiatiques offrent des vues sublimes et des tableaux enchanteurs, cependant Célèbes surpasse, dit-on, toutes les autres à cet égard. Des rivières nombreuses prennent leurs sources dans les montagnes, et se précipitant aux pieds d'immenses rocs, viennent tomber avec fracas au

milieu des groupes majestueux et pittoresques des arbres les plus singuliers.

L'île de *Célèbes* produit les plantes les plus vénéneuses que l'on connaisse. Le fameux *Upas*, dont l'existence à Java est environnée de fables et de doutes, existe bien certainement dans cette île, et les Macassars trempent leurs poignards dans le terrible poison qui en découle. Mais le même sol qui nourrit ces arbres de mort produit une foule de bois précieux, tels que l'ébène, le calambac, le sandal, etc. Les fruits y sont excellens; le riz et le coton y abondent. On ne voit dans les forêts ni tigres ni éléphans, mais beaucoup de cerfs, de sangliers, même des *élans* et un nombre infini de singes, qui sont ici très-forts et très-méchans; mais il y a une grande espèce de serpens qui en dévore une quantité. Parmi les poissons et cétacés qui se montrent sur la côte, on doit remarquer le *lamantin*.

Les petits bœufs de Célèbes ont une bosse sur le dos. Outre ces animaux, l'île produit des chevaux, des buffles, des chèvres, des moutons et des dains: l'arack et le sucre qu'on y consomme y sont apportés de Batavia.

Provinces, villes. — Il serait impossible de donner une énumération complète des provinces ou royaumes dans lesquels Célèbes est partagée; les deux Etats principaux sont ceux de *Bony* et de *Macassar* ou *Mankashar*.

Les lieux les plus connus de cette île sont *Macassar* et *Bonthaim*.

Macassar est au sud-ouest, sur une espèce de pointe de terre, arrosée par deux rivières qui la traversent ou coulent dans son voisinage. L'une de ces rivières est grande, et un vaisseau la peut remonter jusqu'à une demi-portée de canon des murailles de la ville. Le terrain, dans les environs, est uni et d'une très-belle apparence; il y a beaucoup de plantations et de bois de cocotiers, entremêlés d'un grand nombre de maisons qui annoncent la population du pays. Le terrain, en s'éloignant de la côte, s'élève en collines fort hautes, et devient hérissé et montueux.

Bonthaim est au sud dans la partie nord-est de la baie de son nom. Tout près est la forteresse hollandaise, pour en tenir les gens du pays. Le résident Hollandais a le com-

mandement de la place, ainsi que de *Bullucouba*, autre ville située à environ 20 milles plus loin à l'est, où il y a aussi un fort et un petit nombre de soldats qui, dans la saison, sont occupés à recueillir le riz que le peuple paie aux Hollandais en forme d'impôt : on peut s'y procurer de l'eau et du bois en grande abondance.

La baie de Bonthaim est grande : les vaisseaux peuvent y mouiller en toute sûreté pendant les deux moussons ; les sondes y sont bonnes et régulières, et le fond de vase molle. En entrant il n'y a d'autre danger à craindre qu'une bande de rochers que l'on voit au-dessus de l'eau, et qui sont une excellente balise pour mettre à l'ancre. La plus haute terre que l'on apperçoive est appelée la *Montagne de Bonthaim.*

MŒURS.—Les habitans de l'île Célèbes, que l'on nomme généralement, quoique faussement, Macassars, sont les plus braves de toutes ces îles. Leur premier choc est furieux ; mais une résistance de deux heures fait succéder un abattement total à une si étrange impétuosité. Sans doute qu'alors l'ivresse de l'opium, source unique de ce feu terrible, se dissipe après avoir épuisé leurs forces par des transports qui tiennent de la frénésie. Leur arme favorite est le *crit.* Il a la forme d'un poignard, dont la lame s'allonge en serpentant, ayant à-peu-près dix pouces de long. On n'en porte qu'un à la guerre ; mais les querelles particulières en exigent deux. Celui de la main droite sert à porter les coups, celui de la main gauche à les parer : les blessures en sont très - dangereuses..

Une éducation austère rend les habitans de Célèbes ou Macassars agiles, industrieux et robustes. A toutes les heures du jour les mères frottent leurs enfans avec de l'huile ou de l'eau. Ces onctions répétées aident la nature dans ses développemens. On les sèvre un an après leur naissance, dans l'idée qu'ils auraient moins d'intelligence s'ils continuaient d'être nourris plus long-tems du lait maternel. A l'âge de cinq ou six ans les enfans mâles, de quelque distinction, sont mis comme en dépôt chez un parent ou chez un ami, de peur que leur courage ne soit amolli par les carresses de leur mère et par l'habitude d'une tendresse

réciproque. Ils ne retournent dans leur famille qu'à l'âge où la loi leur permet de se marier.

Religion.— Les peuples de Célèbes ne reconnaissaient autrefois de dieux que le Soleil et la Lune. On ne leur offrait de sacrifice que dans les places publiques, parce qu'on ne trouvait pas de matière assez précieuse pour leur élever des temples. Dans l'opinion de ces insulaires, le Soleil et la Lune étaient éternels comme le Ciel, dont ils se partageaient l'empire. Leur théogonie raconte que l'ambition les brouilla, la Lune fuyant devant le Soleil, se blessa, et accoucha de la Terre.

Il y a environ deux siècles que quelques Chrétiens et quelques Mahometans y ayant apporté leurs dogmes, le principal roi du pays se dégoûta entièrement du culte national. Frappé de l'avenir terrible dont les deux nouvelles religions le menaçaient également, après le départ des uns et des autres, il convoqua une assemblée générale, et adressa une prière à l'Etre suprême, en lui demandant d'être éclairé sur le culte qui peut lui être le plus agréable. Il finit par une conséquence que les théologiens de Rome sans doute n'admettraient pas. « Je te préviens aujourd'hui, dit-il, que » je reconnaîtrai pour le dépositaire de tes oracles, les » premiers ministres de l'une ou de l'autre religion que tu » feras arriver dans nos ports. Les vents et les eaux sont » les ministres de ta puissance, qu'ils soient le signal de ta » volonté. Si dans la bonne foi qui me guide je venais à em» brasser l'erreur, ma conscience serait tranquille; c'est toi » qui serait le coupable ».

Le peuple se sépara en attendant les ordres du ciel, résolu de se livrer aux premiers missionnaires qui arriveraient à Célèbes. Les apôtres de l'alcoran furent les plus actifs, le souverain tint son serment; il se fit mahométan avec tout son peuple. Le reste de l'île ne tarda pas à suivre son exemple.

Gouvernement, commerce, etc. Les Portugais s'établirent à Macassar en 1525. Ils s'y maintinrent même après avoir été chassés des Moluques. La raison qui les y retenait, et qui y attirait aussi les Anglais, était la facilité de se procurer des épiceries, que les naturels du pays trouvaient le

moyen d'avoir, malgré les précautions que l'on prenait pour les écarter des lieux où elles croissent.

Les Hollandais, que cette concurrence empêchait de s'approprier le commerce exclusif du girofle et de la muscade, entreprirent, en 1660, d'arrêter ce trafic, qu'ils appelaient *contrebande*. Ils employèrent contre leurs concurrens la force et la perfidie, et parvinrent à les chasser entièrement. Dès-lors ils se trouvèrent les maîtres absolus de l'île, sans l'avoir conquise. Les princes qui en partageaient la souveraineté furent réunis en une espèce de confédération. Ils s'assemblent de tems en tems pour les affaires qui concernent l'intérêt général. Ce qui est décidé est une loi pour chaque Etat. Lorsqu'il survient quelque contestation, elle est terminée par le gouverneur de la colonie hollandaise, qui préside à cette diète. Il éclaire de près ces différens despotes, qu'il tient dans une entière égalité, pour qu'aucun d'eux ne s'élève au préjudice de la compagnie. On les a tous désarmés, sous prétexte de les empêcher de se nuire, mais en effet pour les mettre dans l'impuissance de rompre leurs fers.

Les Chinois, les seuls étrangers qui soient reçus à Célèbes, y apportent du tabac, du fil d'or, des porcelaines et des soies écrues. Les Hollandais y vendent de l'opium, des liqueurs, de la gomme lacque, des toiles fines et grossières. On en tire un peu d'or, beaucoup de riz, de la cire, des esclaves et du *tripan*, espèce de champignon. Les douanes rapportent 58,000 livres à la compagnie. Elle tire beaucoup d'avantage des bénéfices de son commerce et des dîmes du territoire qu'elle possède en toute souveraineté. Cependant ces objets réunis ne couvrent pas les frais de la colonie : elle coûte au-delà de 165,000 livres. On l'abandonnerait si elle n'était regardée en quelque sorte comme la clef des îles où se trouvent les épiceries.

Iles dépendantes de Célèbes.

Au nord-est, une chaîne d'îles part de Celèbes, et s'étend presque vers la pointe sud est de Mindanao ; la principale s'appelle *Sanghir*, on la dit fertile, peuplée et gardée par un poste hollandais.

Le passage au nord de ces îles s'appelle *Passage de Min-*

danao; l'entrée y est assez dangereuse. La grande étendue de mer qui se trouve ensuite entre Célèbes et Mindanao porte le nom tantôt de l'une, tantôt de l'autre de ces îles.

Le grand canal entre Bornéo et Célèbes s'appelle *détroit de Macassar* ou *passage de Bornéo*. On peut aller en Chine ou à Manille par les détroits de Bali, de Macassar et de Balambangan.

La mer au sud-ouest de Célèbes est appelée par quelques auteurs *mer de la Sonde*.

Au sud se trouvent les îles *Salayer*, qu'on dit extrêmement peuplées.

Ile de Boutan. — Cette île est assez grande, et forme un royaume ou *sultanie* à part. La ville de *Boutan* est fortifiée. Les habitans font des étoffes de coton et de fil d'*agave vivipara*. Les perroquets et les kakatocs abondent dans les vastes forêts, où se trouve entr'autres le *muscadier uviforme*. Les rotangs s'y élèvent sur un arbre, descendent à terre, remontent sur un autre arbre et forment ainsi des tiges de plusieurs centaines de mètres de longueur. Les fruits du fromager, *bombax ceyda*, fournissent une abondante nourriture au singe-pithéque, *simia sylvanus* (1).

L'étendue de mer qui est à l'est et au sud-est de Célèbes devrait être appelée *mer des Moluques*.

Le *passage des Moluques* se trouve à l'est de la partie nord de Célèbes, et à côté du détroit de Mindanao.

---

(1) *Labillardière*, voyage à la recherche de Lapérouse, tom. II, page 301.

ISLES

ISLES MOLUQUES,

AUTREMENT NOMMÉES ISLES AUX ÉPICES.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

DÉNOMINATION. Les *Moluques*, originairement et proprement ainsi appelées, sont seulement cinq petites îles à l'ouest de Gilolo, nommément *Ternate*, *Tidore*, *Motir*, *Makian* et *Bakian* ou *Batchian*; mais comme les souverains des Moluques ont eu des possessions dans Gilolo, Céram et autres îles voisines, et que d'ailleurs le terme de Moluques est devenu synonime avec celui d'*îles des Epices*, la dénomination a été étendue. Les géographes français poussent cette extension beaucoup trop loin; ils nous parlent des grandes et petites Moluques, et ils y comprennent toutes les îles de l'archipel oriental d'Asie, excepté celles de la Sonde et les Philippines. Mais on peut objecter contre cette extension, qu'elle présente des idées vagues et confuses sous le rapport de géographie-physique; elle est d'ailleurs absolument arbitraire. Il semble préférable de comprendre sous le nom d'îles des Epices celles qui se trouvent depuis Martay au nord, jusqu'à Banda au midi, et depuis Mysol à l'est, jusqu'à Bouro et Oubi à l'ouest.

Comme la langue arabe s'est répandue avec la mahométisme dans toutes ces îles, j'ai pensé que l'on pouvait donner au nom *Moluques* une étymologie arabe. *Melek*, *Maluk* et *Moluk* sont des variantes du mot arabe qui signifie *roi*. Les cinq petites Moluques ont du être appelées *îles royales*, parce que les souverains des îles voisines y avaient établi leur résidence.

SOL ET PRODUCTIONS. — L'archipel des Moluques porte les caractères les plus évidens d'une terre bouleversée par quelque révolution violente; par-tout on y voit des îles singu-

lièrement coupées et rompues, des pics énormes qui s'élancent tout-à-coup d'une mer profonde, des rochers entassés à des hauteurs immenses, enfin, un grand nombre de *volcans*, soit en activité soit éteints.

Les tremblemens de terre, qui sont fréquens et terribles dans ces parages, en rendent la navigation périlleuse. Ils font disparaître tous les ans des bancs de sable dans ces mers, et tous les ans ils y en forment de nouveaux. La crainte de ces dangers doit écarter de ces îles tous ceux qui n'en connaissent pas parfaitement les approches.

La chaleur, l'humidité excessive, suivie de longues sécheresses, et la nature du terrain, qui est ou rocailleuse ou spongieuse, interdissent la culture de tous les grains. La moelle de sagou y sert de pain aux naturels du pays. Comme cette nourriture ne serait pas suffisante pour les Européens fixés dans les Moluques, on leur permet d'aller chercher des vivres à Java, à Macassar ou dans l'île extrêmement fertile de Bali. L'arbre de fruit à pain, le cocotier et toutes sortes d'arbres fruitiers de l'Inde y réussissent, et c'est bien à tort qu'on a dit « *que les Moluques ne produisent le superflu qu'au dépens du nécessaire* ». C'est une de ces belles phrases qui abondent dans les ouvrages philosophiques du dix-huitième siècle.

Cependant il est vrai de dire que les arbres à épices ont seuls pu attirer et fixer ici l'avidité des Européens.

Le giroflier (*caryophyllus aromaticus*) y croît à la hauteur de 40 à 50 pieds, et étend au loin ses branches garnies de longues feuilles pointues, qui ressemblent un peu à celles du laurier. Ce sont les boutons à fleurs qui constituent l'épice connue sous le nom de *clou de girofle*. Dans la profondeur des vallées, quelques arbres en produisent jusqu'à trente livres pesant par an; la principale récolte se fait depuis novembre jusqu'en février.

Le muscadier (*myristica*) est de la grandeur du poivrier, ses feuilles ressemblent à celles du laurier; il donne des fruits depuis l'âge de dix ans jusqu'à cent. Quand la noix de muscade est mûre elle est aussi belle que curieuse à voir; elle est à-peu-près de la grosseur d'un abricot, et d'une couleur peu différente; elle a de même une sorte de sillon creux à l'entour; elle ressemble un peu à une poire pour la forme:

quand elle est parfaitement mûre, l'écorce s'ouvre d'elle-même, et laisse voir le macis, d'un rouge foncé, couvrant en partie la mince cosse de la noix, qui est noire.

On trouve à Amboine un giroflier sauvage, qui diffère de l'autre par son tronc plus elevé, ses feuilles beaucoup plus longues, etc. Les îles Banda fournissent aussi cinq ou six espèces de muscadiers sauvages, que les Hollandais ont négligé de détruire, parce que leur fruit, peu aromatique et de nulle valeur dans le commerce, est simplement un objet de curiosité.

Les animaux les plus remarquables sont le *babiroussa*; l'*opossum* ou didelphe, le phalanger, le tarsier, le petit chevrotain, *moschus pygmæus*; mais les animaux domestiques ne sont pas en grand nombre. On y admire une foule d'oiseaux magnifiques, tels que les oiseaux de paradis, les martins-pêcheurs, les perroquets, les kakatoes et autres.

Le règne minéral y est encore peu connu.

Commerce des épiceries. — Un peuple sobre, indépendant, ennemi du travail, dit *Raynal*, avait vécu des siècles avec la farine de sagou et l'eau de cocotier quand les Chinois, ayant abordé par hasard aux Moluques dans le moyen âge, y découvrirent le girofle et la muscade, deux épiceries précieuses que les anciens n'avaient pas connues. Le goût en fut bientôt répandu aux Indes, d'où il passa en Perse et en Europe. Les Arabes, qui tenaient alors dans leurs mains tout le commerce de l'univers, n'en négligèrent pas une si riche portion. Ils se jettèrent en foule vers ces îles devenues célèbres, et ils s'en étaient appropriés les productions lorsque les Portugais, qui les poursuivaient partout, vinrent leur arracher cette branche de leur industrie.

Lorsque les Hollandais en eurent chassés les Portugais, ils sentirent qu'il serait infiniment difficile d'empêcher un commerce de contrebande des insulaires avec la Chine, les Philippines, et généralement tous les vaisseaux qui voudraient le tenter.

La compagnie avait encore plus à craindre que l'on n'en enlevat des plans d'arbres, et qu'on ne parvint à les faire réussir ailleurs. Elle prit donc le parti de détruire, autant qu'il serait possible, les arbres d'épiceries dans toutes ces îles, en ne les laissant subsister que sur quelques-unes

Ff 2

petites et faciles à garder : alors toute la difficulté se trouvait réduite à bien fortifier ces dépôts précieux. Il fallut soudoyer les souverains, dont cette denrée fesait le revenu, pour les engager à consentir que l'on en anéantit ainsi la source. Tel est le motif du subside annuel de 20,000 rixdales que la compagnie paie au roi de Ternate et à quelques autres princes des Moluques. Lorsqu'elle n'a pu déterminer quelqu'un de ces princes à permettre que l'on brulât ses plantes, elle les brûlait malgré eux, si elle était la plus forte, ou bien elle achetait annuellement les feuilles des arbres, sachant bien qu'après trois ans de ce dépouillement les arbres périraient, ce que sans doute ignoraient les Indiens.

La compagnie des Indes hollandaise a depuis partagée aux habitans d'Amboine 4,000 terrains, sur chacun desquels elle a d'abord permis, et s'est vue forcée, vers l'an 1720, d'ordonner que l'on plantât 125 arbres, ce qui forme un nombre de 500.000 girofliers. Chacun donne, année commune, au-de-là de deux livres de girofle; et par conséquent leur produit réuni devrait s'élèver au-dessus d'un million pesant, mais on ne connaît pas le montant réel.

Le cultivateur est payé avec de l'argent qui revient toujours à la compagnie, et avec quelques toiles bleues ou écrues tirées du Coromandel.

Par ce règlement, tandis que la canelle ne se récoltait que sur Ceylan, le girofle à Amboine et à Méaster, qui y touche, les îles Banda étaient les seules consacrées à la culture de la muscade, sans qu'il fut permis d'avoir du girofle à Banda, ni de la muscade à Amboine. Mais un tremblement de terre, en 1778, ayant beaucoup endommagé les plantations de Banda, la compagnie a permis de planter le muscadier à Amboine (1).

La récolte des épiceries se commence en décembre, et les vaisseaux destinés à s'en charger arrivent dans le courant de janvier à Amboine et à Banda, d'où ils repartent pour Batavia en avril et mai.

Chaque année les gouverneurs d'Amboine et de Banda assemblent, vers la mi-septembre, tous les chefs de leurs

---

(1) Description des îles des Epices, *Asiatic researches*, 1800, page 200.

départemens. Ils leur donnent d'abord des festins et des fêtes qui durent plusieurs jours ; ensuite ils partent avec eux dans de grands bateaux nommés *coracores*, pour faire la tournée de leurs gouvernemens, et brûler toutes les plantes d'épiceries que la nature pourrait avoir produit en *contrebande*. Les résidens des comptoirs particuliers sont obligés de se rendre auprès de leurs gouvernemens généraux, et de les accompagner dans cette tournée, qui finit ordinairement à la fin d'octobre ou au commencement de novembre.

Pour s'assurer le produit exclusif des Moluques, les Hollandais ont employé tous les moyens que pouvait leur fournir une avarice éclairée. La nature est venue à leur secours. Les bas-fonds, qui souvent changent de place par l'effet des tremblemens de terre, comme nous avons dit, les innombrables rochers, écueils et brisans rendent en tout tems la navigation de ces mers très-dangereuse. Durant une partie de l'année les vaisseaux, repoussés par les vents et les courans contraires, ne peuvent aborder aux Moluques ; il faut donc attendre la mousson favorable qui suit ces tems orageux. Mais alors des gardes-côtes expérimentés et vigilans s'emparent de cet Océan devenu paisible, pour écarter ou pour saisir tous les bâtimens que l'appat du gain y aurait pu conduire.

Cette avidité barbare, qui va directement contre les vues bienfesantes et fécondes de la nature, et dont les nations européennes se sont souvent indignées, révoltait singulièrement M. *Poivre*, qui avait parcouru l'Asie en philosophe et en naturaliste. Il profita de l'autorité qui lui était confiée à l'île de France, dont il était intendant, pour faire chercher, dans les lieux les moins fréquentés des Moluques, ce que l'avarice y avait si long-tems dérobé à l'activité. Le succès couronna les travaux des navigateurs hardis et intelligens qui avaient obtenus sa confiance. Une frégate et un autre petit bâtiment partirent sans que l'on sut qu'elle était leur destination. Ils mouillèrent sur la côte septentrionale d'une petite île nommée, en malais, *Poulo-Gueby*, située tout près de la ligne, et y traitèrent avec les naturels du pays. Les Hollandais paraissent avoir eu à Batavia quelques indices de ce voyage, et l'on en soupçonna les ennemis de l'auteur du projet. Un bâtiment hollandais s'occupa de rechercher les Français ;

mais trompé par les insulaires, il fit une fausse route; et l'expédition eut son plein effet.

Le 27 juin 1770 il arriva à l'Ile-de-France 450 plans de muscadiers et 70 pieds de girofliers, 10,000 muscades germées ou propres à germer, et une caisse de bois de girofle, dont plusieurs étaient hors de terre. Deux ans après il fut fait une nouvelle importation beaucoup plus considérable que la première. Enfin, quoiqu'il en ait beaucoup péri, il est sûr cependant que ces plantes réussissent actuellement à l'Ile-de-France, et sont même cultivées à Cayenne, où l'on en a transporté.

Les Anglais s'emparèrent, en 1796, des iles Moluques, au nom du *stathouder*; l'île de Ternate seule ne se rendit qu'en 1801. De 1796 à 1798, la compagnie anglaise des Indes orientales importa 817,312 livres pesant de clous de girofle, 93,742 livres de noix muscade, 46,730 livres de macis, outre le commerce particulier montant à un tiers du précédent.

Les Anglais, par le traité d'Amiens, ont du rendre ces îles à leurs anciens possesseurs.

Les Hollandais ont divisé cet archipel, qu'ils appelent *pays d'Orient*, en quatre gouvernemens principaux, desquels dépendent les autres comptoirs, et qui ressortissent eux-mêmes de la haute régence de Batavia.

Ces quatre gouvernemens sont *Amboine*, *Banda*, *Ternate* et *Macassar*.

DESCRIPTION PARTICULIÈRE.

Ile de Gilolo.

Cette île est considérable, mais sa forme irrégulière rend toutes les estimations sur son étendue incertaines et par conséquent inutiles. C'est un Celèbes en petit; et de même qu'à Célèbes les invasions de l'Océan, les grands golfes se trouvent *à l'est*. L'intérieur de l'île renferme de hautes montagnes et des pics très-élevés.

Cette île abonde en buffles, chèvres, daims, sangliers; mais les brebis y sont en petit nombre. Il y a quantité d'ar-

bres à pain à Gilolo, ainsi que du sagou ; et on y trouverait probablement des girofliers et des muscadiers, malgré les soins des Hollandais à les extirper, rendus vains par les oiseaux, qui dans leurs vols en transportent des graines ; la nature semble se révolter contre les entreprises infâmes de l'avarice pour restreindre ses dons.

Une des villes principales est *Satanag*, située sur une pointe ou petit promontoire de la partie orientale, presqu'entourée de précipices, de sorte qu'elle n'est accessible qu'avec des échelles.

Les naturels sont industrieux, particulièrement dans l'art du tisserand ; mais leurs efforts sont entravés par la jalousie batave.

Il paraît que le sultan de *Ternate* règne sur le nord de l'île, tandis que le sud appartient à celui de *Tidore*.

Ile de Mortay. — Cette île n'est séparée que par un canal étroit de la partie septentrionale de Gilolo. Mortay est une belle île, mais peu habitée, quoique couverte d'arbres de sagou, que les habitans de Gilolo viennent couper ; elle est soumise au roi de Ternate.

Les Moluques propres.

Ces îles forment une chaîne parfaitement bien marquée, située à l'ouest de Gilolo, et parallèle à cette île.

Ternate. — Cette île est la plus septentrionale et la plus importante des Moluques, quoiqu'elle ait à peine dix lieues de tour. Son sultan règne sur Makian et Motir, sur la partie septentrionale de Gilolo, sur Mortay et même sur quelques portions de Célèbes, et sur une partie de la terre des Papous, dont il reçoit un tribut en or, en ambre et en oiseaux de paradis. M. *Forest* a publié une liste de la milice fournie par les territoires respectifs du sultan de Ternate, montante à 80,500 hommes ; les forces navales n'étaient pas moins considérables, et les Tidoréens et Ternatiens n'ont pas craint de livrer des combats maritimes même aux Européens. Les plus grands de leurs *proas* ou petits vaisseaux peuvent être de la charge de dix tonneaux : les bancs des rameurs forment comme des espèces d'ailes fort singulières ; ces vaisseaux se meuvent avec une grande vîtesse dans une mer calme.

Ternate consiste principalement en terres élevées et abondantes en sources ; les pics ou sommets des montagnes vont se perdre dans les nuages. Il y a un volcan qui éprouva une éruption violente en 1693. Les principaux quadrupèdes sont des chèvres, des boucs et des porcs ; et les oiseaux sont d'une rare beauté, principalement le martin-pêcheur, coloré de rouge et de bleu d'azur, appelé par les naturels déesse. On trouve quelquefois dans Ternate le serpent *Boa*, de la longueur de trente pieds, qui avale, dit-on, jusqu'à des petites bêtes fauves.

TIDORE. — Cette île ressemble à la précédente, tant pour le sol et les productions que pour les mœurs et le gouvernement. Elle est un peu plus grande. Son sultan, moins puissant que celui de Ternate, possède le sud de Gilolo, Mixoal et quelques antres îles.

On trouve dans cette île un arbre nommé *apilaga* ou le bon arbre ; on en tire, par la plus légère incision, une quantité d'eau ; de sorte qu'il peut tenir lieu de fontaine.

MOTIR. — Cette île, dit un ancien écrivain, était jadis l'asyle de Vénus et de la volupté.

MAKIAN. — Cette île renferme un volcan, dont le cratère est une longue crevasse qui s'étend jusqu'au pied de la montagne. — Les girofliers y abondaient autrefois.

BATCHIAN. — C'est la plus grande des Moluques proprement dite. Elle est gouvernée par un sultan qui possède également Ouby, Ceram et Goram ; mais il est plus dépendant des Hollandais que les deux autres sultans.

Batchian est remplie de montagnes couvertes de bois ; sur les côtes, comme dans la plupart des îles de cet archipel, il y a des rocs de corail d'une beauté et d'une variété infinies.

ILES D'OUBI, DE MIXOUL ET AUTRES.

Ces îles sont situées sur une même ligne, depuis Célèbes jusqu'à la terre de Papous, mais à des intervalles grands et inégaux.

SULLA OU XULLA. — Cette île et les trois petites qui en sont voisines, n'offrent aucune particularité bien connue.

OUBI. — Elle est placée à moitié chemin entre Gilolo et Céram.

Oubi abondait originairement en girofliers ; les Hollandais y ont un petit fort sur la côte occidentale. Les habitans sont en grande partie des esclaves échappés de Ternate.

MIXOAL. ou MYSEL. — Cette île, voisine de la terre de Papous, et qui réellement en est une dépendance, a la forme triangulaire ; ses côtes sont très-sûres. Les villages sont bâtis dans l'eau sur des piliers ; elle recèle dans ses bois les charmans oiseaux de paradis, qui semblent venir de Papous ; on les prend en grand nombre. Ces oiseaux sont, à proprement parler, originaires de Papous ou de la Nouvelle-Guinée ; mais leur vol s'étend dans toutes les îles des épices, où ils ont l'air de descendre du ciel, et où, comme l'imaginent les naturels, ils nagent dans un air aromatique.

ILE DE BOURO.

Cette île est située à l'est de Céram et au sud-est d'Oubi. Elle a une forme ovale, et l'on lui donne 33 lieues de long, sur 17 de large.

L'île de Bouro s'élève tout-à-coup d'une mer profonde, et est comme entourée d'une muraille. Les montagnes de l'intérieur sont si élevées, qu'on les aperçoit à une distance de 28 lieues. On compte parmi ses arbres un ébène verd, une espèce de bois de fer et le tek (1) ; il est probable que le giroflier, et peut-être le muscadier, bravent, dans les lieux solitaires, l'avarice des hommes. Mais les bois extérieurs y ont été brûlés par les Hollandais.

On y trouve la civette et le porc singulier appelé babiroussa. Les cerfs, les sangliers, les buffles, les chèvres y abondent.

AMBLAW.—Petite île au sud-est de Bouro ; on dit, qu'avec la permission des Hollandais, elle porte des muscadiers et des girofliers.

ILE DE CÉRAM.

Cette île est considérable, car elle a 67 lieues de long, sur 13 à 14 de large. Elle est située sous le 4e. parallèle de latitude sud.

Les côtes sont basses, mais l'intérieur est rempli de

---

(1) Il s'y élève à 40 mètres. *Labillardière*, tome II, p. 295.

hautes montagnes. M. Forest dit en termes précis, que Céram produit des clous de girofle. Il y a des grandes forêts de sagou, qui forment un objet considérable d'exportation; cependant cette grande île a été peu visitée, et est presque inconnue.

L'île de Céram est traversée de l'est à l'ouest par plusieurs chaînes de montagnes parallèles, dont une paraît s'élever au-dessus du niveau de la mer à plus de 8,000 pieds.

Le casoard, *struthio casuarius*, se trouve sur-tout dans les profondes forêts de l'île de Céram, le long de ses côtes méridionales, depuis Elipapœth jusqu'à Kélémari. Ceux qu'on trouve à Bouton et dans les îles d'Arou diffèrent un peu des autres, sur-tout par leurs œufs.

Ile d'Amboine.

Situation, étendue et population. — Amboine, située au sud de Céram, par 4 deg. de latitude sud. Elle a 20 lieues de long; à l'Occident une très-grande baie la divise en deux peninsules, ce qui lui donne presque la figure d'un fer à cheval.

Quand les Anglais s'emparèrent d'Amboine tout récemment, on trouva dans cette île et ses dépendances, 45,252 habitans, dont 17,813 protestans, le reste mahométans, hors un petit nombre de Chinois et de Sauvages. Les Hollandais y sont assez polis.

Sol et aspect. — Des montagnes de moyenne élévation couvrent l'île, principalement dans sa partie orientale; différens ruisseaux y prennent leurs sources, et se déchargent dans la mer après avoir parcouru ses belles et délicieuses campagnes, animées par de nombreux hameaux et embellies par tant de précieuses cultures.

Dans les champs, le sol est d'une argile rougeâtre, quelquefois noirâtre et sablonneuse, sur-tout dans les vallées. Plusieurs roches de l'île sont composées de schistes fort tendres, de couleur grise, peu formée, et tout près on trouve de l'asbeste très-dure. Un beau granit d'un grain fin forme la base de plusieurs collines; le quartz, ordinaire-

ment assez blanc, s'y trouve quelquefois coloré par de la stéatite verte, et d'autrefois par du fer, qui lui donne une couleur de rouille; le mica y est disséminé d'une manière assez uniforme; le schorl, de couleur noire, s'y trouve par aiguilles d'un assez petit volume. A 300 mètres d'élévation on trouve des pierres calcaires de la plus grande blancheur (1).

VÉGÉTAUX. — Le célèbre *Rumphius* a donné une flore de cette île; M. *Labillardière* y a ajouté de nouvelles remarques. L'extrait que nous donnerons pourra servir à suppléer aux descriptions des autres îles Moluques, sur lesquelles nous n'avons pas d'aussi bons matériaux.

Le giroflier est toujours la principale plante qu'on y cultive; on recueille du café en petite quantité, et il n'est pas excellent. La plupart des endroits marécageux sont employés à la culture du sagoutier, dont on fait du sagou du vin, du sucre et des cordes. Beaucoup de racines farineuses et un grand nombre d'arbres offrent, sans culture, une nourriture abondante; on cultive aussi le *capsicum grossum* ou piment, le muscadier, le *cynometra cauliflora*, dont le fruit est légèrement acide (2).

Parmi les meilleurs fruits on doit nommer plusieurs espèces de *litchi*, au nombre desquels on trouve le ramboutan des Malais, *nephelium lappaceum*; vient ensuite le mangoustan, et une petite banane nommée *pisang radia* : on trouve encore diverses autres espèces de bananier, des orangers, des goyavers, des papayers, un beau laurier appelé *laurus culibaban*, qui croît sur les rivages, et qui donne, par la distillation, une huile aromatique fort recherchée (3) : plusieurs espèces d'anones, entr'autres l'*anona muricata*, et une espèce d'arbre à pain qui vient sans culture. Les jardins et les plantations sont ordinairement entourées de bambous; on trouve aussi en abondance des cocotiers.

L'arbre le plus élevé des forêts est le *canarium com-*

(1) *Labillardière*, tome II, page 309, 317, etc.
(2) *Ibid.*, tome II, page 303, 309, etc.
(3) *Ibid.* p. 325.

mune; et malgré l'ombrage des arbres voisins, l'*eleocarpus monogynus* est couvert jusques dans ses branches inférieures de belles fleurs élégamment découpées. Dans ses forêts solitaires, dont le soleil perce difficilement l'épais feuillage, on remarque avec étonnement la vivacité des couleurs de plusieurs espèces de plantes parasites, de la famille des orchydées, fixées pour la plupart sur des gros troncs d'arbres. On voit s'élever, des endroits les moins fourrés, l'arbre de la famille des aralies, désigné sous le nom de *cussonia thyrsiflora*, qui orne ces lieux enchanteurs de ses larges feuilles palmées. Parmi les arbres ou arbrisseaux les plus communs, on remarque le *lawsonia inermis*, ou henné, dont l'usage est le même qu'en Egypte, en Turquie, en Arabie et dans tout l'orient; c'est-à-dire, de servir à embellir le teint des doigts des femmes; le *chalcas paniculata*, le *michelia champaca* et *tsiampaca*, le *disconyda*, plusieurs espèces d'*uvaria*, et les jasmins d'Arabie, *nyctanthes sambac*, qui s'élève parmi ces arbres charmans, et mêle son odeur suave à leurs parfums délicieux (1). Le bel arbuste, connu sous le nom d'*abroma augusta*; l'*hedysarum umbellatum*, et plusieurs autres espèces nouvelles et inconnues du même genre ornent les environs des cases des habitans de cette île. On y voit aussi le *jatropha curcas*, dont la graine a un goût de noisette.

On rencontre sur les bords des ruisseaux et des rivières, à la surface de leurs eaux, et dans les lieux marécageux, les *jussiœa tenella*, des mangliers, l'acanthe à feuilles de houx, *acanthus ilicifolius*, et une variété à feuilles entières; une espèce de *begonia*, remarquable par la petitesse de toutes ses parties; le palmier *nipa*. Dans l'intérieur des terres on voit quelques pieds de canne à sucre, et le raucou, *bixa orellana*, cultivés avec peu de soins; l'*agrave vivipara* ou faux aloës, dont les naturels retirent le fil dont ils ont besoin. Plusieurs jardins sont aussi ornés par le *muraya exotica* ou buis de la Chine, qui forme de très-belles allees; la carmanthène panachée, *justitia variegata*, et le tournesol bigarré, *croton variegatum*, si remarquables par la beauté de leurs fleurs et leurs feuillages: ils sont aussi embellis par les corolles brillantes de l'*eugenia malaccenscis*; et dans les vergers

---

(1) *Labillardière*, tome II, page 292.

on voit fréquemment l'*averrhoa carambola*, dont le fruit a une acidité très-agréable. Sur les bords de la mer on rencontre en abondance l'arbre connu sous le nom d'*heritiera*, et les rivages sont couverts de l'arbuste nommé *scævola lobelia*; ils sont aussi parés par de nombreuses plantations de l'espèce d'arbre nomme *æschinomene grandiflora*, dont la fleur blanche, et quelquefois rouge, est la plus grande des légumineuses; et les naturels la mangent souvent cuite, et quelquefois même crue et en salade. Sur la pente des rochers de grès escarpés qui s'élèvent au-dessus des eaux de l'Océan, croît le *pandanus odoratissima*; il penche vers la mer ses gros fruits sphériques, qui tombent et en couvrent la surface lorsqu'ils sont parvenus à leur maturité. Pour ajouter encore à la beauté de ces lieux enchanteurs, on remarque dans leur voisinage les belles fleurs d'un rouge éclatant des *erythrina corallodendrum* (1).

Animaux. — On trouve dans l'île des daims et des sangliers. Le phalanger de Buffon, *didelphis orientalis* (Lin.) habite le pied des montagnes; à la marée basse on trouve aussi sur les rivages de la mer une grande quantité de crabes de l'espèce appelée *cancer vocans*; une espèce d'écrevisse appelée cancer, *carcenus*, très-commune dans les rivières. Parmi le lézard on remarque le *draco volans*, qui se fait admirer par sa légèreté; le *lacerta amboinensis*, qui change de couleur comme le caméléon. On élève le casoard dans les basses-cours; mais il n'est pas indigène. La colombe blanche aime à se percher sur le muscadier. La mer environnante offre beaucoup de coquillages, la nacre, des nantilles, etc. Le dauphin est commun dans ces parages.

Villes et Edifices. — La ville d'*Amboine*, capitale de l'île, est située à l'extrémité sud-ouest. Les rues sont belles et régulières; il y a de grandes places publiques; les maisons à la vérité n'ont ordinairement qu'un seul étage à cause des tremblemens de terre; l'Hôtel-de-Ville en a deux, et il est d'une assez belle apparence. Enfin les canaux et les ponts donnent à cette ville le caractère national de la Hollande. La citadelle est forte. C'est, après Batavia, la plus importante place des Holladais dans cette partie du monde.

---

(1) *Labillardière*, tome II, page 332.

Iles de Banda.

Banda est l'île principale d'un groupe qui en comprend six ou sept autres, *Rossingen*, *Nera*, *Gonong* ou *Ganapes* (dans laquelle il y a un volcan remarquable) *Way* et *Rohn*.

Banda ou Lantar ne passe pas 3 lieues en longueur de l'ouest à l'est, et la plus grande largeur, à son extrémité orientale, est d'environ 2 lieues.

On cultive principalement le muscadier dans Nera, Gonong, Ay ou Way, et Lantor ou Lontor; cette dernière dénomination est particulière à la plus grande île, les autres étant indifféremment appellées Banda. Le muscadier prospère, non-seulement dans un terreau noir, mais encore au milieu des laves de Gonong, qui est l'île la plus élevee, son sommet etant de 1,940 pieds au-dessus de la mer. Quand les Anglais s'emparèrent de ces îles en 1796, le produit annuel était d'environ 163,000 livres de muscade, et de 46,000 livres de macis.

L'ouragan et tremblement de terre de 1778 détruisit presque entièrement les muscadiers dans Banda.

Cette colonie est la seule où les Européens ayent exclusivement la propriété des terres. La compagnie trouvant les habitans de Banda sauvages, cruels, perfides, parce qu'ils étaient impatiens du joug qu'elle leur imposait, a pris le parti de les exterminer. Leurs possessions ont été partagées à des blancs, qui tirent de quelques îles voisines des esclaves pour la culture. Ces blancs sont la plupart créoles, ou des esprits chagrins retirés du service de la compagnie.

On voit aussi dans la petite île *Rosingen*, peu éloignée au sud-est, des bandits flétris par les lois, ou des jeunes gens sans mœurs, dont les familles ont voulu se débarrasser : c'est ce qui l'a fait nommer l'île de Correction. Ces malheureux n'y vivent pas long-tems. Les autres îles de Banda ne sont guères moins meurtrières.

PETITS ARCHIPELS

AU NORD DE L'ÉQUATEUR,

OU

POLYNÉSIE BORÉALE.

RÉFLEXIONS GÉNÉRALES.

La dénomination harmonieuse de *Polynésie* est employée par quelques géographes allemands pour désigner toute la cinquième partie du monde, telle qu'elle est indiquée dans notre tableau page 379 et suiv.; M. *Pinkerton*, plus sage, a restreint ce nom aux petites îles de la mer du Sud. Mais sa méthode a aussi ses inconvéniens; la Polynésie, dans son sens, nous semble trop petite en étendue *solide* pour former une partie du monde; d'un autre côté elle est trop vaste pour pouvoir entrer comme *subdivision* dans notre Océanique.

Car on a formé les *parties du monde* afin de s'élever à de grandes vues générales; on a formé les *subdivisions* de ces parties, afin de pouvoir caractériser exactement chaque région du globe.

C'est pour nous conformer à ces principes immuables que nous distinguons *deux* Polynésies, divisées mathématiquement et naturellement par l'équateur.

La Polynésie boreale, en commençant environ par le 120ᵉ. cercle de longitude est ne s'étendra pas au-delà du 180ᵉ. méridien. Elle ne comprendra que les îles *Pelew*, les *Marianes*, celles éparses au nord des Marianes, les *Carolines* ou *Nouvelles-Philippines*, et celles de *Lord-Mulgrave*, avec les petits groupes qui tiennent à ces archi-

pels, ou qui pourront être découverts dans les intervalles (1).

Une vaste mer sépare absolument de cette Polynésie boréale l'archipel des *îles Sandwich ;* dociles à la voix de la nature, nous ferons de ces îles une division à part.

La *Polynésie boréale* circonscrite dans ces bornes justes et naturelles, devient infiniment intéressante aux regards d'un géographe naturaliste. Elle semble présenter un système de chaînes de montagnes sous-marines, assez bien liées entr'elles. Du nord de la terre de Papous, une chaîne part vers les îles *Pelew* ; celle-ci va de sud au nord. Vient ensuite l'immense chaîne des *Carolines* ou *Nouvelles-Philippines* qui doit aller de l'est à l'ouest ; mais ici le doute devient nécessaire, attendu que les navigateurs modernes n'ont vu ni déterminé qu'un petit nombre de ces îles. La chaîne formée par les îles *Pescadores* et les *Mulgraviennes* se dirige du sud au nord ; elle semble joindre celles des Nouvelles-Philippines par le banc de Sainte-Rose. Au nord de la chaîne des Marianes tout semble n'être que des petits groupes irréguliers.

Quoi qu'il en soit de cette apparence d'enchaînement, toujours il reste certain que depuis les îles Pelew aux îles *Hopper* et *Gilbert* c'est-à-dire, sur une ligne de 1,000 lieues d'ouest à l'est, et des îles St.-David, près la Nouvelle-Guinée, jusqu'à la *Femme de Loth*, sur une ligne de plus de 700 lieues du nord au sud, tout l'Océan est comme semé d'îles, de rochers, de bas-fonds, de brisans, et ce qui est surtout remarquable, de volcans.

Observez encore que cette étonnante région est presque de tous côtés environnée d'espaces de mer libres et profonds. Contraste frappant et mémorable ! Ce ne sont pas ici comme au Japon, quelques volcans *littoraux* ou voisins d'un continent. C'est du milieu de l'Océan même que sor-

---

(1) Le système de division que je propose se trouve presque entièrement conforme aux idées adoptées par le *Dépôt de la marine*, voyez Géographie-Maritime de M. *de Grand-Pré*, tome III, page 365. Seulement le Dépôt voudrait donner le nom d'*Archipel des Carolines* à tous ces groupes. Il vaut mieux, ce me semble, créer un nouveau terme, pour éviter toute confusion.

tent

tent les flammes de l'abyme. Souvent sans doute de nouvelles îles ont paru dans ces mers, et souvent aussi le gouffre qui les avait vomies dût en devenir le tombeau. Le règne végétal offre sans doute ici quelques traits d'un caractère particulier ; mais il n'a pas été examiné.

1. Iles Pelew ou Palaos.

Ces îles avaient été visitées par les Espagnols, qui les appellent *Palaos ;* mais elles étaient peu connues avant le naufrage du capitaine Wilson, qui prit terre à *Olaulong.*

La relation de M. *Keate* (1) est peu exacte ; il paraît qu'Abba-Thulle était roi de l'île *Courouraa*, et cependant l'auteur appelle la capitale, ou la résidence du roi, Pelew.

Ces îles ont en général une elévation moyenne ; des bois épais les couvrent ; un long rescif de corail, qui s'étend à deux lieues du rivage, en quelques endroits jusqu'à six, les environne à l'ouest. L'ébénier croît dans les forêts ; l'arbre à pain et le cocotier paraissent y abonder, de même que les cannes à sucre et les bambous. Les Anglais n'y virent aucune espèce de grains, et pas un quadrupède, excepté quelques rats cachés dans les bois, et trois ou quatre chats dans les maisons, que les vagues avait apparemment poussés au rivage après quelques naufrages. Parmi les oiseaux, les pigeons forment la plus nombreuse classe : nous avons parlé de la volaille sauvage.

Les habitans des îles Pelew sont vigoureux, bienfaits, et d'une taille au-dessus de la moyenne. Ils ont un teint plus foncé que celui qu'on nomme cuivré, mais non pas noir ; leur chevelure est longue et flottante. Les hommes vont entièrement nuds, et les femmes ne portent que deux petits tabliers de frange faits avec la filasse de la noix de coco ; les deux sexes se tatouent et se teignent les dents en noir ; ils admettent la polygamie. Quoiqu'ils n'aient, du moins en apparence, aucune espèce de religion, ils pensent que l'ame survit au corps ; ils enterrent les morts ; doux, affables, industrieux, leur petite tribu, ainsi que le peuple de Taiti, forment une exception aux caractères ordinaires des sociétés sauvages. M. Keate a publié un vocabulaire de la langue de

(1) Traduite par *Mirabeau*, 2 parties.

ces îles, qui, malgré quelques bizarreries, est vraisemblablement un dialecte du malais répandu dans toutes ces mers.

L'autorité réside entre les mains d'un roi, ayant au-dessous de lui des chefs nommés *rupacs*, et qui composent une espèce de noblesse. Ce roi est regardé comme propriétaire de tout le territoire; ses sujets ne possèdent que des propriétés personnelles et mobilières, qui consistent en canots, armes, et un petit nombre de meubles et d'instrumens nécessaires à leurs travaux. On voit dans ces îles errer dans les bois les volailles domestiques de nos contrées, dont les naturels n'avaient fait aucun usage avant que les Anglais leur eussent appris que la nourriture en était bonne. Ils se nourrissent principalement de poissons, et font une espèce de confiture avec la canne à sucre, qui paraît être indigène : la noix de coco leur fournit une boisson agréable. Le premier rayon du jour marque l'instant de leur lever, suivi aussitôt d'un bain à l'eau froide. Leurs maisons, construites de planches et de bambous, reposent sur une assise de grandes pierres élevées de trois pieds au-dessus de la terre; au milieu est le foyer; quelques pierres grossièrement arrangées empêchent la flamme de s'étendre : ils ont de vastes salles pour les assemblées publiques. Leurs vases, ordinairement de forme ovale, sont d'une terre grossière; leurs meilleurs couteaux sont faits avec des coquilles de moules ou avec du bambou fendu : leurs armes sont la lance, le dard et la fronde, leurs canots, des troncs d'arbres qu'ils creusent avec le feu, et qu'ils sculptent avec adresse, comme le font les habitans de Taïti et des autres îles de la mer du Sud.

Au nord des îles Palaos se trouve un petit archipel composé de trois îles, appelées *Matelotes*, de l'île des *Martyrs*, de l'île *Sagavedra*, et quelques autres. Des navigateurs espagnols viennent de retrouver ces îles, qui paraissaient douteuses.

Le groupe de *Saint-André*, *Pedro*, *Warwick*, *Evening* et quelques autres au sud, ne sont qu'imparfaitement connues.

Les îles *Frevill*, dont la principale est appelée *Pegan* par les naturels, se trouvent bien plus près de la Nouvelle-Guinée que des îles Palaos, étant à 50 minutes de latitude nord. Mais les habitans, d'après les observations intéressantes du

capitaine *Carteret* (1), paraissent être absolument semblables aux bons insulaires de Palaos.

« Ils sont couleur de cuivre, et les premiers de ce teint » qu'on remarque en venant de la Nouvelle-Bretagne. Ils ont » des beaux et longs cheveux noirs, mais peu de barbe; ils » s'arrachent constamment les poils du menton et de la lèvre » supérieure. Leurs traits sont beaux, et leurs dents d'une » blancheur et d'un poli singulier; ils sont de stature moyenne, » mais extraordinairement vigoureux et alertes; ils montaient » sur la grande hune du vaisseau beaucoup plus promptement » que les matelots anglais. » Gais et confians, ils montraient beaucoup d'hospitalité; mais ils assuraient qu'il y avait au nord des îles dont les habitans, belliqueux et armés de fer, venaient de tems en tems troubler leur repos. Leurs pirogues, leurs cordages, leurs nattes prouvaient de l'industrie et de l'intelligence. Ces îles sont basses et petites; il paraît que les cocotiers, les arbres à fruit de pain, le bétel et autres végétaux des îles Palaos y font la subsistance des habitans.

2. Iles Marianes ou des Larrons

Avec d'autres îles voisines.

Les îles *Marianes* sont une chaîne de quinze ou seize îles, dont six seulement sont considérables; savoir: *Guan*, *Tinian*, *Saipan*, *Analajan*, *Guguan* et *Agrigam*.

Leur latitude est de 12 à 21 degrés nord, et leur longitude de 142 à 143 deg. est de Paris.

Ces îles furent découvertes, en 1521, par le célèbre navigateur Magellan, qui les appela îles des Larons, à cause du penchant des habitans pour le vol, et de leur adresse à l'exécuter. Mais sous Philippe IV on leur donna le nom des *Marianes*, en honneur de Marie-Anne d'Autriche.

Habitans. — Pigafetta, qui accompagnait Magellan, rapporte qu'ils sont toujours nuds, grands, bien faits, et d'un teint olive; ils laissent croître leurs cheveux et leur barbe comme ceux des iles Pelew; ils teignent leurs dents en noir; et généralement on observe entre ces deux peuples un grand rapport de mœurs et de coutumes.

(1) Voyage de C. *Carteret*, chap. VII, dans la collection de Hawkesworth.

Selon le Jésuite *Gobien*, qui a donné une histoire particulière des îles des Larons ou Marianes (1), ses habitans s'étaient regardés, jusqu'à l'arrivée des Espagnols, comme les seuls hommes de la terre, fermement persuadés que le premier homme avait été fait d'un bloc de rochers tiré de l'île de Funa, voisine de celle de Guan; cependant ils n'étaient pas généralement d'accord sur l'origine de ce premier homme; car quelques-uns le formaient avec un morceau de terre de cette dernière île. En voyant les Espagnoles et les Hollandais, ils pensèrent que c'étaient des frères qui avaient perdu l'usage primitif de la langue guanoise. Par la couleur, le langage, les mœurs et le gouvernement, ils ressemblaient beaucoup aux Tagals, qui occupaient les Philippines avant la conquête des Espagnols. Ces îles étaient alors très-peu peuplées; celle de Guan, la plus méridionale et la principale, renfermait trente mille habitans.

Les femmes font consister leur beauté à avoir leurs dents teintes en noir et leurs cheveux en blanc. Les nobles montrent un orgueil extraordinaire; on ne les approche qu'avec les marques du plus profond respect; c'est un crime pour eux de prendre une femme dans la classe commune. Cependant le peuple n'est pas esclave, pas même sujet; il révère ses nobles sans être tenu à aucune espèce d'obéissance. Dans cette entière indépendance, chaque homme venge sa propre querelle; les guerres sont fréquentes, mais coûtent peu de sang; la perte d'un ou deux hommes décide ordinairement du combat. Ils ont des magiciens qui invoquent les *anitis* ou les morts, dont ils conservent les crânes dans leurs maisons, qui sont divisées en quatre pièces par des cloisons de feuilles de palmier; leur plus grand souci est de se mettre bien avec leur aniti, pour qu'il ne vienne troubler ni leur pêche ni leur sommeil.

Leurs petits vaisseaux, appelés *pros* ou *proas*, ont été régardés comme des modèles d'architecture navale, et Pigafetta et Anson en remarquèrent l'excellente construction à une grande distance.

Sol et Productions.—On connait peu la géographie naturelle de ces îles: il paraît seulement, d'après le voyage de *Lapérouse* que quelques-unes sont volcaniques. Il n'y avait

---

(1) Paris, 1700, in-12.

aucun quadrupède ; les Espagnols y ont porté des chevaux, des bœufs et des cochons. Les seuls végétaux connus étaient le jacquier ou l'arbre à fruit de pain, appelé ici *rima* ; le cocotier, l'oranger et les melons d'eau ; les Espagnols y ont planté du riz.

L'île *Guan*, presque dépeuplée par la suite de la tyrannie des gouverneurs, commença à respirer en 1772, sous la sage administration d'un dom *Tobias*. Il accoutuma les Indiens à divers genres de culture ; depuis cette époque l'île produit du mais, du coton, de l'indigo, du cacao, des cannes à sucre (1).

Agana est le chef-lieu ; il a un port défendu par une batterie de huit canons.

L'île *Tinian* est devenue célèbre par la description brillante qui en a été faite dans le voyage d'Anson. Il est tout simple que des navigateurs qui ont long-tems erré sur les mers, qui n'ont eu que le triste spectacle des eaux et des tempêtes, qui ont souffert des privations et des maladies, voyent avec enchantement une terre revêtue d'un peu de gazon, et qu'ils trouvent des beautés supérieures où il n'en est aucune qui soit digne de remarque. Aussi tous les navigateurs qui, sur la foi de cette relation, se sont rendu à Tinians, ont été bien déchus de leur espérance, et quelques-uns ont cherché à décrier l'île de Tinian autant qu'elle avait été exaltée. Anson y trouva une quantité prodigieuse de bétail sauvage de couleur blanche, excepté les oreilles, généralement brunes ou noires ; il est probable que les Espagnols l'y avaient jeté pour alimenter la garnison de Guan. Il y trouva encore des oranges, des limons, des cocotiers et des arbres à pain. Il paraît qu'en effet toutes ces provisions s'y trouvent, mais il ne faut que de très-simples causes politiques ou physiques pour en dégarnir tout-à-coup une si petite île. Un ouragan, un tremblement de terre, une epizootie, l'arrivée successive d'un certain nombre de vaisseaux, enfin, les besoins des Espagnols, voilà assez de causes pour expliquer comment Tinian peut être tantôt un paradis et tantôt un désert. Quant au climat, il est naturellement très-chaud, l'île étant

(1) Ce gouverneur a été persécuté par les moines. *Lapérouse*, tome II, page 350.

située à 16 degrés de latitude *nord*, ce qui est justement le parallèle des pays les plus chauds.

Au nord-ouest, au nord et au nord-est des Marianes s'élèvent divers groupes de petites îles, presque toutes volcaniques. Plusieurs portent simplement le nom de *volcan*, d'autres ont des noms équivalens, comme l'île de *Soufre*. Les *Jardins* sont deux assemblages dangereux de recifs autour de deux petites îles. Toute cette partie de l'Océan est remplie de semblables dangers.

Les îles *d'Or* et les îles *d'Argent* doivent apparemment leurs noms aux fables Japonaises ; d'ailleurs ces questions oiseuses méritent peu d'attention, car il n'y a aucune apparence qu'on découvre dans ces parages des îles considérables.

C'est dans ces mers que s'élève, en forme de pyramide, l'énorme rocher appelé la femme de Lot. M. Meares le place sous le 29me. degré 50 minutes de latitude nord, et le 14me. degré 3 min. de longitude orientale de Paris. Voici comme il en parle lui-même. « Les vagues couraient se briser contre son front sauvage avec une fureur proportionnée à l'espace immence qu'elles avaient parcourues avant de l'atteindre. Cette masse s'élève presque perpendiculairement à la hauteur de trois cent cinquante pieds. A quarante ou cinquante verges de son angle occidentale on distingue un petit rocher à fleur d'eau. Les eaux se précipitaient avec un bruit épouventable dans une caverne creusée à travers le côté qui regarde le sud-est ».

3. Iles Carolines.

Aucune question de géographie n'est plus embrouillée que celle de la position des îles Carolines. On sait bien que cet archipel en général s'étend entre les îles Pescadores à l'est, les Marianes au nord, et les Palaos à l'ouest. Mais il y en a qui veulent restreindre cet archipel en rayant toutes les îles à l'est du méridien de *Guan*, comme Vaugondy a fait ; d'autres, se fondant sur des observations modernes, regardent le nombre de ces îles comme exagéré, et n'admettent qu'un petit nombre de points, comme on voit sur la carte du dépôt de la marine et sur celle de notre atlas.

Mais ces points, qui paraissent prouvés, laissent à l'archipel des Carolines toute son étendue, et l'agrandissent même, car

le groupe des *Bobas* et celui de *trente six îles* se trouvent à 160—161 degrés à l'est de Paris, et ainsi tout près de la chaîne des Pescadores et des Mulgraves.

Il y a dans ce nouveau système un grand espace vide vers l'équateur; cependant il est probable que les chaînes *particulières* qui composent la chaîne générale des Carolines, courent à-peu-près sud et nord, comme la plupart des chaînes du grand Océan.

Il serait fastidieux et inutile de discuter des points aussi obscurs; un voyage expressément entrepris pour cet objet pourrait seul décider la question. En attendant tenons-nous à l'interessante relation de ces généreux missionnaires, qui, au péril de leur vie, ont porté dans ce coin inconnu à la géographie même les paroles de la vertu et de la paix (1).

Il paraît que la première découverte de ces îles fut faite en 1686, par les Espagnols, qui les appelèrent Carolines, du nom de leur roi Charles II. Elles sont au nombre de trente environ, très-fertiles, d'un climat très-agréable, mais sujettes à des ouragans terribles. Les habitans ressemblent à ceux des Philippines, ils sont de couleur de cuivre foncé, ils ont les cheveux bouclés mais non pas laineux, se nourrissent principalement de poisson et de noix de coco; ils sont en beaucoup plus grand nombre que ceux des îles Marianes. Il est à présumer que leur langue ne diffère que par quelques nuances. Suivant les lettres des Jésuites, chaque île avait son chef particulier, mais toutes reconnaissaient un roi, qui fesait sa résidence à *Lamurca*.

Les Insulaires croient à des esprits célestes, et pensent qu'ils viennent se baigner dans un lac sacré de l'île Fallalo; mais ils n'ont ni temples ni idoles, ni la moindre apparence de culte. Quelquefois ils jettent leurs morts dans la mer, d'autrefois ils les déposent dans un tombeau qu'ils ont soin d'environner d'un mur de pierre. On rapporte que ceux d'Yap adorent une espèce de crocodille, et qu'ils ont des magiciens. La polygamie y est permise, et le Tamol ou le chef de la grande île Hogolen, avait neuf femmes. Les criminels y sont bannis d'une île à l'autre.

---

(1) Les *Lettres édifiantes*, et *Debrosses*, Histoire des navigations, supplément, tome II, page 43.

Ils aiment la danse, mais n'ayant point d'instrumens de musique, ils l'accompagnent de chants; ils n'ont d'armes qu'une lance dont la pointe est en os. Jusques dans ce coin reculé de la terre on connaît les esclaves nègres. On dit que 29 nègres espagnols laissés dans une de ces îles y ont produits une race métisse, qui s'est ensuite répandue dans une autre. Les habitans *d'Ulea* sont, à ce qu'on assure, plus civilisés que le reste, et ressemblent beaucoup à ceux des îles Pelew. En 1733, *Cantova*, jésuite missionnaire, et huit Espagnols qui l'accompagnaient, furent massacrés dans l'île *Mogmog*.

Hogoleu, la plus grande des Carolines, doit avoir environ 30 lieues de long sur 15 de large. On met *Yap* au second rang; elle occupe l'extrémité occidentale de cette chaîne.

Le vaisseau *le Duff*, capitaine *Wilson*, en revenant de la mer de Sud, où il avait porté les missionnaires anglais, retourna par le sud de l'archipel des Carolines, par 7 deg. de latitude nord. Il y rencontra les îles suivantes :

Tucker's island, 7 degrés 22 min. latit. nord, 146 deg. 48 min. longitude est de Greenwich. Sept *îles basses*, 7 deg. 14 min. lat. nord, 144 deg. 50 min. longit. est, et le groupe considérable de *treize îles* (*thirteen irlands*), dont la plus méridionale est par 7 deg. 16 min. lat. nord, et 144 deg. 30 min. longitude est.

En réduisant ces longitudes et en les comparant avec les cartes des missionnaires et celles du dépôt de la marine, il semble être prouvé que si l'*Eurupuo* des Jésuites est l'île *Subtile*, les découvertes du capitaine *Wilson* ne peuvent être autre chose qu'une partie des groupes d'*Ulea*, d'*Iseluc* et autres, situées entre *Eurupuo* et *Olinaran;* cette dernière est certainement la même que le *Garbanzos* moderne.

Les habitans des *Treize-Iles* ont le teint cuivré; les femmes sont d'une couleur pâle-olivâtre. Leurs lèvres sont un peu grosses, leur visage assez large, et les cheveux noirs et longs. Ils vendent des cordages de joncs d'une extrême force; ils portent une espèce de ceinture qui ressemble à une *écharpe espagnole*, et des chapeaux coniques comme ceux des Chinois, qui sont également connus dans les Philippines. On vit 150 canots, chacun monté par 7 hommes, l'un portant l'autre. Dans l'île Tucker, les canots étaient élevés sur

deux extrémités, et peints en rouge; ils avaient des balanciers, et pouvaient naviguer en avant et en arrière. Tous ces traits prouvent que ces iles font partie des Carolines, et ont été visitées par les Espagnols (1).

4. Les iles Mulgraves.

C'est une chaîne de petits groupes qui s'étendent depuis l'équateur jusqu'au 10me. degré et au-delà, entre le 165me. et 182e. méridien à l'est de Paris. Elles ont été découvertes en 1788 par le capitaine *Marshall*, anglais, et elles en portent quelquefois le nom.

On n'en connaît guères que la position, qui semble faire une prolongation de l'archipel des Carolines au sud-est, comme les Marianes au nord, et les îles Palaos au sud-ouest. Peut-être les îles Mulgraves se lient-elles aux îles *Fidgi* ou aux îles des *Navigateurs* par une chaîne dont l'île Byron, celles de Saint-Augustin (douteuses), celle de Rotumah et autres, peuvent faire partie; mais ce-ci n'est qu'une supposition.

Les *Pescadores*, au nord-ouest de cette chaîne, l'île de *Damson*, celle de *Saint-Barthélemi*, celles du *Gaspar Rico* et de *Wake*, peuvent encore être considérées comme des ramifications de cet archipel.

APERÇU DES TRAITS DE RESSEMBLANCE

Remarqués entre les habitans des îles Carolines, ou Polynésie boréale, avec ceux de la Polynésie méridionale, des îles Sandwich et de la Nouvelle-Zélande.

Toutes les petites îles, depuis celles de Palaos jusqu'à l'île de Paques, et depuis l'île d'Owëhi jusqu'à la Nouvelle-Zélande, sont habitées par la même race. Que cette race se soit répandue de l'ouest à l'est de l'Asie vers l'Océan, comme *Forster* le père croit (2), ou de l'est vers l'ouest, de l'Océan vers l'Asie, comme je pense, toujours reste-t-il certain que les *îles Carolines* forment le seul lien géographique entre ces

(1) Deuxième voyage de *Cook*, t. V, p. 252, trad. franç., in-4°.
(2) Extrait de la traduction allemande du *premier voyage des Missionnaires anglais*, page 409—414.

peuples et les Malais d'Asie, avec lesquels ils ont évidemment une origine commune ; car la Nouvelle-Guinée, la la Nouvelle-Bretagne et l'archipel de Salomon, chaîne qui semble présenter le chemin le plus naturel pour cette migration des peuples, est entièrement occupée par la race noire, que l'on peut appeler *Nègres océaniques*. La race au teint cuivré, aux cheveux noirs, au visage large, aux membres musculeux, sans nez applati ni grosses lèvres, cette *race polynésienne* s'est répandue dans un immense demi-cercle au tour des grandes terres de la Nouvelle-Hollande, de la Nouvelle-Guinée et autres voisines, où elle ne semble jamais avoir pénétré. Sans vouloir faire adopter telle ou telle explication, nous allons exposer les faits qui prouvent l'origine commune des races polynésiennes.

La forme du gouvernement est la même. Le capitaine Cook nous informe que dans Hamao, une des îles des Amis, *Tamalao* signifie un chef (1). Le père Cantova nous dit, en parlant des îles Carolines : « L'autorité du gouvernement se partage entre plusieurs familles nobles, dont les chefs s'appellent *Tamoles*. Il y a outre cela dans chaque province un principal *Tamole*, auquel tous les autres sont soumis (2) ».

La même espèce d'aristocratie féodale règne dans la plupart des îles de l'Océan.

Cook nous apprend que les chefs même n'abordent le suprême monarque des îles des Amis qu'avec des marques d'un profond respect ; ils touchent ses pieds de leurs têtes et de leurs mains (3).

Les lettres du père Cantova nous apprennent qu'on aborde les principaux chefs ou *Tamole* des îles *Carolines* aussi respectueusement que le souverain des îles des *Amis*. « Lorsqu'un Tamole donne audience, il paraît assis sur une table élevée, les peuples s'inclinent devant lui jusqu'à terre, et du plus loin qu'ils arrivent, ils marchent le corps tout courbé, et la tête presque entre les genoux, jusqu'à

(1) Troisième voyage, tome II, page 44, édition in-4°.

(2) Lettres édifiantes et curieuses, tome XV, page 312, édit. de 1781.

(3) Troisième voyage, tome I, page 342.

» ce qu'ils soient auprès de sa personne ; alors ils s'assoyent
» à platte terre, et les yeux baissés ils reçoivent ses ordres
» avec le plus profond respect. Qnand le *Tamole* les con-
» gédie, ils se retirent en se courbant de la même manière
» que quand ils sont venus, et ne se relèvent que lorsqu'ils
» sont hors de sa présence. Ses paroles sont autant d'oracles
» qu'on révère ; on rend à ses ordres une obéissance
» aveugle. Enfin, on lui baise les mains et les pieds quand
» on lui demande quelque grâce (1) ».

Dans les îles des Amis on honore les chefs et les étrangers par des danses nocturnes, accompagnées de chants et de musiques (2).

On exécute le soir de pareils concerts autour de la maison des chefs ou des *Tamoles* des îles *Carolines*. « Le *Tamole*
» ne s'endort qu'au bruit d'un concert de musique formé par
» une troupe de jeunes gens qui s'assemblent le soir autour
» de sa maison, et qui chantent à leur manière certaines
» poësies (3) ».

Ces danses ressemblent entièrement à celles de Tonga-tabou. Nous décrirons celles-ci à l'article des îles des Amis. Voici comme le père *Cantova* décrit celles des Caroliniens :
» Pendant la nuit, au clair de la lune, il s'assemblent de
» tems en tems pour chanter et danser devant la maison
» de leur *Tamole*. Leurs danses se font au son de la voix,
» car il n'ont point d'instrument de musique. La beauté de
» la danse consiste dans l'exacte uniformité des mouvemens
» du corps. Les hommes, séparés des femmes, se portent
» vis à-vis les uns des autres ; après quoi ils remuent la
» la tête, les bras, les mains et les pieds en cadence ; leur
» tête est couverte de plumes et de fleurs, et l'on voit at-
» tachées à leurs oreilles des feuilles de palmier tissues avec
» assez d'art. Les femmes, de leur côté se regardent les
» unes les autres, et commencent un chant pathétique et lan-
» goureux, accompagnant le son de leurs voix du mouve-
» ment cadencé de la tête et des bras (4).

(1) Lettres édifiantes et curieuses, tome XV, p. 312 et 313.
(2) *Cook*, ibid, page 358.
(3) Lettres édifiantes, *ibid*, page 314.
(4) Lettres édifiantes, *ibid*, page 315.

Les danses, dans les îles Palaos, à l'ouest des Carolines, et celles dans l'île de Watiou, au sud-ouest de Taïti, ont encore une ressemblance frappante avec celles dont nous venons de parler (1).

Le cérémonial, dans plusieurs occasions solennelles, est le même dans des îles très-éloignées les unes des autres.

Les habitans des îles *Palaos*, ceux des *Nouvelles-Philippines* et des îles *Carolines*, et ceux de *Mangia*, éloignés d'environ 1,500 lieues, saluent de la même manière. « Leurs » civilités et la marque de leurs respects consistent à prendre » la main ou le pied de celui à qui ils veulent faire honneur, » et à s'en frotter doucement tout le visage (2) ».

L'attouchement par le bout du nez est en usage depuis les îles Sandwich jusques en Nouvelle-Zélande.

Les habitans des îles *Marquises* et ceux de l'île *Watiou* reçurent le capitaine Cook avec des chants solennels en 1774 (3). On retrouve ce cérémonial dans les îles très-éloignées de celle-ci. Padillo, qui appareilla de Manille en 1710, fut reçu aux îles Palaos de la même manière. L'auteur de la relation de son voyage dit : « Aussi-tôt qu'ils s'approchèrent » de notre bord ils se mirent à chanter. Ils réglaient la ca- » dence en frappant des mains sur leurs cuisses (4) ».

Nous n'insisterons point sur la ressemblance qui se trouve entre leurs pirogues et leur manière de naviguer, elle pourrait être regardée comme la suite nécessaire des mêmes besoins et de la même situation. La coûtume de se baigner trois fois par jour pourrait également être dûe au climat. Mais l'institution légale de la polygamie, comme distinction honorifique, est un trait plus décisif. Cependant cette ressemblance nous paraît moins curieuse que celle qui existe entre les cérémonies funèbres.

Le père Cantova dit, en parlant des naturels des îles Carolines, que les uns renferment le corps du défunt dans un

(1) *Cook*, troisième voyage, tome I, page 257, trad. in-4°., et Lettres édifiantes, tome XV, pages 207 et 315.

(2) *Cook*, ibid. p. 272, etc., et Lettres édifiantes, *ibid*, p. 208.

(3) Second voyage, tome II, page 240, édit. in-4°. Troisième voyage, tome I, page 229.

(4) Lettres édifiantes, tome XV, page 323.

petit édifice de pierre, qu'ils gardent en dedans de leurs maisons, d'autres les enterrent loin de leurs habitations (1) ».

Ceci rappelle evidemment les *Feiatouka* des îles des Amis, et en général la coûtume universelle chez toutes ces nations insulaires, de laisser dessécher les cadavres dans l'air. Les cimetières sont aussi enclos de la même manière.

Les mots *tanger ifuifil*, aux îles Carolines, signifient, « complainte des femmes » et dénote une espèce de spectacle public. Aux îles des Amis, la même chose est nommée *tangee véfuine* (2). On trouvera sans doute beaucoup d'autres ressemblances si un jour on examine de nouveau l'intéressant archipel des Carolines. Il suffit que les vocabulaires si incomplets de Cantova, d'Anderson et de Forster, en donnent déjà quelques-unes de très-frappantes.

En passant aux îles Marianes, nous allons découvrir des ressemblances encore plus décisives (3).

La société des Erroey est ce qu'il y a de plus singulier et de plus scandaleux dans les mœurs de Taïti. Ces réunions d'hommes et de femmes, qui ont érigé la débauche et l'infanticide en lois fondamentales, est un phénomène horrible, mais presqu'unique dans l'histoire morale de l'homme; l'extrême civilisation a cependant produit quelques sociétés semblables en Europe.

Le père *le Gobien* nous apprend qu'il existe une pareille société aux îles Marianes. Il dit : les *Uritoy* sont parmi eux les jeunes gens qui vivent avec des maîtresses sans vouloir s'engager dans les liens du mariage ; ils forment une association séparée. On sait que le dialecte de Taïti adoucit la prononciation de ses mots; et il faut observer qu'en retranchant une seule lettre (la consonne T.) le mot *Uritoy* des îles Marianes ressemble beaucoup aux *Arreoys* ou *Erreoys*, selon l'orthographe de M. Anderson.

Le Gobien nous apprend que les insulaires des *Ma-*

---

(1) Lettres édifiantes, tome XV, pages 308, 309.

(2) *Cook*, troisième voyage, tome II, page 79, et Lettres édifiantes, tome XV, page 315.

(3) *Voyez* l'Histoire des îles Marianes par le père *le Gobien*, liv. II, où l'extrait de cette ouvrage dans l'Histoire des navigations aux terres australes, tome II, pages 492—512.

rianes donnent à leurs chefs le nom de *Chamorrée* ou de Chamoris. En changeant le *Ch*, en *T*, et en remplaçant le son aigre de *R* par celui de *L* (changemens autorisés par une multitude d'exemples dans les vocabulaires de ces différentes îles) on a le *tamole* des îles *Carolines*, et le *tamolao* ou le *tamalea* des îles des Amis.

Si ces exemples, tirés de l'affinité du langage, paraissent en trop petit nombre, des traits remarquables de conformité dans les coûtumes et les institutions sont assez multipliés.

Le capitaine Cook a observé aux îles de la *Société* et a celles des *Amis* trois classes; les chefs, les propriétaires libres, et le bas peuple ou les cerfs. Le Gobien dit expressément qu'on remarque la même division aux îles des *Larrons*, où il y a trois états parmi les insulaires. Une multitude de faits rapportés dans les voyages de M. Cook prouve que les habitans des îles de la *Société* sont soumis à leurs chefs. Le Gobien assure qu'il en est de même aux îles des *Larrons*. La noblesse est d'une fierté incroyable, et tient le peuple dans un abaissement qu'on ne pourrait imaginer en Europe. Le capitaine Cook a décrit fort en détail les amusemens des insulaires de *Watiou*, des îles des *Amis*, et des îles de la *Société*. Les habitans des îles des Larrons se divertissent de la même manière. Les femmes jouent un grand rôle dans les amusemens des îles où M. Cook a abordé, et le Gobien dit des femmes des îles des *Larrons* : « Elles se mettent douze ou treize en rond, de » bout, sans se remuer. Dans cette attitude elles chantent » les vers fabuleux de leurs poètes avec un agrément et une » justesse qui plairait même en Europe. L'accord de leurs voix » est admirable, et ne cède en rien à la musique concertée. » Elles ont dans les mains de petites coquilles, dont elles » battent la cadence avec beaucoup de précision ». On lit dans le premier voyage de M. Cook, que les naturels des îles de la *Société* déposent, autour des endroits où ils enterrent leurs morts, des guirlandes du fruit du palmier et des feuilles de cocos, ainsi que d'autres choses consacrées particulièrement aux cérémonies funèbres, et qu'ils placent à peu de distance des provisions et de l'eau : les naturels des îles des Larrons font, dit le père le Gobien, quelques repas autour du tombeau, car on en élève toujours un sur

le lieu où le corps est enterré, ou dans le voisinage; on le charge de fleurs, de branches de palmiers, de coquillages et de tout ce qu'ils ont de plus précieux. Les Taïtiens n'enterrent pas les crânes des chefs avec le reste des os, mais ils les déposent dans des boîtes destinées à cet usage. On retrouve encore aux îles des *Larrons* cette coûtume bizarre; car le Gobien dit expressément qu'ils gardent les crânes en leurs maisons, qu'ils mettent ces crânes dans de petites corbeilles, et que ces chefs morts sont les *Anitis* auxquels les prêtres adressent des prières. Les Taïtiens font usage d'huile de coco et d'autres ingrédiens pour frotter le corps des défunts; le Gobien dit que les habitans des îles des *Larrons* ont le même usage.

Enfin, les opinions de ces nations sur la vie future se ressemblent. Ils sont persuadés de l'immortalité de l'âme; ils reconnaissent même un paradis et un enfer, dont ils se forment des idées assez bizarres; mais ce n'est point, selon eux, la vertu ni le crime qui conduit dans ces lieux-là; les bonnes ou les mauvaises actions n'y servent de rien.

Selon les habitans de la Nouvelle-Zélande, l'homme qui a été tué et mangé par l'ennemi est condamné à un feu éternel, tandis que les âmes de tous ceux qui meurent de mort naturelle montent à la demeure des dieux. Les naturels des îles des *Larrons* ont aussi cette idée; selon le Gobien, si on a le malheur de mourir de mort violente, on a l'enfer pour partage.

Des rapports si frappans ne peuvent être l'effet du hasard: lorsqu'on les ajoute à l'affinité dans l'idiôme des diverses peuplades, on paraît autorisé à conclure que les habitans de toutes ces îles ont tirés leurs usages et leurs opinions d'une source commune, et qu'on peut les regarder comme des tribus dispersées d'une même nation.

Mais si nous cherchons la marche de cette dispersion, comment nous persuader, avec Cook, Forster et tant d'autres, qu'elle a été dirigée de l'ouest vers l'est? — Ces voyageurs disent avec raison qu'il a dû souvent y avoir des parties de sauvages égarés dans leurs canots et poussés vers des rivages lointains où ils sont forcés de rester, n'ayant ni les moyens, ni les connaissances nécessaires pour pouvoir

retourner chez eux. On cite sur-tout trois exemples en faveur de cette opinion.

En 1696, deux pirogues qui avaient à bord 30 hommes ou femmes, et qui partaient d'*Ancorso*, furent jetés par les vents contraires et les orages, sur l'île de *Samal*, l'une des *Philippines*, éloignée de 300 lieues, après avoir été promenés 60 jours sur la mer (1).

En 1721, deux pirogues, dont l'une contenaient 24 et l'autre 6 personnes, hommes, femmes ou enfans, furent chassées d'une île appelée *Baroilep* jusqu'à l'île de *Guam*; l'une des Marianes, elles ne furent que vingt jours en mer (2).

Enfin, le capitaine Cook trouva sur l'île *Watiou* trois habitans de Taïti qui y avaient été poussés de la même manière. Watiou est éloignée de Taïti de 200 lieues (3).

Tous ces evènemens sont d'une vérité incontestable. Mais qui ne voit pas en jetant les yeux sur une carte, que ces trois parties de voyageurs malheureux ont tous été portés par les *vents alizés* et par les courans vers des terres situées *à l'ouest* de celles d'où ils étaient partis? Ainsi ces exemples, tant de fois cités, prouvent le contraire de ce qu'on prétend conclure. Ils prouvent que l'Asie a pu recevoir des colonies de l'Océan, mais non pas que l'Océan en ait dû recevoir de l'Asie.

---

(1) Lettres édifiantes, tome XV, page 196.
(2) *Ibid*, page 282 et suiv.
(3) Troisième voyage, tome I.

ARCHIPEL

ARCHIPEL
DES ISLES SANDWICH,
AVEC LES ISLES ADJACENTES.

Situation, nom. — Ce groupe est composé de onze îles, qui s'étendent en latitude depuis 18 deg. 54 min. jusqu'à 22 deg. 15 second. nord, et en longitude environ du 157ᵉ. deg. au 164ᵉ. deg. ouest de Paris. Les naturels les appellent : 1°. *Oweïhi* ; 2°. *Mowii* ; 3°. *Ranai* ou *Oranai* ; 4°. *Morotinni* ou *Morokinnii* ; 5°. *Kahowrowa* ou *Tahowrowa* ; 6°. *Morotoi* ou *Morokoi* ; 7°. *Woahou* ou *Oahou* ; 8°. *Atoui*, *Atowi* ou *Towi*, et quelquefois *Kowi* ; 9°. *Néhéhow* ou *Onéheow* ; 10°. *Oréchoua* ou *Réhoua* ; 11°. *Tahoura* : excepte *Morotinne* et *Tahoura*, elles sont toutes habitées. Outre ces onze terres, il y a au nord les petites îles de *Birds* et de *Montaigu*, et plus loin, sous le tropique même, et à 172 deg. de longitude ouest, l'île de *Necker* ; mais ce sont des rochers déserts. Les naturels des îles Sandwich parlent encore d'une île nommée *Modou Papapa* ou *Komodou Papapa*, située à l'ouest sud-ouest de *Tahoura* ; qu'elle est basse et sablonneuse, et qu'on y va seulement prendre des tortues et des oiseaux de mer.

Le capitaine Cook leur a donné le nom d'îles Sandwich en l'honneur du comte de Sandwich, sous l'administration duquel il a enrichi la géographie de découvertes si nombreuses et si importantes.

Première découverte (1). — Il paraît prouvé que l'espagnol *Gaetan* a vu ces îles en 1542 ; mais les Espagnols ont peut-être jugé à propos d'en cacher l'existence, afin que

(1) M. de *Fleurieu*, dans le voyage de Marchand, tome I, page 413 et suiv. ; et le voyage de M. de *la Pérouse*, tome II, page 16, la note.

les Flibustiers n'y cherchassent point un asile et un point d'appui dans leurs attaques contre le Mexique et le Pérou. En effet, il paraît impossible que les galions de Manille aient pu passer plus de 400 fois auprès de ces îles sans en prendre connaissance. M. de la Pérouse pense que le groupe de *la Mesa*, de *la Disgraciada* et antres, placés dans les cartes à 10 degrés à l'est des îles Sandwich, et vainement recherchés par lui, ne sont autre chose que les îles Sandwich elles-mêmes, que les Espagnols auront portées trop à l'est, selon leur coûtume, et à cause de ce qu'ils négligent de faire entrer dans leurs calculs l'action des courans ouest.

Je pense aussi que la terre vue par *Mendana* en 1588 est une des îles Sandwich. L'île de *San-Francisco* paraît être dans le même cas.

Ces observations, que la fidélité historique exige, ne diminuent en rien le mérite du capitaine Cook, qui le premier a décrit d'une manière exacte la position, la nature et les habitans de ce groupe.

Climat, saisons, vents. — Le climat de ces îles paraît plus tempéré que celui des îles d'Amérique situées sous la même latitude. Le thermomètre placé à terre dans la baie *Karakakova* ne s'élève jamais au-dessus de 88 deg. de Fahrenheit, et même il n'atteignit cette hauteur qu'un jour. Son élévation moyenne, à midi, fut de 83 deg.; dans la baie de *Wimoa*, elle fut de 76 deg. à la même époque de la journée, et en mer de 75 deg. A la Jamaïque, la hauteur moyenne du thermomètre, à midi, est d'environ 80 deg., et en mer de 83 deg.

Les montagnes d'Oweïhi arrêtent les nuages, et la pluie arrose l'intérieur de l'île, tandis que le soleil luit sur les rivages. En général les vents y soufflent d'orient, et l'on y est rafraîchi par une brise régulière de terre et de mer.

Les marées y sont très-régulières : le flux et reflux sont de six heures. Le flot vient de l'est, et la mer est haute dans les pleines et dans les nouvelles lunes, à trois heures quarante-cinq minutes, tems apparent : sa plus grande élévation est de deux pieds sept pouces de plus quand la lune est au-dessus de l'horison que lorsqu'elle est au-dessous (1).

(1) Troisième voyage du capit. Cook, trad. franç., tome IV, page 51, etc. de l'édit. in-8°.

Montagnes, minéraux, nature du sol. — Les îles Sandwich diffèrent évidemment des îles de la Polynésie par leur grandeur, par l'extrême élévation de leurs montagnes, et par la nature des substances qui les composent. La montagne appelée *Mouna-Koah* (ou la montagne de *Koah*), offre trois pics toujours couverts de neige, qu'on voit d'une manière distincte à la distance de 40 lieues. *Mouna-Roa* ou la montagne plate est également couverte de neiges perpétuelles.

« Selon la ligne tropicale de neige, dit le capitaine King, » ainsi que M. Condamine l'a déterminé d'après des ob- » servations faites sur les *Cordilières*, cette montagne doit » avoir au moins 16,000 pieds d'élévation. Les pics de » Mouna-Koah nous parurent avoir environ un demi mille » d'élévation de plus, et comme ils étaient revêtus de neige » par-tout, la hauteur de leurs sommets ne peut pas être de » moins de 18,400 pieds. Au reste, il est probable que » l'élévation de ces deux montagnes est encore plus grande ; » car dans les îles, les effets de l'air chaud de la mer doivent, » à latitude égale, porter la ligne de neige à une hauteur » plus grande que dans les endroits où l'atmosphère est re- » froidie de tous côtés par une immense étendue de neiges » qui ne fondent jamais (1) ».

Mais le voisinage du continent très-froid de l'Amérique septentrionale ne peut-il pas agir sur l'atmosphère supérieure de cette île, qui certainement n'a point au sud un continent chaud pour contre-balancer cette influence ?

Les observations minéralogiques et géologiques sur ces îles sont également bien insuffisantes. M. *Anderson* nous apprend ce qui suit (2). « Le rocher qu'on voit en diffé- » rentes parties de la côte d'Atowi est une pierre lourde » d'un noir grisâtre, disposé comme le sont les rayons de » miel, parsemé de petites particules luisantes, et de taches » couleur de rouille ; ces taches le font paraître rougeâtre » quand on le regarde de loin. Il a une immense profon- » deur, mais il paraît offrir des couches entre lesquelles » il n'y a point de corps intermédiaires ; car de gros mor- » ceaux se détachaient toujours à une profondeur déter-

(1) Troisième voyage de Cook, tome IV, page 30.
(2) *Ibid*, tome III, page 463.

» minée, et ils ne semblaient pas adhérens à ceux de des-
» sous. Les autres pierres sont probablement beaucoup plus
» variées qu'aux îles méridionales : en effet, durant notre
» courte relâche, outre le *lapis lydius* qui paraît commune
» sur toutes les terres de la mer du sud, nous rencon-
» trâmes une pierre aiguisée couleur de crême, tachetée,
» ainsi que le marbre, de veines plus noires ou plus blan-
» ches ; une seconde qui ressemble à la *brèche*, l'ardoise
» a écrire, et une quatrième plus grossière ; mais nous ne
» vîmes les carrières d'aucune. Les naturels nous apportaient
» en outre quelques morceaux d'une grossière pierre ponce
» blanchâtre. Nous nous procurâmes de plus une *hématites*
» brune ; elle était fortement attirée par l'aimant : nous ju-
» geâmes qu'elle contenait beaucoup de fer. Les échantillons
» que nous vîmes, ainsi que ceux des ardoises et des pierres
» à aiguiser, avaient été taillés par la main de l'homme (1) ».

La Pérouse trouve le sol de l'île *Mowée* composé de détritus de laves et autres matières volcaniques (2).

Vancouver donne le dessin d'un prétendu cratère de volcan à Oweïhi.

Animaux.—Ainsi que dans toute cette partie du monde, les quadrupèdes y sont en très-petit nombre : on n'y trouve que des cochons, des chiens et des rats. Les chiens sont de la même espèce que ceux de *Taïti :* ils ont les jambes courtes et tortues, le dos long et les oreilles droites.

Les oiseaux y sont très-multipliés, mais les espèces n'en sont pas variées : on y voit de gros pigeons blancs, des chouettes, la poule d'eau commune, une espèce de pluvier sifflant, et quelques corbeaux d'un brun foncé, dont le cri diffère de ceux d'Europe.

Vancouver y a introduit des chèvres et quelques autres animaux domestiques.

Végétaux. —Le *tarro*, les cannes à sucre, qui sont d'une grosseur extraordinaire, les patates, les arbres à fruit de pain, des bananiers, des cocotiers, du bois de sandale, etc. ; mais toutes ces productions y sont moins abondantes que dans les îles méridionales et orientales. Les plantations sont te-

(1) Troisième voyage de Cook, tom. III.
(2) Voyage de la Pérouse, tome II, page 125.

nues avec un soin admirable; des rigoles et des aqueducs y ménagent les eaux qui servent à l'irrigation des champs. Malheureusement les guerres continuelles, devenues plus atroces par l'introduction des armes à feu, y occasionnent de fréquentes dévastations (1).

Topograhie des iles. — Nous ferons quelques observations sur chacune de ces îles.

Owhyhée ou plutôt *Oweïhi*, la plus orientale et la plus considérable, est d'une forme triangulaire et presque équilatérale : les pointes des angles forment les extrémités nord-est et sud. La pointe du nord gîte par 20 deg. 17 min. de latitude, et 204 deg. 2 min. de longit. orientale; celle de l'est, par 19 deg. 34 min. de latit., et 205 deg. 6 min. de longit.; celle du sud, par 18 deg. 54 min. de latitude, et 204 deg. 15 min. de longit. : la plus grande longueur, dont la direction est à-peu-près nord et sud, est de 28 lieues et demie; sa largeur de 24, et sa circonférence de plus de 100 lieues. La baie de *Karakakova* est le meilleur mouillage connu dans cette île. En général, on ne trouve pas ici des ports semblables à ceux des îles de la Société.

Mowii est l'île la plus considérable, après celle d'Oweïhi, dont elle est aussi la plus voisine : elle se trouve 8 lieues au nord-nord-ouest d'*Oweihi*; elle a 140 milles géographiques de tour. Un isthme bas la divise en deux péninsules circulaires; la péninsule qui est à l'est se nomme *Oweyroukou*. Les montagnes de l'une et de l'autre s'élèvent à une très-grande hauteur, puisque nous les avons vues à plus de 50 lieues. Les sondes ne rapportaient point de fond sur les côtes du nord, non plus que sur la bande septentrionale d'*Oweïhi*, et le pays offre la même verdure et la même apparence de fertilité. Nous eûmes au sud-est, entre cette terre et celles adjacentes, des fonds réguliers de 150 brasses, fond de sable. Un banc paraît s'étendre de cette île jusqu'à celle de Ranaï.

Par derrière, l'aspect du pays est très-pittoresque; les collines s'élèvent perpendiculairement, et elles forment une multitude de pics : leurs flancs escarpés et les crevasses profondes qu'elles contiennent sont revêtues d'arbres, par-

(1) *Vancouver*, trad. franç. in-8°., tome I, p. 205, 222, etc.

mi lesquels nous distinguâmes beaucoup d'arbres à pain : les sommets sont entièrement pelés, et d'un brun rougeâtre.

Le premier aspect de l'île *Mowii* parut également ravissant à M. de la Pérouse. L'eau se précipitait en cascade de la cîme des montagnes, et mille ruisseaux arrosaient une côte tellement couverte d'habitations, qu'un espace de trois à quatre lieues semblait n'être qu'un seul village. Mais le terrain habitable n'a qu'une demi-lieue de profondeur, et le sud ainsi que l'ouest offrent des rochers escarpés et stériles (1).

Tahowrowa est une petite île située à la hauteur de la partie sud-ouest de *Mowii*, dont elle est éloignée de trois lieues. Elle est dénuée de bois, et le sol paraît y être sablonneux et stérile. La petite île déserte de *Morotinne* gît entre Tahowrowa et Mowii.

Morotoi gît deux lieues et demie à l'ouest-nord-ouest de Mowii. La côte sud-ouest, la seule dont nous ayons approché, est très-basse, mais le terrain s'élève ensuite à une hauteur considérable, et de la distance d'où nous la vîmes elle paraissait être absolument dénuée de bois. Elle produit surtout des ignames. Elle est dénuée d'eau douce et sans mouillage (2).

Ranai gît à environ trois lieues de *Mowii* et de Morotoi, au sud-ouest du passage qui sépare ces deux îles; les cantons du sud sont élevés et escarpés, mais les autres ont une position plus favorable, et ils nous parurent bien peuplés.

Woahou, à 7 lieues au nord-ouest de Ranai, paraît être une des plus fertiles et des plus belles îles de cet archipel.

L'île d'*Atowi* gît à 25 lieues au nord-ouest de *Woahou*. Le sol est rompu et escarpé au nord-est et au nord-ouest; il est plus uni au sud : la pente des collines est douce depuis le bord de la mer, et elles sont couvertes de bois jusques assez avant dans l'intérieur du pays. Ses productions sont les mêmes que celles des autres îles ; mais les naturels soignent leurs plantations avec beaucoup plus d'adresse que

(1) Comparez *Cook*, troisième voyage, tome IV, page 45. *La Pérouse*, t. II, p. 111. *Vancouver*, t. II, p. 171.

(2) *Vancouver*, tome II, p. 201 et 251, etc.

les habitans des terres voisines. Dans les cantons bas, près la baie où nous mouillâmes, des fossés profonds et réguliers coupaient ces plantations; les haies étaient d'une propreté voisine de l'élégance, et les chemins qui les traversaient, avaient une perfection qui feraient honneur à des ingénieurs européens (1).

Mais ces belles plantations, admirées par Cook, ont été horriblement dévastées, et Vancouver a trouvé cette île, comme les autres, dans la misère.

L'Océan apporte ici de beaux pins, dont les habitans font des canots (2).

Oneheow, île fertile en ignames, est située à 5 lieues à l'ouest d'Atoui; elle a de hautes falaises vers l'est.

Orihoua et *Tahoura* sont deux petites îles situées aux environs d'*Oneheow*. La première forme un seul mamelon élevé, réuni à l'extrémité septentrionale d'*Oneheow* par un récif de rochers de corail. La seconde est au sud-est d'*Oneheow*, et elle est déserte.

Habitans, mœurs, gouvernement. — En considérant la carte, il semblerait que *du moins* ces îles auraient dû être peuplées d'une tribu Américaine, mais il n'en est rien. Les habitans des îles *Sandwich* sont certainement de la même race que ceux de la Nouvelle-Zélande, des îles de la *Société* et des *Amis*, de l'île de Pâques et des Marquesas, race qui occupe, sans aucun mélange, toutes les terres qu'on connaît entre le 30e. deg. de latit. nord, et le 20e. deg. de latit. sud, et les 160e. deg. et les 240e. deg. de long. orientale. Ce fait, quelqu'extraordinaire qu'il paraisse, est assez prouvé par l'analogie frappante qu'on remarque dans les mœurs, les usages des diverses peuplades, et la ressemblance générale de leurs traits; et il est démontré d'une manière incontestable par l'identité des idiômes.

La taille des naturels des îles *Sandwich* est en général au-dessous de la moyenne, et ils sont bien faits; leur démarche est gracieuse; ils courent avec agilité, et ils peuvent soutenir de grandes fatigues. Les hommes cependant sont un peu inférieurs, du côté de la force et de l'activité, aux

---

(1) *Cook*, tome IV, page 47.
(2) *Vancouver*, tome II, page 218.

habitans des îles des Amis, et les femmes ont les membres moins délicats que celles de Taïti. Leur teint est un peu plus brun que celui des Taïtiens ; leur figure n'est pas si belle ; un grand nombre d'individus des deux sexes ont cependant la physionomie agréable et ouverte : les femmes, sur-tout, ont de beaux yeux, de belles dents, une douceur et une sensibilité dans le regard qui préviennent beaucoup en leur faveur. Leur chevelure est d'un noir brunâtre ; elle n'est pas universellement lisse comme celle des Indiens de l'Amérique septentrionale, elle varie comme celle des Européens. On a cru observer, comme une particularité frappante, que les plus beaux individus de cette nation ont les narines pleines, arrondies au bout, mais non pas applaties. On a voulu attribuer cet effet à leur manière de saluer ; car alors ils pressent l'extrémité de leur nez contre celle de l'homme à qui ils veulent faire une politesse. Mais cette remarque, ainsi que l'explication sont de peu d'intérêt (1).

On retrouve parmi les *Eries* ou chefs des îles Sandwich, la supériorité de formes qu'on observe dans toutes les autres îles. Ceux que nous vîmes étaient, sans aucune exception, parfaitement bien faits, tandis que les classes inférieures du peuple, d'une stature moins belle d'ailleurs, sont sujettes à des variétés de taille et de figure. La classe inférieure se nourrit de poissons, d'ignames, de plantain et de cannes de sucre ; le sanglier et la chair de chien sont réservés pour les grands. Il y a plus d'individus difformes que dans aucune des autres îles de la mer du Sud. « Deux individus très-petits arrivèrent » à bord, tandis que nous croisions à la hauteur d'*Oweïhi* ; » le premier était un vieillard de quatre pieds deux pouces, » mais d'une taille bien proportionnée ; le second était une » femme à-peu-près de la même hauteur. Nous vîmes ensuite » trois bossus et un jeune homme qui était né sans pieds » et sans mains. L'habitude de loucher est de plus très-com- » mune, et on nous amena un homme qu'on nous dit aveugle, » et qu'on nous pria de guérir ». Outre les imperfections dont je viens de parler, ils ont souvent des ulcères, ce que nous attribuâmes à la grande quantité de sel dont ils assaison-

(1) *Cook*, ou plutôt le capitaine *King*, dans le dernier voyage de Cook, tome IV, page 60.

nent leurs viandes et leurs poissons. Les Eries ne sont guères attaqués de ces deux maladies ; mais l'usage immodéré de l'*ava* leur fait beaucoup de mal : ceux qui en étaient le plus affectés avaient le corps couvert d'une gale blanche, les yeux rouges et enflammés ; ils étaient très-maigres, leurs membres tremblaient, et ils ne pouvaient lever la tête.

Exempts de l'inconstante légèreté des Taïtiens et de l'orgueilleuse gravité du peuple des îles des Amis, leur caractère est doux et porté à la bienveillance. Leur intelligence se prouve par leur agriculture et la perfection de leur manufacture. Ils sacrifient encore des victimes humaines, cependant ils ne les mangent pas. Le capitaine *King*, continuateur du journal de Cook, croit que cette coûtume barbare y fut pratiquée, et qu'il y a peu de tems qu'elle ne subsiste plus. En général ils portent la barbe longue, et se rasent les cheveux des deux côtés de la tête, n'en laissant qu'une bande large comme la moitié de la main. Les deux sexes se servent egalement d'une espèce d'éventail de fibres de coco ou de longues plumes flottantes attachées à un manche uni et poli, qui sert à chasser les mouches : les plus précieux sont de plumes de coq ou d'oiseaux de paradis, fixées à un manche d'os humain. Une pièce d'étoffe épaisse, et large d'environ un pied, appelé le *maro*, préparé à la manière de Taïti, qui passe entre les cuisses, et se rattache derrière les reins, est leur vêtement ; quand ils vont au combat, ils jettent sur leurs épaules une natte épaisse, artistement travaillée, qui leur sert de bouclier. Les chefs, dans les cérémonies d'État, se couvrent d'un costume véritablement magnifique, dont le fond est un raiseau, sur lequel sont comme tissues des plumes jaunes et rouges, si bien unies, qu'elles semblent former un velours épais moelleux et lustré. Les femmes ne portent qu'un léger manteau ; elles coupent leurs cheveux par derrière, et les relèvent par-devant. . . . . . .

Ils ont l'habitude de se *tatouer* ou de se piquer le corps, habitude commune aux peuples de la mer du Sud. Mais on ne trouve des visages piquetés qu'à la *Nouvelle-Zélande* et aux îles Sandwich. Les Zélandais tracent sur leurs visages des volutes spirales agréables à l'œil, et les naturels des îles Sandwich des lignes droites qui se coupent en angles droits.

Les mains et les bras des femmes sont aussi piquetés d'après un joli dessin. Elles se tatouent la pointe de la langue; usage singulier dont on n'a pu deviner l'objet.

L'art de nâger leur est très-familier; ils fendent l'onde avec une vigueur, une légèreté et une habileté extraordinaires : la cause la plus légère les détermine a abandonner leurs pirogues; ils plongent par-dessous, et ils se rendent sur d'autres embarcations très-éloignées. On voit souvent des femmes qui portent des enfans à la mamelle, se jeter au milieu des flots, lorsque le ressac est si fort qu'elles ne pouvent atteindre le rivage sur leurs pirogues, et traverser un espace de mer effrayant sans faire de mal à leurs nourrissons (1).

A la tête du gouvernement est un chef suprême, appelé Eri-Tabou, dont on honore les funérailles par le sacrifice de deux de ses sujets, et quelquefois d'un plus grand nombre. Ceux-ci sont divisés en trois classes, les éries ou chefs de districts, les propriétaires sans pouvoir et les toutous, qui n'ont ni rang ni propriété; ces différens rangs paraissent être héréditaires.

Population. — La population de l'île de Taïti a été trouvée *dix fois* au-dessous des estimations faites par Forster, Cook et ses compagnons. En réduisant celle du capitaine King sur les îles Sandwich précisément dans la même proportion, nous trouverons :

Pour *Oweïhi*	15,000	habitans.
—— *Mowii*	6,540	
—— *Woahou*	6,020	
—— *Atowi.*	5,400	
—— *Morotoi*	3,600	
—— *Oneheow*	1,000	
—— *Ranai*	2,040	
—— *Orihowa*	400	
Total	40,000	habitans.

Vancouver confirme cette conjecture sur la faible population de ces îles, trop exaltées par les voyageurs précédens. Il dit aussi que depuis l'introduction des armes euro-

(1) *Cook*, tome III, page 469.

péennes et de la poudre à fusil faite par les Anglo-Américains, la dépopulation est très-sensible, à cause des guerres plus sanglantes et plus fréquentes que ces insulaires se font.

Evénemens politiques. — Les misérables *maîtres* de géographie routinière, qui ne manqueront sans doute pas de se plaindre de cette description de la cinquième partie du monde comme d'une innovation chimérique, devraient se rappeler que déjà les puissances de l'Europe portent sur ces pays les avides regards d'une politique insatiable. L'Angleterre, sur-tout, met beaucoup d'activité à s'emparer de tous les postes avantageux qui se trouvent dans l'immense étendue d'un Océan semé d'îles.

Le capitaine *Vancouver*, dans sa célèbre expédition pour reconnaître les côtes nord-ouest de l'Amérique, aborda plusieurs fois aux îles Sandwich pour se ravitailler. Il y trouva un gouvernement beaucoup plus fortement organisé que dans aucune autre île du Grand-Océan, une aristocratie des chefs puissans, ambitieux, dont plusieurs détestaient les étrangers, et dont un avait eu l'audace de s'emparer de vive force d'un petit bâtiment anglo-américain; un ordre des prêtres qui défendait avec énergie leurs lieux consacrés contre l'arrogance des Anglais, et qui n'admettaient qu'à regret ces hérétiques à leurs solennités religieuses; enfin un roi, *Tamaamah*, qui eut assez de fermeté pour prescrire à l'équipage anglais un *règlement de police*, et pour y tenir strictement la main.

Vancouver nous assure qu'il a triomphé de tous ces obstacles, ou plutôt il nous présente le caractère intelligent et l'esprit solide du roi et des chefs Oweïhiens comme la source même de leur promptitude à se reconnaître sujets de la Grande-Bretagne. Quelques présens, distribués, comme il paraît, avec beaucoup de dextérité et de prudence, l'influence de quelques anglais établis auprès du roi, la construction d'un mince bâtiment de guerre pour le roi, enfin la vaine promesse de procurer à l'île une paix stable avec tous ses voisins, tel paraissent avoir été les ressorts que l'habile Vancouver fit jouer.

Le 25 février 1774, après un conseil tenu à bord de la frégate la *Découverte*, le roi et les chefs d'Oweïhi s'écrièrent qu'ils n'étaient plus *Tanata-no-Oweïhi*, le peuple

d'Oweïhi, mais *Tanata-no-Britanne*, le peuple de la Grande-Bretagne; ces mots furent répétés par le peuple assemblé en grand nombre. Vancouver alors fit prendre possession de l'île, et fit placer dans un lieu éminent une planche, sur laquelle on lit : « que le roi et les chefs d'Oweïhi ont cédé » leur île à Sa Majesté Britanique, et se sont reconnu » sujet de la Grande-Bretagne (1) ».

Il paraît cependant que l'Angleterre n'a pas encore envoyé de forces militaires qui seraient nécessaires pour les protéger contre les déprédations et les énormes cruautés exercées par les Anglo-Américains.

Iles voisines des iles Sandwich.

L'île *Necker*, dont nous avons parlé, n'est, à proprement parler, qu'un petit rocher stérile, qui produit à peine un peu d'herbe à son sommet, et qui est couvert de fiente d'oiseaux (2).

Les îles nommées *Dona-Maria-Logorda* ou *Laxa*, au nord, celle de *Roca-Partida*, à l'est, et autres, ne sont que des rochers. On ne connaît pas très-exactement leur position.

Au sud nous voyons le banc de *Manuel-Rodrigues*, qui renferme un rocher. Cook, dans ces parages, vit des branches d'arbres, et soupçonna une île qui, si elle existe, formera, avec l'île de Noël, le lien naturel entre le groupe Sandwich et les îles de la Polynégie australe.

L'*île de Noël* est située par 1 deg. 57 min. latit. nord, et 159 deg. 55 min. long. est de Paris; elle peut avoir 15 lieues de circonférence.

L'île de *Noël*, comme la plupart des autres terres de l'Océan, est bordée d'un récif de rochers de corail qui se prolonge à peu de distance de la côte. Le sol est, en quelques endroits, léger et noir : il paraît clair que c'est un composé du détriment des végétaux, de fiente d'oiseaux et de sable. Il y a des cantons où l'on n'aperçoit que des productions marines, telles que des pierres de corail brisées et des coquilles; ces pierres de corail brisées et ces co-

(1) *Vancouver*, liv. V, ch. II.
(2) *La Pérouse*, tome II, page 198.

quilles offrent, dans une direction parallèle à la côte de la mer, des sillons étroits d'une grande longueur, qui ressemblent à un champ labouré, et elles doivent avoir été jetées par les vagues, quoique les flots en soient aujourd'hui éloignés d'un mille. Ce fait semble prouver d'une manière incontestable que l'île a été produite par le vomissement de la mer, et qu'elle augmente de jour en jour, car les morceaux de corail brisé et la plupart des coquilles sont trop lourds et trop gros pour avoir été apportés de la grève par les oiseaux aux endroits où l'on les trouve maintenant.

Comparez *Ile de Serle*, ci-après, page 506.

PETITES ISLES
AU SUD DE L'ÉQUATEUR,
OU
POLYNÉSIE AUSTRALE.

APERÇU GÉNÉRAL.

Situation, étendue, etc. — Nous comprenons dans cette division de l'*Océanique* toutes les petites îles situées à l'est du 170me. méridien, longitude orientale de Paris, et au sud de la ligne équinoxiale, jusques aux limites orientales et méridionales de cette partie du monde. De cette région, mathématiquement limitée, il faut cependant découper le coin de sud-ouest, en traçant arbitrairement une ligne quelconque qui sépare de petits archipels de la Polynésie, les grandes îles de la Nouvelle-Zélande et leurs dépendances.

Si nous jetons un coup-d'œil sur la carte, cette *Polynésie australe* est encore une région assez vaste. Une étendue indéterminée, de nord au sud, une largeur de 2,000 lieues de l'ouest à l'est, voilà, ce nous semble, d'assez *grandes* dimentions pour nous mettre à l'abri de l'accusation d'être minutieux.

Mais toute cette étendue n'est point remplie d'archipels. L'île de Byron au nord-ouest, l'île de Pâques au sud-est, et celle d'Oparro au sud, se trouvent absolument isolées. La partie de l'Océan qui est comme semée d'îles et de bas-fonds ne s'étend que depuis le 175me. méridien de Paris au 140me. méridien ouest, et depuis le tropique du capri-

corne jusqu'au 10me. ou 8me. parallèle de latitude sud. C'est-là que nous voyons les îles des Amis, celles de Fidgi et celles des Navigateurs formant un grand groupe à l'ouest, tandis que l'on voit à l'est un autre groupe composé des îles de la Société, de celle du roi George, des îles Basses et autres. Le groupe des Marquesas se trouve un peu isolé dans le nord-est.

Les pays les plus voisins de la Polynésie australe sont, au nord, les *îles Sandwich*, à 800 lieues des Marquesas; au nord-ouest, la *Polynésie boréale*, et plus spécialement les îles Mulgrave, à une distance de 200 à 300 lieues; à l'ouest, les *Nouvelles-Hébrides* ou l'archipel du Saint-Esprit, éloignées de 180 lieues des îles Fidgi; au sud-ouest, la *Nouvelle-Zélande*, éloignée de 250 lieues; au sud il y a une immense mer, et à l'est on trouve l'*Amérique méridionale*, éloignée de plus de 1,300 lieues des Marquesas, et de 880 lieues de l'île de Pâques.

Ainsi les limites de la Polynésie australe sont marquées par la main de la nature.

Nature de ces iles. — Les innombrables îles qui composent la Polynésie, et dont environ 150 sont assez grandes pour avoir pu être marquées dans la carte XXV de notre atlas, doivent être rapportées à deux classes, celle des *îles basses* et celle des *îles hautes*.

1°. Les îles basses paraissent toutes avoir pour base un récif de rochers de corail, ordinairement disposé en forme circulaire; l'espace du milieu est rempli quelquefois d'une lagune, d'autrefois d'une plaine sablonneuse; le sable est mêlé de corail brisé et d'autres substances marines. Il paraît donc hors de doute que ces îles aient été formées originairement par ces récifs de corail, dont les polypes sont les habitans, et selon quelques-uns les créateurs; ensuite agrandies et élevées par la lente accumulation des matières légères que la mer y a dû rejeter.

Mais il est très-remarquable que parmi les îles ainsi constituées il y en a qui s'élèvent à une hauteur plus considérable, comme, par exemple, *Tonguiabou*. On trouve, au sommet de quelques îles des rochers de corail aussi troués que ceux qui sont sur le bord de la mer. Cette cir-

constance semble évidemment prouver que la mer a autrefois baigné ces rochers.

Quant à la question de savoir si les polypes ou zoophytes ont créés eux-mêmes les corps pierreux qu'ils habitent, ou s'ils trouvent ces demeures préparées par la main de la nature? C'est certainement une des questions les plus intérressantes pour la géographie-physique ; mais jusqu'ici les observations sont trop vagues et trop récentes pour qu'on puisse raisonnablement prendre un parti quelconque là-dessus. *Anderson* et *R. Forster* semblent pencher à croire que les polypes forment eux-mêmes la matière dont le rocher de corail se compose ; et par conséquent qu'il peut naître, par le travail de ces animaux, des îles nouvelles. *Cook* est positif sur ce point ; mais il faudrait qu'un géologue très-habile put observer, à vingt ans de distance, la même ile ou le même récif (1).

Quant aux *îles hautes* de la Polynésie australe, il est probable qu'un géologue français les trouvera toutes volcaniques. Car d'abord elles ont la plupart du tems une forme régulièrement conique ; il s'y trouve quantité de basalte, selon *Forster*, et les centres de ces montagnes présentent souvent de grands entonnoirs et d'autrefois des lacs ronds, que l'on peut prendre pour des anciens cratères. Mais quelque soit l'état incomplet des notions recueillies sur la constitution de ces îles, il est déjà certain que l'on y trouve, dans les plus grandes de ces îles, quantité de granit et de roches argileuses, circonstance qui suffit d'abord pour prouver que les traces de l'action volcanique sont, dans cette partie du monde comme dans la nôtre, bornées à une sphère assez étroite. Il n'y a de volcan en activité que celui de *Tafoua*, une des îles des Amis.

Ces hautes îles sont environnées de récifs de corail qui forment des ports nombreux et sûrs, mais souvent d'un

(1) Comparez la description des îles *Palmerston*, de l'île *Serle*, etc. etc. ci-dessous. On peut lire *Forster* le père, Observations, chap. IV, section V.

Pour la description des Zoophytes qui habitent le rocher de corail, on peut lire *Ellis*, histoire naturelle de Corallines, trad. de l'anglais ; et *Pallas*, Elenchus zoophytorum, en latin.

accès

accès difficile. Il y a cependant de ces îles qui n'ont que très-peu de récifs ; telles que les Marquises, où l'on ne trouve pas non plus ces plaines qui bordent tout le contour de l'île de Taïti. Il est à-peu-près certain que ces plaines littorales n'ont pu se former que là, où des rivières un peu considérables apportaient, des flancs des montagnes, du sable, de l'argile et un limon, bientôt fertilisé par les dépôts de la végétation, et ou les récifs protégeaient ces terrains naissans contre la fureur des flots. Aussi les grandes îles de l'Archipel du Saint-Esprit, qui sont peu pourvues de récifs de corail, ont bien des collines et des mondrains qui s'abaissent vers la mer, mais non pas ces plaines absolument horizontales qu'on rencontre sur les rivages des îles Polynésiennes.

1. Iles Marquesas.

Situation. — On comprend sous ce nom le groupe d'île situé entre les parallèles de 10 deg. 30 min. et de 7 deg. 45 min. lat. sud, entre le 141e. et le 143e. méridien de Paris.

Ohitatoah, nommée Sainte-Madeleine, est la plus méridionale ; elle a un rocher au nord est ; elle est un peu isolée de la chaîne. *Onateyo* ou San Pedro, *Ohitahou* ou Sainte-Christine, et *Ohivaroa* ou Sainte-Dominique se suivent du sud au nord. L'île de *Hood* est encore sur la même ligne. L'île *Marchand*, appelée *Trevénen* par le capitaine Hergest, et celle de *Baux*, appelée de *Henry-Martin* par le naviteur anglais, se trouvent sur une ligne parallèle, mais plus à l'ouest. L'île *Rious* des Anglais ou l'île *le Pic* des Français est située à l'est de celle de Baux. Les deux rochers *Hergest* sont à un demi-degré dans l'ouest-nord-ouest de l'île Baux, et les îles *Robert* à un degré dans le nord-ouest. Les rochers Hergest ont été nommés *les Deux-Frères*, et les îles Robert île de *Chanal* et île de *Masse* par le capitaine français Marchand, qui les a découvertes. Les noms français méritent donc la préférence (1). Excepté les dernières, on aperçoit tout cet archipel du haut d'une montagne dans Ohivaroa (2).

(1) Voyage de Marchand, par M. *de Fleurieu*.

(2) Premier voyage des Missionnaires dans la mer du Sud, p. 258 de la trad. all.

Découverte.—Les principales îles de cet archipel furent découvertes par Mendana, qui leur donna le nom de Garni de Mendoça, marquis de Canicute, vice-roi du Pérou, et de-là vient qu'on les nomme quelquefois les îles Mendoce. S'il faut ajouter foi à la relation de la découverte de Mendana, ce petit archipel était habité par une très-belle race; les femmes se fesaient remarquer par la beauté de leurs traits, et leur teint, quoi qu'un peu brun, était assez agréable; enfin, par tous les agrémens de leurs personnes, elles pouvaient rivaliser avec les plus belles femmes de Lima (1). Ces insulaires se couvraient d'une superbe pièce d'étoffe faite d'écorce d'arbre, qui prenait depuis la poitrine jusqu'au milieu de la jambe. Ils avaient des idoles de bois, et des pirogues qui portaient jusqu'à quarante hommes. La température de l'air était si sèche, qu'un linge laissé sur la terre pendant toute une nuit, ne se trouvait pas seulement moite le matin. Le blanc-manger de Mendana est apparemment le fruit de l'arbre à pain. Ce navigateur donna un nom particulier à chacune de ces îles, mais on semble avoir adopté aujourd'hui ceux que leur donnent les naturels; une de celles que les Européens connaissent le mieux est Ohitahou, au sud d'Ohivaroa, la plus grande de toutes.

Ces îles furent visitées par Cook en 1774, qui en augmenta le nombre de la découverte de l'île Hood; et en 1789 par le navigateur français *Marchand*, dont le voyage a été nouvellement publié par M. de *Fleurieu*. Marchand découvrit le premier quelques îles au nord-ouest de ce groupe, qu'un capitaine américain, appelé Ingraham, paraît avoir aperçu en passant. Le lieutenant *Hergest*, de l'expédition de Vancouver, crut aussi les avoir decouvert; mais l'honneur de cette découverte appartient au capitaine *Marchand* (2).

Climat, sol, productions — Les îles Marquises ne diffèrent des îles de la Société qu'en ce qu'elles n'ont pas les jolies et fertiles plaines qui forment une bordure autour de ces dernières; ici les collines s'étendent jusqu'au rivage de la mer. Les récifs de corail sont moins étendus,

(1) *Debrosses*, Hist. des navig., tome I, p. 251.

(2) N'en déplaise à M. *Pinkerton*, qui, dans sa géographie, tome V, p. 390, semble donner trop d'importance à la découverte d'Ingraham.

et ne forment pas des ports aussi sûrs. Le sol, au tour de la baie *de la Madre de Dios* ou de *Résolution*, offre une argile ferrugineuse, du trass et de la pouzzolane. Le centre de ces îles est occupé par des rochers entasses qui ressemblent à des tours renversées.

Le climat paraît être un peu plus chaud qu'à Taïti. Les fruits et les plantes sont à-peu-près les mêmes. *Forster* le fils dit: « Je n'ai trouvé nulle part le fruit à pain aussi » gros et aussi delicieux ; ils étaient tendres comme des » flans, mais un peu trop sucrés ; les noix de coco pa» raissent rares (1) ». Les missionnaires anglais, au contraire, ne trouvèrent à manger que des noix de coco ; la volaille et les cochons étaient rares ; le *mahei* ou fruit de pain préparé était de mauvaise qualité ; mais ils observent judicieusement que cette disette paraissait n'être que temporaire (2). Ils pensent avec raison que l'insouciance des habitans rend ces disettes très-communes, même dans les îles les plus fertiles. « Quand ils ont du porc, » dit M. *Crook*, missionnaire, ils font cinq ou six re» pas par jour, ensuite ils se contentent de végétaux et » de poissons ».

Les forêts sont remplies d'oiseaux du plumage le plus brillant, et semblables à ceux de Taïti.

Habitans.—Les missionnaires confirment entièrement la relation de Forster et y ajoutent quelques détails curieux.

Les *Marquesans* l'emportent sur tous les autres peuples par les belles proportions de leurs formes et la régularité de leurs traits ; et s'ils n'avaient la manie de se tatouer, c'est-à-dire, de se noircir la peau par de nombreuses piqûres, leur teint ne serait que basané. Ils ont les cheveux de plusieurs couleurs, mais aucun ne les a rouge. On y voit des femmes presqu'aussi blanches et aussi belles que nos brunes Européennes, et elles se tatouent moins généralement que les hommes (3). La sœur du chef avait quelques lignes parallèles sur les bras, les autres n'avaient que de légères piqûres sur la partie inférieure de leurs lèvres et sur leurs

(1) Second voyage de Cook, trad. franç. in-4°., tome II, p. 270, etc.

(2) Voyage des Missionnaires, p. 244, p. 260.

(3) Voyage des Missionnaires, p. 260, trad. allem.

paupières. Leur taille était serée dans une longue pièce d'étoffe étroite, dont les bouts, passans entre les cuisses, se repliaient jusqu'au milieu de la jambe; mais comme leurs étoffes ne supportent pas d'être mouillées, elles vinrent à la rencontre du vaisseau qui portait les missionnaires dans un état qui rappelait à ces saints personnages le souvenir de notre mère Eve.

» Nous vîmes (dit l'auteur) arriver de bonne heure » nos hôtes de la veille; sept femmes, jeunes et charmantes, » élancées du rivage, nageaient vers nous, parées avec toute » la simplicité de la nature, car une douzaine de feuilles » vertes les couvraient seulement à la ceinture. Pendant » trois heures elles jouèrent autour du vaisseau, réalisant » pour nous la fable des syrènes: elles crièrent *waheine*, » ce qui veut dire femme, jusqu'au moment où le chef de » l'île vint a bord avec plusieurs naturels, et nous eut prié » de laisser monter sa sœur, ce que nous accordâmes; son » teint, fort beau, avait une faible nuance de jaune, qu'une » teinte de rose effaçait sur ses joues; ses formes étaient » un peu fortes; mais elles étaient si bien proportionnées, il » y respirait tant de grâces, que les peintres et les statuaires » trouvent rarement un aussi beau modèle. Ses compagnes » pouvaient prétendre au même éloge. Une jeune Taïtienne » que nous avions à bord, quoique belle et bien faite, fut » cependant éclipsée par ces femmes. Je crois quelle le sentit, » mais elle avait de quoi se consoler par l'amabilité de son » caractère, par la grâce de ses manières et la délicatesse de » ses sentimens, qualité que ses rivales ne possédaient pas » au même dégré: elle fut honteuse de voir sur le tillac » une femme toute nue, et elle donna un habit complet de » toile neuve de Taïti à la sœur du chef, ce qui releva beau- » coup ses charmes, et encouragait les compagnes encore » dans l'eau, dont le nombre avait prodigieusement augmen- » té, et qui nous importunaient pour être reçues à bord. » Voyant qu'elles ne s'en retournaient pas, nous en eûmes » pitié, et les acceuillîmes; mais elles furent un peu trompées » dans leurs éspérances, car elles ne purent toutes obtenir » des habits aussi aisément que la première. L'appétit de » nos malheureuses chèvres fut exité par les feuilles vertes » qu'elles portaient; en se retournant pour les éviter, elles

» furent assaillies par elles d'un autre côté, et réduites à » la plus parfaite nudité (1) ».

Les cérémonies religieuses sont les mêmes qu'à Taïti; chaque district a son moraï, où les morts sont enterrés sous de grandes pierres. Ils ont un grand nombre de divinités, quelques unes de leurs noms ont de la ressemblance avec ceux des divinites Taïtiennes. Les femmes y sont dans une plus grande dépendance des hommes, qu'à Taïti. Les chefs sur-tout se permettent la polygamie, du reste ils ont peu d'autorité; et ces insulaires ne paraissent avoir que des coutumes et point de lois. Avant l'âge de puberté on leur fend le prépuce, comme à Taïti. Leurs pirogues sont construites en bois, et recouvertes d'une écorce d'arbre très-souple; elles ont ordinairement de 15 à 20 pieds de long; la proue offre une tête d'homme grossièrement sculptée.

Les canots des îles Marchand et Baux paraissent être d'une construction plus solide et plus élégante.

Les Russes, qui viennent de faire le voyage autour du monde, ont ramené de l'île Baux, nommée *Niouhiva* par les naturels, un Français et un Anglais qui y ont resté long-tems; ils donneront sans-doute quelques éclaircissemens sur les mœurs de ces insulaires, jusqu'ici peu connus.

Mission Anglaise. — Il paraît que de tous les établissemens formés par les *Méthodistes* Anglais dans les îles de la Polynésie pour la propagation de l'Evangile, celui des îles Maquesas est le seul qui ait un peu réussi. Mais pour donner à nos lecteurs une idée de la singulière tournure d'esprit de ces bons missionnaires, nous extrairons de leur propre relation l'anecdote suivante (1).

« M. *Harris*, après une longue hésitation, s'était décidé à rester quelques nuits à terre, pour essayer s'il pourrait se faire à cette manière de vivre. Le prince *Tinai* l'a adopté comme son *tayo* ou ami. Ce chef part pour un district éloigné, accompagné de M. *Crook*, autre missionnaire, bien habile et bien intelligent. M. Harris n'osa pas se confier à son nouvel ami. Le chef voulant lui donner la plus grande preuve de sa bienveillance, d'après la coutume générale de ces

---

(1) Voyage des Missionnaires, page 239; comparez page 247.

(2) Voyage des Missionnaires, page 256. Nous n'avons fait que resserrer un peu la narration.

îles (1), ordonne à son épouse de regarder M. Harris comme son mari *ad interim*. La jeune et belle princesse est étonnée des froideurs de celui qu'elle était chargée de traiter en époux ; elle conçoit des doutes sur son sexe ; elle les communique à plusieurs de ses amies. Une nuit M. Harris dormait tranquillement ; il sent des mains qui tatent son corps, il s'éveille et se voit entouré d'une troupe de femmes qui venaient faire un examen dont on a déjà indiqué l'objet. Plein d'une sainte colère il s'arrache de ces lieux pleins d'horreurs ; il s'enfuit vers le rivage ; mais comment pouvait-il espérer de faire entendre ses cris à l'équipage du vaisseau éloigné de plusieurs milles ? Il voit des Indiens s'approcher de lui, il craint pour sa vie, il s'enfuit dans les bois ; hors de lui-même, il erre de hauteur en hauteur ; enfin cette nouvelle arrive au vaisseau, on lui envoie une chaloupe, et il s'y précipite, bien résolu de ne plus aller prêcher les princesses de la mer du Sud ».

Il paraît que le mahométisme serait plus propre à s'attirer l'attention de ces peuples ; ou plutôt de vrais philosophes devraient chercher peu-à-peu à rendre ces peuples plus industrieux, plus humains, plus heureux, sans prétendre changer tout-à-coup leurs opinions religieuses. Au sud-ouest des îles Marchand et Baux on soupçonne plusieurs grandes îles, dont le capitaine Marchand crut même en avoir vue. La carte de *Tupia*, le taïtien, indique ici l'île *Ohivapotto*.

2. Archipel dangereux ou des iles basses.

Situation. — Nous comprenons sous ce nom l'immense labyrinthe d'îles basses qui remplit tout l'espace compris entre les Marquesas et les îles de la Société.

D'après l'état actuel de la géographie on y distingue clairement deux *chaînes*, dont l'une court de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est, sous les 15—16 deg. de latitude Sud, l'autre se dirige de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est, sous les parallèles 17 et 20.

Nous allons faire la récapitulation des principales îles de ces deux chaînes.

La *chaîne septentrionale* renferme les îles suivantes :

(1) Voyez *Cook* en plusieurs endroits.

ILE DES CHIENS. — Elle a été vue par *Lemaire* et *Schouten*; sa latitude, de 15 deg. 15 minutes sud, n'est pas contestée; mais les uns l'ont placée par 142, deg. latitude ouest de Paris, les autres par 137 deg. Cette dernière position est celle adoptée sur la carte de l'an 6 du dépôt de la marine, et par le dessinateur de notre Atlas.

Ile Sondergrond ou *Sans fond*, parce qu'on ne trouve point de fond près les récifs qui la bordent; île *Water* ou de l'Eau, parce que l'intérieur est une lagune; île des *Mouches*; ces trois îles, vues par les mêmes navigateurs, doivent être situées entre le 144me. et le 147me. méridien à l'ouest de Paris.

Iles Disapointment. — Ces îles ont été découvertes par le commodore *Byron*; les Anglais, consumés par le scorbut, y virent des cocotiers, des tortues et des habitans de couleur bronze, mais le récif qui les entoure, et sur lequel la mer se brise avec une fureur extrême, les empêcha d'y descendre. Ce groupe est au nord-est de l'île *Sans fond*.

Ile Tioukea. — Cette île est une de celles que Byron appelle *îles du roi Georges*; mais le capitaine Cook l'ayant visité, M. *Forster* nous en a donné une description intéressante.

« Cette île est proprement une chaîne d'îlots, de dix » lieues de circonférence; une lagune en occupe l'intérieur... » Nous voyons le terrain couvert, d'espace en espace, de » cocotiers qui élevaient leur belle tête au-dessus d'une foule » d'autres arbrisseaux. Entre ces cantons verdoyans il y » avait des intervalles si bas, que les flots de la mer se » précipitaient par-dessus, et atteignaient l'intérieur de » la lagune, dont les eaux tranquilles et blanchâtres con- » trastaient d'une manière singulière avec les flots ver- » dâtres et tumultueux de l'Océan. Les rochers nous pa- » rurent teints en plusieurs endroits d'un bel écarlate; des » pirogues qui naviguaient sur le lac, des tourbillons de » fumée qui sortaient du milieu des groupes d'arbres, enfin » des hommes, couleur de bronze, armés de lances et de » massues, et qui couraient sur le rivage; voilà les objets » qui variaient cette singulière perspective. . . . . Le sol y » est maigre, et ne consiste qu'en sable et débris de corail;

» couvert d'une couche légère de terreau..... Les cocotiers » y abondent ; on y voit du cochléaria, du pourpier et » diverses autres plantes ; les chiens, qui sont ichtyophages, » et les cochons se trouvent ici comme sur les îles hautes... » La race d'hommes est la même, seulement leur teint est » plus foncé ».

Ile Pernicieuse. — Cette île, sur laquelle *Roggewyn* perdit la galère l'Africaine, paraît être une des quatre îles *Palliser*, dont la plus grande, selon Cook, a 7 lieues de long sur 2 de large. Les trois autres ont également été reconnues par Roggewyn (1).

Iles Aurora, *Vesper* (2) et *Labyrinthe.* — Ces iles se trouvent, selon Roggewyn, à l'ouest de l'île Pernicieuse. Le Labyrinthe est un groupe de six îles basses. L'île Vesper a 12 lieues de tour.

Ile Récréation. — C'est la dernière des îles vues par Roggewyn ; elle est haute, et peut être regardée comme la borne de l'*archipel Dangereux* à l'ouest.

Iles du Prince de Galles. — Ces îles, situées en avant de la chaîne septentrionale des îles basses, ont été découvertes par Byron ; elles offrent une verdure charmante, et paraissent très-peuplées, mais l'accès en est au moins très-difficile.

La chaîne méridionale de l'archipel Dangereux paraît principalement composée des îles suivantes :

Ile de la Chaîne. — C'est Cook qui la découvrit dans son premier voyage. C'est une réunion de petites îles basses, couvertes de bois et jointes les unes aux autres par des récifs, de sorte qu'elles forment une seule île ovale avec un lac au milieu. Quoique cette île n'a que 5 milles anglais de large, elle paraît peuplée et couverte de grands arbres.

Les îles nommées par Cook la *Résolution*, la *Douteuse*, *Furneaux*, etc. ; sont, comme ce navigateur observe lui-

---

(1) Voyage de Marchand, par M. *de Fleurieu*, t. III, p. 304.

(2) Pour éviter la confusion on doit écrire *Aurora* et *Vesper*, comme Roggewyn a fait. *Vesper* veut dire *le soir* ou l'étoile du soir, et non pas *Vêpres*, comme plusieurs géographes français se sont imaginés.

même, les terres entre lesquelles M. Bougainville passa, en les jugeant peu dignes d'un examen détaillé (1).

Ile des Oiseaux — Cette île très-basse ne paraît être habitée que par des oiseaux ; on n'y voit point de cocotiers.

Ile dites les Groupes. — Ces îles, placées dans toutes sortes de directions, forment des cordons de terre longs et étroits; quelques-unes ont trois lieues de long, aucune n'a plus d'un quart de lieue de large. Elles sont couvertes d'arbres, sur-tout de cocotiers. Les habitans ont de très-petites pirogues.

Ile de l'Arc.—Cette île, dit *Cook*, tire son nom de sa configuration extraordinaire. Elle a 10 ou 12 lieues de circonference; elle ressemble exactement à un arc, la corde est formée par une grève plate, dénuée de végétation; l'intérieur est une lagune, et l'arc lui-même est figuré par une bande de terre, plus élevée, couverte d'arbres et de verdure ; deux grandes touffes de cocotiers composent les deux extrémités de l'arc.

Ile de la Harpe.—Cette île est à-peu-près formée comme celle de l'Arc et celle de la Chaîne; c'est une suite d'îlots réunis par un récif. Elle a été découverte par M. Bougainville. Elle est située un peu hors de la grande chaine des îles basses méridionales.

M, *de Fleurieu* pense que l'île de la Harpe est la même que celle de l'Arc. Nous n'osons rien décider sur ce point.

Iles du Prince Henri, de *Cumberland* et de *Glocester.*— Ces trois petites iles, situées au sud-ouest de celle de la Harpe, ont été découvertes par le capitaine *Wallis.*

Ile des Lanciers et les *quatre Facardins,* — Ces cinq îles, découvertes par M. Bougainville, sont un peu à l'est de la précédente.

Iles de Lagoun et de Cap-Thrumb.—Ces deux îles très-petites, ont été découvertes par le capitaine Cook. Il semble que les *quatre Facardins* de M. Bougainville ne peuvent qu'être très-voisines de l'île du *Cap-Thrumb*, et peut-être ce sont les mêmes.

---

(1) *Bougainville*, Voyage autour du monde, page 182, édit. in-4°.

Iles de Pentecôte, de la *Reine-Charlotte* et d'*Egmont*.— Ces trois îles, au sud des précédentes, ont été découvertes par le capitaine Wallis; les habitans y exposent les corps morts sous des espèces de hangards, comme à Taïti; ils ressemblent aux autres habitans de la mer du Sud, et il semble, d'après un fait observé par Wallis, que ce ne sont que des colonies temporaires de pêcheurs venus de quelqu'île plus considérable; car il trouva à l'île d'Egmont les naturels de l'île de la Reine-Charlotte et de plusieurs autres îles réunis pour se défendre mutuellement.

Le capitaine *Wilson*, commandant le vaisseau *Le Duff*, ayant à bord les missionnaires anglais, a considérablement agrandi la sphère de l'archipel Dangereux en découvrant les îles suivantes, qui ne sont pas indiquées sur la carte n°. XXV de notre atlas, mais dont nous indiquerons ici la position.

Ile du Croissant.— Sa figure lui a mérité ce nom; elle a 6 à 7 milles anglais en circonférence, et se trouve située par 23 deg. 22 min. lat. sud, et 225 deg. 30 m. long. ouest de Grenwich. La pointe sud-ouest présente des rochers élevés de 30 pieds au-dessus de la mer; on y voit des pilliers de roche de corail (1).

Ile de Chambier. — C'est une île assez élevée pour être vue de la distance de 15 milles en mer; elle est entourrée de plusieurs autres également élevées; un recif les réunit en groupe; les collines sont couvertes d'une herbe fanée; mais les vallées sont remplies d'arbres. Le sol paraît d'une teinte rougeâtre. Les monts *Duff*, situés environ au centre de ce groupe, se trouvent par 23 deg. 12 min. lat. sud, et 225 deg. long. ouest de Grenwich (2).

Ile du lord Hood. — Cette île, vue par le capitaine *Edwards*, commandant la Pandora, paraît être la même que le capitaine Wilson vit par 21 deg. 36 min. lat. sud, et 224 deg. 36 min. long. ouest de Grenwich.

Ile de Serle.—Cette île se trouve par 18 deg. 18 min. lat., et 223 long. ouest de Grenwich, d'après la position que

(1) Voyage des Missionnaires, page 221, dans la traduction allemande.

(2) *Ibid*, page 223 et suiv.

celle-ci a sur la carte du dépôt de la marine; elle est hors de l'une et l'autre chaîne des îles basses: le milieu est occupé par une lagune remplie de poissons, qui fesaient briller leurs teintes variées. Par dehors on voyait nager des requins par milliers. Des rats et plusieurs oiseaux sont les seuls habitans de l'île à présent; mais on y trouva des cabanes abandonnées, et même un *moraï*, ou lieu consacré au culte. Cette île offre un fait très-remarquable pour la géographie naturelle; on y voit plusieurs jetées de rochers de corail, placés l'un derrière l'autre, entre la lagune et la mer; ces jetées courent régulièrement du sud au nord; elles sont quelquefois élevées de 8 à 10 toises au-dessus du niveau de la mer; cependant il paraît que des tempêtes violentes ont poussé des blocs de corail par-dessus les premières jetées, jusques sur les flancs des jetées intérieures; les sillons qui séparent ces jetées sont ordinairement de 10 toises de largeur, et de 10 à 12 pieds de profondeur (1).

Il est possible que l'archipel Dangereux, en conséquence des découvertes ultérieures, se trouve composé de plusieurs chaînes plus rapprochées entre elles; mais l'aperçu que nous en avons donné est conforme à l'état actuel des connaissances. Les habitans de tout cet archipel sont de la même race que les Taïtiens et les autres insulaires de la Polynésie australe.

Iles de sud-est.

L'extrémité de la Polynésie la plus rapprochée de l'Amérique méridionale, et spécialement du Chili, ne présente jusqu'ici qu'un très-petit nombre de terres; encore la connaissance qu'on en a est environnée de doutes.

L'île Pitcairn, trouvée par le capitaine Carteret, paraît être la même que l'île dite *de l'Encarnation* par les Espagnols.

On prétend que les Espagnols, en l'an 1773, ont découvert un groupe d'îles, entre 32 et 33 degrés de latitude sud, et à 231 degrés de latitude est de Paris.

(1) Voyage des Missionnaires, page 235.

L'île Ducie se présente, sur les dernières cartes anglaises, au milieu, entre l'île Pitcairn et celle de Pâques.

On paraît s'accorder aujourd'hui à regarder la terre vue par *Davis* en 1686, et celle visitée par *Roggewyn* en 1722, comme étant identique avec la petite île à laquelle le capitaine Cook, dans cette supposition, a donné le nom de *l'île de Pâques*. La latitude correspond à une minute près, et la différence en longitude de 2 ou 3 degrés; que la terre de Davis serait plus à l'est de l'île supposée de Pâques n'a rien d'extraordinaire dans cet Océan, où la force des courans pousse toujours les navigateurs plus rapidement vers l'ouest que leur estimation ne l'indique.

Mais comment conciliera-t-on plusieurs autres circonstances qui rendent cette prétendue identité au moins très-douteuse? — Roggewyn et Davis virent une terre considérable, de l'étendue de 20 lieues; selon le premier elle était habitée par un peuple de haute stature; il y avait des enclos bien cultivés, etc. Au contraire, l'île supposée de Pâques est un rocher stérile de 11 lieues de tour; les habitans sont de moyenne taille, les champs sont sans clôture. Quant aux *statues collossales*, il est vrai que Roggewyn en parle; mais c'est aussi le seul trait de ressemblance entre son île de Pâques et celle que Cook appelle de ce nom.

Quelques circonstances remarquées par Forster semblaient mener à des idées nouvelles sur cette île. Le nombre des femmes y était extraordinairement disproportionné à celui des hommes; sur 700 habitans, il y avait à peine 30 femmes. On n'y vit presque point d'enfans. Il y avait très-peu d'habitations. Peut-être cette petite peuplade est nouvellement arrivée d'une terre plus considérable dans sa partie actuelle; elle a pu y être jetée par quelque tempête. Forster observe aussi que les fameuses statues tombaient en ruines, sans que les insulaires se donnassent le soin de les réparer; ce qui pourrait faire croire que ces monumens sont dus à une autre nation. Enfin, il y avait dans leurs pirogues des planches trop grandes pour qu'elles puissent avoir été tirées d'aucun arbre de ceux qui croissent dans l'île.

Mais la relation du voyage de M. *de la Pérouse* contredit

formellement ce que Forster dit sur le petit nombre de femmes. — A qui se fier ? —

Après tout, il me paraît beaucoup plus facile à concevoir comment une terre assez considérable aurait pu échapper aux recherches des navigateurs, que de supposer une révolution totale qui aurait rendu cette île tout-à-fait méconnaissable.

En attendant que les navigateurs portent des lumières nouvelles sur cette question, voici la description de l'île appelée *de Pâques*, par Cook et de la Pérouse.

Elle est située par 27 d. 8 m. 30 s. lat. sud, et à 112 d. 11 m. 30 s. de long. ouest de Paris. Sa forme est triangulaire; son plus grand côté n'a pas plus de 25 milles; à l'une des extrémités on voit de sûrs indices d'un ancien volcan. L'île est couverte de laves ferrugineuses et de cendres volcaniques; on y rencontre aussi des pouzzolanes et des pierres obsidiennes (1). On n'y trouve que des eaux sulphureuses et minéralisées.

Cette stérile terre produit peu d'arbres au-dessus de dix pieds; aucun ruisseau ne l'arrose; l'eau s'arrête et se perd dans des cavités de rochers; il ne faut pas moins que toute l'industrie des naturels pour arracher quelque chose à ce terrain ingrat. Ils font des plantations de pommes de terre, d'igname et de mûrier à papier, dont l'écorce sert à faire des étoffes. Les cabanes y sont entourées de cannes à sucre hautes de dix pieds, dont les insulaires boivent le jus en place d'eau douce, qui leur manque totalement.

Les naturels construisent leurs huttes en pierres, sans doute parce qu'ils les trouvent toutes détachées dans l'île; ils font la porte si basse, que pour y entrer ils sont obligés de marcher sur leurs genoux et leurs mains. A côté de la hutte ils pratiquent une espèce de cave d'environ cinq pieds de haut, où ils serrent leurs provisions, leurs outils et toutes leurs petites propriétés : ils élèvent le mur, du côté exposé au plus grand vent, beaucoup au-dessus du toit, qui est

---

(1) *Forster*, *Sparmann* et *Lamanon* s'accordent sur ce point ; mais M. *Pinkerton*, du fond de son cabinet, prétend jeter des doutes sur leurs observations.

fait en façon de terrasse, afin d'y être à l'abri; ils construisent aussi quelques cabanes en bois. Leur moraïs ou cimetières sont d'une structure plus remarquable; ce sont des espèces de plate-forme où s'élèvent des colonnes informes, ayant quelquefois quinze pieds de haut, surmontées d'un buste grossièrement sculpté, dont la face n'a pas moins de cinq pieds; la matière est une lave rouge très-poreuse et légère. Les voyageurs français observent qu'on a pu les élever sans beaucoup de difficultés; car, disent-ils, avec des bras, des cordes, deux leviers et trois rouleaux de bois, il est aisé de transporter et de lever les masses les plus énormes. Mais il ne s'agit pas de prouver que l'érection de ces statues était possible pour les insulaires; le nœud de la question est de savoir pourquoi l'on ne les voit pas s'occuper actuellement de semblables travaux? Pourquoi on ne trouve point de statues ébauchées ou achevées à demi, et avec quelle espèce d'outils les insulaires ont-ils pu former ces ouvrages?

Ces statues semblent au reste avoir une certaine ressemblance avec les sculptures de l'île Ulictéa, dont nous parlerons ci-après. Les têtes ont le caractère des peuples de Polynésie. Le langage, les mœurs, l'habillement des habitans de cette île ressemblent également à ceux des autres îles. Ainsi il n'y a rien ici qui rappelle les Péruviens; les îles plus voisines encore du continent de l'Amérique ayant été trouvées absolument inhabitées, il est bien évident que les nations de l'Amérique n'ont jamais contribué à peupler la Polynésie.

L'île d'Oparo, découverte en 1791 par le capitaine Vancouver, est située presque sous la latitude de l'île de Pâques, à 27 deg. 36 min., mais à 650 lieues dans l'ouest, directement au sud de l'archipel Dangereux, et au sud-ouest de l'île Pitcairn. Cette île est habitée par une tribu de la grande nation Polynésienne; ils parlent le langage commun dans toutes ces îles, mais ils ne sont point tatoués. L'île ne paraît pas riche en bois, et elle n'a que sept lieues de tour. Mais elle est remarquable par les rochers taillés à pic qui s'élèvent dans le centre, et sur lesquels les insulaires, d'ailleurs d'un extérieur doux et pacifique, ont construit des habitations fortifiées et peut-être inaccessibles.

Cette circonstance semble indiquer qu'il y a dans leur voisinage, et probablement au sud-ouest, une terre ou un archipel habité par un peuple guerrier, qui vient souvent les troubler (1).

Ainsi tout concourt à prouver qu'il y a encore des découvertes intéressantes à faire, ou plutôt à retrouver entre le 110ᵉ. et 150ᵉ. méridien à l'ouest de Paris, et le 40ᵉ. et 25ᵉ. parallèle de latitude.

Iles de la Société.

Quoique ce nom n'ait été donné originairement par le capitaine Cook qu'au groupe d'Ulictéa et de Huaheine, il a reçu depuis, et sur l'autorité de Cook lui-même, une acception plus étendue. On y comprend encore Taïti avec ses dépendances, et l'on y attribue, quoiqu'improprement, plusieurs îles dispersées au loin, jusqu'à *Toubowai* dans le sud, et *Palmerston* dans l'ouest (2).

Nous ferons une description detaillée de la célèbre île de *Taïti*, justement surnommée la reine de l'Océan; ensuite nous dirons un mot sur les autres.

Il n'est aucun archipel sur le globe qui ait fixé l'attention autant que celui-ci; et l'admiration des Anglais pour l'île de Taïti les a rendus un peu ridicules. Voici ce qu'écrivait le malheureux la Pérouse dans une de ses lettres : « Je » me flatte que vous verrez avec plaisir que dans le cours » d'un si long voyage je n'aurai pas une seule occasion » de mettre le pied dans ces éternelles îles de la Société, » sur lesquelles on a plus écrit que sur plusieurs royaumes » d'Europe; et je vous avoue que je me félicite de n'avoir rien » à dire ni de Taïti ni de la Reine-Obéréa (1) ».

Mais si les voyageurs font bien de tourner leur attention

---

(1) *Vancouver*, tome I, page 95—106.

(2) M. *Pinkerton* donne à cette dénomination un sens extrêmement vague; il y comprend tout l'*archipel Dangereux*, et jusqu'à l'île de Pâques.

D'un autre côté il y a des géographes français qui regardent les îles de la Société comme fesant *partie* de l'archipel Dangegereux.

(3) Voyage de M. de la Pérouse, tome III, page 364.

principalement vers les objets peu connus, il est du devoir des géographes de décrire, avec un soin égal et impartial, tous les objets remarquables. D'ailleurs la description qui suit n'est pas uniquement le résumé substantiel et méthodique des observations de *Wallis*, de *Bougainville*, de *Cook*, de *Banks*, de *Forster*, de *Vancouver*, etc., résumé qui déjà aurait son mérite, comme manquant absolument dans les géographies vulgaires ; mais il s'y trouve aussi un certain nombre d'observations nouvelles, tirées du *Voyage des Missionnaires anglais*, qui n'est pas encore traduit en totalité.

TAITI.

Nom. — Les Anglais écrivent *O-taheite*, mais l'O n'est que l'article ; l'orthographe de trois autres syllabes ne présente pas à un lecteur français le véritable son de ce nom. Ainsi il convient d'adopter l'orthographe de M. de *Bougainville*, et d'écrire *Taïti*, ou si l'on veut *Tahiti*.

Découverte. — Il est probable que Quiros, qui appareilla de Lima au Pérou, la découvrit le premier en 1605. Il aperçut, le 10 février 1606, une île qu'il nomma *Sagitaria*, et qui paraît être Taïti (1). Il ne trouva point de hâvre sur la partie méridionale ; mais les gens qu'il envoya à terre furent traités avec les plus grandes marques d'amitié et de bonté. Le capitaine Wallis reconnut ensuite cette île le 18 juin 1767, et il l'appela île de George III. Par la suite d'un mal-entendu il eut la guerre avec les naturels ; il tira dessus, quinze restèrent sur la place, et il en blessa un grand nombre. Ce bon peuple oubliant ce désastre, fit la paix avec le navigateur anglais, reçut ses matelots mourans, leur fournit beaucoup de rafraîchissemens, d'excellens fruits, des volailles et des cochons. M. Bougainville arriva dans la partie orientale le 2 avril 1768, environ neuf mois et demi après le départ du capitaine Wallis, et il apprit le véritable nom de cette île. Touché de l'aimable caractère des insulaires, il passa dix jours parmi eux, et il en reçut le plus tendre accueil. Le capitaine Cook,

(1) Voyez l'abrégé des voyages et des découvertes dans la mer du Sud, par M. Dalrymple, vol. I.

sur

sur l'Endéavour, y débarqua en avril 1769, pour observer le passage de Vénus, et il fit, dans une chaloupe, le tour de l'île.

La carte tracée par Cook a été publiée de nouveau avec plusieurs corrections dans la relation du voyage des Missionnaires Anglais.

Situation et étendue. — La pointe Vénus, extrémité septentrionale de l'île, est par 17 deg. 29 min. 17 sec. lat. sud., et par 151 deg. 50 min. 30 sec. à l'ouest de Paris.

Taïti est composé de deux presqu'îles, réunies par un isthme. La grande presqu'île est de forme circulaire, le diamètre en est de 8 lieues ¼ ; la petite presqu'île, située au sud-ouest, est un ovale de 6 lieues de long, sur 3 à 4 lieues de large. L'isthme a ¼ de lieue de largeur. La circonférence totale de l'île est de 39 lieues; le tout mesuré sur la carte des Missionnaires.

Aspect des côtes. — Personne n'a mieux dépeint l'aspect admirable de cette île que M. *Forster* le fils. « Un » léger souffle de vent nous apportait de la terre un parfum » délicieux, et ridait la surface des eaux. Les montagnes, » couvertes de forêts, élevaient dans les nues leurs têtes » majestueuses, sur lesquelles nous apercevions déjà les » premiers rayons du soleil naissant : très-près de nous on » voyait une allée de collines d'une pente plus douce, mais » boisées comme les premières, agréablement entremêlées » de teintes vertes et brunes; à leur pied une plaine parée » de fertiles arbres à pain, et par derrière d'une quantité » innombrable de palmiers qui présidaient à ces bocages ra- » vissans. Tout semblait dormir encore, l'aurore ne fesait » que poindre, et une obscurité paisible enveloppait ce pay- » sage. Nous distinguions cependant des maisons parmi les » arbres sur la côte. A un demi mille du rivage, les va- » gues mugissaient contre un banc de rochers de niveau » avec la mer, et rien n'égalait la tranquillité des flots dans » l'intérieur du hâvre. L'astre du jour commençait à éclai- » rer la plaine; les insulaires se levaient et animaient peu- » à-peu cette scène charmante ».

Configuration du sol. — L'île est formée de deux montagnes très-élevées, unies par un isthme marécageux.

Entre les montagnes et la mer est une bordure basse, dont la largeur varie; en quelques endroits, sur-tout au nord-est, les rochers sont suspendus sur la mer. Dans la plaine et dans les vallons qui entrecoupent la montagne, le sol, couvert d'un gros limon noirâtre, est extrêmement fertile.

En montant les collines, la terre grasse des vallons se change en veines d'argile et de marne de différentes couleurs, qui courent sur des lits d'un grès tendre et grisâtre: on trouve déjà sur les montagnes inférieures de grands blocs de basalte d'un beau grain, mais tendre, et un granite très-dur. Le singulier rocher de Pecha parût aux Missionnaires composé de basalte (1). Cette espèce de pierre tenait autrefois lieu de fer aux Taïtiens, qui en fesaient des haches et généralement tous leurs outils. Le verre noir volcanique, appelé obsidien, que les ruisseaux y charrient, et les pierres-ponces qu'on y voit, prouvent l'existence d'un ancien volcan.

Le *lac* d'eau douce, qui s'étend sur l'une des plus aes montagnes, peut avoir été le cratère du volcan : on le dit sans fond.

Le hâvre de Matavai, au nord de l'île, est regardé comme le principal; cependant au sud-est il en est un autre appelé port de *Langara*, également bon et sûr.

De tous les flancs de l'île on voit descendre des rivières qui forment des cascades magnifiques, et qui, dans la saison pluvieuse, deviennent assez larges et assez profondes pour interrompre le passage.

Climat et saisons. — La situation de cette île, au milieu d'un immense Océan, loin de toutes les grandes terres, y rend la chaleur très-supportable. *Vancouver* est le seul voyageur qui s'en soit plaint (2).

Les Missionnaires nous apprennent que les saisons varient dans les différens cantons de cette île de si peu d'étendue (3).

Lorsque les vents alisés soufflent un peu fort au sud de l'île, il pleut dans cette partie; mais les pluies sont plus

(1) Voyage des Missionnaires, trad. allem., p. 428.
(2) *Vancouver*, Voyage tome I, p. 148, in-8°.
(3) Voyage des Missionnaires, page 429.

rares et moins violentes du côté du nord, où la récolte du fruit de l'arbre à pain commence en novembre et finit avec le mois de janvier ; tandis que dans la partie méridionale elle commence souvent en janvier, et se continue jusqu'en novembre, toutefois l'espèce d'arbre, dont on compte jusqu'à trente variétés, produit des changemens dans les époques de cette moisson importante.

M. *Anderson* a fait sur cette matière des observations plus détaillées (1). « Le vent, selon lui, est fixé, la plus grande » partie de l'année, entre l'est-sud-est et l'est-nord-est ; » c'est le véritable vent alisé, auquel les naturels donnent » le nom de *Maaraü* ; il souffle quelquefois avec beaucoup de force. Dans ce dernier cas, l'atmosphère est souvent nébuleuse, et il tombe de la pluie ; mais lorsqu'il est plus modéré, le ciel est clair et serein. Si le vent prend davantage de la partie du sud, s'il devient sud-est ou sud-sud-est, il est plus doux, et accompagné d'une mer tranquille, et les habitans l'appellent *Mavai.* Aux époques où le soleil est à-peu-près vertical, c'est-à-dire, aux mois de décembre et de janvier, le vent et l'atmosphère sont très-variables; mais il est très-commun de voir les vents à l'ouest-nord-ouest ou au nord-ouest ; ce vent est appelé *Toeron :* en général il est accompagné d'un ciel sombre et nébuleux et de fréquentes ondées de pluie : quoique modéré, il souffle de tems en tems avec force, mais il ne dure guère plus de cinq ou six jours sans interruption ; c'est le seul par lequel les habitans des îles Sous-le-Vent arrivent à celle-ci. S'il vient un peu de la partie du nord, il a moins de force, et on le désigne par le terme d'*Erapotaia.* Les gens du pays disent qu'Erapotaia est la femme de *Toeron*, lequel, selon leur mythologie, est de l'espèce mâle.

Le vent du sud-ouest et de l'ouest-sud-ouest se trouve encore plus commun que celui dont je viens de parler ; et quoiqu'il soit en général doux et interrompu par des calmes ou des brises de l'est, il produit, de tems à autre, des rafales très-vives. Le ciel alors est ordinairement couvert, nébuleux et pluvieux, souvent accompagné de beaucoup d'éclairs et de tonnerre. On l'appelle *étoa*, et il succède

(1) Troisième voyage de Cook, liv. III, chap. IX.

fréquemment au *toeron*. Il est ordinaire aussi de voir le *toeron* remplacé par le *farooa*, qui prend davantage de la partie du sud; celui-ci est très-impétueux; il renverse les maisons et les arbres, et sur-tout les cocotiers, à cause de leur hauteur; mais il est de peu de durée.

Les marées, selon les observations du capitaine *Cook* (1), sont très-faibles; dans la marée haute l'eau s'élève de dix à douze pouces.

Productions végétales. — L'île de Taïti produit principalement des fruits à pain, des noix de cocos, des bananes de treize sortes, et les meilleures que nous ayons jamais mangées, des planes, un fruit assez ressemblant à la pomme, et qui est très-agréable lorsqu'il est mûr, des patates douces des ignames, du cacao, une espèce *d'arum*, un fruit connu dans l'île sous le nom de *jamba*, et que les insulaires regardent comme le plus délicieux; les cannes de sucre, que les habitans mangent crues; une racine de l'espèce du salep, qu'ils appellent *pia*; une plante nommée *itié*, et dont ils ne mangent que la racine; un fruit appelé par les naturels du pays *ahie*, qui croît en gousse comme la fève, et qui, lorsqu'il est roti, a une saveur très-ressemblante à celle de la châtaigne; un arbre appelé *wharra*, c'est-à-dire, le *pandanus* des Indes Orientales, dont le fruit approche de la pomme de pin; un arbrisseau appelé *nono*, ou le *morinda citrifolia*, qui produit aussi un fruit; une espèce de fougère, dont on mange la racine et quelquefois la feuille; une plante appelée *thivi*, dont on mange la racine. Au reste, il n'y a que la classe inférieure des Taïtiens qui se nourrissent des fruits du *nono*, de la fougère et du *thivi*; à moins que ce ne soit dans un tems de disette, ils ne servent pas d'alimens aux autres insulaires. Tous ces fruits, qui composent la nourriture des Taïtiens, sont des productions spontanées de la nature; ou bien la culture se réduit à si peu de chose, que cette île semblerait exempte de l'anathême général, qui porte « que » l'homme mangera son pain à la sueur de son front ». On trouve aussi dans l'île l'arbuste dont on fait le papier chinois, *morus papyrifera*, que les naturels du pays appellent

(2) Premier voyage de Cook, liv. I, chap. XIX.

awta ; un arbre ressemblant au figuier sauvage des îles d'Amérique ; une autre espèce de figuier, qu'ils nomment *matte* ; le *cordia sebestina orientalis*, qu'ils appellent *étou* ; une espèce de *tournefortia*, qu'ils appellent *taheinou* ; une autre du *convolvulus poluce*, qu'ils appellent *ewrhi* ; le *solanum centifolium*, qu'ils appellent *tamannu* ; le *hibiscus tiliaceus*, appelé par eux *poeron*, et qui est une ortie en arbre ; l'*urtica argentea*, qu'ils appellent *crowa*, et plusieurs autres plantes, dont on ne peut pas faire ici une mention particulière (1).

Les Taïtiens n'avaient aucune espèce de fruits, jardinage, légumes ou grains d'Europe. Les divers végétaux qu'on a essayé d'y introduire n'ont guère réussi, parce que les Taïtiens ne s'en souciaient pas. Le *tabac* seul a été répandu sur toute l'île, à cause des fleurs, que les naturels ont pris en affection (2). Les Missionnaires anglais avaient commencé à cultiver toutes sortes de légumes européens.

Ces Missionnaires ont recueilli quelques observations sur le règne végétal de Taïti, malheureusement exprimées d'une manière trop vague. L'*ewi* ou *wi* est un fruit du genre de *spondias* ; il ressemble, pour le goût, à l'ananas, ou plutôt à la pêche. L'équipage révolté de la *Bounty*, capitaine Bligh, en fit du cidre, ainsi que d'un fruit appelé *eheyah*, semblable à la pomme. Les deux arbres fruitiers sont les seuls qui perdent tout-à-fait leur feuillage, le premier au mois de septembre, l'autre au mois de janvier. Il y a plusieurs espèces d'excellent bois de charpente et de ménuiserie ; les Missionnaires donnent les noms Taïtiens de plusieurs de ces bois, qui égalent l'acajou en beauté, et l'ébène en dureté. Nous remarquerons le précieux bois de *Sandal*, qui ne se trouve que sur les montagnes, tant le blanc que le noir ; mais il est peu abondant (3).

---

(1) *Banks* et *Solander*, dans le premier voyage de Cook, liv. I, chap. XVII.

(2) Voyage des Missionnaires, page 502. Il paraît que les *shaddoks*, les ananas, les limons, le blé de Turquie ont réussi, mais les naturels n'en prennent aucun soin, ayant assez d'autres végétaux. Voyage des Missionnaires, page 489, et *Vancouver*, tome I.

(3) Voyage des Missionnaires, page 482, en allem.

Le *Barringtonia* est un des plus beaux arbres du monde, au jugement de M. Forster; il porte en abondance des fleurs plus larges que les lys, et parfaitement blanches, excepté la pointe de leurs nombreux filets qui est d'un cramoisi brillant. La noix que cet arbre porte, lorsqu'on la brise et la répand sur l'eau, enivre les poissons pendant quelque tems; les Taïtiens, qui lui connaissent cette vertu, s'en servent dans leurs pêches. Il y a plusieurs autres arbres et arbrisseaux dont les fleurs brillantes exhalent l'odeur la plus suave.

Animaux. — Les cochons, les chiens et les rats étaient les seuls quadrupèdes de l'île avant l'arrivée des Européns.

Le nombre est maintenant augmenté de chèvres, que les habitans méprisent, et qu'ils ont chassé dans les montagnes, et des chats qui leur sont d'une grande utilite. L'introduction des chevaux et des bœufs a été rendue inutile; ces animaux, par la suite d'une guerre civile, avaient été emmenés à l'île Eiméo; le taureau blessa mortellement l'étalon; les naturels tuèrent le taureau, parce qu'ils craignaient sa férocité. Les vaches errent égarées dans les montagnes d'Eiméo. Il paraît que les Missionnaires espéraient établir la race des brebis, mais les naturels en trouvent la chair très-inférieure à celle de leurs cochons.

« La chair du porc, dit *Forster* le fils, n'a rien de cette » saveur fade qui fait qu'on s'en dégoûte sitôt en Europe; » nous comparions la graisse à la moële, et le maigre a » presque le goût du veau. Les végétaux que mangent les » cochons à Taïti, semblent être la cause principale de » cette différence, et ils peuvent influer même sur l'instinct » naturel de ces animaux. Ils sont de cette petite race qu'on » appelle communément chinoise, et ils n'ont pas les oreilles » pendantes, caractère de l'esclavage, suivant le célèbre » M. de Buffon. Ils sont aussi beaucoup plus propre que » les cochons d'Europe, et ils ne paraissent pas suivre » leur mode, de se vautrer dans la boue. Il est sûr que » ces animaux font partie des richesses réelles des Taïtiens. » Ils appartiennent presque tous aux chefs. On ne tue des » cochons que très-rarement, et peut-être seulement dans » certaines occasions solennelles : mais alors les chefs man- » gent du porc avec toute la gloutonnerie et la voracité

» qu'on reproche aux Anglais dans leurs régals de tortue. » Le peuple en mange à peine quelques morceaux, quoi-» qu'il ait toute la peine de les nourrir et de les engraisser ». Les Missionnaires nient cette prétendue voracité des chefs, et semblent parler des cochons comme d'une nourriture générale et ordinaire. Ils ajoutent que les Taïtiens préfèrent, non sans quelque raison, la chair de leurs chiens à celle des chèvres ; ces chiens ne se nourrissent que de végétaux.

Les volailles de Taïti ne diffèrent en rien des nôtres. De petits oiseaux remplissent les boccages d'arbres à pain. Leur chant est agréable, quoiqu'on dise communément en Europe (je ne sais pourquoi) que les oiseaux des climats chauds sont privés du talent de l'harmonie. De très-petits perroquets, d'un joli bleu de saphir, habitent la cîme des cocotiers les plus élevés, tandis que d'autres d'une couleur verdâtre et tachetée de rouge, se montrent plus ordinairement parmi les bananes, souvent dans les habitations des naturels, qui les apprivoisent, et qui estiment beaucoup leurs plumes rouges. Un martin-pêcheur d'un verd sombre, avec un colier de la même couleur sur son col blanc ; un gros coucou et plusieurs sortes de pigeons ou de tourterelles se juchent d'une branche à l'autre, tandis que les Hérons bleuâtres se promènent gravement sur les bords de la mer, mangent des poissons à coquilles et des vers.

L'oiseau tropique habite les cavernes qui se trouvent dans les flans escarpés des rochers ; les Taïtiens, malgré le danger évident, l'y poursuivent pour en avoir les plumes de la queue. Ils attrapent aussi dans le même intention, la *Frégate*, oiseau de passage.

Les dauphins, les albicores, les bonites, les poissons-volans et beaucoup d'espèces peu connues peuplent la mer de Taïti. Les baleines s'égarent quelquefois entre les récifs. Il y a dans les rivières des poissons délicieux, et les lagunes entre le récif et la côte fourmillent d'écrevisses, d'huîtres communes et d'huîtres à perles, et de coquillages d'une grandeur et d'une beauté extraordinaire. Il y a une anguille de mer très-venimeuse, et sur-tout une petite écrevisse rouge, qui donne la mort à ceux qui la mangent (1).

(1) Voyage des Missionnaires, *Appendice*, ch. 8—10.

Caractère physique des Taïtiens. — Quoique les premiers voyageurs aient exagéré la beauté des insulaires de l'Océan pacifique, il faut avouer que du côté des avantages physiques ils n'ont rien à envier à quelqu'autre peuple que ce soit.

Les Taïtiens sont d'une taille et d'une stature supérieure à celle des Européens. Les hommes sont grands, forts, bien membrés et bien faits. Quelques-uns ont plusieurs pouces au-delà de six pieds. Les chefs sont rarement au-dessous. Les femmes d'un rang distingué sont en général au-dessus de notre taille moyenne; mais celles d'une classe inferieure sont au-dessous, et quelques-unes même sont très-petites : cette diminution dans la stature provient-elle de leur commerce prématuré avec les hommes ; de leur libertinage et mauvaise nourriture (1) ou d'une différence primitive des races ?....

Leur teint naturel est une couleur jaune-olivâtre, qui tire sur le rouge de cuivre (2). Il est très-foncé chez les habitans qui sont exposés à l'air et au soleil ; mais ceux qui vivent à l'abri, et sur-tout les femmes d'une classe supérieure, il ne diffère que peu de celui des brunes d'Europe ; leur peau délicate est douce et polie, mais elles n'ont point sur les joues ces teintes relevées que nous appelons des couleurs. La forme de leur visage est agréable ; les os des joues ne sont pas élevés ; ils n'ont point les yeux creux, ni le front prééminent. Mais un trait essentiel ne répond pas aux idées que nous avons de la beauté, c'est le nez, qui, en général, est un peu applati. Les individus des deux sexes, mais sur-tout les femmes, se donnent à dessein ce désavantage, en se comprimant la figure d'une manière violente. Leurs yeux noirs sont pleins d'expressions, quelquefois étincelans d'un tendre feu ou remplis d'une douce sensibilité. Leurs dents sont aussi, presque sans exception, très-

(1) Il n'y a que les princesses et grandes dames qui ont la permission de manger du porc et de grands poissons.

(2) Cette définition des Missionnaires vaut mieux que la phrase un peu vague de Cook ou Banks, dans le premier voyage, chap. XVII. Forster dit que les Taïtiens sont d'un *brun pâle d'acajou*.

égales et très-blanches, et leur haleine est parfaitement pure.

Leurs cheveux sont ordinairement noirs et un peu rudes ; les hommes portent leur barbe de différentes manières, cependant ils en arrachent toujours une grande partie, et ils ont grand soin de tenir le reste propre. Les deux sexes ont aussi la coûtume d'épiler tous les poils qui croissent sous les aisselles, et ils nous accusent de malpropreté pour ne pas faire la même chose. Leurs mouvemens sont remplis de vigueur et d'aisance, leur démarche agréable, leurs manières nobles et gracieuses.

Il paraît qu'il existe un petit nombre d'*albinos*, disent ces voyageurs, semblables à celles que rencontrèrent MM. Banks et Solander dans leur promenade à l'est de l'île. « Leur peau » était d'un blanc mat, pareille au nez d'un cheval blanc ; ils » avaient aussi les cheveux, la barbe, les sourcils et les cils » blancs, les yeux rouges et faibles, la vue courte, la peau » teigneuse, et revêtue d'une espèce de duvet blanc. Nous » trouvâmes qu'il n'y avait pas deux de ces hommes qui ap- » partinssent à la même famille, et nous en conclûmes qu'ils » ne formaient pas une race, mais que c'était plutôt de mal » heureux individus rendus anomales par maladie ».

Les cheveux châtains paraissent avoir existé parmi les Taïtiens avant l'arrivée des Anglais, des Suédois et des autres Européens.

Tatouement.—Ils impriment sur leurs corps des taches, suivant un usage qui existe encore chez plusieurs autres nations, et qui probablement a règné anciennement d'un bout du monde à l'autre. Ils appellent cela *tatow* ; ils piquent la peau aussi profondément qu'il leur est possible sans en tirer de sang, avec un petit instrument qui a la forme d'une houe. La partie qui répond à l'arme est composée d'un os ou d'une coquille, qu'on a ratissée pour l'amincir, et qui est d'un quart de pouce à un pouce et demi, de largeur : le tranchant est partagé en dents ou pointes aiguës, qui sont depuis le nombre trois jusqu'à vingt, suivant la grandeur de l'instrument. Lorsqu'il veulent s'en servir, ils plongent la dent dans une espèce de poudre faite avec le noir de fumée qui provient de l'huile de noix, qu'ils brûlent au lieu de chandelles, et qui est délayée avec de l'eau. On place

sur la peau la dent ainsi préparée, et en frappant à petits coups sur le manche qui porte la lame avec un bâton, ils percent la peau et impriment dans le trou un noir qui y laisse une tache inéffaçable : l'opération est douloureuse, et il s'écoule quelques jours avant que les blessures soient guéries. On la fait aux jeunes gens des deux sexes lorsqu'ils ont douze à quatorze ans : on leur peint sur plusieurs parties du corps différentes figures, suivant le caprice des parens, ou peut-être suivant le rang qu'ils occupent dans l'île. Les hommes et les femmes portent ordinairement une de ces marques, dans la forme d'un Z, sur chaque jointure de leurs doigts du pied et de la main, et souvent autour du pied. Ils ont d'ailleurs tous des quarrés, des cercles, des demi-lune et des figures grossières d'hommes, d'oiseaux, de chiens ou différens autres dessins peints sur les bras et les jambes. On nous a dit que quelques-unes de ces marques avaient une signification, quoique nous n'ayons jamais pû en apprendre le sens. Les fesses sont la partie du corps où ces ornemens sont répandus avec le plus de profusion; les deux sexes les portent couvertes d'un noir foncé, audessus duquel ils tracent différens arcs les uns sur les autres jusqu'aux fausses côtes. Ces arcs ont souvent un quart de pouce de large, et des lignes dentelées, et non pas droites, en forment la circonférence.

M. Banks a vu faire l'opération du *tatow* sur le dos d'une fille d'environ treize ans. L'instrument dont se servaient les Indiens en cette occasion avait trente dents : ils firent plus de cent piqûres dans une minute, et chacune entraînait après une goûte de sérosité un peu teinte de sang. La petite fille souffrit la douleur pendant l'espace d'un quart d'heure avec le plus ferme courage; mais bientôt accablée par les nouvelles piqûres, qu'on renouvellait à chaque instant, elle ne pût plus les supporter; elle éclata d'abord en plaintes, elle pleura ensuite, et enfin poussa de grands cris, en conjurant ardemment l'homme qui fesait l'opération de la suspendre; il fut pourtant inexorable, et lorsqu'elle commença à se débattre, il la fit tenir par deux femmes, qui tantôt l'appaisaient en la flattant, et d'autrefois la grondaient et la battaient même lorsqu'elle redoublait ses efforts pour échapper. C'est ainsi que M. *Banks* le raconte. Mais les

Missionnaires assurent que les jeunes gens supportent l'opération du *tatouement* avec la plus grande patience possible.

Ces marques ne sont pas, comme M. Banks l'a cru, de simples ornemens destinés à flatter la vanité. Il est vrai qu'une *partie* du tatouement des femmes est du à ce motif. Mais le but essentiel de cet usage est lié aux institutions politiques et religieuses de cette nation. Les individus des deux sexes ne sont pas réputés indépendans de l'autorité paternelle, ni capables de contracter des liaisons civiles, qu'après avoir reçu la dernière marque du tatouement; les divers degrés du tatouement sont regardés comme des sacrifices agréables aux divinités, et l'instrument avec lequel un prince a été tatoué est déposé dans le *morai* de ses ancêtres. La société des *Arreoy* a, comme la maçonnerie, plusieurs degrés qui sont désignés par le genre du tatouement (1).

Circoncision. — Cette coutume est un trait singulier dans la religion et les mœurs des Taïtiens; voila pourquoi je crois devoir en parler avec les détails nécessaires pour qu'on puisse la comparer à celles des mahométans. Un *tahowa* ou prêtre, suivi d'un domestique, mène les petits garçons au sommet d'une colline, après avoir donné à l'un d'eux une attitude propre à l'opération, il introduit un morceau de bois au-dessous du prépuce, et il lui dit de regarder de tel côté une chose bien curieuse; tandis que le jeune homme est occupé de cet objet, le prêtre coupe, avec une dent de requin, et ordinairement d'un seul coup, le prépuce établi sur le morceau de bois; il sépare ensuite ou plutôt il replie en arrière les parties divisées, et ayant bandé la plaie il fait la même opération au reste des jeunes gens. Les nouveaux circoncis se baignent cinq jours après; on ôte leurs bandages et on nettoye la plaie: le dixième jour ils se baignent de nouveau et ils se portent bien; mais la partie où s'est faite l'incision offre encore une grosseur, et le *tahowa*, toujours suivi d'un domestique, mène une seconde fois les petits garçons sur la colline, y allume du feu, et il place le prépuce entre deux pierres chaudes, il le presse doucement, ce qui détruit la grosseur. Les nou-

(1) Voyage des Missionnaires, page 446, en all.

veaux circoncis retournent alors chez eux la tête et le corps ornés de fleurs odoriférantes ; leurs pères donnent à l'opérateur des cochons et des étoffes, et ils proportionnent la récompense à son habileté ; s'ils sont pauvres, la famille se charge du présent.

Maladies. — Quoique tous les voyageurs, les Missionnaires et les Taïtiens eux-mêmes prétendent « que la plupart des maladies auxquelles ils sont sujets leur ont été » apportées par les Européens », nous avons les plus fortes raisons pour nier presqu'entièrement cette assertion.

D'abord, de l'aveu des Missionnaires, les rhumes, la toux et les fièvres intermittentes proviennent chez les Taïtiens des changemens subits de la température auxquels leur climat est sujet, ainsi que des imprudences qu'ils commettent en prenant leurs bains froids (1).

Le docteur *Gilham*, chirurgien des Missionnaires, a trouvé plusieurs individus fortement attaqués de l'*éléphantiasis*, maladie qui semble appartenir aux climats chauds.

MM. *Banks* et *Solander*, sur la même page où ils nous disent que les Taïtiens connaissent peu de maladies, à cause de leur régime végétal, avouent cependant qu'ils sont sujets aux érésipèles, et à une éruption cutanée de pustules écailleuses, qui approchent beaucoup de la lèpre : ceux en qui cette maladie a fait de grands progrès vivent entièrement séparés de la société, chacun dans une petite cabane construite sur un terrain qui n'est fréquenté par personne, et où on leur fournit des provisions. Ils n'ont pas pu connaître si ces malheureux avaient quelqu'espérance de guérison et de soulagement, ou si on les y laissait languir et mourir dans la solitude et le désespoir. Ils ont aussi remarqués un petit nombre d'insulaires qui avaient, sur différentes parties du corps, des ulcères qui paraissaient très-virulens ; mais ceux qui en étaient affligés ne semblaient pas y faire beaucoup d'attention (2).

Les Missionnaires nous disent que ces ulcères sont la suite et le *terme* d'une maladie d'affaiblissement qui se

(1) Voyage des Missionnaires, *Appendice*, ch. XI.
(2) Premier voyage de Cook, Liv. I, chap. XIX.

montre dans la saison pluvieuse, sur-tout vers l'époque ou le fruit à pain devient mûr.

Les hernies et le gonflement des glandes de l'oreille sont bien des maladies indigènes. On doit dire autant de ces écailles dont les chefs ont la peau couverte; c'est la suite de l'usage immodéré de l'*ava*, boisson énivrante faite avec le *piper methysticum.*

Enfin, nous avons de très-bonnes raisons de croire que la maladie vénérienne existait à Taïti et aux îles de la Société avant l'arrivée du capitaine Wallis, en 1768. *OEdidi* a souvent assuré à Forster que plusieurs années auparavant sa mère était morte de cette maladie à Bolabola. On a fait dans tous les pays des recherches infructueuses sur l'origine de cette peste; on a maudit les Espagnols pendant près de trois siècles, pour l'avoir apporté d'Amérique. Aujourd'hui plusieurs savans regardent comme prouvé qu'elle a commencé en Europe lorsque l'Amérique n'était pas encore découverte (1), Les navigateurs anglais et français se sont accusés mutuellement d'avoir infecté les Taïtiens, quoique ces insulaires le fussent déjà, et qu'ils eussent trouvé les moyens de se guérir (2). Il paraît que la simplicité de leur manière de vivre, la salubrité de leur climat et le long espace de tems, avaient diminué la mauvaise qualité du virus et l'avait amorti. Peut-être les Européens sont ils cause que la maladie a pris un caractère plus compliqué. Les privautés que l'équipage de Cook eut avec les femmes de Tongatabou et des Marquesas, et leurs liaisons très-intimes avec les trompeuses habitantes de l'ile de Pâques, n'eurent aucun effet funeste. Il est sûr que les nouveaux Zélandais en étaient déjà attaqués lorsqu'ils ne connaissaient pas les Européens.

Habillement.— L'habillement est un trait caractéristique chez les nations à demi civilisées. Celui des Taïtiens est composé d'étoffes et de nattes de différentes espèces, que nous

---

(1) Voyez *Pert. Martyr. ab Angleria. decad. American.*—Dissertation sur l'origine de la maladie vénérienne, par M. Sanchez, Paris 1752. — Examen historique sur l'apparition de la maladie vénérienne en Europe, Lisbonne 1774. — Le docteur *Hunter* dans les transactions philosophiques, *Swédiaur*, et autres.

(2) *Voyez* la collection d'Hawkesworth, tome II, p. 511 de la traduction française.

décrirons en parlant de leurs manufactures. Ils portent, dans les tems secs, un habit d'étoffe qui ne résiste pas à l'eau ; et dans les tems de pluie en prennent un fait de natte. L'habillement des femmes les plus distinguées est composé de trois ou quatre pièces, l'une d'environ deux verges de largeur et onze de long, qu'elles enveloppent plusieurs fois autour des reins, de manière qu'elle prend en forme de jupon jusqu'au milieu de la jambe : on l'appelle *parou*. Les deux ou trois autres pièces, d'environ deux verges et demie de long et d'une de large, ont chacune un trou dans le milieu ; elles les mettent l'une sur l'autre et passant la tête à travers l'ouverture, les deux bouts retombent devant et derrière en scapulaire, qui, étant ouvert par les côtés, laisse le mouvement libre. Les Taïtiens donnent à ces pièces le nom de *tebuta* : ils les rassemblent autour des reins et les serrent avec une ceinture d'étoffe plus légère, qui est assez longue pour faire plusieurs fois le tour du corps. Ce vêtement ressemble assez à celui des habitans du Pérou et du Chili, et que les Espagnols appellent *poucho*. L'habillement des hommes est le même que celui des femmes, excepté qu'au lieu de laisser pendre en jupon la pièce qui couvre les reins, ils la passent autour de leurs cuisses en guise de culotte, et on la nomme alors *maro* : tel est le vêtement des Taïtiens de toutes les classes ; et comme il est universellement le même quant à la forme, les hommes et les femmes d'un rang supérieur se distinguent par la quantité d'étoffes qu'ils portent. On en voit qui enveloppent autour d'eux plusieurs pièces d'étoffe de huit à dix verges de long et de deux ou trois de large ; quelques-uns en laissent flotter une grande pièce sur les épaules, comme une espèce de manteau ; et si ce sont de très-grands personnages, et qu'ils veulent paraître avec beaucoup de pompe, ils en mettent deux de cette manière. Le peuple de la classe inférieure, qui n'a d'étoffe que la petite quantité que lui en donne les tributs et les familles dont il dépend, est obligé d'être habillé plus à la légère. Dans la chaleur du jour il va presque nud ; les femmes n'ont qu'un mince jupon, et les hommes qu'une ceinture qui couvre les reins. Comme la parure est toujours incommode, et sur-tout dans un

pays chaud, les femmes même d'un certain rang se découvrent toujours, vers le soir, jusqu'à la ceinture, et elles se dépouillent de tout ce qu'elles portent sur la partie supérieure du corps, avec aussi peu de scrupule que nos femmes quittent un double fichu.

Maisons. — Le climat de Taïti permet aux habitans de passer presque tout leur tems en plein air; leurs maisons ne servent que pour y reposer pendant la nuit et durant les grandes chaleurs. Ce sont des cabanes d'une forme très-élégante; des petites colonnes de bois, placées en ovale, soutiennent un toit de feuilles de palmier. On ferme les côtés, selon les circonstances, avec des nattes. Le plancher consiste en une couche de foin, sur laquelle on étend des nattes souvent très-jolies.

On y voit un petit nombre de meubles, tels que des baquets, des panniers, et un grand coffre. Ils ont des siéges, quoiqu'ils aiment mieux à s'asseoir, les jambes croisées, sur le délicieux gazon qui couvre leur heureuse terre. Leurs oreillers sont des blocs de bois taillés en forme concave.

Ces maisons rustiques sont disséminées sur toute la plaine et dans les vallées de la manière la plus agréable et la plus pittoresque, au milieu des plantations riantes. Les grands palmiers s'élèvent sur le reste des arbres, le bananier déploie ses larges feuilles, et on apercoit çà et là quelques bananes bonnes à manger. D'autres arbres, couverts de branches d'un vert sombre, portent des pommes d'or, qui, par le jus et la saveur, ressemblent à l'ananas. Les espaces intermédiaires sont remplis de mûriers, d'ignames, de cannes de sucre, etc. Les cabanes sont en outre entourées d'arbrisseaux odorans, tels que le *gardenia*, le *guettarda*, le *calophyllum*. Non-seulement les marins anglais, mais aussi des Européens très-civilisés, un Bougainville, un Forster, un Banks, ont été autant charmés de la simplicité élégante de ces maisons que de la beauté naturelle des bocages qui les environnaient.

Les Taïtiens n'ont pas élevé des palais pour leurs rois, mais ils ont des maisons publiques qui ont deux cents pieds de long; elles sont construites aux frais communs de ceux

qui habitent le district, et servent à leurs assemblées et à leurs fêtes.

Gouvernement, ordres d'état. — On doit distinguer à Taïti la *noblesse*, dont les droits sont héréditaires du *peuple*, qui en est dépendant à la vérité, mais sans aucune espèce de servitude.

L'*éri-rahei* (1), c'est-à-dire, le *chef sacré*, est monarque héréditaire de tout l'Etat, qui, en 1797, comprenait toute l'île de Taïti et celles d'Éiméo, de Tethuroa et de Maïtia, avec des prétentions sur celles d'Ulietéa et d'Otaha. Dès qu'un *éri-rahei* devient père d'un enfant mâle, la couronne passe à l'enfant, et le père n'est plus que *régent.*

Un tablier ou *maro* fait de plumes rouges, est la marque de la dignité royale; on en revêtit le jeune souverein, au milieu d'une cérémonie solennelle, dans laquelle on remarque sur-tout une formelle harangue au peuple, délivrée par l'*orateur d'État*, office ordinairement rempli par un des principaux prêtres. Malheureusement des sacrifices humains font une partie essentielle de cette cérémonie; un œil de la victime est offert au roi par un prêtre, qui lui tient un long discours, probablement d'un sens religieux.

Les *éris* sont les possesseurs héréditaires des grands domaines; ils gouvernent les districts, et il paraît qu'ils sont presque souverains chez eux, quoique dépendans de l'éri-rahei.

Tel est le respect des Taïtiens pour le sang royal, que les chefs du district *Attahourou*, dans une guerre civile récente, s'étant emparés du *maro* royal, n'osèrent pourtant pas le ceindre; seulement ils forcèrent le prétendant de la famille règnante à venir se faire sacrer dans leur district.

Les *towhas* sont ordinairement des parens des *éris*, qui gouvernent quelques subdivisions des grands districts, ou qui demeurent à la cour de chaque éri.

Les *rattiras* sont les possesseurs des domaines; leur autorité paraît bornée aux droits que la simple propriété franche donne.

Les *manahounis* sont des fermiers sans propriété fon-

---

(1) Quelques-uns écrivent *Ari-de-Hoi*, ce qui paraît contraire à ce que nous savons de la langue Taïtienne.

cière;

cière ; mais libres quant à leurs personnes et leurs biens acquis. Ils peuvent aller d'un maître à l'autre. Il y en a parmis eux qui sont *raha* ou sacrés ; il paraît qu'ils appartiennent au roi ou à l'ordre des prêtres.

Enfin, les domestiques sont appelés *towtows*, et ceux qui servent les femmes se nomment *toutis* ; ces derniers sont, ainsi que leurs maîtresses, exclus de toute cérémonie religieuse.

Aucun homme du peuple ne peut s'élever à une station plus haute que celle d'un Towha, tout au plus. Les nobles ou *Erihs*, au contraire, conservent toute la dignité de leur rang héréditaire, dût le monarque même leur ôter l'administration de leurs districts.

Les Missionnaires assurent que la propriété est sacrée ; que la dernière volonté du possesseur est exécutée scrupuleusement, et ses biens remis soit à ses enfans, soit à son *tayo* ou parent adoptif ; que les terrains sont marqués par des bornes de pierres ; que les injures verbales, et par plus forte raison, que le vol et les violences sont punis sévèrement (1).

En général le gouvernement patriarcal paraît former la base de l'état politique de Taïti ; mais les progrès de la civilisation d'un côté, et de l'autre l'absence des lois écrites et d'un ordre judiciaire l'a fait dégénérer en despotisme. La plus naïve familiarité s'allie à la plus profonde soumission dans la manière dont les Taïtiens traitent leur monarque. Il est porté sur les épaules de ses sujets ; chacun se découvre la partie supérieure du corps à son passage ; on rend les mêmes honneurs à chaque membre de la famille royale ; une maison ou un territoire foulé par leurs pieds deviendrait sacré, et leur appartiendrait dès l'instant même. Mais ce despote auguste s'abaisse quelquefois à ramer sur sa pirogue, et sait, au besoin, apprêter lui-même son dîner, comme les princes Grecs du tems d'Homère, et comme les anciens roi de la Scandinavie. Dans les fêtes publiques, ce sont les princesses qui se distinguent comme danseuses et actrices. Parmi les privilèges distinctifs de la souveraineté, il faut compter celui de sonner d'une conque, qui produit un

(1) Voyage des Missionnaires, l'appendice, chapit. II.

son très-éclatant. Dès qu'il donne ce signal, tous ses sujets sont obligés de lui apporter des comestibles de différentes espèces, en proportion de leurs facultés. Son nom seul leur inspire un respect qui va jusqu'à l'extravagance, et il les rend quelquefois cruels. Lorsqu'on le revêt du symbole de la royauté, s'il y a dans la langue des mots qui aient de la ressemblance avec celui de *muro* ou du roi ou de quelque personne du sang royal, on le change, et on en substitue d'autres: l'homme qui a ensuite la hardiesse de ne pas se soumettre au changement, et de continuer à se servir de mots proscrits, est sur-le-champ mis à mort avec toute sa famille. On traite d'une manière aussi barbare ceux qui s'avisent d'appeler un animal du nom du prince.

Religion. — De même que l'organisation politique de ce peuple rappelle celle de la Grèce à l'époque de la guerre de Troye, leur mythologie, par un mélange informe d'idées poétiques et d'horribles superstitions, ressemble à celle qu'Hésiode nous expose dans sa Théogonie, et encore plus à celle des Persans. Mais chez les peuples plus actifs de l'Occident, les dieux domestiques, les genies personnels et de famille furent moins respectés que les dieux publics; tandis que le contraire arriva dans l'Orient, où la forme despotique du gouvernement affaiblit toutes les idées politiques, et ne laisse à l'homme que ses sentimens personnels, d'autant plus vifs que rien ne les contrebalance.

Ainsi le Taïtien croît en une espèce de trinité, dont voici les noms:

Tani, te médoua,
.... le père.
Oromattaw, toua ti te meidi,
.... dieu dans le fils.
Taroa, mannau, te houa,
...... l'oiseau, l'esprit (1).

Cette grande divinité réside dans le palais des cieux

(1) *Oromattaw* et *aroa-mannau* rappellent bien clairement l'Ormasde et l'Ariman de la mythologie persanne. Le nom *tani* paraît signifier seigneur; les femmes de Taïti appellent leurs maris *tana*. Selon la mythologie taïtienne, *Tani* épousa *Taroa* et engendra *Te-Meidi*.

dans le *Torowa*, avec beaucoup d'autres divinités ou *Eitouas* (Eatuas, selon l'orthographe anglaise), qui tous ensemble sont désignés sous le nom de *Fhanaw po*, c'est-à-dire, enfans de la nuit. Leur généalogie est trop compliquée et trop longue pour être rapportée ici. C'est comme toutes les théogonies du monde, un système de cosmographie caché sous des allégories. Toutes les îles de l'Océan sont les débris d'une grande terre ou île, *Vénoua noï*, que les dieux courroucés ont brisé en morceaux. Ces grandes divinités ont un temple commun dans le district d'Oparre. Mais trop élevés au dessus des choses humaines, ces grands esprits ne doivent être invoqués que dans les cas les plus extraordinaires, comme, par exemple, dans une calamité publique. Les prières journalières sont adressées aux *Eitouas* inférieurs. Chaque famille a son *Thi* (1) ou génie protecteur; c'est de lui qu'on attend les biens et les maux de cette vie. Les ames des défunts, dévorées par les oiseaux sacrés, subissent une purification et deviennent des divinités qui influent puissamment sur le sort des vivans. Quoique leur religion semble sur-tout avoir rapport aux choses matérielles et au bonheur de cette vie, ils croient fortement à l'immortalité de l'ame, et pensent que, selon sa vertu et sa piété, l'ame jouira des différens degrés de grandeur et de félicité. Ils sont très-religieux; ils ne s'approchent qu'avec un profond respect des lieux consacrés, et ils repoussent avec horreur l'idée de l'athéisme. Mais ils admettent l'existence des Dieux étrangers, en observant seulement que chaque Eatoua est bon pour son pays.

Toute la nature est animée aux yeux de ce peuple sensible. Les montagnes, les fleuves, la mer sont peuplés d'esprits. Les apparitions de ces êtres n'ont lieu que dans le silence de la nuit, si magnifique sous les climats tropiques. Ils se font une grande idée de la puissance des esprits; ils croient, par exemple, que le rocher pittoresque que l'on voit dans l'île d'Eimeo, auprès du hâvre de Talon, fut placé par eux dans cette délicieuse situation.

Les *tahouras* ou prêtres sont nombreux et très-puissans:

(1) *Thi* ressemble au *Div* des Persans et au *Teos* des Grecs.

tous les chefs officient en certaines occasions. Le choix des victimes humaines qu'ils offrent à leurs dieux est déterminé dans un grand conseil de tous les *Eris* et les *Ratirras*; il tombe ordinairement sur des criminels, et on ne les immole qu'au sein du sommeil; exemple frappant de l'humanité de ces peuples, qu'une superstition barbare n'a pu entièrement étouffer. Les femmes n'ont point entrée aux moraïs que dans quelques cas extraordinaires, et jamais on n'en sacrifie comme aux îles des Amis.

Toute l'ambition d'un Taïtien est d'avoir un magnifique *moraï* ou tombeau de famille. Les funérailles, sur-tout celles d'un chef, ont un caractère de solennité et de tendresse. Des cantiques retentissent; les coups de dent de requin font couler le sang parmi les pleurs; des offrandes déposées sur la bière, des combats simulés, des interdits religieux ou des jours de jeûne et de repos, tout est mis en usage pour donner une image sensible de la douleur publique. Leur manière de conserver pendant quelques mois le cadavre, en l'embaumant d'huile de cocos, n'est pas connue en détail, aucun étranger n'ayant pu leur arracher la permission d'assister à cette opération. Les *tapupow* ou hangars sous lesquels les cadavres restent exposés jusques à la dessication, et les *moraïs* (1) ou cimetières, murés et pavés, où l'on dépose les ossemens, sont placés dans des situations romantiques, où l'ombre des arbres funèbres, l'aspect des rochers et le murmure des ruisseaux inspirent le recueillement et la mélancolie.

Femmes, Mariages, Amours. — Ceux qui ont représenté les femmes de Taïti et des îles de la Société comme prêtes à accorder les dernières faveurs à tous ceux qui veulent les payer, ont été très-injustes envers elles. C'est une erreur : il est difficile dans ce pays autant que dans un autre, d'avoir des privautés avec les femmes mariées et avec celles qui ne le sont pas, si on en excepte toutefois les filles du peuple; et même parmi ces dernières il y en

(1) *Tapapow* rappele le nom grec d'un sépulcre, *taphos*. Le nom *moraï* qu'on prononce plutôt *mahraï*, rappelle évidemment le verbe grec *marainéin*, se consumer.

a beaucoup qui sont chastes. Il est vrai qu'il y en a de prostituées, ainsi que par-tout ailleurs; le nombre en est peut-être encore plus grand; telles étaient les femmes qui venaient à bord des vaisseaux européens ou dans le camp que ces étrangers avaient sur la côte. En les voyant se mêler indifféremment parmi les femmes chastes, on s'imagina qu'elles avaient toutes la même conduite, et qu'il n'y avait entre elles de différence que celle du prix. Il faut avouer qu'une prostituee ne leur paraît pas commettre des crimes assez noirs pour perdre l'estime et la société de ses compatriotes.

D'ailleurs, les peuples qui habitent les climats chauds sont dominés par la vivacité de leur tempérament. Ainsi, par-tout où la législation n'a pas introduit le système de réclusion adopté par les mahométans, on doit s'attendre à voir règner dans les mœurs un certain air de licence qui n'est pas toujours l'indice infaillible d'une corruption générale.

Par exemple, parmi les divertissemens de ces insulaires il y a une danse appelée *timoroda*, exécutée par des jeunes filles, toutes les fois qu'elles peuvent se rassembler au nombre de huit ou dix. Cette danse est composée de postures et de gestes extrêmement lascifs, auxquels on accoutume les enfans dès leurs premières années; elle est accompagnée d'ailleurs de paroles qui expriment encore plus clairement la lubricité. Les Taïtiens observent la mesure avec autant d'exactitude que nos meilleurs danseurs sur les théâtres d'Europe. Ces amusemens, permis à une jeune fille, lui sont interdits dès le moment qu'étant devenue femme, elle peut mettre en pratique les leçons et réaliser les symboles de cette danse.

Qu'y a-t-il dans cette danse qui ne se trouve dans le *fandango* et la *volero* des Espagnols? Puisque dans un pays très-catholique, l'Inquisition tolère de semblables amusemens, pourquoi les *tahowa* de Taïti les interdiraient-ils?

Les Missionnaires Anglais, membres de la très-austère secte des Méthodistes, assurent qu'ils n'ont vu aucune apparence d'indécence publique; ils prétendent que les danses lascives ne sont exécutées que par des jeunes gens étourdis, et que même ceux-ci, hors l'enceinte du théâtre, ne se per-

mettent pas le moindre geste choquant ; enfin, ils attribuent cette facilité des femmes, qui a fait tant de bruit parmi nous, aux présens corrupteurs des marins anglais (1).

Ils citent des exemples touchans de tendresse maternelle et de fidélité conjugale. Une Taïtiennne avait épousé le nommé *Stewart*, un des Anglais révoltés de l'équipage de la Pandora; lors de l'arrestation de ces rebelles par le capitaine Edward, cette malheureuse femme employa les larmes et les supplications les plus pressantes pour être emmenée avec son mari, et n'ayant pu fléchir le commandant anglais elle tomba malade, et mourut, non pas dans l'accès d'un désespoir subit, mais après avoir langui près d'un an.

La conduite générale des Taïtiennes, comme mères et épouses, ne déshonore point la nature humaine. Les femmes, quoiqu'exclues des cérémonies religieuses, dirigent quelquefois les affaires publiques. Elles montrent beaucoup d'attachement aux intérêts de leurs maris, et exercent de bonne grace l'hospitalité et la charité envers les pauvres. Elles accouchent avec une extrême facilité ; si les enfans sont faibles ou qu'ils aient quelque défaut corporel, les mères emploient tous leurs soins pour y remédier. Aussi voit-on rarement des personnes boiteuses ou contrefaites.

Le plus précieux ornement des femmes est une espèce de perruque faite des cheveux de leurs parens défunts. La polygamie n'est point admise parmi le peuple.

Malheureusement, une détestable institution politique, introduite par l'orgueil de la noblesse, forme une ombre dans ce tableau. Nous allons en parler.

Association des Erréoys. — Un nombre très-considérable de Taïtiens nobles, des deux sexes, forment des sociétés singulières, où toutes les femmes sont communes à tous les hommes : cet arrangement met dans leurs plaisirs une variété perpétuelle, dont ils ont tellement besoin, que les mêmes hommes et les mêmes femmes n'habitent guère plus de deux ou trois jours ensemble.

Ces sociétés sont distinguées sous le nom d'*Erréoy*, ceux

---

(1) Voyage des Missionnaires. — Les Taïtiens disaient eux-mêmes « *qu'un Anglais n'a honte de rien* ». L'avarice des chefs de Taïti tire peut-être des avantages de cette prostitution.

qui en font partie ont des assemblées auxquelles aucun profane n'assiste : les hommes s'y divertissent par des combats de lutte, et les femmes y dansent en liberté la *timoroda*, afin d'exciter en elles des désirs, qu'elles satisfont souvent sur-le-champ, comme on le raconte. Ceci n'est rien encore : si une des femmes devient enceinte, ce qui arrive plus rarement que si chacune habitait avec un seul homme, l'enfant est étouffé au moment de sa naissance (1), afin qu'il n'embarrasse point le père et qu'il n'interrompe pas la mère dans les plaisirs de débauches. Quelquefois cependant il arrive que la mère ressent pour son enfant la tendresse que la nature inspire à tous les animaux pour la conservation de leur progéniture, et elle surmonte alors par instinct la passion qui l'avait entraînée dans cette société ; mais dans ce cas-là même on ne lui permet pas de sauver la vie à son enfant, à moins qu'elle ne trouve un homme qui l'adopte comme étant à lui ; elle prévient alors le meurtre, mais l'homme et la femme étant censé, par cet acte, s'être donnés exclusivement l'un à l'autre, ils sont chassés de la communauté, et perdent pour l'avenir tout droit au privilége et aux plaisirs de l'*Erréoy*.

Les membres de l'Erréoy sont tous de la noblesse. Ils sont répandus sur toutes les îles de la Société, et font des voyages continuels d'une île à l'autre. Cette vie licencieuse est si analogue à leur disposition, que les plus jolis hommes et les plus jolies femmes passent ordinairement leur jeunesse dans une débauche qui déshonorerait les peuplades les plus sauvages, mais qui révolte sur-tout au milieu d'une nation qui offre à d'autres égards tant d'indice d'humanité et tant de progrès dans la civilisation.

Les Missionaires confirment ces détails affreux, et ils ajoutent « que chaque homme Erréoy a pour son compte trois » femmes, avec lesquelles il est censé être marié. Cet abus, » en diminuant le nombre des femmes, a rendu très-commu- » nes deux espèces de péché contre nature ».

Les Erréoys, dans leurs voyages, s'emparent de tous les vivres qu'ils rencontrent, sans donner la moindre rétri-

(1) On applique à la bouche et au nez de l'enfant un morceau d'étoffe mouillée qui le suffoque.

bution; ainsi leur arrivée sur une île est le signal d'une dévastation générale, qui ne trouve aucune opposition, attendu que presque tous les chefs sont de la compagnie.

Si l'existence de cette détestable société n'était pas attestée par tant de témoignages unanimes, on aurait pu n'y voir qu'une satire de certaines extravagances semblables que le siècle prétendu philosophique a vu naître au milieu de l'Europe.

Population.—Après ce qu'on vient de lire, on ne sera pas étonné d'apprendre que la population totale de Taïti ne monte qu'à 16,000 ames, d'après une espèce de récensement fait par les Missionnaires. C'est environ 250 par lieue carrée, en considérant l'étendue totale de l'île, mais il faut observer que seulement la plaine et les vallées inférieures sont habitées.

Disettes. — Malgré l'extrême fertilité de l'île, on y éprouve souvent des famines qui emportent, dit-on, beaucoup de monde. On n'a pas pu découvrir si ces famines sont la suite d'une mauvaise saison, de la guerre, ou d'une population trop nombreuse; il est presqu'impossible qu'il n'y ait pas quelquefois dans l'île trop de monde à nourrir. Au reste, il est difficile de douter de la vérité du fait; car on les voit ménager avec beaucoup de soin, même au tems de l'abondance, les choses qui servent à leur nourriture. Dans les momens de disette, lorsqu'ils ont consommé leur fruit à pain et leurs ignames, ils mangent diverses racines qui croissent sans culture sur les montagnes: ils se nourrissent d'abord de la *patarra;* elle ressemble à une grosse patate ou a un igname, et elle est bonne tant qu'elle n'a pas pris toute sa croissance.

Manufactures. — L'étoffe qui leur sert d'habillement forme leur principale manufacture; leur manière de le fabriquer et de le teindre contient des détails qui prouvent combien il serait facile d'introduire nos arts dans cette île charmante (1).

Leurs étoffes sont de trois sortes, et composées de l'écorce de trois différens arbres, le mûrier dont on fait le papier

---

(1) Premier voyage du cap. Cook, liv. I, chap. XVII.

chinois, le fruit à pain, et en un arbre qui ressemble au figuier sauvage des îles d'Amérique.

La plus belle et la plus blanche est faite avec le mûrier, qu'ils appellent *aouta ;* elle sert de vêtement aux principaux personnages de l'île, et la couleur rouge est celle qu'elle prend le mieux ; la seconde étoffe, fabriquée avec l'écorce du fruit à pain, nommé *ooroo*, est inférieure à la première en blancheur et en douceur, et ce sont sur-tout les Taïtiens de la dernière classe qui en font usage ; la troisième sorte, manufacturée avec l'écorce du figuier, est grossière et rude, et de la couleur du papier gris le plus foncé : quoiqu'elle soit moins agréable à l'œil et au touché que les deux autres, c'est pourtant la plus utile, parce qu'elle résiste à l'eau, avantage que n'ont pas les deux premières. La plus grande partie de cette étoffe, qui est la plus rare, est parfumée, et les chefs de Taïti la portent pour les habits de deuil.

Lorsque les mûriers sont d'une grandeur convenable, les Taïtiens les arrachent, les dépouillent de leurs branches et de leurs racines. L'écorce de cet arbre étant fendue longitudinalement, se détache avec facilité ; on la met tremper dans l'eau courante, après l'avoir chargé de pierres. Quand on la juge suffisamment macérée, les servantes vont séparer l'écorce intérieure de l'écorce verte ; à cette fin elles la ratissent soigneusement avec la coquille *Tellinia gargadia*, nommée vulgairement langue de tigre ; on continue cette opération jusqu'à ce qu'il ne reste que les plus beaux fibres de l'écorce intérieure. Vient ensuite la maitresse de la maison qui, sous sa propre direction, fait étendre les fibres ainsi préparés sur une couche de feuilles de plâne. C'est ici la partie la plus difficile de l'ouvrage ; il s'agit détendre les fibres d'une manière parfaitement égale. On laisse cette matière ébauchée passer une nuit sur les feuilles du plâne ; l'eau dont les fibres étaient embibées s'évapore ; elles adhèrent et peuvent être levées de terre en une seule pièce. Les servantes la mettent sur le côté poli d'une grande planche de bois préparée à cet effet, et la battent avec des maillets carrés, dont chaque face est sillonnée de rainures, plus ou moins profondes ; les plus grandes rainures sont de la grosseur d'une ficelle, les plus petites de celle d'un fil de soie. L'étoffe battue successivement des faces différentes de ces

maillets, s'étend, s'amincit et prend l'aspect d'un tissu (1). La fraîcheur et la douceur sont les principales qualités de cette étoffe, et ses défauts sont d'être spongieuse comme le papier, et de se déchirer facilement. Il y en a une espèce presqu'aussi fine que la mousseline.

La fabrication des *nattes* est une autre manufacture considérable des Taïtiens. Il y en a quelques-unes qui sont plus belles et meilleures que celles que nous avons en Europe; les plus grossières leurs servent de lits, et ils portent les plus fines dans les tems humides. Les insulaires prennent bien des peines et emploient beaucoup de soin à faire ces dernières, dont il y a deux espèces. Les unes se font avec l'écorce du *poérou*, l'*hibiscus tiliacéus* de Linné; et il en y a quelques-unes qui sont aussi fines qu'un drap grossier. Ils appellent *wanne* l'autre espèce, qui est encore plus belle; elle est blanche, lustrée et brillante: ils la fabriquent avec les feuilles de leur *whaiou*, espèce de *pandanus*, dont nous n'avons pas eu occasion de voir ni les fleurs ni les fruits. Ils ont d'autres nattes, où comme il les nomment, des *mocas*, qui leur servent de siéges et de lits; elles sont composées de joncs et d'herbes, et ils les fabriquent, ainsi que tous leurs ouvrages tressés, avec une facilité et une promptitude étonnante.

Ils sont aussi très-adroits à faire des paniers et des ouvrages d'osier; leurs paniers sont de mille formes différentes; et il y en a quelques-uns artistement travaillés. Ils s'occupent tous, hommes et femmes, à ce travail. Ils en fabriquent, avec des feuilles de noix de cocos, dans l'espace de quelques minutes, et les femmes, qui nous venaient voir de très grand matin, avaient coutume, dès que le soleil était élevé sur l'horison, d'envoyer chercher quelques feuilles, dont elles formaient de petits chapeaux, pour mettre leur visage à l'ombre; cette opération leur coûtait si peu de travail et de tems, que lorsque le soleil baissait sur le soir, elles les jetaient là. Ces chapeaux, cependant, ne leur couvrent pas la tête; ils ne consistent qu'en une bande qui en fait le tour, et une corne avancée qui ombrage le front.

---

(1) Et d'où les Taïtiens ont-ils eu l'idée d'un *tissu*? — Cette circonstance semblerait prouver qu'ils sont originaires d'un pays où il vient du lin ou de la soie.

Ils font, avec l'écorce du *poéron*, des cordes et des lignes, dont les plus grosses ont un pouce d'épaisseur, et les plus minces sont de la grosseur d'une petite ficelle; ils forment avec ces dernières des filets pour la pêche. Ils composent, avec des fils de cocos, un cordage pour joindre ensemble les différentes parties de leurs pirogues, et d'autres courroies tordues ou tressées; et ils fabriquent avec l'écorce de *l'écowa*, espèce d'ortie qui croît dans les montagnes, et qui pour cela est un peu rare, les meilleures lignes pour la pêche. Ils attrapent avec ces lignes les poissons les plus forts et les plus frétillans, tels que les bonites et les *albicores*, qui rompraient dans un instant nos lignes de soie les plus fortes, quoiqu'elles soient deux fois aussi épaisses que celles des Taïtiens.

Marine et navigation. — C'était peut-être pour ces insulaires un aussi grand travail de fabriquer une de leurs principales pirogues avec leurs anciens instrumens, que pour nous de construire un vaisseau de guerre avec les nôtres.

Ils avaient une hache de pierre, un ciseau ou gouge fait avec un os humain, et ordinairement avec l'os de l'avant bras; une rape de corail et la peau d'une espèce de raye qui, avec du sable de corail, leur servait de lime ou de pierre à aiguiser.

Voilà le catalogue complet de leurs instrumens, et avec ce petit nombre d'outils ils bâtissaient des maisons, construisaient des pirogues, taillaient des pierres, abattaient, fendaient, sculptaient et polissaient des bois.

La pierre dont ils formaient le taillant de leurs haches est une espèce de basalte d'une couleur noirâtre ou grise, qui n'est pas très-dure, mais qui ne s'égraine pourtant point facilement. Ces haches étaient de différentes grandeurs; celles qui leur servaient à abattre des bois pesaient de six à huit livres; d'autres qu'ils employaient pour sculpter étaient du poids de sept ou huit onces : comme il était nécessaire de les aiguiser presque à chaque instant, l'ouvrier avait toujours près de lui pour cela une pierre et une noix de coco remplie d'eau.

Le travail le plus difficile pour les Taïtiens c'était d'abattre un arbre; c'est aussi celui où ils ressentaient davantage le défaut de leurs instrumens : cette besogne demandait un

certain nombre d'ouvriers, et le travail constant de plusieurs jours. Lorsque l'arbre était à bas, ils le fendaient par les veines, dans toute sa longueur et sa largeur, en planches de trois à quatre pouces d'épaisseur. Il faut remarquer que la plupart de ces arbres ont 8 pieds de circonférence dans le tronc, et 40 dans les branches, ce qui fait que l'épaisseur est à-peu-près la même dans toute sa longueur. Ils appellent *avie* l'arbre qui leur sert communément de bois de construction; la tige en est élevée et droite; quelques-unes cependant des plus petites pirogues sont faites d'arbres à pin, qui est un bois léger, spongieux, et qui se travaille aisément; ils applanissent les planches avec leur hache très-promptement, et ils sont si adroits, qu'ils peuvent enlever une légère écorce sans donner un seul coup mal-à-propos; comme ils ne connaissent point la manière de plier une planche, toutes les parties de la pirogue, creuses ou plattes, sont taillées à la main.

Aujourd'hui les instrumens de fer sont tellement multipliés sur l'île, que l'on a presque oublie l'usage des anciens; circonstance malheureuse pour les Taïtiens, si jamais les Européens cessent de leur fournir un métal qui leur est devenu indispensable!

Les Taïtiens avaient, il y a vingt ans, une nombreuse flotte de pirogues de guerre, mais elle a eté presque entièrement detruite dans les guerres civiles qui ont eu lieu depuis. A l'occasion de la navigation de ces peuples, je parlerai de leur sagacité étonnante à prévoir le tems qui arrivera, ou du moins le côté d'où soufflera le vent. Ils ont plusieurs manières de pronostiquer ces évènemens; mais je n'en connais aucune. Ils disent que la voie lactée est toujours courbée latéralement, mais tantôt dans une direction et tantôt dans une autre, et que cette courbure est un effet de l'action que le vent exerce sur elle, de manière que si la même courbure continue pendant une nuit, le vent correspondant soufflera furieusement le lendemain. Je ne prétends pas juger de l'exactitude des règles qu'ils suivent; je sais seulement que par le moyen de quelques méthodes qu'ils emploient pour prédire le tems, ou au moins le vent qui soufflera, ils se trompent beaucoup plus rarement que nous.

Dans leur plus grands voyages, ils se dirigent sur le soleil pendant le jour, et sur les étoiles pendant la nuit

pour gouverner. Ils distinguent toutes les étoiles séparément par des noms; ils connaissent dans qu'elle partie du ciel elles paraîtront, à chacun des instans où elles sont visibles sur l'horizon : ils savent aussi avec plus de précision que ne le croira un astronome d'Europe, le tems de l'année où elles commencent à paraître ou disparaître.

Le prêtre *Tupia* donna au capitaine Cook une description de toutes les îles connues des Taïtiens; nous pensons que cette carte, publiée par *Forster*, mérite toute l'attention des navigateurs. Plusieurs îles déjà indiquées par Tupia ont été reconnues ; il y a lieu à croire qu'on en retrouvera encore beaucoup d'autres. Nous pensons même que le capitaine Cook doit à ces renseignemens plus de découvertes qu'il n'a jugé à propos d'avouer.

Amusemens exercices, coutumes. — Les Taïtiens ne s'occupent, la plupart du tems, que des choses propres à leur donner du plaisir et de la joie. Ils aiment passionnément chanter, et les plaisirs de l'amour font l'objet principal de leurs chansons ; mais comme on est bientôt rassasié des jouissances sensuelles non interrompue, ils varient les sujets de ces chants, et ils se plaisent à célébrer leurs triomphes à la guerre, leurs travaux durant la paix, leurs voyages sur les terres voisines et les aventures dont ils ont été les les témoins, les beautés de leur île, et ses avantages sur les pays des environs ou ceux de quelques cantons de Taïti, sur les districts moins favorisés. La musique a pour eux beaucoup de charmes ; et quoiqu'ils aient montré une sorte de dégoût pour les compositions savantes des Européens, les sons mélodieux que produisent chacun de nos instrumens en particulier approchant davantage de la simplicité des leurs, les a toujours ravi de plaisir. Le langage même est plus doux, plus coulant, plus mélodieux à Taïti que dans aucune autre partie de la Polynesie. On peut appliquer à ce peuple les mots d'un poëte italien :

« *La terra molle, é lieta, é dilettosa*
» *Simili a se gli abitator produce* (1) ».

---

(1) « Le pays doux, plaisant, délicieux, nourrit des habitans qui » lui ressemblent ». *Gerusalemme liberata*, chant I, strophe 62.

Les danses et les spectacles des Taïtiens ont été tant de fois dépeints, que nous craindrions d'ennuyer nos lecteurs en les décrivant d'une manière détaillée; mais il est nécessaire d'en dire quelques mots.

Une *heyva* taïtienne est une espèce de ballet-pantomime dont le sujet roule ordinairement sur une intrigue d'amour; la plupart du tems ce spectacle se donne le soir à la clarté des flambeaux; l'action se passe dans une maison ouverte de trois côtes; les spectateurs sont assis par dehors en demi-cercle. Les danseuses portent un habillement fantasque à la vérité, mais qui ne déplairait pas même sur un théâtre européen; les entr'actes sont remplis par des chœurs et de petites farces satiriques, dans lesquelles on n'épargne pas même les chefs; ainsi ces spectacles ont le caractère de l'ancienne comédie grecque, et peut-être celle-ci, au siècle de Thespis, ne valait elle pas les *heivas* de Taïti, ce peuple poli et hospitalier a l'art d'y faire entrer des allusions flatteuses pour les étrangers qui viennent assister à ses fêtes; mais quelquefois aussi l'on y joue les Européens, dont ces enfans de la nature trouvent le costume et les manières très-ridicules.

La *ponara* ou danse du soir diffère des *heyvas*. Ce sont des réunions de jeunes gens qui s'amusent à danser à l'ombre des palmiers, au clair de lune. La liberté qui règne dans ses assemblées vraiment arcadiennes, dégénère sans doute très-souvent en licence; qui pourrait s'en étonner? Mais aussi qui pourrait en prendre un pretexte pour accuser la nation entière d'immoralité? La licence qui règne dans nos campagnes pendant les vendanges, et les mœurs de certaines classes de femmes dans nos villes pourraient tout aussi bien autoriser un Taïtien à regarder les Européens comme une race immorale.

« *Iliacos intra muros peccatur et extra* ».

Les Taïtiens ont divers amusemens propres à entretenir le courage et la valeur de la nation. Ils aiment à nager au milieu du ressac de la mer; ils excellent dans ce périlleux exercice que nous avons déjà décrit à l'article *Isles Sandwich*. Ils luttent avec infiniment d'adresse, quoique avec moins de vigueur et de force que les habitans de Tonga-

tabou. Les femmes mêmes s'exercent à la lutte. Un district souvent combat de cette façon contre un autre, et la lutte se termine ordinairement par des fêtes et des danses. Ils aiment aussi beaucoup à s'exercer au javelot et à l'arc. Depuis qu'ils ont eu quelques fusils ils sont, à ce qu'on assure, devenus des tireurs très-habiles,

Autres isles de la Société.

Les îles *Scilly* et *Lord-Howe* sont les plus avancées vers le nord-ouest que l'on connaisse avec certitude.

Borabora ou Bolabola, *Mauroua*, *Otaha*, *Ulietéa*, ou plus exactement, selon Forster, *O-Raïétéa*, *Huaheine* et *Tapouamannou* forment une chaîne, à laquelle le nom d'*Iles de la Société* fut originairement borné.

Ulietéa ou plutôt *Oraïtéa* est la plus considérable de ce groupe. Un seul et même récif entoure cette île et celle d'*Otaha*; le canal qui les sépare n'est navigable que pour de petits canots; ainsi ces îles sont positivement jointes par leurs bases, et forment une seule montagne maritime. Les ouvertures qui se trouvent dans le récif donnent entrée dans plusieurs ports excellens. L'aspect du pays, les productions, mœurs franches et gaies des habitans, leur constitution physique, leur langage, tout y rappelle Taïti. La construction des *moraïs* diffère un peu de celle usité parmi les Taïtiens; on y remarque entre autres des planches très-élevées et sculptées en entier d'une manière particulière.

Ce groupe d'Ulietéa et d'Otaha peut avoir 20 lieues de circonférence.

Huaheine, île de sept lieues de circonférence; l'aspect en est magnifique; c'est un Taïti en petit. Les fruits y mûrissent quelques semaines plutôt qu'à Taïti; les habitans sont plus vigoureux et d'une taille plus haute. Cette île a un très-bon port.

Borabora, petite île, dont la montagne centrale est considérablement plus élevée que ne le sont celles d'Ulietéa et de Huaheim; il paraît que c'est un pic volcanique. Les habitans de Borabora étaient redoutés dans toutes les îles voisines il y a 15 à 20 ans; ils avaient conquis Ulietéa et Huaheine; mais, selon Vancouver et les Missionnaires, leur puissance est totalement déchue.

Eiméo ou *Moréa*, nommée par les Anglais île du duc d'York, est située près de Taïti; l'on y trouve un des meilleurs hâvre qu'il y ait dans la Polynésie australe; il porte le nom de *Talou*; il pourrait facilement être fortifié. Le chef de l'île d'Eiméo est vassal du roi de Taïti.

Tethuroa, petite île plate, à 8 lieues au nord de Taïti; elle est un domaine particulier du roi de Taïti; et comme elle est innacessible aux grands canots, le roi ne permet pas qu'on y plante des arbres de fruits à pain, pour empêcher les habitans de se rendre indépendans.

Maytia ou île d'Osnabruck, ou *pic de la Boudeuse*, île formée d'une montagne conique, située à l'ouet de Taïti, appartient à un chef ou éri taïtien. C'est de-là que les Taïtiens tirent des perles et de la nacre de perle.

Tapeïohi, île à l'ouest de Maytia; elle n'a pas encore été visitée par des Européens, du moins à ce qu'on sait. Les Missionnaires disent que les Taïtiens en tirent des perles en echange des instrumens de fer.

La Conversion de San - Pablo, vue par les Espagnols, *San-Miguel* de même, *Glocester* et un second *Osnabruck*, découvertes par Wallis; et la grande île d'*Ouropoe*, qui n'est connue que des Taïtiens, se trouvent au sud-est de Taïti, mais on ne connaît avec certitude que la position de la troisième et de la quatrième île.

Il nous paraît probable que l'île *Sant-Elmo*, celle de *Juan-Batista* et les quatre de *Coronadas*, toutes vues par les Espagnols aux environs de l'île d'*Oparo*, dont nous avons déjà parlé, soient réellement des îles distinctes, mais leurs positions sont incertaines.

Toubouai, *Ohiteroa* et probablement encore d'autres petites îles sont situées directement au sud de Taïti, à une distance de 170 à 180 lieues.

Mangia, au sud - ouest; elle est assez fertile en noix de cocos, fruit à pain, bananes, etc. Les habitans de cette île ont des cheveux très-noirs, longs et droits.

Watiou, île fertile de 6 lieues de circuit, *Wenoua-iti*, petite île que les habitans de Watiou nomment aussi *Otakoutaia*, celle nommée *Hervey* par Cook, et *Terrouge moatoua* par

par les habitans, semblent former une chaîne naturelle et une association politique.

L'île *Palmerston*, la plus occidentale de celles qu'on peut regarder comme appartenant à l'archipel de la Société, est proprement un groupe de neuf petits îlots, réunis par un récif de corail; elles sont peu élevées au-dessus du niveau de la mer. Rien n'indique qu'elles aient jamais été habitées.

Un rocher de corail forme par-tout la base de l'île. Le sol est un sable de corail auquel les détrimens des végétaux se sont mêlés en peu d'endroits, de manière à présenter quelque chose qui ressemble à du terreau. Diverses circonstances, observées par Cook et Anderson, peuvent mener les géographes-naturalistes à des conclusions sur l'âge et la formation de ces sortes d'îles. « Nous y rencontrâmes, disent » ces voyageurs, bien au-delà du point où arrivent aujour- » d'hui les flots, lors même que la mer est la plus orageuse, » des rochers de corail élevés, qui nous parurent avoir été » troués de la même manière que les rochers de corail qui » composent maintenant le bord extérieur du récif, d'où » il résulte que les vagues se portaient autrefois jusqu'ici. » Quelques-uns de ces rochers troués sont presque au centre » de l'îlot.... Les arbres, très-nombreux dans le dernier » des îlots sur lequel nous descendîmes, avaient déjà formé » de leurs détrimens des mondrins, que la même cause » élèvera, par la suite des tems, à la hauteur des petites » collines. Ils se trouvaient en moindre quantité sur le pre- » mier, qui n'offrait aucune éminence et qui indiqua ce- » pendant d'une manière plus sensible l'origine de ces terres; » car tout près de cet îlot il y en a un second plus petit, » formé sans doute depuis peu; on n'y trouvait aucun arbre, » mais on voyait une multitude d'arbrisseaux, et quelques- » uns sur des morceaux de corail rejetés par la mer. Je re- » marquai un peu plus avant une autre chose qui donne » une nouvelle preuve de cette théorie, je veux parler de » deux bandes de sable, de 50 verges de long, et d'un pied » ou 18 pouces de haut, qui étaient sur le récif, et qui n'a- » vaient pas encore un arbrisseau ».

Le capitaine *Wilson* y a semé des arbres de fruit à pain, des plânes et des *éwih* ou pommiers de Taïti.

Archipel de Roggewein (1).

Iles de *Baumann*, au nombre de cinq ou six ; îles de *Roggewein*, deux petites ; *Tienhove* et *Groningue*, îles peut-être aussi considérables que Taïti. Ces îles, vues en 1722 par Roggewein, doivent s'étendre entre le 12me. et le 9me. parallèle de latitude, mais la longitude n'est que vaguement déterminée. Il n'a été publié aucune relation complète et authentique du voyage de Roggewein ; les journaux de ce navigateur doivent probablement se trouver dans les archives de la Compagnie des Indes-Orientales. *Tupia*, le Taïtien, indiqua dans cette direction plusieurs îles considérables. *Voyez* sa carte dans les observations de Forster le père.

Isles des Navigateurs.

Situation — Les îles nommées des Navigateurs sont au nombre de sept ; savoir : *Pola*, *Galinasse*, *Oyolava*, *Maouna*, *Fanfoue*, *Leone*, *Opoun*, situées de l'ouest à l'est. Les habitans connaissent encore trois îles situées au sud-ouest.

Nom. — Dans la savante carte du Grand-Océan, par Arrowsmith, Pola est nommée *Olawhy*, Oyolava *Oalouah*, Maouna *Toutouillah*, et Opoun *Toumahlouah*. « Il n'y a » pas de raison, dit M. Pinkerton, pour préférer ces noms » *barbares* à ceux des français, qui jouissent du droit d'an- » tériorité pour la découverte ». Cette réflexion de M. Pinkerton n'est pas digne d'un savant géographe. Si ce sont là les véritables noms de ces îles il faut les adopter, sans aucun égard pour les oreilles de M. Pinkerton (2) ; la question se reduit à savoir si M. Arrowsmith a eu de bonnes autorités pour changer ces noms ? Le nom de *Toutouillah*

---

(1) Mémoire de M. *de Fleurieu*, dans le voyage du capitaine Marchand, tome III.

(2) M. Pinkerton prétend, en plusieurs occasions, « que » les noms *longs* sont barbares, et que plus une langue se polit » plus les termes y deviennent *courts* ». C'est un véritable raisonnement de M. l'orfèvre Josse. Car en l'admettant il s'en suivrait : 1°. que la langue *grecque* serait barbare ; 2°. que la langue *anglaise* serait la plus policée du monde.

se retrouve dans la liste des îles que les habitans de Tongatabou fournirent au capitaine Cook.

DÉCOUVERTE.—Ces îles, découvertes en 1768 par M. de *Bougainville*, ont reçu de lui le nom d'*îles des Navigateurs*, parce que les habitans avaient un grand nombre de pirogues, et montraient une adresse admirable à les diriger; circonstance commune à toute la Polynésie, et qui, par conséquent, ne semble pas très-propre à devenir le motif d'une dénomination distinctive.

SOL, PRODUCTIONS, HABITANS. — Quoique M. de la Pérouse ait pensé que les îles des Navigateurs soient l'archipel le plus important, le plus fertile et le plus peuplé de tout l'Océan, on ne peut s'empêcher de donner raison à M. Pinkerton, qui regarde cette assertion comme tout-à-fait prématurée, vû que les voyageurs ne nous ont donné qu'une idée très-vague de l'archipel des Navigateurs, tandis que celui de la Société est aussi bien connu que telle ou telle contrée d'Europe.

Les îles des Navigateurs ont le sol élevé; les montagnes centrales, les belles plaines qui bordent les rivages, et les récifs de corail qui environnent les îles, les rapprochent des îles de la Société.

Maouna est très-fertile. Les frégates furent environnées de deux cents pirogues remplies de différentes espèces de provisions, consistant en oiseaux, en cochons, en pigeons ou en fruits. L'abondance des provisions y est telle, qu'en vingt-quatre heures Maouna lui fournit 500 cochons, et une quantité immense de fruits.

L'île est couverte de cocotiers, d'arbres à pain, d'orangers, etc. (1). Les bosquets sont peuplés de ramiers et de tourterelles. Parmi les rocs de corail qui bordent le rivage on trouve des cailloux de basalte.

Les femmes étaient très-jolies et non moins libres; les hommes avaient une stature et une force peu commune, et beaucoup de férocité; ils méprisaient la petite taille des français. Rien n'est délicieux comme la situation de leurs villages; on les entrevoit comme perdus au sein de riches vergers qui croissent sans culture; ces huttes, soutenues par de gros-

(1) Voyage de M. *de La Perouse*, tome III, p. 190.

sières colonnades, sont couvertes de feuilles de cocotiers. Ils se nourrissent de la chair des cochons, des chiens et des oiseaux ; ainsi que des fruits de l'arbre à pain, du cocotier, du bananier, du guava et de l'oranger. Les insulaires fesaient peu de cas du fer et des étoffes, et n'estimaient que les grains de verre (1).

C'est à Maouna que le capitaine de Langle, le naturaliste Lamanon et neuf marins furent massacrés par les habitans, probablement parce que le capitaine ayant donné des verroteries à quelques chefs, oublia de faire aux autres la même politesse. La Pérouse, cruellement détrompé des idées favorables qu'on lui avait donné sur le compte des sauvages, dit en cette occasion : « Je suis mille fois plus en colère » contre les philosophes qui préconisent les sauvages, que » contre les sauvages mêmes. Le malheureux Lamanon, » qu'ils ont massacré, me dit la veille de sa mort que les » Indiens valaient mieux que nous (2) ».

M. de la Pérouse vit à *Oyolava* le plus grand village de toute la Polynésie ; à la fumée qui s'en élevait on l'eût pris pour une ville ; la mer était couverte de pirogues montées par des hommes d'une aussi haute stature que ceux de Maouna.

Quoique les insulaires de ce groupe se distinguent par une férocité de caractére qu'on ne remarque guère dans aucune autre partie de la Polynésie, ils ont cependant beaucoup d'industrie, d'adresse et d'invention ; avec de simples outils de basalte ils réussissent à polir parfaitement leurs ouvrages de bois. Non-seulement ils font des étoffes d'écorces, mais ils en fabriquent une de vrai fil, qu'ils tirent sans doute d'un lin pareil à celui de la Nouvelle-Zélande. Un naturel des Philippines, à bord du vaisseau français, entendait leur dialecte, dérivé du malais, langue beaucoup plus etendue que celle des Grecs et des Romains, et qu'on retrouve dans toutes les îles de la Polynésie.

Selon le même voyageur, Oyolava est au moins égale à Taïti en beauté, en étendue, en fertilité et en population ; et il suppose que cette île, celle de *Pola*, celle de *Maouna*, avec les îles plus petites, renferment 400,000 habitans. C'est

---

(1) Voyage de *la Pérouse*, tome III, p. 182.
(2) *Id.* tome IV, p. 439.

ainsi que Cook se méprit sur la population de Taïti, qu'on sait aujourd'hui ne pas s'élever à plus de 16,050 ames, tandis que Forster cherche à prouver qu'elle s'élève au moins à 160,000 ames. Sans doute les 400,000 de la Pérouse, susceptible d'une réduction proportionnée, tomberont à 40,000.

Iles voisines.

Au nord se trouvent l'île du *Danger*, entourée de récifs et de brisans, l'île du *Duc de Clarence*, l'île du *Duc d'York*, et probablement quelques autres, parmi lesquelles on retrouvera sans doute les îles de la *Belle-Nation* et celle dite *Solitaire*.

Au sud, les îles de *Cocos* et des *Traîtres* sont les mêmes que celles de *Boscaven* et de *Keppel*. Les habitans ressemblent plus à ceux des îles de Amis qu'à ceux de Maouna.

A l'ouest on voit l'île de *Wallis*, celle de l'*Enfant-perdu*, mais sur-tout celle de *Rotumahou*, visitée par le capitaine Edwards en 1791, et qui peut être regardée comme identique avec celle de *Taumaco*, ancienne découverte des Espagnols. Le capitaine Wilson, de retour du voyage des Missionnaires, y aborda. « La fertilité et la population de cette île isolée paraissent extrêmes. Dans un espace de moins d'un mille anglais de long nous comptâmes 200 maisons, sans celles qui devaient être cachées derrière les arbres. Les cochons, les volailles et les fruits abondent ici, et c'est une des meilleures places de rafraîchissement ». (*Voyage des Missionnaires*).

Iles des Amis.

Remarques générales. — On ne doit pas comprendre les îles des Navigateurs dans l'archipel des Amis, comme M. Pinkerton a fait; mais on peut étendre cette division aux îles *Fidgi* à l'ouest, à celles de Cocos et des Traîtres au nord, à celle dite de Savage à l'est, et à celle de Pylstaert au sud. Circonscrit dans ces limites, l'archipel des Amis sera encore assez grand, puisqu'il contient au-delà de cent îles et îlots.

Les principales sont, suivant la chaîne principale de nord-est au sud-ouest; *Nioutaboutabou*, probablement île de

Keppel, *Onouafou* ou île de l'Espérance perdue, ou de *Hope-Forlorn* en anglais; la *Margura*, selon Maurelle, très-probablement l'île de Cordener; l'île de *Mayorga*, de Maurelle, nommées par les habitans *Vavao*; celles de *Kao*, de *Tafoua* et autres; le groupe d'*Hapaei*, l'île d'*Anamouka* ou de Rotterdam, de *Tongatabou* ou d'Amsterdam, d'*Eoua* ou de Middelburg, enfin celle de Pylstaert. Le groupe des îles *Fidgi* avec celles de *Bligh* et celle de la *Tortue* s'étendent de nord-ouest au sud-est.

Ces îles ont reçu leur nom actuel du capitaine Cook, en témoignage de la réception amicale que lui firent les naturels; mais Tasman les avait découvertes en 1643, et en avait nommé la principale Amsterdam, etc. La description qu'il fait des mœurs des insulaires s'accorde très-bien avec les détails postérieurs que Cook et d'autres voyageurs en ont donné. Ils font un contraste avec les Taïtiens, en ce qu'ils ont une conduite plus grave et plus régulière : leurs chefs exercent une autorité plus vexatoire; leurs propriétés plus garanties leur ont donné plus d'activité et d'industrie; aussi leurs arts, leurs manufactures, leur musique, sont plus perfectionnés; au reste, les mœurs et les coûtumes de ces deux peuples ont tant de rapport, qu'il est difficile d'en donner la description sans tomber dans une répétition inutile : ils se ressemblent jusques dans les formes du corps, excepté que les chefs de ces derniers ne se distinguent point par une aussi grande stature.

Tongatabou.

État physique (1). — L'île d'Amsterdam, ou *Tongatabou* ou, comme les naturels l'appellent souvent *Tonga*, a environ 20 lieues de tour; elle est un peu oblongue. La côte sud offre des rochers de corail de huit à dix pieds de hauteur; et elle se termine perpendiculairement, excepté en quelques endroits, où elle est interrompue par de petites grèves de sable, sur lesquelles on aperçoit, à la marée basse, une file de rochers noirs. La côte septentrionale est

(1) Troisième voyage de Cook, M. *Labillardière* et les *Missionnaires* anglais confirment toutes les remarques de M. Anderson.

environnée par-tout de bas-fonds et d'îles, et la côte y est basse et sablonneuse. L'extrémité orientale ressemble à celle du sud.

On peut compter cette terre au nombre des îles basses; Cependant, lorsqu'on est à terre on voit néanmoins plusieurs terrains qui s'élèvent et s'abaissent doucement. Le pays en général n'offre pas ce magnifique paysage qui résulte d'une multitude de montagnes, de vallées, de plaines, de ruisseaux et de cascades; mais il étale aux yeux des spectateurs la fertilité la plus abondante. Les lieux abandonnés aux soins de la nature annoncent la richesse du sol aussi bien que les districts cultivés par les insulaires. La verdure est perpétuelle dans les uns et les autres, et toutes les productions végétales y sont d'une extrême force.

Les vents y soufflent le plus souvent entre le sud et l'est; et lorsqu'ils sont modérés on a ordinairement un ciel pur. Quand ils deviennent plus frais, l'atmosphère est chargé de nuages; mais elle n'est point brumeuse, et il pleut fréquemment. Les vents passent quelquefois au nord-est, au nord-nord-est, ou même au nord-nord-ouest; mais ils ne sont jamais de longue durée, et ils ne soufflent pas avec force de ces points du compas, quoiqu'ils se trouvent en général accompagnés d'une grosse pluie et d'une chaleur étouffante. D'après la relation des Missionaires, les tremblemens de terre y sont très-fréquens (1).

Le feuillage des productions végétales n'éprouve point d'altération sensible aux diverses époques de l'année; chaque feuille qui tombe est remplacée par une autre, et on jouit d'un printems universel et continu. Les Missionaires ont trouvé l'air très-sain, mais plus froid qu'ils ne s'y attendaient.

Un rocher de corail, le seul qui se présente sur la côte, sert de base à l'île. On n'y voit pas le moindre vestige d'aucune autre pierre, excepté les petits cailloux bleus répandus autour des *feiatoukas*, et une pierre noire polie se présente, qui approche du *lapis lydius*, et dont les naturels font leurs haches. Quoique le corail s'élance en beaucoup d'endroits au-dessus de la surface du terreau, le sol est en général d'une profondeur considérable. Dans tous les districts cul-

(1) Voyage des Missionnaires, en all.

tivés, il est communément noir et friable, et il semble venir en grande partie du détriment des végétaux : il se trouve une couche argilleuse au-dessous, quelquefois rougeâtre, plus ordinairement brunâtre et compacte. Dans les parties où la côte est basse, le sol est sablonneux, ou plutôt de corail trituré ; il produit néanmoins des arbrisseaux très-vigoureux, et les naturels le cultivent de tems en tems avec succès.

Les principaux fruits que cultivent les naturels sont les bananes, dont on compte quinze sortes ou variétés, le fruit à pain, deux espèces de ce fruit qu'on trouve à *Taïti* et qu'on y appelle *Jambou*, et *Evih*, le dernier est de la nature de la prune, et une multitude de *shaddecks* ou pampelmouses qu'on y voit aussi souvent dans l'état de nature.

On cultive deux espèces d'ignames, dont la première est noire et grosse ; elle pèse souvent 20 ou 30 livres, et la seconde, blanche et longue, en pèse rarement une ; une grosse racine appellée *Kappe*, une autre qui approche de nos patates blanches, et qu'on nomme *Mawhaha*, et quelques autres racines.

Outre un grand nombre de cocotiers, il y a trois autres espèces dé palmiers, dont deux sont rares, l'un est appelé *bécou* ; il s'élève presque à la hauteur du cocotier ; il a de très-larges feuilles, disposées comme celles d'un éventail, et des grappes de noix globulaires de la grosseur d'une balle de pistolet : ces noix croissent parmi les branches ; elles portent une amande très-dure, qu'on mange quelquefois. Le second est une sorte de chou palmiste, distingué seulement du coco en ce qu'il n'est que plus épais, et qu'il a des feuilles découpées ; il produit un chou de trois ou quatre pieds de long ; on voit, au sommet de ce chou, des feuilles, et en bas, un fruit qui est à peine de deux pouces de longueur, qui ressemble à une noix de cocos oblongue, et qui offre une amande insipide et tenace, que les naturels appellent *necongola* ou la noix de cocos rouge, parce qu'elle prend une teinte rougeâtre lorsqu'elle est mûre. La troisième espèce, qui se nomme *ongo-ongo*, est beaucoup plus commune ; on la trouve autour des *feiatoukas :* sa hauteur ordinaire est de cinq pieds ; mais elle a quelquefois huit pieds d'élévation ; elle présente une multitude de noix

ovales et comprimées, qui sont aussi grosses qu'une pomme de reinette, et qui croissent immédiatement sur le tronc, parmi les feuilles. L'île produit d'ailleurs une multitude de canne de sucre excellentes, dont les naturels prennent soin des gourdes, des bambous, des souchets, des indus, et une espèce de figue de la grosseur d'une petite cérise, appelée *matte*, qu'on mange quelquefois.— *Labillardière* ajoute quelques remarques à celles d'Anderson. A l'ombre des bois croît le *tacca primatifida*, le *musenda frondosue*, l'*abrus précatorius* et le poivrier, qui sert aux habitans à faire le kava ; ils font des nattes avec le *pandanus odoratissimus ;* l'*hibiscus tiliacus* croît spontanément sur les bords des divers cultures et tout près de la mer ; son écorce fournit aux insulaires de quoi faire des étoffes beaucoup moins belles que celles du mûrier à papier ; des cotoniers de l'espèce appelée *gossipium religiosum* croissent dans les lieux humides, mais ne sont pas employés par les habitans. On y trouve aussi du bois de *sandal* et une forte noix muscade qui n'est point aromatique (1).

Les quadrupèdes du pays se bornent à des cochons, à un petit nombre de rats et à quelques chiens qui ne sont pas indigènes, mais qui viennent des couples que Cook y laissa en 1773, et de ceux que les naturels ont tiré de *Fidgi*. Les volailles sont d'une grande taille, et vivent dans l'état de domesticité.

Quant aux oiseaux, M. Labillardière dit qu'il a vu aussi beaucoup de loris, la *columba purpurata*, le *rallus philippensis*, etc. M. Anderson y vit des perroquets de plusieurs espèces, des martins-pêcheurs de la grosseur d'une grive, d'un bleu verdâtre. et portant un collier blanc, et un oiseau de l'espèce de la grive, dont il a presque la taille ; celui-ci porte deux cordons jaunes à la racine du bec. C'est le seul oiseau chantant que l'on rencontre ; mais il produit des sons si forts et si mélodieux, que les bois sont remplis de son ramage au lever de l'aurore, le soir et à l'approche du mauvais tems.

Les seuls animaux nuisibles ou dégoûtans de la famille des reptiles ou des insectes, sont les serpens de mer, de trois

---

(1) *Labillardière*, Voyage, tome II, p. 101, p. 105, etc.

pieds de longueur, qui offrent alternativement des anneaux blancs et noirs, et qu'on voit souvent sur la côte, quelques scorpions et des *centipedes*. Il y a de beaux *guanos* verds d'un pied et demi de long, un second lézard brun et tacheté d'environ douze pouces de longueur, et deux autres plus petits. On distingue parmi les insectes de belles teignes, des papillons, de très-grosses araignées.

La mer abonde en poissons, tels que les mulletes, plusieurs sortes de poissons-perroquets; le poisson d'argent; des soles joliement tachetées, des bonites et des albicors; des anguilles, des requins, des raies, des flûtes, une espèce de brochet et des diables de mer.

Les récifs et les bas-fonds, si nombreux au côté septentrional de l'île, sont remplis d'une multitude de coquillages très-variés, et il y en a beaucoup qu'on regarde comme précieux dans nos cabinets d'histoire naturelle.

Etat politique et Mœurs (1). — La forme du gouvernement en vigueur à Tongatabou n'a pas été bien observée par Cook; je pense qu'en général il nous reste bien des choses à découvrir sur l'état politique de ces peuples insulaires, bien plus civilisés que l'on ne le pense généralement.

L'île de Tongatabou est divisée en trois souverainetés, *Ahifo* au nord, *Moua* au centre, *Ahodschi* au sud-est. Ces districts ont chacun leur souverain; la famille régnante de Moua porte le nom de *Fouttafaihi*, qui est également celui d'un des dieux nationaux; il paraît que les *Fouttafaihis* etaient autrefois les souverains absolus de l'île, et président encore aux sacrifices. Mais le *Diougo-na-gabula* ou le prince du canton septentrional s'est emparé dernièrement de la supériorité politique. Tous les chefs des îles voisines règnent chez eux en despotes, mais ils se reconnaissent vassaux de l'Etat de Tongatabou, et y paient un tribut. Les insulaires de Fidgi même, si redoutables du tems de Cook, viennent de subir le joug de Tongatabou; la puissance de cet Etat s'étend de l'autre côté jusques vers les confins de l'archipel des Navigateurs.

Leur flotte de pirogues est plus respectable que celle des Taïtiens, et leur navigation s'étend probablement jusqu'à

(1) Voyage des Missionnaires, chap. XVI.

l'archipel du Saint-Esprit: ils ont donné à Cook une longue liste des îles qui leur sont connues.

Quoique les guerres soient moins fréquentes aux îles des Amis qu'à celles de la Société; on sacrifie pourtant à Tongatabou un grand nombre de victimes humaines; et malgré leurs idées sur la propriété, les habitans ne se font aucun scrupule de voler les étrangers.

M. *Labillardière* donne à ces insulaires un caractère infiniment plus méchant et plus barbare que l'on ne devrait le supposer, d'après les relations de Cook et de Forster; il y eut même des assassinats commis avec beaucoup de perfidie (1). Nous devons avouer que la relation plus moderne des Missionnaires anglais, dont nous avons la traduction allemande sous yeux, ne présente pas un tableau entièrement conforme aux idées de M. *Labillardière*. « Les habitans des îles des Amis, disent les Missionnaires, méritent le nom que Cook leur a donné; dès qu'on leur en eut expliqué le sens, ils parurent s'en énorgueillir, et cherchèrent de s'en rendre encore plus dignes..... Ils exercent entre eux une libéralité et une générosité étonnantes..... Pendant quatre mois nous n'avons ni vu ni entendu parler de la moindre querelle entre eux.... L'infanticide et plusieurs autres institutions sociales des Taïtiens sont inconnues ici.... L'infidélité conjugale, parmi les classes élevées, est sévèrement punie, du moins quant au séducteur; les femmes sont à-peu-près esclaves, et le mari peut les renvoyer à leurs parens sans beaucoup de cérémonie. La polygamie est une prérogative des chefs...».

Les Missionnaires croyent que ces insulaires sont sans *prêtres*, quoiqu'ils aient une foule de divinités et un culte public; si cette particularité se confirme, elle mérite d'être remarquée comme un trait rare dans l'histoire de l'homme. Ils ont deux grands *natchés* ou fêtes religieuses, l'un pour implorer la protection de *Fouttafaihi* en faveur des fruits nouveaux plantés, l'autre après la moisson, pour témoigner à ce dieu leur gratitude. Chacun tue et apporte lui-même l'animal qu'il offre en sacrifice. *Calla-Feilatonga* est la souveraine des flots et des vents: le dieu *Mauwi* porte l'île

(1) *Labillardière*, tome II, p. 109.

sur son dos; les tremblemens de terre ont lieu lorsque ce dieu, ennuyé de ce fardeau, veut s'en débarrasser. Le dieu du plaisir, *Higgolayo*, rassemble toutes les ames dans un paradis très-semblable à celui de Mahomet. Toute cette mythologie n'est connue que des chefs.

Les maisons, ordinaires et publiques, sont bien inférieures à celles de Taïti, soit pour la commodité soit pour l'élégance. Mais les pirogues sont en revanche beaucoup mieux construites; leurs nattes sont tellement supérieures à celles de Taïti, que les navigateurs en peuvent apporter comme objets de commerce dans cette dernière île; ils fabriquent aussi des étoffes lustrées, rayées, à carreaux et à divers dessins de figures. Les paniers, les peignes et autres petits ouvrages qui sortent de la main des femmes, sont faits avec goût et élégance. Les cordages des lignes de pêche, les hameçons de ces insulaires sont d'une aussi bonne qualité que les mêmes objets en Europe.

Les moraïs, appelés ici feiatoukas, sont construites en forme de terrasse, où l'on monte par des marches fort hautes qui sont en roche de corail, ainsi que tout l'edifice.

Tongatabou a un excellent et vaste hâvre, très-susceptible d'être fortifié.

On a envoyé parmi eux des Missionnaires, qui leur communiquèrent quelques arts utiles; mais les rats nuisaient beaucoup aux plantes d'Europe. Avant le voyage des Missionnaires en 1797, on n'y trouvait que trois autres espèces de quadrupèdes, des porcs, des chiens et des guanos; à cette époque on y laissa des chats.

Autres iles.

Eoua, nommée Middelburg par Tasman, qui le découvrit en même tems avec Tongatabou. Elle est située au sud-est de celle-ci; c'est une terre élevée, d'un aspect charmant, boisée, fertile et pourvue d'eau douce. Quoique le sol en général soit argileux, on voit percer le rocher de corail jusqu'au niveau de 300 pieds au-dessus du niveau de la mer (1).

(1) *Cook*.

Pylstaert et quelques autres îles s'étendent comme en ligne vers la pointe septentrionale de la Nouvelle-Zélande.

Anamouka ou Rotterdam est la plus considerable d'un groupe situé au nord de Tongatabou. Toutes ces îles sont situées sur une espèce de banc de sable, où il y a de neuf à soixante ou soixante-dix brasses d'eau, et le sol est probablement le même sur chacune. Anamouka est composée, comme Tongatabou, d'un rocher de corail couvert d'un bon terreau; on y trouve un seul rocher calcaire. Les moudrins du centre sont d'argile rouge. Il est couvert de fertiles bocages comme le reste de l'île. L'eau que fournit l'étang à ces insulaires est un avantage dont sont privés ceux de Tongatabou.

Il y a plus de fruit à pain et de pampelmouses, et tous les végétaux y viennent mieux qu'à Tongatabou. Les terrains ne sont pas enfermés de haies aussi nombreuses, aussi régulières et aussi soigneusement faites: les longues allées d'arbres fruitiers, et la délicieuse verdure qui est au-dessous pourrait se comparer aux plus charmantes retraites de l'île d'Eoua. Les berceaux touffus qui couvrent les chemins étalent de belles fleurs qui embaument l'air de parfums. Les sites multipliés que forment les petites élévations et les différens groupes des maisons et des arbres contribuent encore à l'ornement de cette terre. Les volailles et les cochons qui rodaient au tour de chaque case, la quantité prodigieuse de pampelmouses qu'on voyaient au-dessous des arbres, et auxquels les naturels ne paraissaient pas faire attention, offraient le septacle de l'abondance.

Hapaü, groupe composé de plusieurs petites îles réunies par un récif. C'est ici que les chefs de Tongatabou donnèrent au capitaine Cook les fêtes qu'il a décrites d'une manière si détaillée. La lutte, le pugilat et le combat aux massues sont les jeux familiers de ces insulaires, qui y déploient une vigueur et une adresse extrêmes; ces jeux ont aux îles des Amis quelque chose de plus *athlétique* qu'aux îles de la Société. Les danses de nuit données à la clarté des flambeaux ont un caractère pòëtique, auquel il ne manque que des physionomies grecques pour en faire une scène de féerie.

Tafoa ou *Amattafoa* a de l'eau douce, des noix de cocos,

des bananes, des fruits à pain et de bois de massue. Quoique toute l'île soit escarpée, elle est couverte en quelques endroits de verdure et d'arbrisseaux. Vers la mer, et sur-tout du côté de l'autre île, les rochers semblent brûlés, et un sable noir couvre la côte. Les rochers sont caverneux, et quelquefois de la forme d'une colonne. A travers la brume, les compagnons de Cook virent la fumée s'élever avec impétuosité du volcan que cette île renferme, et que les indigènes regardent comme le séjour d'une divinité.

Vavao, avec *Hamoa* et *Latté*. — Ces trois îles sont au nord du groupe précédent. Le navigateur espagnol *Maurelle* les a visitées en 1778, mais sans remarquer qu'elles fesaient partie de l'archipel des Amis.

Vavao est la *Mayorga* de Maurelle ; pour *Latté*, il lui a laissé son nom indigène ; enfin celle qu'il nomme l'*Amargura* est, d'après toutes les probabilités, *Hamoa*.

Ces îles sont très-fertiles, peuplées, et au moins aussi avancées en civilisation que Tongatabou même ; Vavao est un groupe très-considérable ; Hamoa est aussi compté par les insulaires au nombre des plus grandes îles de leur archipel.

Iles Fidgi, c'est le nom que les indigènes donnent à une île considérable au nord-ouest de Tongatabou ; on l'a étendu au groupe entier dont elle fait partie. Ces groupes comprennent sans doute les îles dites du *Prince Guillaume*, découvertes par Tasman, et celles vues par le capitaine *Bligh*, et nommées d'après lui.

Les Fidgiens passent pour antropophages ; ils sont plus industrieux que les Tongatabouais, d'après les propres aveux de ceux-ci, qui cependant les ont subjugués. Celles de ces îles, que le capitaine *Wilson* vit en 1796, étaient d'une élévation moyenne, couvertes de cocotiers jusqu'au sommet, et entourées de récifs très-étendus et très-dangereux ; le vaisseau des Missionnaires y faillit périr en plein jour par un tems calme, en donnant contre un récif, dont aucun indice ne fesait soupçonner l'existence (1).

(1) Voyage des Missionnaires.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

R. Forster remarque, avec raison, que cet archipel est formé en grande partie presque comme celui des îles basses, savoir : par des terres d'alluvion, accumulées sur et entre des récifs de corail ; ces îles sont également plates pour la plupart, mais le *niveau* du sol diffère. Cette circonstance semble fermer le chemin aux explications systématiques qu'on pourrait tenter de donner de la formation de ces îles.

L'archipel des îles des Amis semble habité par une race de peuples qui parlent le dialecte de la mer du Sud, et qui ont tous le même caractère. Ceci se trouve encore confirmé d'une manière terrible par l'identité des maladies.

« Les naturels de Rotterdam, dit *Forster* le fils, semblent plus sujets à la *lèpre* ou d'autres maladies de la peau » que par-tout ailleurs ; leur visage est beaucoup plus affecté que le reste du corps. J'en ai vu plusieurs à qui la » lèpre avait rongé le visage et fait tomber le nez. Dans » une de mes excursions je voulus m'arrêter à une case » où étaient quelques personnes ; un Indien parut à la porte » ou plutôt devant le trou qui servait d'entrée, et qu'il » cherchait à barricader avec des cordes, mais l'odeur infecte qui s'exhalait de son visage aurait seul suffi pour » m'éconduire si l'entrée m'eût été ouverte ; la lèpre lui avait » entièrement dévoré le nez, et son visage n'était qu'un ulcère ; il serait difficile de rien voir de plus hideux et de » plus choquant ».

La maladie vénérienne est moins commune à Tongatabou qu'à Taïti.

Forster pense que tout cet archipel peut avoir 200,000 habitans, ce qui probablement est trop de moitié ou de deux tiers. Le même voyageur n'admire pas sans mesure la beauté des femmes de ce pays ; elles ont sans doute de quoi charmer des marins grossiers qui sortent de leur prison flottante, et aux yeux desquels

« *La première Philis des hameaux d'alentour*
» *Est la sultane favorite*
« *Et le miracle de l'amour* ».

Forster fait un assez juste tableau du caractère de ces

insulaires (sans y comprendre les Fidgiens). « Ils n'ont » aucun besoin qu'ils ne puissent satisfaire, parce qu'ils ont » fait, dans les arts et dans la musique, plus de progrès » que les autres nations de la mer du Sud; ils passent leur » tems d'une manière agréable, et ils se recherchent les uns » et les autres. Ils sont actifs et industrieux; mais à l'égard » des étrangers, ils ont plus de politesse que de cordialité. » Le goût particulier qu'ils ont pour le commerce pourrait » faire croire qu'ils ont substitué cette civilité trompeuse à » la place de la véritable amitié : ils semblent agir d'après les » principes mercenaires et intéressés qu'inspire le com- » merce. Cette partie de leur caractère est directement op- » posée à celui des Taïtiens, qui se plaisent dans une vie » indolente, mais dont les affections plus senties ne se » bornent pas à de simples apparences. Cependant il y a » aux îles de la Société un grand nombre d'individus vo- » luptueux, tels que les *Arreoys*, dont le caractère moral » parait un peu dépravé, au lieu que les insulaires des îles » des Amis semblent ignorer les vices, qui sont les fruits de » l'opulence ».

Disons avec M. *de Fleurieu* : « L'homme sauvage est un » enfant vigoureux, méchant, cruel quand il ose l'être; il » faut lui faire peur, afin de pouvoir lui faire du bien ».

FIN DE LA POLYNÉSIE.

NOUVELLE

NOUVELLE-ZÉLANDE,

ET ISLES VOISINES.

Nous avons encore tant de pays interressans a visiter, que nous ne pouvons nous arrêter qu'un moment sur les rochers de la Nouvelle-Zelande, quoique sans doute ce pays, mieux connu, peut devenir d'une haute importance.

Decouverte. — Ce pays fut découvert par Tasman en 1642, d'abord il n'y débarqua point. Cependant les naturels vinrent sur le rivage, et il s'établit une communication, durant laquelle 7 Hollandais, qui etaient descendus sans armes sur le rivage, furent cruellement massacrés. Ces peuples furent représentés d'une couleur tirant entre le brun et le jaune, avec de longs cheveux noirs, et ressemblant aux Japonais.

Le grand navigateur Cook visita ces régions en 1779, et découvrit un détroit qui divise le pays en deux grandes îles. La méridionale était appelée, par les naturels, Tavi Pœnammou, et la septentrionale Eahéianomawe, noms dont l'authenticité a été revoquée en doute par Cook même. Il paraît que *Tavi* est le nom d'un lac, et *Pœnammou* désigne le jade vert. Cependant cette île semble être appelée Pœnammou dans la carte tracée par un naturel, et publiée par M. Collins.

Etendue. — Ces îles s'étendent du 34 au 47 parallèle. La première a 180 lieues de long, et la seconde en a 200, leur largeur varie de 10 à 60 lieues. C'est une des grandes Terres Océaniques.

Climat. —L'île septentrionale paraît être beaucoup plus favorisée de la nature que l'autre; mais toutes deux elles jouissent d'un climat tempéré, semblable dans le milieu, à celui de Paris, mais plus humide. L'extrémité méridionale est probablement aussi froide que l'Ecosse.

Les ouragans y sont aussi fréquens que violens, et chan-

gent continuellement de direction, à cause de la hauteur des montagnes, qui, la plupart de l'année, restent chargées de vapeurs (1).

La température de l'air, vers le milieu, est peut-être plus douce que celle de Paris; le thermomètre de Fahrenheit ne montait, dans la saison correspondante à notre mois d'août, qu'à 66 degrés; et à l'époque qui représente notre mois de décembre il ne tomba qu'à 48 degrés. Mais j'avoue que ces remarques du chirurgien Anderson ne me paraissent pas d'un grand poids.

Les vents de nord-ouest sont les plus communs dans le détroit de Cook; ils sont accompagnés d'un ciel pur.

Sol et montagnes.—Ces deux îles ne renferment qu'une seule mais très-longue chaîne de montagnes très-élévées. Suivant Forster, la plus haute montagne observée dans ce voyage était le *pic Egmont*, dans l'île septentrionale de la Nouvelle-Zélande; elle est couverte d'une neige perpétuelle, de sorte qu'il estime sa hauteur à 14,000 pieds anglais. Nous pensons, pour diverses raisons, que l'on peut réduire cette évaluation à 10,000 pieds français.

Près le détroit de Cook, d'après les observations du chirurgien de l'équipage, le pied des montagnes est composé de pierres sablonneuses ou d'un grès jaunâtre, situé par couches horizontales, et traversé par des veines de quartz dans la même situation. Le sol ressemble à une marne jaunâtre.

Forster dit que l'île méridionale présente une couche peu profonde de terreau noir, sous lequel il paraît y avoir un roc de jade néphrétique de jaune pâle, coupé par des veines de quartz. On y trouve aussi le basalte argileux et la pierre ponce (2).

On n'y a découvert aucun minéral rare, à l'exception du jade verd, que l'on trouve dans le canal d'une grande rivière, en petites couches minces. Mais on ne pourra manquer d'y trouver divers autres minéraux utiles. Celui-ci sert aux naturels pour faire des haches et d'autres outils.

Végétaux et animaux.—Les montagnes nourrissent des

(1) Troisième voyage de Cook, liv. I, chap. VIII.
(2) *Forster*, Observations, etc.

bois de construction pour les flottes qui un jour domineront dans le Grand-Océan. Les collines mêmes sont couvertes de grands arbres touffus, qui conservent leurs feuillages jusqu'à ce que les boutons du printems les fassent tomber en s'ouvrant; car en juin, qui répond à notre décembre, la verdure est encore très-belle.

L'agriculture est inconnue dans ce pays, qui à peine semble sortir des ténèbres du cahos. La nature montagneuse du sol et la fréquence des ouragans semblent s'opposer à toutes améliorations futures; mais cette remarque n'est juste, peut-être, que pour la partie septentrionale, près le détroit de la Reine-Charlotte, et il doit y avoir une grande variété dans de si vastes contrées.

Le lin de la Nouvelle-Zélande (*phormium tenax*) a excité une attention particulière par sa belle apparence soyeuse, et par la hauteur remarquable de la plante. On en a essayé la culture en France et en Angleterre sans succès, peut-être à cause de quelque différence frappante du sol ou de l'entier changement de l'ordre des saisons.

Une espèce de *philadelphus*, qui croît sur les collines voisines de la mer, peut remplacer complètement le thé de la Chine.

Les Européens ont introduit la culture des blés, des racines et des légumes d'Europe, qui réussissent très-bien. Les naturels de l'île septentrionale cultivent les patates, les ignames, le cocotier et le *morus papyrifera;* mais ces arbres paraissent se ressentir de la température trop froide du climat. On cultive aussi la citrouille (1). Le céleri sauvage, le cresson et autres plantes anti-scorbutiques y croissent en abondance.

Animaux. — Les oiseaux paraissent être d'espèce et de couleur particulière, et il est étonnant que dans un si vaste pays on n'ait pas remarqué d'autres quadrupèdes que quel-

(1) *Anderson* dit très-positivement qu'il n'y a aucune trace de culture à la Nouvelle-Zélande, voyez troisième voyage de Cook, tome I, page 144. Mais le contraire est assez bien avéré par la description de l'île dans le *premier* voyage de Cook, liv. II, chap. IX; et par toutes les autres relations.

ques rats et une espèce de chien renard, qui est un animal domestique parmi les naturels.

Les énormes lézards décrits par les naturels sont probablement des crocodilles, puisqu'ils ont *huit* pieds de long, et qu'ils dévorent ou du moins attaquent les hommes, au dire des Nouveaux-Zélandais.

Les poissons abondent sur les côtes et dans les baies. Les maquereaux et les homards y sont excellens. Il y a des chiens de mer, dont la chair, selon Cook, a le goût de la raye. On y pêche encore le poisson décrit par Frezier sous le nom d'*éléphant*, et une foule d'autres espèces très-différentes de celles d'Europe; mais qui presque toutes fournissent une nourriture saine et abondante.

Baies, rivières, etc. — Il serait bien inutile de faire, d'après le capitaine Cook, la fastidieuse énumération des baies, hâvres et ports de cette grande terre.

Duskybay, au sud-ouest, à 45 deg. de latitude, doit être remarqué. Les Anglais de Botany-Bay y ont formé un établissement, principalement pour la coupe des bois, la culture du lin et la pêche aux veaux marins et aux baleines.

Le *détroit de Cook*, qui sépare les deux îles, offre plusieurs golfes et hâvres. Le vent de nord-ouest en rend l'entrée assez difficile.

L'île septentrionale a une rivière ou plutôt une baie qui porte le nom de *la Tamise*.

Habitans, mœurs, etc.—Les naturels sont de la même race que les Taïtiens, les habitans des îles des Amis, etc. Ils sont d'une couleur basannée, un peu plus foncée que celle des Espagnols, quelques-uns même sont blonds. Ils égalent les plus grands Européens pour la taille; leurs traits sont d'ordinaire réguliers et agréables. Il est singulier de voir qu'ils diffèrent tant des naturels de la Nouvelle-Hollande, tandis que la théorie porterait à croire que c'est la même race d'hommes.

M. Collins a joint à son intéressante description de la colonie anglaise dans la Nouvelle-Galles méridionale, quelques renseignemens sur la Nouvelle-Zélande, obtenus principalement de deux des naturels transportés à l'île de Norfolk pour y enseigner la culture du lin. L'un d'eux dessina une carte grossière de son pays, publiée par notre au-

teur; leurs traits approchent de ceux des Européens, et l'un d'eux avait un nez aquilin. Suivant leur rapport l'île septentrionale est divisée en huit districts, gouvernés par leurs chefs respectifs, et d'autres qui leur sont subordonnés. Ces provinces sont très-souvent en guerre les unes avec les autres, et les prisonniers sont indubitablement dévorés par les vainqueurs. Elles font aussi quelquefois entre elles un trafic de lin et de jade vert, avec lequel les Zélandais fabriquent leurs haches et leurs ornemens. A l'ouest de l'île septentrionale il y a une grande rivière, mais seulement navigable pour des canots. Les distinctions et l'inégalité des rangs se prononcent par les différences établies entre le commun du peuple, les chefs, les officiers et les prêtres, dont l'autorité est égale, si elle n'est pas supérieure, à celle des chefs.

Les nouveaux Zélandais enterrent leurs morts. Ils croient aussi que le troisième jour après l'enterrement le cœur se sépare du corps, et que cette séparation est annoncée par une légère brise de vent qui donne avis de son approche à une Eitoua ou divinité inférieure, qui se penche sur la tombe et l'enlève dans les nuages. Dans sa carte, Tou-Gii (c'est le nom du Zélandais) a marqué une route imaginaire qui s'étend dans toute la longueur d'Eaheianomawe, c'est-à-dire, du détroit de Cook au cap Nord, que Tou-Gii appelle Terry-Inga. Tandis que l'âme est reçue par le bienfesant éa-toua, un esprit malin se hâte d'emporter la partie impure du corps par la route que l'on vient de nommer, à Terry-Inga, d'où il est précipité dans la mer.

« Le suicide est très-commun parmi les habitans de la » Nouvelle-Zelande; ils se pendent pour la plus frivole » circonstance; ainsi une femme qui aura été battue par » son époux ira se pendre immédiatement après. Nos deux » hôtes semblaient très-bien connaître cette manière de » mettre fin à leur existence, car ils menacèrent plusieurs » fois de se pendre si on ne les renvoyaient pas dans leur » pays; mais comme ils ne formaient cette résolution que » dans leurs momens d'humeur, ils en perdirent peu-à-peu » la pensée ».

On n'a pas pu découvrir aucune autre division du tems

parmi eux que le changement de lune, qu'ils comptent jusqu'à ce que le nombre monte à cent, et cet espace de tems est exprimé par le mot ta-ice etow, c'est-à-dire, un etow ou cent lunes ; c'est ainsi qu'ils comptent leur âge, et calculent tous les autres événemens.

How-Dow et Tou-Gii assurèrent qu'on pouvait obtenir de leurs compatriotes une grande quantité de lin manufacturé pour des bagatelles, comme des haches, ciseaux, etc., et que cette plante croissait naturellement avec abondance dans beaucoup d'endroits. Dans quelques districts ils la cultivent en séparant les racines et en en plantant trois dans chaque trous, à la distance d'un pied. Ils donnent la préférence au lin qui croît naturellement, par la quantité et la grandeur.

« On doit s'attendre (dit le gouverneur King) qu'après » une connaissance de six mois entre nous et les Zélandais, » nous avions appris assez passablement la langue des uns » et des autres. Quelques-uns de mes officiers (qui voulurent » bien communiquer les observations qu'ils obtinrent de nos » hôtes) et moi-même, nous nous fesions passablement » entendre d'eux. Les Zélandais, de leur côté, en joignant » quelques mots anglais avec ce que nous savions de leur » langage, étaient assez intelligibles pour nous. Tout le tems » qu'ils furent avec nous je ne possédais aucun exemplaire » des voyages du capitaine Cook; mais depuis leur départ » j'ai trouvé, par son premier voyage, qu'il y a beaucoup » d'affinité entre la langue des Zélandais en général et celle » qui se parle dans ces mers (1) ».

Le dernier voyage du capitaine Cook contient des renseignemens très-étendus sur l'île méridionale. Nous n'en extrairons qu'un petit nombre de remarques; nous n'aurons encore que trop souvent à retracer le triste spectacle de la dignité humaine ravalée au-dessous de la brute.

Soit qu'ils restent enfermés dans leurs *hippas* ou villages fortifiés, suspendus sur les flancs des montagnes, dans des positions d'un accès difficile, soit qu'ils parcourent les vastes déserts qui les environnent, les malheureux naturels vivent dans une appréhension et des guerres continuelles; chaque tribu suppliait ardemment le capitaine Cook d'exterminer ses

(1) Relation de *Collins*.

antagonistes, peinture frappante de la vie sauvage, que l'on doit se représenter telle que la démontre l'expérience, et non d'après les belles peintures des poëtes et des philosophes. Leur vengeance ne s'éteint que dans le sang de leurs adversaires; ils ne pardonnent jamais, et ce qu'il y a de plus extravagant, c'est qu'ils croient que l'âme d'un homme dévoré par son ennemi est condamnée à un feu éternel. Ils n'ont aucun temple public, seulement leurs prêtres demandent aux dieux toutes sortes de propriétés.

Le penchant au vol et au libertinage sont presque les seuls traits par lesquels ils ressemblent aux habitans de la fertile Polynésie. Cependant, pour être juste, il faut dire qu'un climat plus dur, un sol plus ingrat, une nature plus grande et plus sévère, a donné à l'âme des nouveaux Zélandais plus de ressort, plus d'audace et de persévérance. Ils ne sont pas sans industrie. L'habillement général est une robe oblongue, faite de lin soyeux; ils portent aux oreilles des petits morceaux de jade ou des chapelets. Leur visage est barbouillé de rouge, apparemment de l'ocre de fer mêlé avec de la graisse. Les habitations sont bien supérieures à celles de la Nouvelle-Hollande; les barques sont construites de planches bien jointes et attachées avec de forts osiers; quelques-unes ont 50 pieds de longs, et sont assez larges pour pouvoir naviguer sans agrès, mais les plus petites en ont ordinairement; souvent ils lient deux barques ensemble par des chevrons. Les grands canots portent 30 hommes et plus, ils sont très-fréquemment ornés d'une tête habilement ciselée, dont la figure exprime la rage; car dans la vie sauvage on voit peu d'emblêmes agréables, ils représentent presque toujours les passions cruelles et funestes. Ils cuisent leurs poissons dans des fours mal construits, et ils suppléent à l'usage du pain par une espèce de fougère, qui donne une subtance visqueuse comme le sagou. Ils manient très-adroitement leurs grossiers outils, qui sont, pour la plupart, fait de jade. Leurs armes sont des lances, des javelines et le pa-tou, espèce de massue ou hache informe. Pendant le combat ils font des grimaces affreuses. Les corps encore palpitans de leurs ennemis sont coupés par morceaux, grillés et dévorés avec un plaisir singulier. Ils conservent le souvenir des hauts faits de leurs ancêtres par des

chansons qu'ils chantent fréquemment en s'accompagnant de leur flûte grossière.

Ainsi la race polynésienne, jusques dans son dernier état de dégradation, porte un germe de civilisation qu'il serait facile de développer.

Iles voisines de la Nouvelle-Zélande.

Les îles nommées *Snares*, et découvertes par Vancouver, au sud de la Nouvelle-Zélande, ne sont que des rochers stériles.

Les îles vues par *Bligh*, à 11 degrés plus dans l'est, ne paraissent pas être d'une nature plus intéressante. Quelques cartes les nomment îles *Bounty*, d'après le vaisseau que le capitaine Bligh montait.

Mais à l'est et au nord de la Nouvelle-Zélande se trouvent deux îles qui méritent une description particulière.

L'*île* Chatam, par 181 degrés de longitude est de Paris, et environ 43 deg. 49 min. de latitude sud, a été découverte par le lieutenant *Broughton*, qui accompagnait Vancouver. La longueur de cette île peut être de 12 lieues; on n'en connaît pas la largeur.

Le terrain s'élève graduellement, et forme dans l'intérieur des collines d'un aspect agréable. Il paraît que l'île renferme une de ces lagunes si fréquentes dans les îles basses de cet Océan.

« La végétation, dit *Broughton*, a beaucoup de force; les » arbres, cependant, ne sont que d'une élévation moyenne. » Ils sont dégagés de branches jusqu'à une certaine hauteur, » et l'on ne voit point de broussailles; un arbre ressemble » au laurier, et un autre a des joints comme la vigne ». On voit dans les mains des habitans plusieurs filets et lignes d'un beau chanvre, qui sans doute est du cru de l'île.

Les habitans sont des hommes de moyenne taille, vigoureux, bien proportionnés; ils ont le teint d'un brun obscur, et les traits prononcés. Leurs cheveux et leur barbe sont noirs; leur corps n'offre aucun indice du *tatouage*. Une peau d'ours marin ou de veau marin forme leur vêtement; une natte artistement tissue couvre leurs reins. Ils paraissent très-propres; mais l'on n'a pu voir ni leurs femmes ni leurs habitations.

Il paraît que les oiseaux n'y sont jamais attaqués; du moins ils volaient autour des habitans avec une confiance qui semblait annoncer la paix dont ils jouissent. On remarquait des pies de mer noires avec un bec rouge, des courlis tachetés de noir et de blanc avec un bec jaune, de gros pigeons ramiers comme ceux de la baie *Dusky*, des canards, dont les espèces étaient très-variées.

L'île *Curtis*, les îles de *la Recherche*, celle dite de *Sunday*, le rocher de *l'Espérance*, et probablement quelques autres ilots forment au nord-est de la Nouvelle-Zélande un petit archipel, auquel on peut joindre l'île *Vasquez*.

L'île *Norfolk* est située au nord-ouest de la Nouvelle-Zélande, presque à moitié chemin de la Nouvelle-Calédonie. Les Anglais, qui y ont placé une colonie déjà nombreuse et florissante, en doivent la découverte au capitaine Cook.

Cette île peut avoir 5 lieues de circuit; les récifs de corail s'étendent au sud jusqu'à 7 lieues. Des pierres de craie jaunâtre, commune à la nouvelle-Zélande, forment la base de l'île; un terreau noir les recouvre à une grande profondeur; la végétation est forte et abondante; le lin de la Zélande y vient beaucoup plus beau que dans la grande terre; les pins ont le bois moins léger qu'à la Nouvelle-Calédonie, et moins dur qu'à la Nouvelle Zélande. Le choux-palmiste, l'oseille sauvage, le fenouil marin y abondent. Les pigeons, les perroquets et autres espèces d'oiseaux, multipliées en liberté, sont les mêmes que dans l'île septentrionale de la Nouvelle-Zélande. Les colons anglais y ont porté les blés et les animaux domestiques de l'Europe.

ARCHIPEL CALÉDONIEN

OU DU SAINT-ESPRIT,

Comprenant la Nouvelle-Calédonie, les Nouvelles-Hébrides de Cook, les Grandes-Cyclades de Bougainville, ou les Terres du Saint-Esprit de Quiros.

DÉCOUVERTE ET NOM. — QUATRE navigateurs ont successivement découverts ces terres. L'espagnol *Quiros*, en 1606, aborda à la terre de Saint-Esprit; il la regarda comme plus étendue qu'elle ne l'est en effet : il eut aussi connaissance de Manicola ou Mallicolo. Ce ne fut pas sans raison plausible qu'on les considéra long-tems comme fesant partie du continent de la Nouvelle-Hollande. Elles furent ensuite reconnues par M. *de Bougainville* en 1768; et ce navigateur, qui débarqua sur l'île des Lépreux, borna ses découvertes à trouver que la terre n'était point continue, mais un amas d'îles qu'il nomma l'archipel des Grandes-Cyclades. Le capitaine *Cook*, en 1774, a non-seulement déterminé l'étendue et la position de ces îles, mais encore fait la découverte de plusieurs autres qui étaient restées inconnues, telles que Sandurih, Ambrym, etc. Mais c'est bien à tort que le capitaine Cook regarde ces recherches comme un titre suffisant pour lui donner le droit de changer les dénominations données par les premiers navigateurs (1).

(1) M. de *Fleurieu* a déjà relevé cette injustice, voyez le Voyage de Marchand, tome III. Mais l'idée de laisser la dénomination Cookienne au groupe méridional nous appartient en propre. Nous pensons que ce partage, fondé sur un fait historique et sur une vérité physique, pourra contenter les deux partis.

Le nom de *Nouvelles-Hebrides*, introduit par Cook, ne peut appartenir de droit qu'au groupe *entièrement* découvert par lui et détaché de celui du Saint-Esprit; savoir, aux îles d'*Erromango*, de *Tanna*, d'*Irronan*, d'*Annatom*, etc. De nommer ces îles, absolument distinctes de celles de Quiros et de Bougainville, voila à quoi se bornent les droits de Cook, droits que personne n'eut contestés, s'il eût su les limiter dans le cercle tracé par la justice et la reconnaissance.

La *Nouvelle-Calédonie* n'a été vue par aucun navigateur européen avant Cook; c'est un fait sur lequel tout le monde est d'accord; mais on doit aussi avouer que cette découverte a été achevée par le français *d'Entrecasteaux*, qui a reconnu toute la côte méridionale, les dangereux récifs qui l'environnent, et les îles qui, au nord, forment une prolongation de la grande terre.

NOUVELLE-CALÉDONIE.

SITUATION.—L'île principale s'étend de 19 d. 58 m. à 22 d. 30 m. lat. sud, et entre le 162e et le 165e méridien à l'est de Paris. Sa longueur est de 80 à 90 lieues, sur 18 à 20 de large; mais la côte du sud et de l'ouest présente une chaîne effrayante de récifs qui se prolongent au-delà de cette île, et barrent la mer pendant une espace de 324 milles du sud-est au nord-ouest; il y a aussi dans ses environs plusieurs petites îles entourées de rescifs, et liées entr'elles par des bancs (1).

MONTAGNES ET SOL.—La Nouvelle-Calédonie paraît traversée entièrement par une chaîne de montagnes qui s'étendent dans toute sa longueur: elles s'élèvent graduellement vers l'est-sud-est, à environ 3,200 pieds au-dessus du niveau de la mer. Les principaux, composans de grandes masses, sont le quartz, le mica, une stéatite plus ou moins dure, du schorl vert, des grenats, de la mine de fer spéculaire.

Ajoutons, d'après Forster, que l'on y trouve aussi des granits dans des blocs de silex; et dans quelques endroits du quartz d'une blancheur transparente, et des asbestes. Il est probable que les montagnes de la Nouvelle-Calédonie et

(1) *Labillardière*, Voyage à la recherche de la Pérouse, tome I, p. 199 et suiv. Les récifs s'étendent au nord, à 17 d. 51 m., et au sud au-delà de 23 d. latitude sud.

de la Nouvelle-Zélande contiennent de riches veines métalliques.

Climat. — Les chaleurs sont beaucoup plus fortes dans ces grandes terres que dans les petites îles de la Polynésie. Mais il est à présumer, d'après la situation et la configuration de la Nouvelle-Calédonie, que l'on y trouve deux températures différentes.

Végétaux. — Les principales plantes qui croissent dans cette île sont, les cocotiers, qui couvrent les flancs des vallées les plus fertiles; l'arbre nommé *commersonia echinata*, qui croît abondamment aux Moluques; l'arbre à pain; un jasmin à fleurs couleur de souci; *l'hibiscus tiliaceus*, dont les habitans mâchent les jeunes pousses; le *dolichos tuberosus*, dont ils mangent les racines après les avoir fait griller sur des charbons; le *melaleuca latifolia*, le *diacophyllum verticillatum*, nouveau genre qui a beaucoup de rapport avec le *dracœna* (1), cette plante croît sur le sommet des montagnes; *l'hipoxis*, dont les Calédoniens mangent aussi les racines, qui croît spontanément dans les forêts; des *arum esculentum* et *macro-rhizon*; des bananiers, des cannes à sucre : toutes plantes objets des soins et de la culture des naturels. Sur les bords des rivières, *l'acanthus ilicifolius*; dans les vallées, *l'acrostichum australe*, plusieurs espèces nouvelles de *limodorum*, de *passiflora*, le gingembre, *amomum zingiber*; le *casuarina equisetifolia*; des espèces nouvelles de *cebera*, et une de fougère du genre *myriothica*; dans les ravins, de beaux *aleurites*, dont les amandes ont un goût très-agréable : on rencontre aussi en grande quantité des plantes de la famille des protées et de celles des bignones; *l'antholoma montana* est un des plus beaux arbustes, il croît sur les hauteurs, il a environ vingt pieds de haut; il forme un genre nouveau qui doit entrer dans la famille des plaqueminiers.

Animaux. — Les chiens et les cochons sont probablement les seuls quadrupèdes. Les oiseaux les plus communs sont une espèce nouvelle de pie, de très-gros pigeons, des *muscicapa*, des *corvus caledonicus*; et parmi les serpens, le *coluber laticaudatus*.

---

(1) *Labillardière*, Voyage, t. II, p. 211, et Atlas, pl. 41.

Habitans. — Avec la Calédonie et les Hébrides commence la partie de Terres Océaniques qui est habitée par une race assez semblable aux nègres. Ainsi il n'est pas étonnant que Labillardière ait trouvé une singulière conformité entre la figure des habitans et les productions végétales des îles de Van-Diemen et de Calénodie. Quoique cependant ces deux îles soient fort éloignées l'une de l'autre, cette ressemblance se rapporte à un lieu d'origine commune entre toutes les nations, depuis Papous jusqu'à la Nouvelle-Calédonie, et probablement de l'île de Van-Diemen. Les idiômes présentent, dit-on, des très-grandes variations; mais cela prouve seulement la vie sauvage et isolée de ces nations. Tous ces idiômes diffèrent absolument de la belle langue Polynésienne.

Ils paraissent même différer extrêmement de tribu en tribu. Plus une partie du monde est sauvage et plus on y trouve une bizarre diversité d'idiomes, qui est souvent entretenue par les haines et les guerres.

Les habitans de la Nouvelle-Calédonie ont les cheveux laineux; leur taille est médiocre, leur peau aussi noire que celle des habitans de l'île Van-Diemen. Ils ne connaissent pas l'usage de l'arc, mais ils sont armés de zagaies et de massues, qu'ils fabriquent avec beaucoup de soin; ils se servent aussi de la fronde. Des observations aussi exactes ont convaincu qu'ils étaient entropophages : ils se nourrissent ordinairement de coquillages, de poissons, de racines, et mangent aussi une espèce particulière d'araignée, que Labillardière a décrite sous le nom *d'aranea edulis*. Les femmes n'ont d'autre vêtement qu'une ceinture de filamment d'écorce; plusieurs parmi les hommes ont la tête entourée d'un filet à mailles, ou d'une coiffure faite avec des feuilles et le poil du *vespertilio vampyrus*. Ils cultivent des ignames, des patates, mais en petite quantité : ils élèvent sur les montagnes de petits murs les uns au-dessus des autres, pour arrêter l'éboulement des terres qu'ils cultivent.

Leurs terres sont en général stériles, et pour appaiser le sentiment de la faim ils mangent même d'une sorte de stéatite verdatre d'une nature très-friable. Ceux qui habitent les montagnes sont sur-tout d'une extrême maigreur, ils n'ont aucune espèce d'industrie, et dorment en plein air.

Ils font des barques avec du bois de cocotier. Ils ont des chefs, mais leur autorité paraît très-bornée.

Le nom de Tii, qui dans les îles de la Société signifie un ange gardien, semble dénoter ici un chef. Les femmes y sont plus chastes que dans aucune autre île de l'Océan pacifique. Les maisons sont propres, quelques-unes ont des portes à battans sculptés; elles ont la forme d'une ruche, et sont très-chaudes, mais remplies de fumée. L'habillement consiste en une légère ceinture, les cheveux crépus sans être laineux, sont ornés d'un peigne; les Calédoniens se coupent la barbe.

Iles voisines de la Nouvelle-Calédonie.

Au nord se prolonge une chaîne de rochers, entre-mêlés d'îles, parmi lesquelles on distingue celle dite de *Huon*.

Au sud on remarque entr'autres l'île considérable dite *des Pins*, et une petite île dite *île Botanique;* dans ces îles les navigateurs trouveront, au besoin, des pins très-beaux et très-abondans, qui pourront servir de mats et de vergues. L'île Botanique, quoique toute sablonneuse, fournit à MM. Forster et Sparmann plus de trente espèces nouvelles.

Les *îles de Beaupré* et de *Loyalty* forment un petit archipel d'îles basses, entre la Nouvelle-Caledonie et les Nouvelles-Hébrides; il en reste probablement d'autres à découvrir.

Nouvelles-Hébrides.

Situation. — Les Nouvelles-Hébrides, découvertes par Cook, forment un groupe distinct au nord-est de la Calédonie et au sud-sud-est de l'archipel du Saint-Esprit proprement dit. Les principales sont: *Erromango*, *Tanna* et *Annatom*. La première est à 18 lieues de l'île Sandwich, et elle a 24 à 25 lieues de tour. Son milieu est par 18 deg. 54 min. de latitude sud, et de 169 deg. 19 min. de longitude à l'est.

Tanna, située à 6 lieues de la côte méridionale d'Erromango, court sud-est et nord-ouest. Elle s'étend environ 8 lieues dans cette direction; et sur toute la longueur elle a 3 ou 4 lieues de large.

L'île *d'Immer*, à 4 lieues du port de la Résolution dans

Tanna; et l'*île d'Erronam* ou *Toutouna* se trouve à l'est dans la même direction, à 11 lieues de distance. Cette dernière, la plus orientale de toutes les Hébrides, n'a pas plus de 5 lieues de tour, mais elle est très-haute.

Annatom, qui est l'île la plus méridionale, gît par 20 d. 3 min. de latitude sud, et 170 deg. 4 min. de longitude. Elle est au sud-est, a 11 ou 12 lieues du port de la Résolution.

NATURE DU SOL.—Toutes ces îles, à l'exception de celle d'Immer, sont élévées et sans récifs de corail. Celle de *Tanna*, la seule qui ait été examinée en détail, présente le phénomène interressant d'un volcan très-actif. MM. Forster et Sparmann essayèrent envain de pénétrer jusqu'a cette montagne ignivome, qui pourtant n'est pas une des plus élevées. Ecoutons le récit de George Forster, qui fut d'une de ces expéditions.

« Le volcan était agité de convulsions, et les cendres » qu'il vomissait avec le feu obscurcissaient l'air. La pluie » qui tomba dans ce moment était un composé d'eau, de » sable et de terre, de telle sorte qu'on pouvait l'appeler » une ondée de vase....

» Une singulière folsaterra, située dans une des collines » voisines, occupait si fort notre attention, que nous nous » y rendîmes le lendemain au matin. Le volcan continua » à gronder toute la journée, et à vomir des quantités pro» digieuses de petites cendres noires, qui, examinées de » près, furent reconnues pour des schorls de forme d'ai» guilles à demi transparentes. Tout le pays était jon» ché de ces particules, et en herborisant elles furent très» nuisibles à nos yeux, parce que chaque feuille était en» tièrement couverte. Il faut dire que le volcan et ses pro» ductions semblent contribuer beaucoup à cette richesse » de végétation qui est si remarquable sur cette île. Plu» sieurs plantes y prennent deux fois la hauteur qu'elles » ont dans les autres contrées, leurs feuilles sont plus larges » et leurs parfums plus forts ».

Les terrains brûlans, et qui exhalent des vapeurs sulfuriques, paraissent communs dans cette île, de même que les sources chaudes.

Tanna présente aussi des couches d'argile mêlées de terre alumineuse, de blocs de craie et de tripoli. Le soufre y abonde, et l'on trouve quelques indices de cuivre.

Productions. — En fertilité et sur-tout en beauté, l'île de Tanna ne le cède guère aux îles les plus célèbres du Grand-Océan. « Les nombreux tourbillons de fumée, dit » un de nos voyageurs, qui jaillissaient de chaque bocage, » offraient l'idée de la vie domestique; mes pensées se por- » taient naturellement sur l'amitié et le bonheur de ce peu- » ple, en considérant ces vastes champs de plantations » qui m'environnaient de toutes part, et qui, par leurs » fruits, me paraissaient avoir eté choisis avec raison pour » les emblêmes de la richesse et de la paix.... Le paysage » à l'ouest n'était pas moins admirable que celui dont je » viens de parler. La plaine y était entourée d'un grand » nombre de collines fertiles, revêtues de bois entre-mêlés » de plantations, et par derrière s'élevait une chaîne de » hautes montagnes, qui ne sont pas inférieures à celles des » îles de la Société, quoiqu'elles semblent être d'une pente » plus aisée »....

Les sites de Tanna ont quelque chose de plus doux et de plus élégant que ceux de Taïti, parce que les montagnes ne s'élancent pas brusquement du milieu d'une plaine étroite, mais sont précédées de plusieurs rangées de collines, entrecoupées de larges vallées.

On y trouve des bananiers, des cannes à sucre, des patates et plusieurs sortes d'arbres fruitiers. Les voyageurs anglais y virent le pigeon qui, aux Moluques, dissémine les muscades véritables; dans le jabot d'un de ces oiseaux ils trouvèrent une noix de muscade oblongue; les naturels leur en firent voir plusieurs encore entourées de leur macis. Ainsi point de doute qu'il ne croisse une variété de muscadier dans ces îles; on ne peut cependant en trouver aucun dans le petit espace que les Anglais eurent la permission de parcourir (1).

Habitans. — Les naturels ressemblent davantage à ceux de la Nouvelle-Hollande qu'aux insulaires des îles des Amis.

(1) *Cook*, second voyage, liv III, ch. 4—6.

Les

Les hommes ont le teint d'un noir qui tire sur le brun; ils sont d'une taille moyenne, mais musculeux et vigoureux; leur barbe forte, noire et bouclée; leur chevelure noire, épaisse et arrangée, non pas précisément *à la titus*, mais du moins *à la porc-épic*, les traits du visage prononcés et ouverts, et tout enfin leur donne un air mâle et guerrier. La singularité de leurs ornemens, le petit bâton qui traverse le bout du nez, la *pagne* qui couvre à la vérité les parties honteuses, mais de manière à les rendre plus visibles (1), enfin, l'usage d'un fard grossier, tiré des terres ocreuses et calcaires, indique clairement la parenté de ces insulaires avec ceux de la Nouvelle-Calédonie, de la Nouvelle-Guinée et de l'archipel Salomon.

D'un autre côté les arts de ces insulaires paraissent avoir eu une origine commune avec ceux répandus chez les Polynésiens. Leurs arcs, faits du plus beau bois élastique, leurs frondes, leurs massues, leurs dards, avec lesquels ils percent une planche de bois de quatre pouces d'épaisseur, rappellent souvent les armes usitées aux îles des Amis, et il est probable qu'il y ait quelques communications entre ces deux archipels.

La langue de Tanna et celle d'Irromango diffèrent, et l'une et l'autre n'ont guères de ressemblance avec la langue générale de la Polynésie.

Les femmes des Nouvelles-Hébrides, réduites à l'état de l'esclavage, perdent bientôt le peu d'attraits que la nature daigne leur accorder. Elles sont faibles et petites. Les voyageurs disent que plusieurs jeunes filles, d'environ 14 ans, avaient des traits fort agréables, et un sourire qui devint plus touchant à mesure que leur frayeur se dissipa. Elles avaient les formes sveltes, les bras d'une délicatesse particulière, le sein rond et plein, et elles n'étaient couvertes que jusqu'aux genoux. Leurs cheveux bouclés flottaient sur leur tête ou étaient retenus par une tresse, et la feuille de banane verte qu'elles y portaient ordinairement, montrait, avec un certain avantage, leur couleur noire. Elles avaient des anneaux d'écaille de tortue à leurs oreilles;

(1) C'est une imitation manifeste de la configuration de ces parties dans les *animaux*.

il est probable que la quantité de leurs ornemens s'accroît avec l'âge ; les plus vielles et les plus laides sont chargées de colliers, de pendans d'oreilles et de nez, et de bracelets. Il paraît que les femmes obéissent au moindre signe des hommes, qui n'ont pour elles aucun égard. Elles traînent tous les fardeaux, et peut-être que ce genre de travail et de fatigue contribue à diminuer leur stature, car les charges ne sont pas toujours proportionnées à leurs forces.

Remplis d'une défiance malheureusement trop juste, et pleins de cette fierté qu'inspire une vie indépendante, les Hébridiens s'abandonnent aux mouvemens naturels de leur âme, et exercent une hospitalité désintéressée, dès qu'ils croient n'avoir rien à craindre de la part des étrangers qui viennent les visiter.

« Ils nous donnèrent, dit *Forster* le fils, des feuilles de » figuier enveloppées dans des feuilles de banane, et cuites » à l'étuvée. Elles étaient d'un très-bon goût, et elles peuvent » tenir lieu d'épinards. Ils nous offrirent aussi deux gros » plantains de l'espèce la plus grossière, ce qui prouve » que l'esprit d'hospitalité est naturel même à ces habitans. » Ce sont les femmes et les enfans qui nous présentèrent » ces mets ; mais ils étaient si timides, que dès que nous » jetions les yeux sur eux ils s'enfuyaient en hâte, et cela » divertissait infiniment les hommes. Cependant la fami- » liarité de ces femmes prouvait que nous avions gagné » une partie de leur confiance. Quelques-unes avaient le » sourire sur la bouche, mais en général elles paraissaient » tristes et mélancoliques. Elles portaient des pendans d'o- » reilles et des colliers comme les hommes ; et celles qui » étaient mariées des chapeaux de nattes ; la plupart avaient » aussi des pierres blanches dans les narines. Si nous » présentions un grain de verre, un clou ou un ruban » à ces Indiens, ils refusaient de le toucher, ils nous » priaient de le mettre à terre, et ils le ramassaient ensuite » dans une feuille. J'ignore si la superstition ou des idées » bizarres de propreté ou de politesse ont produit cet » usage ».

ARCHIPEL DU St.-ESPRIT POPREMENT DIT, OU GRANDES-CYCLADES.

Ce groupe, parfaitement distinct et différent de celui que nous venons de décrire sous le nom des Nouvelles-Hebrides, est composé de la grande île nommée *Terre du St.-Esprit*, de quatre ou cinq îles considérables, savoir : *Mallicolo*, *Pentecôte*, *Ambrym*, *Aurore*, *Sandwich*, et de plusieurs petites îles. Ces terres, d'abord placées sur deux lignes parallèles, se réunissent au sud dans une seule chaîne. Elles sont élevées et en partie dépourvues de récifs de corail, d'un sol fertile, et sujettes à des chaleurs bien plus fortes que les petites îles sous les mêmes parallèles.

Pic de l'Etoile. — C'est l'île la plus septentrionale, ainsi appellée par M. de *Bougainville*; il la place par 14 deg. 29 min. de latitude sud, et 168 deg. 9 min. de longitude, et au nord ¼ nord-ouest, à la distance de 8 lieues de l'île Aurore.

Le capitaine Bligh a cependant découvert, à un degré plus au nord, un groupe de petites îles qui peut-être regardé comme l'extrémité septentrionale de notre archipel.

Saint-Esprit. — Cette île est la métropole de l'archipel entier, et aurait mérite, de la part de M. Cook, un examen plus détaillé. C'est la plus occidentale, et, après le Pic de l'Etoile, la plus septentrionale de ces terres.

Elle a 22 lieues de long dans la direction du nord-nord-ouest ½ ouest, et du sud sud est ½ est, sur une largeur de 12 lieues, et plus de 60 de circuit. Ces terres, sur-tout celles du côté ouest, sont d'une elevation extraordinaire, et forment une chaîne suivie de montagnes qui, en quelques endroits, s'elèvent directement des bords de la mer. L'île entière, à l'exception des plages et de quelques escarpemens où le roc se montre à nud, est couverte de belles collines bien boisées, de vallées ouvertes et de diverses plantations. Les îles qui gissent le long des côtes méridionales et orientales doivent vraisemblablement former des baies et des ports aussi bien abrités que la grande baie de *St-Jacques* et *St.-Philippe* qui se trouve à l'est; c'est-là qu'ont mouillé Quiros et Cook.

Les habitans, plus forts et mieux faits que ceux de Mallicolo; étaient de couleur noire, et leurs cheveux paraissaient lainés ou du moins très-bouclés. Ils prononçaient quelques mots de la langue des îles des Amis et de la Société. *Forster* déplore avec raison la précipitation avec laquelle on fit la reconnaissance de cette île, dont l'aspect promet des belles découvertes en botanique, et où sans doute on retrouvera l'aloës, le muscadier, le poivrier, l'ébène, le citronnier, les perles et autres productions intéressantes, sinon les métaux précieux, du moins les objets dont *Quiros* parle (1).

Mallicolo ou *Manicola*. — C'est l'île la plus considérable après la terre du Saint-Esprit. Au sud-est elle s'étend nord-ouest et sud-est, et elle a 18 lieues de longueur. Sa plus grande largeur, qui est à l'extrémité sud-est, est de 18 lieues. L'extrémité nord-ouest n'a guère que les deux tiers de cette largeur, qui diminue encore d'un tiers vers le milieu. Ce rétrécissement est occasionné par une vaste et profonde baie sur la bande du sud-est. A juger de cette île d'après ce que les navigateurs en ont vu, son sol doit être très-fertile; c'est une argile jaunâtre et sablonneuse, du moins près la grève. Les terres, médiocrement hautes, s'élèvent doucement en pente du rivage au pied des montagnes, qui occupent le milieu de l'île.

« Nous trouvâmes, dit *Forster*, sur la plage un fruit ressemblant à une orange, que les insulaires nomment *abbimota*; mais comme il était pourri, je ne dirai pas si l'espèce est bonne à manger. Le nom que les insulaires donnaient à ce fruit était celui que donne *Quiros*; nouvelle preuve que les descriptions des terres qu'il a découvertes sont exactes. Nous avions trouvé des pimplemousses aux îles des Amis, mais jamais aucune orange n'avait frappé nos regards sur les îles de la mer Pacifique: de-là on peut croire que le reste de ce que dit Quiros des productions naturelles de ces pays est également vrai ».

Les productions végétales semblent être abondantes et fort variées, et les plantes utiles ne sont pas moins nombreuses qu'aux îles des Amis, peut-être qu'elles y sont moins bonnes, comme le croit M. Cook.

---

(1) *Debrosses*, tome I, p. 328 et p. 336.

Les cochons et les volailles sont leurs animaux domestiques : Cook y avait ajouté des chiens, en leur donnant un mâle et une femelle, qu'ils reçurent avec un extrême plaisir. Comme ils les appelaient *broas* (ce qui signifie cochon), on doit être convaincu qu'ils étaient absolument nouveaux pour eux. Il n'est pas probable que dans une île si éloignée du continent il y eut de grands quadrupèdes sauvages : à la vérité, un seul jour employé sur une grève stérile, ne suffit pas pour se former une idée complète des animaux et des végétaux du pays.

Habitans de Mallicolo. — On pourrait presque les regarder comme une espèce de singe, car ils sont très-hideux et mal proportionnés ; ils diffèrent beaucoup des autres nations de cette partie du monde. Ces hommes, d'une très-petite race, sont d'une couleur bronzée, en général leur hauteur n'excédait pas cinq pieds quatre pouces : leurs membres manquaient souvent de proportion ; ils avaient les jambes et les bras longs et grêlés ; ils ont la tête longue, le visage plat et la mine des singes ; ils avaient un large nez plat, les os des joues proéminens, et un front court et quelquefois comprimé : leurs cheveux, généralement noirs ou bruns, sont courts et crépus, mais sans être aussi doux et aussi laineux que ceux d'un nègre de l'Afrique. Leur barbe est forte, touffue, et ordinairement noire et courte. Mais ce qui ajoute infiniment à leur difformité, c'est une ceinture qu'ils portent tous autour des reins, et qu'ils serrent si étroitement sur le ventre, que la forme de leur corps est semblable à celle d'une grosse fourmie. Ce cordage forme une entaille si profonde sur le nombril, que le corps paraît en quelque sorte doublé. Les hommes vont tous nuds, à peine se couvrent-ils les parties naturelles d'un morceau de natte ou d'une feuille dont ils se servent comme d'une pagne ; mais ces pagnes, inventées uniquement pour la commodité, offensent plus la modestie européenne que ne le ferait une parfaite nudité. Le visage et la poitrine de la plupart étaient d'ailleurs peints en noir, ce qui nous blessait encore plus que leur laideur naturelle ; un petit nombre d'eux portaient sur la tête un chapeau de natte.

Les Mallicolois ont des flèches empoisonnées, dont la

blessure donne une mort prompte. La faiblesse a toujours recours à la perfidie.

SAINT-BARTHÉLEMI. — Cette île est située entre la terre du Saint-Esprit et l'île de Mallicolo. Elle est eloignée de cette dernière de huit milles ; et c'est entre ces deux îles qu'est le *passage de Bougainville*, et dont le milieu git par 15 deg. 48 min. de latitude sud.

LÉPREUX (île des). — Cette île se trouve entre la terre du Saint Esprit et l'île Aurore, à huit lieues de la première et à trois lieues de la seconde. Elle est à-peu-près de la figure d'un œuf ; ses terres sont hautes, et d'un aspect qui annonce la fertilité ; son circuit est de dix huit ou vingt lieues. L'épithète donne par M. *de Bougainville* aux habitans, n'a rien de caractéristique, la lèpre étant une maladie commune à tous les insulaires ichtyophages, et sur tout dans le Grand-Océan.

Les îles *Aurore*, la *Pentecôte*, *Ambrym*, *Paoum*, et les îles voisines *Apii*, *Trois Collines* et *Sandwich*, gissent presque toutes sous le méridien de 167 deg. 29 ou 30 min. à l'est, et s'étendent de 14 deg. 51 min. 30 sec. au 17e deg. 53 min. 30 sec. de latitude.

AURORE (île de).—Cette île git nord ¼ nord-ouest et sud ¼ sud-est, et s'étend l'espace de 11 lieues dans cette direction : mais Cook ne croit pas qu'elle ait plus de deux lieues ou deux lieues et demie de largeur. Ses terres sont d'une bonne hauteur ; la surface en est montueuse, et presque par-tout brisée aux endroits que les insulaires habitent et cultivent. *George Forster* dit : « Nous avions devant les yeux une belle » grève, et la végétation la plus abondante qu'on puisse » concevoir : des liserons et des lianes s'enlaçaient aux » arbres les plus élevés, et formaient des guirlandes et des » festons qui embellissaient la scène. Une jolie plantation » environnée de roseaux occupaient le penchant des col- » lines, et une charmante cascade se répandait dans cette » forêt ».

PENTECÔTE. — L'île de la Pentecôte, qui est à une lieue et demie au sud de l'île Aurore, a la même longueur, et git dans la direction nord et sud, mais elle est un peu plus large que celle-ci. Elle est d'une hauteur considérable, et couverte de bois, à l'exception des espaces de terrains cul-

tivés, qui paraissent en grand nombre. La côte ayant un terrein plus en pente que l'île de l'Aurore, semblait plus peuplée et plus remplie de plantations. A minuit les navigateurs Anglais y remarquaient différens feux qui s'étendaient jusqu'au sommet des collines. Il paraît que l'agriculture leur fournit leurs principaux moyens de subsistance; et puisqu'ils ont peu de pirogues, et que leurs côtes sont très-escarpées, on peut induire qu'ils ne s'adonnent pas autant à la pêche que les autres insulaires.

Ambrym. — De l'extrémité méridionale de l'île de la Pentecôte au côte septentrional de l'île d'Ambrym, la distance est de deux lieues et demie. Cette dernière a sept lieues environs de circonférence : la terre est basse sur les bords de la mer, d'où elle s'élève inégalement pour former, dans le milieu de l'île, une montagne d'une médiocre hauteur. « Nous avons vu sortir, dit Cook, de la montagne de » vastes colonnes de fumée, sans être assurés qu'elles fussent » l'effet d'un volcan. Qu'elle soit fertile et bien peuplée, c'est » ce qui nous a paru très-probable, d'après toutes les fumées » que nous avons vus s'élever des bois de tous les côtés où » se portaient nos regards; car je dois observer que nous » ne l'avons pas entièrement reconnue ».

Paoum ou Apoum. — Cette terre n'a été reconnue que d'une manière très-imparfaite. Voici les mots du capitaine Cook: « Tout ce que je puis dire de cette île, c'est qu'elle s'élève » sous la forme d'une meule de foin à une hauteur considé- » rable. Son étendue et celle de l'île adjacente (si ces deux » terres ne sont pas continues) n'excèdent pas trois ou » quatre lieues dans toutes les directions; car la distance » entre Ambrym et Apii est à peine de cinq, et elles sont » renfermées entre les deux, et à l'est du port Sandwich, » qui en est distant de sept ou huit lieues ».

Apii. — L'île d'*Apii* n'a pas moins de vingt lieues de tour; son plus grand côté est d'environ huit lieues au nord-ouest et sud-est. Cette terre est très-haute, montueuse, et entrecoupée de plaines et de bois, du moins dans les parties occidentales et méridionales; l'on n'en a examiné que celles-là.

Diverses Iles.

Les îles *Shepherd* forment un groupe de petites îles d'iné-

gale grandeur, et qui, de la pointe sud-est d'Apii, s'étendent dans le sud-est l'espace de cinq lieues.

L'île Trois-Collines est située au sud, à quatre lieues de la côte d'Apii, et au sud-est ½ sud, à 17 lieues du port Sandwich. J'ajouterai à tout ce que j'ai dit de cette île, qu'au ouest-nord-ouest, à cinq milles de la pointe occidentale, est une chaîne de récifs, sur laquelle la mer se brise continuellement.

Dans la direction du sud, à neuf lieues de l'île des Trois-Collines, gît l'île Sandwich. Les îles *Deux-Collines*, le *Monument* et *Montagu* sont à l'est de cette île, *Hinchinbrook* à l'orient, ainsi que deux ou trois autres petites îles qui se trouvent entr'elles et l'île Sandwich, à laquelle elles sont liées par les brisans.

Sandwich. — L'île Sandwich a 25 lieues de tour; sa plus grande étendue est de 10 lieues; elle court nord-ouest ½ ouest et sud-est ½ est. Elle présentait le même aspect de fertilité que les précédentes. De fraîches teintes de verdure paraient ses bosquets, entre-mêlés de beaucoup de cocotiers: les montagnes s'élevaient fort avant dans l'intérieur des terres, et il y avait à leurs pieds plusieurs cantons plus bas couverts de bois, et entre-mêlés de champs cultivés, qui offrent précisément la couleur dorée de nos guérets. L'île fut jugée très-propre à un établissement.

Poisson venimeux. — Si le capitaine Cook n'a pas examiné plus en détail ces îles intéressantes, il faut en chercher la cause dans un malheur imprévu qui le priva ici, pendant quelque tems, des services de la plupart de ses officiers et sous-officiers. On avait pris, en partant de Mallicola, un poisson qui parut être un *sparus érythrinus;* tous ceux qui en mangèrent furent attaqués de tranchées, de douleurs aigues, de vertiges; leur corps se couvrait de boutons; ils se traînaient comme des squelettes. Cependant il n'y eut qu'un chien et un cochon qui en moururent. Il est à remarquer que l'espagnol *Quiros* essuya le même accident; un poisson, qu'il nomme *pargos* ou plutôt *pagro*, mit son équipage en péril de vie.

ARCHIPEL DE SALOMON.

L'étendue, la fertilité et la célébrité des *îles de Salomon* nous autorise à en faire une grande division de notre Océanique. Mais les relations sur ces terres sont encore trop vagues pour rendre possible une description en règle. Ainsi nous prendrons ici une marche purement historique.

Découverte des îles Salomon, par Mendana.

Le navigateur espagnol *Mendana*, le même à qui l'on doit la première connaissance des îles Marquesas, découvrit, en 1567, une suite d'îles qu'il nomma *Ylas de Salomon*; il les plaça entre 5 et 9 degrés de latit. sud; mais ses observations de longitude furent si vagues et si inexactes, que lui-même ni aucun autre navigateur ne purent retrouver ces terres. Il nomma *Isabella* la plus grande île qui s'étendait de sud-est au nord-ouest; *Guadalcanal* est une île longue située au sud de la première. Elles sont riches en or. Dans l'une d'elles il y a un volcan (1).

Dans un second voyage, Mendana découvrit l'île de *la Santa-Cruz* et quelques autres. C'est l'île *Egmont* et les autres îles de la Reine-Charlotte, retrouvées par le capitaine Carteret.

Comme il paraît que les îles de Salomon ne sont autre chose que cette chaîne d'îles qui part de la Nouvelle-Irlande, en commençant par l'île *Bouka* ou de *Lord-Anson*, et s'étend ensuite au sud-est. L'on peut encore y comprendre l'île de *la Santa-Cruz* et autres voisines. Les îles centrales de cette chaîne paraissent avoir une étendue considérable.

---

(1) Relation de *Figueroa* et découvertes dans la mer du Sud, trad. de l'anglais par *Fréville*, page 89.

Découvertes du capitaine Carteret (1).

Ce navigateur anglais descendit sur l'île *la Santa-Cruz*, où il eut à soutenir un combat sanglant contre les habitans. Les anglais avaient été reçus et régalés dans une maison d'assemblée semblable, pour la forme et l'ameublement, à celles de Taïti; le *Master*, qui commandait le détachement, poussa ses injustes prétentions jusqu'à faire abattre un cocotier, chose regardée dans cette partie du monde comme l'attentat aussi horrible que le serait en Europe l'action de mettre le feu aux blés ou aux granges.

Les naturels étaient d'un teint noir peu foncé; l'un d'eux, qui fut fait prisonnier, avait les cheveux laineux, mais les traits réguliers. Vigoureux et brave, ce peuple défendit avec opiniâtreté leur île, qui est fertile en bois, cocos, bananiers, etc., et bordée de gros villages. Carteret reconnait la priorité de découvertes des Espagnols, et cependant il prétend donner à ce groupe le nom d'*îles de la Reine-Charlotte.*

Carteret se dirigea vers les îles de Salomon; il débarqua dans quelques îles situées en avant de la grande chaîne; et par un hazard qui paraît singulier, mais qui s'est renouvellé souvent, il navigua pendant six ou sept jours le long de ce grand archipel sans s'en douter.

Les habitans de l'*île Carteret* étaient noirs, à cheveux laineux, et d'un caractère perfide, comme tous les insulaires de cet archipel ont été décrits. Leurs pirogues étaient induites d'une espèce de mastic. La pointe de leurs flèches étaient d'un *silex*. Ils paraissaient connaître l'usage des armes à feu.

Découvertes de Surville (2).

Ce navigateur français à le premier retrouvé les îles Salomon; qu'il appela *Terres Arsacides.* En suivant la chaîne de nord-ouest au sud-est, du côté septentrional, il découvrit le *Port Praslin*, l'île des *Contrariétés*, les *îles de la Déli-*

(1) Voyage de *Carteret*, chap. IV et V.

(2) Découvertes des Français au sud-est de la Nouvelle-Guinée, en 1768 et 69; cet ouvrage excellent, publié en 1790, est de M. *de Fleurieu.*

vrance et la pointe orientale de ces terres, nommée par la reconnaissance *cap* ou *îles Surville.* Les habitans montrèrent un caractère perfide et sanguinaire. Ils avaient le teint noir, les cheveux laineux, le nez épaté, les lèvres grosses; ils se poudraient avec de la chaux; ils portaient des bracelets de coquillages, et des ceintures de dents d'hommes; dans leur nez percé pendaient des bouquets de fleurs; leurs pirogues légères étaient enduites de mastic. Surville observa plusieurs tribus qui ne parlaient pas la même langue.

Découvertes de Bougainville.

M. de Bougainville, après avoir quitté successivement l'archipel du Saint-Esprit ou les grandes Cyclades, et les terres de la Louisiade, vient se frayer un chemin parmi les îles les plus septentrionales de l'archipel de Salomon (1).

Tous les navigateurs avaient craint d'entrer dans les mers à l'est de la Nouvelle-Guinée; on craignait d'y trouver un golfe dangereux semblable à celui de Carpentarie. M. de Bougainville est le premier qui nous ait donné des idées justes sur ces parages. Je propose donc de désigner l'espèce de Méditerranée comprise entre la Nouvelle-Bretagne, les îles Salomon et la Louisiade, sous le nom de *mer de Bougainville.*

Découvertes du capitaine Shortland.

Ce navigateur anglais examina en 1787 le côté méridional de l'archipel de Salomon ou des Terres Arsacides. Il prit cette suite d'îles pour une seule terre, qu'il prétendit nommer *Nouvelle-Géorgie*, comme si le nom d'un roi d'angleterre avait le droit de remplacer celui donné par les premiers navigateurs. Peut-être Shortland ignorait-il que Surville, avant lui, avait vu le côté du nord de cet archipel.

Le *cap Hunter* est dans l'île *Guadalcanal;* le *cap Hammond* est un promontoire remarquable, et l'*Eddystone* un rocher qui, vu dans l'éloignement, représente au naturel un vaisseau sous voiles.

Découvertes du général d'Entrecasteaux.

Le général d'*Entrecasteaux*, envoyé à la recherche de

(1) Voyage de Bougainville, page 264.

la Pérouse, a beaucoup avancé et presque complété la reconnaissance nautique de cet archipel; mais on attend depuis long-tems en vain la publication complète de ses cartes.

D'après *Labillardière*, naturaliste de cette même expédition, les îles Salomon sont au nombre de six à huit grandes et une foule de petites; elles sont entourées de récifs et de bancs de corail formés par des polypes, comme ceux de la Calédonie, ce qui en rend la navigation très-dangereuse: elles présentent un aspect fertile et un coup-d'œil enchanteur. Tout le sol y est ombragé par des arbres jusqu'aux sommités les plus élevées.

L'île de *Bouka*, qui est la plus près de Nouvelle-Irlande, est séparée de celle de Bougainville par un étroit canal; elle est très-peuplée, et de vastes plantations de cocotiers bordent ses rivages. Les habitans sont d'une taille moyenne, et d'un noir peu foncé; ils vont nus; leurs muscles sont très-prononcés, et annoncent une grande force; leur figure est laide, mais expressive; ils ont la tête fort grosse, le front large, de même que toute la face, qui est très-aplatie, particulièrement au-dessous du nez, le menton épais, les joues un peu saillantes, le nez épaté, la bouche fort large et les lèvres assez minces. Ils épilent toutes les parties de leur corps, et se sèrent le bas-ventre. Ils mettent beaucoup d'industrie dans la fabrication de leurs arcs: la moitié inférieure de leurs flèches est formée de la tige du *saccharum spontaneum*: ils se servent de ces armes avec beaucoup d'adresse. Leurs pirogues sont sculptées et d'un forme élégante. Dans l'île des Contrariétés on prononca quelques mots de la langue Malaie ou Polynésienne (1).

Les mêmes voyageurs ont visité l'archipel de la Sainte-Croix, ou les îles de la Reine-Charlotte. Les habitans sont d'une couleur olivâtre, et leur physionomie a beaucoup de rapport avec celle des Moluquais, seulement on en remarque quelques-uns qui ont la peau noire, et qui paraissent être d'une race bien différente; ceux là ont les lèvres grosses, le nez large et aplati; mais tous en général ont les cheveux crêpus et le front très-large (2). Ils sont d'une assez grande

(1) *Labillardière*, tome II, page 267.
(2) *Labillardière*, tome II, page 255.

taille, leurs cuisses et leurs jambes sont peu musclées; la plupart ont le nez et les oreilles percés de trous, dans lesquels ils passent des anneaux d'écailles. Ils vont nus; presque tous sont tatoués, sur-tout sur le dos. Ils s'épilent par tout le corps, et ils aiment à porter des cheveux blonds, qui parviennent, à ce qu'il paraît, à les rendre tel par le moyen de la chaux, comme aux îles des Amis. Cette couleur contraste singulièrement avec le noir de leur peau.



ARCHIPEL DE DAMPIER

OU

NOUVELLE-BRETAGNE, NOUVELLE-IRLANDE

ET TERRES ADJACENTES.

Découverte. — Quelques anciennes cartes indiquaient, mais d'une manière confuse, trois grandes îles qui devaient exister à l'est de la Nouvelle-Guinée. Mais la gloire d'avoir donné une idée exacte de ces contrées appartient à des voyageurs modernes.

La Nouvelle-Bretagne fut reconnue et nommée ainsi par *Dampier*, après que ce navigateur eût passé le détroit qui porte son nom, entre ce pays et Papou. En 1767 le capitaine *Carteret* traversa un canal entre la Nouvelle-Bretagne et la Nouvelle-Irlande. Cette dernière fut alors reconnue pour une langue de terre qui s'etend du nord-ouest au sud-est. Carteret découvrit encore la Nouvelle-Hanôvre et plusieurs îles. *d'Entrecasteaux* reconnut la côte septentrionale de la Nouvelle-Bretagne; ce pays fut reconnu être d'une largeur moindre qu'on ne pensait, et il est même possible que la Nouvelle-Bretagne soit divisée en deux ou plusieurs îles.

Nouvelle-Bretagne.

Cette île, si elle n'est pas partagée en deux, a plus de 100 lieues de long sur une largeur de 10 à 20. C'est une terre très-élévée, placée dans une situation très-avantageuse, et probablement riche en productions précieuses.

Le muscadier y est commun; mais ce n'est pas, je pense, le pays le plus reculé vers l'orient où se trouve cette pré-

cieuse production. *Dampier* visita, en 1700, une baie de la Nouvelle-Bretagne, appelée *Port-Montagn ;* il trouva le pays montagneux et couvert de bois, mais entrecoupé de vallées fertiles et de superbes rivières; il lui parut très-peuplé; les naturels ressemblaient à ceux de Papou, et conduisaient leurs canots avec une adresse infinie. La principale production paraissait être le cocotier, mais on y trouvait aussi beaucoup de racines, particulièrement du gingembre, plusieurs espèces d'aloës, de rotangs, des bambous, etc. Il y avait une foule d'oiseaux et d'insectes. On crut voir des chiens ou quelqu'animal qui y ressemblait. La mer et les fleuves fourmillaient de poissons. Dans la principale terre et dans les îles voisines il y a plusieurs volcans. La Nouvelle-Bretagne a offert à d'Entrecasteaux des indices d'une très-grande population ; et les cabanes des habitans y sont élevées sur des pieux comme celles des Papous (1).

Nouvelle-Irlande.

Le capitaine Carteret trouve les naturels de la Nouvelle-Irlande très-guerriers, ils portent des lances armées de cailloux pointus ; leur visage est barbouillé de blanc, et leurs cheveux couverts d'une poudre de la même couleur, c'est un trait caractéristique de toutes ces nations. Ils sont noirs, leurs cheveux sont laineux et crêpus, mais ils n'ont ni les lèvres épaisses ni le nez plat des nègres. Quelques canots de la Nouvelle-Irlande ont 90 pieds de long, et sont fait d'un seul arbre.

Bougainville visita aussi ce pays, et y observa le poivrier, et le singulier insecte le *mante feuille morte*. Parmi les nombreux oiseaux il cite le pigeon à couronne.

Labillardière nous fournit des notions un peu plus étendues.

Près du hâvre de Carteret la Nouvelle-Irlande offre des montagnes escarpées qui présentent, sur leurs flancs, des débris de corps marins, dont elles sont en partie composées. Il y en a dans l'intérieur qui paraissent s'élever à plus de 8,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et elles sont

(1) *Labillardière*, tome II, page 285.

couvertes de grands arbres jusqu'à leur sommet. Il y a beaucoup de scorpions et de scolopendre, de l'espèce appelée *scorpio morsitans*; et les cavités des rochers recèlent cette énorme chauve-souris connue sous le nom de *vespertilia vampyrus*. On y trouve l'arbre à pain; des *procrès* et des *piper cubebes* croissent à l'ombre des forêts (1). Les cases des sauvages sont construites avec beaucoup d'art.

La petite île des Cocos, qui se trouve auprès, est entièrement calcaire. Il y croît beaucoup de figuiers et très-peu de cocos. La *barringtonia spéciosa*, le *pandanus*, l'*heritiera*, attirés par l'humidité, étendent leurs superbes branches sur la mer (2). On y trouve aussi une nouvelle espèce d'*aréca*, qui s'élève à plus de 140 pieds, dont la tige est extrêmement mince, mais le bois très-dur, et le fruit est rouge, ayant la forme et la grosseur d'une olive; un très-grand arbre du genre des *solanum*, est le plus élevé de ce genre, le *tectona theca* ou le téak; des *dracæna*, des *riota*, une nouvelle espèce d'hermandia; dans les bas-fonds le *cycas circinalis*; dans la partie occidentale croît l'espèce de muscadier décrite par Rumphius sous le nom de *myristica mas*.

Nouvelle-Hanôvre.

Au nord-ouest de l'île de la Nouvelle-Irlande est une autre île assez grande, mais peu connue, nommée la Nouvelle-Hanôvre; elle est séparée de la première par un canal fermé par des récifs, dont l'entrée est encore obstruée par des îlots; elle offre vers le nord-ouest un terrain aplati, tandis que son centre est occupé par de hautes montagnes.

Du côté de la Nouvelle-Hanôvre la Nouvelle-Irlande se termine par des terres basses.

Iles voisines.

En se dirigeant à l'ouest et en longeant la Nouvelle-Guinée, on rencontre une suite de petits archipels, qui sont les îles *Portland*, les îles de l'*Amirauté*, les îles des *Hermites* et de l'*Échiquier*. Ils présentent tous une île principale qui occupe le centre d'un groupe d'îles, dont les con-

(1) *Labillardière*, tome I, page 241.
(2) *Ibid*, page 233 et suiv.

tours

tours sont formés par un grand nombre d'îlots aplatis, liés entr'eux par des récifs.

L'archipel des îles de l'Amirauté, découvert par Carteret, peut avoir 18 lieues de long; l'île principale est montueuse. Les insulaires ont la peau d'un noir peu foncé; leur physionomie est agréable, et par son ovale regulier, elle diffère peu de celle des Européens; ils semblent présenter des modèles d'Antinoüs et d'Appolon pour les formes du corps, si l'on peut se fier aux dessins publiés par les voyageurs. Ils se montrent très-fiers, peu sociables et voleurs; ils ont des chefs qui paraissent avoir un grande autorité sur ceux qui leur sont soumis. Quelques-uns étaient armés de sagaies faites d'un verre volcanique. Ils portent à l'extrémité de leurs parties naturelles la coquille *bulla ovum;* sauf cette partie, ils vont entièrement nus. Les femmes seules ont un vêtement à l'entour de la ceinture. Ils paraissent se nourrir principalement de noix de cocos, qui croissent en abondance dans leurs îles. Leurs cheveux sont crépus et de couleur noire; ils les rougissent quelquefois avec de l'ocre mêlé d'huile; il en est souvent de même de plusieurs parties de leurs corps, et sur-tout de leur figure. C'est dans ces îles qu'on eût un instant l'espoir de retrouver l'infortuné de la Pérouse.

L'archipel des *Hermites* est encore moins considérable, et n'a guère que 14 lieues de circuit; il produit des pommes de cithère, *spondias citherea*, et plusieurs fruits de différentes espèces d'*eugenia*, tous bons à manger. Les naturels paraissent plus doux et plus pacifiques que ceux de l'Amirauté, quoiqu'ils semblent plus robustes. Ils vont entièrement nus, et ne portent pas même la coquille. Toutes ces îles et celles qui les environnent sont couvertes d'arbres.

TERRES OU ARCHIPEL DES PAPOUS,

Comprenant la NOUVELLE-GUINÉE *et les pays adjacens.*

DÉCOUVERTE.—Ce pays, un des plus grands, des plus intéressans et des moins connus de la *cinquième partie du monde*, a été visité, depuis des siècles, par les Molucquois, qui ont eu des guerres à soutenir contre certaines nations de la côte occidentale. Quant aux Européens, ils en eurent la première connaissance, en 1528, par *Saavedra*, capitaine espagnol, qui fit voile du Mexique par l'ordre de Cortez, pour visiter les îles des Epices de ce côté (1). L'on assure que Saavedra lui donna le nom de la Nouvelle-Guinée, parce que ce pays est sous la même latitude avec ce que les Portugais nomment Guinée-Inférieure en Afrique (2).

(1) *Débrosses*, navig. aux terres Australes, tome I, p. 159.

(2) M. Pinkerton fait sur cette étymologie une réflexion si mal fondée, qu'on ne la releverait point du tout si elle ne venait d'un homme d'ailleurs si instruit.

« Comme il est presque impossible, dit-il, qu'un marin ait » pu se tromper au point de regarder la latitude de la Nouvelle- » Guinée comme identique avec celle de la Guinée africaine, » il est plus vraisemblable que cette dénomination, que quel- » ques-uns disent avoir été donnée par *Lemaire* un siècle après, » soit considérée simplement comme synonyme d'une autre, celle » d'île d'Or ».

D'abord, quant aux *latitudes*, il est clair que la *Guinée-Inférieure*, c'est-à-dire le Congo, est sous le même parallèle avec les terres de Papous.

Quant au *premier auteur* de ce nom, sans remonter aux relations espagnoles, j'observe que ce nom se trouve : 1°. sur la

D'autres navigateurs, Espagnols, Portugais et Hollandais, perfectionèrent la découverte. Le détroit entre ce pays et la Nouvelle-Hollande fut franchi par *Torres* en 1605; mais cette découverte resta ensevelie dans l'obscurité jusqu'à ce que *Cook* la renouvela en 1769. Certes Cook ne s'y attendait pas, et n'avait aucun lieu de s'y attendre, puisque des hommes très-savans, tels que le président *Desbrosses* et le navigateur français *Bougainville*, avaient douté de l'existence de ce détroit.

La reconnaissance de la Nouvelle-Guinée est loin d'être achevée. La partie occidentale est assez bien connue, et l'on pense qu'il n'y a plus lieu à y supposer un *détroit* qui couperait cette grande terre en deux. Mais toute la côte méridionale, sur-tout depuis le *cap Valsch* jusqu'au *cap Rodney*, n'est connue que d'après des cartes anciennes et peu sûres.

Situation et étendue. — Tout ce qu'on sait, c'est que cette terre s'étend, sud-est et nord-ouest, depuis le *cap Blanc*, autrement nommé *cap de Bonne-Espérance*, sous l'équateur, au *cap Rodney*, à 10 deg, lat. sud. et environ du 129me au 146me méridien à l'est de Paris : donc sa longueur paraît être entre 400 et 500 lieues, pourvu qu'il n'y ait aucune séparation. On ne sait rien de positif sur sa largeur.

Le *détroit de Torres* au sud sépare la Nouvelle-Guinée de la Nouvelle-Hollande; *le détroit de Dampier* en détache la Nouvelle-Bretagne. De nombreux canaux, parmi lesquels le *détroit de Pitt* est le plus remarquable, la bordent du côté du nord et de l'ouest.

---

mappemonde qui accompagne l'édition de Strabon de 1587, par Casaubon; 2°. le même nom se trouve sur la mappemonde de la *Cosmographie* de *Paul Merula*, de 1605. — Dans l'une et dans l'autre de ces cartes, les noms particuliers de ces contrées sont *espagnols*; donc ces noms ont été donnés par des Espagnols et non pas par Lemaire, qui ne fit son voyage qu'en 1616.

Je remarquerai à cette occasion que sur la mappemonde *Merula*, d'ailleurs curieuse, on voit les *îles Salomon*, dessinées de manière à faire croire que la Nouvelle-Bretagne en fasse partie, et que les Espagnols en aient fait le tour. La Nouvelle-Guinée y est séparée d'une grande terre Australe, où l'on voit déjà quelque ressemblance avec la Nouvelle-Hollande, et même avec le golfe de Carpentarie.

On nomme souvent cette contrée *terre de Papous* ou de *Papouas*, d'après le nom que l'on a donné, peut-être sans fondement, aux habitans de la partie orientale.

Sol et productions. — Les côtes de Papous sont généralement élevées : dans l'intérieur, des montagnes semblent entassées sur des montagnes ; toutes elles sont richement garnies de bois. Les rivages sont couverts de cocotiers : tous les navigateurs ont été frappés d'étonnement à la vue d'un si beau pays, digne de posséder des habitans plus industrieux et plus civilisés : mais aucun d'eux n'a pénétré dans l'intérieur, et même parmi ceux qui ont examiné les côtes, personne n'a eu les connaissances de Dampier. Ainsi la géographie naturelle de cette contrée est peu avancée.

Le capitaine *Forrest*, auquel nous sommes redevables d'un intéressant voyage dans ces mers, ne visita que le hâvre de Dori. Il observa, à une distance considérable, les montagnes d'Arsuc, d'une hauteur remarquable près le hâvre de Dori ; il trouva beaucoup de muscadiers dans quelques petites îles, et nous avons lieu de croire que la terre de Papous n'est pas dépourvue des mêmes productions, et possède même aussi des girofliers.

Maintenant que les îles des Epices ont été rendues aux Hollandais par le traité de 1801, un établissement à Papous paraît être pour les Anglais l'objet d'une spéculation favorite ; et ils ont sur ces pays, par les découvertes de l'habile Dampier, une espèce de droit.

Oiseaux.—L'ornithologie de ce pays paraît curieuse et même romantique. Papous est la résidence favorite des superbes et singuliers oiseaux de paradis, dont l'on compte dix ou douze espèces. Celui qu'on appelle le *roi* a deux plumes détachées de la queue, et qui se terminent dans une volute élégante, avec un bouquet. Le *magnifique* porte deux plumes détachées à la queue, d'une longueur égale à celle de son corps, très-minces, et qui se terminent en aigrette. Trois plumes longues et droites sortent de chaque côté de la tête de *la gorge-dorée.* Tous les oiseaux de paradis sont revêtus de couleurs brillantes. On les prend sur-tout dans des îles voisines d'Arrow. Ils vivent et se multiplient, et pendant la sèche ou occidentale ils se retirent à Arrow, émigrant par bandes de 30 à 40.

Ils crient en volant comme des étourneaux; mais s'ils sont surpris par une bise violente, ils croassent comme des corbeaux, et s'élèvent dans les régions supérieures de l'air; ils se perchent sur les plus grands arbres, paraissent se nourrir de graines, et selon quelques uns, de muscade et de papillons: on les tire avec des flèches émoussées, ou bien on les prend avec de la glue ou des lacets. Après les avoir vidés, on les fait sécher au moyen de la fumée et du soufre; ils sont ensuite échangés contre des clous ou des morceaux de fer, et portés à Banda.

La Nouvelle-Guinée se glorifie aussi de beaux perroquets et de loris. La *goura* porte une espèce de couronne ou plutôt une crête de longues plumes rangées au-dessus de sa tête. Les pigeons blancs et les ramiers cuivrés vivent de noix-muscades.

Habitans.—Les nations de cette terre très-étendue sont probablement des races différentes. C'est ainsi que l'on peut reconcilier les relations contradictoires des voyageurs.

Les habitans de la partie septentrionale sont appelés Papous, d'où vient le nom du pays. La tradition dit qu'ils ont la même origine que ceux des Moluques. Leur langage n'a aucune ressemblance avec celui de la Nouvelle-Galles méridionale; on ne peut pas décider s'il tient de celui des peuples de la Nouvelle-Bretagne et des îles voisines, ou s'il est dérivé du Malais. Le vocabulaire de *Desbrosses* est peu authentique, et celui de *Forest* malheureusement incomplet.

Les habitans sont noirs en quelques districts; en d'autres on les a trouvé de couleur cuivrée. Quelques-uns ont les cheveux laineux comme ceux des nègres; mais cette dernière circonstance pourrait bien, ici comme dans la Nouvelle-Hollande, être l'effet de l'art. Dans quelques parties il semblerait que les habitans ont la couleur et la figure des Malais. Il y a dans l'intérieur une race d'hommes appelés *haraforas*, qui vivent dans les creux des arbres, sur lesquels ils montent au moyen d'un morceau de bois entaillé, qu'ils tirent après eux crainte de surprise.

L'extérieur des Papous et de leurs habitations sont les plus grotesques: ces dernières sont construites dans l'eau, sur un échafaudage; elles ressemblent, sous ce rapport,

à celles des Bornéens et autres nations des îles asiatiques. Les femmes paraissent industrieuse, elles font des nattes et des pots de terre qu'elles cuisent avec de l'herbe sèche ou des broussailles; elles manient même la hache, tandis que leurs indolens époux les regardent ou se préparent à la chasse du sanglier (1).

L'aspect de ces peuples, selon M. *Sonnerat*, est effrayant et hideux ; les hommes sont robustes, leur peau d'un noir luisant, dure et souvent défigurée par des marques, telles que celles de la lèpre; ils ont les yeux grands, le nez plat, la bouche très-grande, leurs lèvres sont extraordinairement épaisses, principalement la lèvre supérieure, et leurs cheveux sont laineux, d'un noir luisant ou d'un rouge vif. M. *Sonnerat* attribue cette dernière couleur à quelque poudre. Ils les ramassent sur leur tête en touffes énormes, qui quelquefois ont trois pieds de tour, les moindres en ont deux et demi; ils y attachent leur peigne, qui consiste en quatre ou cinq dents très-écartées, et avec lequel ils crêpent par fois leur frisure pour lui donner un plus grand volume; quelquefois ils l'ornent de plumes d'oiseaux de paradis. D'autres augmentent leur difformité en se perçant le nez et en passant au travers des anneaux ou des arêtes de poissons; et un grand nombre de défenses de sanglier pendent à leur cou, comme un objet de luxe. La tête des femmes est moins grande que celle des hommes ; elles portent à l'oreille gauche des petits anneaux de cuivre. Les hommes vont nus, à l'exception d'une petite ceinture autour des reins. Les femmes se couvrent généralement de grossiers *baftas* de surate, relevé par derrière de façon que leurs corps et leurs cuisses sont exposés aux regards. Les enfans n'ont aucune espèce de vêtement. Sonnerat dit encore qu'ils ressemblent au peuple de Guinée sur la côte d'Afrique, et que de-là vient le nom de Nouvelle-Guinée (2); mais ce voyageur a-t-il beaucoup vu le pays dont il parle ? — Les dogmes religieux des Papous ont été peu examinés. Ils font des tombeaux de roche dure de corail, qu'ils ornent quelquefois de sculptures. Leur principal commerce se fait avec les Chinois, dont ils achètent

---

(1) *Forrest*, Voyage à la Nouvelle-Guinée, tome I, p. 110—112.
(2) *Sonnerat* Voyage II.

leurs instrumens et leurs ustenciles. Ils donnent en retour de l'ambre gris, des limaces de mer, des écailles de tortues, des petites perles ; des oiseaux de paradis, des loris et autres oiseaux, qu'ils dessèchent avec la plus grande adresse. On exporte aussi quelques esclaves, sans doute des prisonniers de guerre ; on en offrit quelques-uns au capitaine Forrest à un prix très-modique, mais il en avait déjà acheté un très-savant dans les langues de ces contrées.

Le savant navigateur Dampier, dont les ouvrages montrent des connaissances supérieures pour son tems, admira la légèreté des pirogues ou *proas*, dont ces peuples se servent avec beaucoup d'habilité.

Iles voisines.

Quelques petites îles voisines sont mieux connues que la terre de Papous. A l'extrémité nord-ouest, les îles principales sont *Waigiou* et *Salavati*, et les îles plus petites de *Woleket*, *Famia*, *Piamis*, *Wagiot*, *Luib*, *Wiay* et *Siang*, ajoutées d'après la carte du capitaine Forrest ; *Gag* et *Gibbi*, par leur proximité de Gilolo, appartiennent plutôt aux Moluques.

Plus loin au sud l'on trouve les îles d'*Arrow* et de *Timorlant*. Celle de *Wesel* a paru douteuse au capitaine Cook. L'archipel de la *Louisiade*, au sud-est, peut-être regardé comme un appendice de la Nouvelle-Guinée. Nous dirons un mot sur ces terres.

Waigiou.

Waigiou ou Wadjou est une île d'une grandeur considérable, que l'on dit contenir 100,000 habitans. Les terres sont élevées, et il s'y trouve des montagnes très-hautes. Au nord sont les deux ports excellens de Piapis et d'Offak (1).

L'île de Waigiou est nommée par les naturels *Ouarido* ; elle est couverte de très-grands arbres. On y voit des cabanes de bois de bambous, élevées sur des pieux à environ 12 pieds au-dessus du sol, et couvertes de feuilles de latanier. Les naturels ont tous le corps nu, à l'exception des parties naturelles qu'ils couvrent d'une étoffe grossière. Leurs

(1) *Forrest*, Voyage I. p. 90.

chefs sont habillés avec un pantalon très-large et une camisole d'étoffe qu'ils achètent des Chinois ; ils ont aussi, comme ces derniers, un chapeau cônique de feuilles de vacoux, et la plupart parlent Chinois. Ils ont les cheveux crêpus, très-épais et assez longs ; leur peau n'est pas très-noire ; quelques-uns laissent croître leurs moustaches. Ils tirent de l'arc avec adresse. Les chefs ont le titre de sultan. Ils se nourrissent de cochons, de tortues, de poules, d'oranges pampelmousses, de coco, de papayes, de courges, de pourpier quadrifide (*portulaca quadrifida*), de canne à sucre, d'ignames, de patates, de citrons, de piment, d'épis de maïs encore verds qu'ils font griller. Labillardière a trouvé dans cette île le beau promerop de la Nouvelle-Guinée, de Buffon ; le gros kakatoës tout noir (*psitacus aterrimus*), et une nouvelle espèce de cacao qu'il a décrite sous le nom de cacao de l'île Waigiou (1).

Les coqs sauvages et le faisan couronné des Indes (*columba coronata*) sont très-communs dans les bois. D'Entrecasteaux mouilla vis-à-vis la petite île de Boni, dans l'excellente rade de Boni-Saini, par 38 deg. de latitude sud, et 128 deg. 53 min. de longitude orientale.

SALAWATTI.

Salawatti ou Salwatty est aussi une île populeuse gouvernée par un raja. Les peuples de ces deux grandes îles ressemblent à ceux de l'île principale de Papous ; leur aspect est affreux, et ils sont d'une grande férocité. Ils vivent de poissons, de tortues, de sagou ; cet arbre abonde à Papou, mais la substance en est préparée par les sauvages de Waigiou.

TIMORLANT ET ARROW.

Timorlant est une île dépendante de Papous, d'une grandeur considérable, sur laquelle on n'a aucun renseignement particulier. Les îles Arrow semblent, dans la carte de M. Arrowsmith, être divisées en cinq par des détroits, et sont une des résidences temporaires des oiseaux de paradis. La principale production est le sagou ; et les habitans font des expéditions à la Grande-Terre, d'où ils em-

(1) *Labillardière*, tome II, page 291.

mènent des prisonniers qu'il vendent à Banda ; trait remarquable, mais qui ne prouve aucunement que ces peuples descendent des Nègres de l'Afrique, comme la plupart des voyageurs et des géographes ont dit. Les îles Arrow ont été confédérées depuis 1623, comme appartenant à la compagnie hollandaise des Indes orientales, et sous la dépendance de celle de Banda.

La Louisiade.

Ce pays, découvert par M. *Bougainville*, est situé au sud-est de la Nouvelle-Guinée. C'est une chaîne d'îles entourée d'écueils et de récifs; elle paraît très-peuplée; les habitans vont nus, et sont d'une couleur noire peu foncée, leurs cheveux laineux sont entourés de touffes de plumes. Il y en a cependant d'aussi noirs que les nègres de Mozambique, avec lesquels ils ont beaucoup de rapports; ils ont comme eux la lèvre supérieure qui surpasse de beaucoup l'inférieure; et ces deux races distinctes, dans un même pays, est une particularité d'autant plus singulière qu'elle se trouve encore dans l'île Sainte-Croix et plusieurs îles de la mer du Sud. Les anciens navigateurs espagnols avaient déjà distingué, sur les côtes de la Nouvelle-Guinée, les *hombres blancos* et les *hombres crespos.*

Les habitans de la Louisiade n'entendent point le malais; leurs cabanes sont construites comme celles des habitans de Papous ou de la Nouvelle-Guinée, et élevée de 8 à 12 pieds au-dessus du terrain. Ils sont armés de sagaies et d'un bouclier au bras gauche, arme défensive qui n'est pas commune parmi les sauvages de cette partie du monde. Leurs haches sont de *serpentine.* On admira leur habilité à serrer le vent (1). Ils construisent des filets pour pêcher; ils aiment beaucoup les odeurs, et parfument la plupart des objets dont ils se servent. On remarque dans leurs mains des feuilles du *laurus culilaban* (2).

Sans doute que les cartes du voyage d'Entrecasteaux, lorsquelles seront publiées, jetteront un nouveau jour sur la géographie si imparfaite de ces contrées.

---

(1) *Labillardière*, tome I, page 275.
(2) *Ibid*, page 280.

NOUVELLE-HOLLANDE,

AVEC LA NOUVELLE-GALLES MERIDIONALE, L'ILE DE VAN-DIEMEN ET AUTRES.

D'ILE en île, et d'archipel en archipel, nous sommes arrivés à la principale terre de *la cinquième partie du monde.* Un vaste continent, ou du moins une île immense, semble se développer devant nous. Le tropique du capricorne traverse cette grande étendue de terres, qu'un bisarre hasard a fait connaître sous le nom de *Nouvelle-Hollande.* Au nord, ces terres sont avoisinées par le magnifique archipel, où les célèbres îles de Bornéo, de Java, de Timor, des Moluques, de la Nouvelle-Guinée, qui élèvent leurs montagnes odoriférantes et leurs collines embaumées d'aromates ; à l'est, un océan les joints plutôt qu'il ne les séparent des îles heureuses de la Société et de l'Amitié ; à l'ouest, un autre Océan les rend voisines de l'Afrique ; au sud, enfin, une immense masse d'eau les garantit des froides exhalaisons de la zône glaciale antartique.

Située d'une manière aussi avantageuse, placée comme sur un trône au milieu du Grand-Océan, cette terre semblait être la métropole du genre humain ; et à peine quelques tribus de misérables sauvages errent-elles sur une surface presque égale à celle de l'Europe. Sans doute ces montagnes inconnues recèlent des trésors qui ne le cèdent point à ceux de Potosi : sans doute le botaniste étonné et charmé parcourera un jour les antiques forêts de cette terre mystérieuse. Des quadrupèdes singuliers ont déjà rendu la zoologie de ces contrées extrêmement curieuse : et qui sait si l'on ne retrouvera pas ici plusieurs races d'animaux qui semblaient perdus ?

Mais jusqu'ici ce monde nouveau est resté comme fermé

aux regards curieux des Européens. De hardis navigateurs ont fait le tour de cette grande île, et en ont relevé les côtes; mais de toutes parts ceux qui ont voulu pénétrer dans l'intérieur ont rencontré des obstacles insurmontables. Tantôt de hautes montagnes leurs opposaient leurs horribles escarpemens; tantôt des déserts sans bornes leurs fesaient craindre une mort inévitable par le défaut d'alimens. Nous pensons que la plupart de ces obstacles disparaîtraient devant une expédition à-la fois terrestre et maritime, commandées, non pas par de simples marins, mais par des naturalistes et des géographes.

HISTOIRE

DE LA DÉCOUVERTE DE CES TERRES.

On voit sur toutes les mappemondes du *seizième siècle* une grande terre australe (sans qu'elle porte ce nom), et dans la configuration de cette terre on reconnaît les parties septentrionales, principalement le *golfe de Carpentarie* et l'île considérable qui est dans l'ouest de ce golfe. Le *détroit de Torres* y est ordinairement marqué (1).

Mais comme sur ces vielles mappemondes on a joint la Nouvelle-Hollande à une *Terre-Australe imaginaire*, qui s'étend au sud de l'Afrique et de l'Amérique, on n'a eu aucun égard même aux parties qui semblent réellement indiquer une ancienne découverte de ces terres par les *Portugais*, entre 1530 et 1540.

Cependant les droits des Portugais à l'honneur de cette découverte viennent de recevoir un nouveau jour par deux anciennes cartes qui se trouvent au *muséum britannique*.

M. *Pinkerton*, ayant examiné une de ces cartes, en rend le compte suivant (2) : « Cette carte remarquable appar-
» tenait autrefois au comte d'Oxfort, ou, en d'autres termes,
» était dans la bibliothéque d'Harlay; à laquelle elle fut res-
» tituée par sir Joseph Banks en 1790. C'est un grand rou-
» leau de parchemin, sur le plan de la carte du globe, par

(1) Voyez les cosmographies de Merula, de Sébastien-Munster, de *Strabon* de 1587.

(2) Géographie, tome V, page 315.

» Mercator, mais sans longitudes ni latitudes ; elle est numérotée dans le catalogue S. M., au muséum britannique 5,413. Au lieu d'être écrite en espagnol ou en portugais, ainsi qu'on l'a dit, elle est entièrement *française*, et les noms principaux sont très-grands et très distincts, comme dans l'Amérique méridionale, *terre du Brésil*, etc. Elle est dessinée de manière que le midi est au haut de la carte au lieu d'être au bas, comme c'est l'ordinaire maintenant. Il y a au midi de l'Asie une grande île, dont la position correspond à notre nouvelle-Hollande; au sud de Java, qui est placé sur cette carte au midi de *Samatra*, Sumatra, il y a un passage étroit entre Java et cette grande île; Timor est placé au nord-est. La grande île est appelée *Java-la-Grande*, et l'on voit plusieurs noms sur les côtes des *Herbaiges* ou la côte des Plantes, que l'on a cru correspondre à Botany-Bay; mais elle est trop avancée vers le nord. Au midi de la côte des *Herbaiges* il y a trois autres noms à des distances considérables, le premier *coste de Gracal*; puis un promontoire étendu et très-saillant appelé *cap de Fremose*. A une distance considérable au sud est le mot *goufre*, qui indique un golfe ou plutôt une grande baie. La ligne qui termine la carte coupe cette grande île, et laisse son étendue incertaine ».

Les noms *Gracal* et *Fremose* semblent être portugais, et l'on peut croire que la carte a été traduite de cette langue.

M. Pinkerton crut d'abord que cette terre Australe n'était que le produit d'une simple confusion : « Comme il a déjà été prouvé que la Grande-Java de Marco-Polo est l'île de Bornéo, on a de fortes raisons de soupçonner que cette prétendue Nouvelle-Hollande est simplement l'île de Bornéo, dessinée dans une fausse position; ce qui ne paraîtra pas étonnant à une personne versée dans les anciennes cartes. Peut-être que le dessinateur qui, en écrivant les noms, doit avoir voulu placer le sud dans la partie supérieure, avait devant lui une carte de la Grande et Petite-Java, dans laquelle le nord était aussi placé en haut: et l'erreur aurait pu avoir lieu de même quand il eût déjà donné à Bornéo la situation véritable. Dans la mappemonde par Martin Behaim, en 1492, *Java-Major* est

» dans une position correspondante, ainsi qu'il le paraît
» par la gravure du voyage de Pigafetta, Paris an 9, in-8°.
» Cette carte montre en vérité des connaissances supérieures
» à d'autres égards, et semble avoir été faite en 1540; mais
» les dénominations de *Java-la-Grande* et de *Zipangri* in-
» diquent suffisamment que dans cette partie l'auteur tra-
» vaillait sur des renseignemens imparfaits et des positions
» erronées; le passage étroit entre la grande île de Java,
» l'absence de la Nouvelle-Guinée et d'autres circonstances
» semblent prouver que cette prétendue Nouvelle-Hollande
» est le fruit de l'ignorance et de l'erreur; n'étant autre
» chose qu'une position fausse et répétée de Bornéo, la
» véritable Grande-Java ».

Cette manière de raisonner ne semble pas pouvoir être admise. *Marco-Polo* a fort bien pu avoir des renseignemens en général sur une grande terre méridionale, sans avoir des idées précises. Des bateaux de la Java proprement dit ont pu être poussés sur la côte nord-ouest de la Nouvelle-Hollande et en revenir; ainsi ce serait peut-être aux traditions recueillies par Marco-Polo qu'on devrait la première reconnaissance de ces terres.

Il y a encore dans le même muséum, sous la rubrique 20 E. IX une collection de cartes marines ou plutôt de cartes géographiques, intitulée *hidrographie*, par *John Rotz*, qui prend le titre de serviteur du roi Henri VIII; elle est datée à la fin de l'année 1542, dans la 34e. année du règne de ce roi. Ce curieux et important manuscrit est écrit en anglais, sur vélin, mais la dédicace est française. Peut-être Rotz était-il un des Flamands qui passèrent en Angleterre avec Anne de Clèves en 1540. Outre un calendrier et quelques instructions sur la navigation, il y a plusieurs cartes exécutées avec exactitude et élégance, en particulier un planisphère à la fin qui mérite d'être publié. La Nouvelle-Hollande est dessinée, dans cette carte et dans la seconde, comme dans les cartes modernes qui ont paru depuis la découverte prétendue par Tasman; d'autres parties sont également remarquables; comme la côte de Labrador, avec quatre noms portugais; *Nouvelle-Fonde-Londe où l'on va à la pêche*, et le cap Breton, avec plusieurs noms entre ce cap et la Floride. On y trouve encore la *Bermuda* et

les noms de quelques îles au nord-est, maintenant inconnues.

En comparant ces cartes avec la grande dont il a été parlé plus haut, on est porté à croire que celle de Rotz est l'original, car elle contient beaucoup de noms portugais, qui dans l'autre sont traduits en français. Dans toutes deux la côte occidentale de Bornéo est située comme elle doit l'être avec *Porte de Bornéo* et *Baxos de Borne* (dans la grande carte *Porte de Burne*, *Basse de Burne*); et dans la même île mont *de St.-P.* et *îlets de St.-Paul.* Au nord de Bornéo est *Polouan* (Palawan), et à l'est sont les Moluques. Dans la grande carte, Bornéo est un carré oblong beaucoup trop petit, le détroit entre la Petite et la Grande-Java, ressemblant à une grande rivière, paraît être nommé *Rio-Grande*; tandis qu'a l'ouest est *Ysola de Lame.* Rotz appelle la Nouvelle-Hollande prétendue *terre de Java*, au nord sont *Florez et Timor.* Sa Taprobanc est Sumatra, et sa petite Java l'île; tandis que dans le voyage de Pigafetta, Balli est la Petite-Java, et la Grande-Java est l'île ainsi appelée maintenant. Il est donc presque certain que dans le premier enthousiasme pour les entreprises maritimes, après le voyage de Magellan, les Portuguais ou les Espagnols découvrirent les parties septentrionales de la Nouvelle-Hollande, plus d'un siècle avant la prétendue découverte des Hollandais, et qu'ils découvrirent même la côte orientale, retrouvée depuis par le capitaine Cook.

M. de *Coquebert-Montbret*, un des géographes les plus savans de la France, a publié un mémoire sur ces cartes, et il adopte l'opinion que nous venons d'énoncer. Il observe qu'il a vue une collection de cartes qui a appartenu au nommé *Jean Valard* de Dieppe, de 1552, dans laquelle on trouve à-peu-près les mêmes choses que dans les deux cartes du muséum britannique.

Les Portugais ayant été supplantés aux Moluques par les Hollandais, l'Europe en général et même le savant président *Desbrosses* ont regardé ces derniers comme les principaux auteurs de la découverte de la Nouvelle-Hollande, depuis l'année 1616 jusqu'en 1644. *Desbrosses* (1) date la

(1) *Desbrosses*, tome I, page 426.

première découverte du mois d'octobre 1616, quand l'extrémité occidentale fut visitée par Hartog. La partie septentrionale, appelée *terre de Diemen*, fut découverte par un autre navigateur hollandais, nommé Zeachen, qui lui donna ce nom en honneur d'Antoine Van-Diemen, gouverneur général des Indes orientales, et revint en Europe chargé d'immenses richesses en 1631. On peut conclure que ce gouverneur encouragea les découvertes de tout son pouvoir, car son nom fut donné à divers pays dans cette partie du monde. La baie de Carpentarie fut ainsi nommée du général Carpenter: on la découvrit en 1628. Pierre *Nuyts* visita la côte méridionale en 1627; on n'a aucun détail de son voyage.

En 1642, le célèbre navigateur Tasman, quittant Batavia avec deux vaisseaux, fit presque le tour de l'Australasie, et découvrit la terre méridionale de Van-Diemen, la Nouvelle-Zelande et quelques îles de moindre importance.

Depuis cette époque l'Europe entière semblait avoir oubliée la Nouvelle-Hollande. La compagnie hollandaise des Indes orientales envoya, entre les années 1690—1710, plusieurs navigateurs pour examiner ce vaste pays, que les Hollandais regardaient comme leur appartenant. Soit qu'ils ne découvrirent rien, soit qu'on n'a rien voulu publier, l'Europe n'apprit aucun nouveau détail. On croyait tout les pays aussi stérile que la côte occidentale, sur laquelle *Pelsart* et autres étaient venus faire naufrage.

Cependant les géographes avaient déjà tracé vaguement le contour de cette grande île; ils la séparaient déja du continent australe, dont on soutenait toujours l'existence, mais qu'on reléguait déjà plus au sud. Le tracé des géographes pour la Nouvelle-Hollande fut à-peu-près trouvé conforme à la vérité par l'immortel Cook, qui, en 1774, retrouva la côte orientale de ce pays. Ce navigateur, par l'étendue des côtes qu'il a visitées, et l'exactitude des détails qu'il en a donné, a en quelque sorte découvert de nouveau cette contrée.

La partie de la côte sud-ouest de Nouvelle-Hollande a été reconnue par d'*Entrecasteaux*, qui en a levé des cartes exactes actuellement gravées, et qui paraîtront avec le voyage de ce navigateur; dont le monde savant attend la pu-

blication. D'Entrecasteaux, contrarié par les vents de l'est, et prêt à manquer d'eau, fut obligé de gagner le large vers le 130e. d. de longitude à l'orient de Paris, de manière que son intéressant travail sur ce pays ne va pas au-delà ; il s'étend cependant 10 deg. ou 600 milles plus loin que la partie déjà visitée par *Vancouver*. Enfin *Flinders*, anglais, partit du port Jackson, a recemment reconnu la partie orientale du sud, et l'on en a dressé une carte. *Baudin* l'a également relevée, quoique, dit-on, avec peu de soin. Ainsi si l'on publiait ce qui est connu, il resterait peu de chose à faire pour achever entièrement l'esquisse des côtes de cette grande et nouvelle portion du globe. On ne dit pas si on a pénétré jusqu'au fond de la grande baie, qui bien certainement paraît se trouver au sud-est, ce qui est cependant nécessaire pour décider, par le fait, si la Nouvelle-Hollande n'est pas divisée en plusieurs îles.

COTES ORIENTALES

OU NOUVELLE-GALLES MÉRIDIONALE.

Nom et étendue. — La Nouvelle-Galles méridionale ou la côte orientale de la Nouvelle-Hollande commence par le *cap York*, à 10 degré et demi latitude sud, et se termine par la *pointe Hick*, à 38 d. environ également sud ; ainsi cette côte est longue de 675 lieues. On ne sait pas quelles bornes les Anglais voudront bien mettre à leurs prétentions, il paraît qu'ils ont envie de confondre *toute* la Nouvelle-Hollande sous le nom moderne qu'ils ont donné à cette côte orientale, sur laquelle même on peut leur contester le droit de première découverte.

Nature du pays. — Ce serait une entreprise absurde de vouloir donner la description physique d'un pays dont nous ne connaissons que les côtes et les extrémités. Un voyageur qui aurait abordé à Brest et parcouru les stériles landes de la Bretagne, pourrait aussi bien prétendre de donner la description de l'Europe. La partie de la Nouvelle-Galles que nous connaissons est élevée, mais non pas montagneuse, et est en partie ombragée par de grands arbres. Des bois taillis couvrent une grande étendue de côtes, où il y a aussi beaucoup de marécage. Aux environs de

de Botany-Bay le sol est noir, gras et très-fertile en plantes; c'est de-là que vient le nom qui a été donné à cette contrée, mais ces apparences favorables sont contre-balancées par de grands désavantages. On y a semé avec plus de succès de grandes quantités de maïs et de froment; et l'on doit espérer que quand l'expérience aura indiquée les moyens les plus propres à la culture, le pays deviendra fertile.

On n'a, jusqu'à présent, que très-peu de connaissances sur les rivières de la Nouvelle-Galles méridionale. Quelques naturalistes, raisonnant d'après les analogies les plus communes, pensent qu'elles sont dessinées sur de grandes dimensions. Mais il est aussi bien possible que l'on rencontre ici des *steps* asiatiques que des *savannes* Américaines : jusqu'ici on n'a reconnu que de petites rivières (1).

On dit qu'une chaîne de montagnes court du nord au sud, entre 50 à 60 milles dans l'intérieur; mais elles sont d'un accès difficile, à cause de leurs nombreux et profonds ravins. On voit souvent des colonnes de basalte. Dans l'île Howe elles s'élèvent à une telle hauteur, qu'on les aperçoit à la distance de douze lieues.

Les échantillons de granits, de crystaux de roche, etc., etc. que M. *Bailly* a rapporté de la Nouvelle-Hollande, et qui sont déposés au Conseil des Mines, ressemblent à ceux de l'Europe.

Il n'y a eu jusqu'ici aucun indice de métaux qu'on appelle précieux. Mais en 1797, un vaisseau du Bengale ayant fait naufrage sur la côte méridionale, de dix-sept hommes trois seulement atteignirent l'établissement après un voyage de quatre-vingts jours. Sur leur route ils découvrirent, on ne sait pas trop en quelle place, une couche immense de charbon, qui pourrait devenir beaucoup plus précieuse que des mines d'or.

Climat. — Par sa position sur la côte méridionale de l'équateur, la Nouvelle-Hollande a des saisons qui répondent

(1) L'illustre M. *de Lacépède* a pensé qu'il pouvait y avoir une mer Caspienne au centre de la Nouvelle-Hollande. Peut-être cette mer communique-t-elle avec la mer des Indes du côté nord-ouest.

à celles de la partie méridionale de l'Afrique et de l'Amérique, et sont l'antipode de celle d'Europe. L'été correspond avec notre hiver, et le printems à notre automne. M. Collins trouva la température de l'air très-chaude au mois de décembre, et le climat beau et salubre. Les pluies y sont violentes, et tombent principalement pendant les changemens de lune; il y a par intervalles des coups de tonnerre accompagnés d'éclairs. Comme le midi est dans cet hémisphère la région du froid, il doit se trouver de grandes différences dans la température de ce vaste continent, auxquelles contribuent encore les chaînes des montagnes et autres circonstances inconnues.

Productions végétales et animales. — M. Pennant prétend que le bois de charpente que fournissent les forêts est cassant, et ne peut être d'aucune utilité; mais il est facile d'y remédier par des plantations, les arbres à fruits d'Europe ayant déjà très-bien réussi; et il est vraisemblable que l'intérieur du pays offrirait une végétation bien différente de celle des côtes. Les vignes paraissent y être cultivées avec succès.

Les quadrupèdes connus de la Nouvelle-Galles sont, pour la plupart, de l'espèce des *opossums* ou didelphes, qui sautent habituellement sur leurs jambes de derrière. Le plus grand est le kangourou. Mais d'après l'opinion des naturalistes Français, les kangourous se rapprochent davantage des lièvres que des didelphes, puisqu'ils manquent de dents canines; mais ils ne sont ni de l'un ni de l'autre genre, et doivent en former un à part. Outre le grand kangourou, on trouve encore à la Nouvelle-Hollande le kangourou-rat ou le potorou, qui n'est pas plus grand que l'animal dont le nom sert à le désigner. Quelques kangourous sont d'une forme élégante. Les chiens naturels sont de l'espèce du chacal; ils n'aboient jamais; ils sont de deux couleurs, noirs ou blancs, mêlés d'une teinte de rouge; quelques-uns sont très-beaux.

On remarque encore les belettes, les fourmilières et le singulier animal appelé le *platypus*, à bec de canard, dans la conformation duquel la nature semble s'être plue à s'écarter de ses lois ordinaires, la mâchoire d'un quadrupède se trouvant alongée comme le bec d'un oiseau. Le nom

d'*ornithorincus paradoxus*, que Blumenbach a donné à ce singulier animal, paraît prevaloir. *Voyez* la description et son anatomie dans les Transactions philosophiques, année 1802. Jusqu'ici on n'a découvert, dans la femelle, aucune apparence de mamelles, ce qui fait croire à M. Horne que c'est un animal ovipare; d'ailleurs il présente, dans sa structure interne, des caractères qui le rapprochent des squâles, roussettes, etc., et des reptiles dont les œufs éclosent dans le sein maternel. A le considérer par ses formes extérieures, il paraît tenir aux phoques, et à faire la nuance entr'eux et les oiseaux; il a environ seize pouces de long. C'est un animal aquatique, qui habite seulement dans les lacs d'eau douce, et qui ne vient à la surface des ondes que pour y respirer l'air; c'est alors que les naturels du pays le prennent; lorsqu'il est à terre il rampe avec lenteur et comme une tortue, à cause de la petitesse de ses jambes.

Parmi les oiseaux on compte l'aigle brun, plusieurs faucons, un grand nombre de beaux perroquets, des corbeaux, des corneilles, et une grande espèce de martin-pêcheur: on y voit aussi des outardes, des perdrix et des pigeons. Nous n'oublierons pas une nouvelle espèce de casoard, que l'on assure avoir sept pieds de long; il est assez commun, et sa chair a le goût de celle du bœuf. Parmi les oiseaux aquatiques on trouve le héron, une sorte d'ibis ou courlis, et des pélicans gigantesqués. Il y a aussi des canards et des oies d'une espèce particulière; le cygne noir est une production rare de ce continent: il est supérieur au blanc pour la grandeur; le bec est d'un riche écarlate, avec une petite tache jaune au bout: tout le plumage est d'un très-beau noir, hors les plumes primaires et secondaires qui sont blanches; les yeux sont noirs et les pieds d'un brun obscur: on le trouve dans la rivière Hawkesbury et autres eaux fraîches près Brokenbay; il a tous les mouvemens gracieux de l'espèce blanche.

Les tortues, appelées tortues vertes, abondent dans l'île de Norfolk et de How; elles se montrent aussi sur les côtes de la Nouvelle-Hollande. Il y a plusieurs lézards et serpens. Le *crabe bleu* est d'une rare beauté.

Parmi les cétacés, faussement regardés comme poissons par le vulgaire, on remarque des dauphins et marsouins. On

trouve aussi d'une espèce singulière d'amphibie qui saute comme les grenouilles, à l'aide de fortes nageoires. Ainsi dans cette singulière contrée les caprices de la nature ont non-seulement confondu les oiseaux avec les quadrupèdes; mais elle a même permis aux poissons d'envahir la terre, circonstance qui étonnera le vulgaire, mais qui probablement avait fréquemment lieu dans l'état primitif et catholique de notre globe.

Habitans indigènes. — Quoique plusieurs auteurs modernes aient cherché à réduire toutes les races de la Nouvelle-Hollande à une seule souche, nous pensons, d'après la comparaison que nous avons faite des rapports des voyageurs, que ce vaste pays est peuplé par trois ou quatre races d'hommes, ceux du sud-ouest étant différens de ceux du nord, et les uns et les autres ne ressemblant aucunement au peuple de l'est, les seuls que nous connaissions bien. Il n'y a peut-être pas de peuple sur la terre qui ait fait moins de progrès vers la civilisation. Ils sont simplement divisés par famille ou tribu, à une résidence particulière, qui est distinguée en ajoutant *gal* au nom de la place; ainsi la côte méridionale de Botany-Bay est appeléé Gwea, et la tribu qui y réside «gwea-gal». Une autre tribu nombreuse et robuste a le singulier privilège d'arracher une dent aux jeunes-gens des autres familles, seule marque de gouvernement et de subordination. Ils n'ont aucune religion, quoiqu'ils aient une faible idée d'une existence future, et croyent qu'à leur mort ils retournent aux nuages d'où ils sont originairement tombés. Idée singulière qui laisse entrevoir, même chez les sauvages les plus misérables, quelques traditions sur la dignité primitive de l'homme, ou si l'on veut d'une révélation divine.

Quoi qu'il en soit de la mythologie et de la théologie originaire de cette nation, on ne peut actuellement les placer qu'un seul degré au-dessus de la brute, et, comme les singes, ils sont très-bouffons, petits et mal fait; leurs bras, leurs jambes, leurs cuisses sont d'une maigreur extrème, sans doute à cause de leur mauvaise nourriture. Ceux qui habitent les côtes ne vivent que de poissons, tandis qu'un petit nombre subsiste, dans les bois, des animaux qu'ils peuvent attrapper, et grimpent sur les arbres pour mange

le miel et prendre des écureuils volans et des opossum (1). Les traits des femmes ne sont pas désagréables quoiqu'approchant de ceux des Nègres. La barbe noire épaisse des hommes, et les os dont ils se percent le cartilage du nez, leur donnent un aspect dégoûtant qu'augmente encore l'usage où ils sont de se frotter la peau d'huile de poisson, pour se défendre des injures de l'air et des moustiques ; de sorte que dans la saison des chaleurs leur puanteur est insuportable. Ils se colorent la figure en blanc ou en rouge. Les femmes sont distinguées par la perte des deux premières phalanges du petit doigt de la main gauche ; on croit que c'est par la raison qu'elles les gênent pour rouler leur ligne a pêche ; mais il est vraisemblable que cet usage, et l'extraction d'une dent aux jeunes garçons, sont des épreuves pour leur apprendre a supporter la douleur avec courage. Les enfans sont rarement défigurés, si ce n'est par des accidens occasionnés par le feu. Leur vue est extraordinairement perçante. Quelques-uns sont presque aussi noirs que les Nègres d'Afrique, tandis que d'autres sont d'une couleur de cuivre ou malaise ; ils ont les cheveux longs sans être laineux comme ceux des Africains ; le nez aplati, les narines larges, des yeux creux, les sourcils et les lèvres épaisses, avec une bouche d'une largeur démesurée, mais les dents blanches et égales. La plupart ont les mâchoires saillantes, et il y en avait un d'entre eux qui, sans le don de la parole, aurait fort bien pu passer pour un ourang-outang. Il était extrêmement barbu, ses bras paraissaient d'une grandeur démesurée, il marchait le dos voûté ; dans toutes ses manières il paraissait ressembler davantage à la brute qu'aucun de ses compagnons. Ceux qui ont été dans ce pays reconnaitront, dans ce portrait, le vieux Werang (2).

Les huttes sont grossièrement construites avec l'écorce d'arbre, dans la forme d'un four ; le feu étant à l'ouverture, tandis que la fumée et les ordures sont dans l'intérieur. Là, ils dorment pêle-mêle, autant du moins que le leur permettent leur inimitiés fréquentes et leur nombreux assassi-

---

(1) Relation de *Collins*, en anglais, page 550. *Voyez* Bibliothéque Britannique.

(2) *Collins*, page 554.

nats. Ils tuent les poissons avec une espèce de fourche, ou les femmes les prennent avec des lignes d'écorce d'arbres et des hameçons de l'huître à perle, frottées sur une pierre jusqu'à ce qu'elle ait pris la forme convenable. Ils font très-souvent cuire leur pêche dans leurs canots, sur un feu posé sur du sable. Ils prennent les animaux dans des espèces de filets. Les chenilles et les vers font aussi une partie de leur nourriture. Leurs canaux sont faits d'écorce d'arbres étendues sur un chassis de bois.

Rien chez aucun peuple sauvage n'égale la conduite brutale de cette nation envers le sexe le plus faible. Pour obtenir la main d'une femme ils épient sa retraite, et la jetant à terre par des coups multipliés de bâton ou d'une épée de bois, ils la conduisent, baignée dans son sang, à leur maison, où la cérémonie nuptiale s'achève d'une manière trop choquante pour être rapportée. La personne ainsi enlevée est appelée épouse. La polygamie est ordinaire. Les deux sexes sont nus: et ce fut des Européens que les jeunes filles apprirent à connaître la pudeur. L'accouchement est facile, et peu d'heures après la mère vaque à son ouvrage accoutumé : l'enfant est pendant quelques jours posé sur une écorce douce; mais bientôt la mère le place sur ses épaules, les jambes autour de son cou, et il se tient fermement à ses cheveux. Leurs noms sont tirés de quelques quadrupède, oiseau ou poisson. Les petits garçons s'amusent à jeter des bâtons et des balles, et a enlever des jeunes filles, qu'ils battent et maltraitent en imitation de la cérémonie du mariage. Le tribut de dents semble avoir lieu tous les quatre ans, et est représenté, dans beaucoup de gravures publiés par M. Collins, comme une particularité singulière de la vie sauvage. Dans quelques parties de cette cérémonie, la figure et le caractère de l'homme sont avilis, et la supériorité des animaux reconnue, par la posture à quatre pattes et queue artificielle des sauvages; on a l'air d'accorder la puissance au chien et au kangourou. Dans d'autres parties cet usage paraît-être une espèce d'initiation aux fatigues de la guerre et à la douleur physique. Mais au total, rien de plus dégradant pour la dignité de la nature humaine. Ces pauvres sauvages sont aussi esclaves de la superstition : ils croyent à la magie, aux sorti-

léges, aux spectres; les derniers doivent leur origine au cochemar, aux insomnies, aux terreurs d'une vie misérable (1). Ils ont aussi des charmes contre le tonnerre et les éclairs, et prétendent prévoir les événemens par les météores, appelés étoiles tombantes. Ils sont sujets à une maladie qui ressemble à la galle; mais ils ont obligation des maux vénériens aux Européens. Non-seulement ils ont en propriété leurs armes et instrumens de pêche, mais quelques-uns sont propriétaires héréditaires de certains lieux, qui leur ont peut-être été assignés comme récompense, pour des services publics ou des actes de grande bravoure; ils ont des noms pour le soleil, la lune, un petit nombre d'étoiles, les nuages magellaniques et la voie lactée. Les jeunes gens sont ensevelis; mais ceux qui ont passé le moyen âge sont brulés: un monument grossier est élevé en forme de tombeau.

M. Collins a donné un exemple vocabulaire de leur langage, et l'on dit qu'il est agréable à l'oreille, expressif et sonore, il n'a d'analogie avec aucune autre langue connue; mais les dialectes des diverses parties du pays semblent entièrement différens. L'avenir nous apprendra si ces peuples descendent de tribus aborigènes des extrémités les plus méridionales de l'Asie, ou s'ils ont émigré de Madagascar et des côtes orientales d'Afrique.

Colonie anglaise. — L'Angleterre avait depuis longtems l'habitude de se défaire des mauvais citoyens d'une manière à la fois philantropique et politique; on les envoyait cultiver et peupler quelques terres lointaines.

Comme le crime est presque toujours produit par la position de celui qui le commet, un changement à cet égard peut insensiblement réformer le criminel. Du moins les enfans d'un père coupable peuvent devenir utiles à l'humanité et à la patrie; tandis que l'absurde peine de mort n'atteste que l'impuissance de nos lois et la barbarie mal déguisée de nos mœurs sociales.

A la fin de la guerre d'Amérique, comme on ne savait

---

(1) J'ai remarqué en Europe, que les peuples qui habitent des montagnes désertes ou des îles solitaires, sont ceux qui ont les idées les plus positives sur l'apparition des spectres; le courage, le bon sens et l'esprit pénétrant qu'il montrent en d'autres choses n'y font rien.

dans qu'elle contrée envoyer les criminels condamnés à l'éxile par les lois. On fit d'abord examiner la côte de Cafoérie, entre le cap Nègre et le cap de Bonne-Espérance. Mais la Nouvelle - Galles méridionale obtint enfin la préférence en 1786, et le premier vaisseau fit voile de Spithéa le 30 janvier 1787, et arriva le 20 du même mois de l'année suivante. Botany-Bay n'ayant pas répondu aux espérances qu'on s'en était formées, et aucun endroit n'y paraissant favorable pour la colonie, le gouverneur Philip résolut de la transférer dans un autre port excellent, 12 milles plus haut vers le sud, appellé le port Jackson, sur la côte méridionale, dans un endroit appellé Sydney-Cow, où cet établissement est maintenant fixé.

Le port Jackson est un des plus beaux du monde; il s'étend environ 12 milles en longueur, avec de nombreuses criques ou baies. Broken-Bay est une autre baie plus vaste, où la rivière Hawksbury et autres ont leur embouchure; tandis que le port Jackson ne reçoit que deux ou trois petites rivières. Cette nouvelle colonie rencontra des difficultés considérables par rapport aux subsistances, et la dépense fut trouvée trop forte relativement à l'objet qu'on se proposait.

Des malheurs imprévus affligèrent la nouvelle colonie; les brebis furent volées et les bestiaux s'égarèrent dans les bois. Cependant on se procura des tortues et des oiseaux de l'île de How, et un petit établissement fut formé dans l'île de Norfolk, comme présentant un pays plus fertile, et spécialement aussi dans la vue de cultiver le lin de la Nouvelle-Zélande, sur lequel on avait fondé de grandes espérances.

L'Anglais *Collins* a donné une description détaillée des progrès de cette colonie intéressante jusqu'en 1797; il y occupait une place éminente. Un espace d'environ 50 milles autour de la colonie avait alors été visité, et l'on avait découvert deux rivières, la *Népéan* et la *Hawkserbury*, avec quelques montagnes. En 1795 on retrouva les bestiaux qu'on avait perdus depuis sept ans; ils paissaient dans une prairie éloignée; et ils s'étaient multipliés à un degré surprenant. Les relations les plus récentes semblent ne devoir laisser aucun doute sur l'état florissant de la colonie. Le mode de culture a été amélioré; on a découvert du charbon de terre et du sel gemme.

II. Ile Van-Diemen.

Situation. — Cette terre a été reconnue une île séparée de la Nouvelle-Galles méridionale par un bras de mer appelé *détroit de Bass* (1), large de 30 lieues, et coupé par une chaîne d'îles qui s'étend dans la direction nord et sud.

Cependant nous devons en placer ici la description, parce qu'elle fait partie du territoire usurpé par les Anglais, dont nous venons de décrire la première colonie.

Cette île est longue de près de 100 lieues, sur une largeur de 40 à 50.

Le capitaine *Baudin*, qui au reste n'a presque rien découvert, a cependant observé, à ce qu'on nous assure, que les deux îles de *Tasman* et de *Schonten* ne sont que des peninsules liées à la grande île par des isthmes très-étroits.

Nature du sol. — Les terres sont élevées, diversifiées par des montagnes, des bois, des vallées; les eaux et l'ombrage y entretiennent une verdure agréable. Leurs sommets les plus élevés se couvrent de neige dans le mois de mai : il y a beaucoup de ruisseaux et plusieurs lacs sur le flanc des montagnes; M. *Labillardiere* (2) vit une couche horizontale de charbon de terre, dont la plus grande épaisseur ne surpassait pas trois pieds et demi, mais qui s'étendait sur une longueur de plus de 200 toises; elle reposait sur du grès, et était couverte d'un schiste brun foncé. Il trouva aussi dans les rochers de beaux morceaux d'hématites de couleur rouge bronzée, et du tripoli.

Selon *Flinders* (3), les principaux caps sont presque entièrement basaltiques, et il y comprend le cap *Fluted*, les colonnes étant quelquefois simples, quelquefois groupées.

M. *Péron* (4) a trouvé des coquillages sur les montagnes de la terre Van-Diemen.

Les îles de Furneaux sont presque entièrement d'un

(1) D'après le nom d'un médecin de Botany-Bay, qui le découvrit à ses propres frais, et qui n'a point été récompensé.

(2) *Labillardière*, Voyage, tome II.

(3) *Flinders*, Observations sur les côtes de la terre Van-Diemen, Londres, 1801, page 3.

(4) Mem. de M. *Péron*, un des naturalistes de l'expédition Baudin. *Journal de Physique*, 1805.

quartz opaque, comme le promontoire de Wilson dans le nouveau pays de Galles méridionale; les rocs, dans la dernière, sont d'une nature molle et tendre; ainsi la mer a pu élargir un peu les canaux qui séparent la terre Diemen de la Nouvelle-Hollande; mais en dépit des hypothèses des géologues, ces canaux sont certainement aussi anciens que les terres qu'ils avoisinent.

Productions végétales et animales. — Au nord, la terre de Van-Diemen présente une côte aride et inhospitalière. Le port Dalrymple est le seul port sur la côte septentrionale, dont les environs paraissent fertiles. Au sud et à l'est il se présente des cantons d'un aspect plus riant; la végétation très-forte des arbres indique un sol très-fertile.

La différence énorme entre les observations d'un voyageur ordinaire et d'un observateur savant, est visible dans la manière dont s'expriment Cook et Labillardiere. « Aux » yeux du premier, les arbres des forêts paraissent tous de » la même espèce, croissant entièrement droit à une grande » hauteur, de sorte qu'on en ferait de bons mâts ». Le second nous fournit des détails plus intéressant (1).

Les forêts sont très-épaisses, et il est difficile d'y entrer; elles offrent un grand nombre d'arbres très-élevés, et d'autres de grandeur médiocre, qui croissent avec vigueur, malgré l'ombrage que leur portent des pieds énormes *d'eucalyptus globosus*. Près de la baie des Rochers, où les navigateurs français s'arrêtent, est un lac situé dans une vaste plaine qui abonde en pélicans : sur les bords, Labillardiere observe plusieurs espèces nouvelles de *caledolaria* et *drosera*; sur la pente des côteaux il vit des *embothrium*; dans les lieux bas et humides, des *leptospermum*, qui, ordinairement arbrisseaux, sont là de grands arbres; *l'eucalyptus resinifera* de White, qui donne une gomme fine et rougeâtre; *l'eucalyptus globulus*, plusieurs *philadelphus*; une espèce nouvelle *d'epacris* et la *banksia integrifolia* et *gibbosa*; *l'exocarpos expansa* et *cupressiformis*, nouveau genre de la famille des thérébintacées : des *thesium*, à feuilles étroites, qui forment de très-jolis bosquets; *diplarrena morrea*, nouveau genre de la famille des iridées; des *me-*

(1) *Labillardière*, tome II en plusieurs endroits.

laleuca, des *aster*, de *casuarina*, des espèces singulières de *limodorum*; une belle espèce de *glycine*, remarquable par ses fleurs d'un rouge éclatant; des *ptolea*; la *richea glauca*, plante composée qui forme un nouveau genre, et rappelle la mémoire d'une des nombreuses victimes des sciences; des *polypodium*; des sensitives; des *schefleria repens*: une nouvelle espèce de persil bon à manger, nommé *apium prostatum*; plusieurs espèces *d'ancistrum*, qui croissent aussi au sud de l'Amérique, sur les bords de la mer; deux arbustes qui sont un nouveau genre, décrit par notre habile botaniste, et nommé *mazeutoxeuron rufum* et *reflexum* (1); au milieu des dunes, le *plantago tricuspidata*, bon à manger en salade, et une des plus utiles que cette terre fournisse; une nouvelle espèce de *ficoïde*, dans la profondeur des bois, dont les habitans mangent le fruit; un nouveau genre de la famille des millepertuis *carpodontos lucida*, dont les rameaux sont tous couverts de belles fleurs blanches; de nouvelles espèces de *festuca*, de *geranicum*, de *lobelia*, et d'une *d'utricularia*, qui déploie sur la surface des eaux ses fleurs charmantes; le *fagara evodia*, qui, dans les bois, se fait remarquer par son beau feuillage; des mimoza; deux nouvelles espèces de *rossolis* ou *drosera*, dont l'un est *drosera bifurca*; plusieurs *orchis* et une *aletris* nouvelle à fleurs magnifiques. Parmi les animaux on voit le kangourou, qui se retire dans des terriers comme des lapins; le veau marin de l'espèce appelée *phoca-monachus*; une nouvelle espèce de péruche du cap Diemen; une autre de *Mérops*, décrite par White.

Habitans. — Les habitans de Van-Diemen ne s'enfuirent point à l'approche des Français, comme ceux de la baie de Legrand, et se montrèrent doux et affables. Les femmes et les hommes vont également nus ou couverts d'une peau de kangourou; ils ont les cheveux laineux, et se laissent croître la barbe; la machoire supérieure s'avance, dans les enfans, beaucoup au-delà de l'inférieure, mais s'affaiblissant avec l'âge, elle se trouve dans l'adulte à peu-près sur la même ligne; leur peau n'est pas d'un noir très-foncé, mais pour la faire paraître plus qu'elle ne l'est en effet, ils se

(1) *Labillardière*, tome II. p. 11.

couvrent de poussière de charbon, principalement les parties supérieures du corps ; ils ne leur manquent aucune dents, et l'usage de s'arracher deux des incisives supérieures ne paraît pas s'être introduit chez eux. Ils mangent des moules, des huîtres, des lepas, des homards, des crabes, qu'ils font griller ; ce sont les femmes qui sont principalement chargées du soin de procurer la nourriture et de la préparer. Ils ne paraissent pas avoir de chefs ; chaque famille semble vivre dans une parfaite indépendance, mais les enfans témoignent une grande subordination pour ceux qui leur ont donné le jour, et les femmes en agissent de même en vers leurs maris. Ils paraissent tous ignorer l'usage de l'arc. Ceux de la baie de l'Avanture ont le corps tatoué, et leurs cheveux sont soupoudrés d'ocre.

M. *Péron* crut observer que les habitans de l'île Van-Diémen étaient absolument différens, pour le physique, de tous ceux qu'on a vu sur les côtes de la Nouvelle-Hollande. Labillardière avait déjà observé cette différence, mais il ajoute qu'il a trouvé la plus grande conformité entre les habitans de la Nouvelle-Calédonie et ceux de l'île Van-Diémen. Donc ces derniers sont de la grande race des *Nègres océaniques*, avec ceux de la Nouvelle-Guinée, des îles Salomon, etc. Il est probable que les habitans de la Nouvelle-Hollande forment une troisième race distincte.

III. COTES MERIDIONALES,

TERRE DE NUYTS ET DE LEUWIN.

Situation générale. — La côte méridionale de la Nouvelle-Hollande semble former un enfoncement demi-circulaire ; vers le milieu il y a quelques golfes qui, peut-être, pénètrent fort en avant, mais on commence à croire qu'il n'y a point de passage.

Côtes vues par Flinders et Baudin. — On n'a pas encore publié les détails des voyages de ces deux navigateurs, dont le mérite n'est pas égal. *Baudin* n'était que médiocrement instruit en navigation et en géographie-mathématique ; il dirigea la marche de son expédition de manière à être contrarié et des vents et des courans. *Flinders*,

après avoir fait des recherches pénibles et immenses sur les côtes orientales, découvrit encore les côtes méridionales, depuis le détroit de Bass jusqu'à la terre de Nuyts; M. *Baudin* y arriva après coup, et contempla les découvertes que le navigateur anglais avait faites. Il paraît que la côte est bordée d'îles en grande partie; quelques rivières de peu d'importance s'y écoulent.

Ile aux Kangourous. — Cette île est éloignée de plus de 40 lieues des côtes du continent, si les positions publiées sont justes; elle paraît assez considérable. — Comment les Kangourous se sont-ils repandus dans ce coin de terre isolé? — On y a observé des coquillages pétrifiés et des zoophytes à une hauteur considérable au-dessus du niveau de la mer.

Archipel St.-François et St.-Pierre. — On en a vérifié la position. Le sol y est en partie calcaire et coquillier. C'est à peu-près tout ce qui est connu dans le public, mais la relation du voyage de Baudin contiendra sans doute des détails ultérieurs.

Terre de Nuyts. — On peut entendre sous ce nom la côte qui s'étend depuis la baie de *Legrand* jusques aux îles St.-François et St.-Pierre.

Dentrecasteaux n'a mouillé qu'une seule fois sur cette côte dangereuse. La baie de Legrand, le lieu de son repos, est à 33 deg. 55 min. de latitude, et à 119 deg. 32 min. de longitude orientale de Paris. Suivant Labillardière, c'est un vaste bassin auquel plus de vingt îlots, des roches et des brisans répandus dans l'espace d'environ 60 milles carrés servent d'abris. Quelques-uns de ces îlots sont composés d'un beau granit, où le quartz, le feld-spath et le mica dominent; ce dernier s'y trouve en lame de couleur noirâtre; on y remarque aussi quelques aiguilles de shord noir. D'autres îlots, sur leurs sommités les plus élevées, offrent la pierre calcaire disposée par couches presque horizontales, d'un grain très-fin, montrant quelques légères cavitées, et sans aucun vestige de coquillages. La côte du continent est sablonneuse, et présente un sable calcaire souvent amoncelé; à quelques distances du rivage on trouve de l'eau douce. Au bout de quatre heures de marche assez rapides on trouve un grand lac, dont les bords du côté de la mer,

avec laquelle il communique, sont marécageux. Les plantes que Labillardière a observées dans cette contrée sauvage, si rarement visitée par des Européens, sont plusieurs espèces nouvelles du nouveau genre de la famille de thymelée, auquel Forster a donné le nom de *banksia*, espèce que le naturaliste français qui les a décrites en détail (1) a nommé *banksia*, *nivea* et *repens;* des espèces nouvelles de *rumex*, de *lobelia* et de *byplevrum ; l'eucaluptus cornuta*, nouvelle espèce (2); un genre et une espèce nouvelle de papilionacée, *chorizema ilicifolia*; une autre plante dans le même cas, qui se rapproche des iris, désignée sous le nom d'*anigozanthos rufa* (3), sur les bords sablonneux de la mer; la graminée, bien connue sous le nom de *spinifex squarrosus*; enfin une belle espèce de *leptospermum*, remarquable par ses feuilles argentées. Parmi les animaux, le petit phoque de Buffon, mais la tête est plus petite que le cou, et ses oreilles sont coniques et non ouvertes, ainsi que l'a représenté ce naturaliste. Le goéland bourgmestre de Buffon, *latus fuscus ;* le pengoum, nommé *aprenodyta minor*, aussi rencontré par Cook à la Nouvelle-Zélande; *muscicapa*; le *psitaccus moluccensis*; des cignes, des casoards; tels sont les oiseaux qui soffrirent aux regards de nos voyageurs. Biche, qui se perdit, vit aussi les kangourous de la grande espèce. En décembre, qui est un des mois d'eté dans ces contrées, le froid était assez vif pour que l'on fut obligé d'allumer du feu; le tems était pluvieux. On aperçut plusieurs sauvages, mais ils se sauvèrent; ils étaient entièrementnus Toute cette côte sud-est de la Nouvelle-Hollande est en général dépeinte comme stérile et dangereuse.

Terre Leuwin. — On appelle ainsi l'extrémité sud-ouest de la Nouvelle-Hollande. Le naturaliste *Menzies*, qui accompagna Vancouver, a fait des observations assez curieuses sur ce pays.

Les rivages présentent des collines d'une élévation médiocre et quelques falaises, dont les pieds, dépouillés de verdure, sont battus par une mer agitée. Dans l'intérieur

(1) *Labillardière*, tome I, p. 412.
(2) *Labillardière*, tome II, p. 402, planche 17.
(3) *Ibid*, p. 411, pl. 22.

s'élèvent des montagnes de pierre calcaire ou de grès, dont les sommets blanchâtres et crénelés offrent l'aspect de grands édifices tombant en ruine (1). Le pays, près le cap *Bald-head*, est principalement composé de corail; et cette substance ne s'y trouve pas seulement sur les bords de la mer, mais même sur le sommet des plus hautes collines, à une élévation qu'on peut estimer à 1,000 pieds. Le corail est ici dans son état de nature; il est friable à différens degrés (2). Au reste, on y trouve des terrains crayeux, des rochers de granit et de quartz, des marais couverts d'une tourbe ocreuse, etc., etc.

Le climat parut à nos voyageurs agréable et sain. Un nombre considérable de plantes étalaient une grande variété de fleurs. Dans les forêts, qui sont d'un accès facile et peu embarrassées, on remarqua des arbres semblables au houx, d'autres qui paraissaient être des gommiers de la Nouvelle-Galles méridionale, et deux espèces de bois odoriférans. Les vautours, les perroquets, les perruches et une variété de petits oiseaux chantans peuplaient les bois. Les pélicans, les canards, les *cygnes noirs* s'y montrent en abondance.

Les naturels paraissent former une peuplade errante; leurs villages, récemment abandonnés, qu'on visita, étaient composés de misérables huttes, semblables à une moitié de ruches. On n'en vit aucun individu.

IV. COTES OCCIDENTALES.

Terres d'Edel. — La côte paraît d'une élévation moyenne; elle est bordée d'îles sablonneuses, de brisans et de récifs de corail. La *baie du Géographe*, examinée par *Baudin*, la rivière de *Swan* (3), que les Français ont voulu nommer rivière des Cygnes', ce qui est contraire à l'intention du premier inventeur; l'île de *Rottenest* et les bancs et îles de *Hontman*, où *Pelsart* fit naufrage, voilà les points les mieux connus.

Pelsart trouva la côte de la terre ferme dépourvue d'herbes et d'arbres, couvertes de grosses fourmillières qui ressem-

(1) *Vaucouver*, tome I, page 62.
(2) *Vancouver*, tome I page 77.
(3) *Swan* était un capitaine de flibustier, sous lequel servit *Dampier*.

blaient à des cabanes; les mouches y remplissaient l'air; l'eau douce est extrêmement rare (1).

M. *Bailly* a remonté la rivière de Swan l'espace de 20 lieues; il a trouvé les bords couverts d'un sable quartzeux, mêlé de débris de coquillages (2).

TERRE D'ENDRACHT ou de *Concorde*. — Les côtes sont basses; les montagnes de l'intérieur se voyent de 8 à 9 lieues. Le terroir sablonneux autour de la grande *baie aux Chiens Marins*, produit du fenouil de mer, des broussailles et une herbe longue qui croît par touffes çà et là. Il y croît aussi des arbres à sang-dragon, des mangliers et autres arbres; mais quoique gros en circonférence, ils ne s'élèvent guères au-dessus de 10 pieds en hauteur. *Dampier* y vit des lapins qui avaient les jambes de devant extrêmement courtes, c'est-à-dire des *Kangourous*. Les quanos y sont très-grands, et d'un aspect qui fit frémir le hardi et intelligent navigateur que nous venons de nommer (3). La plupart des arbres et des arbrisseaux avaient les fleurs bleues.

Selon M. *Péron*, toute cette côte est couverte de coquillages pétrifies, et les végétaux mêmes sont très-souvent enveloppés des matières pétrifiées. Le malheurex naturaliste *Riche* disait « qu'un nouveau Persée semblait avoir promené » une seconde tête de Méduse sur ces étonnans rivages ». Les incrustations calcaréo-gréeuses se font avec une rapidité extraordinaire; on trouva des arbrisseaux, des débris et des excrémens d'animaux qui étaient enveloppés d'une croûte pétrifiée. Dans les îles de *Doré* et de *Dirk-Hartog* le sol est formé d'un grès rempli de coquillages de diverses espèces (4).

V. COTES NORD-OUEST ET NORD.

TERRE DE WITT. — C'est le nom le plus général de la côte Nord-Ouest, qui, sur une étendue de 400 lieues, fait

---

(1) *Debrosses*. tome I. page 454.
(2) Mémoire de M. *Péron*.
(3) *Dampier*, tome IV, page 100—104, édition in-12; Amsterdam.
(4) Mémoire de M. *Péron*.

face

face aux îles de Java et de Timor. Cette côte est composée de dunes continuelles, formées d'un sable blanc, rejetté par la mer. Les vents de nord-ouest, pendant la moitié de l'année, poussent les flots avec violence contre ces côtes, et y rendent les marées extrêmement irrégulières. Dampier pensait que cette côte, dont l'approche est extrêmement dangereuse, offre plutôt un grand archipel qu'une terre ferme; il y a réellement lieu à croire qu'il y a ici plusieurs canaux qui conduiraient dans une mer intérieure.

La mer, aux approches de ces côtes, est couverte d'herbes marines, d'araignées de mer et d'une petite mousse semblable à des œufs de poisson.

On trouve sur la côte très-peu d'eau, très-peu d'herbe; même les oiseaux et les animaux paraissent avoir déserté cette plage stérile. Les seules productions remarquables sont un arbre dont le bois est plus rouge que le sassafras; et un autre arbre à sang-dragon; ce dernier est de la grosseur d'un pommier; les feuilles sont noires, l'écorce est blanchâtre; la gomme distille des nœuds et des crévasses du tronc.

Quelques malheureuses tribus de sauvages errent dans les îles et sur les côtes de cette terre. Ils sont, selon Dampier, grands, droits, menus; ils ont les membres longs et déliés, la tête grosse, le front rond et les sourcils forts, le nez carré, les lèvres épaisses, point de barbe, les cheveux noirs et *crépus*, enfin le teint des nègres. Il leur manque à tous deux dents de la machoire supérieure, soit que la nature les leur ait refusés soit qu'ils aient, comme quelques peuples d'Afrique, la coutume de se les arracher (1).

Leur nourriture consiste en poissons et coquillages; leurs lances et épées sont de bois; ils couchent en plein air et paraissent vivre à la manière des brutes.

Terre Diemen et Arnheim.—Ces deux terres forment la partie de la Nouvelle-Hollande, qui s'avance le plus dans la mer des Moluques.

Les Hollandais devraient publier les renseignemens qu'ils ont sans doute sur cette côte et qui se trouvent ensevelis dans les archives de la compagnie des Indes orientales.

---

(1) *Dampier*, tome II, page 141.

Carpentarie. — Cette côte entoure le grand *golfe de Carpentarie*, tant redouté par les marins parcequ'il est très-difficile d'en sortir.

Les cartes hollandaises indiquent ici tant de caps, de baies et de rivières qu'il est évident que les navigateurs hollandais ont du examiner ce pays avec soin. Mais rien n'a transpiré relativement à la nature du pays. Seulement on croit que les Hollandais y ont rencontré des nations semblables à celles de la Nouvelle-Guinée, et qui repoussaient avec beaucoup de valeur les étrangers que l'avidité commerciale amenait sur leurs rivages.

Nous terminerons ici l'esquisse de la *cinquième partie du monde*. Si cette description est peu satisfesante, on reconnaitra que ce n'est pas faute de recherches et de patience de notre part.

Au moment où nous écrivons, la relation du voyage de *Baudin* n'est pas encore publiée. Nous avons cependant donné plusieurs observations sur la géographie - physique que nous avons apprises des savans qui accompagnaient ce navigateur. Nous avons également indiqué en gros les côtes nouvellement observées qui peut - être paraîtront en détail dans l'atlas de ce voyage. On dit que Baudin ne les a levé que d'une manière très-rapide. En général, les seules découvertes importantes qu'on ait faites consistent dans une foule de nouvelles espèces d'animaux et de végétaux; mais les minéraux sont les mêmes qu'en Europe.

Peut-être avant vingt ans, les vastes régions de la Nouvelle-Hollande auront été ouvertes par quelque courageux voyageur. Nous avons formé, pour la découverte des parties intérieures de cette grande terre, un projet aussi simple que sûr, et qui, pour être mis à exécution, exige seulement quelques faibles secours de la part d'un gouvernement éclairé.

FIN DU DOUZIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES

DANS LE DOUZIEME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU DOUZIÈME VOLUME.

NOTES ET ERRATA.

PAGE 7, lign. 3 d'en bas, 1172; *lisez* 1772.
15, ---- 26, repend; *lisez* repand.
17, ---- 5 d'en bas, donne; *lisez* donnent.
24, ---- 7 d'en bas, Mantechoux; *lisez* Mantchoux.
27, ---- 1, Fé-tché-li; *lisez* Pé-tché-li.
ib., ---- 34, Ka-sou; *lisez* Kan-sou.
N. B. L'ortographe de ces deux tableaux représente 1°. celle de l'abbé *Grosier;* 2°. celle de *Staunton.* Il faut lire partout *Koëitchéou* au lieu de *Kœitchou.*
34, ---- 24, Cong-ting-hou; *lisez* Tong-ting-hou.
38, ---- 11 d'en bas, contre; *lisez* coutre.
42, ---- 5 d'en bas, risidis; *lisez* viridis.
45, ---- 10, hisbiscus; *lisez* hibiscus.
68, ---- 11 d'en bas, 120,000; *ajoutez* livres pesant.
N. B. Nous ne garantirons pas l'exactitude de cette estimation d'ailleurs assez indifférente.
125, ---- 14, Poaukou; *lisez* Poankou.
127, ---- 24, Hiou-nu; *lisez* Hiong-nu.
140, ---- 6, Tourgouths; *lisez partout* Torgots.
145, *N. B.* Le *Koko-Nor*, le *Hoho-Nor* et le *Coco-Nor* est le mot différemment écrit. On ne peut exprimer la forte aspiration des langues orientales par aucun de nos signes. Quelques auteurs ont proposé d'écrire *Hhohho-Nor*; mais ce redoublement des *h* choque les yeux.
175, la note, lign. 3, Iemisch; *lisez* Ienisch.
184, lig. 6, cloriandrum; *lisez* choriandrum.
211, ---- 20, Beutam; *lisez* Bentham.
249, ---- 11, Odlschi; *lisez* Odischi.
256, La Sibérie orientale vers la mer Glaciale surtout n'est pas moins marécageuse, comme l'on verra par l'extrait du *voyage de Sarytschew*. promis dans la préface.
262, ---- 3 d'en bas, Billings; *lisez* Sauer, compagnon de Billings.
269, ---- 8 d'en bas, particulièrement l'argent; *lisez* particulièrement avec l'argent.
272, ---- d'en bas, Dans la Daourie, dans ces lieux abrités; *lisez* En Daourie, dans les lieux abrités.
273, ---- 16, spirœ; *lisez* spirœa.
274, ---- 4, undululatum; *lisez* undulatum.
279. ---- 5 d'en bas, cœcuticus; *lisez* cœcutiens.
302, ---- 24, Sowoal-Koliwanskoi; *lisez* Sawod-Koliwanskoi.
315, ---- ult., îles Alcontes; *lisez* iles Aléoutes.
337, ---- 19, dioscorera; *lisez* dioscoréa.
ibid. ---- 26, ogarici; *lisez* agarici.
ibid. la note, lig. 5, Lourcico; *lisez* Loureiro.
342, ---- 4 d'en bas, Osasca; *lisez* Osacca.
382, Il faut lire le 13°. article, ainsi qu'il suit:

13. *Archipel de Salomon.* { Terres Arsacides ou îles de Salomon, avec les îles Surville, etc. îles de la Reine-Charlotte. Tucopia, etc. }

399, ligne 15, Sambouanyan; *lisez* Sambouangan.
401, ---- 6 d'en bas, cervus axie; *lisez* cervus axis.
414, ---- 16, argus; *lisez* phasianus argus.
533, ---- 9, musenda frondosue; *lisez* mussenda frondosa.



